

MASSILLON.

8. 9

PANEGYRIQUES.

DRPS
FA
146



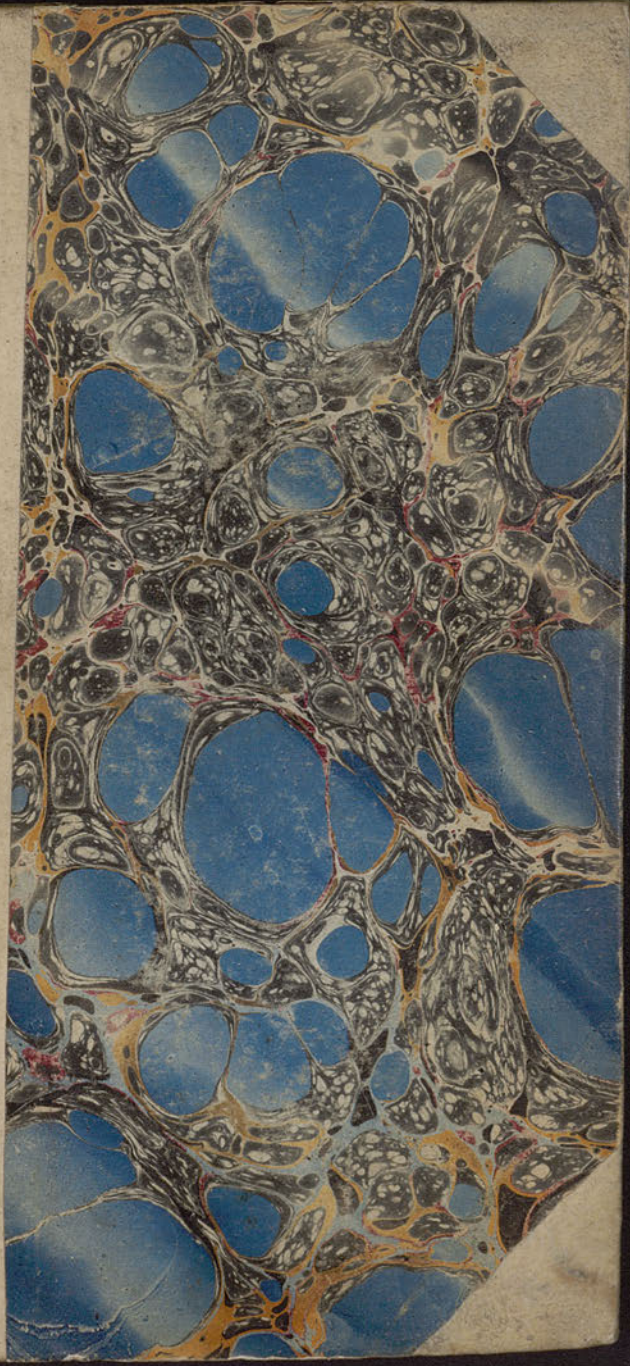
UNIVERSITAT D'ALACANT
Biblioteca Universitaria



0500763370



MASSILLON
8. 9
PANEGRYRIQUES
—
ORAISSONS



Ex Libris



Russell Perry Sebold III

FL DRPS FA/0146 D.P.-9

DE MASSILLON.
ŒUVRES
DE MASSILLON.

TOME HUITIÈME.

SERMONS
DE MASSILLON,

ÉVÊQUE DE CLERMONT,

L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE
FRANÇAISE.

PANÉGYRIQUES.



A LYON,

CHEZ AMABLE LEROY, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1810.

BERMONS
DE MASSILLON

ÉVÊQUE DE CLERMONT

PAR MESSIEURS LES CHANOINES DE L'ACADÉMIE
FRANÇOISE

PANÉGYRIQUES



A LYON

CHEZ MESSIEURS BENOY, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

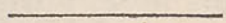
1710



SERMON

POUR LE JOUR

DE SAINTE AGNÈS.



Magnificabitur Christus in corpore meo, sive per vitam, sive per mortem.

Jésus-Christ sera glorifié dans mon corps, soit par ma vie, soit par ma mort. Philipp. 1. 20.

GIT



JÉSUS-CHRIST n'a jamais paru plus grand que dans ses Saints; et ces siècles heureux, où l'Eglise teinte du sang des martyrs gémissoit dans l'oppression, furent les siècles de sa magnificence et de sa gloire.

Voilà pourquoi l'Eglise nous rappelle sans cesse aux premiers âges de l'Évangile: elle nous présente ces héros de la foi, qui firent tant d'honneur à la religion; ces grands modèles, la gloire de leur siècle, et la confusion du nôtre.

Mais parmi ces ames illustres, qui rendirent témoignage à Jésus-Christ, et qui le glorifièrent dans leurs corps, l'Eglise a

Panegyriques.

* A

toujours donné un rang d'honneur et de distinction à la sainte martyre, dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire. Agnès à peine sortie de l'enfance, victorieuse du monde et des tyrans, des plaisirs et des supplices : c'est le grand spectacle que l'Eglise présente à notre foi, et l'instruction en même temps qu'elle donne aux Fidèles.

Nous excusons nos foiblesses sur l'âge, sur le tempérament, sur les occasions : la chasteté éminente de notre illustre Vierge va confondre ces vaines excuses. Nous justifions notre mollesse et notre impénitence sur la foiblesse de l'homme, et sur l'incompatibilité de l'Evangile avec nos mœurs et nos usages : le courage de notre sainte martyre va détruire ces prétextes frivoles. Préjugé de foiblesse et de fragilité détruit par le triomphe de sa chasteté; préjugé d'impénitence confondu par le courage de son martyre. Implorons, etc. *Ave, Maria, etc.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le sang des martyrs étoit encore la semence des Fidèles, et les Chrétiens persécutés accomplissoient encore dans leurs corps ce qui manquoit à la passion de leur maître, quand Rome vit paroître l'illustre Vierge que nous honorons.

Cette capitale de l'Univers, qui avoit

trouvé le secret, dit saint Augustin, de réunir toute la sagesse de la philosophie, et de la politique humaine, avec toutes les extravagances du culte; qui avoit adopté tous les dieux les plus bizarres, et toutes les superstitions des nations qu'elle avoit vaincues; et qui de toutes les folies de l'Univers, avoit, pour ainsi dire, formé la majesté de sa religion et de ses cérémonies, ne parut inexorable qu'à la sainte folie de la croix. Le démon en possession de cette maîtresse du monde, la disputa long-temps à Jésus-Christ : il en coûta à l'Eglise ses plus illustres victimes; et il fallut encore que cette ville célèbre, pour devenir une cité sainte et nouvelle, fût fondée sur le sang de ses Apôtres, comme elle le fut autrefois sur le sang même de ses deux premiers fondateurs.

Au milieu de tant de généreux défenseurs de la foi, dont le triomphe rendoit Rome encore plus illustre que les victoires de ses anciens conquérans, Agnès parut avec tant d'éclat, que son nom seul devint la gloire de l'Eglise, la honte du paganisme, et l'admiration de tous les siècles.

La grâce et la nature avoient pris plaisir de répandre à l'envi sur elle tous leurs trésors; une jeunesse tendre et florissante, une beauté dont Dieu sembloit relever l'éclat, comme autrefois dans Judith, arrêterent d'abord sur elle les regards pu-

blics. Ce que Rome avoit de plus grand la rechercha : les époux terrestres se présentèrent ; et ne doutant pas que leur naissance et leurs grands biens ne devinssent un attrait invincible pour la médiocrité de sa fortune , ils comptoient déjà pour épouse , celle qui ne devoit avoir que Jésus-Christ pour époux. Quel écueil en effet pour une vertu vulgaire ! Se refuse-t-on à cet âge à une fortune brillante qui s'offre ; et surtout quand l'honneur et la religion n'y semblent mettre aucun obstacle ? Il est vrai que l'idolâtrie de ces prétendus époux devoit alarmer la foi de notre jeune Vierge. Mais la femme fidèle ne pouvoit-elle pas sanctifier le mari infidèle ? D'ailleurs , y regarde-t-on de si près , quand il s'agit d'un établissement qui va nous assurer un grand rang et une fortune immense ? Les mœurs , la religion , la piété , décident-elles de nos choix dans ce Sacrement honorable ? L'intérêt ou la passion , ne forment-ils pas toujours les nœuds de ce lien sacré ? Les biens et les titres sont comptés dans l'écrit fatal qui va vous lier ; les vertus y sont-elles comptées ? On met tout en œuvre pour assortir les fortunes ; on ne se met point en peine d'assortir les cœurs : pourvu que tout le reste convienne , on ne compte pour rien que les humeurs ne conviennent pas. Une société sainte et indissoluble , n'a souvent pour tout lien qu'une opposition secrète de caractères ,

qui va bientôt la troubler et peut-être la rompre : la même cupidité qui nous lie , nous a bientôt désunis. L'ouvrage des passions ne sauroit être durable ; on unit souvent , et on unit en vain ce que Dieu avoit séparé. Tant de divorces scandaleux sont de foibles leçons , et ne rendent pas les mariages plus saints et plus prudents : et l'on voit tous les jours les plus grandes maisons périr et s'éteindre , par le Sacrement même destiné à les soutenir et à les perpétuer.

Mais ce n'est pas la seule instruction que nous donne la préférence que fait Agnès du trésor de la virginité à toutes les pompes du siècle. Nous regardons le dérèglement comme une destinée de l'âge ; nous pardonnons le vice aux premières mœurs. Il semble qu'il y a une saison pour les passions ; et que la régularité et la pudeur ne deviennent une vertu , que lorsqu'un âge plus avancé nous en a fait une nécessité ou du moins une bienséance. Agnès à la fleur de l'âge ne connoît rien de plus précieux que le trésor de l'innocence : ornée de tous les talens qui conduisent toujours à la perdre , elle en veille avec plus de soin à sa conservation. Tous les temps lui paroissent appartenir également à celui qui est le Maître des temps et le Seigneur de l'éternité ; et le seul privilège qu'elle trouve dans sa jeunesse , ce sont des attentions plus sévères ,

pour éloigner des passions qu'il est toujours bien plus aisé de prévenir que d'éteindre.

Vous nous dites tous les jours cependant qu'il faut passer quelque chose à l'âge : et moi, je vous dis que c'est à l'âge qu'il ne faut rien passer, et que les premières mœurs décident d'ordinaire du reste de la vie. La saison des périls est-elle donc celle où il faut moins les craindre ? les passions plus vives nous autorisent-elles à moins fuir tout ce qui les nourrit et les allume ? faut-il que le monde ait corrompu le cœur avant que nous le donnions à Dieu ; que le vice prépare les voies à la vertu, et que tous les plaisirs soient usés avant qu'on prenne le parti de goûter combien le Seigneur est doux ?

D'ailleurs, nos passions finissent-elles avec la jeunesse ? Hélas ! mes Frères, vous le savez, les premiers dérèglements ne laissent-ils pas un fonds de faiblesse qui semble se fortifier avec les années ! et la fragilité d'une vieillesse criminelle n'est-elle pas presque toujours le fruit et la punition de la licence des premières mœurs ?

Une femme mondaine ne veut-elle pas encore plaire au monde, lorsqu'elle n'en est plus que la risée ou le dégoût ? ne cherche-t-elle pas encore les regards qui la fuient ? ne ranime-t-elle pas encore un visage flétri et suranné, par des artifices qui rappellent plus ses années que ses attraits ?

ne se donne-t-elle pas encore une jeunesse empruntée qui ne trompe que ses yeux seuls ? Que dirai-je ? n'achète-t-elle pas peut-être des assiduités criminelles qu'elle ne sauroit plus mériter ? des choix honteux ne deviennent-ils pas la ressource de son indigne faiblesse ? et l'âge, en changeant ses traits, a-t-il changé quelque chose à la honte de son caractère ? Vous voulez nous apprendre, ô mon Dieu ! qu'on ne revient pas aisément à vous, quand une fois on vous a abandonné jusqu'à un certain point ; et qu'un cœur livré depuis long-temps au monde et aux plaisirs, n'offre presque plus de ressource à la grâce.

Mais du moins, direz-vous, si l'âge ne mérite pas quelque indulgence, le tempérament doit rendre nos faiblesses pardonnables : c'est un malheur d'être né d'une certaine façon. Peut-on se faire un cœur à son gré ; être plus dur que l'airain, quand on a apporté en naissant une âme tendre et sensible ? et ne trouvons-nous pas en nous des penchans auxquels on peut, à la vérité, se refuser quelque temps, mais dont il n'est presque pas possible de fuir toujours la destinée ? C'est-à-dire, mes Frères, que lorsque Dieu nous donne un cœur tendre et sensible, il ne nous le donne pas pour lui. Il ne s'est donc réservé que les âmes dures et barbares ? il n'y a donc que les cœurs d'ai-

rain sur lesquels il puisse avoir quelque droit, et qui soient nés pour l'aimer? et dès qu'il nous a donné un bon cœur, le bienfait même devient un titre qui nous dispense de le servir, et une excuse qui semble nous autoriser à l'oublier et à lui déplaire. Quel blasphème! et quel outrage fait au souverain Modérateur de la nature et de la grâce, et à l'Auteur de tout don excellent! Tout ce que nous avons reçu de lui, ne l'avons-nous pas reçu pour lui? et la sensibilité d'un cœur tendre, qu'est-elle, qu'une disposition et une facilité de l'aimer, que la nature elle-même a comme mise en nous, et dont nous abusons par une ingratitude criminelle, pour proscrire nos affections à la vile créature?

Quel cœur plus tendre que celui d'Agnès? J'aime Jésus-Christ, disoit-elle, et en l'aimant je deviens plus chaste; en m'unissant à lui, je me trouve plus pure; en le recevant au dedans de moi, je mets le sceau à ma virginité: c'est faire outrage à cet Epoux céleste, de croire que je puisse être touchée de quelqu'autre que de lui. Périssent mon corps, puisqu'il a pu plaire à d'autres yeux qu'aux siens: *Pereat corpus, quod placere potest oculis quibus nolo.* Elle fait usage pour Dieu seul d'une sensibilité qui ne doit nous conduire qu'à Dieu seul. Mais de plus, où seroit le mérite de la vertu, si nous ne trouvions en nous des penchans qui la combattent? où placerions-

nous la violence qui ravit le Royaume de Dieu, s'il ne falloit pour l'obtenir, que renoncer à des plaisirs où nul goût ne nous entraîne? Vous alléguez le tempérament? mais quel est le pécheur qui ne devienne par là digne d'excuse? Tous les crimes les plus affreux ne supposent-ils pas dans ceux qui s'en rendent coupables, des penchans qui les y portent? Le vice cesse-t-il de l'être, dès qu'il a le cœur pour lui? seroit-il besoin de nous l'interdire, si un goût malheureux ne nous le rendoit aimable? L'adultère de David fut-il moins odieux et moins puni du Ciel, parce que ce prince étoit né avec un cœur trop foible et trop tendre? Les Justes ne trouvent-ils pas en eux, comme vous, des passions à réprimer? vainquent-ils sans combattre? n'ont-ils pas à résister à la chair et au sang? sont-ils pétris d'une autre boue que nous? et s'ils se livrent moins aux passions, est-ce parce qu'ils sont moins tentés, ou parce qu'ils sont plus fidèles? Qu'est-ce donc que ce prétendu tempérament, qui diminue à vos yeux l'horreur de vos fautes? c'est un long usage de dérèglement qui vous l'a rendu comme nécessaire; c'est un cœur subjugué par les passions, et pour qui l'occasion devient toujours une chute; c'est une fragilité honteuse, toujours sûre de périr dès qu'il faut résister: c'est une volonté livrée au crime, et qui à force de secouer le joug

des devoirs, ne connoît plus même celui des bienséances.

Et quel siècle a jamais vu plus de ces tristes exemples que le nôtre? Le crime se cachoit du moins autrefois; il fait gloire aujourd'hui de se donner en spectacle: c'étoit autrefois une œuvre de confusion et de ténèbres; il affecte aujourd'hui la lumière, et semble chercher effrontément le grand jour dans un sexe même dont la pudeur a toujours fait tout le mérite. On voit des femmes infortunées porter avec ostentation sur le front leur déshonneur et leur ignominie; tirer une gloire honteuse que le public soit instruit du succès de leurs funestes appas; compter comme autant de victoires et de titres d'honneur, les ames foibles qu'elles ont fait tomber dans le piège; déchirer elles-mêmes sans pudeur le voile que la bienséance avoit mis jusqu'ici sur le dérèglement; et prendre, ce semble, autant de soin de publier leur honte, que les siècles précédens en avoient pris de la cacher. On voit l'impudence devenue un bon air; l'indécence poussée à un point, qu'elle inspire même du dégoût à ceux à qui elle s'efforce de plaire; et le nom de la pudeur consacré à celui de la Vierge illustre que nous honorons, devenu un nom de mépris et de risée. Alléguez-nous après cela le tempérament, comme s'il suffisoit de ne plus mettre de bornes au vice, pour le rendre

plus excusable. Mais tel est tous les jours le langage de l'impiété: c'est le tempérament seul qui fait les vertus et les vices. On ôte à l'homme tout usage de sa raison et de sa liberté; et pour le rendre également peu digne de blâme ou de louange, on le fait agir par pur instinct comme la bête.

Enfin, vous ajouterez peut-être que ce n'est ni le goût, ni le tempérament qui vous porte au désordre; que vous étiez nés avec d'heureuses inclinations; et que les occasions seules ont fait jusqu'ici et font encore tous les jours vos malheurs.

Mais, plus vous étiez nés heureusement, plus vous êtes coupables d'avoir rompu la digue que la nature elle-même sembloit avoir opposée à votre foiblesse; plus vous rendrez compte à Dieu, d'un cœur que vous avez livré à Satan, malgré tant de défenses heureuses, dont la main miséricordieuse l'avoit environné. C'est-à-dire, plus vous trouviez en vous de penchans qui vous inclinoient à la vertu, moins vous trouverez devant Dieu d'excuses à vos vices; et les mêmes occasions qui sont pour les autres des malheurs, deviendront pour vous des ingratitude et des crimes.

D'ailleurs, qu'est-ce que ces occasions qui vous ont séduits? Sont-ce les talens malheureux des grâces et de la beauté dont la nature vous avoit pourvus? mais,

quel usage en fit notre sainte Vierge ? Mais c'est cela même qui auroit dû rendre vos attentions plus rigoureuses. Les bienfaits du Créateur peuvent-ils devenir une excuse lorsqu'on les tourne contre lui ? N'y a-t-il que le rebut du monde qui soit propre à servir Dieu ? Mais de plus, n'ajoutez-vous pas aux grâces de la nature un air dangereux qui les rend funestes aux autres et à vous-mêmes ? N'avez-vous pas assuré le succès de vos déplorables appas par des soins qui étoient déjà un crime pour vous, avant que d'être un sujet de chute pour vos frères ? N'avez-vous pas même peut-être fait suppléer aux talens que la nature vous a refusés, une effronterie qui porte toujours un poison plus sûr dans les cœurs, que toutes les grâces d'une beauté chaste et pudique ? Et n'avez-vous pas arraché par des avances honteuses, des désirs criminels, où à peine auriez-vous trouvé de simples regards ? Vous dressez vous-mêmes le piège, et l'occasion qui vous fait périr ; et vous vous en prenez à elle de votre perte.

Enfin, sont-ce les séductions dont vous avez eu peine à vous défendre ? Les sollicitations, les promesses, les terreurs affermissent la vertu de notre Sainte. Les sollicitations ; elle n'offre qu'une sainte fierté à des empressemens profanes : on met tout en œuvre pour toucher son cœur ; et les efforts des hommes l'unissent plus

vivement à Jésus-Christ ; et les flammes impures qu'on fait briller autour d'elle, viennent s'éteindre dans l'ardeur qu'elle a pour son Epoux céleste. Hélas ! et vous avez été vous-mêmes au devant du crime ; et la facilité de vos mœurs a été comme un signal de dérèglement ; et vous avez cherché les regards qui vous fuyoient ; et vous n'avez trouvé du goût que dans les lieux où l'innocence étoit en danger ; et les jours éloignés des occasions ont été pour vous des jours d'ennui et de tristesse : et vous n'avez pu trouver de plaisir, où vous ne trouviez point de péril. Que répondrez-vous à Jésus-Christ ? et vos excuses ne deviendront-elles pas de nouveaux crimes ? Alléguez-vous des séductions d'espérance et de fortune, qui vous ont fait succomber ? Mais les plus illustres Romains offrent à Agnès, avec leur cœur, l'orgueil de leur grandeur et de leur opulence ; le monde vient mettre à ses pieds toute sa gloire et toute sa magnificence, et elle la foule comme de la boue ; et la couronne de la sainte virginité lui paroît préférable à l'empire de l'Univers. Hélas ! faut-il le dire ici ? Et c'est peut-être cette funeste passion qui a éloigné tous vos établissemens, et mis un obstacle honteux à votre fortune ; et vous avez peut-être sacrifié toutes vos espérances à votre goût ; et vous avez peut-être acheté au prix de votre gloire la honte de la vo-

lupté; l'ambition vous a paru incompatible avec le plaisir; et vous n'avez connu d'autre gloire et d'autre fortune que la triste liberté de vous satisfaire. Enfin, vous nous alléguerez peut-être les terreurs et les menaces qu'on a employées pour vous séduire. Mais on présente à la foiblesse de notre jeune Vierge l'horreur des tourmens, on alarme sa pudeur en la traînant dans un lieu de prostitution et de honte; on change en punition un vice, dont on n'a pu lui faire un attrait; et l'image honteuse du dérèglement ne sert qu'à redoubler son amour pour la chasteté et pour l'innocence. Hélas! et loin d'avoir eu à soutenir des terreurs et des menaces pour le devoir, vous aviez tout à craindre en l'abandonnant, les fureurs d'un époux déshonoré, la censure publique, l'indiscrétion des complices de vos plaisirs, un éclat honteux qui alloit laisser sur votre front la tache éternelle du vice; et malgré toutes ces terreurs si capables de vous retenir dans les bornes du devoir et de la vertu, vous avez marché d'un pas ferme et impudent dans la voie des passions. Vous n'avez craint que de trop craindre: les obstacles sont devenus pour vous un nouvel attrait; et vous avez trouvé dans les périls qui devoient vous dégoûter, une sorte d'assaisonnement pour le vice. O mon Dieu! tout se tournera contre l'âme criminelle devant votre tribunal redoutable!

Les exemples de vos Saints confondront ce vain langage d'excuses et de préjugés, que le monde oppose sans cesse aux préceptes de votre loi sainte: le pécheur n'y paroîtra plus couvert que de ses crimes et de sa confusion. La chasteté d'Agnès mise à des épreuves si dangereuses, et toujours triomphante de toutes les séductions et de toutes les terreurs, prononcera un jugement terrible contre les désordres de notre siècle: l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté, joint à celui de sa vertu, apprendra à celles de son sexe, que l'âge et les talens de la nature donnent à la vérité un nouveau lustre à la piété, mais ne peuvent jamais servir d'excuse au crime: en un mot, si les préjugés du dérèglement sont confondus par le triomphe de sa chasteté, tous les prétextes dont l'impénitence se couvre, le sont encore plus par le courage de son martyre.

S E C O N D E P A R T I E .

LES passions toujours pénibles, toujours entourées d'épines, ont pourtant reproché de tout temps à la vertu ses difficultés et ses peines. C'est un ancien langage du monde, de prétendre que l'Évangile pratiqué à la lettre, est une idée de perfection où l'homme ne peut atteindre. Il semble que Jésus-Christ, comme autrefois ces philosophes vains et frivoles, ne soit

venu qu'étaler une morale sublime pour se faire des admirateurs, et non pas plutôt pour former des disciples; et que sa loi sainte, qui est la loi du cœur et des actions, ne soit plus qu'un jeu d'esprit, et un ouvrage de spéculation et de paresse. On ne croit pas l'austérité de l'Évangile compatible avec les foiblesses de l'homme, et avec les mœurs autorisées par l'usage; et l'on s'endort sur ces deux préjugés, comme si la loi pouvoit cesser d'être loi, parce que nous la regardons comme si elle ne l'étoit pas pour nous-mêmes.

Mais, mes Frères, quand la parole seule de Jésus-Christ ne suffiroit pas pour confondre nos vaines excuses; Agnès tressaillant de joie au milieu des tourmens, et hâtant elle-même, par une sainte impatience, la lenteur des bourreaux, couvrira de honte notre mortification et notre paresse; et justifiera plus la sévérité de notre condamnation, que l'Évangile même qui l'a prononcée.

Nous nous retranchons sur l'âge, sur le sexe, sur la foiblesse du tempérament, incapable de porter toute la rigueur et tout le sérieux d'une vie exactement conforme à l'Évangile. Sur l'âge: il faut pour l'observance rigoureuse des devoirs du Chrétien une force, une maturité d'esprit, une fermeté à l'épreuve de tout, une persévérance, un endurcissement à la peine et à la violence, un empire sur ses pas-

sions et sur soi-même, qui ne paroît pas convenir à une jeunesse tendre, facile, aisée à séduire; et où toutes les passions, pas encore modérées par les réflexions et par l'expérience, semblent sortir en foule du cœur, avec une impétuosité à laquelle il seroit inutile d'opposer une digue: il faut laisser calmer ces premiers bouillons, et attendre que la raison plus rassise soit capable de quelque chose de plus sérieux et de plus solide. Mais Agnès, au sortir presque de l'enfance, défie la fureur des tyrans, l'horreur de son supplice, qui alarme même la férocité de ses bourreaux, répand une joie sainte et comme un nouvel éclat sur son visage: pas encore accoutumée à souffrir, elle paroît transportée d'alégresse au milieu des tourmens les plus cruels; et la délicatesse de son corps, à peine propre à recevoir des plaies, est déjà capable de les mépriser, dit saint Ambroise, et de remporter la victoire: *Nondum idonea pænæ, et jam matura victoria.* (S. Amb.)

Et en effet, mes Frères, qu'y a-t-il dans la vie chrétienne qui ne convienne au premier âge? Quoi! le sérieux? Mais la piété est dans la joie de l'Esprit-Saint: l'innocence seule est toujours accompagnée de sérénité et d'alégresse; et il n'y a que le crime et les passions qui soient tristes, sérieuses et sombres. Quoi! la violence? Mais, c'est dans le premier âge que

les passions plus dociles se plient plus aisément au devoir ; que le cœur pas encore souillé reçoit avec moins de répugnance les impressions de la vertu ; et que ses penchans n'étant pas encore enchaînés par les habitudes du vice, il lui en coûte moins d'éviter tout ce qui peut y conduire. Quoi encore ! les réflexions, dont on n'est pas capable dans une grande jeunesse ? Mais il faut devenir enfant pour être disciple de Jésus-Christ : la grâce ne se plaît que dans sa simplicité et dans l'innocence. Nos incertitudes croissent avec nos réflexions : plus nous raisonnons, plus nous nous embarrassons, plus nous nous enfonçons dans nos propres ténèbres. On sait tout quand on a la foi ; et pour être plus éclairé, il suffit d'être plus docile. Quoi enfin ! la fermeté et la persévérance ? Mais ce sont nos passions seules qui font toutes nos inconstances : les inégalités de la vie de l'homme ne prennent leur source que dans la diversité des objets, qui-tour à-tour les dominent ; et un cœur pur et innocent est toujours égal et tranquille.

Hélas ! mes Frères, ne nous reprochons-nous pas tous les jours à nous-mêmes le mauvais usage que nous avons fait de cette première saison de notre vie ? Ne nous redisons-nous pas sans cesse qu'il eût été aisé alors de prendre sur nous ; que nous avions apporté en naissant un cœur vertueux que le crime alarmoit, et qui

sembloit tendre les mains à la grâce ; que tout nous aplanissoit les voies de la vertu ; que les sacrifices alors eussent été bien légers ; que le monde et les passions ne nous avoient pas encore liés de mille chaînes indissolubles, qui nous laissent à peine la liberté de désirer notre délivrance ; que notre cœur, pas encore corrompu par un long usage des plaisirs, ne trouvoit pas la piété si dégoûtante et si affreuse ; qu'à mesure que l'âge nous a approchés du tombeau, nous nous sommes éloignés de la voie de la vérité et de la vie ; et qu'enfin, en avançant en âge, nous n'avons fait que croître en malice, en dérèglement, et dans l'amour désordonné des créatures ? L'Evangile est donc la loi de tous les âges, comme il l'est de tous les sexes.

Je dis de tous les sexes : car quel prétexte pourroit alléguer ici le sexe en sa faveur contre l'austérité et la difficulté des devoirs de l'Evangile ? Les Agnès, les Luce, les Cécile, tant d'autres héroïnes de la foi, n'ont-elles pas trouvé dans leur une force et une grandeur d'ame, dont les héros profanes n'ont jamais approché ? Hélas ! mes Frères, de quoi n'est pas capable une femme mondaine pour l'objet criminel qui la possède et qui la captive ? quel courage ! quelle force ! quels sacrifices ! les difficultés la raniment. Le repos, la réputation, la liberté, la santé, la fortune, rien ne tient devant la pas-

sion : on voit tous les jours de ces héroïnes infortunées capables de tenter les plus grandes entreprises ; qui sacrifient tout à leur injuste goût ; qui tirent de leur sexe un courage au-dessus de l'homme ; et qui en ayant oublié la pudeur, en ont aussi, ce semble, oublié la timidité et la foiblesse. Et pourquoi ne seroit-on capable de rien pour Dieu ? ce qu'on a pu pour le monde, ne le pourroit-on pas pour le salut ? la passion a su nous donner des forces et nous élever au-dessus de notre foiblesse, et la grâce n'auroit pas le même privilège ? Le salut éternel, mes Frères, ne demande ni des sacrifices si éclatans, ni des assujettissemens si pénibles que le monde ; et nous n'osons en essayer : Jésus-Christ est un maître bien plus aisé à servir que le monde, plus tendre, plus indulgent, plus compatissant, plus fidèle ; et nous le regardons comme un tyran, qui rend malheureux ceux qui le servent. O mon Dieu ! que l'homme est à plaindre de vous connoître si peu, et de se connoître si peu lui-même !

Qu'allèguerez-vous donc encore ? la délicatesse du tempérament ? Mais Agnès trouve-t-elle dans la délicatesse de sa complexion des raisons pour craindre les chaînes qui la lient et le glaive qui va l'immoler ? Mais vous demande-t-on comme à elle, que vous résistiez jusqu'au sang ? S'agit-il d'offrir votre corps à la rigueur

des feux ou à la torture des supplices ? Dieu ne demande pas la force du corps : il demande la pureté et l'innocence de l'ame, et alors celui qui est infirme peut dire : Je suis fort et puissant. Les devoirs essentiels de la foi s'accomplissent au dedans de nous. C'est l'amour, c'est la crainte de Dieu, c'est la reconnoissance, c'est le sacrifice intérieur des passions : ce sont là les vertus des foibles comme des forts : plus même ce corps de boue se refuse au travail et à la peine, et nous rend incapables de la soutenir, plus le cœur doit suppléer par la ferveur de son amour et de ses desirs à la foiblesse du corps terrestre. Hélas ! mes Frères, il faut un corps de fer pour fournir aux agitations, aux jeux, aux plaisirs, aux veilles, aux assujettissemens que le monde et l'ambition vous imposent : et cependant la foiblesse de votre complexion y peut suffire ; et cependant la santé est une foible raison contre le goût ; et cependant malgré le dépérissement d'un corps qui se trouve à vos dérangemens, vous êtes de tout, et la vivacité de vos passions supplée à la foiblesse de vos forces. Mais pour remplir les devoirs de la religion, il ne faut qu'un bon cœur ; je l'ai déjà dit : une volonté pure et sincère supplée à tout : et Dieu nous compte les œuvres que nous voudrions accomplir, comme celles que nous avons faites : et cependant vous ex-

cusez votre mollesse et votre impénitence sur la foiblesse de vos forces : vous justifiez une vie toute dans les sens et dans les plaisirs , sur la délicatesse d'une complexion qui vous rend inhabiles à la pratique des mortifications et des violences ; comme si Dieu demandoit de nous ce qui ne dépend pas de nous ; comme si avec une chair infirme on ne pouvoit pas avoir un esprit prompt et fervent ; comme si la religion consistoit dans la force du corps ; et non dans les dispositions du cœur ; comme enfin s'il en étoit de nous , ainsi que de ces victimes figuratives de la loi , qu'on ne pouvoit offrir à Dieu que lorsqu'elles jouissoient d'une santé parfaite , et que leur corps robuste et entier n'offroit aux yeux ni tache , ni défaut , ni foiblesse. Donnez-lui sincèrement votre cœur : c'est là , dit Jésus-Christ , *toute la loi et les prophètes* (*Matth. 7. 12.*).

Enfin , vous nous opposerez en dernier lieu , l'incompatibilité de la vie chrétienne avec la manière dont on vit et dont il faut vivre dans le monde.

Mais Agnès consulte-t-elle si sa conduite va paroître extraordinaire aux Romains ? examine-t-elle s'ils vont traiter son courage héroïque de fureur , et son martyre de superstition et de folie ? Quoi de plus singulier selon le monde , que de renoncer à son âge , à des établissemens pompeux , et préférer l'opprobre public et la rigueur

des tourmens , à des alliances éclatantes qu'elle pouvoit se flatter de concilier avec sa foi et son innocence ? Mais elle savoit que la voie des Justes est une voie solitaire et peu battue ; que le monde a toujours eu le grand nombre de son côté ; et que pour suivre Dieu , il faut se détourner du chemin que tiennent presque tous les hommes.

D'ailleurs , où est cette incompatibilité de l'Évangile avec la société ? Est-il incompatible avec les devoirs de l'amitié ? mais c'est la religion toute seule qui peut nous assurer des amis sincères et fidèles : avec les sentimens de la reconnaissance ? mais c'est la piété véritable qui forme les bons cœurs : avec la joie des conversations et des commerces ? mais ce sont nos crimes qui forment toute la noirceur et toute la bizarrerie de nos humeurs ; et une conscience pure est la seule source de la joie et des vrais plaisirs : avec le lien du mariage ? mais c'est la foi toute seule qui , rendant cette union sainte , la rend sûre et inviolable : avec les bienséances et les devoirs de la vie civile ? mais c'est l'Évangile qui nous rend doux , humbles , affables , et qui nous persuade que nous devons toujours plus aux autres qu'on ne nous doit à nous-mêmes : avec les fonctions de la république ? mais , si les maximes de l'Évangile gouvernoient les Empires et les royaumes , on ne verroit ni l'abus de l'autorité , ni l'oppression des foibles , ni la

mauvaise foi dans les affaires, ni des fortunes monstrueuses, et par l'opulence qu'elles étalent, et par les injustices qu'elles cachent; ni l'innocent devenu le jouet et la victime du fourbe; ni la société déchirée par des haines, empoisonnée par les jalousies; ni enfin les passions, troubler et diviser les mêmes hommes que les seules passions réunissent.

Voulez-vous donc savoir en quoi l'Évangile est opposé à la société? aux vices qui la déshonorent, aux passions qui la troublent, aux débauches qui la renversent, au luxe qui y répand la confusion et la misère, aux jeux qui en sont une fureur, ou un trafic éternel de ruse et d'artifice. L'Évangile ne retranche que les désordres qui corrompent la société; il en assure le fond, la paix, les devoirs, les bienséances. Vivez selon Dieu, et vous serez bon citoyen, bon sujet, bon mari, magistrat équitable, maître modéré, époux fidèle, juste, désintéressé, charitable. Ne nous dites donc plus que la piété n'est pas compatible avec la vie du monde: du monde pervers et corrompu, il est vrai; du monde qui ne connoît pas Dieu; du monde qui est ennemi de toute vérité et de toute justice. Mais est-il nécessaire d'être fourbe, dissolu, voluptueux, injuste, vindicatif, irréligieux, pour vivre dans le monde? Sont-ce donc les vices tout seuls, qui doivent lier les hommes les uns
aux

aux autres? n'est-ce pas là plutôt ce qui les désunit? s'il reste encore de la bonne foi, de l'équité, de l'humanité, de la sincérité parmi les hommes, n'est-ce pas à la religion que nous en sommes redevables?

Grand Dieu! je sens bien moi-même l'injustice des prétextes que j'oppose à mes devoirs: votre loi sainte n'est incompatible qu'avec mes passions: j'ai beau adopter le langage du monde contre la vertu, ma conscience s'élève contre moi-même, et me force de convenir en secret que si j'étois à vous, et que mes passions honteuses fussent éteintes, je serois meilleur père, meilleur mari, meilleur maître, ami plus fidèle, homme public plus appliqué et plus intègre, citoyen plus utile à mes Frères. La piété seule met tout à sa place: mes passions seules font que j'abuse de mes talens, de mes biens, de mon crédit, de mes places, de ma fortune; elles seules troublent l'ordre de la société, que l'Évangile assure et sanctifie. C'est mon cœur tout seul, qui se révolte contre vous: ma raison, mes lumières, ma conscience, mon repos, mes intérêts mêmes, tout me sollicite en votre faveur, tout me presse de retourner à vous, ô mon Dieu! les chaînes seules qui me lient à mes dérèglements, s'y opposent. Grand Dieu! rendez-moi les exemples de vos Saints utiles: faites que mes lumières l'emportent enfin sur ma foiblesse, que ma raison ne soit
Panegyriques. * B

26 POUR LE JOUR DE SAINTE AGNÈS.
pas toujours le jouet de mes passions.
Ne vous contentez pas de faire luire la
vérité aux yeux de mon esprit; faites que
cette lumière divine m'enflamme, brûle
les liens honteux qui m'arrêtent, et me
délivre dans le temps, pour m'assurer
l'éternelle liberté de vos enfans.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR

DE S. FRANÇOIS-DE-PAULE.

Cùm infirmor, tunc potens sum.

*Je ne suis jamais plus puissant que lorsque je paroïs
plus foible. 1. Cor. 12. 10.*

Plus on est attentif aux voies de la Providence dans l'établissement de l'Eglise, plus on y entrevoit, je ne sais quels caractères divins, qui démêlent d'abord la religion de Jésus-Christ des opinions et des sectes, et ôtent à ses premiers progrès toute l'apparence des entreprises humaines. En effet, choisir des moyens assortis aux fins qu'on se propose; mettre en œuvre la force pour triompher, l'éloquence pour persuader, la grandeur pour éblouir, les plaisirs pour corrompre: c'est là comme le premier plan de la sagesse des hommes, et je n'y vois rien qui tienne tant soit peu du prodige. Mais que la foiblesse de Dieu ait été plus puissante que ce qu'il y a de plus fort parmi les

hommes; que toute la politesse du siècle d'Auguste, toute la volupté de l'Asie, la force des Romains, la sagesse des Grecs, la férocité des Barbares, l'orgueil des philosophes, les préjugés et la superstition des peuples; enfin que toute hauteur soit venue se briser contre la grossièreté, la foiblesse, l'ignorance et les travaux de douze pécheurs; que David ait été l'arbitre des vieillards; Goliath le jouet d'un enfant; Holopherne, ce conquérant impie, la proie, la conquête d'une femme; que Gédéon, que Baruc, que Débora, personnes foibles et viles, soient devenues la terreur des ennemis d'Israël; que Moïse même, malgré sa timidité, et l'invincible embarras de sa langue, ait confondu les Sages des Egyptiens, arraché à toute la puissance d'un grand roi une nation entière, et rendu ce peuple inquiet et intraitable, docile à des préceptes pénibles et infinis: ce sont là, ô mon Dieu, les routes ordinaires de votre sagesse, toujours indépendante des moyens, toujours maîtresse des évènements, et toujours marquant ses voies par des traits sensibles qui les distinguent si fort de celles de l'homme.

Je sais que dans ces siècles avancés la foi n'a plus besoin de ces évènements singuliers pour s'établir dans l'esprit des peuples, et que la sagesse de Dieu se cache, pour ainsi dire, présentement sous les

dehors communs de sa Providence. Cependant, comme il se trouve toujours de ces Juifs charnels qui demandent des signes; chaque siècle fournit à la religion quelque un de ces grands spectacles, de peur que la foi qui n'est presque plus qu'une lampe fumante ne s'éteigne tout-à-fait, et afin que le Fils de l'Homme revenant puisse en retrouver sur la terre.

Tel a été du temps de nos pères François-de-Paule, cet homme si foible selon la chair, et si puissant selon l'esprit; cet instrument vil et méprisable aux sens; cette pierre mal polie dont parle Daniel, et détachée sans art de la montagne, mais qui conduite par une main invisible, sut humilier les colosses orgueilleux, briser la dureté des cœurs, et devenir elle-même une de ces saintes montagnes sur qui la céleste Sion est fondée: et enfin, cette autre verge mystérieuse, sèche et fragile en apparence, mais qui entre les mains du Dieu de Pharaon commanda aux vents et à la mer, eut les clefs de la mort et de l'abîme, changea la face du ciel et de la terre, s'attira le respect même des rois qu'elle avoit frappés, et qui placée depuis dans le sanctuaire, poussa des branches saintes, et couvrit toute l'arche de ses feuilles. Mais c'est pour guérir nos erreurs, mes Frères, que je viens aujourd'hui vous raconter ses prodiges: c'est pour réformer les fausses idées que le monde

nous donne de la gloire et de la grandeur; et vous convaincre, hélas! que les distinctions les plus brillantes, une naissance illustre, une supériorité de génie, un amas pénible des plus rares connoissances, une fortune riante, des dignités où le mérite seul peut conduire, des talens éclatans, l'art des intrigues et des négociations, les emplois de la paix et de la guerre, tout cela, si la grâce n'en fait des moyens de salut, n'est aux yeux de la foi que comme un glaive fatal entre les mains d'un furieux, qui, après avoir servi quelque temps d'amusement à sa folie, devient l'instrument assuré de sa perte. Vous allez donc voir dans cet éloge la prudence du siècle réprouvée, la force confondue par la foiblesse, la science qui enfile céder à la simplicité qui édifie; et vous avouerez que jamais Saint ne parut plus foible aux yeux de la chair, et que jamais Saint ne fut plus puissant aux yeux de la foi: je réduis tout ce Discours à ces deux réflexions. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

A quoi se réduit, mes Frères, ce qui nous paroît ici-bas digne d'envie? et dans cet amas d'enchantemens qui nous font perdre de vue les biens éternels, quels sont les principaux objets qui séduisent l'esprit, et usurpent seuls tous les hom-

mages du cœur humain? C'est l'éclat de la naissance, c'est la distinction qui nous vient des sciences et de l'esprit, c'est la mollesse qui suit les plaisirs et la félicité des sens, et enfin c'est le faste qui accompagne la grandeur et les dignités. Ce sont là les secrets ressorts qui agitent les enfans d'Adam; c'est là-dessus que roulent nos projets, nos mouvemens, nos desirs, nos espérances; c'est là comme le trésor autour duquel notre cœur veille sans cesse, et le plus bel endroit de cette figure du monde qui nous saisit et nous enchante.

La noblesse du sang et la vanité des généalogies, est de toutes les erreurs la plus universellement établie parmi les hommes. On ne pense pas, quand on s'applaudit de l'éclat des ancêtres et de l'antiquité du nom, que plus haut il nous faut remonter, et plus il nous approche de notre boue; que ce qui distingue les vases d'ignominie, des vases d'honneur, n'est pas la masse dont ils sont tirés, mais le bon plaisir de l'ouvrier qui les discerne; que la noblesse du Chrétien n'est pas dans le sang qu'il tire de ses ancêtres, mais dans la grâce qu'il hérite de Jésus-Christ: que la chair qui nous fait naître ne sert à rien, mais que l'esprit selon lequel nous renaissions est utile à tout; et qu'enfin l'origine comme la conservation du Chrétien étant dans le ciel, celle qu'il prend

sur la terre est une bassesse dont il doit gémir, et non pas un titre dont il puisse se glorifier.

Ce fut pour rendre ces vérités du salut plus sensibles aux hommes, que la Providence ménagea à François-de-Paule une naissance vile et obscure selon le siècle. Il naquit dans le sein de la piété, mais non pas dans celui de la gloire; il ne recueillit de ses pères qu'une succession d'innocence et de candeur; il n'hérita, comme les patriarches, que de la foi des promesses, et ne posséda rien dans une terre où il devoit être toujours étranger. Ce fut un autre Saül destiné par sa naissance à des emplois obscurs, et le dernier de la tribu la plus méprisée; mais qui devoit être à la tête des princes d'Israël, et devenir le chef et le législateur d'un grand peuple.

Peut-être, hélas! qu'une origine plus éclatante l'eût rendu inutile, ô mon Dieu, à l'accomplissement de vos desseins, et à l'agrandissement de votre héritage. Car qu'est-elle, mes Frères, cette naissance illustre? C'est une destination aux erreurs du siècle et à ses usages; c'est un engagement anticipé de crime et d'impénitence; c'est un titre pour se calmer sur les transgressions de la loi; c'est un nouveau péché d'origine, si j'ose le dire, ajouté à celui que nous apportons tous en naissant, et qui nous rend le salut encore plus difficile; en un mot, c'est sou-

vent un préjugé de réprobation, et la suite des jugemens impénétrables de Dieu sur une ame.

L'éducation de notre Saint répondit à sa naissance. Il ne fut pas, comme Moïse, instruit dans les sciences et la sagesse des Egyptiens; mais il reçut comme lui de Dieu même le livre de la loi, et en exposa les préceptes et les ordonnances au peuple. On ne le vit pas comme Paul aux pieds de Gamaliel, s'instruire à fond de la vérité des opinions et des doctrines: mais comme cet Apôtre, sa foi l'éleva jusqu'au plus haut des cieus, et là il apprit des secrets que l'homme profane n'est pas digne d'entendre. Ce fut l'onction de la grâce qui l'instruisit, et non pas le travail de la nature. Persuadé que les langues devoient cesser, que les prophéties devoient finir, que la science seroit détruite, et que l'amour seul ne périroit pas, il laissa ces vents de doctrine qui enflent, pour s'en tenir à la charité qui édifie: ce fut un scribe instruit dans le royaume des cieus, mais qui tira du seul trésor de la grâce, ces lumières anciennes et nouvelles que nous n'avons, nous, jamais qu'à demi et à force de veilles et de recherches. On ne le vit pas dans les plus fameuses Universités, passer les vieillards en intelligence, faire admirer une jeunesse toute brillante d'espérances, et ouvrir par l'éclat d'une première réputation mille vues d'ambition à une famille:

L'Esprit de Dieu le conduisit dans le désert avant presque qu'il eût conversé avec les hommes : une résolution de retraite perpétuelle, qui n'est en nous que le fruit tardif des réflexions et de l'âge, fut en lui un essai de l'enfance ; et sur les traces du précurseur, il alla puiser dans la pénitence et dans la solitude, cette haute réputation de sainteté, qui seule peut autoriser à reprocher hardiment aux peuples et aux princes mêmes leurs excès. Il apprit dans le silence à devenir la voix de celui qui crie dans le désert ; et à force de se croire le moindre de tous, et indigne de toucher aux pieds de ceux qui évangélisent la paix, il devint plus que prophète, et le plus grand des enfans des hommes.

C'est donc ainsi, Seigneur, que des pierres mêmes vous suscitez des enfans d'Abraham : c'est ainsi que d'une matière vile et abjecte vous en formez un serpent d'airain élevé dans le désert pour le salut de votre peuple : c'est ainsi que d'un vase de terre cassé, d'un anachorète foible et infirme, vous en faites sortir une lumière qui met en fuite les ennemis d'Israël, et rend la paix et la tranquillité à l'Eglise : c'est ainsi que la boue devient entre vos mains un remède pour guérir les aveugles : c'est ainsi, en un mot, que dans un poisson pris, ce semble, au hasard au milieu d'une mer orageuse, je veux dire, dans un homme ignorant et muet, choisi

parmi la foule, vous mettez un trésor capable de satisfaire les Césars et de rendre la liberté à vos disciples.

Elevons-nous après cela, foibles que nous sommes, de quelques légères connoissances qui nous démêlent un peu de la multitude ; réjouissons-nous à l'aspect de ces petites lueurs qui nous frappent pour un moment, et ne nous font, ce semble, entrevoir les secrets de la grâce et ceux de la nature, que pour nous faire voir à plein les bornes et la petitesse de l'esprit humain ; creusons avec obstination dans ces profondeurs sacrées, et cherchons-y des vérités, qui semblables à ce feu sacré, que les Juifs avoient enseveli dans les entrailles de la terre, ne peuvent être trouvées qu'au sortir de la captivité. Affliction d'esprit et aveu de notre ignorance ! un seul moment de grâce développe souvent plus de vérités que de longues années de travail ; quelquefois une ame sainte qui ignore jusqu'aux noms des doctrines et des opinions, voit plus clair dans les voies de Dieu que les docteurs les plus consommés ; et dans tous les siècles, il se trouve des disciples grossiers qui comprennent la parole de la croix et la naissance éternelle du Verbe, tandis que des maîtres en Israël ignorent les mystères familiers de la reconnoissance de l'homme.

Mais que prétends-je ici, mes Frères ?

briser l'orgueil de l'esprit, et non pas autoriser une coupable ignorance. Je sais que les lèvres du prêtre sont les dépositaires de la science ; que nous avons l'honneur d'être des nuées saintes placées sur la tête des Fidèles, pour faire passer jusqu'à eux les influences du Ciel ; que l'Écriture nous compare à des aigles qui doivent aller envisager fixement le soleil de justice, et de là se rabattre sur la terre : je sais que ces deux grandes lumières que Dieu place d'abord dans le firmament sont le symbole des pasteurs de l'Église, et que l'esprit de notre ministère ne sauroit descendre sur nous qu'en forme de langue mystérieuse. Mais je voudrois que la prière et l'innocence fussent les sources sacrées de nos lumières ; que le cœur d'un prêtre fût le dépositaire de la piété ; que ces nuées ne fussent jamais des nuées sans eau ; que ces aigles fussent s'assembler quelquefois autour du corps pour y prendre de nouvelles forces ; que ces grandes lumières ne présidassent jamais à la nuit, et que ces langues célestes fussent toujours des langues de feu.

L'ancienne solitude du Mont-Cassin, si fameuse par les Saints qui l'avoient habitée ; ce Carmel de l'Occident, cette demeure de prophètes consacrée par les austérités et les cantiques de tant d'illustres pénitens, fut le premier théâtre des macérations et des rigueurs de François-

de-Paule. Ecoutez-le, mes Frères : et dans un siècle où la charité est refroidie, l'esprit de pénitence éteint, et où un long usage de relâchement vous fait regarder les austérités de la loi comme des devoirs surannés, apprenez que l'Évangile est de tous les siècles ; et que si, comme vous le dites si souvent, la nature baisse et devient toujours plus infirme, la grâce ne baisse point, et fait même paroître plus glorieusement sa force dans nos infirmités.

Tant de saintes victimes qui avoient autrefois consommé leur sacrifice sur la montagne où François se retire, y avoient, ce semble, laissé des esprits de souffrance et de rigueur, qui dans un moment passent tous dans le cœur de notre Saint, et l'arment d'une innocente indignation contre soi-même. Des sauterelles et du miel sauvage, du pain et de l'eau, ce fut toujours là son mets le plus délicieux : persuadé que l'usage des créatures est le prix du sang de Jésus-Christ, il ne s'accorde qu'avec mesure les plus insipides ; et semblable à David, même dans des besoins extrêmes, il n'osa jamais se rassasier d'une eau, qui avoit été le prix du sang et le péril des âmes. Marchant toujours pieds nus, couchant sur la dure, mêlant sans cesse son pain avec ses larmes, passant comme son divin Maître les nuits en prières, ranimant dans ces heures destinées

au repos, comme les Antoine, les Hilarion, l'assoupissement et la pesanteur de ce corps terrestre par des cantiques sacrés, déchirant sa chair et se châtiant le matin comme le prophète; chargé de cette armure de Dieu, dont parle saint Paul; portant sur toutes les parties de son corps les instrumens de justice; et dans un âge, aussi tendre que celui de David, ayant déjà l'usage de ses armes pesantes destinées à combattre Goliath et à repousser les traits de l'ennemi.

Il n'en fut pas de sa pénitence comme de celle de tant de Chrétiens qui, dans un commencement de conversion se prétent avec plaisir au joug de Jésus-Christ, ne sentent pas presque le poids de la croix, n'ont jamais assez à leur gré châtié leur corps, embrassent avec ardeur tout ce qui s'offre à eux de pénible, et ont besoin d'un frein pour retenir l'impétuosité de l'esprit qui les pousse; mais qui peu à peu sentent mollir leur zèle, ralentir leur vitesse, reviennent de temps en temps à eux-mêmes, se permettent aujourd'hui un plaisir et demain une faute, et ne retenant de leurs anciennes pratiques que certains régimes de pénitence, ne donnent plus, pour ainsi dire, à l'amour de la croix, que des empressemens de bienséance.

L'amour que notre Saint eut pour la croix fut violent, mais il fut durable. Les

fatigues des voyages, les soins et les embarras de sa charge, les foiblesses mêmes et la défaillance de l'âge, rien ne put jamais le faire relâcher de sa première ferveur. Oui, mes Frères, arrivé à une extrême vieillesse, et dans un âge où la nature défaillante n'a presque besoin que de son propre poids pour succomber; chargé de mille fruits de pénitence, loin de recueillir les restes précieux de sa vie pour la consolation de ses chers enfans, il redouble ses austérités; et comme un autre Samson, c'est après mille souffrances et dans une caducité où il ne paroît avoir plus rien de redoutable à l'ennemi, qu'il sent plus de force que jamais pour la destruction de cette maison terrestre qui tient son ame captive, et l'entière défaite des ennemis domestiques qu'il avoit si souvent vaincus.

Mais oserai-je vous le demander ici, grand Saint? ce corps que vous châtiez avec tant de rigueur a-t-il été autrefois un corps de péché? faites-vous servir à la justice des membres qui ont servi à l'iniquité? armez-vous votre bras contre une chair qui se soit révoltée contre l'esprit? et comme un autre David; en immortalisant votre pénitence, immortaliserez-vous aussi vos foiblesses?

Hélas! Messieurs, le Seigneur le prévint de ses bénédictions dès le sein de sa mère. Ce temple de l'Esprit-Saint ne fut

jamais profané; et il conserva jusqu'à la fin ce vêtement de justice et de sainteté qu'il avoit reçu du Ciel dans le Sacrement qui nous régénère.

Et de quel œil, ô mon Dieu, voyez-vous donc tant de pécheurs se présenter aux mystères saints, sans aucun sacrifice d'expiation, et sans pouvoir vous offrir que des abominations que le lendemain doit peut-être voir recommencer? De quel œil nous voyez-vous ménager à nos sens mille nouvelles félicités; forcer la nature pour l'obliger de fournir à notre volupté; suppléer par la variété des plaisirs ce qui manque à leur solidité; assaisonner le dégoût qui les suit, de mille caprices sensuels; et nous rassurer après cela au lit de la mort sur le secours des Sacremens, sur les trésors de votre miséricorde, et sur quelques sentimens de douleur que le péril présent excite plutôt que les désordres passés? Illusion, mes Frères: mais il est écrit que le monde sera dans l'erreur jusqu'à la fin, et il faut que les Écritures s'accomplissent.

La pénitence de notre Saint fut toujours suivie de cette humilité profonde qui domine si fort dans son caractère, et qui toute seule vaut mieux que le sacrifice. Qu'il en est en effet de ces ames pénitentes qui, en affoiblissant leur chair, fortifient leur orgueil; qui font de cet appareil de pénitence qui les environne, une espèce

de trophée secret à leur vanité; qui, dans les traces sacrées que les rigueurs de la croix laissent empreintes sur leur corps, lisent tous les jours leur propre mérite; et qui, après avoir essuyé comme Jonas tout le poids du jour et de la chaleur, s'endorment peu à peu sur mille criminelles complaisances, et laissent enfin piquer par un ver invisible la racine de cet arbre chargé de fruits de pénitence, qui sèche en un instant, et les laisse exposés à toute l'ardeur des passions!

Ici ne craignez rien de semblable. Le même que vous venez de voir monter jusqu'aux cieux, vous l'allez voir descendre jusqu'aux entrailles de la terre: devenu un spectacle digne des Anges et des hommes, il se regarde comme le rebut de tous et l'anathème du monde; il n'est point d'office si vil où il ne s'abaisse; point d'action si humiliante qui lui échappe; point de nom si méprisable qu'il ne se donne. Les pontifes du Seigneur et les rois de la terre s'empressent à lui offrir des établissemens dignes de lui: les honneurs de la pourpre et de l'épiscopat lui sont présentés; mais, comme le prophète, il craint la hauteur du jour, et sa chère vertu ne lui paroît être en sûreté que sous les dehors obscurs d'une vie privée. Ordre pieux et austère dont il enrichit l'Eglise, nouveau bouclier dont il orna la tour de David, asile illustre qu'il ajouta aux villes

de refuge déjà établies dans Israël, le nom seul que vous portez annonce d'abord l'humilité de votre saint patriarche. Il n'en trouvoit pas à son gré, mes Frères, d'assez rampant à se donner : et nous nous donnons si souvent de plein droit des titres que le public nous refuse et que nos ancêtres n'ont jamais eus; et l'on voit parmi nous tant de gens parer une roture encore toute fraîche d'un nom illustre, et recueillir avec affectation les débris de ces familles antiques et éteintes pour les enter sur un nom obscur, et à peine échappé de parmi le peuple! Quel siècle fut plus gâté là-dessus que le nôtre? Hélas! nos pères ne vouloient être que ce qu'ils avoient été en naissant; contens chacun de ce que la nature les avoit faits, ils ne rougissoient pas de leurs ancêtres; et en héritant de leurs biens, ils n'avoient garde de désavouer leur nom. On n'y voyoit pas ceux qui naissent avec un rang, se parer éternellement de leur naissance, être sur les formalités d'une délicatesse de mauvais goût et selon l'Évangile et selon le siècle; étudier avec soin ce qui leur est dû; faire des parallèles éternels; mesurer avec scrupule le plus ou le moins qui se trouve dans les personnes qu'on aborde, pour concerter là-dessus son maintien et ses pas, et ne paroître nulle part sans se faire précéder de son nom et de sa qualité.

Ajouterai-je ici que notre Saint s'éloigna toujours du ministère des autels et du sacerdoce chrétien? Renouvelant dans ces derniers siècles ces grands exemples que les premiers âges de la foi ont laissés à la religion, il n'osa jamais entrer dans le sanctuaire; et se contentant d'en être la victime, il se crut toujours indigne d'en être le prêtre. Quoi, mes Frères, un cœur disposé par une longue pénitence, consacré par tous les dons de l'Esprit-Saint, ne se crut pas assez pur pour être marqué du sceau du Seigneur; une bouche si souvent purifiée par le feu du ciel, toujours occupée à publier les louanges du Père céleste, l'instrument sacré de la conversion de tant de pécheurs, et qui tant de fois avoit fait descendre Jésus-Christ dans les ames, craignit de proférer les paroles redoutables qui changent les offrandes saintes et le font descendre sur les autels; des mains pures qui, levées vers le ciel, avoient pu arracher les morts de l'empire du tombeau, ne bénirent jamais le pain de vie : et des cœurs mille fois profanés, et encore flétris par les traces toutes vives du crime, osent se faire marquer du caractère saint? et des bouches semblables à des sépulcres ouverts, s'offrent tous les jours pour être employées au ministère de vie? et des mains criminelles, mille fois souillées par les abominations de Babylone, forcent tous les obstacles qui leur

ferment l'entrée du sanctuaire, et ne frémissent pas de se voir consacrées par l'onction sainte, trempées dans le sang de l'Agneau, et occupées à offrir des dons purs et des sacrifices sans tache? Sainte discipline des premiers temps, pieux excès de nos pères sur le choix des ministres de l'autel, ancienne beauté du temple, que peut-on accorder que des larmes à vos tristes ruines.

Il est vrai, mes Frères, que depuis longtemps des Zorobabels ont travaillé à réparer les maux de la captivité : il est vrai que le nouvel Esdras (1), que le Ciel nous a suscité depuis peu, va rendre la gloire de cette dernière maison semblable à la première. Nous l'allons voir lui-même, le livre de la loi à la main, rétablir les mœurs d'Israël, et exposer ses préceptes et ses ordonnances aux prêtres et aux peuples. Nous l'allons voir parcourir les cités de Juda, répandre sur les contrées de sa dépendance des esprits de foi et de religion; et comme l'arche d'Israël, remplir de mille bénédictions tous les lieux qui se trouveront sur sa course. Nous l'allons voir enfin comme un pontife innocent, séparé des pécheurs, appliqué à offrir des dons et des sacrifices, répandant son ame devant le Très-Haut, devenant la réconciliation des hommes dans les temps de

(1) Le cardinal de Noailles, archevêque de Paris.

colère, prenant sur lui les péchés de son peuple et les expiant par ses austérités, descendant jusqu'aux fonctions les plus communes du ministère; et en un mot, tel qu'un pontife qui ne s'est pas clarifié lui-même, mais qui a su attendre que celui qui avoit appelé Aaron, le fit asseoir dans le lieu d'honneur, et l'établit pontife des biens véritables et du tabernacle éternel. Que vous rendrons-nous, Seigneur, pour ce don que vous nous avez fait? et que nous reste-t-il à vous demander pour votre Eglise, que des pontifes qui lui ressemblent? Passons à notre dernière partie; et après avoir montré qu'il ne fut jamais de Saint plus foible selon la chair, montrons qu'il n'en fut jamais de plus puissant selon l'esprit.

SECONDE PARTIE.

DIEU est admirable dans ses Saints; et la variété de ses voies sur les Elus, est un de ces trésors cachés, sur lesquels, selon l'expression du prophète, la sagesse répand des abîmes : *Ponens in thesauris abyssos.* (Ps. 32. 7.)

En effet, dans l'histoire de la religion, tantôt nous trouvons de grands hommes, qui sortis d'un sang illustre, élevés dans la connoissance des sciences et des arts, nés pour commander aux autres hommes, et destinés à l'éclat et à la grandeur, se

sont ensevelis tout vivans dans les retraites sombres ; et là ont attendu le jour du Seigneur, inconnus presque à la terre, ne voulant que Jésus-Christ, environnés de misère et d'infirmité, et l'objet du mépris et des railleries des insensés.

Et d'autre part, la grâce nous offre quelquefois des spectacles bien différens. Ce sont des hommes foibles, nés dans l'obscurité, nourris dans l'ignorance, soumis par leur destinée à toutes les créatures, et s'abaissant encore par un motif de foi au-dessous même de leur bassesse ; et cependant devenus tout-à-coup l'admiration de leur siècle ; décidant sur les points de la loi ; exerçant un empire divin sur toutes les créatures ; élevés au plus haut point de la gloire et de la réputation ; et enfin remarquables par les mêmes endroits, qui auroient dû les rendre vils aux yeux des hommes.

Tel fut dans son siècle François-de-Paule. La vertu de Dieu éclata dans sa faiblesse : cette pierre de rebut fut placée à la tête de l'angle, et au lieu le plus apparent de l'édifice : cette nuée obscure et sortie du centre de la terre, s'éleva peu à peu, couvrit le tabernacle, devint une colonne de feu, et servit de flambeau à ceux qui étoient assis dans les ténèbres et dans les ombres de la mort.

A peine établi dans sa chère solitude, et commençant seulement à goûter com-

bien il est doux d'être oublié des hommes, et de vivre sous les yeux de Dieu seul, une odeur de vie se répand malgré lui aux environs. Des bruits de sainteté et de pénitence viennent réveiller les villes voisines, et se glissent même jusques dans les cours des princes : de toutes parts le peuple de Dieu vient à Silo consulter le Voyant ; et les souverains eux-mêmes, sous des habits empruntés, comme autrefois une reine d'Israël, paroissent dans sa retraite, et veulent apprendre les desseins du Ciel sur eux de la bouche de cet autre prophète. La France, l'Italie, l'Espagne, l'Europe entière entend parler de lui : du fond de sa solitude il remplit le monde du bruit de son nom ; et comme son divin Maître, c'est de l'obscurité même du désert qu'il est transporté sur le sommet du temple, et que là il devient un spectacle aux yeux de l'Univers.

Les Saints, mes Frères, n'ont jamais éclaté que par là. C'étoient des enfans de lumière, qui pour être moins prudens dans leurs voies que les enfans du siècle, n'ont pas laissé de mieux arriver à leurs fins. Ils ne connoissoient pas encore l'art pieux de s'insinuer dans l'esprit et dans l'estime des peuples : cette vertu fastueuse, qui ne retient guères de la piété que la contenance et le style, n'étoit pas le vice de leur temps. On ne les voyoit pas ménager avec adresse à leur zèle des occasions

éclatantes de fatigue et de miséricorde : ils ne faisoient pas annoncer leur sainteté par mille traits extraordinaires ; et ne ressembloient point à ces faux prophètes d'Israël, qui pour séduire plus sûrement la crédulité des peuples, et les empêcher de douter de leur don de prophétie, affectoient des figures bizarres, des inspirations soudaines, et des airs bien plus singuliers que les prophètes du Seigneur.

Confondez, ô mon Dieu, l'espérance des hypocrites : ne souffrez plus que votre saint nom serve à l'iniquité : maudissez ceux qui font votre ouvrage frauduleusement ; qui regardent la piété comme un gain, et la simplicité de vos voies comme le chemin de l'honneur et de la gloire. Discernez vous-même les sentiers du Juste de ceux du pécheur : empêchez que le mépris dû à la fausse vertu ne retombe sur la véritable ; et que vos serviteurs qui n'ont point de part avec les hypocrites, ne partagent point dans l'esprit de vos ennemis leur dérision et leur honte !

Si malgré l'obscurité de sa retraite et de son nom, notre Saint fut d'abord exposé à l'admiration des peuples, on peut dire aussi que celui qui appelle les choses qui ne sont pas comme celles qui sont, tira en lui la lumière des ténèbres, et la science de ses voies les plus sublimes, de la simplicité et de l'ignorance.

Quelle gloire pour la foi, mes Frères !
un

un solitaire simple et sans lettres, je le vois tout-à-coup le conducteur des aveugles, la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres, le docteur des ignorans, le maître des simples et des enfans, et ayant la règle de la science et de la vérité dans la loi. Il parle le langage des hommes et des Anges ; il est élevé à la dignité de prophète ; il pénètre tous les mystères ; il a toute science, et cette foi capable de transporter les montagnes. C'est le Samuël de son temps, l'interprète des volontés du Seigneur sur le peuple, le restaurateur de la doctrine et de la vérité, et l'arbitre de la religion et du culte des princes.

Rome même, le séjour du tabernacle d'Israël, où le Seigneur rend ses oracles et où le peuple de Dieu va consulter, trouva dans ses lumières de nouvelles ressources : les princes des prêtres députèrent vers lui, et le prirent pour Jérémie ou pour quelqu'un des prophètes : Sixte IV le consulta dans ses doutes, le regarda comme le guide et le coopérateur de son pontificat ; et l'on vit pour la seconde fois le Moysé du peuple choisi, le législateur des tribus, s'en tenir aux conseils d'un autre Jéthro, peu instruit dans la loi et élevé dans le désert de Madian.

Quelle fut sa pénétration dans les voies de Dieu sur les ames ! Les sentimens de l'homme qui ne peuvent être connus, dit saint Paul, que par l'esprit qui est en lui,
Panegyriques. * C

n'échappèrent jamais au discernement du sien : il découvrit les conseils des cœurs, et vit clair dans l'abîme des consciences ; et comme l'Agneau de l'Apocalypse, simple et sans art, il ouvrit les sept sceaux du livre mystérieux, où toute l'habileté et la prudence des vieillards auroit échoué.

Mais ce n'est pas aujourd'hui ce don de discernement qu'on cherche dans les juges des consciences : trop de lumières en eux nous gêne et nous embarrasse ; nous ne voulons pas qu'ils voient plus loin que nous-mêmes dans nos défauts. On craint ces lampes luisantes qui portent le jour dans les lieux les plus ténébreux du cœur, et n'y laissent rien à examiner : on s'accommode mieux de celles dont la foible lueur n'éclaire que la superficie des passions, et laisse toujours dessous, des mystères d'iniquités sans les approfondir. En un mot, on veut des idoles qui aient des yeux et qui ne voient pas ; de ces aveugles à demi-clairvoyans qui ne voient les hommes que comme des arbres, je veux dire qui n'en voient que les feuilles sans en découvrir la racine ; et l'on est content de soi-même, quand on a pu amener à son point le ministre de la réconciliation ; comme si sa foiblesse pouvoit rendre Dieu injuste, ou son ignorance l'aveugler sur nos crimes. Semblables, si j'osois le dire, aux Babyloniens, on aime ces prêtres trompeurs qui, dévorant tous seuls nos sacri-

fices et nos iniquités, nous persuadent que le Seigneur les a dévorées lui-même ; et on n'a guères recours aux Daniels inspirés de Dieu, qui nous découvrent leurs routes secrètes, détrompent notre crédulité, et nous font toucher au doigt l'inutilité de nos offrandes et l'abus de notre culte.

L'Esprit de Dieu qui parloit dans notre Saint, n'étoit pas toujours ce souffle véhément et impétueux qui ébranla le cénacle et consterna les disciples : ce fut le plus souvent ce souffle doux et insinuant dont il est parlé dans l'histoire de l'homme innocent, destiné à tempérer l'ardeur du jour, et à annoncer à nos premiers pères la visite et l'approche du Créateur. Aussi le cœur des princes et des peuples fut, pour ainsi dire, entre ses mains : on ne résista jamais à la sagesse et à l'esprit qui parloit en lui. Mille pécheurs virent expirer à ses pieds leurs passions criminelles ; autant de Justes y sentirent ressusciter la grâce de leur vocation ; et sa parole fut une odeur de mort pour l'iniquité, et une odeur de vie pour la justice. Ferdinand, roi de Naples, entendit ce nouveau Jean-Baptiste lui reprocher au milieu de sa cour ses excès, avec cette sainte liberté qu'inspire la foi : il admira l'innocence et la simplicité de ce Solitaire miraculeux ; écouta des remontrances que la douceur et l'humilité rendoient presque toujours

victorieuses ; et touché comme David des charitables ménagemens et des pieux artifices de Nathan, il prononça le premier contre soi-même. Je sais quelle est la délicatesse des grands et les foudres qui partent de ces montagnes d'orgueil du moment qu'on les touche : mais, ô mon Dieu, les rois entendraient, et ceux qui jugent la terre pourroient s'instruire, s'il se trouvoit des prophètes en Israël qui osassent porter votre parole devant eux ; et les princes ne seroient pas si loin du royaume de Jésus-Christ, si les disciples en savoient mépriser les premières places.

Le même Père des lumières qui lui découvrit les secrets des cœurs, le fit percer dans les ténèbres de l'avenir. Les Fidèles de son temps s'écrièrent avec surprise, qu'un grand prophète avoit paru parmi eux, et que le Seigneur avoit visité son peuple. Il prévit les malheurs d'Israël et la captivité dont Jérusalem étoit menacée ; et comme le Jérémie de son siècle, il vit en esprit partir de Babylone un prince infidèle, et préparer les fers et les flammes dont on devoit enchaîner l'oint du Seigneur, et brûler le temple et la ville sainte. Mais qu'on est peu disposé, mes Frères, à écouter les prophètes d'Israël, lorsqu'ils n'annoncent que des choses désagréables ! On traita ses prédictions de songe et de foiblesse, et Mahomet entré

dans l'Italie et déjà maître d'Otrante, étoit sur le point de ravager l'héritage du Seigneur, de venir placer l'abomination dans le lieu saint, et de mettre sous un tribut infâme la reine des nations et la maîtresse des provinces, que François-de-Paule levoit encore inutilement les mains vers un peuple plein de contradiction et d'incrédulité.

Mais vos miséricordes, Seigneur, vont toujours plus loin que nos misères : vous vous laissâtes toucher aux larmes et aux prières de votre serviteur ; et il obtint de vous un Ange invisible qui frappa Sennachérib de frayeur, dissipa les nations assemblées, et rendit la paix et l'allégresse à votre Eglise. Eh ! ne suscitez-vous point en nos jours quelque nouveau prophète qui puisse à son tour obtenir de vous la fin de nos troubles et de nos calamités ? N'enverrez-vous plus d'Ange exterminateur pour dissiper les nations qui veulent la guerre ? Avez-vous livré pour toujours Jacob au pillage ? Vos tribus ont-elles juré de se détruire elles-mêmes, et de servir aux desseins de vos ennemis ? Et souffrirez-vous qu'un autre Jéroboam, pour se maintenir dans son usurpation, les divise, altère publiquement votre culte, et jette des semences éternelles de dissension entre Israël et Juda ? Vous châtiez, Seigneur, nos iniquités, il est vrai : mais si les malheurs de nos familles, le

sang de nos proches, les cris des peuples, et la désolation des provinces, ne sont pas encore capables d'arrêter la main qui nous frappe; ah! que tant de profanations toujours inséparables des guerres vous désarment, et ne vengez plus votre justice en multipliant les crimes sur la terre.

Qui pourroit ici vous représenter, mes Frères, notre Saint, cet homme pénitent, mortifié, et qui se permettoit à peine l'usage des viandes les plus viles; qui pourroit vous le représenter, dis-je, souverain de toutes les créatures; conduisant au tombeau et en rappelant à son gré; commandant aux vents et à la mer; éteignant l'impétuosité du feu; fermant la bouche des lions; vainquant les royaumes par la foi, et dépositaire de la puissance divine sur la terre? L'Eglise ne vit peut-être jamais le spectacle d'une foi plus puissante; l'histoire de ses prodiges ne finit point; et c'est ici le seul lieu où l'on peut user de l'hyperbole de l'Evangeliste, et dire que le monde entier n'en pourroit presque contenir le récit. Il marcha, comme les premiers disciples, sur les serpens sans en être blessé; ôta à des breuvages mortels tout ce qu'ils avoient de nuisible; imprima à son ombre même une force toute puissante; exhala une vertu qui opéreroit des prodiges tout à l'entour; affermit par sa foi les eaux de la mer, et sans être soutenu, comme Pierre, de la pré-

sence de Jésus-Christ, il la traversa avec plus de constance et de sécurité que cet Apôtre. Que vous dirai-je, mes Frères? il mit sa bouche dans les nuées, selon l'expression du prophète, et fit passer sa langue sur la terre; il ouvrit les cataractes du ciel, et changea ou rétablit l'ordre des saisons. Il fut la résurrection et la vie; il fit voir les aveugles, parler les muets, ouïr les sourds, marcher les boiteux; et bienheureux ceux qui ne seront pas scandalisés en lui!

Car, mes Frères, quelle est aujourd'hui la fausse délicatesse du siècle sur les évènements qui tiennent du prodige! On laisse, hélas! au peuple la simplicité et la candeur: la religion de ceux qui se piquent de raison, est une religion de raffinemens et de doutes; et l'on se fait un mérite d'être difficile, comme si le royaume de Dieu venoit avec observation. Ce n'est pas que je veuille ici donner du crédit aux superstitions, ni autoriser tout ce que le zèle bon, mais peu éclairé, des siècles passés a laissé glisser de faux dans l'histoire de nos Saints: mais je suis touché que sous prétexte de bon goût, on tombe dans le libertinage d'esprit; et qu'en s'accoutumant à douter des faits indifférens, on doute tôt ou tard des nécessaires. La simplicité, Messieurs, est inséparable de la foi chrétienne; il est beau même de se tromper quelquefois pour avoir voulu être

plus religieux et plus docile : les plus grands hommes de la religion ont été des enfans sur les matières du salut. Et d'ailleurs, vous, mon Frère, qui contre toutes les règles de la droite raison, croyez imprudemment que Dieu vous sauvera dans une vie molle et mondaine, ce qu'il ne sauroit faire; vous refusez votre créance à des prodiges qui lui sont très-possibles? Ah! pourquoi êtes-vous si crédule lorsqu'il y a tout à risquer? et pourquoi faites-vous gloire de l'être si peu lorsqu'il n'y a rien à perdre?

Il faudroit ici pour mettre le dernier trait à cet éloge, après vous avoir montré l'obscurité de notre Saint suivie d'une réputation éclatante, sa candeur et sa simplicité relevée par le don de science et d'intelligence, sa pénitence et son infirmité devenue toute puissante, vous montrer aussi son humilité récompensée, et investie d'hommages et de gloire. Vous l'auriez vu assis à côté d'un grand pape, comme autrefois Moïse auprès du pontife Aaron, partageant avec lui les soins du sacerdoce et la conduite du peuple de Dieu: vous l'auriez vu entrer dans l'assemblée des vieillards d'Israël, et comme Daniel, régler leurs jugemens et présider à leurs ordonnances. Vous auriez vu les peuples en foule sortir des villes, le recevoir comme autrefois le Fils de David, et environné d'un appareil aussi humble que

celui de Jésus-Christ entrant dans Jérusalem: vous l'auriez vu trouver partout les mêmes acclamations et une pompe aussi solennelle. Les cours des princes mêmes si peu indulgentes à la sainte folie de la croix, lui rendirent des honneurs qu'on n'y rend guères qu'à la sagesse du siècle; et la folie mystérieuse de ce nouveau David, n'empêcha pas les rois mêmes des Philistins, de le retenir à leur cour avec toutes les distinctions et les égards dus à sa vertu.

Car, il faut le dire ici, ministres du Seigneur, les véritables Saints peuvent bien être incommodés au siècle; mais dans le fond ils n'y sont guères méprisés. La piété qui est selon Jésus-Christ, quelque part qu'elle se trouve, a je ne sais quoi de noble et de grand qui fait qu'on l'estime lors même qu'on ne veut pas l'imiter. C'est peu connoître le monde, que de prétendre nous faire honneur auprès de lui de nos misères et de nos foiblesses: tout corrompu qu'on le croit, il est encore assez équitable pour exiger de nous des exemples de régularité, et faire de la vertu même une bienséance à notre état; et le plus sûr moyen d'éviter son mépris, c'est de ne pas suivre ses maximes.

Aussi, lorsque Louis XI se sentit frappé de la main de Dieu, ce ne fut point dans sa cour qu'il chercha un prophète; les vertus de François-de-Paule, la puissance

que Dieu lui communiquoit pour honorer sa sainteté, éclatoient dans tout l'Univers. C'est lui que le prince demande, il le fait venir des extrémités de l'Italie; et ce fut alors que notre Saint paroissant à la cour trompa l'attente du souverain, et lui dit hardiment, comme un autre Elie: Prince, vous mourrez, et vous ne sortirez plus du lit où vous êtes monté, que pour descendre dans le tombeau.

Quel coup de foudre pour un prince qui aimoit la vie! Il reçut en tremblant cet arrêt foudroyant. Hélas! qu'il est rare que les inquiétudes et les soupirs des mourans ne soient plutôt les agitations d'une ame qui se défend contre la mort, que des regrets sincères sur la vie passée! Si l'on lève alors les yeux au ciel, hélas! ce n'est que pour détourner le glaive fatal qui va trancher nos jours; et toutes ces marques de repentir qu'on donne dans ce dernier moment, et qui consolent tant les amis et les proches, sont d'ordinaire les derniers traits de notre arrêt et la mesure funeste de nos crimes.

C'est à ce voyage que le royaume doit l'établissement d'un Ordre, dont l'Eglise a depuis été si honorée et le public si édifié. La candeur et l'austérité du Saint et de ses compagnons toucha les peuples: nos villes à l'envi s'empressèrent d'enfermer dans leurs murs ces Anges de la terre: de toutes parts s'élevèrent de nouveaux

édifices destinés à leur servir d'asile: les richesses de l'Egypte furent employées avec profusion à construire ces tabernacles d'Israël; et la France ne pouvant disputer à l'Italie la naissance de ce saint institut, lui en disputa du moins l'amour, et le zèle de son accroissement.

Nous avons, je le sais, succédé là-dessus au goût de nos pères; François-de-Paule et ses enfans sont encore chers à nos peuples, et c'est là comme la dévotion dominante des Français. Mais d'où vient, mes Frères, qu'avec toute notre confiance envers ce Saint, nous sommes toujours si éloignés de le devenir nous-mêmes? Ah! c'est qu'outre que nous bornons nos hommages à un culte extérieur et à certaines pratiques de piété qui ne gênent en rien nos passions, nous n'avons recours à lui, comme ce roi mourant, que lorsqu'il s'agit d'obtenir des faveurs temporelles, la délivrance d'un péril qui nous alarme, d'une infirmité qui nous accable, d'un chagrin qui nous mine et nous dessèche; et sur les besoins de l'ame nous sommes muets. On ne s'avise guères de demander la délivrance d'une passion qui nous tyrannise, d'une inimitié qui nous ronge, d'un endurcissement qui nous calme sur tout, de mille périls où l'on échoue, d'un naturel fragile et glissant qui nous rend le salut si difficile.

Ce n'est donc pas, ô mon Dieu, le crédit de vos Saints qui diminue, comme nous le reprochent vos ennemis; c'est l'incrédulité des Fidèles qui augmente. Vous êtes toujours le Père de miséricordes, et toujours prêt à exaucer nos vœux lorsqu'ils vous sont présentés par les citoyens de la Jérusalem céleste; mais il faut que ces vœux soient dignes de vous, et assez purs pour monter en odeur de suavité jusqu'aux pieds de votre trône. Et cependant, Seigneur, quelles ont été jusqu'ici mes prières et mes supplications! J'ai invoqué vos Saints dans mon affliction, il est vrai; mais je n'ai attendu d'eux que des consolations toutes terrestres, le succès d'une affaire, la régularité d'une saison, la vie d'une personne chère, la surveillance d'un grand, l'élévation d'une famille: du moment que votre main m'a frappé, j'ai couru à leurs autels, pour obtenir la fin ou l'adoucissement de mes peines, et ç'a toujours été là le motif de mes dons et de mes offrandes. Souvent même, je ne rougis pas de vous l'avouer, ô mon Dieu, souvent j'ai voulu les faire servir à mes iniquités; les intéresser dans mes foiblesses; les rendre protecteurs d'un désir qui vous déplaît, d'une espérance qui vous déshonore, d'un attachement qui vous blesse; et au lieu d'en faire des intercesseurs de mon pardon, j'en ai fait des confidens de mes fau-

tes. Les Saints, mes Frères, rejettent ces hommages criminels; et la meilleure manière de les honorer, c'est de suivre les traces qu'ils nous ont frayées dans les voies de la justice, lesquelles nous conduiront comme eux à la bienheureuse immortalité.

Ainsi soit-il.

SERMON
POUR LE JOUR
DE SAINT BENOÎT.

Fide Noe, responso accepto de iis quæ adhuc non videbantur, metuens aptavit arcam in salutem domûs suæ, per quam damnavit mundum.

C'est par la foi que Noé ayant été divinement averti de ce qui devoit arriver, et appréhendant ce qu'il ne voyoit pas encore, bâtit l'arche pour mettre le salut des siens à couvert : et c'est par là qu'il condamne le monde. Hebr. 11. 7.

DÈS que la voix du Ciel eut appris à Noé l'arrêt que le Seigneur se préparoit de prononcer contre les hommes, quoique le temps de la vengeance fût encore éloigné, ce saint patriarche le compta, pour ainsi dire, arrivé; et le même jour où il connut que tout alloit bientôt finir, fut pour lui comme la fin de toute créature. Dès ce moment tout lui parut erreur et vanité parmi les hommes; toujours occupé de ce jour de colère, qui devoit exterminer toute chair, les plaisirs et les

63
POUR LE JOUR DE SAINT BENOÎT. 63
dissolutions auxquelles les hommes se livroient alors avec tant d'excès, lui parurent comme les ris de ces fanatiques, qui ignorent le danger prochain dont ils sont menacés, et qui ne sont dignes que de notre compassion et de nos larmes. Dès-lors, sans s'arrêter à l'exemple de la multitude, il ne pensa plus qu'à prendre des mesures, de peur d'être enveloppé dans la malédiction commune; et peu content de travailler à sa sûreté, il éleva un asile, où le salut des siens pût encore être à couvert. Par là, dit saint Paul, il vit les choses à venir comme si elles étoient présentes: il devint l'héritier de la foi et de la justice des patriarches qui l'avoient précédé; et il condamna le monde auquel l'exemple de ses sages précautions fut inutile: *Metuens, aptavit arcam in salutem domûs suæ, per quam damnavit mundum.*

C'est sous cette image que je me suis proposé de vous représenter aujourd'hui le saint patriarche dont nous honorons la mémoire; et ce qui m'a déterminé à la choisir, c'est qu'elle m'a paru encore plus heureuse pour notre instruction que pour son éloge: car ce n'est pas un récit embellé et exact des actions de saint Benoît que vous devez attendre en ce jour, mais seulement une instruction simple et chrétienne, sur les principales circonstances de sa vie.

A peine la voix du Ciel eut fait enten-

dre à cet homme plein de foi, l'arrêt de malédiction que Jésus-Christ prononcera un jour contre le monde, qu'il le regarda comme déjà condamné; et ce qui devoit périr, il l'envisagea comme s'il n'étoit plus. Dès-lors il vit la fin de toutes choses: les terreurs de l'éternité le troublèrent. Il méprisa ce qu'il ne pouvoit toujours posséder: les fausses joies, les désirs insensés, les vaines espérances des hommes, ne lui semblèrent plus que les songes agréables d'un criminel qui dort dans sa prison la veille de son supplice, et qui à son réveil doit entendre prononcer la triste sentence. Tout lui parut erreur, folie, et danger dans le monde. Il pensa donc à sauver son ame de l'anathème général; et touché ensuite du salut de ses frères, il éleva le premier cet asile si fameux depuis dans tous les siècles, où il pût les mettre à couvert de la colère à venir, et les sauver de ce déluge d'iniquité qui devoit faire périr toute chair: *Metuens, aptavit arcam in salutem domus sue.*

Ainsi Benoît recueillit seul la succession de la foi, de l'esprit, de la justice des Antoine, des Hilarion, et de tous les hommes de Dieu qui avoient peuplé les déserts de l'Orient. Ainsi il condamna le monde que ses grands exemples ne purent corriger. Car la foi lui fit voir les choses à venir comme si elles étoient présentes, et les présentes comme si elles n'étoient plus:

Fide responso accepto de iis quæ non videntur; effrayé des malheurs qui menaçoient le monde, la foi le détermina à préparer un asile où son salut et celui des siens fût à couvert: Metuens, aptavit arcam in salutem domus sue: et dans ces deux circonstances principales de sa vie, Benoît condamna le monde: Per quam damnavit mundum: je veux dire les faux jugemens et la sécurité du monde, par les lumières qui lui en découvrirent le néant et le danger; le découragement et les irrésolutions du monde, sur le salut, par la gloire et le succès qui accompagna la promptitude de son entreprise.

PREMIÈRE PARTIE.

LA source déplorable de nos désordres est presque toujours dans nos erreurs; et nous ne faisons point de chute, où quelque faux jugement ne nous ait conduits. Aussi, la grande différence que met l'Apôtre entre le Juste et le pécheur, est que le Juste est un enfant de lumière, qui juge de tout par des vues hautes et sublimes, et qui, à la faveur de cette clarté supérieure qui le guide, démêle partout le vrai du faux, perce les dehors trompeurs répandus sur tous les objets qui nous environnent, et ne voit en eux que ce qui s'y trouve en effet: au lieu que le pécheur est un enfant de ténèbres, qui ne juge

que par des vues fausses et confuses; qui ne voit de tout ce qui est autour de lui que la surface et l'écorce, et qui, loin de porter la lumière sur les ténèbres qui l'environnent, répand ses propres ténèbres sur un reste de clarté que lui offrent encore les créatures et les évènements au milieu desquels il vit.

Or, mes frères, on peut marquer trois erreurs principales, d'où naissent cette foule de fausses maximes, répandues dans le monde, et qui dérobent presque à tous les hommes les voies de la justice et de la vérité. La première est une erreur d'espérance qui, formée par la vivacité du premier âge, et par le défaut d'expérience inséparable de notre entrée dans le monde, ouvre à l'imagination, si capable alors de séductions, mille lueurs éloignées de fortune, de gloire, de plaisir; et l'attache à ce monde réprouvé, plus par les charmes qu'elle lui promet, que par ceux qu'on y trouve dans la suite. La seconde est une erreur de surprise, qui ne trouvant pas le cœur encore instruit sur le vide et l'instabilité des choses humaines, sur les caprices du monde et l'amertume des plaisirs, laisse aux premières impressions que fait sur nous le spectacle du monde, le loisir de nous toucher, de nous amollir, de nous entraîner; et profite d'une circonstance où tout ce qui blesse l'âme ne s'efface plus, pour y faire entrer le venin plus avant,

et la corrompre sans ressource. Enfin, la dernière est une erreur de sécurité, qui nous présente les abus du monde comme des usages; ses précipices comme des voies droites et sûres; les précautions de la foi comme les foiblesses ou les excès d'une piété mal entendue; et nous fait marcher sans rien craindre dans des sentiers, où tous les pas sont presque des chûtes. Or, les lumières de la foi découvrirent à Benoît trois vérités principales, qui dissipèrent d'abord l'illusion de ces trois erreurs, et qui, encore aujourd'hui, condamne le monde, ou qui les ignore, ou qui les méprise.

Il comprit, premièrement, que tout ce qui passe, et ne doit pas toujours demeurer, n'est pas digne du Chrétien né pour l'éternité. Il sentit, en second lieu, que tout ce que les créatures peuvent ménager de plaisir au cœur de l'homme, n'est qu'un peu d'eau jetée dans la fournaise, qui l'allume loin de l'éteindre; que ce n'est qu'un amas de remords et de vers dévorans qui rongent le cœur loin de le rassasier; et que tout ce qui n'est pas Dieu peut le surprendre, mais ne sauroit le satisfaire. Enfin, il découvrit que le monde étoit le lieu des tentations et des naufrages, et que la piété ne pouvoit y rencontrer, ou que des pièges dressés partout pour la séduire, ou que des scandales établis pour l'affliger, ou que des obs-

tacles propres à la décourager et à l'abattre.

Envoyé à Rome en un âge encore tendre , pour y cultiver l'espérance de ses premières années par tous les secours que pouvoit fournir à l'éducation un séjour si célèbre , il suivit la route ordinaire à ceux de sa naissance et de son rang ; il répondit aux desseins de ses proches , qui par les vues inséparables de la chair et du sang , rapportoient les soins de son éducation , non à le former pour le Ciel , mais à l'élever dans le siècle. Il se fit instruire , comme Moïse , dans la sagesse et dans la science des Egyptiens ; il cultiva quelque temps , par les secours humains , les grands talens qui parurent depuis en lui. Les études qui frayent le chemin aux honneurs et à la fortune , furent les premières occupations de sa jeunesse : mais la grâce s'étoit réservé le droit de le sanctifier , et de se servir de toute cette vaine science de l'Égypte , pour en former , comme autrefois dans Moïse , le législateur d'un peuple saint , et le chef qui devoit conduire au désert une nouvelle armée d'Israélites pour s'y offrir eux-mêmes en sacrifice au Seigneur.

C'est à l'entrée de cette carrière , dit saint Augustin , que se forment dans l'ame , peu instruite encore sur les caprices de la fortune , sur l'instabilité et l'injustice du monde ; que s'y forment , dis-je ,

des vues d'élévation , des espérances flatteuses , d'agréables songes. C'est dans ce premier âge qu'on se donne , pour ainsi dire , à soi-même tout ce qu'on ose souhaiter ; qu'on croit déjà voir à ses pieds , comme le jeune Joseph , les astres mêmes du firmament qui nous adorent ; et que l'imagination , pas encore détrompée par l'expérience , rassemble tout ce qui se trouve partagé dans les autres , de grâces , de talens , de bonheur , pour s'en former à soi-même une destinée à son gré , et un avenir chimérique.

Mais la foi , dit saint Grégoire , dans la vie de notre Saint , la foi , qui mûrit de bonne heure la raison , et donne au premier âge toute la sagesse et toute la maturité des longues années , montra d'abord à Benoît ce que l'expérience seule apprend si tard aux ames que le monde a séduites. A l'entrée presque de la vie , Benoît vit le monde tel que le pécheur , trop tard détrompé , le voit enfin en mourant ; c'est-à-dire , comme un songe , qui après avoir quelque temps réjoui notre imagination , se dissipe enfin tout d'un coup , et ne nous laisse rien de plus réel que le regret inutile d'avoir pu le prendre si long-temps pour quelque chose de vrai et de solide. Il retira le pied , ajoute saint Grégoire , qu'il avoit comme avancé dans les voies périlleuses du siècle : il interrompit des études que l'usage commence ,

et que l'ambition soutient et achève : il renonça à de vaines connoissances, qui ne devoient pas le conduire à la seule *vérité qui nous délivre* : il regarda tous les moyens de parvenir comme des sentiers semés de précipices, où les plus heureux sont ceux, qui par des dangers infinis, arrivent à un danger encore plus grand ; et s'éloigna du monde à un âge, où il est encore plus séduisant par les charmes qu'il promet, qu'il ne l'est ensuite par les faveurs réelles qu'il accorde.

Oui, mes Frères, telle est l'illusion la plus universelle, dont le démon s'est servi dans tous les temps pour séduire les hommes. Nul presque de tous ceux qui m'écoutent ici, et que le monde séduit et entraîne, n'est content de sa destinée ; et si l'espoir d'une condition plus heureuse n'adoucissoit les peines de notre état présent, et ne lioit encore nos cœurs au monde, il ne faudroit, pour nous en détromper, que les dégoûts et les amertumes vives que nous y trouvons. Mais nous sommes chacun en secret ingénieux à nous séduire sur l'amertume de notre condition présente. Loin de conclure que le monde ne sauroit faire des heureux, et qu'il faut chercher ailleurs le bonheur où nous aspirons et que le monde ne sauroit nous donner, nous nous y promettons toujours ce qui nous manque et ce que nous souhaitons : nous charmons nos ennuis pré-

sens par l'espoir d'un avenir chimérique ; et par une illusion perpétuelle et déplorable, nous rendons toujours inutiles les dégoûts que Dieu répand sur nos passions injustes, pour nous rappeler à lui, par des espérances que l'événement dément toujours, mais où nous prenons de notre méprise même l'occasion de tomber dans de nouvelles.

Voilà l'état de presque toutes les ames que le monde et les passions entraînent. Le Seigneur prévoyant que les biens invisibles n'exciteroient que foiblement notre foi, et que les impressions des sens plus vives et plus pressantes, nous entraîneroient toujours de leur côté, avoit répandu sur tous les objets sensibles, des dégoûts et des amertumes, capables de refroidir le penchant violent qui nous y porte, et de nous rappeler aux biens éternels. C'est par là qu'il avoit voulu soutenir la foiblesse de notre foi, et nous faire trouver le remède dans le mal même : aussi par une suite de cette sagesse miséricordieuse, il a dispensé avec un ordre si admirable et si divin nos destinées, que quelque honteuse qu'en paroisse la condition, il manque toujours quelque chose à notre bonheur. Mais loin de chercher dans les promesses de la foi cette félicité qui nous manque, nous la cherchons dans les promesses du monde même. Nous remplaçons par l'erreur de notre imagination ce

qui manque à nos désirs : nous ne jouissons jamais ; nous espérons toujours. C'est-à-dire , ce n'est pas le monde présent que nous aimons ; nous n'y sommes pas assez heureux ; c'est ce monde chimérique que nous nous formons à nous-mêmes : ce n'est pas un bonheur réel qui nous éloigne de Dieu (car il n'y en a point hors de lui) ; c'est une vaine image , après laquelle nous courons , sans jamais pouvoir y atteindre ; c'est un prestige qui nous joue , qui ne se montre jamais que de loin , et qui s'évanouit et s'éloigne encore lorsque nous croyons y toucher et le saisir. O mon Dieu ! et c'est à ces songes que nous sacrifions notre bonheur éternel ! Le monde tout seul est trop triste , et trop dégoûtant pour nous plaire et pour nous séduire ; il faut que nous nous en mêlions nous-mêmes , et que nous aidions par nos erreurs l'impuissance de ses attraits. Ainsi , ce monde misérable et réprouvé que nous aimons , n'existe nulle part : c'est une chimère qui n'est qu'en nous - mêmes ; c'est une divinité imaginaire , qui est l'ouvrage de notre cœur tout seul ; ce sont nos désirs et nos espérances , qui sont nos dieux auxquels nous sacrifions tout , et qui forment nos seuls plaisirs et nos passions les plus violentes. Première illusion , dont la foi détrompa Benoît : l'âge des espérances et des erreurs , fut pour lui l'âge des sacrifices et de la vérité.

Mais

Mais non-seulement la foi l'éclaira sur cette erreur d'espérance , si dangereuse quand on commence à entrer dans le monde ; elle le préserva encore de cette erreur de surprise que la nouveauté des plaisirs , le défaut de réflexion , et le torrent des exemples et des usages rend comme inévitable à ce premier âge. Car , mes Frères , qu'il est difficile d'offrir d'abord aux illusions du monde pas encore approfondies , un esprit en garde , pour ainsi dire , et une ame qui se défie de ses embûches ! C'est alors que l'on ouvre indiscrètement le cœur à tout ce qui s'offre pour le toucher et pour le corrompre ; que la raison reçoit sans attention toutes les fausses maximes répandues dans le monde ; que tout ce qui plaît paroît avoir droit de plaire ; que tout ce que l'exemple commun autorise , semble juste ; que les éloges qu'on donne à nos talens , nous persuadent que nous n'en devons user que pour nous-mêmes ; et qu'on ne se défie , ni de l'artifice des hommes , ni de l'amertume des plaisirs , ni des tristes suites des passions. Ces grandes leçons sont d'ordinaire le fruit des réflexions et de l'âge ; et les plus heureux sont ceux à qui il a été nécessaire qu'ils fussent séduits pour se détromper plus solidement et sans retour de leurs erreurs passées.

Mais Benoît , dit saint Grégoire , parut instruit sur le vide et l'amertume des plaisirs.

Panegyriques.

* D

sirs, sans qu'il eût coûté à son innocence pour s'en instruire. Sa retraite ne fut pas le fruit de ces dégoûts inévitables, que la longueur des passions traîne toujours après elles : il ne sortit point du monde comme un homme qui a fait naufrage, sort du milieu des flots à peine à demi-essuyé, et bien résolu de ne plus se fier à leur inconstance. La première impression que le monde fit sur son cœur, fut le désir de l'abandonner ; et il chercha la solitude, comme l'asile de son innocence, et non comme un lieu propre à pleurer ses crimes.

Ce n'est pas qu'une retraite de pénitence ne soit glorieuse à la grâce de Jésus-Christ : il est beau de s'arracher enfin au monde, auquel on tenoit depuis long-temps par mille liens injustes ; de rendre enfin à Dieu un cœur que les passions insensées lui avoient ravi ; et en le portant enfin aux pieds de l'autel, dans le secret d'un saint asile, de s'appliquer à le purifier par les larmes, par la componction, et par les saints exercices de la vie religieuse. Mais c'est toujours un cœur flétri, pour ainsi dire, qu'on porte dans le sanctuaire : c'est une offrande comme encore souillée qu'on va mettre sur l'autel : c'est un sacrifice, pour ainsi dire lugubre, qu'on va faire au Seigneur, où la victime n'est parée que de deuil et de tristesse. Il semble que les âmes qui n'ont jamais appartenu au monde et au démon, sont bien plus

propres à être consacrées à Jésus-Christ, parmi les vierges saintes qui le servent ; et à devenir sa portion et son héritage : il semble qu'il habite en elles avec plus de plaisir ; qu'il y règne plus en souverain ; et qu'il les voit avec plus de complaisance autour de son autel, parer le festin de l'Époux de leur robe de candeur et d'innocence.

Aussi, ce n'est pas une maxime si sûre, quoique très-ordinaire à des parens même pieux et chrétiens, de se persuader qu'il est bon que leurs enfans aient connu le monde, avant que de se consacrer à Jésus-Christ dans une retraite religieuse. Outre qu'il est rare de vouloir le connoître ce monde, sans qu'il en coûte de l'avoir connu ; et que cette expérience est toujours trop cher achetée quand même on en sortirait sans y avoir reçu des plaies mortelles ; quand même, comme il n'arrive que trop souvent, la grâce de la vocation n'échoueroit pas contre des épreuves qui ne sont point dans l'ordre de Dieu, et qui sont plus capables de la corrompre et de l'éteindre, que de l'éprouver ; quand cela seroit, il en reste toujours je ne sais quelles impressions funestes, qui viennent troubler le repos et la douceur de la retraite. Ces vaines images, pas encore effacées, se représentent sans cesse à l'âme retirée, la rappellent à des objets qu'elle ne pourroit jamais assez oublier ; sont nourries

même et comme réveillées par le calme de la solitude, où rien ne s'offre pour en faire diversion, et deviennent, ou l'écueil, ou le trouble, ou la tentation continuelle de sa retraite. Il faut qu'elle se défende et contre les dégoûts présens de son état, et contre le souvenir de ses plaisirs passés; qu'elle surmonte et les répugnances d'un cœur que le joug de Jésus-Christ révolte, et les égaremens d'une imagination, qui s'emporte et s'échauffe d'autant plus qu'on veut la gêner et la contraindre: de sorte que le même monde souvent au milieu duquel on avoit vécu sans l'aimer; quand une fois on a mis ses dépouilles aux pieds de l'autel, et qu'on ne le voit plus que de loin, paroît dans ce point de vue plus aimable qu'auparavant; touche plus par les vaines images qu'il a laissées, qu'il ne touchoit par les plaisirs qu'il nous offroit autrefois; et par une bizarrerie du cœur humain, le monde trouve dans l'heureuse nécessité qu'on s'est imposée de le haïr, un nouvel attrait pour nous plaire.

Mais, mes Frères, Benoît n'attend pas que l'essai mille fois fait des plaisirs injustes, le détrompe enfin, et le convainque que ce n'est point là ce qui peut rendre l'homme heureux: il n'attend pas que les cris d'un cœur toujours inquiet au milieu de la jouissance des objets criminels, le rappellent enfin à cet objet éternel, qui seul peut calmer nos désirs, parce que seul il

peut remplir tous nos besoins: il prend Dieu seul pour sa consolation et pour son partage, avant que d'avoir éprouvé que le monde ne sauroit l'être. Et nous, détrompés depuis tant d'années par notre propre expérience; nous, instruits par nos propres dégoûts; lassés du monde par les mêmes endroits, qui autrefois avoient pu nous le rendre aimable; nous, qui comme le reprochoit autrefois Tertullien aux Païens, portons encore une ame chrétienne au milieu de toutes les passions qui la souillent; et qui dans le temps même que nous offrons de l'encens, et que nous prostituons nos hommages à la volupté, à l'ambition, à la gloire, et à tant d'autres divinités injustes, reconnoissons au fond de notre cœur qu'il y a un Dieu suprême et éternel, qui mérite tout seul notre amour et notre culte; lui adressons même en secret des soupirs et des regrets que la tristesse du crime nous arrache; sentons vivement que le monde, auquel nous sacrifions notre salut éternel, n'est rien, c'est-à-dire, qu'il n'est au fond que l'ouvrage de nos passions et de nos erreurs: nous, qui éprouvons tous les jours combien il est triste d'être livré à soi-même, et de porter le poids et les inquiétudes d'un cœur criminel: nous, qui après avoir essayé si long-temps de tout ce qui peut flatter notre cœur, n'avons réussi qu'à augmenter sa noirceur et sa tristesse: nous,

sans consolation du côté de Dieu, que nous ne servons pas; sans douceur du côté des plaisirs, qui ne nous touchent plus; sans repos du côté du cœur, qui est devenu le théâtre de nos remords et de nos inquiétudes; nous, mes Frères, nous ne pouvons cependant nous défendre de nous-mêmes. Nous n'osons rompre les liens qui nous accablent et que nous portons à regret: nous balançons de rejeter loin de nous un breuvage, dont nous ne buvons plus qu'une lie amère: nous flottons, dit S. Augustin, entre le dégoût du monde et le dégoût de Dieu, entre la lassitude des passions et le peu d'amour pour la justice, entre l'ennui des plaisirs et de la vertu: *Fastidio justitiæ, et saginâ iniquitatis.* (S. Aug.) Nous nous défendons, et contre les amertumes que le monde nous fait sentir à chaque instant, et contre les attraits que la grâce nous montre de loin. Eh! jusques à quand suivrons-nous donc malgré nous-mêmes des voies si semées d'épines, si pleines d'ennui, de travail et de tristesse? Pourquoi s'obstiner jusqu'à la fin à nous attacher à l'ombre qui nous fuit, à l'erreur qui nous accable de son vide et de son néant, et fuir la vérité, qui nous rappelle, et qui seule peut nous rendre la tranquillité que nous avons perdue? O mon Dieu! quel est donc l'incompréhensible enchantement de l'homme, de vouloir périr malgré ses désirs, ses re-

mords et ses lumières! Et êtes-vous donc un maître si cruel et si dur à ceux qui vous servent, qu'il faille préférer les amertumes mêmes du crime aux plus douces consolations de la grâce?

Enfin, la dernière erreur que les lumières de la foi découvrirent à Benoît, fut une erreur de sécurité. Il est assez ordinaire en effet aux personnes qu'un heureux tempérament et les préventions de la grâce ont préservées de la corruption au milieu du monde, et qui n'ont jamais fait de grandes chûtes, de ne compter pour rien les dangers où presque tous les autres périssent; d'écouter tout ce qu'on dit contre la contagion du monde, de ses usages, de ses plaisirs, de ses maximes, plutôt comme un langage de piété, que comme des avis nécessaires pour la conserver; de ne voir point de mal, où elles se persuadent qu'il ne s'en est jamais trouvé pour elles. Une certaine innocence extérieure, accompagnée presque toujours d'un cœur plein d'amour-propre, d'attachemens mondains, de désirs terrestres, de paresse, d'indifférence pour les choses du Ciel; cette innocence, dis-je, qui souvent n'est le fruit que d'un naturel tranquille et paresseux, nous rassure; nous rend les maximes de la piété sur la fuite du monde et de ses périls, fades et inintelligibles; nous fait regarder la retraite et les circonspections rigoureuses des âmes fidèles

comme des voies outrées et singulières ; et nous établit dans un état de sécurité , où les dissipations du monde ne touchant point à cette probité toute humaine , qui contente notre amour - propre , corrompent pourtant notre cœur , et y font des plaies d'autant plus incurables , que n'étant pas sensibles , elles nous intéressent moins à leur chercher des remèdes.

Or, voilà l'écueil que la retraite de Benoît nous apprend à éviter. L'innocence conservée dans le monde ne le lui rendit pas moins redoutable : il se défia d'un ennemi qui paroissoit l'épargner , et qui compte nous avoir vaincus , dès qu'il a pu nous persuader qu'il n'étoit plus à craindre.

Il se retira donc de Rome. Ce lieu , dit saint Grégoire , dont les merveilles et la magnificence attirent de toutes parts les étrangers , ne lui parut plus qu'une vallée de larmes : cette ville si superbe , le théâtre des grandeurs et des espérances humaines , ne fut plus pour lui qu'une scène puérile , où les rôles les plus brillans ne sont que des personnages d'un instant : ce séjour , si fameux par ses délices , ne lui offrit plus que des serpens cachés sous des fleurs , sur lesquelles , malgré l'attention la plus rigoureuse , on ne pouvoit marcher long-temps sans recevoir quelque piqûre mortelle. La nouveauté de son dessein en un siècle où ces exemples

étoient encore rares en Occident , n'arrêta pas un moment l'impression de l'esprit qui le conduisoit au désert. Car , qu'importe à une ame à qui Dieu lui-même montre une voie , que les hommes la trouvent singulière ? Et que sert d'avoir des exemples , quand on a la grâce elle-même pour guide ?

L'esprit de Dieu conduit donc Benoît au désert. La retraite même qu'il avoit d'abord choisie aux environs de Rome , ne le cachant pas assez à son gré au monde , il en cherche une plus austère : il craint de retrouver dans le concours des personnes que le bruit de sa piété attiroit déjà de toutes parts à son désert , les mêmes écueils qu'il avoit voulu fuir en sortant du monde. Il regarda ces applaudissemens naissans comme un monde encore plus dangereux que celui auquel il avoit renoncé : il trembla que les dons de Dieu ne s'affoiblissent en lui par des complaisances humaines ; et ne voulant fuir le monde que pour en être inconnu , et non pour en être recherché , il craignit même l'utilité qui pouvoit revenir aux hommes de ses exemples. En vain quelques - uns de ses disciples , instruits de son dessein , s'efforcent de l'en dissuader , ou se disposent du moins à le suivre dans sa nouvelle solitude. Il se dérobe à ce nouveau peuple , qu'il avoit attiré au désert : il se re-

tire seul, comme Moïse, sur la montagne pour y mourir au monde et à lui-même, et pour y cacher son tombeau au reste des hommes; et là dans le fond d'un antre, caché aux yeux de l'Univers, et connu de Dieu seul, il goûte à loisir ces consolations ineffables, que la grâce ne manque jamais de verser abondamment dans une ame qui s'est dépouillée de tout, et d'elle-même, pour être toute entière à Jésus-Christ.

Ce n'est pas, mes Frères, que les cloîtres et les déserts soient la vocation générale de tous les hommes; Jésus-Christ qui ordonne à ce jeune homme de l'Evangile de renoncer à tout, et de le suivre, ordonne à un autre de retourner dans la maison de son père, et d'annoncer les merveilles que le Seigneur avoit opérées en lui. Mais je dis que vous, mon cher Auditeur, pour qui tous les périls sont presque des chûtes; vous, qui malgré mille bons désirs, éprouvez toujours dans les mêmes occasions les mêmes foiblesses; vous, qu'un fonds de complaisance rend si peu ferme contre les persuasions et les exemples; vous enfin, qui ne sauriez vous promettre d'être fidèle, tandis que vous serez exposé: je dis que Dieu a gravé dans la foiblesse même de vos penchans, l'arrêt qui vous sépare du monde; que l'exemple des ames fidèles qui conservent au milieu du monde l'innocence

et la piété, ne doit pas vous rassurer, ni vous servir de modèle; que vos plus saintes résolutions y échoueront toujours; que tous vos sentimens de piété n'y seront jamais à l'épreuve de la première occasion; que votre vie ne sera plus qu'une révolution éternelle de chûtes et de repentir; et que le seul avantage que vous aurez sur les ames endurcies, ce sera de périr avec un peu plus de remords qu'elles.

Ce n'est pas, comme je l'ai déjà dit, que le monde ne puisse être un désert pour une ame chrétienne. Judith, au milieu de Béthulie, vivoit dans le secret de sa maison; et ni le rang qu'elle tenoit parmi son peuple, ni sa jeunesse, ni sa beauté, ni ses grands biens, ne purent jamais lui persuader que les plaisirs et les usages d'un monde corrompu pussent devenir une loi ou une bienséance même pour une fille d'Abraham. Mais, pour suivre son exemple, il faut avoir la force et la fermeté de sa vertu; il faut que les exemples mêmes de dérèglement, qui s'offrent sans cesse à nous, raniment notre foi, et deviennent pour nous un nouveau motif de persévérer dans la piété: il faut que les penchans qui nous portent au plaisir soient moins violens que les foibles désirs qui nous inclinent à la justice: il faut que l'épreuve mille fois faite de notre fidélité au milieu des périls, nous serve de garant contre ceux que nous avons à craindre: il

faut que nos résolutions aient toujours été victorieuses des occasions, et que les nouvelles séductions que le monde n'a cessé de nous offrir, soient devenues pour nous de nouveaux sujets de mérite. Si vous vous reconnoissez à ces traits, les périls du monde, les flammes au milieu desquelles vous vous trouvez, ne vous nuiront pas, comme aux trois enfans dans la fournaise; et le monde a pour vous toute la sûreté et tous les avantages de la plus austère solitude. Ce n'est pas la situation, ce sont nos penchans qui décident de nos périls; et les exemples de ceux qui se sauvent dans le monde ne concluent pour nous, qu'autant que nous pouvons nous répondre des précautions qui leur ont assuré le salut.

Voilà les trois erreurs sur lesquelles la foi de Benoît nous désabuse et nous condamne. Poursuivons, et montrons que si les lumières de sa foi confondent nos erreurs, les démarches éclatantes et le succès dont Dieu récompensa sa foi ne condamnent pas moins notre découragement et nos vaines excuses.

SECONDE PARTIE.

LORSQUE Dieu, dans la parabole du père de famille, convie les pécheurs à venir goûter les saintes consolations qu'il prépare ici-bas même à ceux qui le servent, figurées sous l'image d'un grand festin,

ils opposent tous quelque excuse à la voix du Ciel qui les appelle; et au lieu, dit saint Grégoire, qu'ils auroient dû presser et solliciter eux-mêmes pour obtenir ce don inestimable, ils sont ingénieux à trouver des prétextes pour le refuser, quand la bonté du père de famille le leur offre.

Le premier s'en défend sur ce qu'il vient d'épouser une femme : *Uxorem duxi*; (*Luc. 4. 18 et seq.*) et cette excuse, disent les Saints, est une excuse de mollesse. L'autre, sur ce qu'il veut éprouver des bœufs qu'il vient d'acheter : *Juga boum emi*; et c'est ici une excuse de fausse prudence, qui n'a jamais pris assez de mesures, et qui à force de tout éprouver avant d'entreprendre, n'entreprend jamais rien : *Eo probare illa*. Enfin, le dernier prend pour prétexte une maison des champs qu'il vient d'acquérir : *Villam emi*; et cette excuse, dit S. Grégoire, est une excuse d'attachement et d'intérêt terrestre, qui regarde le parti de la vertu comme opposé à la fortune et aux prétentions temporelles; comme si sauver son ame ne valoit pas mieux que le gain du monde entier. Or, les démarches de la foi de Benoît vont confondre le monde sur ces trois vaines excuses.

Caché d'abord au fond d'un antre, oublié des hommes, et connu de Dieu seul, Benoît ne trouve plus de volupté qu'à crucifier sa chair et à la réduire en servitude.

Là, rien ne le console que de pouvoir souffrir pour ce qu'il aime : là, comme les Antoine et les Hilarion, passant les nuits ou à chanter de saints cantiques, ou à méditer les années éternelles, il se plaint que le retour trop prompt de l'aurore vienne troubler le silence et la douceur de ces chastes délices : là, son corps aride et exténué de mortifications et de souffrances, ne paroît plus se soutenir que par la grandeur de sa foi ; et son sacrifice eût été bientôt consommé, si le Seigneur, attentif à prolonger des jours qui devoient être si utiles et si glorieux à l'Eglise, n'eût découvert à un saint solitaire, comme autrefois au prophète Habacuc, le lieu profond où ce nouvel homme de désirs s'étoit caché, l'extrémité où il étoit réduit, et ne se fût servi de son ministère, pour secourir son serviteur dans une nécessité si pressante.

Devenu père d'un peuple de solitaires, il renouvelle en Occident ces prodiges d'austérité que les déserts de Scéthé et de la Thébaïde avoient admirés ; et la règle divine qu'il laissa à ses disciples, et que tous les siècles ont depuis regardée comme un modèle admirable de sagesse et de conduite, ne fut, dit saint Grégoire, que l'histoire exacte des mœurs du saint législateur. Je ne rappelle pas ici ces jeûnes sévères, et presque jamais interrompus ; ce silence éternel, ce travail des mains

si dur et si sévèrement recommandé ; cette retraite si profonde et si perpétuelle ; ces nuits que la nature a, ce semble, destinées au soulagement du corps, employées à l'abattre par les veilles et les prières ; cette mortification universelle de tous les sens, et une vie, qui sembleroit presque n'être plus à la portée de la foiblesse humaine par l'excès de ses austérités, si nous ne la voyions de nos jours renouvelée dans un saint désert. J'abrège ce récit pour venir à l'instruction.

Quand on nous propose, mes Frères, ces grands modèles, disoit autrefois saint Chrysostôme en parlant des solitaires de son temps, nous les admirons ; nous nous récrions sur la puissance de la grâce dans ces hommes extraordinaires ; nous sommes surpris qu'au milieu de la corruption et de la décadence de nos mœurs, la bonté de Dieu suscite encore de ces grands exemples à son Eglise. Mais nous n'allons pas plus loin. Sous prétexte que cette voie n'est pas la voie commune de tous les Fidèles, nous n'y voyons rien que nous puissions nous appliquer ; et parce que nous ne croyons pas que ces modèles de pénitence soient proposés pour être imités, nous ne les croyons pas même faits pour nous instruire.

Mais souffrez que je vous demande, premièrement, mes Frères, quel a pu être le dessein de Dieu, en suscitant dans tous

les siècles et dans tous les pays de ces pénitens fameux, qui ont édifié l'Eglise, et dont l'histoire fait encore aujourd'hui tant d'honneur à la religion? N'est-ce pas de nous faire comprendre de quoi notre foiblesse, soutenue de la grâce, est encore capable; que l'Evangile observé même dans toute la rigueur de ses conseils, n'exige rien d'impossible; et que si à nos yeux, des hommes pleins de foi ajoutent même à la sévérité de ses préceptes des rigueurs de surcroît, nous serons confondus pour avoir trouvé tant d'inconvéniens à pratiquer ses violences les plus communes?

Je vous demande encore, pourquoi ces grands exemples de pénitence que les Saints nous ont laissés, nous paroissent-ils si éloignés de nos devoirs et de notre état? Est-ce parce qu'ils ont vécu dans des siècles fort éloignés du nôtre? Mais outre que le Seigneur en suscite encore de nos jours, les devoirs ne changent pas avec les âges; et rien ne change dans les règles de la foi que les mœurs des Fidèles. Est-ce parce que les Saints ont été des hommes extraordinaires, et que leurs actions sont plutôt des prodiges à admirer que des exemples à suivre? Mais les Saints ne sont devenus parmi nous des hommes extraordinaires, que parce que la corruption y est devenue universelle. Dans les premiers temps de l'Eglise, les Saints ressembloient au commun des Fidèles, parce que tous les Fi-

dèles étoient saints: il n'y avoit d'hommes extraordinaires et singuliers parmi eux que les pécheurs; un Ananie et une Saphire dans l'Eglise de Jérusalem; un incestueux dans celle de Corinthe. La voie des Saints étoit alors la voie commune de tous les Fidèles; et elle n'est devenue singulière, que parce que tous les Fidèles presque s'en sont écartés. Est-ce enfin, parce que les mortifications et les saintes austérités ne forment que le caractère particulier de quelques Saints; et que des dons singuliers ne sauroient établir une règle générale? Mais lisez l'histoire de tous les serviteurs de Dieu, et vous trouverez que les saintes austérités de la pénitence ont été la seule vertu commune à tous. Tous n'ont pas été favorisés du don des miracles; et le précurseur lui-même n'en opéra point dans la Judée: tous n'ont pas répandu leur sang pour la vérité; et le disciple bien-aimé mourut en paix dans une vieillesse avancée, au milieu de ses disciples: tous n'ont pas enrichi l'Eglise de leurs ouvrages; et François d'Assise n'a laissé à ses enfans que la simplicité de sa foi et l'éclat de ses exemples: tous n'ont pas renoncé au lien sacré du mariage; et Abraham mérita d'être le père des croyans, en sanctifiant les périls de cet état: tous ne se sont point cachés dans des déserts; un saint Louis à la tête des armées, et au milieu des soins et des dangers de la royauté, devint un

prince selon le cœur de Dieu. Mais tous ont fait pénitence; tous ont crucifié leur chair avec ses désirs; tous ont porté la mortification de Jésus-Christ dans leur propre corps; tous, autant que leur état l'a pu permettre, ont mené une vie de violence, de privation, de renoncement à eux-mêmes, d'éloignement des plaisirs; et partout où vous trouverez des Saints, vous les trouverez pénitents.

Non, mes Frères, nous avons beau nous rassurer sur l'exemple commun. Si les Saints l'avoient suivi, ils ne mériteroient pas aujourd'hui nos hommages: l'Évangile est fait pour nous, comme pour eux; et l'Évangile n'a rien qui nous ressemble, ni par conséquent qui doive nous rassurer. Que nous serons surpris un jour devant Jésus-Christ, lorsqu'on nous comparera à tant d'illustres victimes de la pénitence, qui ont édifié l'Église par le spectacle d'une vie dure et mortifiée, et qui jouissent déjà dans le ciel du fruit de leurs travaux, aux Benoît, aux Hilarion, aux Antoine, aux Thérèse! Que ce parallèle nous fera paroître sensuels, immortifiés, voluptueux, ennemis de la croix de Jésus-Christ! On nous demandera si nous prétendons à la même récompense que ces ames généreuses: si nous osons aspirer à une gloire qu'elles ont achetée si cher, et qui ne nous a coûté à nous que la présomption d'y prétendre. Telles sont

les instructions que nous donne la pénitence de Benoît, et tel est l'exemple qui confond notre mollesse. Mais la fermeté de cet homme de Dieu au milieu de tous les obstacles et des contradictions infinies, qui traversèrent son entreprise, ne confond pas moins cette fausse prudence qui n'ose suivre la voix du ciel, parce qu'elle trouve dans la voie que Dieu nous montre des difficultés insurmontables; et qu'elle veut tout peser, tout examiner, tout éprouver, avant que de se rendre: *Eo probare illa*. Seconde excuse que nous avons appelée, avec saint Grégoire, une excuse de fausse prudence.

En effet, l'Occident jusqu'à Benoît n'avoit pas été, pour ainsi dire, la terre des prophètes: ces Anges du désert n'avoient encore habité que des climats éloignés du nôtre: c'étoit au milieu de l'Égypte, et dans les îles qui sont au delà des mers, comme il avoit été prédit, que le Seigneur s'étoit formé ce nouveau peuple. Ce n'est pas qu'avant le siècle de Benoît, il ne se fût élevé de temps en temps dans nos Gaules de saintes assemblées de moines. Mais c'étoient des troupes dispersées, qu'une même loi ne réunissoit pas, qu'un même esprit n'animoit pas, et qui ne combattoient pas sous la même discipline: ainsi on peut dire que Benoît fut suscité de Dieu pour être en Occident, non-seulement le restaurateur, mais le père de

la vie cénobitique. Il est vrai qu'il avoit reçu du Ciel, comme dit saint Grégoire, tous les talens propres à une si haute entreprise; le sel de la sagesse, le discernement des esprits, la force qui fait entreprendre, les lumières qui assurent le succès; et que les dons de la grâce surpassoient encore en lui ceux de la nature. Mais quelle entreprise fut jamais plus traversée et plus contredite!

Chargé d'abord de la conduite d'un monastère voisin de sa solitude, il ne trouva parmi ceux qui l'avoient choisi, que des enfans pervers et corrompus, cachant sous un habit de piété et de pénitence, tous les dérèglemens d'un cœur livré à l'iniquité: dans ce saint asile les lois sages des Anciens n'étoient plus gravées que sur des tables de pierre. Les remèdes sont rares pour les plaies du sanctuaire; et il est vrai que les personnes consacrées à Dieu, ne tombent presque jamais pour se relever. Benoit secoue donc la poussière de ses pieds, et sort d'un lieu, où l'esprit de discorde, d'immortification, de murmure et d'indépendance avoit pris la place de l'esprit de Jésus-Christ. Etabli dans une nouvelle solitude, il y voyoit déjà croître avec des disciples plus fervens, l'espérance de ses soins, quand un autre Balaam vient dresser des pièges à la pudeur et à l'innocence de ces pieux solitaires. Benoit est donc encore contraint de céder; et, comme les

patriarches, lorsque la jalousie ou la dépravation de leurs voisins les obligeoit à changer de demeure, il va à la tête de son innocente famille habiter une nouvelle terre. Le Mont - Cassin, cette montagne depuis si célèbre, le Carmel de l'Occident, et la demeure des prophètes, étoit alors la retraite des démons, et un désert infâme consacré à la plus monstrueuse idolâtrie. On n'y voyoit que des peuples sauvages qui vivoient sans lois, sans police, et dont tout le culte se bornoit à honorer des divinités encore plus hideuses que leur affreux désert. C'est là que l'homme de Dieu arrivé, il commence d'abord à élever un autel au Dieu vivant dans cette terre infidèle: il y invoque le premier le nom du Seigneur; et à travers mille périls et mille contradictions, que la grossièreté et la superstition de ces hommes barbares opposent à son zèle, il renverse leurs idoles, que la durée des temps avoit rendu respectables; il annonce le Dieu du ciel à ceux qui n'avoient jamais entendu parler de lui; il donne sur cette montagne sainte, comme sur un autre Sinaï, la loi céleste à ses disciples. Là se forment sous ses yeux et sous la sagesse et la sévérité de sa discipline les Maur, les Placide: là devenu père d'un grand peuple de saints solitaires, il remplit tout l'Occident du bruit de son nom et de sa sainteté: là enfin, comme un autre Elie, il annonce avec fermeté les

ordres du Seigneur à des rois barbares, et laisse des prophètes successeurs après lui. (Eccl. 48. 8.)

Mais, mes Frères, il importe plus de vous instruire que de le louer. La grande foi de Benoit, qui l'affermirait contre toutes les difficultés que le démon oppose à son entreprise, ne condamne-t-elle pas notre découragement dans les obstacles que nous trouvons, ou que nous nous formons à nous-mêmes aux démarches de conversion et de pénitence que Dieu demande de nous? Plus le monde semble s'opposer à la sainte résolution que nous avons prise de l'abandonner et de penser au salut, plus nous devrions présumer que cette résolution vient du ciel, et que Dieu, qui lui-même nous appelle, saura bien nous soutenir. Si elle n'étoit pas sincère, et que ce ne fût que la suite d'une inconstance naturelle, ou de quelque dégoût humain; ah! le monde et l'enfer verroient nos projets et nos nouveaux desirs de pénitence d'un œil tranquille; rien ne s'opposeroit à des résolutions qui devroient à l'instant tomber d'elles-mêmes; le démon voyant dans le principe de ces desirs et de ces agitations infructueuses de pénitence, qu'elles sont plutôt dans l'imagination que dans le cœur; et que la volonté n'est point changée; et que ce sont là plutôt les dégoûts du crime, que des desirs sincères de la vertu; le démon, dis-

je, ne daigneroit pas traverser et refroidir ces nouveaux projets par des contradictions suscitées: il les laisseroit s'éteindre et s'en aller en fumée d'eux-mêmes, comme tant d'autres qui les ont précédés. Mais quand il voit que la grâce presse; que l'horreur des crimes passés, jusques-là endormie, se réveille tout de bon; que les plaisirs et les espérances du monde, jusques-là si chères, ne touchent plus, et n'offrent même plus que des dégoûts et des amertumes; que les passions les plus violentes changent et s'éteignent; en un mot, que tout annonce un changement véritable: ah! c'est alors que le démon met en œuvre toutes les créatures que le Seigneur semble avoir livrées à sa puissance; qu'il dérange l'ordre extérieur de la société; qu'il suscite toutes les contradictions; qu'il renverse le monde entier pour décourager une ame touchée. Ainsi ce sont les difficultés et les obstacles eux-mêmes qui doivent soutenir et animer une ame dans la résolution qu'elle prend de changer de vie et de servir Dieu. Si tout étoit tranquille, ce grand calme devroit lui faire appréhender pour une conversion à laquelle le monde et l'enfer seroient si favorables. Les contradictions ont toujours été le caractère le plus constant des œuvres de Dieu; et la grâce n'inspire rien qui ne trouve dans le monde ou dans notre cœur des obstacles. Mais ces

obstacles eux-mêmes deviennent alors de nouvelles grâces que le Ciel nous ménage : loin de nous abattre, ils font que le cœur s'embrâse et s'allume davantage envers l'objet qu'on lui dispute : ils irritent l'amour, loin de l'affoiblir. Tel est le caractère du cœur humain : le secret de ranimer ses penchans et ses résolutions, lorsqu'elles sont sincères, c'est de les traverser et de les contraindre. Aussi, dès que les contradictions et les persécutions cessèrent dans l'Eglise, la ferveur et la vivacité du zèle semblèrent cesser aussi : dès qu'il n'y eut plus de tyrans, les Saints devinrent plus rares. La foi plus libre et plus tranquille, fut aussi plus languissante; et ne trouvant plus d'obstacles autour d'elle, ni de ces troubles qui l'avoient agitée, elle s'endormit dans le sein même du calme et de la tranquillité. Seconde instruction tirée des difficultés et des contradictions que la Foi fait surmonter à Benoît dans son entreprise.

Enfin, la gloire et le succès éclatant qui l'accompagna, condamne la troisième excuse qui craint le parti de la vertu, comme l'écueil ou de la réputation ou de la fortune.

Vous le savez, mes Frères, Benoît sur le Mont-Cassin, fut l'oracle de toute la terre : les pays les plus éloignés entendirent raconter les merveilles du serviteur de

de Dieu, et vinrent entendre de sa bouche les paroles de la vie éternelle : c'étoit la lampe allumée sur la montagne, qui répandoit un vif éclat sur toute l'Eglise. L'institut célèbre dont il jeta les fondemens, semblable au grain de sénevé, devint bientôt un grand arbre qui couvrit tout le champ de Jésus-Christ; qui en fit le plus bel ornement, et servit même d'asile aux oiseaux du ciel, je veux dire, aux plus grands hommes qui parurent alors dans l'Eglise. Vous savez que tout ce qu'il y avoit de plus élevé dans le siècle, que les princes et les princesses elles-mêmes, y vinrent soumettre leur tête sacrée au joug de Jésus-Christ; que les enfans de Benoît gouvernèrent long-temps toute l'Eglise; que de ces saintes solitudes sortirent les papes les plus saints, et les évêques les plus célèbres par leur doctrine et par leur piété; que comme Jacob, il fut le père des patriarches; que la science et la vérité se sauvèrent dans ce pieux asile, de l'ignorance et de la barbarie de ces siècles infortunés, où l'irruption et le mélange de tant de peuples féroces avoient éteint dans l'Occident le goût des lettres, et fort altéré la pureté de la foi; et que comme Noé, à qui nous l'avons d'abord comparé, les alliances du siècle furent mises comme en dépôt dans cette arche mystérieuse qu'il avoit élevée, de peur que tout ne fût effacé sur la terre, et la

Panegyriques.

* E

mémoire des siècles anciens ensevelie dans un éternel oubli : *Testamenta sæculi posita sunt apud illum ; ne deleri possit diluvio omnis caro.* (*Eccli. 44. 19.*) Vous n'ignorez pas toutes ces circonstances éclatantes ; et mon dessein, en les touchant si rapidement, n'est pas, comme vous le voyez, de les embellir par des éloges, mais de venir à l'instruction où je me hâte de conduire mon sujet.

Oui, mes Frères, la fausse prudence, les inconvéniens de fortune, de réputation, que nous croyons entrevoir dans une vie chrétienne, l'emportent presque toujours sur les plus pressans mouvemens de la grâce qui nous y convient. Je ne parle pas ici seulement de ces ames mondaines, qui commencent d'ouvrir les yeux à la vérité, qui voudroient se déclarer pour elle ; mais qui n'osent, parce que la crainte des dérisions et des censures humaines les arrête ; c'est une terreur puérile que nous avons souvent confondue. Je parle de celles qui se sont déjà déclarées pour Jésus-Christ, et qui font une profession publique de le servir : et je dis que dans le détail de leurs devoirs, elles sacrifient presque toujours à des égards humains les lumières et les mouvemens de leur propre conscience. Ce n'est pas à la vérité sur des points essentiels, et qui conduisent à la perte visible et déclarée de la grâce : mais sur une infinité de moindres démarches

que Dieu demande de nous ; sur mille moyens de salut que la voix du Ciel nous montre en secret, que nous sentons nous-mêmes nécessaires à notre foiblesse ; nécessaires pour nous soutenir dans la vertu ; nécessaires pour y avancer ; nécessaires par rapport aux desseins de Dieu sur nous ; nécessaires enfin au caractère de nos penchans, et à l'expiation de nos mœurs passées : le monde nous arrête : l'impression que notre nouvelle conduite fera sur les esprits, nous agite et nous ébranle : la première pensée qui nous occupe, c'est ce que le monde pensera de nous. Ainsi, après avoir abandonné le monde, nous voulons encore le ménager ; après avoir renoncé à tout ce qui plaît, nous voulons encore lui plaire : nous voulons le mettre dans les intérêts de notre vertu ; et après l'avoir eu peut-être pour censeur de nos plaisirs, nous voulons encore l'avoir pour approbateur de notre pénitence ; nous vivons encore pour lui, quoique nous ne vivions plus avec lui. C'est une idole que nous avons brisée et foulée aux pieds aux yeux des hommes, mais à laquelle nous rendons encore en secret des hommages. Pour peu que nous rentrions en nous-mêmes, nous trouverons ces dispositions au fond de notre cœur. On se dit à soi-même en secret pour se justifier ses infidélités, que sur des choses indifférentes il ne faut pas s'exposer mal-à-pro-

pos aux censures humaines : et on ne prend pas garde que ce que la grâce demande de nous, ne sauroit être indifférent pour nous : que sacrifier les mouvemens de l'Esprit-Saint à des égards humains, c'est donner dans notre cœur la préférence au monde sur Jésus-Christ ; et que plus les démarches que la grâce nous inspire, sont légères, moins la crainte qui nous les interdit est excusable. Car au fond, mes Frères, si nous regardons le monde comme l'ennemi de Dieu, que peut-il nous arriver de plus heureux que de lui déplaire ? Si nous sommes persuadés que ses jugemens sur les choses de Dieu sont toujours faux, pourquoi avons-nous la foiblesse, ou de les respecter, ou de les craindre ?

Lorsque Noé, à qui nous avons d'abord comparé notre Saint, bâtissoit l'arche, dit saint Chrysostôme, le monde se moquoit de son entreprise : on regardoit comme une foiblesse d'esprit les sages précautions de cet homme fidèle. Tous les autres hommes se réjouissoient, dit l'Écriture ; les noces et les festins étoient leur occupation de tous les jours ; ils se plongeoient tous dans les voluptés criminelles ; toute chair avoit corrompu sa voie : jamais la vertu ne fut plus rare ni plus méprisée : Noé tout seul osa se distinguer dans cette corruption universelle ; Noé tout seul vivant à part, s'occupoit à

bâtir l'arche sainte, qui devoit lui servir d'asile et le préserver dans le temps de la colère. On se moquoit de l'extravagance prétendue de son dessein, de la singularité de sa conduite, et de la tristesse de ses mœurs. Mais quand les eaux commencèrent à inonder la terre ; que la colère du Seigneur éclata, et que les hommes surpris dans leur aveuglement et dans leurs dissolutions, ne trouvèrent plus de ressources que dans des gémissemens inutiles : Noé alors se moqua à son tour de leur folie, ou pour mieux dire, il fut pénétré de douleur et de compassion de la perte de ses frères, et jouit tout seul du fruit de sa sage prévoyance. Ainsi, continue ce Père, lorsqu'occupé à construire l'arche sainte au dedans de vous, c'est-à-dire, à édifier un temple à l'Éternel dans votre ame, vous entendez les discours des insensés, et vous devenez le sujet de leurs dérisions et de leurs censures ; n'interrompez pas ce saint ouvrage ; imitez la constance et la sagesse de Noé ; laissez parler un monde fasciné des choses présentes, et qui ne voit pas un terrible avenir. Plus le monde vous trouve singuliers et extraordinaires, plus il condamne votre entreprise ; plus hâtez-vous de la conduire à sa perfection, et de vous préparer un asile pour les jours mauvais. Les discours des hommes passeront et seront ensevelis avec eux dans la destruction générale

qui approche, et que la colère de Dieu leur prépare; mais l'ouvrage de la foi, que vous avez entrepris, ne passera jamais. Le langage du monde va périr avec lui; mais l'œuvre de Dieu surnagera, subsistera sur les débris du monde, vous mettra à couvert de la condamnation générale, et vous établira sur les montagnes éternelles, où il n'y aura plus ni deuil, ni gémissement, ni douleur; et où, à l'abri de tous les périls et de toutes les tentations de la terre, vous jouirez de la bienheureuse immortalité.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR

DE S. JEAN-BAPTISTE.

Hic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine.

Il vient pour servir de témoin, pour rendre témoignage à la lumière. Joau. 1. 7.

LES Saints ne sont suscités de Dieu que pour condamner le monde et le rendre inexcusable; et le monde ne paroît subsister que pour abuser des exemples des Saints, ou pour les condamner. Il faut que les divines Ecritures s'accomplissent: que le monde trouve toujours des exemples qui le confondent; et que le monde condamne toujours tout ce qui ne lui ressemble pas.

En vain la bonté de Dieu, pour aller au devant de toutes les vaines excuses des pécheurs, diversifie sa grâce dans ses Saints, et propose au monde, dans la diversité de leurs dons, des modèles différens de vertu. Quelque différentes que

soient leurs voies, elles se ressemblent toutes en un point, qui est de condamner le monde, et d'être condamnées par le monde même qu'elles condamnent.

En effet, mes Frères, jamais témoignage parut-il plus propre à ramener les hommes à la vérité, que celui de Jean-Baptiste dont nous honorons en ce jour la mémoire, et dont la solennité devient encore plus pompeuse par la piété des personnes augustes (1) qui l'honorent de leur présence? C'étoit le plus grand des enfans des hommes : c'étoit l'Ange du désert prédit dans Isaïe, qui devoit préparer les voies au Seigneur : c'étoit un enfant de miracle, sanctifié dans le sein de sa mère; le précurseur du Messie, le prophète du Très-Haut, la terreur des Pharisiens, le censeur des rois, le prodige de toute la Judée. Que pouvoit opposer le monde à un témoignage si éclatant, et si propre à réconcilier le monde avec la vérité, si le monde pouvoit aimer ce qui le condamne?

Cependant le monde rejette Jean-Baptiste. Sa doctrine ne trouve que des contradictions; ses exemples, des censures; sa pénitence, des dérisions; son zèle, des persécutions : et le crime de sa mort est le seul fruit que le monde retire de l'éclat et de la sainteté de sa vie.

(1) Sermon prêché à Sceaux devant M. le duc et madame la duchesse du Maine.

Telle est la destinée du monde et de la vertu. Développons donc aujourd'hui une vérité si importante, et d'un si grand usage pour ceux qui m'écoutent. La meilleure manière de louer les Saints n'est pas d'exalter leurs vertus; c'est de montrer qu'elles rendent nos vices inexcusables. C'est aux citoyens du ciel à chanter les louanges de la grâce, et les merveilles de Dieu sur eux; mais c'est à nous à trouver dans leur vie des instructions qui confondent les égaremens de la nôtre : il seroit inutile de célébrer la gloire de leurs actions, tandis que nous les condamnons par nos exemples. Imitons-les : de tous les éloges que nous pouvons leur donner, c'est le seul auquel ils peuvent être encore sensibles. Et c'est pour cela que je me contente de vous proposer Jean-Baptiste aujourd'hui condamnant le monde par le témoignage qu'il rend à la lumière et la vérité; et Jean-Baptiste condamné du monde, pour avoir rendu ce témoignage.

PREMIÈRE PARTIE.

Le monde a de tout temps taxé les austérités de la vie des gens de bien, d'excès et de singularité; leur humilité, de pusillanimité et de foiblesse; leur zèle, de bizarrerie et d'aigreur : telle est l'injustice qu'éprouva Jean-Baptiste dans la Judée. C'est sur ces trois préjugés que sa mission

rendit autrefois les Juifs plus inexcusables ; et c'est encore par là qu'elle nous condamne nous-mêmes.

Sanctifié dès le sein de sa mère, quels exemples d'austérité ne vient-il pas montrer aux hommes ? Ce n'étoit pas ici un pécheur, qui livré d'abord aux passions insensées, presque inséparables des premières mœurs, vint expier dans les déserts les égaremens d'une vie licencieuse. Ce n'étoit pas un mondain, qui sur le déclin de l'âge, lassé des dissipations du monde, et peu propre désormais à ses plaisirs, cherchât dans sa retraite, plutôt un repos honorable à sa vieillesse, qu'un lieu d'expiation à ses crimes. Ce n'étoit pas un ambitieux, qui rebuté des injustices du monde, de l'oubli et de l'indifférence de ses maîtres, fût venu cacher ses chagrins dans la solitude, plus pour se plaindre des mauvais traitemens du monde, que pour en fuir la corruption et les périls. C'étoit un Juste en qui la grâce avoit prévenu, pour ainsi dire, la nature : et qui porte dans les déserts, non pas ces chûtes dont Dieu se sert souvent pour former des pénitens, mais ces vertus pures dont il prévient ses Elus, quand il veut couronner l'innocence.

Cependant, suivez-le dans les déserts de la Judée, sur les bords du Jourdain, à la cour d'Hérode : quel spectacle de pénitence et de renoncement ne donne-t-il

pas à la Judée ? La différence des lieux ne change rien à l'austérité de ses mœurs : partout revêtu de poil de chameau ; soutenant à peine par un peu de miel sauvage la foiblesse de la nature ; animé de l'esprit et de la vertu d'Elie, il paroît au monde comme un prodige nouveau, qui tantôt excite son admiration, tantôt réveille sa censure ; mais qui ne lui est d'aucun usage, parce que le monde ne peut comprendre qu'on ne soit pas fait comme lui, et que tout ce qui le condamne lui paroît plutôt une imposture inventée pour amuser les simples, qu'un modèle proposé pour confondre les pécheurs.

En effet, quelle impression fait sur l'esprit des Juifs la vie et le ministère du précurseur ? Il leur déclare que la cognée est déjà au pied de l'arbre ; que la justice de Dieu est sur le point d'éclater contre les crimes de la synagogue, et que sans la pénitence ils périront tous : il leur montre l'Agneau de Dieu seul capable d'effacer leurs souillures et celles de leurs pères ; cet Agneau promis depuis la naissance du monde, et que la Judée attendoit comme la seule ressource que le Seigneur lui préparoit pour en faire un peuple saint et nouveau. Ce n'est pas aux prêtres et aux docteurs seulement qu'il fait cette menace ; c'est aux grands de Jérusalem ; c'est aux Saducéens qui se pi-

quoient de raison et de force d'esprit, et qui regardoient les menaces de la foi comme des terreurs vaines et populaires; c'est aux soldats et à leurs chefs; c'est à la cour d'Hérode et à tout ce que la Palestine avoit de plus grand et de plus auguste: c'est le seul moyen qu'il leur propose pour se mettre à couvert de la colère à venir. Le monde l'écoute, le monde l'admire, le monde court en foule après lui, le monde est frappé de la sainteté de sa doctrine; et le monde ne le croit pas; et le monde demeure toujours tranquille dans son aveuglement et dans son impénitence; et les Pharisiens sont toujours hypocrites et orgueilleux; et les Sadducéens ne rabattent rien de leurs voluptés et de leurs blasphèmes; et le peuple ne change rien à ses mœurs, et la cour d'Hérode est toujours le trône de la volupté, et l'asile des adultères et des incestes. Et comment pourrions-nous donc nous flatter que des vérités, qui dans la bouche du plus grand des enfans des hommes ne furent qu'un airain sonnante, seroient dans nos bouches plus efficaces et plus heureuses?

Quel langage nouveau que celui de la pénitence, pour un monde qui ne la connoît pas; pour des âmes qui ne croient être nées que pour les sens, et à qui tous les plaisirs ensemble peuvent à peine suffire! quelle foule d'obstacles, de prétextes,

d'inconvéniens, le monde n'oppose-t-il pas à ce devoir? Je ne les ignore pas; et la chair chrétienne les a si souvent confondus, qu'il seroit inutile ici de les confondre encore. Et en effet, sur quoi vous croyez-vous dispensé de ce devoir, vous, mon cher Auditeur qui m'écoutez? Est-ce que votre vie n'a pas été assez criminelle pour en venir enfin à une sincère pénitence? Mais, quand cela seroit, Jean-Baptiste sanctifié avant que de naître, n'ose s'en dispenser. Mais, hélas! que ne pouvez-vous du moins nous alléguer l'innocence de votre vie? Nous rendrions grâces avec vous au Dieu tout-puissant et miséricordieux, qui vous auroit préservé de la corruption générale; et nous laisserions à la grâce qui vous auroit prévenu dès votre enfance, le soin d'affermir et de perfectionner son ouvrage: nous n'aurions pas besoin de vous instruire sur vos devoirs; l'Esprit de Dieu, qui résideroit en vous, vous apprendroit toute vérité. Votre vie? hélas! oseriez-vous vous-même la rappeler? une vie, où vos jours n'ont été marqués que par vos crimes: une vie dont vous n'osez sonder vous-même les abîmes, et dont le chaos d'iniquités et de souillures où vous êtes plongé, vous éloigne depuis si long-temps du tribunal de la réconciliation et de la pénitence: une vie dont vous ne pensez qu'en frémissant, à éclaircir les embarras

et les ténèbres : une vie , où Dieu l'auteur de votre être et de vos talens , n'a jamais trouvé un seul instant pour lui ; et où vous ne vous êtes souvenu peut-être de sa majesté , que pour l'insulter par vos dérisions et par vos blasphêmes : une vie de laquelle vous pourriez dire avec bien plus de raison que Job : Que le jour qui m'a vu naître périsse ; et qu'on efface du livre des vivans le moment infortuné qui vit commencer une course si abominable et si souillée : *Pereat dies in quâ natus sum.* (Job. 3. 3.) Que dirai-je enfin ? une vie , dont vous avez été peut-être le premier modèle ; et qui par les horreurs secrètes , dont elle est noircie , n'a point eu parmi les personnes de votre état , d'exemples dans les siècles qui nous ont précédés , et n'en trouvera peut-être point dans ceux qui doivent suivre.

Vous alléguerez peut-être la foiblesse de votre santé qui vous arrête. Mais quel usage n'en faites-vous pas pour les plaisirs ? Que de violence ne donnez-vous pas au monde , à vos passions , à vous-même et à vos caprices ? Quel héros n'êtes-vous point , quand il faut vous contraindre pour la gloire , pour l'amitié , pour la fortune , pour vos maîtres ? Quel courage , pour ne pas dire quelle fureur , quand le monde vous appelle ; que l'ambition vous anime ; que l'envie de plaire vous met en mouvement ; qu'une vaine distinction vous attire ?

Ecoutez-vous alors une santé qui se refuse à vos agitations éternelles , un corps qui s'éroule , pour ainsi dire , sous le poids de vos plaisirs et de vos erreurs ? Et de plus on vous l'a dit si souvent : *Le royaume de Dieu est au dedans de vous* : (Luc. 17. 21.) Dieu ne demande pas la force du corps , mais le changement de votre ame ; mais la cessation de vos crimes ; et dans un corps usé , les gémissemens du moins d'un cœur brisé et humilié. Le monde rejette ceux qui ne sont plus propres à ses plaisirs ; il ne les souffre plus au nombre de ses adorateurs ; il insulte même à leur obstination et à leur folie , lorsque déjà sur le retour , ils s'attachent encore à le suivre et à lui plaire. Mais le Seigneur toujours clément et miséricordieux , veut bien encore recevoir dans son sein ceux que le monde rejette : il nous trouve toujours habiles à son service , toujours propres à l'aimer , à pleurer nos crimes , à implorer ses miséricordes éternelles. C'est le père de famille tendre et compatissant , toujours transporté de joie du retour d'un enfant égaré , quoiqu'il ne reconnoisse presque plus en lui aucun trait de sa noblesse et de sa première origine. O mon Dieu ! se peut-il que vous soyez si facile à recevoir le pécheur , et que le pécheur soit si lent et si tardif à revenir à vous ?

Enfin , c'est peut-être là-dessus , et sur

la facilité avec laquelle Dieu reçoit toujours le pécheur pénitent, que vous renvoyez à l'avenir votre pénitence ; et que vous vous promettez que la suite apportera à ce changement des facilités que vous ne trouvez pas aujourd'hui. Il est vrai que Dieu reçoit toujours le pécheur qui revient à lui. Mais, qui vous a répondu que vous arriverez à ce jour que vous vous marquez à vous-même ; et que la mort ne vous surprendra point dans le cours de ces années que vous destinez encore au monde et aux passions ? Qui vous a répondu que Dieu changera votre cœur, lorsque vous aurez mis le comble à vos crimes ; et qu'à force de l'irriter, en différant votre conversion, et continuant vos égaremens, vous vous le rendrez plus propice ? Qui vous a répondu que vos passions alors plus invétérées, seront plus aisées à déraciner de votre cœur ; et que le remède de vos plaies sera la vieillesse même qui les rend toujours plus incurables ? Depuis long-temps vous vous séduisez vous-même par ces vains projets de conversion : avez-vous rompu depuis une seule de vos chaînes ? avez-vous fait une seule démarche pour vous rapprocher de Dieu ? et qu'ont produit tous ces vains projets de repentir, que de vous rendre plus tranquille dans vos crimes ? Est-il un seul pécheur impénitent qui ne désire de changer de vie ? en est-il un seul qui soit

dans la volonté affreuse de mourir dans son péché ? Et qu'est-ce que l'impénitence, qu'un désir inutile de conversion, qui calme nos remords, et qui ne délie jamais nos chaînes ?

O mon Dieu ! si comme l'impie j'avois renoncé à la foi, et à l'espérance de vos promesses, ma tranquillité seroit affreuse ; mais elle seroit moins étonnante. Mais, Seigneur, moi dans le cœur de qui votre main miséricordieuse conserve encore ces premiers sentimens de religion, que mes crimes n'ont pu effacer, qu'est-ce qui peut encore me calmer dans mes égaremens ? Je reconnois que je vous outrage : je désire de sortir d'un état si triste et si criminel ; je me dis mille fois à moi-même que je ne suis fait que pour vous ; et les dégoûts du monde et des passions ne me font que trop éprouver tous les jours, que vous seul, ô mon Dieu, êtes la paix, et le seul bonheur de votre créature. Quel est donc, Seigneur, le charme qui me retient et qui m'enchanter ? m'avez-vous donc rejeté pour toujours ? ne mettez-vous donc dans mon cœur des desirs de salut, que pour me rendre plus criminel par les oppositions que j'y mets ? et vos grâces seroient-elles, non les préjugés heureux de mon salut, mais des armes que se prépare contre moi la terreur de votre justice ?

C'est ainsi que la pénitence de Jean-

Baptiste condamne le monde. Mais ses abaissemens sont encore pour le monde un nouveau sujet de condamnation ; et ici remarquez-en , je vous prie , tous les caractères. Il reconnoît que Jésus-Christ est plus grand que lui ; c'est un aveu qu'il devoit à la vérité et à la justice : mais il déclare qu'il n'est pas digne même d'être son ministre ; et cela dans un temps que le peuple accouru en foule sur les bords du Jourdain , le regarde comme le Christ , et est prêt à lui rendre les honneurs destinés au Messie ; dans un temps où Jésus-Christ lui-même confondu dans la foule vient recevoir le baptême de ses mains , et semble par cette démarche se soumettre comme un de ses disciples à sa doctrine et à son ministère. Rien de plus grand et de plus digne d'admiration que de s'abaiser au milieu des applaudissemens qui nous élèvent ; et non-seulement de ne pas s'attribuer les honneurs que l'erreur publique nous défère , mais de se reconnoître indigne même de ceux qui nous sont dus. Enfin , il ne se contente pas d'assurer qu'il n'est pas le Christ ; il n'ose même se nommer prophète , lui qui est plus que prophète : il lui suffit de s'appeler la voix qui crie dans le désert : il veut diminuer afin que Jésus-Christ croisse ; et ne fait servir sa gloire et ses talens , qu'à manifester la gloire du Messie qu'il vient annoncer à

la terre. Il est rare dans les fonctions mêmes les plus saintes , et dans les dons éclatans que nous avons reçus de Dieu , de lui en rapporter toute la gloire , et de n'en rien retenir pour nous-mêmes.

En effet , revenons sur tous les caractères de l'humanité de Jean-Baptiste , et nous y retrouverons tous les caractères de notre orgueil marqués et confondus.

Premièrement , il rend gloire à la vérité et à la justice en se reconnoissant inférieur à Jésus-Christ : et nous , malgré tout ce qui nous humilie au dedans de nous , malgré ces foiblesses qui nous ont fait rougir en secret ; ce vide et ce néant que nous trouvons en nous , et qui fait que nous nous sommes à charge , et que nous portons partout avec nous l'ennui , le dégoût , et l'horreur , pour ainsi dire , de nous-mêmes ; nous voulons pourtant en imposer au public , et qu'on nous prenne pour ce que nous ne sommes pas. Nous exigeons que les hommes pensent de nous ce que nous n'oserions en penser nous-mêmes : et le comble de l'injustice , c'est que tous ceux qui nous refusent les qualités que nous n'avons pas , et les louanges que nous ne méritons pas , et qui jugent de nous comme nous en jugeons nous-mêmes en secret , nous les haïssons ; nous les décrions , nous leur faisons un crime de l'équité de leurs jugemens ; et nous nous en prenons , ce semble , à eux de

nos misères et de nos foiblesses. Telle est l'injustice de notre orgueil.

Secondement, Jean-Baptiste veut diminuer afin que Jésus-Christ croisse : il met sa véritable grandeur à cacher l'éminence de ses titres ; il n'est occupé qu'à publier la gloire du Messie qu'il vient annoncer. La solide humilité est grande et magnanime, et l'orgueil, toujours bas et rampant. Aussi, c'est peu de vouloir nous attribuer les talens et les vertus que nous n'avons pas, nous disputons même aux autres celles qu'ils ont. Il semble que leur réputation nous humilie ; qu'on nous prive des louanges qu'on leur donne, et que les honneurs qu'ils reçoivent sont des injustices qu'on nous fait : incapables d'élevation, de vertu, de générosité, nous ne pouvons la souffrir dans les autres ; nous trouvons des taches où tout le monde admire des vertus. Au lieu que Jean-Baptiste diminue afin que Jésus-Christ croisse, il semble que nous ne pouvons croître et nous élever, sans que les autres diminuent : le mérite nous blesse et nous éblouit ; et ne voulant pas nous défaire de nos vices, nous voudrions pouvoir ôter aux autres leurs vertus mêmes. Telle est la bassesse de l'orgueil.

Enfin, Jean-Baptiste ne fait servir l'éclat de ses dons et de ses talens qu'à la gloire de Jésus-Christ : il ne veut pas qu'il en rejaillisse un seul rayon sur lui-même :

il refuse le titre de prophète : Je ne suis, dit-il, que la voix qui crie dans le désert ; qu'un organe et qu'un vil instrument entre les mains de celui qui me fait parler et qui m'anime. La reconnaissance est le caractère inséparable de l'humilité : elle rapporte tout à celui de qui elle a tout reçu. Hélas ! et tout ce que le Seigneur a mis en nous de dons et de talens, nous n'en faisons usage que pour nous, et souvent contre le Seigneur lui-même : les talens du ministère, à nous faire un grand nom, à nous rendre recommandables auprès des grands et des puissans ; à nous acquérir du crédit et de la considération dans le monde, attirer à nous les pécheurs, loin de les ramener à Dieu ; et agrandir notre réputation, loin d'agrandir le royaume de Jésus-Christ : le talent de la science et de la doctrine, à taxer d'ignorance tous ceux qui ne pensent pas comme nous ; à croire que nous seuls avons la science et la sagesse en partage ; à ne vouloir pas suivre les routes communes et battues ; à chercher souvent à nous distinguer par des singularités toujours dangereuses dans la doctrine ; à exciter des disputes qui scandalisent plus les Fidèles, qu'elles n'éclaircissent les mystères de la foi ; enfin à troubler l'Eglise, loin de la soutenir et de la défendre. Telle est l'injustice, la bassesse, et l'ingratitude de l'orgueil, caractères qui

en sont inséparables, et qui sont condamnés par les caractères de l'humilité du précurseur.

Mais son zèle ne vous fournit pas moins de sujets de condamnation contre le monde. Je dis son zèle, un zèle éclairé. Il ne s'en prend qu'aux abus; il ne propose à chacun que les devoirs propres de son état; aux prêtres la charité et le désintéressement; aux Pharisiens, l'humilité, la droiture du cœur, et l'horreur de l'hypocrisie; aux gens de guerre, l'éloignement des excès, des rapines, et des violences; à Hérode, la sainteté du lit nuptial, et l'horreur du scandale et des suites de l'incontinence; à tous, la pénitence et le renoncement. Il borne là son ministère; il ne cherche qu'à rendre son zèle utile: il ne veut pas qu'on l'admire; il veut qu'on se repente: il ne fait pas parade, comme les Pharisiens, d'une sévérité outrée, et d'imposer aux autres un joug accablant; il se contente de le porter lui-même, et de proposer aux autres les règles communes de la loi.

Cependant, ce zèle si humble et si éclairé, n'en est pas moins intrépide. Il ne ménage ni les rangs, ni les dignités, ni les erreurs les mieux établies; ni les Pharisiens si respectés du peuple par la fausse apparence de leur sainteté; ni les anciens de Jérusalem, si redoutables par leur autorité; ni Hérode lui-même, si

élevé par la majesté de son rang, et l'éclat de sa couronne: il porte courageusement la vérité jusqu'aux pieds du trône, d'où elle n'approche presque jamais. Les caresses et les faveurs dont Hérode le comble, loin de l'amollir, raniment l'intrépidité de son zèle: il croit être encore plus redevable de la vérité à un prince qui l'honore de sa bienveillance. Il n'est pas venu à sa cour pour aspirer à sa faveur et à ses grâces, mais pour le rendre digne lui-même des faveurs du Ciel. On ne craint rien, quand on ne souhaite rien: on ne cache rien, on ne dissimule rien, quand on ne cherche pas à plaire, mais à édifier. Il lui annonce hardiment: *Non licet*; il ne vous est pas permis: le trône vous met à couvert de la sévérité des lois humaines; mais il ne vous met pas au-dessus de la loi de Dieu: votre puissance vous rend tout possible; mais elle ne rend pas innocent ce que Dieu condamne: il devient même d'autant plus criminel pour vous, que vous pouvez moins le cacher aux yeux du public, et que votre rang ajoute au crime de la chute le crime inévitable du scandale: *Non licet*. En un mot, partout où Jean-Baptiste trouve le vice, il l'attaque, il le confond. Il ne connoît pas ces timides ménagemens qui font grâce au crime en faveur du pécheur, et mesurent leur zèle, non sur la nature des

dérèglements, mais sur le rang et la dignité des coupables.

Mais ne croyez pas que l'intrépidité de son zèle ne fût accompagnée de charité et de prudence ; car c'est la prudence et la charité toutes seules qui assurent le succès du zèle. Je dis la prudence : non cette prudence de la chair, qui n'est qu'une coupable timidité, et qui est plus attentive à ce qu'elle croit devoir aux hommes, qu'à ce qu'elle doit à la vérité ; mais, cette prudence de l'Esprit-Saint, qui condamne le vice sans aigrir le pécheur ; qui pense plus à le gagner, qu'à le confondre ; et qui, sans ménager le crime, sait ménager la foiblesse du coupable. Je dis la charité : non cette complaisance molle et humaine qui excuse tout ; qui ne met que de l'huile sur la plaie invétérée, où il faudroit mettre le fer et le feu ; et qui, en laissant le malade content du médecin, le laisse encore plus content de son état et de lui-même : mais, cette charité ardente et compatissante, qui supporte le malade, mais qui ne souffre et ne déguise pas le mal ; qui ne flatte pas les plaies, mais qui fait aimer les remèdes ; qui étudie les temps et les momens ; qui prend toutes les formes ; qui mêle la douceur à la sévérité ; qui joint la prière à l'instruction ; et qui s'oubliant elle-même, n'oublie rien pour se rendre utile à ses frères.

Or,

Or, qu'il est rare de retrouver tous ces caractères dans le zèle des personnes qui font profession de piété ! Notre zèle est éclairé ; c'est-à-dire, nous sommes clairvoyans sur les défauts de nos frères : rien ne nous échappe de leurs foiblesses ; nous devinons celles qu'ils cachent ; nous exagérons celles qui paroissent ; nous prédisons même celles qui ne sont pas encore ; notre vanité se repaît, pour ainsi dire, de leurs imperfections ; sous prétexte que notre vie paroît consacrée à la piété, nous nous faisons un mérite de condamner tout ce qui ne nous ressemble pas. Nos yeux sont perçans pour voir ce que la charité devoit nous cacher ; et nous ne les tournons jamais sur nous mêmes ; et nos foiblesses qui déshonorent la piété, nous ne les voyons pas ; et nos humeurs et nos bizarreries et nos hauteurs, dont tous ceux qui nous environnent souffrent, nous les ignorons : nous sommes lumière pour les autres, et nous ne sommes que ténèbres pour nous-mêmes.

Notre zèle est intrépide. Mais tandis que nous sommes si sévères sur la conduite de ceux que nous n'aimons pas, que nous ne craignons pas, qui sont inutiles ou même opposés à nos vues, à nos intérêts, à nos sentimens, nous nous adoucissons envers ceux qui peuvent nous être utiles, ou qui pensent comme nous : nous excusons tout ; nous donnons même à leurs

Panegyriques.

* F

vices, les noms et les éloges de la vertu ; nos seuls intérêts décident de notre zèle : et au lieu que leurs erreurs auroient dû trouver une ressource dans notre sincérité, elles trouvent un nouvel écueil dans nos adulations et nos complaisances.

Et c'est en quoi seulement notre zèle est prudent, mais d'une prudence intéressée et charnelle. Car d'ailleurs, le zèle prudent n'étend pas ses censures et ses avis sur ceux que la Providence n'a pas soumis à son autorité : il ne reprend pas, il ne censure pas ceux dont il ne répond pas : il ne fait pas d'une prétendue piété un empire tyrannique sur ses frères : il n'entreprend pas d'instruire et de corriger ceux qu'il devoit se contenter d'édifier : il ne publie pas sur les toits ce qui ne devoit pas être confié à l'oreille ; et ne scandalise pas le monde par les abus de la piété, plus que les pécheurs mêmes ne le scandalisent par les excès de leurs vices.

Enfin, notre zèle doit être charitable ; dernier caractère. Mais pour cela, il faut être plus touché des chûtes de nos frères, qu'aigri et rebuté de leurs foiblesses ; leur laisser paroître plus de compassion que de zèle ; plus d'affection que de rigueur ; plus de désir et d'amour de leur salut, que d'indignation et d'horreur de leurs fautes. Charitable, qui ne mêle pas le poison de la malignité avec les saints offices de la charité ; qui ne confonde pas le zèle avec

la satire, l'humeur avec la correction ; qui sache se faire aimer, lors même qu'il ne peut se dispenser de reprendre ; qui rende la vertu plus aimable par ses ménagemens, que redoutable par ses censures ; qui gagne les cœurs avant d'en attaquer les foiblesses, et mette, pour ainsi dire, par sa douceur, les pécheurs d'intelligence avec lui contre eux-mêmes. Enfin, charitable, qui tolère pour reprendre avec plus de succès, et ne cherche pas dans ses répréhensions l'ostentation de son zèle, mais l'utilité et le salut de son frère.

Car de ces règles violées, vous, mes Frères, qui faites profession de piété, quelles censures ne fournissez-vous pas tous les jours au monde contre la piété même ! je vous l'ai dit souvent ; et on ne sauroit trop le redire, puisque c'est le prétexte le plus universel et le plus plausible, dont le monde se sert tous les jours pour préférer la vie mondaine à celle de la piété, qu'il croit moins sûre pour le salut, que celle du monde même. Vous rendez la vertu odieuse, en la rendant mordante et incommode ; vous lui ôtez tout ce qu'elle a d'aimable et de propre à gagner les cœurs ; vous faites penser au monde que la piété, ce don de Dieu, cette sagesse d'en-haut, cette règle de tous les devoirs, ce doux lien de la société, n'est qu'une humeur cha-

grine et dangereuse, une enflure du cœur, un travers, et une petitesse de l'esprit; le poison des sociétés et des commerces; en un mot, un zèle amer pour les autres, et une indulgence aveugle et excessive pour soi-même. Rendons donc à la vertu par nos attentions, ce qu'elle perd par nos foiblesses. Nous ne réconcilierons jamais le monde avec elle, il est vrai, mais du moins nous le forcerons de la respecter: nous ne la mettrons jamais entièrement à couvert des dérisions et des censures, mais du moins les seuls contempteurs de la religion, le deviendront de la vertu. Corrigeons nos frères en les édifiant, et non en les déchirant. Quand le devoir nous obligera de reprendre, nos exemples auront déjà préparé les voies à nos instructions: nous aurons tout dit en vivant bien; et le monde respectera une piété qui ne se pardonne rien, et qui semble tout pardonner aux autres. C'est ainsi que la pénitence, que les abaissemens, que le zèle du précurseur condamnent le monde; il nous reste à le voir condamné du monde par les mêmes endroits par où il vient lui-même de le condamner.

SI la vie des Justes est une manière de jugement anticipé, qui condamne le monde, on peut dire que la corruption du monde s'élève ici-bas un tribunal, où les Justes ont toujours été condamnés. Ce sont deux tribunaux opposés, dit saint Augustin, qui prononcent mutuellement l'un contre l'autre, des anathèmes et des arrêts de mort; et ce qu'il y a d'étonnant, c'est que souvent les mêmes objets qui fournissent à l'un des motifs de condamnation, forment les arrêts et les jugemens de l'autre. C'est la pénitence, l'humilité, le zèle du précurseur qui condamne le monde; nous l'avons vu; et c'est de sa pénitence même, de son humilité et de son zèle, que le monde prend occasion de le condamner; nous l'allons voir.

Je dis de sa pénitence même. Et certes, mes Frères, quels sentimens de respect, d'admiration, d'amour de la vertu, la vie céleste du précurseur ne devoit-elle pas former dans l'esprit des Juifs? Quel prophète jusques-là avoit paru sur la terre plus austère dans ses mœurs, plus héroïque dans sa pauvreté et son désintéressement, plus éloigné de tout ce qui peut flatter les sentimens les plus innocens de la nature? Cependant cette

vie si austère, cette retraite si profonde, ce détachement si universel, et si propre à faire glorifier le Seigneur dans ses Saints, trouve parmi les Juifs des dérisions, des censures. Loin d'admirer la force de la grâce et le don de Dieu, qui peut élever la foible créature si fort au-dessus de sa propre foiblesse; loin de conclure de si grands exemples d'austérité, que nous pouvons tout en celui qui nous fortifie, et que les difficultés chimériques, que nous trouvons tous les jours dans la sévérité de la loi, sont plutôt les vaines excuses de nos transgressions, que des raisons légitimes qui nous dispensent de son observance; loin de bénir les richesses de la bonté du Seigneur, qui veut bien encore de temps en temps, et dans les siècles les plus corrompus, tirer des trésors de sa miséricorde ces hommes extraordinaires, et montrer ces grands spectacles à la terre, pour animer les foibles, confondre les pécheurs, et fournir à la religion de nouvelles preuves contre l'impiété et le libertinage: ils regardent les saints excès de la pénitence de Jean-Baptiste comme une illusion de l'esprit imposteur, qui le séduit et qui l'anime, comme une frénésie qui s'est emparée de ses sens et de sa raison; comme une vapeur noire qui le trouble, et ne lui fait oublier ce qu'il doit à son corps, que parce qu'il n'est plus en état de se sentir et de se

connoître lui-même; enfin, comme un esprit blessé de l'amour de la singularité, et qui sacrifie au démon de la vanité, et à une complaisance insensée, les sentimens les plus vifs, et les penchans les plus innocens de la nature: *Venit Joannes neque manducans, neque bibens; et dicunt: Dæmonium habet.* (Matth. 11. 18.)

Et telle a été dans tous les temps, mes Frères, la destinée du monde, de tourner à sa perte les mêmes secours que la bonté de Dieu avoit préparés pour son salut. Car, mes Frères, ne craignons pas de le dire ici, et puisque je ne viens pas pour vous édifier, ne cachons rien de tout ce qui peut vous instruire; quelle impression font sur nous les dons de la grâce dans les serviteurs de Dieu, lorsqu'elle les conduit par ces voies rigoureuses et singulières? Que pensez-vous, que dites-vous tous les jours, des ames qui poussées par l'Esprit-Saint, font succéder à vos yeux la retraite aux dissipations du monde, les larmes aux plaisirs, l'austérité des mœurs aux charmes de la volupté et de la mollesse? Quels sentimens réveillent en vous ces grands exemples, ces heureuses singularités, ces preuves éclatantes de la puissance du Seigneur, et de sa miséricorde sur les hommes? En êtes-vous touchés? En êtes-vous seulement édifiés? Enviez-vous leur destinée? Non, mes Frères, leurs austérités saintes, vous

les traitez de singularité et de foiblesse ; leur retraite , de bizarrerie et d'humeur ; leurs larmes , de pusillanimité et de foiblesse. Tantôt , c'est une affectation , et un vain désir de se distinguer , qui les pousse et qui les anime ; tantôt , c'est une ardeur du tempérament , qui croyant se livrer aux mouvemens de la grâce , ne fait que suivre l'impétuosité de la nature ; tantôt , c'est une raison blessée , qui ne voit plus rien au naturel , et à qui il n'est plus que les excès qui puissent plaire : *Venit Joannes neque manducans, neque bibens; et dicunt : Dæmonium habet.*

Que dirai-je ? que de censures ! que de réflexions , qui paroissent même avoir un air de modération et de sagesse ! Car je ne parle pas ici des dérisions que les impies et les libertins font tous les jours de la vertu : et comment respecteroient-ils les hommes , eux qui ne craignent plus Dieu ? Et de quel prix peut être la vertu auprès de ceux qui regardent comme une chimère l'Auteur de tous les dons et de la vertu même ? Je parle des plus sages d'entre les mondains ; de ces hommes prudens selon le siècle , qui ne blasphément pas contre l'Esprit-Saint , comme l'impie ; mais qui veulent juger des dons de Dieu , et de la folie de la croix , sur la fausse sagesse de l'homme. Quels inconvéniens ne trouvent-ils pas aux saintes austérités , et aux larmes heureuses de la

pénitence des Justes ? On voudroit une vertu plus modérée , et qui se fit moins remarquer : on se plaint qu'une piété trop austère désespère plutôt ceux qui en sont témoins , qu'elle ne les encourage ; on redit sans cesse qu'on ne va pas loin , quand on s'y prend si vivement ; que la grande affaire n'est pas d'entreprendre tout ce qu'on peut , mais de soutenir ce qu'on entreprend ; et que la vanité toute seule nous mène souvent à des singularités , dont on fait honneur à la grâce : *Venit Joannes nequemanducans, neque bibens, etc.* Vaine sagesse des enfans des hommes , est-ce à toi à t'élever contre la sagesse de Dieu , et contre les voies admirables de sa grâce et de sa miséricorde , dans la sanctification des Justes ?

Et ne croyez pas , mes Frères , qu'une vertu plus adoucie et plus commune , trouve plus d'indulgence auprès du monde. Le même monde qui prêche tant la modération aux gens de bien ; qui censure si fort les excès de leur piété , et qui condamne si hautement leurs singularités prétendues ; le même monde , dès que les gens de bien paroissent dans des mœurs plus communes , que leur piété n'a rien de trop austère qui frappe et qui surprenne , qu'ils se permettent certains plaisirs innocens , où la bienséance , plutôt que le goût , les conduit ; et qu'ils affectent en tout ce que la loi de

Dieu ne condamne pas, de ressembler au monde, de peur de révolter le monde; ah! c'est alors que le monde triomphe des adoucissements de leur piété: c'est alors qu'on insulte à cette vertu commode et aisée: c'est alors qu'on s'applaudit en secret, de trouver dans les gens de bien, des penchans et des foiblesses prétendues, qui justifient les nôtres; et qu'on se rassure dans les égaremens du vice, en les opposant aux imperfections de la vertu: c'est alors qu'on met bien haut les obligations de l'Évangile; que le monde devient un docteur rigide et outré; et que tandis qu'il se permet, sans scrupule, les plaisirs les plus criminels, il taxe hardiment de crime les délassemens les plus innocens des Justes: c'est alors que ces dérisions si vulgaires, contre l'amour-propre et la vie commode des gens de bien, ne sont pas épargnées; que la piété devient la fable et la risée des pécheurs; et que renoncer au monde n'est plus, selon eux, que chercher avec plus de précaution et de raffinement, les aises et les commodités du monde même.

Et voilà ce que Jésus-Christ reproche aux Juifs de notre Évangile: (car le monde a toujours pensé et parlé de même dans tous les temps.) Jean est venu, leur dit-il, ne mangeant, ni ne buvant, et montrant à la Judée l'exemple de la vie la plus retirée et la plus austère; et vous avez

dit que c'étoit un esprit d'illusion et de fureur, qui le portoit à ces excès: *Venit Joannes neque manducans, neque bibens; et dicunt: Dæmonium habet.* Le Fils de l'homme a paru mangeant et buvant, proposant aux hommes le spectacle d'une vertu plus praticable et plus commune, et se mettant à la portée de tous, pour les sauver tous; et vous avez dit que c'étoit un homme de bonne chère; l'ami des pécheurs et des Publicains; et qui, dans une vie commode et sensuelle, vouloit jouir de la réputation de la vertu et de la sainteté, sans en souffrir les privations et les peines: *Venit Filius hominis manducans, et bibens; et dicunt: Ecce homo vorax, et potator vini, Publicanorum et peccatorum amicus.* (Matth. II. 19.) Et c'est ainsi, ajoute Jésus-Christ, que la sagesse de Dieu, dans la diversité des voies par où elle conduit ses serviteurs, est justifiée par les contradictions insensées du monde; et que les jugemens des enfans des hommes, jamais d'accord avec eux-mêmes, fournissent tous les jours à sa justice de nouvelles armes pour les condamner et pour les confondre: *Et justificata est sapientia à filiis suis.* (Ibid.)

Mais si la pénitence de Jean-Baptiste est condamnée du monde, ses abaissemens ne trouvent pas auprès de lui plus d'indulgence. Oui, mes Frères, le monde qui condamne si fort l'ambition

dans les gens de bien ; qui les accuse si facilement d'aller toujours à leurs fins ; d'être plus vifs sur leurs intérêts, plus délicats, plus pointilleux, plus sensibles aux honneurs et aux préférences ; et de se servir même de la vertu pour y parvenir : le monde qui est ravi d'avoir ce reproche à leur faire ; ce monde lui-même, toujours plein de contradictions, condamne l'humilité du précurseur. L'aveu qu'il fait aux Juifs de son néant et de sa bassesse, et de la grandeur de Jésus-Christ, les éloigne de lui, et ils ne paroissent plus en foule à sa suite. Ses disciples eux-mêmes sont blessés, et ne peuvent souffrir qu'il s'abaisse si fort au-dessous de Jésus-Christ : (car souvent c'est la vanité toute seule, qui nous attache à la réputation de nos conducteurs ; ce n'est pas le désir qu'ils nous soient plus utiles) : ils viennent lui représenter que ce Jésus à qui il a rendu témoignage, se mêle aussi de baptiser, et que le peuple en foule court après lui : *Cui tu testimonium perhibuisti, ecce hic baptizat, et omnes veniunt ad eum.* (Joan. 3. 26.) Ils sont jaloux que la multitude abandonne leur maître pour aller à Jésus-Christ ; et semblent vouloir le blâmer, à force d'avoir rendu Jésus-Christ trop grand, de s'être rendu lui-même vil et méprisable.

Et telle est encore, mes Frères, notre injustice envers la vertu. Nous, qui trou-

vons si mauvais que ceux qui en font profession briguent des dignités et des places ; nous, qui sommes si éloquens sur les voies secrètes et détournées, que les gens de bien savent prendre pour parvenir ; nous, qui leur faisons souvent un crime des grâces mêmes et des honneurs qu'ils fuient, et que leur mérite leur a attirés malgré eux-mêmes ; nous, qui débitons sans cesse que la vertu n'est que le premier ressort de l'ambition ; et que sous un règne surtout où les grâces suivent la piété, la piété n'est souvent que la recherche et la voie secrète des grâces ; nous-mêmes, mes Frères, si un Juste animé de l'Esprit de Dieu, abdique le faste et l'éclat des honneurs du siècle ; s'il fait à la grandeur de la foi et à la vérité de ses promesses, un sacrifice de sa naissance, de son nom, de ses places, de ses talens, pour méditer dans le silence et dans la retraite, les merveilles du Seigneur, et les années éternelles ; s'il préfère la sûreté du repos et les douceurs d'une vie sainte et privée, aux dissipations de l'autorité, et aux périls des prétentions et des espérances ; de quel œil regardons-nous la grandeur de son humilité et le courage héroïque de son renoncement et de sa retraite ? en faisons-nous honneur à la religion et à la puissance de la grâce ? Hélas ! nous y trouvons de la pusillanimité et de la foiblesse : nous appelons

une vie oiseuse et obscure, une vie qui sert de spectacle aux Anges et aux Saints: nous taxons de paresse et de défaut d'élevation, les sacrifices les plus héroïques et les sentimens les plus nobles de la foi: nous donnons à cette sagesse sublime d'en-haut, qui fait regarder au Juste tout ce qui passe comme de la boue, les noms rampans de timidité et de petitesse d'esprit: nous regardons comme des hommes devenus inutiles au monde, ces hommes dont le monde n'est pas digne: et nous qui admirons tant la simplicité de vie, le désintéressement, la fausse sagesse d'un Socrate, et le mépris orgueilleux que les philosophes avoient pour les dignités et pour les richesses; nous, qui ne voyons pas la bassesse et la folie de ces prétendus sages, de chercher pareillement la gloire et la réputation, par une ostentation de vertu, plus méprisable que le vice même; nous-mêmes, mes Frères, nous regardons comme un bon air de mépriser la noble humilité des serviteurs de Dieu, le généreux dépouillement des sages de l'Evangile, la sainte magnanimité de leur foi; et nous donnons à l'extravagance et à la puérilité de l'orgueil les éloges que nous refusons à l'élevation de l'humilité, à la sainte philosophie de l'Evangile, et à la sagesse sublime de la grâce. Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu! et quel est son aveuglement, d'admirer tout ce qui l'avilit,

et de mépriser tout ce qui peut le rendre estimable?

Enfin, non-seulement l'humilité de Jean-Baptiste devient un sujet de mépris pour le monde; mais son zèle même, ce zèle si sage, si éclairé, fournit au monde un dernier sujet de condamnation contre lui.

L'impiété d'Hérodiade et la foiblesse d'Hérode, sont au précurseur un crime de la sainte liberté de son ministère: il devient le martyr de la vérité. Heureux de l'avoir annoncée! Plus heureux encore de mourir pour elle! Heureux d'avoir osé la publier dans le palais des rois, et jusqu'aux pieds du trône, où elle fait rarement entendre sa voix parmi la foule des adulateurs qui l'entourent! plus heureux encore d'avoir ajouté, par son sang, un nouvel éclat à la vérité! Heureux d'avoir condamné le monde par la générosité de son zèle! plus heureux encore d'avoir par son zèle saint et généreux, fourni au monde un sujet de condamnation contre lui.

Oui, mes Frères, le monde ne sauroit pardonner à la vérité, parce que la vérité ne peut rien pardonner au monde. Et dans quelle bouche pouvoit-elle être plus respectable, que dans celle du précurseur? Le prodige de sa naissance, le saint excès de ses austérités, l'éclat de sa réputation, la grandeur de son ministère, les hom-

mages de toute la Judée, l'esprit de tous les prophètes qui paroît revivre en lui ; quel instrument pouvoit choisir la sagesse de Dieu plus propre à rendre gloire à la vérité et à confondre la volupté, si la volupté pouvoit rougir, et si elle ne mettoit pas sa gloire dans sa confusion même et dans son ignominie ?

En effet, il semble que tous les autres vices laissent encore un reste de goût, ou du moins de respect pour la vérité. Mais la volupté en a été de tout temps la plus inexorable persécutrice : il n'est rien de sacré pour elle : tout ce qui s'oppose à sa passion, la rend furieuse et barbare : le sang, la nature, la religion, l'amitié ; il n'est point de droits qu'elle ne viole, point de liens qu'elle respecte ; les crimes les plus affreux ne coûtent plus rien dès qu'ils deviennent nécessaires ; et tandis qu'on nous la présente sous les noms spécieux de tendresse de cœur, de bonté de naturel, de fidélité constante, de sentiments nobles et généreux ; c'est une furie armée de fer et de poison, qui n'épargne rien, et qui est capable de tout, dès qu'on l'incommode ou qu'on la traverse.

Hérodiade n'est touchée, ni de la sainteté de Jean, ni de la dignité de son ministère, ni de l'admiration de toute la Judée, qui le regarde comme un prophète, ni du respect qu'Hérode ne peut refuser à sa vertu, ni enfin de la circonstance

même du festin, où jamais la barbarie elle-même ne s'étoit avisée de mêler les horreurs du sang et de la mort, aux réjouissances de la table. Jean-Baptiste la reprend ; il condamne le scandale de sa passion et de son inceste ; il ose lui reprocher la honte dont elle ne craint pas de se couvrir à la face de toute la Palestine, malgré son rang et sa naissance, et il faut que son sang expie le crime de cette liberté, et qu'elle immole à la fureur de sa passion, cette noble et sainte victime.

Oui, mes Frères, s'il étoit permis de mêler à la joie et à la pompe de cette auguste solennité, le récit de tant de spectacles lugubres que la volupté donne tous les jours à la terre, vous verriez que la barbarie et la fureur ont été dans tous les temps le caractère le plus marqué de ce vice, que le monde appelle la foiblesse des bons cœurs. Vous le verriez, le fer et le poison à la main, répandant le deuil dans les familles, armant l'épouse contre l'époux, le frère contre le frère, le père contre l'enfant, l'ami contre l'ami ; se frayant tous les jours un chemin à l'accomplissement de ses desirs infâmes, par des horreurs secrètes indignes de l'humanité, et trouvant dans la tendresse prétendue d'un cœur voluptueux, tout ce que peut enfanter de plus noir et de plus inhumain, le cœur le plus barbare et le

plus féroce. Voilà où mène cette affreuse passion à laquelle les théâtres impurs donnent des noms si doux et si aimables.

Mais n'allons pas si loin; arrêtons-nous à la foiblesse d'Hérode. Voyez ce que l'empire de la volupté peut sur les cœurs même les mieux faits, et les plus capables de vérité, d'humanité et de justice. Il n'a pas la force de refuser la tête du précurseur. Il frémit en secret de l'horreur et de la barbarie de cette injustice; il se rappelle toute la sainteté et toute la réputation de ce prophète; il est triste, dit l'Evangile; et c'est à regret qu'il va souiller ses mains du sang innocent: mais c'est la volupté qui le demande: et que peut-on refuser à la volupté, lorsqu'une fois elle s'est rendue maîtresse d'un cœur, et qu'on en est devenu l'esclave? L'honneur, la raison, l'équité, notre gloire, notre intérêt même, ont beau se révolter contre ce qu'elle exige: ce sont de foibles moniteurs; rien n'est écouté. Demandez à un homme public une grâce injuste, onéreuse au peuple, et dommageable à l'Etat: en vain sa place, sa conscience, sa réputation l'en détournent; si c'est la volupté qui demande, tout cède, et vous êtes sûr d'obtenir. Sollicitez auprès d'un grand la disgrâce, la perte d'un rival innocent, et dont le mérite fait tout le crime auprès de vous, en vain le public va se récrier contre cette injustice; dès que la volupté

le demande, vous êtes bien exaucé. Qu'un homme en place ait le malheur de déplaire à une autre Hérodiade: en vain ses talens, ses services, sa probité parlent pour lui: en vain l'Etat souffrira de son éloignement; c'est la volupté qui le demande; il faut qu'il soit sacrifié; et le prince aimera mieux s'attirer le mépris et l'indignation publique, en sacrifiant un serviteur fidèle et utile à l'Etat, que contrister un moment l'objet honteux de sa passion. Mais d'un autre côté, proposez-lui un sujet indigne, sans vertu, sans talens, que l'honneur même d'une nation rougiroit de voir en place, et dont l'incapacité blesseroit la bienséance publique; il devient capable des emplois les plus hauts et les plus importants, dès que la volupté le désigne. Que l'Etat périsse entre ses mains, que le gouvernement en soit déshonoré, que les étrangers s'en moquent, que les sujets en murmurent, la volupté le portera au faite des honneurs, et ne craindra point d'augmenter par la singularité et l'injustice de ce choix, l'éclat et le scandale du vice. O! passion injuste et cruelle! que faudroit-il pour l'arracher du cœur des hommes, que les mêmes armes dont tu te sers pour les captiver et pour les séduire?

Telle est la récompense que trouve sur la terre le zèle de Jean-Baptiste: telle est la destinée de la vérité, toujours odieuse,

parce qu'elle ne nous est jamais favorable. Les grands surtout font comme une profession publique de la haïr, parce que d'ordinaire elle les rend eux-mêmes très-haïssables. Ils lui donnent toujours les noms odieux d'imprudence et de témérité, parce que l'adulation seule usurpe auprès d'eux le nom glorieux de la vérité : trop heureux, dans la dépravation des mœurs où nous vivons, de trouver encore des hommes qui osent la leur dire ; mais encore plus à plaindre aussi de ne la connoître que pour la mépriser, et de se croire au-dessus de la vérité, parce qu'ils se voient au-dessus de tous ceux qui la leur annoncent.

Pour nous, mes Frères, aimons la vérité, lors même qu'elle nous condamne : n'aimons dans les hommes que la vérité, parce qu'elle seule les rend aimables. L'adulation et la duplicité sont le caractère des âmes basses et mal nées : quiconque est capable de louer le vice, est incapable de vertu. Méprisons ceux qui nous flattent, parce qu'ils ne louent en nous que ce qui nous rend méprisables ; ne comptons pour nos amis, que les amis de la vérité ; laissons-lui un libre accès auprès de nous ; allons même au devant d'elle, et cherchons-la lors même qu'elle nous fuit et se cache. Plus nous sommes élevés, plus elle s'éloigne de nous, et plus aussi nous devons lui tendre la main,

afin qu'elle se rapproche : elle ne fuit que ceux qui la craignent. Aimons-la, et nous l'aurons bientôt connue. Il est si grand d'aimer à se connoître soi-même ! et après l'avoir cherchée sur la terre, elle fera notre joie et notre éternelle félicité dans le ciel.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR

DE SAINTE MAGDELEINE.

Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.

Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. Luc. 7. 47.

L'AMOUR est le principe et le mérite de la pénitence ; et quoique la crainte du Seigneur soit un don de l'Esprit-Saint, il est rare qu'une douleur qui n'aime pas ne soit la nature toute seule qui craint, ou l'amour-propre qui se déguise. Le péché, dit saint Augustin, n'est que le dérèglement de l'amour ; la pénitence doit donc en être l'ordre, puisque son office est de rétablir dans l'état naturel ce que le péché avoit renversé. Nous ne sommes coupables devant Dieu, que lorsque nous aimons ce qu'il ne faudroit pas aimer, et tous nos vices ne sont que des amours injustes. Nous ne saurions donc être de sin-

POUR LE JOUR, etc.

145

ères pénitens qu'en rendant à notre bien véritable un amour que nous lui avons injustement ravi ; autrement la pénitence ne seroit ni le remède du péché, ni la réconciliation du pécheur. En un mot, c'est l'amour qui décide de tout l'homme : nous sommes justes, s'il est réglé ; s'il est dérégé, nous sommes pécheurs : et lui seul fait nos vertus comme nos vices.

Ne soyez donc pas surpris, mes Frères, si la pénitence de Magdeleine n'est venue jusqu'à nous qu'avec l'éloge de son amour ; et si Jésus-Christ ne nous donne point d'autre raison de sa grande miséricorde envers cette pécheresse, si ce n'est qu'elle a beaucoup aimé : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.* On ne nous dit pas que plusieurs péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup pleuré, parce qu'elle a répandu avec une sainte profusion des parfums précieux sur les pieds du Sauveur, parce qu'elle n'a cessé de les baiser. Pourquoi cela, mes Frères ? c'est que les larmes, les saintes largesses, la participation même au corps du Seigneur, figurée par les baisers de ses pieds, les pratiques extérieures d'humiliation ne sont que comme le corps de la pénitence : c'est l'amour qui en est l'ame ; et vous pleurez en vain, si ce n'est pas l'amour lui-même qui pleure ; vous répandez en vain vos richesses, si ce n'est pas l'amour qui les répand ; vous donnez en vain le baiser de

paix au Sauveur, si ce n'est pas l'amour qui le donne; en un mot, vous ne faites rien, et vous n'êtes rien vous-mêmes, si vous n'aimez pas.

Voulez-vous donc, mes Frères, lorsque vous vous prosternez aux pieds des ministres de l'Eglise, entendre sortir de la bouche du Sauveur cette sentence favorable : vos péchés vous sont remis? Aimez, dit un Père : *Absolvi vis? ama*. Je ne vous dis pas, changez vos deux yeux en deux fontaines de larmes comme David; frappez votre poitrine comme le Publicain; déchirez vos vêtemens, et couvrez-vous de cendres et de cilice, comme le roi de Ninive; rendez quatre fois autant que vous avez pris, et partagez avec les pauvres ce qui vous reste, comme Zachée; renoncez à une profession funeste à votre innocence, et quittez la banque, comme Lévi : mais je vous dis, aimez : l'amour vous apprendra l'art sacré de la pénitence; il ne faut plus de leçons à un cœur que l'amour instruit; et comme il efface tous les vices, il apprend aussi toutes les vertus.

Voilà les instructions que nous donne l'illustre pénitente, dont l'Eglise rappelle aujourd'hui la conversion. Comme elle avoit beaucoup aimé le monde, elle aime beaucoup Jésus-Christ; et l'excès de ses passions devient le modèle de sa pénitence. Or, elle avoit aimé le monde d'un amour

amour de goût et de vivacité, qui adoucissoit tout ce qu'elle trouvoit de pénible dans ses voies; d'un amour de préférence jusqu'à tout sacrifier au monde : c'est ainsi qu'elle aime Jésus-Christ. C'est un amour tendre et ardent, qui adoucit tout ce qu'elle entreprend de plus amer pour lui; c'est ma première réflexion : un amour fort et généreux qui ne connoît plus rien qu'elle ne lui sacrifie; c'est ma seconde réflexion. Voilà, mes Frères, toute l'histoire de sa conversion et tout le sujet de cette instruction. *Ave, Maria, etc.*

PREMIÈRE PARTIE.

LA grâce de la conversion imite et suit d'ordinaire le caractère du cœur qu'elle touche : elle ramène l'ame pécheresse à Jésus-Christ par les mêmes voies qu'elle s'en étoit égarée; et sans détruire ses penchans, elle les sacrifie, et fait servir à la justice ce qui avoit jusques-là servi au péché. La fureur de Saul contre les ennemis prétendus de la religion de ses pères devient une ardeur divine contre les ennemis de la foi de Jésus-Christ : un zèle aveugle en avoit fait un persécuteur; un zèle saint et ardent en fait un Apôtre. La nature fournit, pour ainsi dire, le fonds à la grâce; et la miséricorde

Panegyriques.

* G

corde de Dieu trouve toujours dans nos passions, les moyens mêmes de notre pénitence.

Or, voilà ce qui se passe aujourd'hui dans le changement de Magdeleine. C'étoit une femme pécheresse dans la ville de Jérusalem : *Mulier quæ erat in civitate peccatrix*; (*Luc. 7. 37.*) car souffrez, mes Frères, que je suive ici le langage le plus commun de l'Eglise, et que, sans entrer dans des discussions inutiles à l'édification des mœurs, je confonde avec la tradition des siècles, ce que la critique de ce siècle a cru devoir distinguer. C'étoit donc une femme pécheresse, c'est-à-dire, une personne mondaine, plus occupée de ses amours que de ses misères; plus attentive à plaire qu'à édifier; plus touchée du plaisir que de son salut. La plupart des Saints ont borné là tous ses crimes, et n'ont pas cru qu'il y eût eu du dérèglement grossier dans sa conduite: voilà néanmoins ce que l'Évangéliste appelle une femme pécheresse; car la foi ne juge pas de nos mœurs comme l'usage; et il n'est pas surprenant que ce qui paroît presque innocent au siècle, soit une abomination dans le langage de l'Esprit de Dieu : *Mulier in civitate peccatrix*.

Or, le monde avoit trouvé dans Magdeleine un de ces cœurs tendres et faciles que les premières impressions blessent; un de ces cœurs habiles et ingé-

nieux dans le choix des moyens les plus propres à plaire; un de ces cœurs ardents et généreux, où les passions ne savent pas même garder de mesures. La grâce trouve dans les mêmes caractères de son cœur les heureuses ressources de sa pénitence. Entrons dans le détail, et accordez-moi votre attention.

En premier lieu, le monde avoit trouvé dans Magdeleine un de ces cœurs faciles que les premières impressions blessent; un de ces caractères que tout entraîne, et à qui tout devient presque un écueil; que la complaisance gagne; que l'exemple séduit; que les occasions changent, et auxquels une circonstance de plaisir fait oublier mille désirs de pénitence. Or, voilà la première disposition que la grâce fait aujourd'hui servir à son salut.

Le bruit que les prodiges et la nouvelle doctrine de Jésus-Christ faisoient dans Jérusalem, avoit sans doute excité la curiosité de cette pécheresse: elle voulut entendre cet homme extraordinaire qui se vantoit d'avoir les paroles de vie et de salut. Elle vit ce nouveau prophète; ces traits de majesté répandus sur son visage; cette douceur capable de gagner les cœurs les plus farouches; cet air de pudeur et de sainteté devant qui la conscience criminelle ne pouvoit soutenir sa honte, ni s'empêcher de rougir en secret; ce zèle ardent et désintéressé qui ne paroissoit

touché que du salut du pécheur; cette autorité nouvelle qui instruisoit avec poids et qui parloit avec dignité; cette liberté prophétique qui ne faisoit acception de personne, et qui enseignoit la voie de Dieu dans la vérité: elle entendit les paroles de grâce qui sortoient de sa bouche, et qui portoient des traits célestes et une onction ineffable dans les cœurs. Ce cœur si facile pour le monde ne se défendit pas long-temps contre Jésus-Christ. De nouvelles agitations naissent dans son ame: les idées de la vertu que ce prophète vient donner aux hommes, la surprennent et la lui rendent déjà aimable: les couleurs terribles avec lesquelles il peint le vice, l'alarment; et déjà elle se propose des mœurs plus dignes de sa gloire et de son nom. Inquiète, combattue, déjà à demi-pénitente: Quel est cet homme, se dit-elle sans doute en secret, et quelle est cette nouvelle doctrine? Ne seroit-ce point un prophète qui connoît les secrets des cœurs? Ses regards tendres et divins m'ont mille fois démêlée dans la foule; et comme s'il eût vû les misères secrètes de mon cœur, ou les mouvemens inexplicables que ses paroles y opéroient, il a eu sur moi des attentions particulières; il n'a, ce me semble, parlé que pour moi seule. Quand il convioit avec des charmes si saints les ames qui sont lassées dans la voie de l'iniquité, et qui gémissent

sent sous le poids de leurs chaînes, de venir chercher un repos véritable auprès de lui, ah! sans doute il m'adressoit le discours, et avoit en vue la triste situation où je me trouve. Lorsqu'il enseignoit que l'esprit impur ne peut être chassé que par le jeûne et par la prière, je sentois qu'il vouloit prescrire des remèdes à mes maux. Quand il déclaroit que les péchesses précèderoient les Pharisiens dans le royaume de Dieu, je vois bien que son dessein secret étoit d'encourager ma faiblesse par l'espérance du pardon. Il n'a parlé de la reine de Saba, qui vint des extrémités de la terre entendre la sagesse de Salomon, que pour m'avertir de ne point négliger le salut que le Seigneur me présente, et d'écouter celui qui est plus grand que Salomon même. Toutes ses instructions avoient quelque rapport secret à mes besoins et à mes erreurs: ah! sans doute, c'est un prophète envoyé de Dieu pour me retirer de mes voies égarés.

Voilà les premières impressions de Jésus-Christ sur cette ame: les mêmes facilités que les attraites des passions avoient trouvées en elle pour le monde, la grâce les trouve pour le salut. Ce devoit être, il est vrai, une heureuse disposition pour le ciel, que d'être né avec un cœur tendre et facile à émouvoir; et le Seigneur, en vous faisant naître telle, vous qui m'é-

coutez, avoit voulu sans doute mettre en vous une ame plus à portée de sa grâce, si j'ose le dire : cependant c'est par là que vous périrez. Tout vous touche, rien ne vous corrige. Susceptible de sentimens de salut, susceptible d'impressions mondaines, vous vous attendrissez à un discours évangélique, et vous allez vous attendrir à un spectacle profane : vous n'êtes pas insensible aux inspirations du Ciel comme tant de pécheurs endurcis ; mais vous les portez dans le monde, où de nouvelles impressions les effacent : vous gémissiez quelquefois sous le poids de vos chaînes, et vous en suivez toujours la triste destinée. Loin des plaisirs vous voulez tout quitter ; du moment qu'ils approchent, ils vous retrouvent la même : au milieu du monde et de ses amusemens, vous poussez quelquefois en secret des soupirs vers le ciel, que la tristesse secrète du péché, que le dégoût lui-même vous arrache ; et au fond de la retraite où vous vous cachez quelquefois, votre cœur vous rentraîne d'abord en Egypte, et vous regrettez des joies dont vous venez seulement de vous séparer. Caractère dangereux pour le salut. Les ames endurcies une fois touchées peuvent se convertir ; mais vous, vous pouvez être touchée, et ne sauriez être convertie : imitez Magdeleine, et faites servir vos foiblesses mêmes à votre sanctification.

En effet, le monde, en second lieu, avoit trouvé en Magdeleine un cœur habile et ingénieux dans le choix des moyens pour arriver à ses fins. Car, mes chers Auditeurs, jusqu'où ne va pas la fatale habileté de la passion ! David a bientôt trouvé le secret de rappeler Urie, et de couvrir par cet artifice la honte de sa foiblesse. Que d'expédiens ne fournit-elle pas pour sortir des embarras les plus épineux ! Le fils du roi de Sichem inventa d'abord des moyens pour vaincre les obstacles que la différence du culte et de la religion mettoit à son amour pour Dina. Que de ressources dans les occasions les plus difficiles ! La perfide Dalila concilie sans peine ses égards pour Samson avec ses complaisances secrètes pour les Philistins. On trompe les yeux les plus attentifs ; et Jacob trouve des idoles dans sa maison malgré toute sa vigilance : on cache sous des apparences pénibles les voies de la passion ; et le fils de David se résout à feindre des maux trompeurs pour dérober aux yeux de la cour la plaie véritable et honteuse qu'il porte dans l'ame : on y fait servir ceux mêmes qui auroient intérêt de la détruire ; et l'infidèle épouse de Putiphar réussit à faire de son propre époux le vengeur de son indigne foiblesse : on la couvre sous le voile de la piété et de la religion ; et les femmes d'Israël, au temps d'Héli, sous prétexte de venir sa-

crifier au Seigneur, venoient participer aux dérèglements sacrilèges des enfans de ce pontife. Que dirai-je encore? On va à ses fins par des routes qui sembloient mener à des fins toutes opposées : en un mot, la passion est toujours ingénieuse, et des personnes nées d'ailleurs avec un esprit borné et des talens médiocres, sont ici habiles et éclairées, dit Saint Ambroise : *Ad inquirenda delectationum genera astuti sunt qui appetentes sunt voluptatum.* (S. Amb. de parad. c. 12.)

Or, cette malheureuse prudence qui avoit conduit Magdeleine dans les voies de l'iniquité, devient une pieuse sagesse dans les démarches de sa pénitence. Quels saints artifices n'emploie-t-elle pas pour toucher celui à qui elle veut plaire, et pour en obtenir le pardon des fautes qu'elle vient pleurer à ses pieds ! Premièrement, elle choisit la salle d'un festin, c'est-à-dire, un lieu qui, l'exposant à la risée et à la censure publique, intéressera Jésus-Christ pour elle, et le touchera de pitié sur les outrages auxquels elle a bien voulu s'exposer pour venir à lui : secondement, une circonstance où les grâces s'accordent plus facilement, et où la joie innocente du repas ne permet pas de rebuter une infortunée qui vient reconnoître sa faute : troisièmement, des témoins tous Phariséens, c'est-à-dire, durs envers les pécheurs, et devant qui Jé-

sus-Christ, pour confondre leur dureté, se plaisoit à donner des marques de bonté et de tendresse envers les brebis égarées : quatrièmement, elle emploie une confusion salutaire ; elle n'ose se présenter à lui ; elle s'arrête derrière, dit l'Évangile : *Stans retrò* ; elle se laisse tomber à ses pieds de douleur et d'accablement ; elle n'ose même lever les yeux jusqu'à celui en qui elle a mis pourtant sa plus douce espérance ; elle ne fait plus que rougir de ses égaremens : déjà elle voudroit se cacher aux yeux de tous les hommes, et ne montrer plus à Jérusalem une pécheresse qui en avoit été le scandale et comme le péché public, dit un Père : elle ne parloit point ; sa douleur, ses larmes, sa posture, sa confusion, tout parle pour elle : *Stans retrò secùs pedes Jesu.* (Luc. 7. 38.)

Elle auroit pu trouver sans doute de vaines excuses pour adoucir au moins aux yeux de son Sauveur l'excès de ses égaremens, son âge, sa naissance, des penchans de foiblesse nés avec elle, ses talens malheureux, le dérèglement de Jérusalem, la licence des mœurs de son siècle, l'exemple des autres femmes de la Palestine, l'ignorance où elle étoit de la doctrine de Jésus-Christ, autant de prétextes spécieux à une ame moins touchée. Notre sainte pécheresse laisse à la bonté de son Seigneur à juger de la nature de ses fau-

tes : elle pleure, elle se tait ; et voilà toute l'apologie qu'elle veut faire de sa conduite. Prostrée à ses pieds , ne parlant plus que par ses larmes : Il me connoît, dit-elle en secret ; il voit mes besoins et mes désirs ; ma foiblesse , mes efforts impuissans , et les gémissemens de mon cœur ne lui sont point inconnus : que pourrois-je lui dire, qu'il ne lise lui-même au fond de mon ame , et qui puisse égaler ce que je sens ? Agitée de mille mouvemens divers, elle espère, elle tremble, elle rougit, elle se rassure, elle aime, elle s'afflige ; mais elle se tait. Ce n'est pas la honte d'avouer ses désordres ; ah ! ses larmes les publient assez : c'est un artifice de son amour ; un silence de confusion lui paroît plus propre à toucher son Libérateur, que l'aveu le plus éloquent de ses foiblesses.

Enfin, elle emploie une humilité profonde : elle répand des parfums précieux, et ne veut pas presque que le Sauveur s'en aperçoive ; elle ne les répand que sur ses pieds, comme pour lui cacher le prix de sa sainte profusion ; elle ne veut attirer les regards de son Libérateur que sur les misères de son ame, et point du tout sur le mérite de ses œuvres. Elle regarde les pieds sacrés du Seigneur comme son partage, trop heureuse encore qu'on veuille l'y souffrir : elle laisse à ses disciples bien-aimés le sublime avantage de reposer dans

son chaste sein, ou de répandre des parfums sur sa tête. Elle sait, dit saint Bernard, qu'il faut gémir long-temps à ses pieds, avant que de venir lui donner le baiser de paix dans l'Eucharistie ; que la précipitation est ici périlleuse : et que comme dans l'Eglise du ciel il n'y aura que ceux qui auront lavé leurs vêtemens dans le sang, et qui seront venus d'une grande tribulation, qui auront droit d'environner l'autel de l'Agneau ; ah ! de même dans l'Eglise de la terre, il n'y a que ceux qui ont lavé leurs souillures dans le sang de la pénitence, et qui ont passé par les tribulations de la croix, à qui il soit permis de se présenter à sa table.

Voilà les saints artifices de l'amour de Magdeleine ; elle avoit été prudente dans le mal, elle est prudente pour le bien : au lieu que souvent habiles dans la recherche des plaisirs et dans la conduite de vos passions, femmes du monde, une seule démarche de conversion vous jette dans des embarras étranges. Vous ne savez plus par où vous y prendre, quand il faut se déclarer pour Jésus-Christ : c'est ici où toute votre habileté et toutes vos ressources vous abandonnent ; tout vous arrête, tout vous alarme ; tout est pour vous perplexité ; votre esprit n'est plus ingénieux à trouver de ces moyens heureux qui viennent à bout de tout. Vous êtes en peine comment faire consentir un époux

à vos résolutions de pénitence, et vous avez su le faire consentir à des démarches qu'il étoit peut-être si fort intéressé d'empêcher. Vous ne croyez pas pouvoir vous faire dans la piété des amusemens innocens qui vous soutiennent; et vous en inventez tous les jours de nouveaux dans le monde pour égayer votre ennui et vos dégoûts. Vous hésitez comment vous pourrez éloigner de vous certaines personnes si funestes à vos nouveaux desseins de vertu; et vous étiez si habiles autrefois à vous défaire de celles que la sagesse et la piété rendoient importunes à vos plaisirs. En un mot, vos passions étoient fécondes en ressources; votre pénitence succombe aux plus légers obstacles. D'où vient cela? Ah! c'est le cœur qui fournit les expédiens, et le vôtre n'est pas bien touché; c'est l'amour qui rend habile, et vous n'aimez pas: la grâce est toujours moins ingénieuse en vous que la passion, parce que votre pénitence n'est jamais aussi sincère que votre égarement; et que différente de Magdeleine, vous n'aimez pas Jésus-Christ comme vous aviez aimé le monde.

Aussi, en troisième lieu, le monde avoit trouvé dans Magdeleine un cœur ardent où les passions ne savoient pas même garder de mesures; c'est-à-dire, prompt, et pour qui un plaisir différé étoit un supplice; extrême dans ses joies, comme dans

ses chagrins; aveugle, qui ne connoissoit ni périls ni obstacles, et qui croyoit facile tout ce qui pouvoit servir à sa passion.

Or, voulez-vous voir en elle les mêmes traits dans le caractère de son amour pour Jésus-Christ? A peine eut-elle appris, dit l'Évangile, que le Sauveur étoit entré dans la maison du Pharisien: *Ut cognovit.* (*Luc. 7. 37.*) Remarquez ici, premièrement, la promptitude de son amour: la première occasion qu'elle trouve de venir se jeter aux pieds du Sauveur, elle en profite; elle y court. Elle ne balance pas des années entières entre la grâce et la passion; elle n'est pas ingénieuse comme vous l'êtes si souvent, femmes du monde, à trouver sans cesse des prétextes pour remettre à un autre temps cette première démarche: sa jeunesse ne lui fournit pas de ces raisons frivoles qui persuadent d'attendre un âge plus sérieux et moins propre au monde. On n'aime pas quand on peut différer. Ah! bien loin de vouloir reculer, et de renvoyer au soir de sa vie, elle voudroit pouvoir renaître pour recommencer à aimer son Seigneur en commençant à vivre; sa douleur la plus amère est de l'avoir connu si tard; ce qui lui reste de vie, ne peut la consoler de ce qu'elle en a perdu en des amours insensés: elle sent qu'on ne peut trop tôt aimer ce qu'on aimera toujours, et elle veut régagner les jours d'indifférence par

un saint empressement de tendresse : *Ut cognovit.*

En effet , mes chers Auditeurs , la promptitude est essentielle à la conversion ; la grâce a des momens heureux , que ni le temps , ni les années , ni les mêmes circonstances ne ramènent plus. Ce jeune homme de l'Évangile , qui , appelé par Jésus-Christ , voulut aller ensevelir son père avant que de le suivre , manqua son moment ; et nous ne lisons pas qu'il revint ensuite se mettre au nombre de ses disciples. L'Esprit de Dieu est cet Esprit , dont parle le prophète , qui va et qui ne revient plus : et tout dépend de savoir entendre sa voix , et de l'arrêter dans notre cœur lorsqu'il y passe et qu'il nous visite : un désir de pénitence envoyé est presque un préjugé certain que vous ne vous repentirez plus. Voilà la promptitude de l'amour de Magdeleine.

Remarquez-en , secondement , la vivacité. Le monde avoit trouvé en elle un de ces caractères extrêmes qui ne se donne jamais à demi : c'est ainsi qu'elle aime Jésus-Christ : tout ce que l'amour a de plus vif et de plus extrême , pour ainsi dire , elle le sent ; toutes les marques de la douleur la plus profonde , elle les donne. Les suites ne diminuent rien à cette ardeur : le dernier jour de sa pénitence ressemblera à la première démarche de sa conversion. Partout dans l'Évangile elle

nous sera représentée comme une amante vive et fervente : tantôt nous la verrons prosternée aux pieds du Sauveur , s'exposant même aux reproches de sa sœur Marthe , plutôt que de perdre un instant de vue le Libérateur qu'elle aime ; tantôt transportée d'amour pour lui , elle courra à son tombeau avant tous les disciples , et les larmes qu'elle y répandra seront aussi abondantes , que celles qui arrosent aujourd'hui ses pieds divins dans la salle du Pharisien ; tantôt en le rencontrant sous une forme étrangère : Si vous l'avez enlevé , lui dira-t-elle , dites-le-moi et je l'emporterai. On ne sait quel est celui qu'elle redemande ; elle ne pense pas même à le nommer ; son cœur en est si plein , qu'elle suppose que le cœur de tous les hommes en est occupé comme le sien : *Si tu sustulisti eum , dicito mihi ;* (Joan. 20. 6.) elle ajoute qu'elle l'emportera ; une fille foible , accablée de tristesse , seule , elle se persuade qu'elle aura assez de force pour emporter le corps mort de son Sauveur : *Et ego eum tollam ;* (Ibid.) son amour croit tout possible : tantôt enfin , l'ayant reconnu , elle ne sera plus maîtresse de son cœur ; elle courra à lui avec un saint transport ; elle voudra encore embrasser ses pieds sacrés si heureux pour elle , et qui furent les premiers confidens de sa douleur et les premiers asiles de sa pénitence : partout elle soutiendra

ce caractère de ferveur et de vivacité qui commence sa conversion, et la durée de sa carrière ne la verra jamais ni ralentie ni moins fidèle.

Instruction importante, mes chers Auditeurs! Les conversions les plus vives finissent d'ordinaire par la tiédeur et par le relâchement. On se repose après les premières démarches, comme si l'on étoit déjà arrivé au bout de sa course : on se relâche sur mille pratiques saintes que la vivacité de la douleur avoit d'abord inspirées : d'un pénitent zélé on devient un tiède Chrétien : nos péchés une fois pleurés ne nous paroissent plus dignes de nos larmes ; et l'on trouve souvent dans la tiédeur de la pénitence, l'écueil qu'on avoit cru éviter en sortant du dérèglement du vice.

Enfin, à la vivacité constante de notre heureuse pécheresse, ajoutez-y encore l'aveuglement de son amour, pour ainsi dire. Car quoique la grâce soit une lumière céleste qui éclaire l'esprit en même temps qu'elle échauffe la volonté, il est vrai de dire néanmoins qu'elle aveugle la raison charnelle sur mille difficultés que l'amour-propre oppose d'ordinaire aux premières démarches de la conversion, et qu'ainsi la charité a ses saintes erreurs comme la cupidité a les siennes.

En effet, mes Frères, que de difficultés Magdeleine n'auroit-elle pas pu prévoir

dans son changement ! Tant de liaisons à rompre, tant d'occasions à éviter, tant de commerces à fuir : difficultés du côté de l'âge, du côté des penchans, du côté du rang, du côté des maximes qu'elle alloit embrasser : que de réflexions devoient naître dans son esprit, si son cœur lui eût permis d'en faire ! mais le saint amour ne raisonne pas. Que ne pouvoit-elle pas se dire à elle-même ? Que vais-je faire ? je m'expose sans savoir si je serai écoutée. A la vérité ce prophète assure qu'il n'est venu que pour les pécheurs ; mais une pécheresse telle que je suis peut-elle se promettre un accueil favorable ? ne pourra-t-on pas croire que ma douleur n'est pas sincère, et que c'est ici quelque secret dépit qui n'aura point de suites ? Est-ce bien prendre son temps que d'aller troubler par des larmes la joie d'un festin ? D'ailleurs, suis-je bien sûre même si mon changement ne sera pas une douleur passagère, une vivacité d'un instant, et si après avoir fait une démarche d'éclat j'en pourrai soutenir les suites ?

Que ne vous dites-vous pas tous les jours à vous-même, Ame infidèle, dans des circonstances bien plus favorables au salut, que ne l'est celle où se trouve aujourd'hui Magdeleine ? Elle pouvoit du moins se faire un prétexte de son âge ; et vous déjà sur le retour, vous ne comprenez pas encore comment on peut se passer du monde ;

les empressemens qu'on y avoit pour elle auroient pu l'arrêter; et mille désagrémens ne sauroient en détacher votre cœur: la singularité de sa démarche dans Jérusalem, où peut-être seule et la première elle s'alloit déclarer pour Jésus-Christ, auroit pu former encore un nouvel obstacle; et vous, environnée de saints exemples de tant de femmes chrétiennes qui vous montrent la voie du salut, vous n'oseriez vous déclarer pour la piété; tout vous paroît des obstacles; vous voulez tout peser, tout examiner avant que de faire le premier pas, et vous n'avez jamais pris assez de mesures.

Ah! mes chers Auditeurs, les précautions excessives dans un commencement de pénitence, outre qu'elles ne supposent qu'un cœur à demi-touché, elles ne sont jamais heureuses: la grâce, dans ses premiers mouvemens surtout, a d'heureuses imprudences qui révoltent la sagesse humaine, mais qui consomment l'ouvrage du salut. Je ne veux pas dire par là que pour mourir au monde et servir Dieu, il faille renverser toutes les règles de la prudence, et négliger tous les moyens humains nécessaires pour aplanir les obstacles que notre état ou notre rang peuvent mettre à notre conversion, sous cette fausse confiance que c'est à Dieu seul à conduire son ouvrage. Je sais que la raison est donnée à l'homme pour le conduire; et

c'est tenter Dieu et sortir de l'ordre de la Providence, que de ne pas consulter une lumière qu'il a mise lui-même en nous. Mais je veux dire, que trop de prévoyance et de circonspection arrête toujours l'ouvrage de la grâce; je veux dire, que dans les premières démarches de la pénitence surtout, ah! il faut laisser quelque chose à faire à l'Esprit qui nous touche, ne vouloir pas tout prévoir soi-même, s'abandonner à Jésus-Christ sur mille difficultés auxquelles on ne voit pas de ressources, et avoir encore plus de foi et de confiance que de raison; je veux dire, que lorsqu'on laisse à l'amour-propre le loisir des réflexions, la grâce y perd toujours quelque chose, et quelquefois on perd la grâce soi-même. Matthieu au premier ordre qu'il reçoit de Jésus-Christ quitte son bureau, et ne pense pas même à rendre compte de son administration, ni à justifier devant ses maîtres une retraite si prompte et si suspecte dans les personnes de son emploi. Pierre jette les filets dans la mer, quoique le travail ingrat de toute une nuit, ne semblât lui promettre que des soins inutiles de ce nouvel effort; il n'a que la parole du Sauveur pour garant de son entreprise, et le succès répond à sa confiance: *In verbo tuo laxabo rete.* (Luc. 6. 5.) Au contraire, il enfonce sous les eaux dès qu'il fait trop d'attention au péril où il se trouve, et Jésus-Christ

l'abandonne dès qu'il commence à raisonner et à se défier.

Pourquoi vous défiez-vous de vous-même ? pourquoi vous inquiétez - vous tant sur des suites de votre pénitence, comme sur des voies amères et tristes qui vont d'abord vous lasser ? Pourquoi n'osez-vous vous déclarer pour Jésus-Christ, par la crainte toute seule de ne pouvoir soutenir une démarche d'éclat ? Le Seigneur qui a déjà commencé son ouvrage en vous, ne sera-t-il pas assez puissant pour le continuer ? S'il a pu vous toucher tandis que vous étiez encore dans le crime, ne saura-t-il vous soutenir, quand vous serez devenu Juste ? S'il a su vous tirer du bourbier, refusera-t-il de vous donner la main lorsque vous commencerez à marcher dans la voie du salut ? S'il vous a cherché lorsque vous étiez si loin de lui, et que comme une brebis égarée vous erriez dans des pâturages étrangers ; ah ! ne saura-t-il pas vous retenir quand vous serez retrouvée, et qu'il vous aura ramenée au bercail ? Vous êtes foible, dites-vous ; mais ne vous connoît-il pas ? Et vos mœurs passées ne l'ont-elles pas mieux instruit que tout autre de votre foiblesse ? Reposez-vous - en sur ses soins et sur la connoissance qu'il a de votre cœur. Vous êtes d'un goût changeant, et vous craignez tout de votre inconstance. Ah ! les créatures ont pu fixer cette légèreté par l'injuste amour

que vous avez eu si long-temps pour elles ; et vous croyez que votre Dieu aura moins de crédit sur votre cœur ? Vos inconstances passées ne venoient que de la fausseté et de l'insuffisance des biens que vous aimiez ; ne pouvant vous satisfaire, ils ne pouvoient vous fixer ; mais Dieu seul remplira tous vos besoins, et vous ne souhaiterez plus rien quand une fois vous aurez goûté combien il est doux d'être à lui.

Oui, mes Frères, la foi d'une ame véritablement touchée est une foi généreuse : les montagnes mêmes ne l'arrêtent pas ; elle se promet de les transporter comme des grains de sable ; et quand on aime vivement, ou l'on ne voit plus d'obstacles, ou ils deviennent eux-mêmes des moyens de salut. Ainsi, Magdeleine eut pour Jésus-Christ la même vivacité qu'elle avoit eue pour le monde : mais l'amour de préférence fut encore égal ; et tout ce qu'elle avoit sacrifié au monde dans ses dérèglements, elle le sacrifia à Jésus-Christ dans sa pénitence.

SECONDE PARTIE.

J'APPELLE, avec S. Augustin, amour de préférence, ce poids dominant de notre ame, qui rappelle à lui tous nos moindres penchans ; cet amour qui prévaut sur tous nos amours, qui décide de nos choix, qui règle nos jugemens, qui devient le

principe de toutes nos actions ; cet amour, comme dit saint Paul , que nulle tribulation ne peut éteindre , nul péril alarmer , nulle espérance corrompre , à l'épreuve de la faim et de la nudité , plus fort que la mort même : en un mot , l'amour de préférence est celui sur lequel rien ne l'emporte , que rien ne peut même balancer , auquel on est toujours prêt de tout sacrifier. Ce n'est pas tant ici une affaire de goût et de sentiment , qu'un état de l'ame qui se manifeste dans les occasions , et qui sans balancer se déclare toujours pour l'objet auquel son amour a donné la préférence. Or , mes Frères , c'est ainsi que Magdeleine avoit aimé le monde ; elle lui avoit sacrifié sa réputation , son repos , ses biens , ses qualités naturelles : c'est ainsi qu'elle aime Jésus - Christ ; et voilà précisément ce que son amour lui sacrifie aujourd'hui. Suivons l'histoire de sa pénitence ; et renouvez , s'il vous plaît , votre attention.

En premier lieu , Magdeleine avoit sacrifié au monde sa réputation. Son sexe et sa naissance la défendirent sans doute d'abord contre la honte des passions ; et l'on peut croire qu'elle opposa la barrière de la pudeur et de la fierté aux premiers orages qu'elle sentit s'élever dans son cœur. Mais lorsqu'une fois elle eut prêté l'oreille à la voix du serpent , qu'elle se fut rassurée contre elle-même , qu'elle eut

pu justifier sa propre foiblesse , et se dire en secret ces maximes insensées que le monde inspire ; que ce n'étoit pas un crime d'être touchée du mérite ; que ces rapports secrets qui forment les passions ne sont pas libres , et que nous en trouvons la destinée dans nos cœurs ; qu'il est des liens si purs et si innocens , que la plus austère pudeur ne sauroit en rougir , et qu'après tout il est un âge où l'on peut être aimée : ah ! dès-lors son cœur fut ouvert à tout ce qui s'offrit pour le captiver ; tous les nouveaux objets furent pour elle de nouvelles passions : sa gloire et sa raison rougissoient en vain en secret de ses foiblesses ; l'ascendant de son caractère avoit déjà pris le dessus ; son cœur ne savoit plus vaincre , et tout ce qui pouvoit plaire pouvoit l'engager.

Que n'auroit-elle pas dû se dire à elle-même sur le scandale de sa conduite , si la passion écoutoit la raison ! Née avec un nom et sortie d'une maison qui la distinguoit dans son peuple , n'étoit-elle pas obligée à des attentions plus rigoureuses sur sa gloire ? La tache immortelle que ses égaremens alloient faire à son sang , la honte qui en retomberoit sur ses proches , les exemples et les avis sages d'une sœur attachée au devoir , les suites mêmes d'une réputation flétrie dans les personnes de son âge , et le long repentir qu'elle se préparoit dans une vieillesse triste et dés-

honorée; enfin, l'éclat que ses passions alloient faire dans Jérusalem, le séjour du roi Hérode, d'un préfet romain, des plus illustres maisons de la Palestine, et d'où le bruit de ses emportemens ne manqueroit pas de se répandre dans tout le reste de la Judée: que de motifs puissans de retenue! et que de réflexions à faire, si la passion en faisoit quelquefois! Mais Magdeleine aimoit le monde, et il n'est plus rien de si cher que l'on ne sacrifie à ce qu'on aime. Cette délicatesse sur la gloire que donne la vertu, s'étoit effacée; cette fierté qui vient de la naissance, s'étoit changée en foiblesse; cette pudeur attachée au sexe, avoit dégénéré en effronterie: ni les conseils des gens de bien, ni les larmes de Marthe, ni les railleries des mondains, ni les mépris mêmes de ses amans insensés à qui elle avoit pu plaire, mais dont elle n'avoit pu réussir à se faire estimer, car la vertu toute seule est estimable; tout cela ne la touchoit plus. Elle paroisoit avec ostentation au milieu d'une ville où elle n'étoit connue que par ses misères; et comme cette femme de l'Apocalypse, elle portoit écrit sur son front le nom de mystère; c'est-à-dire, elle ne faisoit plus un secret de ses passions, et ne prenoit plus même soin de cacher aux yeux du public les mystères de ses folles amours. La passion arrivée à un certain point ne rougit plus: il n'y a que les commencemens qui

qui soient timides; et plus la nature avoit formé votre ame modeste et chrétienne, plus vous allez loin d'un autre côté, quand une fois vous avez pu secouer ce joug importun.

Or, voyons comme dans sa pénitence Magdeleine fait un sacrifice de sa réputation à l'amour qu'elle a pour Jésus-Christ. Sur le point d'éclater, et de venir chercher le Sauveur dans une maison étrangère, que de réflexions pouvoient encore ici naître dans son esprit! Une personne de son âge et de son sexe, aller comme une insensée dans un lieu où elle n'est ni connue ni priée; s'aller avouer pécheresse devant tant de conviés, malgré tout ce que cette démarche alloit paroître avoir d'extraordinaire! Au fond, que risquoit-elle d'attendre que Jésus-Christ se fût retiré chez quelqu'un de ses disciples; et là en secret, et à la faveur des ténèbres de la nuit, comme Nicodème, lui exposer le triste état de son ame, et écouter les paroles du salut qui sortiroient de sa bouche? Mais le saint amour, comme la passion, ne raisonne pas. Ah! elle ne pense pas à se faire approuver des hommes dans une action où elle va se condamner elle-même: elle ne prend pas de mesures pour adoucir aux yeux du public la surprise de son changement, et le préparer peu à peu, comme par des essais de conversion, à l'éclat d'une retraite. Blessée d'a-

Panegyriques.

* H

mour comme l'Epouse , elle traverse les rues de Béthanie dans un appareil bien différent de celui où jusques-là elle y avoit paru : triste , éplorée , fondant en larmes , elle ne voit pas le concours de citoyens que ce nouveau spectacle assemble autour d'elle : elle n'est occupée qu'à chercher son bien-aimé , et n'a plus d'yeux pour le reste du monde : elle entre dans la salle du festin ; elle s'avance avec une sainte imprudence : sa présence renouvelle dans l'esprit des spectateurs le souvenir de ses excès passés , et elle veut bien en soutenir toute la honte. Déjà toute la Palestine ne s'entretient plus que de son changement ; on en cherche les raisons dans quelque secret dépit , dans une passion méprisée , dans une inconstance et une légèreté de naturel , dans des vues peut-être encore plus cachées et moins sincères : chacun trouve des conjectures pour justifier la malignité de ses jugemens : car c'est ainsi que le monde , ô mon Dieu ! juge toujours humainement de vos œuvres : les prêtres et les docteurs eux-mêmes , jaloux , et de son attachement pour le Sauveur , et de ce que ce n'étoit pas par leur ministère qu'elle avoit renoncé au monde , traitent sa conversion d'hypocrisie ; et au lieu de louer sa piété , ils tâchent de rendre même sa foi suspecte. Magdeleine , dans un déchaînement si universel , n'est touchée que de ses crimes ; n'est occupée que de

son amour ; ne pleure que l'innocence qu'elle a pu perdre devant son Dieu ; ne pense au monde que pour l'oublier. Les discours publics ne l'avoient jamais refroidie dans ses passions ; ils ne lui font rien rabattre de sa pénitence. O sainte fierté de la grâce ! ô héroïque magnanimité de l'ame juste ! Et pourquoi , mes chers Auditeurs , vous que la crainte des jugemens humains retient encore dans la souillure du péché , pourquoi ne pourriez-vous pas sacrifier à Jésus-Christ , comme Magdeleine , ce que vous avez tant de fois sacrifié au monde ? Vos passions n'ont point craint la censure publique ; et votre pénitence seroit plus timide ? Vous ne vous êtes point ménagés pour le plaisir , vous vous ménageriez pour le salut ? Vous regardiez comme des esprits foibles ceux qui se scandalisoient de vos désordres ; et vous redouteriez comme des hommes sages et sensés ceux qui parleroient avec dérision de votre vertu ? Vous disiez tant autrefois , du milieu de vos joies insensées , qu'il faut laisser parler le monde ; et cela , lorsque vous l'aimiez le plus , et que vous en suiviez les maximes : quoi ! ses discours seroient-ils donc devenus d'un plus grand poids pour vous , depuis que vous avez résolu d'y renoncer ? ou le regarderiez-vous comme un juge plus éclairé et plus à craindre sur les voies de la grâce que sur celles du péché ? Eh ! qu'importe à une

ame qui commence à goûter son Dieu, ce que les insensés pensent d'elle ? Depuis qu'elle a méprisé les maximes insensées du monde corrompu, elle méprise ses vains jugemens ; depuis qu'elle a pu le haïr, elle ne sauroit plus le craindre. Elle y a vu si souvent le vice applaudi, qu'elle ne trouve pas mauvais d'y trouver la vertu condamnée : ravie même de le voir soulevé contre elle, elle sent par là qu'elle commence d'être à Jésus-Christ ; elle se défieroit des démarches de sa pénitence, si elles avoient eu le malheur de plaire au monde ; et le mépris des hommes est la consolation de sa vertu, comme il en est la plus sûre marque.

Et en effet qu'est-ce que paroît le monde à une ame qui connoît Dieu ? Le sentiment le plus dangereux qui puisse lui revenir de ses mépris, c'est la fierté et la complaisance : il est doux de n'avoir pas pour soi un juge de si mauvais goût ; et plus on l'a connu, plus on est tranquille sur ce qu'il pense. Ne craignez ses censures, que lorsque vous voudrez le ménager et allier Jésus-Christ avec lui ; il est inexorable envers la fausse piété. Voulez-vous qu'il vous estime ? Convainquez-le bien que vous le méprisez. Ainsi, toutes les précautions et les mesures qui ne tendent qu'à adoucir aux yeux des hommes la surprise d'une conversion, sont des infidélités à la grâce, des restes secrets de notre attache-

ment pour le monde, et un hommage peu chrétien que nous rendons encore à la fausseté de ses maximes : on n'est touché de Dieu qu'à demi, tandis qu'on a encore le loisir de se ménager avec les hommes. Première instruction tirée du sacrifice que Magdeleine fait à Jésus-Christ de sa réputation.

En second lieu, elle avoit sacrifié au monde le repos de son cœur : car, ô mon Dieu ! s'écrie saint Augustin, vous l'avez ordonné, et la chose ne manque jamais d'arriver, que toute ame qui est dans le désordre soit à elle-même son supplice. Si l'on y goûte certains momens de félicité, c'est une ivresse qui ne dure pas : le ver de la conscience n'est pas mort, il n'est qu'assoupi ; la raison aliénée revient bientôt, et avec elle reviennent les troubles amers, les pensées noires, et les cruelles inquiétudes : *Jussisti, Domine, et sic est, ut pœna sua sibi sit omnis inordinatus animus.* (S. Aug.)

Mais outre ces troubles qui naissent du fond d'une conscience coupable, que d'épines Magdeleine n'avoit-elle pas dû trouver dans les voies de l'iniquité ! Car, je veux qu'elle offrit aux discours publics un front tranquille ; ces semences de gloire et de vertu qu'une heureuse éducation laisse dans l'ame, peuvent-elles se démentir et s'effacer tout-à-fait ? et les retours n'en sont-ils point désespérans ? D'ailleurs, à une réputation mal établie, mille désagré-

mens sont attachés dans le monde : des discours enveloppés faits en présence, qu'on entend toute seule, qu'on sent vivement sans oser s'en apercevoir ; des distinctions d'oubli et de mépris dans des occasions publiques dont on n'oseroit se plaindre : je ne parle pas ici des craintes, des soupçons, des jalousies, des dégoûts, des perfidies, des préférences, des fureurs inséparables de la passion ; il n'est point d'iniquité tranquille, et le crime est toujours plus pénible que la vertu : *Jussisti, Domine, et sic est, ut pœna sua sibi sit omnis inordinatus animus.*

Or, voilà ce que Magdeleine avoit sacrifié au monde ; cette paix si chère au cœur, et la plus pure source de nos plaisirs : son amour fait encore ici le même sacrifice à Jésus-Christ. Ce n'est pas, mes Frères, que Jésus-Christ ne soit lui-même la paix véritable de nos cœurs, et qu'on puisse la perdre en lui devenant fidèle ; mais il est toujours une certaine paix à laquelle le pécheur renonce en renonçant à ses vices : la grâce fait au fond du cœur des séparations douloureuses ; et Jésus-Christ, qui est venu annoncer la paix à nos âmes, nous avertit assez qu'il y est venu porter aussi le glaive et la douleur.

Car, premièrement, quelle violence ne se fit pas Magdeleine pour haïr ce qu'elle avoit aimé, pour éteindre des passions dont le caractère de son cœur la rendoit si capable, pour rompre des liens qu'un

long usage d'aimer avoit rendu presque indissolubles ! Qu'il en coûte à des âmes d'un certain caractère pour en venir à ces séparations !

Secondement, elle ne se proposoit pas une conversion douce et commode comme tant d'âmes à demi-converties. Elle avoit appris du Sauveur que le feu de la pénitence, comme un sel divin, devoit guérir et préserver désormais de la corruption toute âme qui avoit été la victime infortunée du monde et du péché : *Omnis victima igne salietur* ; (*Marc. 9. 48.*) que la violence étoit la voie des âmes criminelles, et la croix le partage et la seule consolation du pécheur. Or, à son âge, et avec un corps nourri si mollement, on n'entre pas dans une carrière si affreuse à la nature corrompue, comme dans un chemin couvert de fleurs : eh ! qu'il faut prendre sur soi-même pour accoutumer au joug une chair qui frémit au seul nom de tout ce qui peut la contraindre ! Cependant Magdeleine attachée à la personne du Sauveur le suit dans ses courses ; elle partage avec lui tous les travaux de sa vie pénible, et ne trouve plus de consolation après sa mort que dans les larmes et les macérations de sa retraite et de sa pénitence.

Je ne parle point ici de toutes les alarmes qui suivirent son grand attachement pour Jésus-Christ. Elle n'entendoit sans doute qu'en frémissant les calomnies des

Pharisiens : elle craignoit tout de leur fureur et de leur jalousie contre son divin Maître; tant de complots formés pour le perdre, tant de gens attentifs pour le surprendre, tant d'artifices employés pour le décrier: quelles étoient là-dessus les alarmes de son amour! Les paroles mêmes enveloppées du Sauveur, sur le mystère de sa croix et de sa mort, dont il avoit sans doute entretenu souvent son amante, lorsqu'elle étoit à ses pieds, comme il en entretenoit ses disciples; et enfin, le spectacle lui-même du Calvaire: et d'autant mieux, que plus forte que les disciples, elle fut spectatrice de ces tristes mystères, et ne voulut pas même, pour adoucir sa peine, en dérober l'objet à ses yeux: de quel glaive de douleur son ame ne fut-elle point percée? C'est ainsi que renonçant au monde, elle fit un sacrifice de son repos à Jésus-Christ. Mon Dieu! et souvent en se déclarant pour la piété, on y cherche une vie plus douce et plus tranquille; on ne sort des voies difficiles du siècle, que pour trouver une sainte oisiveté dans le sentier du salut. La vie chrétienne pour certaines personnes, n'est précisément qu'une vie qui les tire des embarras du monde et de la gêne des bienséances; une vie qui les rappelle à des mœurs plus calmes et plus de leur goût; et tout le fruit de leur conversion, c'est qu'elles ont plus de loisir de jouir d'elles-mêmes: leurs dérè-

glements avoient été pénibles; leur pénitence est douce et tranquille. Je sais que les gens de bien ont des consolations intérieures, qu'aucun plaisir profane n'égale, et que la paix est le fruit de la bonne conscience. Mais cette paix est le fruit des souffrances; c'est une paix très-amère, comme dit l'Esprit-Saint. Ce n'est qu'en rompant toutes ses inclinations et en crucifiant sans cesse sa chair, que l'on a droit de goûter cette joie secrète qui rend témoignage au Juste que l'Esprit-Saint habite au dedans de lui; hors de là, votre paix est une paix d'amour-propre et une paresse de cœur: la règle pour en juger, c'est de voir ce qu'elle vous a coûté; et toute piété qui n'est pas pénitente et crucifiée avec Jésus-Christ, est une illusion et une vertu de tempérament.

En troisième lieu, Magdeleine avoit sacrifié ses biens au monde; car quel usage en fait-on dans une vie toute mondaine et telle que notre pécheresse l'avoit menée? Les soins de la parure et des ornemens connoissent-ils quelques bornes? Tout ce qui peut aider à plaire est-il jamais trop acheté? Tout ce qui peut seulement satisfaire la vanité, passe-t-il jamais les règles ou de la condition ou du revenu? Vos intentions sont innocentes? Mais si vous ne cherchez point à être vue, à quoi servent ces soins et ces attentions? Et d'ailleurs, les règles de modestie et de sim-

plicité que l'Évangile prescrit, peut-on les violer avec innocence? Une femme chrétienne devoit-elle chercher des ornemens ailleurs que dans la pudeur et dans une exacte bienséance? Je ne parle point ici de toutes les autres profusions qui suivent les passions : les plaisirs qu'il faut soutenir, les confidens qu'il faut payer, les services qu'il faut acheter. Juda, fils de Jacob, donne jusques à l'anneau qu'il porte à son doigt; Salomon fait bâtir des temples aux dieux des femmes étrangères, et ses immenses trésors suffisent à peine à ses plaisirs; l'enfant prodigue dissipe la portion entière du bien qui lui étoit revenu; Hérode promet la moitié de son royaume : la passion n'est jamais avare; les temps ne sont jamais malheureux pour elle, jamais les saisons fâcheuses, les charges publiques jamais trop incommodes.

Magdeleine avoit suivi l'égarement de ces voies. Ses richesses avoient servi à ses passions; voyez comme elles servent aujourd'hui à sa pénitence : elle répand des parfums précieux sur les pieds du Sauveur : *Et unguento ungebat.* (Luc. 7. 38.) Vous la verrez bientôt renouveler cette sainte profusion, et mériter même un jour que Jésus-Christ la justifie contre les reproches de ses disciples qui la blâment : sa maison même désormais va être ouverte à son Libérateur. Là, il trouvera un saint

délassement au retour de ses voyages; là il pourra venir célébrer la Pâque avec ses disciples, et honorer souvent la maison de Béthanie et la table des deux sœurs de sa présence. Magdeleine le suivra même dans ses courses pour fournir à ses besoins, et lui rendre des bénédictions temporelles pour les spirituelles qu'elle avoit reçues de lui. C'est ainsi qu'elle répare l'usage criminel qu'elle avoit fait de ses biens.

Et voilà, mes chers Auditeurs, le modèle de votre pénitence. Vous avez répandu pour l'iniquité; semez pour la justice : vos plaisirs ont été prodigues; que vos vertus le soient aussi; et faites-vous une noble passion du soulagement des malheureux. Car, mes Frères, il faut le dire ici, souvent après les excès et les profusions des plaisirs, on prend avec la piété des inclinations de réserve et d'épargne : il semble qu'on veut regagner avec Jésus-Christ ce qu'on avoit perdu pour le monde, on met, pour ainsi dire, la piété à profit pour la terre, au lieu d'en faire un gain solide de l'éternité; et l'on n'expie les folles dépenses des passions que par une exactitude d'avarice, pire peut-être devant le Seigneur que les excès dont on se repent. N'ayez donc rien de trop précieux quand il s'agit de secourir les membres de Jésus-Christ : souvenez-vous seulement que Magdeleine choisit les pieds

pour répandre ses largesses comme les moins exposés aux yeux du public ; qu'elle ne cherche point à les répandre sur la tête et dans des endroits éclatans ; et que les lieux les plus obscurs sont toujours les plus sûrs pour recevoir les pieux dépôts de notre charité : souvenez - vous seulement que Magdeleine mêle ses larmes à la profusion de ses parfums ; que les œuvres de miséricorde ne sont qu'une partie de la pénitence , et que tout ce qui a servi en vous à l'iniquité , doit servir à la justice.

Aussi, mes Frères, en dernier lieu, Magdeleine avoit sacrifié au monde tous les dons qu'elle avoit reçus de la nature ; elle en fait dans sa pénitence un sacrifice à Jésus-Christ : sa douleur n'excepte rien, et la compensation est universelle. Ses yeux avoient été ou les instrumens de ses passions, ou les sources de ses foiblesses ; ils deviennent les organes de sa pénitence et les interprètes de son amour : *Lacrymis capit rigare pedes ejus.* (*Luc. 7. 38.*) Ses cheveux avoient servi d'attraits à la volupté, elle les consacre aujourd'hui à un saint ministère : *Et capillis capitis sui tergebat.* (*Ibid.*) Sa bouche avoit été mille fois souillée ou par des discours de passion, ou par des libertés criminelles ; elle la purifie par les marques les plus vives d'une sainte tendresse : *Et osculabatur pedes ejus.* (*Ibid.*) Son amour reprend toutes les armes de ses passions, et s'en fait

autant d'instrumens de justice ; et elle punit le péché par le péché même. Elle n'imite point ces personnes qui dans leur pénitence veulent encore sauver quelque chose du débris de leurs passions ; qui après avoir renoncé aux amusemens criminels, conservent encore sur elles-mêmes des soins et des attentions dont la tristesse de la pénitence ne s'accommode guère ; qui n'étalent plus d'une manière indécente pour allumer des désirs criminels, mais qui ne négligent rien dans des ornemens moins brillans ; qui cherchent les agrémens jusques dans la modestie et dans la simplicité ; et qui veulent encore plaire, quoiqu'elles soient fâchées d'avoir plu.

Or, mes Frères, je le répète en finissant, parce que ce doit être ici le fruit de tout mon discours : il doit y avoir une exacte compensation entre le péché et la pénitence, entre le sacrifice de justice et le sacrifice d'iniquité. Vous n'aviez pas été un demi-pécheur ; il ne faut pas être un demi-pénitent. L'attachement excessif au soin de votre corps avoit été la source de vos malheurs ; il faut qu'une sainte horreur de vous-mêmes répare l'offense. L'affectation et le scandale des parures avoit été l'écueil de votre innocence et de celle de vos frères ; il faut qu'une négligence chrétienne, qu'un oubli de tout ce qui nous regarde, qu'une pudeur exacte dans tout votre extérieur commencent votre

pénitence. Les commerces des hommes avoient blessé votre ame; faites-vous une solitude dans votre cœur, et goûtez dans la retraite combien le Seigneur est doux: les agitations des plaisirs vous avoient fait oublier votre Dieu; priez sans cesse, habitez avec vous, et pensez qu'une ame n'est pas chrétienne tandis qu'elle n'est pas intérieure. Vous aviez ménagé à vos sens tout ce qui pouvoit les flatter; appliquez - vous à les crucifier: allez dans ces lieux de miséricorde où la piété appelle tant d'ames saintes; approchez - vous des Lazares puants et couverts de plaies; ne refusez pas votre ministère et le secours de vos mains à leurs besoins; et malgré les frémissemens secrets de votre nature, accoutumez votre délicatesse à ces œuvres de religion, et surmontez par la foi et par l'ardeur de votre amour une corruption qui a si souvent triomphé de vous-mêmes. En un mot, proportionnez les remèdes à vos maux: ne disputez point à la grâce ce que vous n'avez jamais eu la force de refuser à la cupidité: aimez Jésus - Christ comme vous avez aimé le monde; aussi tendrement, aussi vivement, aussi aveuglément, pour ainsi dire, aussi souverainement; et que vos passions soient le modèle de votre pénitence.

Ah! peut-être le Seigneur n'a permis votre vivacité dans les plaisirs, que pour prévenir votre tiédeur dans une nouvelle

vie; et dans ce que vous avez fait pour le monde, il a voulu que vous comprissiez ce que vous étiez capables de faire pour lui. Peut-être ne vous a-t-il livrés à toute la sensibilité de votre cœur dans des engagements profanes, que pour vous faire sentir jusques à quel point votre cœur pouvoit l'aimer; et il a voulu que vous fissiez un essai funeste de votre ardeur dans les passions, afin que vous ne puissiez plus ignorer combien vous pouviez être ardens dans le bien et dans la vertu.

Mon Dieu! quand rappelant un jour devant votre tribunal toute la vie d'une ame chrétienne, vous mettrez dans une balance ses années d'iniquité d'un côté, et de l'autre les jours qu'elle a passés dans la justice; quand vous comparerez le pécheur au pénitent; quand vous opposerez les passions aux vertus, les plaisirs aux souffrances, et la charité à l'amour du monde: ah! Seigneur, qu'il se trouvera peu d'ames que ce parallèle ne confonde! que vous trouverez alors de justices défectueuses, et qu'il y aura d'ames abusées à qui vous direz ces terribles paroles: Vous avez été pesées dans la balance, et l'on vous a trouvées d'un poids inégal: *Appensus es in statera, et inventus es minus habens.* (Dan. 5. 27.) Pour éviter ce malheur, mes Frères, proposez-vous souvent l'exemple de notre sainte pénitente: pensez que les fausses péni-

tences damneront presque plus de Chrétiens que les crimes et les excès : aimez beaucoup ; c'est à l'amour que la rémission des péchés est aujourd'hui accordée, et que la récompense des Saints est promise.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR

DE SAINT BERNARD.

Dilectus à Domino Deo suo , renovavit imperium , et unxit principes in gente suâ ; in lege Domini congregationem judicavit , et in fide suâ probatus est propheta.

Il fut aimé du Seigneur son Dieu ; il fit prendre à tout l'Etat une face nouvelle , répandit une onction sainte sur les princes de son peuple , présida aux assemblées d'Israël , prononça selon la loi du Seigneur , et parut un vrai prophète dans sa foi. C'est l'éloge que le Saint-Esprit fait de Samuel , au chap. 46 de l'Ecclésiastique , v. 16 et 17.

ISRAËL infidèle au Dieu qui l'avoit tiré de l'Egypte , étoit devenu depuis longtemps la proie des nations et l'opprobre de ses voisins. La discipline des mœurs y étoit tristement défigurée ; la sainteté de la loi tombée dans l'avilissement ; le culte du Seigneur négligé ; les sacrifices et les offrandes souillés , ou par l'impiété des prêtres , ou par la superstition des Fidèles ; les enfans d'Héli , ministres du

sanctuaire, faisoient des fonctions mêmes de leur ministère, l'occasion de leurs désordres; l'arche sainte ne rendoit plus ses oracles à Silo, mais tombée en la puissance des Philistins, elle avoit paru dans le temple de Dagon, et depuis erroit indécemment dans les campagnes de la Judée. Enfin, tout l'éclat de la fille de Sion étoit obscurci : ses solennités et ses sabbats n'étoient plus que des spectacles lugubres; elle n'avoit plus de consolateur; ses prophètes ne lui reprochoient plus son iniquité pour l'exciter à la pénitence; et le Seigneur avoit fait sécher dans sa fureur l'abondance d'Israël, et n'avoit pas épargné les beautés de Jacob.

Tel étoit l'état de la synagogue, lorsque Dieu, touché des gémissemens et des calamités de son peuple, lui suscita Samuel, ce prophète chéri du Ciel, qui renouvela le gouvernement; qui répandit une onction sainte sur les princes de sa nation, et qui jugea l'assemblée d'Israël selon la loi; ce prophète qui, d'abord sous les yeux du grand-prêtre Héli invoqua le Seigneur dans le calme et la retraite du sanctuaire; qui depuis consulté de tout Israël à Silo, où il avoit choisi sa solitude, parut à la tête du peuple de Dieu, fut connu depuis Dans jusqu'à Bersabée, régla les différends des Tribus, rétablit le culte du Seigneur, et fut le censeur des rois et des princes du peu-

ple; et qui enfin dépositaire des vérités de la loi, fut reconnu fidèle dans ses paroles, parce qu'il avoit vu le Dieu de lumière; confondit Amalec, et brisa l'insolence des princes de Tyr et de tous les chefs des Philistins.

Est-ce une prophétie, mes Frères? est-ce une histoire? Et par quelle suite de rapports a-t-il pu arriver que le siècle de Samuel ressemblât si fort à celui de Bernard, et ce prophète si fameux et si souvent loué dans les livres saints, à celui dont j'entreprends aujourd'hui l'éloge?

L'Épouse de Jésus-Christ ne s'étoit jamais vue couverte de plus de taches et de rides, que dans ces temps de ténèbres et de dissolutions où la Providence avoit marqué dans ses conseils éternels la naissance de ce grand homme. La foi éteinte parmi les Fidèles; le culte défiguré et inondé de superstitions; les clercs et les princes des prêtres plongés dans l'ignorance et dans le vice; la vigueur de la discipline monastique affoiblie; et les Elus eux-mêmes, si j'ose le dire, sur le point de céder au torrent, et de se laisser entraîner par l'erreur commune. A tant de calamités, à des plaies si hideuses et si touchantes vous ne fermâtes pas votre cœur, et n'endurcîtes pas, Seigneur, vos entrailles; mais vous tirâtes des trésors de votre miséricorde une de ces grandes

ressources que vous ne refusez jamais aux besoins extrêmes de votre Eglise.

Bernard, le Samuel de son siècle, naît. Il passe les premières années de sa vie dans le repos et dans la retraite du sanctuaire; et c'est là où vous lui donnez des marques secrètes et ineffables de votre amour : *Dilectus à Domino Deo suo*. Le bruit de son nom se répand bientôt après: de toutes parts on va consulter le Voyant; il quitte sa solitude, et devient le législateur des tribus; il renouvelle la face de l'Etat, et les princes sont touchés de l'onction et de la grâce de ses paroles : *Renovavit imperium, et unxit principes in gente sua*. Enfin, instruit du Dieu même de lumière, il confond l'hérésie et le schisme, devient l'arbitre des conciles, et préside aux assemblées d'Israël; et malgré les discours des insensés, la grandeur de sa foi le fait reconnoître pour un vrai prophète : *In lege Domini congregationem judicavit, et in fide sua probatus est propheta*. Et le voilà représenté dans les trois principales circonstances de sa vie : parfait religieux, homme apostolique, et docteur toujours invincible; c'est l'idée la plus naturelle de son éloge, et à laquelle je me suis arrêté. Implorons. *Ave, Maria., etc.*

PREMIÈRE PARTIE.

LORSQUE la Providence destine une créature à des entreprises glorieuses, et veut en faire l'instrument de ses plus nobles desseins, elle lui ménage de bonne heure mille circonstances favorables que le hasard seul paroît avoir assemblées, verse dans son ame les dons et les grâces qui sont comme les semences sacrées des prodiges qu'elle veut opérer par son entremise; et toujours attentive aux périls qui l'environnent, elle entoure d'abord son cœur d'un mur d'airain, met à couvert son innocence sous un bouclier de salut, conduit par la main ses passions dès leur naissance, et lorsqu'elles sont encore en état d'être disciplinées, et cultivée avec des soins infinis ce grain qu'elle veut élever au-dessus de toutes les autres plantes, et dont elle destine les branches saintes à servir un jour d'asile aux oiseaux du ciel.

Telle fut envers Bernard la conduite de la grâce. Il reçut en naissant cette bonté d'ame et cette candeur de naturel, qui est comme le présage et la première ébauche de la piété, des inclinations bienfaisantes, de la douceur et de la sérénité dans l'esprit, un cœur tranquille et innocent, et presque de son propre fonds ennemi des excès et du vice. Les soins de

L'éducation aidèrent ces heureuses espérances ; les exemples domestiques furent pour lui des leçons de vertu : un père juste et droit, et qui avoit toujours marché fidèlement devant le Seigneur ; une mère pieuse et tendre, qui n'avoit jamais partagé son cœur qu'entre Jésus-Christ et son époux, et qui loin du monde et renfermée dans l'enceinte de ses devoirs, cherchoit à se sanctifier, comme dit saint Paul, au milieu de ses enfans, en les exhortant à persévérer dans la foi, dans la charité, dans la sainteté, et à mener une vie réglée et digne des Saints.

Ce furent là les premières bénédictions dont le Ciel prévint notre vase d'élite, destiné à porter un jour la parole de vie devant les princes et les rois, les nations et les enfans d'Israël. Heureux de n'avoir pas comme tant d'autres, dans un âge où le cœur se flétrit si aisément, respiré auprès de ceux dont il tenoit la vie une odeur funeste de mort, et trouvé dans leurs mœurs des écueils à son innocence ! Car hélas ! où avons-nous la plupart étudié l'iniquité, que dans les exemples de nos pères ? Où avons-nous vu se former, ou plutôt croître et se fortifier cet homme de péché que nous portons dans notre fonds, que sous les yeux de ceux qui auroient dû y former Jésus-Christ ? D'où nous sont venues ces premières impressions si fatales au cœur, que de l'indiscrétion ou du dé-

règlement de nos proches ? Et enfin, où avons-nous appris, comme Rachel, à adorer des idoles, que dans la maison même de Laban ?

Avec de si favorables dispositions Bernard entre dans le monde. Mais que peuvent les soins de la plus régulière éducation sur un âge où le cœur incapable de précautions, et encore tout ouvert ; sent poindre de toutes parts les passions ? Que peut un naturel heureux contre l'exemple de la multitude, et les attraits qu'offre à tous les pas l'iniquité ? Aaron adore le veau d'or avec la foule ; et Jonathas ne peut se défendre de goûter, du moins en passant, le miel funeste qu'il trouve sur son chemin.

De pareilles réflexions, si peu familières à une jeunesse inconsiderée, occupent déjà l'esprit de Bernard. A peine a-t-il jeté ses premiers regards sur le monde, qu'il y découvre ces pièges infinis qu'on ne voit guère qu'après coup, et sur lesquels nos chûtes seules nous ouvrent les yeux. Déjà même le spectacle d'une beauté mortelle avoit pensé jeter dans son cœur quelques étincelles de péché ; déjà violant le pacte qu'il avoit fait avec ses yeux, il avoit laissé errer ses regards sur un objet périlleux. Mais vous viendrez jusques-là, puissance des ténèbres, et ne passerez pas outre ; et vous y verrez briser votre fureur et votre attente. Bernard, comme un

lion mystérieux, n'a jamais plus de force que lorsqu'il se sent légèrement blessé. Un étang d'eau glacée où il se jette, punit à l'instant sa foiblesse; il éteint dans ce nouveau bain de la pénitence les traits enflammés de Satan; et, comme un autre Jonas, il calme, en se jetant dans les eaux, la tempête naissante que son infidélité avoit excitée dans son cœur. Quelle tendresse d'innocence, qui ne peut soutenir un seul moment le poids de la plus légère transgression! Mais, Chrétiens, en matière de périls, le passé est un mauvais garant pour l'avenir: le plus Juste ne peut répondre ni de la grâce, ni de soi-même; il y a douze heures dans le jour, et toutes ne se ressemblent pas: la vertu même s'use, pour ainsi dire, et s'affoiblit par ses propres victoires; et nos succès souvent ne sont qu'une feinte de l'ennemi, qui nous cède les premiers avantages pour nous amuser et nous engager plus avant dans l'occasion. Bernard ne l'ignore pas; et persuadé que lorsqu'il s'agit du salut les précautions ne sauroient être excessives, il va chercher dans la solitude une paix que le monde ne peut donner, et croit que se dérober à l'ennemi, c'est la plus sûre manière de le vaincre.

Quelles furent les glorieuses circonstances de cette retraite! Ce n'est pas ici un pénitent humilié qui fuit devant l'ennemi comme un vaincu percé de coups; c'est

c'est un Moïse qui ne sort de l'Égypte pour se retirer dans le désert, qu'après avoir vaincu Pharaon, et qui, dans sa retraite même, conserve tout l'air d'un conquérant. Il ne compte pour rien de secouer lui seul le joug du prince du siècle, s'il ne délivre encore ses frères avec lui: il ne peut se résoudre à laisser tristement errer dans une terre étrangère ses amis et ses proches tandis qu'il va lui-même goûter dans le désert combien le Seigneur est doux.

Que prétendons-nous, leur dit-il, comme autrefois ce courtisan dont parle saint Augustin? A quoi aboutiront enfin nos vœux et nos espérances? La faveur du prince est le plus haut point où nous puissions aspirer; mais par combien de dangers faut-il arriver à un danger encore plus grand? et d'ailleurs, quelle en sera la durée? *Quamdiù istud erit?* au lieu que si je veux être ami de mon Dieu, je le deviens à l'instant: *Ecce nunc fio*; et c'est là un trésor qui ne craint ni les vers, ni la rouille, ni la fatalité des temps, ni l'envie des hommes. (*S. Aug. lib. 8. Conf. c. 6.*) Ainsi suivi de ses frères et de la plupart de ses amis, comme d'autant d'illustres captifs qu'il vient d'enlever au prince du siècle, il sort du monde chargé de ces glorieuses dépouilles; et comme son divin Maître, en s'arrachant à l'empire de la mort, il traîne après soi

Panegyriques. * I

les principautés et les puissances, et les mène hautement en triomphe à la face de l'Univers : *Traduxit confidenter, palam triumphans.* (Coloss. 2. 15.)

Ah! si les Anges du ciel dans le séjour même de la gloire sont capables d'une nouvelle joie à la conversion d'un seul pécheur; quelle dut être la joie des Anges du désert, des pieux solitaires qui déjà depuis quelque temps s'étoient retirés à Citeaux, lorsqu'ils virent ariver Bernard à la tête d'une si florissante troupe! Le silence, les veilles, les jeûnes et toute la rigueur de la discipline monastique, qui ailleurs ou ralentie, ou tout-à-fait éteinte, s'observoit sans adoucissement à Citeaux, rendoient l'abord de cette solitude formidable à ceux d'entre les séculiers qui vouloit renoncer au siècle. On regardoit cette terre sainte comme une terre peuplée par des hommes extraordinaires, et qui devoit ses habitans : peu de personnes osoient y venir essayer un genre de vie d'autant plus dur, qu'il étoit peu à la portée d'un siècle où le relâchement étoit devenu le goût dominant; cette chaste Sion étoit déserte et stérile, tandis que les autres épouses moins fidèles se glorifioient de la multitude de leurs enfans; et il étoit à craindre que ce pieux établissement ne tombât enfin faute de sujets. Etienne, abbé du monastère, vénérable par un grand âge et par une piété consommée, voyoit avec

douleur le fruit de ses travaux sur le point de périr. Mille fois il avoit levé ses mains pures au ciel pour demander à Dieu la multiplication de son peuple; et il attendoit avec confiance l'effet de ses prières, quand Bernard suivi de ses compagnons vint se jeter à ses pieds. Que de larmes de joie et de tendresse coulèrent alors des yeux du saint vieillard! combien de fois dit-il au Seigneur, comme Siméon, qu'il mourroit en paix, puisque ses yeux avoient enfin vu le salut de Dieu, et celui qu'il avoit préparé pour être la lumière des nations et la gloire d'Israël.

Les suites ne démentirent pas l'espérance du saint abbé. Notre nouveau solitaire ayant, ce semble, dépouillé avec l'ignominie de l'habit séculier les restes des inclinations du vieil homme, ne garde plus de mesures avec la vivacité de sa foi: débarrassé de ses liens, il prend son essor vers le ciel, et échappe presque à la vue des plus avancés.

Bernard, se dit-il tous les jours à lui-même, qu'es-tu venu chercher dans la solitude? Es-tu sorti du siècle pour traîner tes chaînes après toi? Voudrois-tu, comme tant d'autres, conserver sous un habit austère et religieux un cœur profane et immortifié? *Ad quid venisti?* (S. Bern.) Ah! si une vertu douce et aisée t'avoit paru sûre pour le salut, pourquoi sortir du siècle où l'erreur commune l'autorise,

et venir dans ce lieu de pénitence où des lumières plus pures et des exemples plus saints la condamnent? Voilà votre modèle, vous qui après avoir commencé par une conversion d'éclat, et des dehors soudains d'une piété austère, relâchant peu à peu de cette première ferveur, en êtes enfin venus à cet état douteux de vertu tiède et tranquille, qui à la vérité sert encore de frein aux plus grossières passions, mais qui ne se prescrit rien sur la plupart des plaisirs, et bannit la fidélité et la vigilance : *Ad quid venisti?* tenez-vous à vous-mêmes ce langage. Quel est mon dessein en me proposant une vie tiède et infidèle? Si le soin de mon salut me touche encore, pourquoi m'en tenir à une voie incertaine et périlleuse? Et si je veux rendre tout-à-fait ma première foi vaine, eh! à quoi bon ma gêner encore sur certains plaisirs, et conserver un reste de vertu inutile? La vie que je mène est trop selon les sens, si j'ai dessein de me sauver; mais si veux me perdre, elle est encore trop pénible.

Par le secours de ces pieuses réflexions Bernard nourrissoit sa foi, et ressuscitoit sans cesse en lui la grâce de sa vocation. Cependant, ô mon Dieu, du fond de votre sanctuaire vous répandiez déjà sur ce jeune Samuel, ces bénédictions infinies qui devoient en faire le prophète et le législateur de votre peuple. Le cloître de-

puis Benoît n'avoit pas vu de vertu plus consommée; et c'étoit déjà un heureux préjugé pour le rétablissement de la règle de ce grand patriarche, déchu alors dans la plupart des monastères de l'Occident, et, comme c'est le sort des choses humaines de baisser toujours en s'éloignant de leur source, tombée de ce haut point de ferveur et d'austérité où on l'avoit vue, dans les adoucissements, les interprétations et les privilèges.

Avec un corps délicat et une santé mal affermie, il n'est point de macérations qui puissent satisfaire l'amour de Bernard pour les croix et pour la pénitence. Et quelles macérations, mes Frères! un silence éternel, une solitude sévère, des veilles continuelles, des jeûnes sans interruption, une nourriture qui, loin de soulager le corps, le révolte par son insipidité; le travail des mains le plus dur, et un enchaînement de mille exercices laborieux qui ne laissent pas respirer l'amour-propre, et qui, en changeant d'objet, ne font que changer de supplice : environné de cet appareil de pénitence, il trouve encore sa croix trop douce, et croit comme l'Époux être au milieu des roses et des lis. Les Saints tremblent sur une seule faute expiée par une vie entière de pénitence; et nous présumons sur une seule action de pénitence, anéantie dans une vie toute de péchés.

La retraite de Bernard et de ses com-

pagnons à Citeaux, l'austérité et l'innocence de leurs mœurs, répandoit déjà au loin une odeur de vie ; et attirés par des exemples si nouveaux, plusieurs y accouroient de toutes parts. Le nombre des disciples croissant, et l'enceinte de Citeaux se trouvant trop étroite pour les contenir, il fallut chercher une nouvelle terre : on partage ce peuple saint ; et Bernard, à la tête d'une tribu choisie, s'éloigne à regret d'un lieu où tout lui retraçoit le doux souvenir des premières faveurs qu'il avoit reçues de son divin Maître, et va établir sa demeure à Clairvaux, solitude alors inconnue, mais devenue depuis plus fameuse que les principales cités de Juda, par la présence de celui qui devoit un jour régir Israël.

Elevé à la dignité d'abbé de ce monastère, que de nouveaux spectacles de vertu ne donne-t-il pas dans ce nouveau rang ! Loin d'affecter ces distinctions odieuses et ces vaines marques d'autorité qui laissent une distance si énorme entre les enfans et le père, il ne fut jamais plus avide d'abaissemens : loin de regarder sa dignité comme un prétexte honorable d'adoucissement et de repos, il n'usa jamais de plus de rigueurs envers soi-même. Qui pourroit ici, mes Frères, raconter en détail les progrès de la grâce sur son ame ; cet esprit de prière et de recueillement, ces consolations ineffables de l'Esprit-Saint,

cette mort universelle à soi-même et à toutes les créatures, l'usage des sens presque éteint ? Hélas ! à force de mortifier son goût, il ne lui en restoit plus même pour discerner les viandes ; et au lieu que les Israélites trouvoient dans la seule manne des goûts divers, les mets les plus différens n'avoient plus que le même goût pour lui : les objets qu'il avoit même sous les yeux, il ne se souvenoit pas de les avoir vus : sa conversation toute dans le ciel, fixoit là les opérations de son ame : et l'on peut dire de lui, quoique dans un sens différent, ce que le prophète dit des idoles ; qu'il avoit des yeux, et ne voyoit plus ; un odorat, et ne sentoit plus ; une bouche et des mains, et qu'il ne s'en servoit plus.

Ce fut alors que Dieu accorda à ses vœux la vocation de son père à Clairvaux, et sa retraite entière du siècle. Cet homme si heureux dans sa famille, et dont les enfans, comme ceux de Jacob, devoient être un jour autant de patriarches, quitte enfin le pays de Canaan, vient joindre Joseph ce fils bien-aimé ; adore son bâton pastoral, cette marque sacrée de sa puissance ; et plein de jours, il s'endort peu après au Seigneur dans cette terre de Gesen, sous les yeux d'un fils qui l'avoit enfanté dans la foi et dans la charité.

Ainsi se sont rendus agréables à Dieu les Saints, mes Frères. Tous ceux que l'E-

glise honore comme tels, elle les honore comme pénitens : l'Esprit de Dieu n'a pas là-dessus diverses voies, et l'on ne peut pas dire qu'il opère différemment. Nous flattons-nous qu'il y aura pour nous une voie privilégiée ? Serons-nous traités plus favorablement, parce que nous sommes plus coupables ? Si les bien-aimés du Père céleste ont bu le calice amer, croyons-nous que la lie et l'amertume en soit ôtée pour nous ? Mais quand le royaume des cieux ne seroit pas le prix de la seule violence, pourroit-il l'être de la volupté ? Et quand on pourroit être Saint sans la pénitence, pourroit-on l'être après les plaisirs ? Tel fut notre nouveau Samuel dans l'enceinte du sanctuaire ; il fut cher au Seigneur son Dieu : *Dilectus à Domino Deo suo*. Donnons à son zèle de plus vastes bornes : il va renouveler la face de l'Etat, et répandre une onction de grâce sur les princes et les peuples : *Renovavit imperium, et unxit principes in gente sua* : et après que la foi en a fait un religieux consommé, la charité va en faire un homme apostolique : c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Il y a différens dons dans l'Eglise, dit saint Paul ; et ces dons sont partagés aux divers membres qui la composent, selon la secrète disposition de l'Esprit qui souf-

fle où il veut. Tous ne sont point en même temps Apôtres, prophètes, docteurs ; à chacun est donnée sa grâce particulière selon la mesure du don de Jésus-Christ. Tel dans le calme de la retraite conserve son ame pure et sans tache, qui transporté dans le siècle y verroit expirer son innocence et éteindre toute sa foi. Tel dans le ministère de la parole et les autres fonctions de l'apostolat, luit comme un astre au milieu d'une nation corrompue et perverse, et forme Jésus-Christ dans les cœurs, qui dans le désert auroit soupiré après l'Egypte, et seroit tombé dans la tiédeur et l'abattement. Tel est envoyé pour évangéliser les simples et les ignorans, qui craindroit de porter le nom du Seigneur devant les princes et les rois de la terre. Tel s'oppose comme un mur d'airain pour la maison d'Israël, et résiste aux puissances du siècle, qui n'oseroit toucher l'oïnt du Seigneur, ni contredire aux pontifes de la loi. Tel enfin a le don d'interpréter les Ecritures, qui n'a pas celui des prodiges pour s'en servir comme de signe contre les infidèles. Mais cet ordre établi de vous-même, ô mon Dieu, n'est pas une loi pour vous : il est certaines ames sur lesquelles, quand il vous plaît, vous versez à pleines mains la variété de vos dons, et à qui votre Esprit n'est pas donné par mesure.

Il falloit au siècle de Bernard une ame

de ce caractère. Les dissensions domestiques, les guerres étrangères, l'ignorance, qui toujours en est le triste fruit, avoient répandu sur toutes les parties de l'Etat je ne sais quel air de licence et de barbarie, toujours fatal à la sainte politesse et à la candeur des mœurs chrétiennes. L'ambition, le faste, et des vices encore plus honteux, s'étoient glissés dans le sanctuaire, et faisoient de la maison du Seigneur un lieu d'intrigue, de mollesse et de scandale : les cloîtres n'étoient plus des asiles contre la contagion du siècle ; le peuple de Dieu qui habitoit cette terre sainte, peu soigneux de l'alliance de ses pères, avoit lié commerce avec les nations, et adopté leurs mœurs et leurs usages : les sages lois des fondateurs n'étoient plus écrites que sur des tables de pierre ; on y avoit mêlé des traditions humaines qui en ruinoient l'esprit ; ces déserts arides et sombres étoient devenus des terres où couloient le lait et le miel ; ce n'étoient plus des lieux écartés, où fatigués du monde on pût venir de temps en temps respirer l'air de la piété ; et illustres autrefois par les Saints qui les avoient habités, ces solitudes ne brilloient plus que par des bâtimens somptueux, des temples superbes, des richesses et des dons immenses ; de sorte que les pieuses libéralités des Fidèles, et leur sainte diminution, pour parler avec l'Apôtre, étoient

devenues l'excès de ce peuple autrefois si simple et si délaissé.

De là, mes Frères, quel déluge d'iniquités dans le siècle ! Car il faut le dire ici, les lampes d'Israël ne sauroient s'éteindre, qu'il n'en sorte une épaisse fumée qui se répand au loin, et va ternir tout l'éclat et tout l'or du tabernacle : les colonnes du temple ne plient jamais, qu'elles n'entraînent avec soi le reste de l'édifice ; et pour le dire sans figure, les vices des clercs et des personnes consacrées à Dieu, sont toujours comme les étendards funestes du désordre, élevés au milieu des peuples : *Signum in nationibus.*

A des besoins si extrêmes et si divers, vous n'opposâtes, Seigneur, qu'un nouveau Moïse sorti du désert de Madian ; et Bernard entre vos mains frappe les rois et les royaumes, réforme le tabernacle sur le modèle de celui que vous lui aviez montré sur la montagne ; confond les ministres murmureurs ; assure la souveraine sacrificature au pontife que vous aviez établi ; renverse l'idole que les enfans d'Israël s'étoient eux-mêmes fabriquée ; brise les ennemis de votre nom, et auroit conduit vos tribus à la conquête de Jérusalem, si leur ingratitude et leurs excès ne vous eussent fait retirer votre force et votre bras du milieu d'elles.

Quelle fut l'ardeur, la fermeté, l'étendue de son zèle ! il avoit reçu de la

nature ces avantages de l'esprit et du corps, qui semblent destiner par avance ceux qui en sont pourvus, au ministère de la parole; mais qui sans la grâce et la vocation du ciel, ne forment jamais qu'un airain sonnante et une cymbale retentissante : un esprit vaste et nourri dans la lecture des livres saints; un cœur tendre et avec qui étoient, ce semble, nées l'onction et la miséricorde; un extérieur doux et mortifié, qui préparoit les cœurs à la grâce, et dont le seul spectacle versoit d'abord dans l'ame, je ne sais quel goût du don céleste et des biens du siècle à venir.

Représentez-vous donc, mes Frères, ce nouveau précurseur sorti du désert, vêtu pauvrement, la pénitence peinte sur le visage, cherchant dans ses discours, non pas à se rendre agréable au pécheur, mais à rendre le pécheur désagréable à soi-même; travaillant à préparer les voies au Seigneur, et non pas à sa propre gloire; aplanissant, non pas l'âpreté du sentier évangélique, mais celle des cœurs rebelles; et prêchant, non pas certaines ablutions aisées et des cérémonies extérieures qui ne purifient que le dehors, mais mettant la cognée à la racine des passions, et annonçant un baptême de pénitence. On le prend pour Elie ou pour quelqu'un des prophètes : toute la France court pour entendre cette nouvelle doctrine; et touchés

des paroles de grâce et de vertu qui sortent de sa bouche, les peuples en foule viennent à lui pour savoir si la colère du Seigneur comme ses dons est sans repentir, et s'il n'y a plus de ressource à eux pour la fléchir. Eh! que pouvoit-on attendre d'un ministre de Jésus-Christ, qui loin du monde avoit long-temps médité la loi de Dieu dans le silence et dans la prière; dont le cœur vide des créatures, n'étoit plein que de cet esprit qui parloit en lui, et qui pouvoit dire avec une confiance apostolique aux Fidèles : Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ; que pouvoit-on, dis-je, en attendre, que le renouvellement de son siècle, que la renaissance de la foi et de la piété? Si notre ministère n'a pas le même succès, ce n'est pas que le monde soit plus corrompu; mais c'est que la source de nos travaux n'est pas la même. Est-ce l'Esprit de Dieu qui nous ouvre la bouche? et n'entre-t-il rien d'humain dans notre zèle?

Alors, mes Frères, les ténèbres répandues sur l'abîme commencèrent à se dissiper : la France comme un autre chaos se développa peu à peu : les cloîtres virent revivre cet esprit primitif, cet héritage précieux qu'ils avoient autrefois reçu de leurs pères. De nouvelles troupes de solitaires, sortis de Clairvaux, se répandirent dans l'Europe, allèrent repeupler les dé-

serts ; les plus grands hommes de ce siècle s'y retirèrent à l'envi ; les princes mêmes préférèrent l'opprobre de Jésus-Christ à la pompe des Egyptiens ; et ceux qui habitoient les palais des rois ne voulurent plus être vêtus avec mollesse : de là , comme d'un nouveau cénacle , sortirent en foule des pasteurs illustres qui parurent à la tête de nos Eglises ; et les enfans de Bernard devinrent les pères des Fidèles. Mais quels hommes , mes Frères , que ces évêques ! quel zèle ! quelle simplicité ! quelle innocence ! quelle austérité de mœurs ! L'épiscopat n'étoit pour eux qu'une servitude honorable : ils ne brilloient , comme Moïse , que d'un éclat descendu du ciel , et ne croyoient pas qu'une vaine affectation de faste et de repos , fût nécessaire pour rendre respectable au peuple un ministère de sollicitude et d'humilité. Ne nous bornons pas à envier cet heureux siècle : souvenons-nous , mes Frères , que les pasteurs fidèles ne sont guère accordés qu'aux prières des peuples , et que le défaut de ministres saints , dont nous nous plaignons quelquefois , loin de nous servir d'excuse un jour , ne fera peut-être que notre crime.

A lardeur de la charité Bernard joignit la force. Car ne vous figurez pas ici un de ces ministres timides , qui , sous prétexte d'honorer les grands , croient qu'il faut respecter leurs vices ; qui éblouis

de l'éclat qui les environne , n'osant envisager leurs démarches , se mettent volontairement un voile devant les yeux , de peur de les apercevoir , et donnent à leur foiblesse les noms spécieux de modération et de prudence. Il est peu de Samuels qui osent dire à ceux qui règnent : Prince , n'est-ce pas le Seigneur qui vous a établi roi sur Israël ? pourquoi n'avez-vous donc pas écouté sa voix ? Il n'a que faire de vos victimes et de l'orgueil de vos offrandes ; le sacrifice le plus agréable à ses yeux , c'est la soumission et l'obéissance. Bernard laisse cet exemple à la postérité. Louis-le-Gros usurpe les droits de l'Eglise ; des prélats généreux s'élèvent contre cette nouveauté , il les proscrit ; on a recours à notre Saint : Prince , lui dit-il , l'Eglise élève sa voix contre vous devant son Epoux , et se plaint de ce que celui qu'elle avoit reçu pour son défenseur , devient son persécuteur lui-même. Eh ! pourquoi réglez-vous sur la terre , que pour y faire régner la justice et la piété ?

Que de marques publiques de pénitence n'obtint-il pas de Louis-le-Jeune son fils , sur le massacre de Vitry ? Comme un nouvel Ambroise , il lui déclare hardiment que la voix du sang qu'il a répandu , crie vers le Seigneur , et demande vengeance contre lui ; et par ces généreuses remontrances , il donne encore à l'Eglise le spectacle consolant d'un roi humilié , couvert

de cendres, prosterné à la porte de ses temples, et renouvelle les exemples si rares des David et des Théodose.

Mais comment rapporter ici les traits divers de sa fermeté? L'Abbé Suger, ce ministre si sage et si fameux dans nos histoires, corrigé par ses avis sur certaine pompe séculière, où l'air de la cour l'avoit conduit peu à peu: la reine Eléonore elle-même, princesse fière et mondaine, traversée dans ses desseins en un point assez délicat, et réduite enfin à revenir au sentiment de Bernard: circonstance assez rare dans une jeune princesse, enivrée encore de plaisirs et de grandeurs; qui aime à dominer sur les esprits comme sur les cœurs; que toute résistance blesse, et qui ne fait pas assez de cas de la vertu pour souffrir d'en être contredite: car on lit bien qu'Elie sut faire respecter quelquefois la vérité, même à l'impie Achab; mais on ne lit pas que Jézabel lui pardonna jamais la liberté d'un seul discours, ni sa résistance à l'injustice qu'elle vouloit faire à Nabot.

Tous les siècles admireront les instructions vives et touchantes, et cette noble fierté qui règne dans ses livres de la *Considération* au pape Eugène. Il est vrai que ce pontife avoit vu croître sous les yeux et la discipline de notre saint ces grandes qualités qui depuis l'élevèrent au pontificat. Mais qui ne sait combien la reli-

gieuse soumission qu'on doit à tout ce qui part de ce trône auguste, et les hommages éternels dont le pontife est environné, le familiarisent peu avec une liberté chrétienne, et des discours qui ne sont pas faits pour louer? Mais la charité ose tout; et Bernard, toujours semblable à Samuel, honore à la vérité l'oint du Seigneur devant le peuple, mais ne laisse pas de lui annoncer ensuite les ordres du Ciel.

Les princes et les souverains pontifes respectent la liberté de l'esprit de Dieu dans son serviteur: et aujourd'hui, mes Frères, dans le siècle, si l'on se trouve né avec quelque distinction, on exige des ministres de Jésus-Christ des égards et des ménagemens indignes de leur caractère, on est blessé de leur zèle; on croit être dégradé s'ils nous disent la vérité comme ils la disent au peuple: on diroit que la sainte sévérité de l'Évangile ne regarde plus que les âmes vulgaires; et que les vices des grands sont nés nobles comme eux, et qu'on leur doit les mêmes égards qu'à leurs personnes.

Ah! le crime nulle part ne fut à couvert du zèle de notre saint: il le poursuivait jusques sur le trône: les liens mêmes de la chair et du sang, si périlleux à notre ministère, ne séduisirent pas sa constance. En vain touchée du bruit de ses prodiges et de sa réputation, ou peut-

être d'une vaine curiosité de le voir, sa sœur vient à Clairvaux. L'orgueil de ses équipages, et la pompe du siècle qui l'environne, laisse d'abord entrevoir au Saint combien elle est éloignée du royaume de Dieu : au bruit de cette fastueuse visite, il gémit, il se renferme dans l'enceinte de son monastère; et malgré la tendresse qu'il a pour cette sœur, et le spectacle touchant de sa désolation et de ses larmes, il refuse de la voir, si au lieu des parures du siècle qu'elle étale, elle ne se couvre de pudeur et de modestie : c'est un autre Moïse, qui attentif aux seuls intérêts de la gloire de son Maître, sépare sans balancer sa sœur du camp du Seigneur, et lui interdit l'entrée du tabernacle, jusqu'à ce qu'elle ait quitté cette lèpre qui couvre son corps, et ces marques honteuses de son orgueil et de son infidélité.

Si vous trouvez aujourd'hui des ministres plus complaisans, femmes du siècle, ce n'est pas une excuse pour vos erreurs; car la foiblesse du prêtre n'affoiblit pas la loi de Dieu; c'est la peine de vos péchés, et un jugement de la colère du Seigneur sur vous, qui punit les fausses raisons dont vous vous servez pour justifier, contre vos propres lumières, une vie molle et mondaine, par des ministres qui l'autorisent.

Enfin, mes Frères, sa voix brisa les cèdres du Liban, ébranla les déserts, et

tonna au milieu des eaux, je veux dire, parmi les peuples. On ne vit jamais avant lui de prophète si autorisé à reprendre les vices : le Ciel l'avoit, ce semble, établi le censeur des mœurs de son siècle. Que de différends parmi les princes apaisés par sa sagesse ! Que de lettres écrites pour le rétablissement de la discipline et de la piété ! Nous voyons encore dans celles qui nous restent ce détail immense de soins et de mesures où sa charité le faisoit descendre. Quel style ! quelles expressions ! quels artifices puissans d'une éloquence toute divine ! La France, l'Italie, l'Allemagne le virent répandre partout le feu divin que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre, et dont il avoit embrasé son cœur; seul il sut suffire aux besoins divers et infinis de l'Eglise; et comme ce serpent d'airain élevé dans le désert, il n'y eut point de plaie qui fût à l'épreuve de sa présence.

Il ne manquoit à ses travaux que la récompense des Saints, je veux dire, les persécutions et les calomnies : il eut la consolation d'y participer. Il entendit les plaintes des insensés contre lui sur le mauvais succès de l'entreprise des Français dans la Terre-Sainte : les prodiges dont Dieu avoit accompagné ses prédications, pour exciter les Chrétiens à cette milice sacrée, furent traités de foiblesse et de crédulité; la force de ses discours qui

pensa faire désert la France et l'Allemagne, en inspirant au peuple le désir de se croiser, passa pour indiscretion et faux zèle. Mais adorant dans le secret de son cœur les desseins impénétrables de la Providence, il rappeloit le souvenir des Israélites, qui quoiqu'appelés de Dieu à la conquête d'une Terre-Sainte, périrent dans le désert à cause de leurs infidélités; il rappeloit l'histoire des tribus, qui, engagées par l'ordre exprès du Ciel à combattre les Benjamites, n'en eurent pas moins la honte d'une double défaite; et gémissant sur les excès des Chrétiens qui avoient attiré ces calamités du Ciel, il étoit bien plus touché de ce que les Infidèles, fiers de leurs avantages, demandoient insollement: Où est le Dieu des Chrétiens? et blasphémoient son nom, que des outrages dont ses Frères tâchoient de noircir le sien propre.

Ainsi on est toujours prêt dans le siècle à censurer la conduite des Saints: on n'a pour leurs démarches que des yeux de rigueur et de malignité: on veut les rendre garans de tous les mauvais succès des entreprises où ils ont eu quelque part; et leur zèle est indiscret, du moment qu'il n'est pas heureux. Enfin, il suffit presque d'être homme de bien, pour ne trouver plus d'indulgence sur la terre: et je ne sais si c'est haine de la vertu, ou amour de nous-mêmes; mais nous ne manquons

jamais d'apercevoir des foiblesses dans les Saints: soit parce qu'à force de les croire Justes, nous exigeons presque aussi qu'ils ne soient plus hommes; ou que ne pouvant parvenir à leur ressembler, nous tâchons du moins de nous persuader qu'ils nous ressemblent eux-mêmes. Vous venez de voir tout ce que fit notre Saint pour le rétablissement des mœurs et de la piété: montrons en peu de mots ce qu'il fit pour le rétablissement de la foi et de la doctrine; et dans cet homme apostolique voyons encore le docteur le plus éclairé et le plus humble de son temps: *In lege Domini congregationem judicavit, et in fide sua probatus est propheta*, Je finis dans un moment.

TROISIÈME PARTIE.

L'ÉGLISE, cette nouvelle Jérusalem, est à la vérité fondée sur des montagnes saintes, les vents et les orages s'élèvent en vain contre ses murs sacrés; son Epoux l'a promis, les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. Cependant toute invincible qu'elle est, elle n'est pas paisible: ses persécuteurs ne sauroient la détruire; mais ils peuvent l'affliger: elle ne craint pas des vainqueurs qui la réduisent comme un esclave à adopter leurs Dieux et leurs sacrifices; mais elle peut avoir des ennemis qui altèrent sa paix,

ou qui défigurent la pureté de son culte : il est même peu de siècles où elle n'en ait vu s'élever quelques-uns. Née dans les combats et dans les persécutions, il semble que c'est son destin de n'en être jamais exempte; mais les hérésies et les schismes ont eu leur utilité. Nous devons la gloire de nos martyrs à la fureur des tyrans. A qui sommes-nous redevables aussi des travaux précieux des anciens défenseurs de la vérité, qu'aux docteurs du mensonge qui parurent dans leurs siècles ?

Dieu qui destinoit Bernard à être le restaurateur de sa loi, lui en avoit développé les secrets ineffables dans le désert. Sans avoir été disciple, dit un historien, que des chênes et des forêts, et sans avoir eu d'autre maître que la grâce, on le vit passer tout d'un coup de la solitude dans le monde, et de l'ombre des bois dans la lumière du soleil. Sa science ne consista pas dans un amas de connoissances vaines qu'on acquiert par un dur travail, et qu'on débite sans fruit et sans onction. Il ne chercha pas à éblouir les esprits par de nouvelles découvertes, ni à se faire honneur de certains approfondissemens qui flattent par leur singularité; mais à réformer les cœurs, et à rétablir la foi de ses pères sur la ruine des nouveautés profanes : enfin, il ne fut pas de ceux qui regardent les sciences comme un trafic honteux, et qui font de ces dons destinés

à maintenir le culte du Seigneur et l'honneur de ses sacrifices, l'occasion de leur gain et le prétexte de leur avarice.

Les livres saints furent sa plus chère étude : rien ne lui paroissoit plus digne de la grandeur de l'esprit humain que l'histoire des merveilles de Dieu dans les livres de Moïse, les beautés de sa loi, les divins transports de ses prophètes, et l'onction des autres écrivains inspirés. Aussi, il avoit dévoré avec tant d'ardeur ce volume sacré, et l'avoit si bien changé en sa propre substance, qu'il ne sait plus parler que ce langage dans ses écrits : les expressions de l'Écriture y sont semées à pleines mains; elles paroissent son style naturel. Saints et pieux monumens de son amour pour les Écritures, fruits précieux de ses lumières et de sa piété, vous êtes encore entre nos mains; et c'est assez pour son éloge.

Mais la lecture des divines Écritures, qui faisoit autrefois les plus chères délices des premiers Fidèles, cède aujourd'hui parmi les Chrétiens à des ouvrages de mensonge et de péché, pernicieux à l'esprit qu'ils remplissent de mille images profanes et funestes au cœur, où ils jettent des semences de crime, qui toujours dans leur temps produisent des fruits de mort. Hélas! ne portons-nous pas déjà dans notre fonds des dispositions assez favorables à l'iniquité, sans y en ajouter d'étrangères ?

Ce levain de corruption qui croît avec notre cœur, ne suffit-il pas pour exercer notre innocence, sans aider sa malignité? et faut-il le secours de l'art à des passions sur lesquelles nous ne naissons que trop instruits?

Ce fut cette science des livres saints, qui rendit Bernard si redoutable aux ennemis de l'Eglise. La chaire de Pierre étoit devenue la proie d'un usurpateur; Dagon avoit pris la place de l'arche; un intrus plein de fiel et d'artifice paroissoit dans le sanctuaire, et y recevoit les hommages du peuple de Dieu: la foi des Eglises suspendue par le spectacle nouveau de deux pontifes dont chacun prétendoit être l'oïnt du Seigneur, attendoit comme autrefois que Dieu lui-même fit connoître celui qu'il avoit élu; on ne savoit plus s'il falloit aller adorer à Jérusalem, ou sur la montagne de Garizim: Pierre de Léon jouissoit à Rome du fruit de son iniquité; et environné de ses adorateurs, cet homme de péché étoit assis dans le temple de Dieu; tandis que le véritable pontife Innocent II, chassé de son siège, et errant, comme l'arche d'Israël, de contrée en contrée dans un équipage peu convenable à sa dignité, étoit enfin venu aborder en France, et y avoit trouvé un asile plus honorable sous la protection et la piété de nos rois: car tel a été de tout temps le destin de la France, d'ouvrir son sein aux pontifes

Pontifes et aux souverains détrônés, et de voir ses monarques armés contre les usurpateurs et les rebelles.

Or, mes Frères, quel est le triste état de l'Eglise, lorsqu'elle est ainsi déchirée au dedans, et que l'étendard de la révolte et de la dissension est élevé jusques dans le sanctuaire de la paix et de l'unité! Les uns sont à Céphas, les autres à Paul, et personne à Jésus-Christ. Ses dignités sont ou le prix ou le lien de la rebellion; ses grâces, loin d'être dispensées avec majesté, sont offertes avec bassesse; ses foudres ne sont plus les peines du vice, mais les instrumens de la passion, et de part et d'autre on cherche à se faire des amis, non pas avec des richesses d'iniquité, mais avec les trésors même du sanctuaire.

Quel scandale plus digne du zèle et des lumières de Bernard que celui-ci? Il paroît au milieu des prélats du royaume, assemblés à Etampes pour prononcer sur ce différend: il préside, comme un autre Daniel, à l'assemblée des vieillards: les princes, pour me servir des paroles de Job, cessent de parler devant lui, et sont attentifs à ses jugemens: tous les pères du concile respectant dans Bernard je ne sais quelle autorité qui suit une haute réputation de vertu, s'en remettent unanimement à sa décision, de sorte que les yeux de toute cette illustre assemblée sont tournés sur cet homme merveilleux: lui seul est l'in-

Panegyriques.

* K

terprète du Saint-Esprit; lui seul forme un concile entier, et toute la France reçoit de sa main, Innocent II pour légitime pape. C'est toujours le Samuel de son siècle, qui au milieu des Tribus assemblées, fait expliquer le sort en faveur de celui que le Seigneur avoit oint et destiné à régir son peuple.

Que de courses en Sicile, en Italie, en Allemagne, pour éteindre les restes du schisme et rassembler les aigles autour du corps? On le vit foudroyer un prince, dont le crédit fomentoit la dissention; aller à lui dans un temple, armé du corps de Jésus-Christ, et lui ordonner de la part de ce Dieu terrible qu'il tenoit entre les mains, de ne plus troubler la paix de l'Eglise. A ce spectacle si nouveau, le duc de Guienne se trouble; toute sa fierté se change en frayeur; et renversé comme Paul par la présence du Dieu dont la majesté se rend sensible, il devient comme lui, d'instrument de la fureur d'un faux pontife, un vase d'élection.

Mais c'étoit peu d'avoir rétabli la paix au dedans de l'Eglise, il falloit, comme Moïse, après avoir assuré contre les murmureurs le souverain sacerdoce à Aaron, mettre le peuple de Dieu à couvert des séductions de Balaam. Les conciles de Sens et de Rheims admirèrent la fécondité de ses lumières et la force de son génie, et le virent défendre glorieusement

l'antiquité et la simplicité de la foi contre les raffinemens dangereux d'un évêque de Poitiers, et les nouveautés profanes d'Abailard.

Cet homme enflé d'une vaine science, et pourvu de ces talens naturels propres à séduire les esprits, à donner au mensonge tout l'air de la vérité; éloquent, poli, artificieux dans ses discours, vain de mille connoissances singulières, avoit entrepris de rendre les mystères de la foi palpables à la raison humaine; et au lieu de cette lampe qui luit dans un lieu ténébreux, y introduire une lumière qui ne paroitra que lorsque nous serons transformés de clarté en clarté. Déjà les Fidèles attirés par les charmes de son éloquence, et par l'ascendant de la nouveauté, toujours inévitable en matière de religion sur l'esprit des peuples, commençoient à franchir les bornes saintes que nos Anciens avoient si sagement posées. Ce mystère d'iniquité n'opéroit presque plus en secret; et Abailard fier de son succès, défoit hautement le peuple de Dieu, comme ce géant des Philistins, de lui opposer un ennemi digne de lui: mais l'insolence de cet Hérésiarque préparoit à Bernard une nouvelle gloire. Tous deux se rendent au concile de Sens: et là devant les pontifes du Seigneur, la science qui enfle cède à la simplicité qui édifie; les paroles artificieuses

de la sagesse humaine, à la vertu de la Croix et de l'Esprit, et le philosophe le plus orgueilleux de son temps, à un Scribe instruit dans le royaume des cieux.

Sorti de cette victoire, il vole à Toulouse, où Henri, moine apostat, prêchoit une nouvelle doctrine, et s'élevant contre l'institution sainte des Sacremens et les traditions de l'Eglise, préparoit déjà les voies à la naissance de ces monstres que l'erreur enfanta le siècle passé, et qu'un monarque toujours heureux a étouffé le premier, dans un royaume qui, le premier presque, les avoit vu naître. Mais arrêtons-nous : un éloge n'est pas une histoire, et tout n'y sauroit entrer.

Et d'ailleurs, mes Frères, ce n'est pas là ce que la vie de notre saint nous offre de plus instructif. Ces circonstances éclatantes embellissent, à la vérité, la vie du Saint que l'on loue, mais ne propose rien à imiter aux pécheurs devant qui l'on parle : elles exposent de grands traits, mais elles n'offrent point d'exemples : l'humilité de Bernard au milieu de toute sa gloire, est un endroit bien plus propre à nous toucher. Hélas ! une fragile réputation où l'erreur des hommes a plus de part que nos bonnes qualités, nous grossit si fort à nous-mêmes notre propre idée ; et arrivé au plus haut point de gloire où la France ait jamais vu un particulier, Bernard a toujours les yeux attachés sur ses misères,

et ne les en détourne jamais pour voir ce qui brille autour de lui, et rencontrer les regards des hommes attentifs à l'admirer.

Tantôt, il se refuse à des églises illustres qui l'ont choisi pour pasteur, et regarde le trône épiscopal comme une espèce de buisson sacré, dont il ne lui est pas permis d'approcher. Tantôt revêtu par les papes du caractère de légat universel dans le monde chrétien, et ne voyant plus par ce nouveau titre que le souverain pontife au-dessus de lui, il fait aux évêques un hommage respectueux de sa dignité, n'agit que sous leurs ordres, refuse de se soustraire à cette puissance de Dieu, et ne souffre même pas que les siens sortent de la loi commune, et acceptent des prérogatives et des exemptions, qui sont à la vérité utiles dans leur établissement et saintes dans leur fin ; mais qui ne laissent pas d'être de ces remèdes presque aussi fâcheux que les maux, et dont le besoin est toujours une suite de la tiédeur et du relâchement de l'Eglise, parce qu'il marque ou l'abus de la puissance dans le pasteur, ou l'amour de l'indépendance dans les ministres subalternes.

Tantôt honoré à Clairvaux de la visite d'un souverain pontife suivi d'une cour magnifique et nombreuse, il paroît à la tête de ses religieux, tous, les yeux baissés, gardant un profond silence, et lais-

sant paroître sur leur visage au milieu d'une solennité si extraordinaire, un air de pénitence et de recueillement dont le spectacle attendrit le pontife; et le saint abbé conservant un maintien tranquille et calme, et paroissant presque insensible à un honneur si nouveau, rappelle le souvenir de ce prophète d'Israël, qui visité dans sa retraite par Naaman, prince environné d'éclat et de magnificence, peu touché de cette nouveauté, ne daigna pas le regarder; et occupé des malheurs d'Israël et du soin d'appaiser la colère de Dieu irrité sur son peuple, ne parut presque faire aucune attention au rang de ce prince et à l'éclat qui l'environnoit.

Tantôt enfin, ne conversant avec les hommes que pour fixer leur conversation dans le ciel, il se plaint sans cesse à soi-même et à ses amis de la dissipation de sa vie, et regarde les services qu'il rend au public comme des prévarications à ses devoirs particuliers. Je ne vis plus, dit-il, ni en ecclésiastique, ni en laïc; car il y a long-temps que je ne fais plus la vie de religieux dont je porte l'habit: que suis-je donc? je ne suis plus que comme le prodige et le monstre de mon siècle. Aussi, combien de fois, touché de ce que les rois de la terre venoient le consulter dans son désert, et troubler le repos sacré de son tombeau, leur répondit-il comme Samuel à Saül: Eh! pourquoi vou-

lez - vous ressusciter pour le siècle, un homme enseveli dans la région des morts? *Quare inquietasti me ut suscitarer?* (*I. Reg. 28. 15.*)

Voilà, mes Frères, les sentimens de crainte et d'humilité, qui toujours ont accompagné les actions les plus héroïques des Saints. La charité a, comme l'amour-propre, ses pieuses erreurs et ses innocentes séductions.

La grâce et la cupidité nous déguisent presque également à nous-mêmes; et comme la plupart de nos vices ne sont en sûreté que par les fausses idées que nous nous en formons, souvent les vertus des Saints n'ont été à couvert que sous les images trompeuses sous lesquelles ils se les sont représentées.

Ainsi la vie du siècle, les dangers des conversations et des commerces, les divertissemens criminels des spectacles, le vuide et l'humilité de nos œuvres, cette révolution éternelle de nouveaux plaisirs; tout cela, vous ne le regardez que comme des amusemens innocens et des délassemens inévitables à la foiblesse humaine; et les travaux de la charité, et les œuvres extérieures de miséricordes, ne sont aux yeux des Saints qui s'y trouvent appelés, que des agitations périlleuses au recueillement de l'ame, et des obstacles aux secrètes consolations de la grâce. Ainsi Bernard se méconnoît jusqu'à croire sa vie

monstrueuse, parce que les besoins de l'Eglise et la vocation du Ciel l'engagent à des emplois tumultueux peu compatibles avec le silence et la retraite d'un solitaire; et tous les jours, ô mon Dieu, vos ministres s'abusent jusqu'à trouver dans une vie toute séculière, et des mœurs profanes, la sainteté de leur état et les obligations redoutables du sacerdoce. Hélas! on traite presque de foiblesse dans vos Saints, les erreurs de leur humilité; et des erreurs de nos passions, nous en faisons un mérite même à notre prudence. Rompez, Seigneur, ce charme funeste, et éclairez les yeux de nos cœurs, afin que ne nous égarant plus dans nos voies, nous suivions les routes que vos Saints nous ont frayées, et arrivions comme eux à l'heureuse éternité.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR

DE SAINT LOUIS,

ROI DE FRANCE.

An nescitis quoniam Sancti de hoc mundo judicabunt?

Ne savez-vous pas que les Saints doivent un jour juger le monde? I. Cor. 6. 2.

Si la loi de Dieu toute seule devoit un jour juger le monde, mes Frères, le monde pourroit opposer à sa condamnation les obstacles presque insurmontables que chacun de nous trouve dans son état, à la pratique des devoirs qui nous sont prescrits: il pourroit accuser la loi d'injustice, sur ce qu'elle exige de nous mille choses qu'il n'est pas possible d'allier avec les situations diverses où la naissance, la fortune et les grandes places nous engagent: et la loi de Dieu, si juste dans ses jugemens et dans ses préceptes, ne seroit plus justifiée devant la fausse sagesse des

hommes. Aussi l'Apôtre nous avertit que les Justes de tous les états paroîtront alors à côté de Jésus-Christ ; qu'ils seront les défenseurs de sa loi contre toutes les vaines excuses des pécheurs, et que leur exemple jugera le monde, qui n'a pas voulu les imiter.

Mais ce droit de juger le monde ne leur conviendra pas à tous également. Ce n'est pas assez, ce semble, de l'avoir méprisé et foulé aux pieds, pour être en droit de condamner ceux qui l'aiment : il faut l'avoir vaincu avec tout ce qu'il y a d'éclat, de pompe, de magnificence, de plaisirs, et résisté à tous ses périls, pour pouvoir confondre toutes ses excuses.

Ainsi juge par avance le monde, le saint roi que la France aima autrefois comme son père, et qu'elle honore aujourd'hui comme son protecteur. Le monde ne sauroit opposer d'illusion aux devoirs de la loi, que ce grand exemple ne confonde : tout prétexte contre la vertu trouve ici sa condamnation ; les vaines raisons du rang, de la naissance, des places, disparaissent, et n'oseroient plus être alléguées ; et le monde, forcé de respecter la sainteté, n'a plus rien à nous dire pour colorer ses déréglemens, ou pour justifier ses usages.

En effet, mes Frères, deux erreurs règnent dans le monde contre la véritable piété. Premièrement, on la regarde comme incompatible avec ces qualités

brillantes et héroïques, qui donnent de la réputation parmi les hommes, et nous rendent dignes de remplir avec éclat les plus grandes places. Secondement, on regarde un grand rang et une place éminente comme un privilège qui adoucit à notre égard toutes les pratiques pénibles de la piété. C'est-à-dire, on se figure presque la piété comme une foiblesse, ou qui déshonore les grands, ou qui rend incapables des grandes places ; première erreur : on croit que l'élevation permet un genre de vertu plus commode et plus autorisée à jouir de tous les plaisirs, et à suivre tous les usages que le monde approuve, et que la loi de Dieu condamne ; seconde erreur.

Or, le saint roi, dont nous allons aujourd'hui proposer plutôt les exemples que louer les vertus, condamne le monde sur ces deux erreurs. Premièrement, il trouva dans la piété la source de toutes ces qualités héroïques, qu'il rendit le plus grand roi de son siècle ; secondement, il trouva dans sa qualité de roi de nouveaux engagements pour s'animer aux devoirs les plus austères de la piété. C'est-à-dire, il fut un grand roi devant les hommes, parce qu'il fut un roi saint aux yeux de Dieu : il crut qu'il devoit être d'autant plus saint aux yeux de Dieu, qu'il étoit plus grand devant les hommes. La sainteté en fit un grand roi : la royauté le rendit un grand

Saint. C'est ainsi, ô mon Dieu, que ce prince selon votre cœur, devient un accusateur qui nous confond : faites-en un modèle qui nous console et qui nous anime ; et ne permettez pas qu'un si grand exemple domestique, que la religion nous propose avec tant de solennité pour nous instruire, n'ait presque plus d'autre utilité pour nous, que de nous rendre plus inexcusables.

PREMIÈRE PARTIE.

IL n'est que trop vrai, mes Frères, que le monde, toujours injuste estimateur de la piété, la regarde comme le partage des âmes foibles et bornées. On attache aux sentimens tendres de la foi, je ne sais quoi qui annonce ou de la pusillanimité dans le cœur, ou de la médiocrité dans la raison : l'innocence des mœurs ne devient un mérite, que pour ceux qu'un caractère borné rend incapables des plus grandes choses : le héros et le Saint paroissent des personnages incompatibles ; et il semble que les hommes ne peuvent être grands que par les passions mêmes qui les avilissent. Cependant, mes Frères, rien n'est plus grand pour l'homme que de vivre selon Dieu : la piété est l'effort le plus héroïque du cœur, et l'usage le plus noble et le plus sensé de la raison : une âme exercée à la vie de la foi, ne connoît plus d'entreprise

au-dessus d'elle ; et le Juste à la réalité de toutes les grandes vertus, dont le héros mondain n'a souvent que la réputation et l'image.

C'est pour convaincre le monde d'une vérité si honorable à la foi, que le Seigneur donna autrefois à la France le saint roi, dont la mémoire, si précieuse à tous les Français, nous assemble tous les ans en ce lieu de religion. Les instructions et les exemples d'une mère sainte tournèrent ses premiers penchans à la vertu : au milieu des soins d'une régence difficile, la reine Blanche n'en connut pas de plus important que l'éducation du jeune roi. Persuadée qu'en formant les mœurs du souverain, elle formoit, pour ainsi dire, les mœurs publiques, et que le bonheur de la monarchie étoit attaché au caractère de celui que Dieu avoit destiné à la gouverner, elle n'oublia rien pour jeter dans son âme ces premières semences de magnanimité et de vertu, qui produisirent dans la suite, des fruits si saints et si éclatans. Peu contente d'avoir assemblé auprès de lui tout ce que la France avoit de plus précieux et de plus habile, elle-même voulut avoir la principale part à ce grand ouvrage. Mêlant sans cesse les leçons de la foi à celles de la royauté ; tantôt formant le Chrétien, tantôt instruisant le prince, elle lui apprit à ne jamais séparer ces deux devoirs, et à regarder comme opposé aux

véritables intérêts de sa gloire et de sa couronne, tout ce qui seroit contraire à la loi de Dieu.

Des attentions si religieuses trouvèrent des censeurs dans le monde; (car il faut s'attendre à ses censures, quand on ne veut pas suivre ses exemples.) On publia que la jeunesse des rois devoit avoir de plus nobles amusemens que des pratiques journalières de piété; que sous prétexte de préserver son innocence, on amollissoit son courage; qu'il falloit laisser plus de carrière à des penchans qui, dans la suite, ne trouvant plus de frein dans l'autorité souveraine, iroient d'autant plus loin qu'on auroit plus voulu les contraindre; et qu'enfin une vertu si rigoureuse et si exacte pouvoit former de bons solitaires, mais qu'elle n'avoit jamais formé de grands princes.

Le langage du monde ne change point, mes Frères, vous le voyez: ainsi, justifie-t-on tous les jours les abus des éducations profanes. Ce n'est pas qu'on ne recommande à ceux qui y président, d'imprimer de bonne heure aux enfans qu'on leur confie, les maximes de la vertu et de la sagesse; mais ce sont les seules impressions qu'on craint toujours qui ne soient poussées trop loin. L'amour de la gloire, le désir de parvenir, l'art de plaire sont les plus sérieuses et les plus importantes leçons qui cultivent la jeunesse de ceux que leur naissance destine à de grandes

places; on aime à voir briller dans cet âge tendre les premières lueurs de toutes ces dangereuses passions: les ébauches naissantes des grands vices, on les appelle de grandes espérances. On regarde les inclinations heureuses et tranquilles d'un naturel tourné à la vertu, comme des présages moins favorables; on craint tout d'une enfance moins docile aux leçons de la vanité; on y réveille par mille artifices les passions que la nature même sembloit avoir assoupies; et souvent Dieu permet que ces impressions étrangères prévalent, et que ceux pour qui on avoit craint un excès de sagesse et de vertu, deviennent trop licentieux pour le monde même.

La mère pieuse de Louis n'écouta les censures du monde sur l'éducation du jeune roi, que pour se féliciter de les avoir méritées: on est sûr d'être dans la bonne voie, dès qu'on a choisi celle que le monde condamne. Aussi, instruit de bonne heure dans la foi et dans la piété, Louis porta sur le trône, outre l'innocence du premier âge, la grâce de l'onction sainte qui venoit de le marquer du caractère auguste de la royauté, et l'établir successeur du grand Clovis. Un règne commencé avec cette grâce qui consacre les rois et les fait régner saintement, ne pouvoit qu'être saint et glorieux. C'est la manière d'entrer dans les dignités qui d'ordinaire en sanctifie ou en dérègle l'usage: Dieu préside toujours

au règne des souverains que sa grâce elle-même a placés sur le trône ; il devient alors lui-même le protecteur du roi et du peuple ; et s'il permet des évènements fâcheux, il en sait tirer de nouveaux avantages, et pour le souverain et pour les sujets. Ainsi, ne croyez pas que la piété du saint roi aille diminuer quelque chose de la gloire de son règne. Un roi n'est établi de Dieu sur les peuples, que pour les défendre et les protéger dans la guerre, ou pour les rendre heureux durant la paix : c'est par là que les rois vantés dans l'histoire, ont mérité que la postérité les démêlât de la foule de leurs ancêtres. Or, jamais l'amour de la gloire ne poussa si loin, dans les autres princes, les vertus pacifiques et militaires, que la foi dans le saint roi dont nous honorons la mémoire. Persuadé que le trône n'étoit pas le siège de la mollesse, de l'orgueil et de la volupté, mais un tribunal de justice, de religion et de vigilance, il regarda son royaume comme sa famille, et comprit qu'il n'étoit souverain de ses sujets que pour en être le père.

Et ici, mes Frères, représentez-vous le détail immense des soins de la royauté, et un prince qui veut suffire à tous, et à qui tous peuvent à peine suffire, abolissant les abus, rétablissant la décence et l'autorité des lois, tirant les dignités publiques de l'avilissement où les choix injustes les avoient laissées ; ne laissant

jamais les talens et le mérite, ou inutile, ou malheureux ; jaloux des droits de sa couronne, plus jaloux encore des intérêts de Dieu ; soutenant la majesté et les prérogatives du trône, sans rien perdre de l'amour de ses peuples ; toujours prêt à écouter les plaintes, ou à consoler les misères : voulant être instruit de tout pour remédier à tout : ne cherchant pas dans un abord inaccessible le secret d'ignorer les maux publics, de peur d'être obligé de les soulager ; convaincu que l'affliction est un titre qui donne droit d'aborder un bon prince, et qu'il n'est point de malheureux, dont les plaintes ne méritent du moins d'être écoutées ; en un mot, cher à son peuple par sa bonté, redoutable au vice par son équité, précieux à l'Eglise par sa religion ; et persuadé que la souveraineté n'est plus qu'une tyrannie dès qu'elle n'est utile qu'à celui qui règne, dès que les peuples ne vivent que pour le prince, et que le prince ne vit que pour lui seul. Maximes saintes, soyez à jamais gravées autour du diadème et dans le cœur de ses augustes descendans.

En effet, mes Frères, la bonté est la première vertu des rois. C'est elle, dit un grand roi lui-même, qui est la force et le soutien de leur trône : (*Prov. 20. 28*) ils ne sont puissans que pour être bien-faisans : ils ne règnent proprement qu'autant qu'ils sont aimés : c'est la naissance

qui leur donne les royaumes ; mais c'est l'amour qui leur forme des sujets. Elevé dans ces maximes , et d'ailleurs ayant appris dans l'Évangile que les rois des nations ne cherchent qu'à dominer sur leurs peuples , mais que les rois chrétiens ne doivent s'appliquer qu'à les rendre heureux , ce fut là aussi la principale occupation de Louis. Sous les règnes précédens , et durant les troubles inséparables d'une longue minorité , la France presque épuisée avoit éprouvé ces temps difficiles , où le salut des peuples rend la dureté des charges publiques nécessaire , et où , pour les défendre , il faut presque les accabler. Le saint roi leur rendit avec la tranquillité , la joie et l'abondance ; les familles virent renaître ces siècles heureux , qu'elles avoient tant regrettés ; les villes reprirent leur premier éclat ; les arts facilités par les largesses du prince , attirèrent chez nous les richesses des étrangers ; le royaume , déjà si abondant de son propre fonds , se vit encore enrichi de l'abondance de nos voisins. Les Français vivoient heureux ; et sous un si bon roi , tout ce qu'ils pouvoient souhaiter à leurs enfans , c'étoit un successeur qui lui fût semblable.

Mais peu content d'être attentif aux besoins des particuliers , Louis redoubla son attention pour remédier aux misères publiques , et même pour les prévenir. C'est le privilège et en même temps le

devoir des grands , de préparer non-seulement à leur siècle , mais aux siècles à venir des secours publics aux misères publiques : notre saint roi connut ce devoir , et jamais prince ne fit plus d'usage d'un si heureux privilège. Que de maisons saintes dotées ! Que de lieux de miséricorde élevés par ses libéralités ! que d'établissmens utiles entrepris par ses soins ! il n'est point de genre de misère à laquelle ce pieux roi n'ait laissé pour tous les âges suivans une ressource publique. Ville heureuse qui le vites autrefois régner ! au milieu de vos murs s'élèvent encore et subsisteront toujours des édifices sacrés , les fruits immortels de sa charité et de son amour pour son peuple. Mais l'enceinte de cette capitale ne renferma pas tous les soins bienfaisans de sa magnificence et de sa piété. Obligé souvent de visiter ses provinces , et de se montrer à ses sujets les plus éloignés , il laissa partout des monumens durables de sa miséricorde et de sa bonté ; et encore aujourd'hui on ne marque ses voyages dans les divers endroits du royaume , que comme autrefois les Juifs marquoient ceux des patriarches dans la Palestine , c'est-à-dire , par les lieux de religion qu'il éleva à la gloire du Dieu de ses pères. Ses trésors pouvoient à peine suffire à ses pieuses largesses ; et comme on lui remontoit , dit l'ancien historien de sa vie , que ces

dons excessifs épuisoient l'épargne, et pouvoient nuire à des besoins plus pressans; il vaut mieux l'épuiser, répondoit-il, pour soulager les pauvres dont je suis le père, et que Dieu m'ordonne de secourir, que pour fournir à des profusions et à de vaines magnificences que la royauté semble permettre, mais que la loi de Dieu me défend. Aussi il prenoit même sur ses propres besoins les fonds destinés aux malheureux; et tout roi qu'il étoit, il se croyoit les dépenses les moins superflues interdites, tandis qu'il lui restoit encore des misères à soulager.

Quel exemple, ô mon Dieu, pour confondre un jour les excuses barbares que le sang et la naissance opposent au devoir de la miséricorde! Eh! quoi, mes Frères, tandis que la magnificence et les plaisirs publics de cette ville superbe y attirent de toutes parts les étrangers; que la pompe lascive des théâtres et des spectacles surpasse presque celle des siècles païens; que l'orgueil des édifices et l'excès bizarre des ameublemens n'a plus des bornes; que la fureur du jeu a eu besoin même du frein de l'autorité souveraine; que le luxe, croissant tous les jours, commence à devenir un usage onéreux et insoutenable au monde même qui l'a inventé; que c'est d'ici qu'il se répand dans toute l'Europe, et que nos voisins viennent en chercher chez nous le modèle: en un mot, tandis

qu'il n'est point de profusion, dont cette ville somptueuse ne donne l'exemple aux autres peuples, les misères publiques y seront négligées? les maisons communes de miséricorde, que les villes païennes elles-mêmes entretenoient avec tant de soin et de magnificence, tomberoient faute de secours au milieu de la nôtre? les pauvres manqueroient de ressource publique et particulière? le zèle des gens de bien ne seroit plus secondé? les œuvres les plus utiles seroient délaissées, et les larmes de tant d'infortunés qui y venoient chercher un asile, l'y chercheroient en vain et ne trouveront plus de main charitable qui les essuye? Dieu vous jugera, mes Frères; et dans son tribunal terrible, vos richesses s'élèveront contre vous, et se plaindront que vous les avez fait servir à la vanité et à la volupté, elles qui étoient destinées à glorifier par des usages miséricordieux, le souverain dispensateur qui vous les avoit confiées.

Ainsi la piété et l'humanité du saint roi faisoient la félicité de son peuple. Accessible à tous, il ne disputoit pas même au dernier de ses sujets le plaisir de voir son souverain: leur montrant toujours un visage riant, tempérant par l'affabilité la majesté du trône; jetant, comme Moïse, un voile de douceur et de tempérament sur l'éclat de sa personne et de sa dignité, pour rassurer les regards de

ceux qui l'approchoient ; et se dépouillant si fort de tout le faste qui environne la grandeur , qu'en l'abordant , on ne s'aperçoit presque qu'il étoit le maître , que lorsqu'il accordoit des grâces. L'affabilité et l'humanité seroient les vertus naturelles des grands , s'ils se souvenoient qu'ils sont les pères de leurs peuples : le dédain et la fierté , loin d'être les prérogatives de leur rang , en sont l'abus et l'opprobre ; et ils ne méritent plus d'être maîtres de leurs sujets , dès qu'ils oublient qu'ils en sont les pères : cette leçon regarde tous ceux que leurs dignités établissent sur les peuples. Hélas ! souvent on laisse à l'autorité un front si sévère et un abord si difficile , que les affligés comptent pour leur plus grand malheur la nécessité d'aborder celui duquel ils en attendent la délivrance. Cependant les places qui nous élèvent sur les peuples , ne sont établies que pour eux : ce sont les besoins publics qui ont formé les dignités publiques ; et si l'autorité doit être un joug accablant , elle doit l'être pour ceux qui l'exercent et qui en sont revêtus , et non pour ceux qui l'implorent , et qui viennent y chercher un asile.

Il est vrai que la bonté toute seule seroit dangereuse dans les soins publics , si elle n'étoit tempérée par une juste sévérité ; et que comme les princes portent le sceptre pour marquer qu'ils sont les pas-

seurs de leurs peuples et qu'ils doivent pourvoir à leurs besoins , ils portent aussi le glaive pour se souvenir qu'ils sont établis pour en corriger ou punir les abus : c'est-ce que le saint roi n'ignora pas. Les dissensions civiles , la foiblesse des règnes précédens , l'ignorance même et la corruption de ces temps malheureux , avoient confondu dans le royaume la majesté des lois avec la licence des usages. Au milieu même de la capitale , et sous les yeux du prince , étoient revêtus de l'autorité publique des hommes corrompus qui abusoient des lois , et auprès desquels l'indigence étoit le seul crime auquel on ne faisoit point de grâce. Sous de tels censeurs des désordres publics , vous comprenez assez quelle devoit être dans ce siècle infortuné , la discipline des mœurs. Il s'étoit répandu dans toutes nos villes une foule d'Histriens , qui sur des théâtres impurs corrompoient les peuples ; et qui mêlant même les mystères saints de la religion dans leurs fades et indécentes spectacles , débitoient avec impudence des obscénités que ce mélange impie et ridicule rendoit encore plus sacrilèges , mais dont la grossièreté de ces temps ne permettoit pas alors de sentir toute l'infamie et toute l'impiété. De ces écoles publiques de lubricité , naissoit , comme il arrive toujours , un débordement de vices ; et la France plus civilisée depuis qu'elle

avoit embrassé la foi chrétienne, avoit, ce semble, repris par cette effrénée licence, la barbarie de ses ancêtres. A de si grands maux, le saint roi crut qu'il falloit appliquer de grands remèdes. Il commença par établir ces réglemens utiles qui font tant d'honneur encore aujourd'hui à la jurisprudence du royaume : des personnages intégrés et éclairés furent choisis pour présider à ses côtés à la justice et aux jugemens. Des hommes nouveaux, élevés sur les ruines des peuples et peu capables d'être touchés des misères publiques, dont ils avoient été eux-mêmes les auteurs, ne parurent plus assis parmi les anciens d'Israël : le bien et la faveur n'élevèrent plus à des charges, où il ne faut que de la lumière, du désintéressement et de l'équité ; on chercha dans tout le royaume des hommes de ce caractère ; et souvent le mérite, appelé des lieux les plus éloignés et de la situation la plus obscure, venoit remplir le premier tribunal de la ville capitale. Le don le plus précieux que les rois puissent faire à leurs peuples, c'est de ne confier leur autorité qu'à des hommes qui n'en usent que pour les peuples eux-mêmes.

Ainsi se rétablissoit tous les jours la majesté des lois et la bienséance des mœurs publiques. On vit bientôt la source des désordres publics arrêtée, les lieux de honte et d'ignominie proscrits, les théâ-

tres

tres impurs renversés, les spectacles dont nous avons tant de peine aujourd'hui à vous faire comprendre le danger par toutes les règles de la foi, interdits comme des crimes, par les lois même de l'Etat, et les comédiens, que le monde du plus haut rang ne rougit pas aujourd'hui d'honorer de sa familiarité, et auxquels des parens chrétiens osent même confier le soin d'instruire leurs enfans de tous les arts propres à plaire, déclarés infâmes et bannis du royaume comme des corrupteurs publics des mœurs et de la piété.

Mais si le saint roi purgea l'état par la sévérité de ses lois, quels furent ses soins pour rétablir la majesté du culte et la sainteté des autels ! Les Français, peuple fier et belliqueux, en conquérant les Gaules, y avoient porté avec eux une espèce de barbarie et de férocité inséparables d'une nation dont la guerre avoit été jusques-là la seule occupation, et que la foi qu'elle embrassa depuis n'avoit pas encore adoucie : nos premiers rois même conservèrent long-temps ce reste de férocité ; et leurs règnes furent presque toujours souillés de sang et de carnage. La religion qui monta sur le trône avec le grand Clovis, y fit monter avec elle plus de clémence et d'humanité ; mais l'esprit bouillant de la nation ne changea pas sitôt : et quoique l'église de France, toujours célébrée par ses lumières et par sa piété, ne

Panegyriques.

* L

fût pas dépourvue alors de saints pasteurs; la plupart de ceux que nos rois élevoient à ces dignités saintes, en quittant l'habit du siècle, n'en quittoient pas les mœurs et les abus; et se trouvant par le droit de leurs églises, Seigneurs de fiefs considérables et d'un grand nombre de vassaux, on les voyoit souvent plus occupés à faire la guerre à leurs voisins, qu'à instruire et édifier leurs peuples. De là l'ignorance, le relâchement, l'oubli des règles, le mépris de la discipline n'avoient pas manqué de passer des premiers pasteurs dans tout le reste du clergé: et quoique sous les règnes précédens, les évêques souvent assemblés, n'eussent rien oublié pour remédier à ce scandale par des réglemens utiles qui font encore aujourd'hui un des plus précieux monumens de l'église de France; néanmoins la plaie n'étoit pas encore tout-à-fait fermée, quand le saint roi monta sur le trône.

Aussi, persuadé que sa puissance, qui venoit de Dieu, ne lui avoit été donnée que pour faire régner Dieu sur son peuple; que les rois n'étoient établis que pour protéger et agrandir le royaume de Jésus-Christ sur la terre; et que les césars, comme le disoit autrefois Tertulien, ne naissoient que pour les Fidèles; les intérêts de la religion devinrent un de ses soins les plus chers et les plus pressans. Il comprit d'abord que la pre-

mière source des maux de l'Eglise est toujours dans l'incapacité ou le dérèglement de ceux qui en remplissent les premières places; que sous des pasteurs ignorans ou mondains, la doctrine s'affoiblit, et le culte peu à peu dégénère; et que l'arche sainte ne tarde pas de tomber dans l'avisement, et de devenir même la risée des Philistins, dès que les enfans d'Héli en sont établis les principaux dépositaires. Le saint roi commença donc à rétablir la sainteté et la majesté du sanctuaire, en élevant aux premières dignités des ministres fidèles. La naissance, la brigue, la faveur ne donnèrent plus des guides aux peuples et des pasteurs aux églises: la dispensation des honneurs sacrés ne fut plus une intrigue de cour, mais une affaire de religion: les services rendus à l'Etat ne furent plus payés des revenus et des honneurs du sanctuaire: un ministère de paix et de douceur, ne fut plus le prix du sang et la récompense des victoires. On n'eut égard aux sollicitations, que pour exclure ceux qui étoient assez téméraires pour solliciter et s'appeler eux-mêmes: on tira de l'obscurité des cloîtres ce que ces pieux asiles, si fertiles alors en grands hommes, avoient de plus saint et de plus éclairé: on élevoit ceux qui avoient su se cacher; et pour être digne des premières places, il falloit avoir eu le courage de les refuser. O mon Dieu,

renouvellez cet esprit primitif dans le relâchement de nos siècles ! Secondez les saintes intentions d'un monarque religieux ; et au milieu des cupidités humaines dont le trône est toujours environné, cachées même souvent sous les apparences de la vertu, éclairez ses yeux si favorables à la piété ! Montrez-lui vous-même ceux que vous avez choisis, et continuez à protéger votre église, en conservant un prince qui, sur les traces de son saint prédécesseur, regarde comme la fonction la plus importante de sa couronne, de donner aux peuples de saints pasteurs, et à l'église des ministres fidèles.

Mais ce ne fut pas assez même pour saint Louis d'élever des hommes pieux et habiles aux honneurs sacrés, il les honora de sa familiarité. Ce que son siècle avoit alors de plus illustre en doctrine ou en sainteté, venoit presque tous les jours, ou le délasser des soins de la royauté par des discours de salut, ou les partager avec lui par des conseils utiles. Thomas, Bonaventure, Robert Sorbon, ces hommes si célèbres et si saints parurent souvent assis à sa table : et en honorant ainsi la science et la piété, non-seulement il montrait que la familiarité des bons princes, devoit être la récompense du mérite et de la vertu, mais encore que la royauté elle-même ne fournit pas de plaisirs plus vifs et plus purs, que ceux

qui se goûtent avec des amis saints et fidèles. Et c'est ainsi que dès-lors on commençoit à voir ce que nous voyons aujourd'hui sous un règne encore plus florissant, c'est-à-dire, le palais du prince devenu l'asile des sciences et des lettres ; les savans, assemblés autour du trône, y faire tous les jours de nouveaux progrès dans la connoissance de la nature, y polir les mœurs et le langage ; renouveler l'éloquence des bons siècles, éclairer ce que l'antiquité a de plus obscur et de plus curieux ; et par là la France devenue l'école publique de toute l'Europe, et les hommes doctes s'y multiplier autant par le génie heureux de la nation, que par les largesses du souverain, qui ne laisse jamais sans récompense les talens et le mérite.

Un règne, accompagné de tant de sagesse et de justice, fut bientôt proposé comme le modèle de tous les règnes, et rendit le saint roi l'admiration de toutes les cours de l'Europe. Nos voisins, de tous temps jaloux de la grandeur et de la gloire de la monarchie, la voyoient prospérer sans envie sous un monarque dont ils étoient forcés d'admirer la prudence et la vertu : ils cherchoient plus à étudier et imiter la sagesse de son gouvernement et le bonheur de son règne, qu'à venir le troubler. On les voyoit même venir mettre aux pieds de son trône leurs

dissensions et leurs querelles; s'en remettre à sa décision seule de tous leurs intérêts; et malgré les raisons d'Etat, qui sembloient nous rendre leurs querelles utiles, ils trouvoient toujours en lui un juge équitable et désintéressé qui régloit leurs différends, qui assouplissoit leurs animosités, et qui, en les réunissant, ne faisoit que réunir en sa faveur leur admiration et leurs hommages. Non, mes Frères, c'est déshonorer la foi des Chrétiens et blasphémer contre elle, d'oser soutenir que les maximes de l'Évangile ne s'accordent guère avec celles du gouvernement. La religion, qui établit les rois, seule conserve et soutient les royaumes: la prudence de la Croix fait régner encore plus sûrement que la fausse prudence de la chair: l'ambition et la mauvaise foi ont renversé beaucoup de trônes; mais la justice et la piété les ont toujours affermis.

La source de cette illusion, c'est qu'on regarde la piété comme le partage d'une ame foible et timide; et qu'on ne croit pas que les vertus militaires, qui supposent du courage, de l'ardeur, de l'élévation, puissent s'allier dans un cœur avec la tendresse de la charité, la paix et la douceur de l'innocence; comme s'il falloit être vicieux pour être vaillant; au lieu que la valeur la plus sûre est celle qui prend sa source dans la vertu. Aussi le

héros dans notre pieux monarque, ne fut pas moindre que le Saint. A la tête des armées, ce n'étoit plus ce roi pacifique, accessible à ses sujets; assis sous le bois de Vincennes avec une affabilité que la simplicité du lieu rendoit encore plus respectable; réglant les intérêts des familles; réconciliant les pères avec les enfans; démêlant les passions de l'équité; assurant les droits de la veuve et de l'orphelin; paroissant plutôt un père au milieu de sa famille, qu'un roi à la tête de ses sujets; entrant dans des détails, dont des subalternes se seroient crus déshonorés, et ne trouvant indigne d'un prince et indécent à la majesté des rois, que d'ignorer les besoins de leurs peuples.

Ce n'étoit plus, dis-je, ce roi pacifique et clément: c'étoit un héros toujours plus intrépide à mesure que le péril augmentoit; plus magnanime dans la défaite que dans la victoire; terrible à ses ennemis, lors même qu'il étoit leur captif. Elevé sur un trône que les troubles de la minorité avoient affoibli, avec quelle valeur en rétablit-il la gloire et la majesté! Les grands, sous prétexte de mécontentement contre la régente, avoient pris les armes contre leur roi: un prince de son sang, à la tête des rebelles, entraînoit tout dans son parti; et déjà la plupart des provinces, gouvernées alors par de petits souverains, ne vouloient plus

reconnoître le maître commun. Le jeune Louis, au milieu de ces troubles, si dangereux à une autorité naissante, assemble des troupes, poursuit les rebelles, prend les villes, ramène les provinces au devoir. Le prince, chef de la révolte demande la paix : les grands suivent son exemple ; obligés de venir implorer la clémence du vainqueur, ils sont surpris de retrouver un père ; et le voyant par-tout plus grand, ou que le danger, ou que la victoire, ils s'applaudissent d'un malheur qui les a rendus à un si bon maître, et qui leur a fait connoître un si grand roi.

En subjuguant ainsi les ennemis domestiques, notre pieux héros s'exerçoit à combattre un jour les ennemis de la Foi. Il voyoit avec douleur les armes des princes chrétiens employées à s'exterminer les uns les autres, et leurs tristes divisions augmenter tous les jours l'insolence et les conquêtes des nations infidèles. Poussé d'un zèle saint, il sort comme un autre Abraham de sa terre et de la maison de ses pères : il s'arrache à tous les délices du trône ; et à la tête de ses plus vaillans sujets, il vole venger la gloire de Jésus-Christ outragée par des barbares qui fouloient encore aux pieds une partie des lieux saints de la Palestine, et menaçoient d'envahir le reste que la valeur des Français venoit de conquérir depuis peu. Terre infortunée, qui arrosée du sang de

Jésus-Christ, et consacrée par les mystères qui ont opéré le salut de tous les hommes, gémissiez pourtant encore, malgré les efforts de nos pères, sous une dure servitude, pour servir sans doute de monument jusqu'à la fin, à la vérité des prédictions du sauveur et à la triste réprobation des Juifs ; terre infortunée, vous rappelâtes alors, en voyant ce pieux héros armé pour la délivrance de la sainte Jérusalem, vous rappelâtes vos anciens jours de gloire et d'allégresse : vous parûtes animée d'une nouvelle espérance : vous crûtes revoir les Josué, les Gédéon, les David à la tête de vos tribus, qui venoient briser votre joug, et vous délivrer de la servitude et de l'oppression d'un peuple incirconcis. Mais le temps de votre délivrance n'étoit pas encore arrivé : le crime de vos pères n'étoit pas encore expié ; et le Seigneur ne vouloit que glorifier son serviteur en l'éprouvant, et point du tout mettre fin à vos malheurs et à votre ignominie.

Cependant tout sembloit annoncer des succès heureux : la sainteté de l'entreprise, le zèle ardent d'une nation accoutumée à vaincre, le bonheur de la première expédition conduite par le vaillant Godefroi, les prières de toute l'Eglise, qui donnent toujours une nouvelle force aux armées qui vont combattre pour la gloire du Seigneur, et enfin la valeur et

la piété du prince, à qui la religion seule avoit inspiré ce grand et pieux projet. Je dis sa valeur; car, mes Frères, qui pourroit redire ici tout ce que son courage lui fit entreprendre d'héroïque dans une guerre si fameuse par ses malheurs et par sa foi. Tantôt arrivé au port de Damiette, impatient de venger la gloire du Seigneur, il se jette dans l'eau l'épée à la main et le bouclier pendu au cou; et devant ses troupes à la vue de l'ennemi; où est le Dieu de Louis, s'écrie-t-il comme un autre Théodose? rassure les siens ébranlés par la grandeur du péril, glace les ennemis par la fierté de sa contenance, et Damiette devient la conquête de sa foi et de sa valeur. Tantôt courant par-tout où le péril devient plus grand, exposant à tout moment avec sa personne le salut de son armée; sourd aux remontrances des siens; se jetant dans la mêlée comme un simple soldat, il ne se souvient qu'il est roi, que pour se souvenir qu'il est obligé de donner sa vie pour le salut de son peuple. Tantôt invincible, même dans les fers, son courage et sa grandeur n'y perdent rien de la majesté du trône; et tout captif qu'il est, il sait se faire rendre des hommages par des vainqueurs barbares,

Non, mes Frères, (et c'est ici le fruit de cette première partie de mon discours): les grandes qualités que le monde admire

ne sont héroïques que dans les Saints: partout ailleurs elles sont des passions ou des foiblesses. La piété est la source du vrai mérite; les actions les plus brillantes des pécheurs, rapprochées de la corruption du cœur d'où elles partent, rougissent toujours de la bassesse de leur origine; il en est d'elles comme de ces nuées éclatantes qui n'ont de beau que le spectacle, mais qui se sont formées dans la plus vile boue des marais. On applaudit aux victoires d'un conquérant: mais si son cœur est corrompu, mais s'il ne craint pas le Seigneur, on peut louer ses succès; mais le héros mérite peu de louanges, et l'on prend pour grandeur d'ame, ou une férocité de naturel qui le rend intrépide, ou une ivresse de raison qui lui cache le danger, ou une bassesse d'ame qui s'expose et risque tout pour s'attirer de vains honneurs et de vains éloges. On loue la fermeté d'un homme que l'adversité ne peut abattre: mais si le principe de sa constance n'est pas dans sa foi, dans la consolation de sa propre conscience, et dans la soumission aux ordres de Dieu qui le frappe, c'est un imposteur qui se trahit et qui nous trompe, ou un barbare qui n'a pas même assez de naturel pour s'affliger.

Soyez donc Saints, mes Frères, si vous voulez être véritablement grands. La piété, que vous regardez comme une foiblesse,

seule annoblit le cœur, l'élève au-dessus des passions vulgaires, et forme seule les grandes qualités, parce qu'elle seule nous fait agir par de grands principes. C'est ainsi que saint Louis fut un grand roi devant le monde, parce qu'il fut un roi saint aux yeux de Dieu. Mais ce n'est pas assez : il crut qu'il devoit être d'autant plus saint aux yeux de Dieu, qu'il étoit plus grand devant le monde ; c'est ce qui me reste à vous montrer.

SECONDE PARTIE.

IL n'est pas d'erreur plus répandue dans le monde que celle qui nous fait regarder le rang et la naissance comme des titres qui adoucissent à notre égard les obligations de l'Évangile. On croit que l'extrême disproportion qui se trouve entre les devoirs d'une vie chrétienne, et les usages inséparables de la grandeur, doit modérer en notre faveur l'austérité des règles saintes, comme si les obstacles de salut qui sont la peine et la malédiction de la prospérité, pouvoient en devenir eux-mêmes un privilège qui leur en facilitât les voies ; et que ce qui fait le péril et le malheur des grands, dût en faire en même temps la sûreté et l'avantage. On se persuade que plus nous sommes élevés, plus le mérite de nos œuvres les plus légères croit devant Dieu ; et que pour peu que nous fassions

pour le Ciel, nos foibles efforts enflés de nos titres et de nos dignités, ont le même poids dans la balance du souverain juge, que les justices les plus abondantes et les œuvres les plus saintes et les plus pénibles des âmes vulgaires.

A une illusion si commune, saint Louis opposa les vues de la foi. Loin d'envisager la royauté comme un rang qui justifie des mœurs voluptueuses et toutes sensuelles, il comprit avec saint Ambroise, que plus il avoit reçu, plus on exigeroit de lui ; et que les périls du trône étant infinis, les fautes presque irréparables, les exemples du souverain essentiels, il avoit besoin de plus de vigilance, pour y conserver son âme pure ; de plus de mortification, pour y expier, outre ses propres faiblesses, tant de fautes étrangères, inévitables dans les grandes places ; et enfin de plus de fidélité dans le détail de ses devoirs domestiques, pour y être le modèle de ses peuples.

Je dis en premier lieu, de plus de vigilance pour y conserver son âme pure. En effet, mes Frères, tout est péril dans la dignité souveraine : l'orgueil que nourrissent des adulations injustes ; les passions auxquelles applaudissent toujours des complaisances basses ; les plaisirs que facilite l'autorité suprême ; l'oubli de Dieu que produit la multiplicité des soins, ou l'oisive indolence ; enfin les usages que

tous les siècles ont reçus, mais que la loi de Dieu, plus ancienne que les siècles, a toujours réprochés. Au milieu de tant d'écueils, le plus dangereux encore, c'est de ne pas les connoître : car les grands, toujours loués et jamais instruits, périssent d'ordinaire sans avoir même su qu'ils avoient lieu de craindre.

Convaincu de ces grandes vérités, le pieux prince régla sa vigilance sur la multitude de ses périls. Les grands d'ordinaire, dès qu'ils oublient Dieu, ne mettent plus de bornes à la licence : lassés des désordres communs, il leur faut des excès bizarres pour réveiller leur ame rassasiée de voluptés : et jusques dans le crime même, il n'est qu'une affreuse distinction d'énormité qui puisse leur plaire. Ainsi ce prince de Babylone n'eût pas trouvé assez de goût aux dissolutions impures de ses festins, s'il ne les eût assaisonnées par l'impie profanation des vases du sanctuaire. Notre saint roi se fit des monstres des fautes les plus légères : rien n'égalait dans son esprit l'horreur d'un seul péché qui tue l'ame, et qui la met dans la disgrâce éternelle de son Dieu. Il ne pouvoit comprendre que les hommes connussent de plus grand malheur sur la terre que celui de tomber dans le péché : c'étoit là le sujet le plus ordinaire de ses entretiens ; et, comme il le disoit souvent, la perte de son royaume lui eût

paru un gain, s'il avoit fallu s'en dépouiller pour éviter un seul crime. Ressuscitez, ô mon Dieu, au milieu des grands et des princes de votre peuple, une foi si vive et si digne de la religion ; et faites-leur comprendre que dans la plus haute fortune, et sur le trône même, on n'est plus rien et l'on a tout perdu, dès qu'on a eu le malheur de vous perdre.

Aux sentimens, saint Louis ajouta les précautions et les remèdes : car qui ne sait, mes Frères, que l'adulation est l'écueil des meilleurs princes ; que leurs vices ne trouvant autour d'eux que des yeux favorables et des langues mercenaires, ne reviennent jamais à eux que sous les couleurs flatteuses de la vertu ; et que tout les trompe, parce que l'art de leur plaire, c'est de les tromper ? Le saint roi n'eut point de flatteurs, parce qu'il n'aima point ses fautes : environné d'un nombre d'amis saints et fidèles, il les établissoit les censeurs de sa conduite : les plus sincères lui étoient toujours les plus chers. Persuadé que les princes n'apprennent jamais que les vérités agréables ; qu'on est à plaindre sur le trône de n'être puissant que pour n'avoir pas un ami, et de rendre les hommes faux et timides par les grâces même qui nous les attachent, le saint roi chercha dans les gens de bien cette droiture de cœur, cette sincérité de lèvres, cette liberté désintéressée qu'on

ne sauroit trouver qu'en eux seuls. Il vouloit être instruit; il ne vouloit pas être flatté : la vérité n'est odieuse qu'à ceux qui craignent de la connoître.

Mais peu content d'éviter les périls de la royauté, saint Louis se crut obligé d'en expier sans cesse les fautes ou inevitables, ou inconnues. Car, mes Frères, quel abîme qu'une grande place qui nous établit sur les peuples, qui nous rend responsables devant Dieu de la destinée des villes et des provinces, de la tranquillité des familles, de l'observance des lois, des suites de la paix ou de la guerre, de l'abondance ou des calamités publiques, de la licence ou de la discipline des mœurs, des artifices et des passions humaines; des abus ou impunis ou autorisés; des vertus ou négligées ou peut-être persécutées; des grâces ou accordées au vice ou refusées au mérite! Grand Dieu! vous ne rejetez pas les grands et les puissans, puisque vous les avez établis vous-même, et qu'ils tiennent leur puissance de vous seul; mais que les grandes places sont de grands écueils pour le salut.

Plein de ces vues de la foi, le saint roi gémissoit sans cesse sous le poids de la couronne et sous la multiplicité de ses soins et de ses devoirs. Il n'étoit pas ébloui de l'éclat qui environne le trône; il étoit effrayé des sollicitudes et des obligations immenses cachées sous cet éclat trompeur.

Il punissoit sur sa propre chair les désordres publics : il regardoit les péchés de ses peuples, comme ses péchés propres, et se croyoit obligé d'expier tout ce qu'il ne pouvoit empêcher. Sous l'éclat de la pourpre royale il cachoit la mortification de Jésus-Christ : l'austérité d'une haire presque perpétuelle affligeoit l'innocence de son corps : la seule soumission aux avis du guide de sa conscience, suspendoit quelquefois cette pratique douloureuse; et des membres qui n'avoient jamais servi à la volupté, servoient à la justice et à la pénitence. Cependant après les plus grands crimes, on n'oseroit l'exiger des grands : leurs plus légères démarches de religion sont accompagnées d'éloges si pompeux, qu'on les donneroit à peine à la piété la plus consommée : ils sont des modèles de vertus, le moment après qu'ils ont cessé de l'être du vice et de la licence. Aussi, comme le disoit saint Ambroise au grand Théodose, les siècles passés ont vu beaucoup de princes pécheurs assis sur le trône; mais ils n'y ont presque vu qu'un seul David pénitent. Combien de fois, dans les calamités publiques qui affligoient le royaume, cette ville régnante vit-elle notre saint roi traverser les rues; couvert de cendres et de cilice, aller implorer publiquement dans nos temples le secours du Ciel; s'offrir lui-même, à l'exemple de David, comme une victime de propitiation pour tout son peuple; se reconnoître seul

coupable des malheurs publics ; et comme ce prince, dire au Seigneur : Détournez sur moi seul, ô mon Dieu, le glaive de votre fureur et de votre colère : épargnez ce peuple que vous avez choisi, qui vous connoît et qui vous adore, et dont peut-être tout le crime, à vos yeux, est d'avoir un prince que vous avez comblé de faveurs, et qui ne vous en est pas plus fidèle : *Vertatur, obsecro, manus tua contra me : ego sum qui peccavi ; isti qui oves sunt, quid fecerunt ?* (2 Reg. 23. 17.)

Et au fond, mes Frères, ces sentimens humbles dans la bouche de saint Louis, ne seroient que les dispositions les plus légitimes des personnes élevées. Les malheurs des peuples sont presque toujours une suite des crimes des grands. Oui, mes Frères ; le peuple simple adore encore le Dieu de ses pères avec une foi humble et une conscience sincère ; la religion n'est presque plus que pour lui : c'est parmi les grands et les puissans que la religion devient un problème ; que la foi passe pour crédulité ; que l'impiété n'a souvent d'autre frein que la bienséance ou la sévérité religieuse du maître ; que la volupté ne connoît pas même les bornes sacrées de la nature et de l'humanité ; et que l'ennui et la satiété qui suit les plaisirs, est le partage des plus vertueux et des plus sages. Cependant, mes Frères, c'est vous seuls qui attirez les châtimens

publics sur les peuples ; et c'est le peuple seul qui souffre de ces châtimens publics : vous vous servez même tous les jours de l'excuse des calamités publiques pour diminuer vos largesses et vous dispenser de les soulager : vos jeux, vos tables, vos profusions, vos plaisirs n'y perdent rien ; les devoirs seuls de la miséricorde sont retranchés : vous êtes les seuls coupables, et les pauvres seuls sont punis : votre crime devient votre excuse ; les calamités publiques qui sont toujours la peine de vos dissolutions, et qui dévoient être le juste sujet de vos larmes et de vos largesses, le deviennent de votre dureté et de votre barbarie. Vous avez attiré l'indignation de Dieu sur son peuple par l'usage criminel des biens dont il vous a comblés : vous rallumez sa foudre en les refusant aux malheureux qu'il ne frappe que pour vous donner occasion de l'apaiser en les soulageant. Malheur à vous, qui après avoir abusé des grâces du Ciel, abusez encore de ses châtimens, et qui également insensibles aux démarches d'un Dieu ou bienfaisant ou sévère, trouvez partout ou l'occasion de vos crimes, ou le prétexte de votre impénitence.

Du moins, mes Frères, vous devez l'exemple aux peuples, quand même vous trouveriez des prétextes pour vous dispenser de la réparation des maux publics qui les affligent ; dernier motif de vertu

que le saint roi trouva dans la dignité souveraine. En effet, les exemples des grands décident presque toujours des mœurs publiques : les hommes aiment les grands modèles ; et par une vanité naturelle que chacun trouve en soi, on croit en copiant leurs mœurs, entrer en part de leur grandeur et de leur naissance : le peuple surtout, qui n'est pas capable de se faire des règles, cherche des exemples ; et comme les grands lui paroissent les plus dignes d'envie, ils sont aussi ceux qui lui semblent les plus dignes d'imitation. Ajoutez à ce désir qu'inspire la nature, les motifs étrangers de complaisance, de crainte, de fortune, qui donnent aux grands tant d'imitateurs, et qui rendent si dangereux, ou si utiles, les exemples de ceux à qui on a intérêt de plaire.

Plus donc on est exposé aux regards publics, plus on doit à son rang le spectacle d'une vie pure et irrépréhensible. Aussi on admire encore aujourd'hui dans saint Louis toutes les qualités d'un grand roi, jointes à toutes les vertus d'un simple fidèle. Plus magnifique que tous les princes de son siècle, dans les occasions où la dignité du trône le demandoit, il savoit reprendre ensuite cette simplicité chrétienne dont les grands ne sont pas dispensés ; et en surpassant même ses sujets, comme le remarque l'historien de sa vie, dans la simplicité de ses habits et

dans la frugalité de sa table, il nous apprenoit que l'usage n'est une loi que pour ceux qui l'aiment, et que ce sont les passions des hommes, et non leur rang et leurs dignités, qui ont rendu le luxe et les profusions nécessaires. De plus, plein d'une noble fierté quand il s'agissoit de soutenir les droits de l'empire, de ramener au devoir des sujets rebelles, ou de faire respecter à des vainqueurs barbares la majesté de son rang ; on le voyoit au sortir de là, tantôt porter au pied des autels la compoction et l'humilité d'un pénitent ; tantôt abaisser aux pieds des pauvres, qu'il servoit presque tous les jours de ses mains, la majesté royale ; tantôt ensevelir lui-même au milieu de la contagion et de la défaite de son armée, les soldats morts pour la gloire de Jésus-Christ, animer les siens par son exemple, et malgré l'odeur de mort que l'air corrompu par la puanteur des corps, répandoit à l'entour, et l'horreur du spectacle, aimer mieux exposer sa personne à cette infection mortelle, que laisser exposés à l'insulte des infidèles des corps consacrés par la grâce du baptême et par la gloire de s'être dévoués à la mort pour l'honneur de la religion. Exemple d'autant plus rare, que les grands ne croient être nés que pour eux-mêmes ; que le bonheur et l'intérêt des peuples n'est compté pour rien, dès qu'il leur en doit coûter un seul plaisir ; qu'ils re-

gardent le reste des hommes comme des créatures d'une autre espèce, et faites seulement pour servir à leurs passions ou à leurs caprices; et que loin d'être les victimes du bien public, le public est d'ordinaire la victime de leurs cupidités injustes.

Ici, mes Frères, si la brièveté d'un discours le permettoit, après vous avoir représenté saint Louis comme l'exemple de ses peuples et le modèle des rois, il faudroit nous renfermer dans l'enceinte de ses devoirs domestiques, et le considérer comme le modèle des pères de famille. Et certes, mes Frères, il est plus aisé, ce semble, de remplir avec fidélité les devoirs publics où l'on est comme soutenu par l'éclat de ses actions même, mais c'est dans la pratique constante de ces devoirs obscurs et ordinaires, où l'on est moins en garde contre soi-même, que la vertu solide paroît principalement; et rien n'est plus rare dans la piété des grands surtout, plus dominés par les inégalités de l'humeur que les autres hommes, que de soutenir avec dignité cette partie obscure de leur vie qui est toute cachée aux yeux du public, et renfermée dans le devoir domestique.

Cependant les soins d'un vaste royaume n'empêchèrent jamais le saint roi d'offrir tous les jours au Seigneur, à la tête de sa famille royale, des vœux communs et des prières ferventes. Son palais étoit devenu

une Eglise domestique; et cette demeure superbe des rois, où se forment toutes les passions, et d'où elles se répandent ensuite sur toute la terre, n'étoit plus que le séjour de l'innocence où le Seigneur étoit invoqué, et d'où couloient sur tout le royaume des sources de vie et de vertu.

C'est ainsi que ses exemples, autant que ses instructions, inspiroient de bonne heure la crainte de Dieu à Philippe son fils aîné, et aux autres princes ses enfans. Qu'on lit encore avec un saint respect pour ce pieux roi, mes Frères, les soins où il vouloit bien entrer lui-même pour leur éducation! les assemblant tous les soirs auprès de sa personne; étudiant dans la naïveté de leurs discours leurs inclinations naissantes, ou pour les redresser lorsqu'elles paroisoient dangereuses, ou pour les cultiver lorsqu'elles étoient louables, leur proposant dans l'histoire des rois leurs ancêtres, ces exemples de vice et de vertu, et en leur faisant remarquer les destinées différentes des bons et des méchans princes, le bonheur ou le malheur de leur règne, et les blâmes ou les louanges que la postérité, toujours équitable donnera jusqu'à la fin à leur mémoire; les animant par ces grands motifs à imiter les qualités louables et bienfaisantes des uns, et à éviter les vices et les fautes des autres. On aime assez, je l'avoue, mes Frères, à donner à des enfans

des leçons de vertu et de probité : on se fait honneur même de leur débiter les maximes les plus sévères et les plus héroïques de la sagesse. Mais la conduite domestique soutient mal le faste et la vanité de ces instructions : on leur propose les vertus de leurs ancêtres, et on affoiblit, en les démentant soi-même par des mœurs opposées, l'impression qu'auroit pu faire le souvenir de ces anciens modèles. Ainsi, loin de leur inspirer les sentimens de vertu par ces instructions contredites par nos exemples, nous les accoutumons à penser de bonne heure que la vertu n'est qu'un nom ; que les maximes qu'on nous en débite, ne sont qu'un langage et une façon de parler qui a passé des pères aux enfans, mais que l'usage a toujours contredit ; et qu'enfin ceux qui en ont paru dans tous les temps les plus zélés défenseurs, ont toujours été au fond semblables au reste des hommes.

Tel fut le saint roi, dont je n'ai fait qu'abrégé l'histoire, persuadé que le simple récit de sa vie étoit un parfait éloge et une excellente instruction. Une terre infidèle reçut ses derniers soupirs. Les malheurs de sa première expédition dans la Palestine, n'avoient pu ralentir son zèle ; déjà cassé, moins par les infirmités d'un âge avancé, par les fatigues de ses voyages et de ses guerres, que par les austérités d'une vie dure et pénitente, il part
et

et marche encore contre les infidèles, suivi de ses princes et de ses troupes : il aborde en Afrique, persuadé que, s'il peut chasser de ces contrées les ennemis de Jésus-Christ, cette conquête lui facilitera celle des lieux saints, et de cette terre, dont la délivrance avoit toujours fait le pieux objet de tous ses desirs. Mais il meurt, comme Moïse, avant d'avoir pu passer le Jourdain : il salue de loin, comme lui, cette terre heureuse promise à sa postérité ; et se consolant, à l'exemple de Moïse, dans l'espérance que ses successeurs établiraient enfin un jour le peuple de Dieu dans son héritage, et en chasseraient les ennemis du Seigneur : Je meurs dans cette terre étrangère, dit-il à ses enfans et aux principaux chefs de son armée, comme autrefois Moïse sur le point de sa mort : *Ecce morior in hac humo. (Deut. 4. 22.)* Le Seigneur refuse sans doute à mes infidélités la consolation que j'avois tant souhaitée de délivrer son héritage : *Non transibo Jordanem* : mais vous, ou vos successeurs, le délivrerez, et cette terre promise au peuple de Dieu, deviendra enfin la conquête des héritiers de mon sang et de mon trône : *Vos transibitis, et possidebitis terram egregiam.*

O Dieu, conservez donc à la France une si sainte et si auguste postérité ! Faites passer jusqu'à la dernière génération aux descendans de saint Louis, avec son rang
Panegyriques. M

et sa couronne, toutes les vertus qui rendirent son nom si respectable à ses voisins, et son règne si heureux à ses peuples! Donnez toujours votre justice et votre jugement aux enfans de ce saint roi; rendez - les saints, et vous les rendrez grands! N'en faites pas les vainqueurs des provinces et des royaumes; faites - en les pères de leurs peuples! les conquêtes les plus éclatantes ébranlent souvent le trône où est assis le conquérant; et l'amour de ses sujets l'affermir toujours. Ecoutez les vœux surtout que nous vous offrons tous les jours pour le plus grand de ses successeurs, pour qui nous n'avons plus rien à désirer, qu'un règne aussi long et aussi saint, qu'il a été jusqu'ici glorieux! Secondez ses pieux desseins, éclairez la droiture et la sainteté de ses intentions; montrez - lui vous - même vos voies, puisqu'il les cherche de bonne foi, et que son désir le plus vif et le plus marqué est de les connoître! Et soyez béni à jamais, Seigneur, de ce que vous avez voulu enfin sanctifier la prospérité de son règne; faire servir sa gloire à son salut; embellir son histoire, déjà pleine de tant de prodiges, des actions de la foi, plus durables et plus immortelles que les victoires et les conquêtes, et combler toutes les grâces dont vous l'aviez favorisé jusqu'ici par la plus grande de toutes, je veux dire, par une piété tendre et sincère.

Pour vous, mes Frères, instruits dans ces grands exemples, ne rougissez plus de la piété comme d'une foiblesse. Souvenez-vous que c'est le plus haut point de gloire où l'homme puisse atteindre; qu'elle seule donne du prix et une véritable grandeur à nos actions; que sans elle les plus grands hommes sont petits et rampans, et avec elle les plus petits et les plus obscurs deviennent grands et héroïques: et qu'enfin il n'y a de réel sur la terre, que ce que nous faisons pour le Ciel, que je vous souhaite, etc.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR

DE SAINT ÉTIENNE.

Et non poterant resistere sapientia, et Spiritui qui loquebatur.

Et ils ne pouvoient résister à la sagesse et à l'Esprit qui parloit en lui. Act. 6. 10.

Tout Chrétien est établi par le baptême, témoin et défenseur de la vérité. C'est un dépôt sacré que l'Eglise, en nous régénérant, nous met entre les mains; que nous sommes obligés de conserver dans ce lieu d'erreurs et de ténèbres, et de défendre contre toutes les fausses maximes que le monde ne cesse de lui opposer. C'est là une des principales fonctions du Juste : il doit briller au milieu du monde, selon l'expression de l'Apôtre, comme un astre toujours luisant, dissipant par l'éclat de ses lumières les ténèbres que les passions répandent parmi les hommes, redressant par la majesté de sa course tant de voies obliques dont le monde est plein,

POUR LE JOUR, etc. 269

et confondant par sa pureté et par son innocence les excès et les dérèglements qui l'environnent. Mais, comme les Justes sont rares sur la terre, il est peu de Fidèles qui aient conservé le droit de défendre la vérité. Il faut la connoître, et pres-que tous les hommes l'ignorent; il faut l'aimer, et tous cherchent bien moins les intérêts de la vérité que leur intérêt propre; enfin, il faut aimer ses frères; et la charité qui nous unit à eux, est presque plus rare que la vérité, qui nous découvre en eux les titres qui nous les rendent aimables.

Et voilà, mes Frères, les trois grandes instructions que nous fournit aujourd'hui la solennité du saint martyr, dont je viens vous proposer les exemples plutôt que louer les vertus. La vérité n'eut jamais de plus zélé défenseur, parce qu'elle ne trouva jamais tant de lumières, tant de force, tant de charité : il eut pour elle un amour éclairé, un amour intrépide, un amour tendre et compatissant. Pour nous, ou nous n'aimons pas la vérité, parce que nos passions nous empêchent de la connoître; ou la connoissant, nous n'osons nous en déclarer les défenseurs, parce que nous craignons plus le monde que nous n'aimons la vérité; enfin, ou la défendant, il entre dans notre zèle moins d'amour pour la vérité, que de haine contre ceux qui l'attaquent. Implorons, etc. *Ave, Maria, etc.*

PREMIÈRE PARTIE.

LES trois sources de lumière sont l'innocence de la vie, le désir de s'instruire, la pureté de l'intention : l'innocence de la vie, parce qu'un cœur corrompu nous cache les vérités qui nous condamnent, et c'est une ignorance de corruption; le désir de s'instruire, parce que la vérité ne se montre pas à ceux qui ne la cherchent pas, et c'est une ignorance de paresse; enfin la pureté de l'intention, parce que ce n'est pas chercher la vérité, dit saint Augustin, que de la chercher pour quelque autre chose que pour elle-même, et c'est une ignorance de malice. Or, c'est sur ces trois grandes dispositions, que notre saint martyr va nous servir aujourd'hui de modèle.

L'innocence de ses mœurs fut la première source de ses lumières. Il apporta à la connoissance de Jésus-Christ un cœur pur, une jeunesse sainte, un esprit préservé de la corruption, une heureuse ignorance de tous les dérèglemens qui souillent d'ordinaire les premières mœurs, et le premier usage que nous faisons de la vie.

Aussi le nombre des Fidèles croissant, et les Apôtres partagés par trop de soins cherchant des hommes pleins de foi et de l'Esprit de Dieu, sur qui ils pussent se

décharger d'une partie de leur ministère, et se les associer, comme autrefois Moïse, à la construction du tabernacle saint et à la formation de l'Eglise, Etienne a le premier honneur du choix, et paroît à la tête de ces nouveaux ministres. Quelle gloire! mes Frères, parmi tant de disciples tous témoins de la résurrection de Jésus-Christ, tous remplis des dons de l'Esprit-Saint depuis peu répandu sur eux, la plupart compagnons des courses et des travaux de leur divin Maître; tous dépositaires de sa puissance, marchant sur ses pas, et chassant les esprits immondes: parmi ces hommes les fondateurs de la foi, les conquérans des peuples, les premières colonnes des églises, qu'on prend pour des Dieux et qui servent déjà de spectacle au ciel et à la terre, Etienne est préféré; et au milieu de tant de lumières ce nouvel astre brille et se fait remarquer, comme s'il paroïssoit tout seul au milieu d'une nuit profonde.

Ainsi Etienne se prépara à devenir ministre de la vérité en dégageant de bonne heure son cœur de toutes les passions qui nous la cachent. Car, mes Frères, d'où viennent tant de fausses maximes que nous nous faisons tous les jours sur nos devoirs les plus incontestables et les plus essentiels? D'où viennent tant de ténèbres que nous répandons sur la plupart des obligations de la vie chrétienne, ou pour les

adoucir, ou pour les combattre ? D'où vient que nous ne convenons presque jamais des vérités qui nous condamnent ; et que de tant de pécheurs dont le monde est plein, il n'en est presque pas un seul qui ne se justifie à lui-même ses propres voies, ou qui du moins ne les envisage que par les endroits qui en diminuent à ses propres yeux la honte et l'injustice ? D'où vient que l'impudique n'est presque point frappé de son ignominie, et de sa foiblesse ? Que le vindicatif trouve sa gloire dans sa confusion même ? Que l'injuste ne voit dans l'iniquité de son gain et de ses profits, que son bonheur et son adresse ? Que l'avare, au milieu de tant de misères qui accablent ses frères, prend dans les malheurs mêmes des temps, des prétextes pour se justifier sa dureté et sa barbarie ? Que l'âme mondaine regarde son ivresse et ses dissipations comme le privilège de son âge ou de son état, et la condition nécessaire de la vie humaine ? D'où vient que dans ces chaires chrétiennes, loin d'annoncer l'Évangile, nous ne sommes presque plus occupés qu'à le justifier ? Que loin de condamner et de juger le monde par la vérité, il faut défendre la vérité contre lui, et que notre ministère, qui n'est établi que pour inspirer la vertu, ne sert presque plus qu'à empêcher qu'on ne la confonde avec le vice ? C'est que chaque pécheur trouve dans sa passion le

voile même qui la lui cache ; c'est que nos lumières ne sont pures que lorsque notre cœur l'est aussi ; c'est qu'il faut commencer par rompre nos attachemens, pour parvenir à connoître nos devoirs ; c'est que la vérité est le fruit de la pureté et de l'innocence. De là vient que chaque pécheur presque est tranquille dans son état ; qu'il voit le danger des autres passions, et qu'il est aveugle sur le précipice qu'il se creuse à lui-même. De là vient que l'ambitieux méprise la volupté comme une vie d'obscurité et de paresse ; que le voluptueux ne voit dans l'ambition qu'une fureur insensée qui fait que nous devenons les martyrs de nos propres chimères : en un mot, que chacun voit loin de lui les pièges qui ne le regardent pas, et qu'on n'a point d'yeux pour ceux où l'on tombe soi-même.

Mais ce n'est pas encore assez d'apporter à la connoissance de la vérité un cœur pur ; il faut ajouter à cette première disposition un désir sincère de la connoître. L'innocence d'Étienne lui fraya les premières voies à la connoissance de Jésus-Christ ; mais il n'en demeura pas là. Malgré les préjugés de son peuple contre la doctrine et la personne du Sauveur ; malgré les bruits injurieux que les Pharisiens répandoient contre la sainteté de ses œuvres et la vérité de son ministère ; malgré la honte attachée à la profession publique d'être au nombre de ses disciples ; malgré

les mépris mêmes dont on étoit menacé en s'attachant à ses maximes et à l'espérance de ses promesses : Etienne cherche la lumière qui commence déjà à se montrer à lui ; il soupire, comme les patriarches ses ancêtres, après le libérateur dont il sent l'approche ; il en étudie dans Jésus-Christ les marques et les caractères prédits dans les prophètes ; il les découvre dans ses œuvres et dans sa doctrine ; et la connoissance de la vérité est en lui le prix du désir sincère qu'il avoit toujours eu de la connoître.

Pour nous, mes Frères, nous vivons dans une ignorance profonde de nos devoirs, parce que nous ne voulons pas nous en instruire. Nous fuyons tout ce qui pourroit éclaircir nos erreurs et dissiper nos ténèbres ; nous sommes ravis de pouvoir nous faire une conscience tranquille dans nos égaremens ; nous aimons cette fausse paix qui est le fruit de notre aveuglement et de nos méprises ; nous fuyons tout ce qui pourroit en troubler la fausse douceur, nous sommes habiles à nous dérober à la lumière qui, malgré nous, nous poursuit et nous éclaire ; nous nous faisons de fausses raisons pour en infirmer la vérité, et nous les regardons, selon l'expression de Job, comme le mensonge et l'ombre de la mort : *Et si subito apparuerit aurora, arbitrantur umbram mortis.* (Job. 24. 17.) Tout ce qui nous condamne, nous le re-

gardons comme outré ; tout ce qui ne favorise pas les préjugés de nos passions, nous le traitons de scrupule et de pêtitesse ; tout ce qui combat ce que nous aimons, nous paroît les opinions des hommes plutôt que les décisions de la vérité ; tout ce qui nous découvre à nous-mêmes, nous le prenons pour une censure et non pas pour une instruction : ce n'est pas assez pour nous de vivre dans l'erreur, nous voulons que ce que nous aimons, comme dit saint Augustin, devienne la vérité. Ainsi la chaire chrétienne, loin de nous détromper, nous aigrit et nous révolte ; nous la regardons comme un art d'exagération et d'hyperbole ; nous opposons nos propres lumières à la lumière de Dieu ; nous contestons contre les décisions de l'Évangile, comme si l'on pouvoit en appeler de Jésus-Christ à nous-mêmes, comme si le monde pouvoit justifier ce que le Seigneur condamne. Ainsi tout nous affermit dans nos erreurs : la lumière même destinée à nous éclairer, nous égare et nous aveugle ; les remèdes qui auroient dû nous guérir, sont pour nous de nouvelles plaies ; les ministres établis dans l'Église pour notre sanctification, coopèrent à notre perte : et par une juste permission de Dieu qui permet toujours que la vérité devienne une occasion d'erreur à ceux qui ne veulent pas la connoître, nous trouvons la mort et les

ténèbres, où nous aurions dû trouver la vie et la lumière.

Enfin, la pureté de l'intention fut la dernière disposition qui prépara Etienne à la connoissance de Jésus-Christ. Il ne se proposa dans la recherche de la vérité que le bonheur de la connoître. Des intérêts humains ne l'attachèrent point à Jésus-Christ; il savoit que les persécutions et les opprobres étoient la récompense qu'il avoit promise ici-bas à ses disciples. Il n'y chercha ni une vaine distinction, puisque son élévation au ministère fut le prix de sa modestie et de son innocence; ni les premières places dans le royaume de son Maître, puisqu'il avoit déjà appris de sa divine bouche que le dernier de ses disciples seroit le premier; ni les louanges frivoles des hommes, puisqu'il s'exposoit par là à leurs dérisions et à leurs censures; ni une vie plus douce et plus tranquille, puisqu'on ne lui avoit annoncé que la faim, la soif, la pauvreté, des travaux et des peines; ni la gloire même d'opérer des prodiges comme le sacrilège Simon, puisqu'il avoit même appris que tous ceux qui auroient opéré de grands miracles, ne seroient pas pour cela mis au nombre des disciples de son divin Maître. Il chercha Jésus-Christ pour Jésus-Christ lui-même; il comprit qu'en lui étoient tous les trésors de la science et de la sagesse; que le trouvant il avoit tout

trouvé, et que c'étoit le perdre, que de se proposer, en le cherchant, quelque autre chose que lui-même.

Quelle instruction, mes Frères, pour la plupart de ceux qui m'écoutent! Nous mêlons presque toujours à la recherche de la vérité des intérêts humains et des vues basses et rampantes: le salut éternel tout seul ne paroît pas un prix assez digne de nos soins et de nos démarches: Dieu lui-même ne nous suffit pas; il faut que le monde, que les hommes, que la terre remplacent à notre égard ce que nous ne croyons pas trouver en lui. Tous presque cherchent leurs intérêts, plutôt que les intérêts de Jésus-Christ: je dis leurs intérêts; une vaine réputation, les premières places dans un royaume terrestre, la gloire frivole de plaire aux hommes presque toujours incompatible avec la gloire d'être serviteur de Jésus-Christ, l'honneur de la vertu plutôt que la vertu même: que dirai-je? souvent le désir secret d'affoiblir ou de combattre la vérité en faisant semblant de chercher à la connoître: voilà, mes Frères, les intentions souillées que la plupart des hommes apportent à la recherche de la vérité et de la vertu.

Les uns ne se déclarent pour Jésus-Christ que parce que le monde les abandonne: ils regardent la vertu comme la ressource des passions et la bienséance

du dernier âge ; ils attendent de n'être plus propres au monde et à ses plaisirs, pour être propres au royaume de Dieu et à sa justice ; ils couvrent des apparences de la religion les pretextes d'une vie criminelle et mondaine ; et ne pouvant plus se faire un amusement du vice, ils se font un art de la vertu.

Les autres regardent la piété comme un gain : ils font servir les dons du ciel aux espérances de la terre ; ils cherchent le monde en faisant semblant d'y renoncer ; ils veulent plaire aux hommes en se donnant à Dieu ; et, après avoir épuisé, pour parvenir à leurs fins, toutes les ressources criminelles des passions, ils y font servir la vertu même.

Il en est qui ne se proposent dans la piété que le délassement des inquiétudes du crime : ils sont fatigués de leurs passions, et non pas touchés de la vertu ; ils sentent le poids du dérèglement, mais n'ont pas d'horreur de leurs fautes ; ils veulent finir leurs agitations, et non pas commencer leur pénitence ; ils cherchent à se mettre en paix avec eux-mêmes plutôt qu'avec Dieu ; ils désirent de calmer leur cœur, et non pas de le purifier, et n'ayant pu trouver un repos humain dans le crime, ils le cherchent dans la vertu.

Enfin, il s'en trouve encore qui ne s'instruisent de la vérité qu'à dessein d'y trouver des armes pour la combattre : des

hommes corrompus dans l'esprit et dans le cœur, dit l'Apôtre, qui ne cherchent dans la doctrine de la religion que les endroits qui peuvent la leur rendre suspecte ; qui ne lisent les divines Ecritures que pour y trouver de quoi en affoiblir l'autorité et l'évidence ; qui n'étudient curieusement la sainteté de nos mystères, que pour en faire le sujet de leurs doutes et de leurs blasphèmes ; qui ne veulent être instruits que pour résister à la lumière, et qui font servir la vérité d'occasion à leur aveuglement et à leurs ténèbres. Ainsi, mes Frères, il n'est presque plus de foi sur la terre, et la vérité se montre à peu de Fidèles, parce qu'il en est peu qui apportent à sa recherche, comme Etienne, un cœur pur, un désir sincère de la connoître, et une intention droite qui ne se propose qu'elle-même. Mais non-seulement la vérité trouva dans ce saint martyr un défenseur éclairé ; elle y trouva encore un défenseur intrépide.

SECONDE PARTIE.

Trois défauts sont opposés à cette fermeté chrétienne qui oblige tout Fidèle d'être le défenseur intrépide de la vérité. Premièrement, la crainte des hommes, qui malgré nos propres lumières, fait nous nous déclarons contre elle ; secondement, la prudence de la chair, qui fait

que la connoissant, nous gardons un silence criminel, et n'osons tout haut en prendre la défense; enfin une fausse complaisance, qui voulant allier la vérité et le mensonge, l'altère et l'adoucit, et cherche à plaire aux hommes aux dépens de la vérité et de la conscience. Or, l'histoire du saint martyr que nous honorons aujourd'hui, nous offre des instructions et des vertus très-opposées à ces trois défauts.

Et premièrement, quoique le pasteur frappé, les brebis fussent dispersées; quoique la fureur d'Hérode, la malice des prêtres, la superstition du peuple, laissassent tout à craindre pour les nouveaux disciples; quoique la plupart de ceux qui avoient été témoins et participans même des prodiges de Jésus-Christ, de peur d'être enveloppés dans sa condamnation, se rangeassent du côté de ses ennemis, et répandissent avec eux des opprobres et des calomnies contre sa mémoire; quelque prix que l'envie des Juifs attachât alors à la lâcheté de ceux qui se déclaroient contre le Sauveur, Etienne persévère dans la fidélité qu'il lui a jurée: il ne se laisse point ébranler comme Pierre, ni corrompre comme Judas. Egalement insensible aux promesses et aux menaces des hommes qui périssent avec eux, il ne craint que celui qui demeure toujours, et qui seul peut perdre l'âme

ou la sauver éternellement; il voit avec une sainte douleur l'aveuglement de son peuple contre Jésus-Christ; l'exemple commun, loin de l'ébranler, l'affermir et le fortifie; il tire de l'erreur publique de nouveaux motifs de fidélité et de prévoyance. Il n'a pas oublié que selon la doctrine de son divin Maître; le parti de la multitude n'est presque jamais celui de la vérité; que le monde ne sauroit aimer Jésus-Christ; que les persécutions et les opprobres sont les caractères les mieux marqués de son Evangile, et que la voie qu'il nous a montrée, est trop étroite et trop difficile pour être jamais la voie du plus grand nombre.

Et voilà, mes Frères, ce qui confond notre peu de foi, et condamne notre lâcheté dans toute la conduite de notre vie. Nous respectons les décisions du monde; ce que la multitude approuve, nous l'approuvons; ce que l'exemple commun autorise, nous y donnons nos applaudissemens et nos suffrages: les erreurs publiques nous sont plus chères que la vérité; nous n'osons contredire le langage commun du monde et des passions; nous craignons la singularité comme une vice, elle qui forme le trait le plus éclatant des disciples de Jésus-Christ. En vain la grâce nous éclaire en secret, et nous découvre les illusions du monde et de ses maximes; en vain, une éducation chrétienne et un

naturel heureux, ont laissé en nous des semences de vérité qui nous marquent le faux et le danger des voies que la plupart des hommes suivent; en vain notre conscience d'intelligence avec la loi de Dieu, nous dicte tout bas les maximes de la vie éternelle; nous parlons comme le monde, quoique nous ne pensions pas comme lui: nous tournons comme lui la vérité en ridicule, quoiqu'au fond nous en sentions le prix et l'excellence; nous donnons de vaines louanges à des passions dont nous connoissons en secret le frivole et la folie: nous pallions des abus dont l'injustice ne nous est pas douteuse; nous approuvons des plaisirs que notre conscience condamne; nous faisons tous les jours l'apologie des maximes du monde, tandis que notre cœur contredit en secret nos décisions; nous ne faisons pas d'autre usage de la vérité qui se montre à nous, que de la retenir dans l'injustice: partout presque nous trahissons notre conscience et nos sentimens. Nous nous laissons entraîner à la multitude; nous n'osons être tout seuls de notre côté; nous craignons la singularité de la vertu et de la vérité, comme un ridicule qui nous couvrirait de honte. Toute notre vie est un outrage continué que nous faisons à la vérité: tantôt la complaisance pour nos supérieurs; tantôt la foiblesse pour nos amis; tantôt la crainte des dérisions et des censures; tan-

tôt une vaine indolence qui fait que la vérité nous est presque aussi indifférente que le mensonge; tantôt une ivresse et uné mauvaise foi qui cherche à s'étourdir dans ses égaremens, débitant des maximes que l'on condamne tout bas soi-même; tantôt une fausse vertu de société qui aime mieux applaudir au mensonge que prendre la défense de la vérité incommode; tantôt un bon air qu'on trouve à parler comme ceux que le monde applaudit: enfin, presque partout nous nous déclarons pour le monde contre Jésus-Christ; loin d'être ses témoins fidèles parmi les hommes, nous nous joignons avec eux contre lui. Nous louons dans nos amis comme des vertus, des défauts que la loi de Dieu condamne; nous adhérons à leurs erreurs, et nous aidons à les rendre plus inexcusables; nous donnons à leurs passions, les noms de la justice et de l'équité: nous appelons leurs vengeances, des ressentimens équitables; leurs attachemens criminels, des caractères et des suites d'un cœur tendre et fidèle; leurs dérèglemens honteux, des foiblesse pardonnables; leurs profusions insensées, des penchans d'une ame noble et généreuse; leur ambition démesurée, une élévation d'esprit et de cœur; leur avarice sordide, une sage économie; leur médisance cruelle, une aimable vivacité; la fureur du jeu qui les possède, un délassement nécessaire. En

un mot, il est rare que nous prenions sur nous les intérêts de la vérité; vifs, fiers, intraitables, quand il s'agit de nos passions; nous devenons lâches, timides, rampans, dès qu'il ne s'agit plus que de la vérité: nous ne connoissons point cette sainte fierté, cette droiture de cœur, cette haute magnanimité, cette noble simplicité si respectée même dans le monde, dont les premiers disciples de la foi nous ont laissé de si grands exemples, et qui a toujours été le caractère des ames fidèles. Nous vivons pour les hommes; nous ne vivons pas pour Dieu et pour nous-mêmes: nous nous faisons une conscience et une religion, une humeur, un caractère, un esprit, et un cœur pour eux; et ils sont la fin de toutes nos voies et le motif de toutes nos actions, comme s'ils pouvoient en être le prix et la récompense: tout ce que nous ne faisons pas pour eux, nous le comptons comme perdu, comme s'il n'y avoit de réel que ce qui doit périr avec nous; et après plusieurs années, passées sur ce ton, Dieu seul pour qui nous devions vivre, se trouve à notre mort le seul qui ne sauroit compter pour lui un seul moment presque de toute notre vie.

Le second défaut opposé à cette fermeté chrétienne, dont notre saint martyr nous fournit aujourd'hui le modèle, est cette prudence de la chair qui fait que connoissant la vérité, nous gardons un

silence criminel, et n'osons tout haut en prendre la défense. En effet, il ne suffit pas de ne se point déclarer pour le monde contre Jésus-Christ, et de garder, pour ainsi dire, une manière de neutralité entre l'un et l'autre; il faut encore confesser tout haut Jésus-Christ, sans ménagement et sans honte; qui n'est pas avec lui, est contre lui; et n'oser se déclarer son disciple, c'est être son persécuteur et son adversaire. Or, c'est encore ici que la fermeté d'Etienne nous instruit et nous condamne. Que de vains prétextes n'auroit-il pas pu se former à lui-même pour se ménager avec les Juifs par un sage silence, et ne pas leur reprocher encore tout haut leur aveuglement et leur crime? le prétexte d'attendre un temps plus favorable, et où la vérité auroit trouvé plus d'accès dans leur esprit; l'incertitude où il étoit de n'être point écouté, et de jeter la pierre précieuse de l'Évangile devant des animaux immondes; la crainte d'exciter une persécution contre l'Église en irritant la fureur des Juifs; une fausse modestie, en se persuadant que les Apôtres s'étant réservé le ministère de la parole, il falloit le leur laisser et se renfermer dans le soin des veuves qu'on lui avoit confié, et de la distribution des aumônes; l'exemple des autres diacres nouvellement élus qui ne sortoient point de leurs fonctions et ne couroient point an-

noncer Jésus-Christ au peuple. Mais le généreux Martyr n'écoute pas les vaines raisons de la chair et du sang. Livré à l'impulsion de l'Esprit de Dieu qui le remplit et qui l'anime, il développe aux Juifs l'esprit et les figures de la loi : il leur découvre Jésus-Christ dans toute l'histoire de leurs ancêtres; il leur montre leur aveuglement prédit dans les prophètes; il leur reproche leur ingratitude et l'oubli des bienfaits dont le Seigneur les avoit toujours favorisés; il leur annonce que la mesure de leurs crimes et de ceux de leurs pères est comblée par le sang innocent qu'ils ont répandu; il leur remet devant les yeux le sang de tant de prophètes dont leur ville a été souillée, et se sert de leurs propres armes pour les attaquer et pour les combattre.

Oui, mes Frères, et je parle ici principalement aux personnes touchées de Dieu : nous croyons en être quittes en notre conscience, quand témoins tous les jours de tant de fausses maximes que les mondains débitent; de tant d'illusions sur les règles et sur les devoirs qu'ils se forment à eux-mêmes; de tant de scandales sur lesquels ils ne s'avisent pas même d'entrer en scrupule : nous croyons, dis-je, avoir satisfait à ce que Dieu demande de nous en ne les approuvant pas tout haut, en nous renfermant dans la modération d'un lâche

silence, en ne leur opposant qu'un désaveu secret et timide. Nous nous formons mille prétextes pour nous justifier à nous-mêmes notre lâcheté; la crainte de rendre la vérité odieuse en la rendant trop incommode; la fausse persuasion que nous ne sommes point chargés de la conscience des autres, et que ce n'est pas à nous à instruire nos frères; la peur d'éloigner nos amis par le contre-temps de nos censures, ou de nous attirer leurs dérisions en voulant combattre leurs maximes; enfin, tout nous justifie à nous-mêmes notre indifférence pour la vérité : nous oublions que chacun de nous en particulier en est chargé; que nous devons la vérité à nos frères; que nous ne vivons au milieu du monde que pour empêcher l'erreur de prévaloir contre elle, et conserver à ceux qui nous suivront, le langage de la foi et de la doctrine sainte; que nous devons luire comme des astres au milieu d'une nation corrompue, et que cacher la lumière, c'est être ingrat envers celui qui la répand sur nous et qui nous éclaire; que l'amitié n'est fondée que sur la vérité; que ce n'est point aimer nos amis, que de les voir périr sans oser leur découvrir du moins le précipice où ils se jettent, et qu'il faut souvent avoir la force de leur déplaire pour leur devenir plus utile. Hélas! mes Frères, le monde ne craint point de débiter tout haut ses erreurs et ses maxi-

mes de mort et de péché ; et nous craignons de rendre gloire aux vérités de la vie éternelle ? le monde se fait un honneur insensé de sa doctrine, et nous nous faisons une honte de la doctrine de Jésus-Christ ? Le monde ose tous les jours contredire le langage de la foi par les illusions qu'il lui oppose, et nous craignons de contredire les illusions du monde par le langage de la foi et du salut ? Le monde s'élève insolamment contre l'Évangile, et nous n'osons soutenir l'honneur de l'Évangile contre lui ? Le monde traite publiquement la doctrine de Jésus-Christ de folie et de foiblesse, et nous avons pour ses folies et pour ses erreurs des égards qu'il refuse à la vérité ? Le monde ne ménage point la piété des serviteurs de Dieu, il la méprise, en fait le sujet de ses dérisions et de ses censures ; et la piété des serviteurs de Dieu ménage la corruption du monde, et n'ose la couvrir de la confusion qui lui est due ? Nous nous faisons une gloire et un devoir de soutenir les intérêts de nos amis contre ceux qui les attaquent : nous nous ferions un crime de nous ménager, lorsqu'on noircit devant nous leur réputation et leur conduite ; le silence nous paroît alors une lâcheté et une perfidie ; nous ne croyons pas devoir des égards à ceux qui en manquent devant nous envers ceux que nous aimons, et les intérêts de Jésus-Christ dont nous
nous

nous disons les amis et les disciples, nous trouvent insensibles ; et sa gloire qu'on outrage tous les jours devant nous, ne réveille pas notre indignation et notre zèle ; et le silence, quand on attaque sa doctrine et l'honneur de sa loi, nous paroît une prudence nécessaire ; et nous craignons de déplaire à ceux qui ne craignent pas de l'insulter ? O mon Dieu, peut-on être à vous, et rougir de vous connoître ? Peut-on vous aimer, et vouloir être encore aimé de ceux qui vous haïssent ? et n'est-ce point se joindre au monde contre vous, que de n'oser le condamner comme vous ?

Enfin, mes Frères, la troisième manière dont nous nous rendons coupables envers la vérité, c'est en l'adoucissant et en l'accommodant aux préjugés et aux passions de ceux à qui nous craignons de déplaire. Or, c'est ici principalement, qu'Étienne nous sert et de condamnation et de modèle. Il auroit pu, ce semble, ménager davantage les préventions et la délicatesse des docteurs et des prêtres : il pouvoit en apparence, comme Gamaliel, se contenter de leur représenter que si l'œuvre de l'Évangile étoit l'œuvre de Dieu, il seroit inutile d'entreprendre de le détruire, et que s'il ne l'étoit pas, il tomberoient bientôt lui-même ; il pouvoit excuser, en quelque sorte, leur crime envers Jésus-Christ, en supposant qu'ils n'avoient
Panégyriques. * N

connu ni la divinité de sa mission, ni la vérité de son ministère; il pouvoit adoucir les reproches dont ils méritoient d'être chargés pour avoir rejeté le Messie promis à leurs pères; il pouvoit leur vanter la sainteté de la loi de Moïse, et louer le zèle et le respect dont ils faisoient ostentation pour ses préceptes et pour ses cérémonies: en un mot, il pouvoit, ce semble, en insinuant la vérité, accorder quelque chose à la foiblesse et aux préjugés de son peuple. Mais le saint martyr ne connoit pas ces timides ménagemens: il les appelle sans balancer, *cœurs rebelles et incirconcis*. (Act. 7. 51.) Loin d'excuser leur ignorance, il les accuse de résister sans cesse à l'Esprit-Saint; loin de les flatter sur leur respect pour la loi de Moïse, c'est par là même qu'il les confond et qu'il les condamne; loin de faire valoir les bienfaits dont le Seigneur avoit favorisé leurs pères, il leur reproche de marcher sur leurs traces, et d'ajouter au sang des prophètes, dont ils avoient souillé leurs mains, le sang du Juste qu'ils venoient de mettre à mort. Les hommes poussent quelquefois à un tel point leur haine contre la vérité, qu'ils ne méritent plus de ménagement ni de mesure. Ce n'est pas que la vérité ne soit inséparable de la charité, comme nous le dirons dans un moment: ce n'est pas qu'il ne faille préparer les voies à la lumière par de sages

précautions, et lui faciliter l'accès dans les cœurs où l'on veut la répandre: ce n'est pas que la vérité soit toujours dure, impérieuse, et qu'elle cherche plus l'ostentation de la victoire, que le fruit solide du salut et la gloire de l'utilité: ce n'est pas qu'il ne faille être foible avec les foibles pour les sauver tous; rendre la vérité aimable pour la rendre plus utile; attirer les pécheurs pour les retirer du péché; ménager leur foiblesse pour triompher plus sûrement de leurs passions; et n'employer le fer pour les plaies, qu'après avoir endormi, pour ainsi dire, par des paroles de paix et de consolation, la chair du malade.

Mais je ne voudrois pas qu'on honorât du nom de prudence cette complaisance criminelle, qui fait que dans nos entretiens avec nos frères, nous trouvons toujours des tempéramens entre le monde et Jésus-Christ; nous entrons dans les fausses idées que le monde se forme de la vertu, sous prétexte de blâmer les excès; nous applaudissons à l'inutilité et à la paresse; nous accordons bien plus au monde et à ses usages, que l'Evangile ne leur accorde; nous louons l'éloignement du crime comme la perfection de la vertu; nous donnons aux talens de la nature, les éloges qui ne sont dus qu'aux dons de la grâce; nous trouvons toujours dans les vices mêmes de nos amis que nous condamnons, des endroits qui les rendent plus

excusables ; nous ne montrons jamais la vérité dans toute l'étendue qu'elle se montre à nous ; nous nous faisons une fausse règle de charité et de sagesse , de nous accommoder jusqu'à un certain point aux préjugés de ceux avec qui nous avons à vivre ; nous portons parmi les hommes un fonds d'amour-propre qui nous rend ingénieux à concilier les intérêts de la vérité qu'ils haïssent, avec les intérêts des passions qu'ils aiment ; nous ne leur parlons jamais qu'à demi sur ce qui les regarde ; et nous mêlons à la vérité que nous ne voudrions pas trahir, tant d'adoucissements, qu'ils la font perdre de vue. Ainsi nous devenons aux hommes une occasion d'erreur ; ils laissent la vérité que nous embrassons, et s'arrêtent au voile qui la leur cache. Et de là, mes Frères, il arrive souvent que les gens du monde ne s'autorisent dans leurs dissipations, que par les suffrages des gens de bien. De là, nous entendons tous les jours les pécheurs justifier la vie mondaine en nous opposant des Justes qui ne la condamnent pas. De là, les fausses complaisances d'un homme de bien pour le monde deviennent sa justification et sa défense : il triomphe de nos lâchetés ; il insulte à nos condescendances ; il sait bien faire valoir à son avantage les légères complaisances qu'il obtient de nous ; pour s'excuser, il condamne les Justes, et cherche toujours à

nous blâmer par les mêmes endroits par où nous avons cherché à lui plaire. Grand Dieu ! faut-il que ce monde misérable puisse entrer en parallèle dans notre cœur avec votre éternelle vérité ? Faut-il que nous cherchions encore à plaire à ce qui nous paroît si digne d'être méprisé, et que tandis que nous décrions le monde, que nous en exagérons le vide et la folie, que nous en connoissons si profondément les abus et la misère, que nous parlons si souvent de ses illusions et de ses chimères ; nous le ménagions encore, nous respections encore ses maximes, nous soyons encore jaloux de ses suffrages, nous voulions encore garder des mesures avec lui ; et qu'après l'avoir abandonné, nous n'ayons pas la force de le condamner et de lui déplaire ?

TROISIÈME PARTIE.

JE sais, mes Frères, que la fermeté de la vérité est une fermeté pleine de douceur et de tendresse, et qu'elle n'aime que des défenseurs compatissans et charitables : et ce devrait être ici la dernière partie de cette instruction ; mais je l'abrège. En effet, de quel amour sincère pour les Juifs Etienne n'accompagne-t-il pas la force des vérités qu'il leur annonce ? Plus touché de leur aveuglement que de sa propre perte, il lève les mains au Ciel

pour eux; insensible, ce semble, aux coups dont ils l'accablent, il ne sent que les malheurs qu'ils se préparent à eux-mêmes; il offre son sang même qu'ils répandent pour obtenir le pardon de leur crime: leur barbarie ne déchire son corps que pour ouvrir son cœur à des gémissements et à des prières capables de fléchir le Seigneur à leur égard, si leur endurcissement n'eût pas été à son comble. Il ne comptoit pour rien sa mort, si leur salut devoit en être le fruit et le salaire: il voit le Fils de l'Homme assis à la droite de son Père; et le saint transport de joie qui l'anime dans l'espérance de le posséder bientôt, n'est troublé que par la réprobation de son peuple dont il lit, ce semble, l'arrêt dans l'accès de sa vision, gravé en caractères immortels sur les colonnes du temple céleste. Il ne demande pas vengeance contre ses meurtriers; il ne s'écrie pas comme Job: *Terre, ne cache point mon sang*, (*Job. 16. 19.*) et laisses-en monter la voix jusqu'au trône du Tout-Puissant, pour solliciter ses foudres contre les barbares qui le répandent: *Terra, ne operias sanguinem meum*; et ne pouvant obtenir le salut du peuple qui veut périr et qui s'est exclu lui-même du salut, il obtient du moins la conversion de Saul qui participe au crime de sa mort. Son sang répandu est comme une semence sainte d'où sortira un jour ce nouvel

Apôtre; ses prières préparent déjà les grâces, qui d'un persécuteur doivent en former dans la suite un vase d'élection, et un spectacle digne des Anges et des hommes; et si son zèle n'a pu faire connoître Jésus-Christ à l'infidèle Jérusalem, sa mort va du moins instruire un ministre puissant en œuvres et en paroles qui le fera connoître un jour à toute la terre.

Tels sont, mes Frères, les défenseurs que se forme la vérité: c'est la charité qui leur prépare des victoires: il faut aimer le salut de ceux dont nous combattons les erreurs. La vérité trouve presque toujours des cœurs rebelles, parce qu'elle ne trouve presque que des défenseurs aigres et peu charitables. Souvent on mêle aux instructions qu'on donne à ses frères, plus d'envie de les mortifier que de désir de les instruire; souvent leurs défauts ne nous déplaisent que parce que leurs personnes nous sont déjà odieuses; souvent, en défendant la vérité, on cherche plus à dominer qu'à faire dominer la vérité elle-même; souvent c'est l'humeur qu'on suit, et non pas la vérité qu'on cherche; souvent, sous prétexte de venger les intérêts de la vérité, on n'est pas fâché de se venger soi-même; souvent en reprenant nos frères, nous voulons plutôt triompher de leurs fautes que les relever charitablement de leurs chûtes; souvent on est plus

aise de les voir s'égarer, qu'on ne le seroit de les voir dociles à la vérité dont on prend tout seul la défense; souvent on s'applaudit en secret de leur aveuglement, tandis qu'on fait semblant de mettre tout en œuvre pour les rappeler à la lumière; souvent nous ne sommes éclairés sur leurs vices, que parce que nous sommes jaloux de leurs vertus: enfin, rien n'est si rare que de mêler la charité avec la vérité. Et de là vient, mes Frères, que ceux qui nous sont soumis, regardent d'ordinaire nos instructions comme des censures; que nos enfans, nos inférieurs, nos domestiques ne trouvent dans nos corrections que l'humeur qui révolte, et non pas la charité qui édifie; qu'ils nous regardent plutôt comme les censeurs impitoyables de leurs foiblesses, que comme les médecins charitables de leurs plaies; et que nous perdons sur eux l'avantage que nous donne la vérité, par les défauts que nous mêlons à sa défense. De là vient que les exemples des gens de bien trouvent dans le monde plus de censeurs qui les condamnent, que d'imitateurs qui les suivent: c'est qu'ils se bornent souvent à décrier les vices de leurs frères, et qu'en faisant paroître beaucoup de zèle contre les défauts des autres, ils ne montrent pas assez de compassion pour leurs foiblesses; c'est que sous prétexte de ne point ménager le vice, ils ne ménagent pas assez

les pécheurs; c'est que dans leurs censures ils paroissent quelquefois plutôt s'applaudir de leur régularité, qu'être touchés du dérèglement qu'ils blâment; et rendant la vertu odieuse aux pécheurs, ils leur font paroître la vérité revêtue de tous les défauts qui ne sont attachés qu'à eux-mêmes.

De là vient enfin que nos réconciliations avec nos ennemis ne sont presque jamais sincères, parce que ce n'est pas la charité qui les forme. On se réunit, mais on ne s'aime point; les bienséances se rétablissent, mais les sentimens sont toujours les mêmes; les personnes se rapprochent, mais les cœurs demeurent toujours éloignés; les dehors sont différens, mais les dedans sont toujours semblables. La haine prend seulement les apparences de la charité: elle se contraint, mais elle n'est pas éteinte: on se rend des devoirs, mais on ne se rend pas l'amour sans lequel tout le reste n'est rien; on ajoute seulement au crime de la haine celui du déguisement et de l'imposture; et souvent ayant la raison et la vérité pour soi, on n'en est pas moins coupable aux yeux de Dieu, parce qu'on n'a pas la charité qui souffre tout, et qu'on doit toujours à ses frères.

Telles sont les instructions que nous donne aujourd'hui le généreux martyr dont la solennité nous assemble en ce lieu saint: la vérité montra en lui un

défenseur éclairé, un défenseur intrépide, un défenseur tendre et charitable. Quelle consolation pour vous, mes Frères, de retrouver toutes ces qualités dans le pasteur fidèle que le Seigneur vous a suscité dans sa miséricorde; c'est-à-dire, de retrouver un docteur éclairé pour vous instruire, un ministre ferme pour vous corriger, et un père tendre pour vous secourir et vous consoler dans vos peines, et vous faciliter à tous les voies de la vie éternelle!

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR

DE S. THOMAS D'AQUIN.

Paravit cor suum ut investigaret legem Domini, et faceret et doceret in Israël præceptum et iudicium.

Il disposa son cœur à la recherche de la loi du Seigneur; il pratiqua et enseigna dans Israël ses préceptes et ses ordonnances. C'est l'éloge que le Saint-Esprit fait d'Esdras, au chapitre septième du livre premier de son Histoire.

RIEN n'est plus consolant, mes Frères, que de suivre des yeux de la foi les routes de la Providence dans la conduite de l'Eglise. A combien de ménagemens sa bonté ne s'est-elle pas abaissée pour empêcher que les portes de l'enfer ne prévalussent contre cette sainte cité, située depuis la naissance des siècles sur la montagne, et si bien affermie, que malgré tous les efforts des enfans de Babylone elle ne sera jamais renversée?

Il falloit à la foi dans sa naissance des caractères sensibles et éclatans pour triom-

pher de l'incrédulité. Aussi quels hommes que les hommes apostoliques ! Ils vont au delà des prodiges qu'a fait leur maître ; leur ombre même est toute puissante. Attaquée par les empereurs, qu'un faux zèle pour le paganisme arme contre elle, elle a besoin de force et de constance pour soutenir la fureur des persécutions : que de héros, dans ces siècles de feu et de sang, la grâce ne forma-t-elle pas ? Quelle hardiesse et quelle constance ne vit-on pas dans l'âge le plus tendre, et dans le sexe le plus foible, pour braver les tyrans, et ce que les tourmens ont de plus affreux ? On voyoit les Chrétiens courir aux supplices avec plus d'ardeur que n'en ont les hommes les plus voluptueux pour les plaisirs.

Enfin, livrée dans des temps plus tranquilles et plus reculés à la dispute des hommes, ébranlée par les assauts de l'hérésie, défigurée par les couleurs étrangères dont ses enfans mêmes ont voulu flétrir sa beauté, il lui a fallu des hommes dont les lèvres fussent les dépositaires de la science ; des docteurs éclairés, de nouveaux Esdras, qui s'appliquassent à la recherche de la loi dans la simplicité de leur cœur, et qui après en avoir pratiqué les préceptes et les ordonnances, sussent les défendre contre les ennemis de la foi, et les enseigner aux fidèles dans toute leur pureté. Or, tels furent dans leurs

siècles les Basile, les Hilaire, les Jérôme, les Augustin ; tel fut aussi dans des temps postérieurs le saint docteur, dont je viens aujourd'hui proposer plutôt les exemples que relever les vertus. En effet, il disposa son cœur à la recherche de la loi du Seigneur ; il pratiqua et enseigna dans Israël ses préceptes et ses ordonnances : *Paravit cor suum, etc.* Point d'erreur que Thomas n'ait combattue ; point de vérité qu'il n'ait établie ; peu de doutes qu'il n'ait éclaircis ; et tant qu'il vécut, l'Eglise trouva dans sa personne un défenseur invincible, qu'elle retrouve encore dans ses écrits après sa mort.

Mais pour me renfermer dans quelque chose de précis, en considérant saint Thomas comme un grand docteur, je ramène à deux idées toutes simples que me fournit mon texte, tout le sujet de son éloge, qui sera en même temps pour les ministres de l'Eglise la matière d'une grande instruction. L'étude de la religion qui, en manifestant la vérité, sembleroit devoir nous en inspirer l'amour, ne laisse pas d'exposer la piété à de très-grands périls. Que d'écueils dans la recherche de cette science ! que de pas délicats dans son usage ! Saint Thomas s'est sanctifié dans la recherche de la science de la religion ; il en a sanctifié l'usage. La piété l'a guidé dans la recherche de la science de la religion ; voilà mon premier point :

L'usage de cette science l'a affermi dans la piété ; c'est le second. C'est-à-dire, qu'il a cherché la loi du Seigneur dans la simplicité de son cœur, et qu'il a pratiqué et enseigné dans Israël ses ordonnances et ses préceptes. Implorons, etc. *Ave, Maria, etc.*

PREMIÈRE PARTIE.

QUE l'homme est profondément corrompu, mes très-chers Frères ! Il lui est resté, dit saint Augustin, du débris de son innocence, certains penchans de gloire, de plaisirs, de vérité, qui sont comme les espérances de son rétablissement : mais hélas ! des restes heureux de son ancienne droiture, il en fait les premières ébauches de ses passions ; et ces ressources consolantes deviennent entre ses mains de tristes écueils.

Quoi de plus digne de l'esprit que cette avidité de tout savoir qui lui est si naturelle ? quoi de plus indigne de lui que la manière dont on la satisfait ? Il semble que la vérité n'ait plus que des charmes impuissans : toute seule, elle touche peu ; et si des vues de fortune et d'intérêt ne nous raniment, on languit dans sa recherche : premier écueil ordinaire à tous ceux qui s'appliquent aux sciences, soit sacrées, soit profanes. D'autre part, l'esprit lassé de trouver toujours les mêmes

objets dans l'enceinte de la foi, s'y trouve à l'étroit, s'échappe au delà des barrières sacrées, et par une curiosité peu respectueuse, veut entrer dans un sanctuaire qu'il falloit adorer de loin : autre écueil encore plus délicat que le premier. Enfin, l'étude épuisant toute l'application de l'âme dissipe l'esprit, dessèche le cœur, ralentit la dévotion : troisième écueil sur lequel nous gémissons tous les jours, nous qui par les engagements d'un état saint, devons à l'Eglise et l'odeur du bon exemple et la lumière de la doctrine.

Saint Thomas se fraya dans la recherche des sciences, des routes bien plus sûres et plus chrétiennes. Car, premièrement, il renonce à toutes les prétentions dont une grande naissance et le crédit de sa famille auprès d'un empereur pouvoient le flatter, et se sert du mépris de la grandeur, comme d'un degré pour atteindre aux sciences ; en second lieu, avec l'esprit le plus vaste qui peut-être ait jamais paru, il ne se guide que par les lumières d'autrui, baise les traces sacrées des anciens, se contente de mettre en œuvre les précieux débris qu'il trouve épars çà et là dans leurs ouvrages ; et pouvant, comme Moïse, trouver lui-même des matériaux pour construire le tabernacle, il lui suffit comme à Béseléeel de les assortir, et de leur donner ce bel ordre, qui dans tous les siècles fera la surprise et les délices

des savans : enfin, toujours attentif à ressusciter la grâce de sa vocation, la prière, la retraite, mille macérations font le plus doux assaisonnement de ses études ; et l'onction de votre esprit, ô mon Dieu ! lui développe plus de difficultés, que tous les efforts de l'esprit humain.

Premier écueil à éviter, des vues de fortune et d'intérêt. Né des plus illustres familles de sa province, on confie le soin de l'éducation de notre Saint aux moines du célèbre monastère du Mont-Cassin, usage ancien et si chéri surtout de nos pères. Il me semble voir la fille de Pharaon confier à la mère de Moïse cet enfant miraculeux : *Accipe puerum*, lui disoit-elle, *et nutri mihi.* (*Exod. 2. 9.*) Elevez-le pour toute la grandeur où je le destine, pour la pompe et l'éclat de l'Égypte. Telles étoient les vues de la mère de notre Saint : car, hélas ! on ne peut trop le dire ; on décide presque toujours de la destinée des enfans ; et on les a déjà donnés au monde ou à Jésus-Christ, avant qu'ils soient en état de connoître ni l'un ni l'autre. Mais que vos vues, Seigneur, étoient bien différentes ! vous ne l'aviez sauvé des eaux, comme Moïse, que pour le conduire au désert, lui confier les intérêts de votre loi, et en faire le docteur de votre peuple.

L'Ordre de saint Dominique avoit commencé depuis peu à grossir le camp du

Dieu d'Israël d'une nouvelle tribu. Les Ordres qui l'avoient devancé, n'étoient, si j'ose le dire, que comme des essais de la grâce : *Initium aliquod creature ejus* : la retraite, la prière, des austérités édifiantes, c'étoit là le plan de ces anciens fondateurs qui avoient fait fleurir en Occident la discipline monastique ; ici on joignoit la science à la prière, les fonctions apostoliques à la retraite, le travail de l'esprit aux macérations du corps. Thomas sortit du Mont-Cassin où les instructions et les exemples des pieux solitaires qui habitoient cette montagne, avoient nourri et fait croître ces semences de vertu que la grâce avoit mise de bonne heure dans son ame : arrivé à Naples, il entend parler des enfans de Dominique ; les merveilles qu'on lui en raconte, excitent sa curiosité ; il les voit, et aussitôt il sent un attrait secret pour ce nouvel établissement, et se propose de l'embrasser, il consulte, il examine, il s'adresse au Père des lumières ; et convaincu que c'est là que Dieu l'appelle, fermant les yeux à tout ce qui pourroit l'arrêter, il exécute son dessein. En vain le Dieu de ce monde lui fait voir au loin ses royaumes, et toute leur gloire : en vain l'enfer invente tous les jours de nouveaux artifices pour recouvrir une proie sur qui les engagemens d'une naissance distinguée sembloient lui donner tant de droit. Vous le savez,

Seigneur ! les larmes, les menaces, les intrigues d'une mère toujours ingénieuse dans sa douleur, la puissance d'un empereur, mille assauts qu'on livre à son innocence, une triste et longue prison ; rien n'est oublié, afin que rien ne manquât au mérite de sa foi : mais tous ces efforts sont vains et inutiles ; les obstacles qu'on lui suscite, ne font qu'enflammer son désir, et sa persévérance est enfin couronnée par le succès. Voilà le premier pas que fait Thomas avant de s'engager dans la carrière pénible et laborieuse des sciences : non-seulement il ne bâtit pas des idées de fortune et de grandeur sur les progrès qu'il y fera ; il renonce d'abord à une fortune et à une grandeur présente, afin que nul motif étranger ne vienne le distraire dans les recherches de la vérité.

Oseroit-on, ô mon Dieu ! proposer ici cet exemple au siècle ? Est-ce une chose ordinaire qu'on aille ensevelir au fond d'un cloître l'espérance flatteuse de parvenir ? eh ! dans le monde on attache de la gloire à savoir par des routes d'iniquité se ménager des occasions de fortune ; et la plus haute vertu s'y borne à les attendre. Nous-mêmes, ministres du Seigneur, dont les lèvres sont les dépositaires de la doctrine, nous frayons-nous une entrée dans les sciences sur les débris de toutes les prétentions du siècle ? Hélas ! qui nous soutient dans nos pénibles veilles ? un

rang qui nous donne de la distinction dans un corps, une réputation qui nous produit agréablement dans le siècle un établissement, où parvenus, l'on sent expirer chaque jour l'amour du travail et de l'étude, ou enfin une vaine curiosité qui ranime nos fatigues, mais qui ralentit notre foi.

Le second écueil que les savans ont à craindre, c'est de ne pouvoir se renfermer dans les bornes étroites de la foi : et c'est ici où se présente à moi un des plus beaux endroits de la vie de notre Saint. La foi est une vertu commode pour les esprits médiocres ; comme ils ne voient pas de loin, il leur en coûte peu de croire : leur mérite en ce point est un mérite tout du cœur : ils n'ont pas besoin d'immoler ces lumières favorites dont leur ame n'est jamais frappée ; et si la foi est pour eux un sacrifice, c'est un sacrifice tout pareil à celui d'Abraham ; on y trouve du bois et du feu, de l'amour et de la simplicité, mais il n'y a point de victime : *Ecce ignis et ligna ; ubi est victima holocausti ?* (*Gen. 22.*)

Il n'en est pas de même de ces esprits vastes et lumineux. Accoutumés à voir clair dans les vérités où l'esprit peut atteindre, ils souffrent impatiemment la sainte obscurité de celles qu'il doit adorer : introduits depuis long-temps par un privilège délicat dans le sanctuaire de la

vérité, il leur en coûte pour ne pas franchir cette haie sacrée, qui sert comme de barrière à celui de la foi. On se feroit une religion de toucher à certains articles; mais pour les autres, on les tâte, on les sonde, on veut que l'ignorance seule de nos pères nous les ait donnés pour impénétrables; un air de nouveauté vient là-dessus, flatte, attire, emporte; on s'égaré malheureusement; et notre erreur, comme dit saint Augustin, devient notre Dieu: on oublie que donner atteinte à un point de la loi, c'est faire écrouler tout l'édifice: en un mot, on veut bien subir le joug de la foi; mais on veut se l'imposer soi-même, l'adoucir et y faire des retranchemens à son gré. Tel a été souvent l'écueil des plus grands génies; les annales de la religion nous ont conservé le souvenir de leur chute; et chaque siècle a presque été fameux par quelqu'un de ces tristes naufrages.

De là, mes Frères, quelle source de gloire pour saint Thomas! avec tous ces grands talens qui font les hommes extraordinaires; un esprit vaste, élevé, profond, universel, un jugement droit, net, assuré; une imagination belle, heureuse, exacte; une mémoire immense; quels hommages n'a-t-il pas fait de toutes ces précieuses richesses aux pieds des maîtres de l'Eglise qui l'avoient précédé? Il savoit, ô mon Dieu, que vous avez marqué des bornes

à l'orgueil de l'esprit humain, aussi-bien qu'à l'impétuosité des flots de la mer, et que, comme cet élément furieux ne sauroit rompre sa digue invincible sans causer des désordres dans l'Univers, l'esprit de l'homme ne s'emporte jamais au delà du terme que vous lui avez prescrit, sans tomber dans des égaremens aussi funestes que déplorables.

Sorti de l'école d'Albert-le-Grand, il paroît dans la capitale de la France, et dans la première université du monde; mais avec quelle distinction! Son mérite perce d'abord cette foule des savans, qui attirés par les libéralités de nos rois, y venoient de tous les endroits de l'Europe porter le tribut de leur érudition. Mais s'il se distingua parmi tant de savans, par la sagacité de son esprit et par l'abondance de ses lumières; combien leur est-il supérieur par la manière sage et respectueuse dont il traite les mystères ineffables de notre sainte religion, sans jamais donner l'essor à son esprit dans des matières où il est question de croire, et non pas de raisonner? Aussi, mes Frères, il est peu de docteurs de son siècle auxquels on ne reproche des opinions singulières, hardies, et qu'on auroit peine à garantir de la censure; mais la doctrine de Thomas a toujours été hors d'atteinte, et n'a jamais mérité que des éloges.

Cependant, mes Frères, il ne s'étoit

pas renfermé uniquement dans l'étude de la religion, quoique la religion fût la fin à laquelle il rapportoit toutes ses autres connoissances; et le commerce des sciences profanés auxquelles il s'appliqua, inspire souvent par une suite de notre foiblesse, je ne sais quel libertinage d'esprit, hélas! trop commun dans ce malheureux siècle. Comme la raison s'accoutume à examiner, elle se désaccoutume de croire: il faut revenir de trop loin, c'est descendre du trône pour recevoir des fers; c'est dépouiller, comme David, les marques de la royauté, et venir devant l'Arche passer pour insensé à cause de Jésus-Christ. De là ces noms odieux que donnent à la philosophie des anciens les premiers apologistes de la religion: Tertullien, toujours extrême, veut qu'elle soit irréconciliable avec l'Evangile; et que, comme un autre Samson, à craindre même depuis qu'elle a été enchaînée par les Apôtres, elle ébranle encore et fasse presque écrouler tout l'édifice de la foi: *Concussio veritatis philosophia*. De là cette sainte horreur qu'en avoient les premiers disciples. Conservant précieusement là-dessus le souvenir des avis de saint Paul, ils prenoient les sages précautions de cet Apôtre pour des défenses précises et irrévocables. Qu'il y ait dans ce zèle quelque chose, si l'on veut, qui ne soit pas tout-à-fait selon la science; hélas! que ces excès édifient!

Ils sont fondés sur la foiblesse de l'esprit humain: eh! qu'il seroit à souhaiter que cette pieuse délicatesse reprît le dessus dans notre siècle! la foi regagneroit d'une part ce que les sciences profanes perdroyent peut-être de l'autre; la France auroit peut-être moins de savans, mais l'Eglise en échange auroit plus de Fidèles.

Loin d'être infecté dans l'étude des auteurs profanes par cet air malin qu'on y respire, notre Saint purifie ces sources suspectes; mêle leurs eaux croupissantes avec les eaux vives de la doctrine évangélique; en grossit ce fleuve sacré, qui coulant de siècle en siècle depuis la naissance de l'Eglise va se perdre dans le sein de Dieu même d'où il est sorti; et par un art tout nouveau, il fait servir le mensonge à la vérité, la philosophie à la foi, la superstition au vrai culte, les dépouilles de l'Egypte à la construction du tabernacle: en un mot, il consacre les armes des géans au temple du Seigneur, après s'en être servi contre les Philistins mêmes.

Combien d'esprits gâtés qui vont puiser jusques dans les livres saints la matière de leurs doutes, et de quoi nourrir leur incrédulité? La foi de Thomas trouve au milieu même des profanes de nouvelles forces; Aristote devient entre ses mains l'apologiste de la religion.

Mais d'où vient que l'intégrité de sa foi souffre si peu du commerce qu'il a avec

les profanes ? C'est que la foi de ce grand homme n'étoit point établie sur la légèreté d'un sable mouvant, mais fondée sur la solidité de la pierre ; c'est que toujours en garde contre les sentimens des auteurs profanes, les vérités de la foi étoient la règle par laquelle il en jugeoit, toujours prêt à rejeter tout ce qui ne s'ajustoit pas à cette règle infaillible ; c'est qu'il a soin de fortifier continuellement sa foi par l'étude des livres saints et des docteurs de l'Eglise. Il fait, comme David, ses plus chères délices de la loi du Seigneur ; il dévore ce volume sacré ; il le change en sa propre substance ; ne cherchant pas moins à s'édifier qu'à s'instruire. Au lieu qu'il ne lit les auteurs profanes qu'avec précaution et avec défiance, sachant que ce sont des hommes, et des hommes sujets à l'erreur ; il lit les divines Ecritures avec une soumission entière, pour y former son langage et ses sentimens, sachant que c'est la parole de Dieu même, du Dieu de vérité, également incapable de tromper et d'être trompé. Entrepren-d-il d'en développer les mystères et d'en expliquer les difficultés ? ne craignez pas qu'il s'avise de débiter ses propres idées : non, mes Frères, le plus bel esprit de son siècle, le plus autorisé à hasarder ses conjectures, ne marche jamais que sur les traces d'autrui dans l'explication des livres saints. Il va recueillir

cueillir religieusement dans les ouvrages des anciens docteurs, dans ces sources sacrées de la véritable doctrine, les précieux restes de leur esprit. Peu jaloux de la gloire de l'invention, gloire si délicate pour ceux qui se piquent de la science, il use les plus beaux talens qui furent jamais, à ramasser, à ranger, à éclaircir, à fortifier par de nouvelles raisons ce que les autres avoient dit avant lui. Aussi, qui pourroit louer assez dignement ses savans et pieux commentaires, monumens éternels de son amour pour les Ecritures ? Malgré les progrès que l'on a faits depuis son siècle dans les langues et dans la critique, les plus habiles y trouvent encore de quoi admirer et de quoi s'instruire.

Mais ce n'est pas seulement lorsqu'il est question d'éclaircir les saintes obscurités de l'Ecriture, qu'il a ce respect religieux pour les anciens Pères ; c'est dans tous ses autres ouvrages, que leurs sentimens sont la règle des siens. Attaché surtout aux écrits du grand S. Augustin, il en exprima, pour ainsi dire, le suc ; il mit dans un ordre naturel cet amas prodigieux de richesses éparses çà et là dans les ouvrages de ce grand homme ; il dépouilla sa doctrine de tout cet appareil d'éloquence qui l'enveloppe et nous la dérobe quelquefois ; et un peu différent d'Elisée, sans hériter du manteau de son maître, il ne laissa pas d'hériter de tout

Panegyriques.

* O

son esprit. Grand Dieu ! inspirez ces sentimens à tous ceux qui traitent les vérités de la religion. Puisse notre saint docteur leur servir à tous de modèle, et leur apprendre à se précautionner contre le venin dangereux de tant de livres dont la lecture les dégoûte de la simplicité de la parole de Dieu, et à ne chercher la vérité que dans les sources où Dieu nous a promis que nous la trouverions infailliblement !

Mais, ce qui mérite le plus notre attention dans la vie de notre saint docteur, c'est le soin extrême avec lequel il évita le dernier écueil de l'étude ; j'entends la dissipation de l'esprit qui dessèche le cœur, et ôte à la piété cette ferveur, sans laquelle il est si difficile qu'elle puisse se soutenir long-temps.

Oui, mes Frères, c'est là le grand écueil des savans ; l'étude devient souvent en eux une passion violente qui fait tout négliger, à laquelle ils sacrifient jusqu'aux devoirs mêmes les plus essentiels de la piété. Surtout lorsque le succès vient encore animer leur ardeur : ils se laissent bientôt emporter à la curiosité si naturelle à l'homme ; au désir de se distinguer par de nouvelles découvertes, à la crainte que la réputation ne vienne à baisser, si de nouvelles productions ne la soutiennent ; que sais-je ? à l'utilité qu'ils se persuadent facilement que le public retirera de leurs veilles et de leurs travaux. Mais

ne croyez pas qu'on en vienne du premier coup à un retranchement universel de tout exercice de dévotion : la conscience en seroit trop alarmée. On commence par y apporter plus de précipitation, pour pouvoir retourner plus promptement à ses chères études ; on se permet ensuite quelques retranchemens légers ; enfin, on en vient insensiblement au point de passer la vie dans la recherche de la vérité et dans l'oubli de Dieu. Que la conduite de notre saint docteur fut bien différente ! le soin de son ame fut toujours la première et la plus importante de toutes ses occupations. Trouve-t-il dans la carrière des sciences de ces nuages épais, que toute la vivacité et l'application de l'esprit ne sauroient dissiper ? ce n'est point pour lui une raison de négliger ses exercices de piété sous le prétexte spécieux de donner plus de temps à l'étude : au contraire, alors il va à la source des lumières, il a recours à l'oraison. Lui arrive-t-il de n'y être point éclairé ? il ranime sa ferveur et supporte ses ténèbres avec patience, sacrifiant au Dieu qui se cache, avec autant de zèle qu'au Dieu qui se manifeste. C'étoit dans ces momens, que s'estimant indigne des faveurs du Ciel, ils s'adressoit à saint Bonaventure. La piété et le mérite de ce grand homme, avoient fait naître dans le cœur de notre Saint ces sentimens de tendresse, qui ne sont sincères, dit saint

Augustin, que parmi les Saints; et qui eût vu ces deux Anges s'entregarder et se consulter l'un l'autre pour développer les secrets de la Divinité, eût pensé voir les deux Chérubins du tabernacle qui se regardoient, et au milieu desquels Dieu se plaisoit à prononcer ses lois et à rendre ses oracles.

Non, mes Frères, l'ambition d'acquérir de nouvelles connoissances ne prit jamais rien dans notre saint docteur sur la régularité la plus scrupuleuse à tous les exercices de son état: chez lui l'étude a ses heures réglées; mais tous les autres devoirs ont aussi chacun leur temps marqué. A quoi me servira, disoit-il, la science qui enfle, si je n'ai pas la charité qui édifie? Le nombre prodigieux de ses écrits eût suffi tout seul pour rendre sa vie, non-seulement laborieuse, mais très-pénitente; cependant que de jeûnes, que de macérations n'y ajoutoit-il pas, plutôt pour se rendre conforme à Jésus crucifié, que pour réduire son corps en servitude! Car, mes Frères, la grâce avoit fait cesser en lui de bonne heure, ces combats fâcheux d'une chair qui se révolte contre l'esprit, afin, ce semble, que son ame dégagée de ces noirs brouillards qui s'élèvent du fond de notre boue, pût s'appliquer plus librement, sans être distraite, à la recherche de la vérité; et la pureté de son cœur lui eût fait donner le nom

de Docteur Angélique, quand il ne l'eût pas mérité par la sublimité de ses lumières.

Mais pour vous bien représenter cette piété solide, et en même temps si tendre et si affectueuse, qui étoit dans notre Saint, et avec quel soin il travailloit à l'y entretenir et à l'y faire croître; je n'ai qu'à vous renvoyer à cet office admirable qu'il a composé pour l'adorable Sacrement de nos autels: c'est là que le fond de son cœur se manifeste. Oui, mes Frères, le cœur seul peut parler ce langage de piété et de religion; et tant qu'on n'a point ces sentimens gravés au dedans de soi, c'est en vain qu'on entreprendroit de les exprimer par des paroles. Quelle onction, quelle lumière dans les expressions! quelle vivacité dans les sentimens! Ah! encore une fois, ce n'est point ici une production de l'esprit; c'est l'ouvrage du cœur seul, et d'un cœur embrasé d'amour. Ne craignons donc point de dire que si le Ciel avoit orné son esprit d'un trésor de science et de sagesse, il avoit rempli son cœur d'un trésor de grâces et de vertus; et que, s'il fut le plus grand docteur de son siècle, il fut aussi le plus saint religieux de son ordre, le plus exact, le plus fervent.

Quel exemple, mes Frères! et qu'il est peu imité! Est-ce là en effet la manière dont nous nous conduisons? Sous prétexte que nos occupations n'ont rien que de

permis, et même de louable en soi, nous nous y livrons tout entiers, et la piété est absolument négligée. Je ne parle point ici de ces personnes qui n'ont dans l'esprit que des projets de fortune et des vues d'ambition, et qui, renfermant toute leur félicité dans les bornes étroites de cette vie, emploient sans scrupule les voies les plus iniques pour réussir, et ne se ménagent sur rien. Des hommes qui, comme dit l'Apôtre, n'ont de pensées et d'affections que pour les biens de la terre; est-il surprenant qu'ils ne s'occupent pas des biens à venir, dont la foi est peut-être éteinte dans leur cœur? Mais vous, mes Frères, vous qui ne renoncez pas à l'espérance des biens futurs; vous qui vous interdisez le dol, la fraude, la rapine; qui faites une haute profession d'honneur et de probité; vous dont les mœurs sont réglées, et fort éloignées de tout excès; vous qui ne refusez point votre secours à l'orphelin, et au pauvre la portion de vos biens que la Providence lui a destinée; d'où vient que votre temps est tellement rempli par vos occupations, que les exercices de religion ne sauroient y trouver leur place? Vous dites que la vraie piété consiste à remplir les devoirs de son état; j'en conviens: mais prenez garde, l'illusion est ici à craindre: ce ne sont pas tant nos actions, que la manière de les faire, qui les rend agréables à Dieu; il

ne prend pas sur son compte toutes nos œuvres, dès qu'elles n'ont rien de contraire à sa loi: pour qu'il les agrée, il faut les lui offrir, il faut l'avoir en vue dans tout ce que nous faisons, et désirer de lui plaire: or, ce devoir si essentiel s'accomplit-il lorsque la prière est si rare dans tout le cours de notre vie; lorsque nous vivons dans un entier oubli de Dieu? Mais d'ailleurs, si la piété ne se trouve que dans l'exactitude aux devoirs de notre état; je vous demande, votre état principal n'est-il pas d'être Chrétiens et membres de l'Eglise? Donc, votre premier devoir doit être de rendre à Dieu et à la religion ce que vous leur devez. Il est étonnant, à quel point on se fait illusion là-dessus, et combien de personnes croyant porter au tribunal de Jésus-Christ un trésor immense de bonnes œuvres, n'y trouveront qu'un vide affreux, et un trésor effroyable de colère, qui les accablent éternellement. Mais revenons à notre sujet: vous venez de voir comme la piété guida notre saint docteur dans la recherche des sciences: je vais vous montrer comme l'usage de ces mêmes sciences l'affermi dans la piété.

SECONDE PARTIE.

LE jour, dit le prophète, instruit le jour, et la nuit donne de tristes leçons à la nuit. La cupidité vous a-t-elle servi de motif dans la recherche des sciences ? elle sera votre but dans leur usage. Car, premièrement, y êtes-vous entré par ces routes secrètes qu'un vil intérêt a frayées ? vous serez un docteur flottant ; votre fortune décidera de vos sentimens ; et il en sera de vos lumières comme de ces jours empruntés, dont on règle l'usage sur le besoin : premier écueil dans l'usage des sciences, et qui naît de ce premier écueil dont nous avons parlé dans leur recherche. En second lieu, avez-vous cherché à contenter une vaine curiosité ? vos lumières vous seront chères ; vous applaudirez cet ouvrage de vos mains ; vous serez un docteur singulier ; les opinions vous paroîtront douteuses, du moment qu'elles seront communes : second écueil dans l'usage des sciences, suite du second écueil qu'on a marqué dans leur recherche. Enfin, votre serveur a-t-elle souffert de votre application aux sciences ? avez-vous négligé de réparer par la prière cette dissipation de cœur inséparable d'une étude profonde et soutenue ? Plein de vous-même, et vide de Dieu, vous serez un docteur vain ; vous ne rendrez point

au Seigneur la gloire qui lui est due : et semblable à ces impies dont parle le prophète, vous direz que votre langue s'est signalée elle-même, et que vos lèvres vous appartiennent : *Dixerunt : Linguam nostram magnificabimus ; labia nostra à nobis sunt : (Ps. II , verset 5.)* troisième écueil dans l'usage des sciences, toujours inséparable du troisième écueil qui se trouve dans leur recherche.

Saint Thomas qui dans la recherche des sciences s'étoit frayé des routes bien différentes, mais malheureusement si peu battues dans tous les temps, ne se dément pas dans leur usage. Il y étoit entré par un mépris généreux de toutes les prétentions du siècle ; aussi, loin d'être un docteur flottant, devient-il un docteur exact, uniforme, désintéressé : jamais il n'y avoit marché qu'à la lueur des astres de l'Eglise qui l'avoient précédé ; aussi, loin d'être un docteur singulier, devient-il, je puis le dire ici, un docteur œcuménique et universel : enfin, il avoit toujours mêlé la prière à l'étude ; ah ! aussi avec la réputation la plus extraordinaire qu'aucun autre avant lui ait jamais eue en ce genre, il fut le docteur le plus humble de son temps, et semblable à Moïse, seul il ne s'aperçut pas de la gloire dont il brilloit : *Ignorabat quòd cornuta esset facies sua ex consortio sermonis Domini. (Exod. 34, 29.)*

Il fut un docteur exact et désintéressé, n'ayant d'autre but que de faire connoître la vérité : cette louange que je donne à notre Saint, paroîtra peut-être peu de chose à bien des gens ; mais souffrez que je la mette dans le point de vue d'où elle m'a frappé.

Représentez-vous l'homme de son siècle le plus consulté : le nouvel Esdras à qui on a recours pour l'interprétation de la loi ; l'arbitre et l'oracle des grands de la terre dans leurs difficultés et dans leurs doutes. Que cette situation est délicate ! Les puissans de la terre veulent être souverains partout : on diroit que la vérité est de leur ressort ; il faut qu'elle se trouve quelque part qu'ils veuillent la placer : ils ne savent pas avoir tort : et leur opposer la raison, c'est presque se rendre coupable d'un crime de félonie : l'air même qu'on respire auprès d'eux, a je ne sais quoi de malin qui dérange toute la constitution de l'esprit. Tel qui loin de la grandeur et dans l'obscurité de la province, s'applaudit en secret de son désintéressement, retrouve-t-il cette même force et ce même courage, lorsqu'il est une fois exposé au grand jour ? On plie la loi, on l'ajuste au temps, à l'humeur, au besoin : hélas ! on n'a point de sentimens propres ; et souvent on n'a que les sentimens de tous ceux auxquels il est avantageux de plaire. Vous

le savez, Seigneur ; et tous les siècles en ont vu de tristes exemples.

Or, mes Frères, quel ordre, quelle exactitude, quel air uniforme et soutenu dans la doctrine de notre Saint ! on voit bien qu'il ne cherche que la vérité. Donne-t-il des règles pour les mœurs ? Quelle droiture ! il ne penche ni à droite ni à gauche, selon l'expression du prophète. Éloigné de ce zèle amer et intraitable qui veut faire descendre le feu du ciel sur les villes pécheresses, qui sans nul égard achève de briser un roseau déjà cassé, et d'éteindre une lampe encore fumante, qui bannit de l'Évangile cette humanité consacrée par mille paraboles qu'on y rencontre ; éloigné aussi de cette molle complaisance qui éteint le feu sacré que Jésus-Christ est venu allumer sur la terre, qui, loin de renouveler un vêtement vieux et pourri, se contente d'y appliquer un peu d'étoffe neuve ; qui bannit de la morale de Jésus-Christ cette sainte austérité qui en est l'esprit dominant ; il tient toujours ce sage milieu dont chacun se fait honneur, mais que si peu de gens savent tenir ; et l'on trouve encore aujourd'hui dans les belles décisions qu'il nous a laissées sur les mœurs, comme dans l'arche d'Israël, et la douceur de la manne, et la rigueur salutaire de la verge

Ministres de la nouvelle alliance, vous

qui tous les jours travaillez à construire au Seigneur des tabernacles vivans, regardez et faites selon ce modèle. Malheur, dit l'Esprit-Saint, malheur aux pasteurs qui traitent leurs brebis avec une rigueur sévère et pleine d'empire; mais malheur aussi à ceux qui préparent des coussinets pour les mettre sous les coudes! Il ne faut pas cacher aux hommes l'immensité des miséricordes du Seigneur; mais il ne faut pas non plus leur laisser ignorer la sainte rigueur de sa justice, et combien c'est une chose horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant avant que de l'avoir apaisé par de dignes fruits de pénitence: en un mot, il faut instruire les hommes de la vérité sans y ajouter, sans en diminuer, sans la déguiser. Or, que ce talent est rare! et qu'il est dangereux de se mêler d'instruire lorsqu'on manque de ce talent!

Thomas le possédoit ce talent si rare, et il sut le conserver au milieu de la faveur des grands. Urbain IV veut l'élever aux premières dignités de l'Eglise; l'archevêché de Naples lui est offert: semblable à Moïse, il lui suffit d'être législateur du peuple de Dieu; il laisse à d'autres l'honneur du sacerdoce: mais non content d'avoir refusé cette dignité, se défiant de lui-même en quelque sorte, il conjure le pontife de ne lui en plus donner d'autres, et de le laisser finir sa course dans la pauvreté et l'humilité de sa profession; exem-

ple rare, ô mon Dieu, et qui semble n'être plus à la portée du siècle. Ah! on ne demande plus que vous osiez refuser les dignités de l'Eglise qu'on vous offre: c'est une vertu des premiers âges; c'est un héroïsme qu'on renvoie, si j'ose le dire, aux temps fabuleux: mais osez ne pas y parvenir par des sentiers d'injustice et d'iniquité; osez ne pas acheter le don de Dieu; osez résister à la tentation d'un bénéfice, pour lequel il faut traiter et dresser des articles comme pour un bien profane.

Les princes de la terre, non contents de respecter la vertu de notre Saint, et de lui accorder leur estime, l'honorèrent même de leur familiarité. Saint Louis appelle souvent saint Thomas à sa table; mais de quelles pensées croyez-vous donc qu'est alors occupé ce saint docteur? Ecoutez, hommes enivrés de la grandeur; et apprenez de l'insensibilité des Saints, de quel prix est à leurs yeux cette faveur des grands dont vous faites votre idole: il est devant un roi de la terre, comme vous êtes si souvent en la présence du roi des rois; à peine se souvient-il que le prince est là présent: il retrouve jusqu'au milieu de la cour le calme de sa retraite et le souvenir de ses chères études; il y est profondément enseveli; et par une sainte méprise qu'on peut regarder comme une des plus grandes preuves de sa piété et du peu d'attache et de goût qu'il avoit

pour les choses de la terre, il prononce tout haut, comme il eût fait dans sa cellule, un nouvel arrêt qu'il vient de dresser contre les hérétiques : *Conclusum est contra Manichæos*. Jugez par ce trait si la faveur du prince faisoit une forte impression sur son cœur, et si l'on peut croire qu'il l'eût recherchée.

Les enfans du siècle, je le sais, entêtés d'une fausse délicatesse, verront sans doute d'un autre œil cet endroit de la vie de notre Saint; mais qu'ils apprennent de l'admiration même de saint Louis, que la folie apparente des Saints est plus sage que toute la sagesse du monde.

Mais si le mépris du siècle fit saint Thomas un docteur exact et désintéressé, le mépris de ses lumières en fit un docteur œcuménique et universel; le mépris de lui-même, un docteur humble; et c'est ainsi qu'il évita les autres écueils que l'on trouve dans l'usage des sciences.

L'amour de la nouveauté, dangereuse et délicate passion des savans, fut toujours l'objet le plus constant de la haine de notre Saint. Vous avez vu, mes Frères, avec quel soin il évita toujours toute singularité dans la doctrine; avec quel respect il s'attachoit aux sentimens des anciens docteurs de l'Eglise, qui nous ont transmis la foi qu'ils avoient reçue des Apôtres; et voilà ce qui l'a rendu en quelque sorte dans l'Eglise, un docteur œcu-

ménique et universel, je veux dire, suivi et approuvé universellement.

Rome, Paris, Naples, Boulogne, ces villes célèbres l'admirent tour-à-tour, et entendirent les paroles de vérité qui sortoient de sa bouche; et dans tous ces différens endroits sa doctrine reçoit les mêmes applaudissemens et les mêmes éloges. On l'admire, non parce qu'il dit des choses nouvelles, mais parce que chacun reconnoit dans ses discours la foi de ses pères, et s'en convainc de plus en plus par les preuves solides et lumineuses qu'en donne notre saint docteur.

Mais c'est surtout depuis sa mort, que Dieu a glorifié notre Saint, et qu'il l'a rendu un docteur universel. Ici, mes Frères, vous me prévenez : d'abord s'offrent à vos esprits toutes les universités du monde, fidèles dépositaires de sa doctrine; et sur toutes les autres, celle qui le forma dans son sein, l'illustre faculté de Paris, plus glorieuse par cet endroit que par mille autres qui depuis tant de siècles la mettent si fort au-dessus de toutes les sociétés de savans répandues dans le monde chrétien. Parmi tant de pieuses et savantes communautés régulières, boucliers sacrés dont l'Eglise, cette tour de David, est environnée, en est-il une où les décisions du fondateur tiennent plus lieu de règle dans la discipline et dans les mœurs, que celles de notre Saint

dans la foi et dans la doctrine ? Mais sur toutes les autres communautés, celle qui avec lui a donné et donne tous les jours à l'Eglise tant de grands hommes, tant de saints pontifes, tant de docteurs distingués; l'ordre de saint Dominique, qui toujours a occupé le rang d'honneur dans le camp du Seigneur; d'où cet ordre célèbre tire-t-il aujourd'hui son principal éclat, sinon de l'attachement inviolable qu'il conserve pour la doctrine de notre saint docteur ? Vous dirai-je que l'oracle du monde chrétien, Rome même, ce centre de la foi et de l'unité, a vu souvent ses pontifes descendre du tribunal sacré, et y faire monter les écrits de notre Saint pour prononcer sur les différends qui troubloient l'Eglise; que les conciles eux-mêmes, ces Juges vénérables et infailibles de la doctrine, ont formé leurs décrets sur ses décisions; que les partisans de l'erreur n'ont jamais eu de plus redoutable ennemi, et que, comme les Philistins, ils ont désespéré de pouvoir exterminer l'armée du Dieu vivant, tandis que cette arche résidoit au milieu d'elle: *Tolle Thomam, et dissipabo Ecclesiam Dei.* Aussi, de quels éloges les pontifes romains n'ont-ils pas honoré sa doctrine ? eh ! je ne finirois pas si je voulois recueillir ici, et vous mettre sous les yeux, tous ceux qu'il a reçus dans tout le monde chrétien.

Mais que ne puis-je du moins vous le représenter dans le plus haut degré de réputation où la vanité la plus emportée puisse prétendre, connu, admiré, consulté de tout l'Univers, regardé comme une lampe éclatante placée sur le chandelier pour éclairer toute l'Eglise, et en même temps plus ingénieux à se cacher à soi-même son mérite, que nous ne sommes nous, à donner du relief et à grossir le nôtre à nos propres yeux ? Je passe ici mille traits dont l'histoire de sa vie est toute semée. Combien peu étoit-il empressé d'étaler les trésors de science et de sagesse dont il étoit rempli ? jusquelà que son silence donna lieu quelquefois à des méprises, et le fit prendre pour un esprit commun et vulgaire : combien étoit-il éloigné d'affecter la moindre supériorité au-dessus de ses frères ? ou plutôt avec quelle attention il les prévenoit tous par des témoignages d'honneur et de déférence, quoique tout le monde reconnût et rendit hommage à la supériorité de grâce et de lumières qui étoit en lui ? Avec quelle attention rapportoit-il tous ces talens à celui de qui descend tout son parfait, et toutes ses connoissances au Père des lumières, ne cessant de dire qu'il étoit plus redevable à la prière qu'à l'étude, du peu qu'il savoit ? Mais ce qui manifeste surtout le fonds admirable d'humilité qui étoit dans notre Saint,

et qui montre qu'en cultivant son esprit, il avoit encore plus de soin de régler son cœur, c'est cet air de réserve et de modération qui règne dans sa manière d'écrire. L'entend-on jamais parler sur le ton décisif et important qui veut tout ramener à soi, et qui pour garant de ses raisons ne donne que sa propre autorité ? Les altercations de l'école, la chaleur des disputes, la variété des opinions et des doctrines l'ont-elles jamais fait sortir de ce caractère modeste et uni ? Il propose simplement, décide modestement, condamne peu, ne blesse jamais ; oui, dans des ouvrages immenses et sur des matières presque toutes disputées, il ne lui est pas échappé un seul mot qui se sente de l'aigreur et de la dispute ; et s'il a bâti un temple à la vérité, ça été, si je l'ose dire, comme Salomon, sans employer le fer ni sans donner un coup de marteau. Hélas ! pourquoi ne s'en est-on pas tenu là dans les siècles suivans ? Pourquoi, loin de défendre Jérusalem investie d'ennemis de toutes parts, a-t-on tourné ses armes les uns contre les autres ? Pourquoi appelle-t-on si souvent la passion au secours de la vérité ? Quelle folie, s'écrioit autrefois S. Augustin, gémissant sur ce désordre, de donner de mortelles atteintes à la charité pour défendre une loi dont la charité seule est la fin et l'accomplissement : *Vi-*

de quàm stultum sit perniciosis contentionibus ipsam offendere charitatem, propter quam dicta sunt omnia cujus dicta conamur exponere. Ce seroit ici un nouveau sujet d'éloge pour notre Saint : mais je ne finirois pas si je voulois mettre dans leur jour tous les traits que fournit sa vie ; en voilà plus qu'il n'en faut pour notre édification. Admironz surtout, mes Frères, l'humilité profonde de ce grand docteur. Hélas ! nous nous élevons souvent au-dessus des autres sans aucun fondement, aveuglés par notre amour-propre qui nous cache des défauts grossiers, et nous fait voir en nous des vertus que nous n'avons point : le Ciel nous a-t-il départi quelques-uns de ces talens rares parmi le commun des hommes ; dès lors il faut que tout ce qui nous approche nous rende des respects et des hommages, et la délicatesse de notre orgueil se blesse contre quiconque oseroit les lui refuser : et voilà un Saint qui réunit en sa personne tout ce qui excite l'estime et l'admiration, les dons de la nature, ceux de la grâce, les talens acquis : cependant loin d'exiger des égards et des attentions, s'il pouvoit se blesser de quelque chose, ce seroit de ce qu'il ne peut vivre oublié et confondu dans la foule de ses frères. Voilà, Chrétiens, voilà le vrai caractère des Saints ; l'humilité, cette vertu que Jésus-Christ nous a tant recomman-

dée, parce que ce n'est que par elle que nous pouvons lui être rendus conformes; l'humilité, parce que toute seule elle suffit, et que sans celle-là toutes les autres ne sont rien: mais hélas! c'est de toute les vertus la plus rare, quoiqu'il semble qu'elle dût nous être si naturelle. Car enfin, mes Frères, si nous nous connoissons tels que nous sommes; si nous ne nous attribuons que ce qui est véritablement à nous; en un mot, si nous nous rendions la justice que nous méritons, quel fondement trouverions-nous à notre orgueil?

Grand Dieu! je ne vois rien en moi qui ne me rende abject et méprisable à vos yeux et aux yeux des hommes; et si j'étois connu tel que je suis, je ne pourrois me plaindre d'être bafoué avec le dernier mépris; cependant vous me promettez un poids immense de gloire, pourvu que je préserve mon cœur de la vanité. Ah! je m'humilierai de plus en plus, je serai petit à mes yeux, afin de mériter par là cette gloire immortelle que vous destinez aux humbles de cœur: je vous la souhaite, etc.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LA FÊTE

D'UN SAINT MARTYR,

PATRON D'UNE ÉGLISE.

Vos eritis mihi testes.

Vous me rendrez témoignage. Act. 1. 8.

RENDRE témoignage à Jésus-Christ est pour tout Fidèle un devoir indispensable; et le martyr est sans doute le plus grand témoignage que Dieu puisse exiger de l'homme, puisque rien n'est si grand que l'amour, et que le martyr en est la consommation et la plénitude. Je sais que ce témoignage n'est pas de tous les temps, et qu'il a fallu que l'Eglise ait eu ses tyrans et ses persécuteurs, pour avoir ses martyres et ses Apôtres; mais il est un martyr de foi comme un martyr de sang. Quoique les persécutions aient fini, et que les Césars soient devenus les protecteurs de la religion

qu'ils avoient voulu d'abord détruire ; tout Fidèle n'en est pas moins obligé d'être un témoin de Jésus-Christ, comme le saint martyr dont nous honorons ici la mémoire : la paix de l'Eglise qui n'ôte rien au mérite de la foi, n'ôte rien non plus à ses obligations ; la vie chrétienne est toujours une vie de combat, de tentation et de souffrance : le Chrétien est toujours un martyr qui doit en un sens mourir chaque jour pour Jésus-Christ ; il faut dans tous les temps qu'il perde son ame pour la regagner ; et si sa vie n'est pas un témoignage continuel et pénible de sa foi, elle en est une désertion et une indigne apostasie. Mais pour développer une vérité si capitale et d'un si grand usage pour les Fidèles, je la partage en trois réflexions, qui vous apprendront ce que c'est que ce témoignage, que nul Fidèle ne peut se dispenser de rendre à Jésus-Christ. Nous avons besoin des lumières de l'Esprit-Saint : invoquons-le par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE RÉFLEXION.

QUAND je parle d'un témoignage que tout Chrétien est obligé de rendre à Jésus-Christ ; je n'entends pas seulement la profession extérieure que nous faisons tous de sa doctrine ; tous ceux qui lui diront : Seigneur, Seigneur, c'est-à-dire,

qui l'invoqueront avec l'Eglise, ne seront pas pour cela un jour au nombre de ses disciples : je parle d'un témoignage qui coûte, qui ne démente pas par la conduite la foi qu'il professe au dehors, qui ne désavoue pas Jésus-Christ par ses œuvres tandis qu'il le confesse de bouche ; d'un témoignage qui honore la religion, qui glorifie le Seigneur, qui sanctifie le Fidèle, et qui, par le sacrifice continuel qu'il fait des choses présentes, le rend un témoin éclatant des futures : c'est-à-dire, que le témoignage que la foi exige de tout Fidèle, est un témoignage de souffrance, un témoignage de soumission, et un témoignage de désir.

Un témoignage de souffrance. Oui, mes Frères, ce n'est qu'en souffrant que nous pouvons rendre témoignage que nous sommes Chrétiens : les martyrs en donnant leur vie pour Jésus-Christ n'ont fait qu'abrégé leur sacrifice, et terminer par un seul acte héroïque et douloureux cette longue carrière de souffrances que doit fournir tout Fidèle. Il ne s'agit pas seulement ici des maux extérieurs dont la Providence souvent nous afflige, et que la condition humaine nous rend inévitables ; ce sont des preuves que Dieu n'exige pas également de chacun de nous, et des moyens de sanctification dont sa sagesse se sert pour accomplir ses desseins de miséri-

corde ou de justice sur certaines ames fidèles. Il s'agit de ces souffrances qui forment proprement la vie chrétienne, de cet esprit de croix et de mortification qui rend témoignage que nous sommes disciples de Jésus-Christ, sectateurs de sa doctrine et associés à ses promesses. Il s'agit de ce renoncement intérieur, de ce martyre invisible et continu qui fait que nous résistons à nos passions; que nous réprimons nos désirs injustes; que nous combattons nos penchans vicieux; que nous affoiblissons les impressions des sens par les vues de la foi, et que nous élevons dans nous la vie de l'esprit et de la grâce sur les débris de l'amour-propre et de la nature. Il s'agit de cette pénitence du cœur, sans laquelle il n'y a point de salut, qui fait que nous pardonnons les injures; que nous aimons ceux qui nous haïssent; que nous disons du bien de ceux qui nous font du mal; que nous étouffons les saillies de la colère, les impétuosités de l'humeur, les mouvemens de la vanité; que nous retranchons les excès de l'amour-propre, les complaisances de l'orgueil, les inutilités des plaisirs, les dangers des commerces, les périls des occasions, les charmes de la paresse, les écueils de l'ambition; et que nous prenons sans cesse le parti de la foi et de l'Evangile contre nous-mêmes. Il s'agit

de cette violence si souvent commandée dans l'Evangile, qui fait que presque dans toutes nos actions nous devons être en garde contre notre cœur, craindre que l'amitié ne le séduise; que la haine ne le flétrisse; que la flatterie ne l'empoisonne; que la complaisance ne l'entraîne; que l'intérêt ne l'aveugle; que l'envie ne le souille; que le plaisir ne l'emporte; que l'indolence ne l'assoupisse; que l'exemple ne le rassure; que nous ne prenions nos penchans pour nos devoirs, et les abus que nous justifions, pour les règles que nous devons suivre. Il s'agit de cette vie de la foi, qui combat sans cesse au dedans de nous la vie des sens; qui dans toutes les actions et dans tous les évènements trouve des sacrifices à faire, parce que partout elle trouve ou des périls à craindre, ou ses propres penchans à combattre: et qui nous trouvant toujours opposés à la loi de Dieu, nous fait toujours trouver en nous-mêmes, et la source de toutes nos tentations, et l'occasion de tous nos mérites. Il s'agit enfin, de cette guerre continue qui fait que le Chrétien ne peut se sauver sans qu'il lui en coûte, sans se vaincre soi-même, sans rapprocher sans cesse de la loi de Dieu ses penchans qui s'en éloignent sans cesse, sans sacrifier aux impressions de la foi, les impressions des sens qui les contredi-

sent; sans vivre pour Dieu au milieu de tous les objets qui nous portent à nous chercher nous-mêmes; sans être étrangers dans une terre où tout nous retient et nous attache; en un mot, sans faire, de tout ce qui fait nos crimes et nos plaisirs, la source de nos vertus, et l'occasion de nos souffrances.

Voilà le martyr que la foi exige de tout Fidèle; c'est à ce prix que le royaume de Dieu nous est promis. Les supplices des martyrs, les austérités des anachorètes sont des grâces; mais ce ne sont point des devoirs: tous n'ont pas ce don, comme parle l'Apôtre, et tous ne sont pas appelés au même honneur; mais la vie crucifiée, mais la mortification des passions, mais la violence des sens, mais la pénitence du cœur est la vocation de tout Fidèle, le premier devoir de la foi, le fond et comme l'ame de toute la vie chrétienne. Ainsi, tout Chrétien est un témoin de Jésus-Christ, parce que par les violences continuelles que l'Évangile l'oblige de faire à son cœur et à ses passions, il rend témoignage que Jésus-Christ est le maître des cœurs, le rémunérateur des Fidèles, le Juge éternel de nos œuvres; que sa doctrine est la voie du salut, et la doctrine de la vérité; que ses promesses sont préférables à tous les plaisirs dont elles exigent le sacrifice. C'est à nous

maintenant à nous demander si nous sommes Chrétiens, c'est-à-dire, les martyrs de la foi et les témoins de Jésus-Christ; à nous demander ce que la religion nous coûte; quels sacrifices nous faisons à ses promesses; si Jésus-Christ est pour nous un époux de sang, et quelles violences nous pourrions lui offrir un jour comme le témoignage de notre foi et le prix de son royaume. Je vous demande si ceux qui ne croient pas en Jésus-Christ, et à qui la doctrine de la croix n'a pas été prêchée, mènent une vie différente de la nôtre; si nous sommes plus patients qu'eux, plus chastes, plus charitables, plus austères dans nos mœurs, plus modérés dans nos passions, plus équitables envers nos frères, plus circonspects dans nos discours, plus détachés des choses présentes; et si le seul avantage que nous avons sur eux, n'est pas une loi plus sainte et une vie plus criminelle. Premier témoignage, un témoignage de souffrance.

SECONDE RÉFLEXION.

Le second témoignage que nous devons rendre à la foi, est un témoignage de soumission. Je dis de soumission, non-seulement à la profondeur de ses mystères et à l'autorité de sa parole, en sacrifiant nos lumières, en captivant

notre raison , en adorant ce que nous ne pouvons comprendre , et en ne voulant pas être sages contre Dieu-même : de soumission , non-seulement en ne voulant pas approfondir témérairement ce que l'œil n'a jamais vu , et ce que l'oreille n'a jamais entendu ; en ne mêlant pas à la simplicité de la foi , la vanité de nos raisonnemens et la foiblesse de nos conjectures ; en ne regardant pas comme un bon air une force d'esprit qui en est toujours l'aveuglement et la folie ; en méprisant les hommes audacieux qui croient s'élever au-dessus des autres , en s'élevant au-dessus de la foi ; qui s'honorent de l'impiété , comme d'un titre de distinction et de gloire ; et en ne trouvant rien de plus noble et de plus grand que la docilité et la soumission du Fidèle : de soumission , non-seulement en respectant les pratiques du culte extérieur de la foi , les pieuses traditions de nos pères , les lois de l'Eglise ; en rendant hommage à la grandeur de la religion par notre fidélité à remplir ses devoirs les plus simples et les plus vulgaires , et ne croyant indigne de nous que de nous mettre nous-mêmes au-dessus de la loi et des règles.

Cette soumission ne regarde proprement que l'esprit : mais la foi exige encore la soumission du cœur ; je veux dire , l'acceptation des ordres de Dieu

sur nous , la conformité à sa volonté sainte dans toutes les situations où il nous place ; en supportant avec patience les croix que sa bonté nous ménage , les infirmités dont il nous afflige , les injures de nos ennemis , les perfidies de nos amis , la perte de nos proches , les disgrâces de la fortune , et tous les évènements , ou qui mortifient notre orgueil , ou qui trompent notre espérance ; en faisant des peines attachées à notre état , des moyens de salut. Vous surtout , mes Frères , que la Providence a fait naître dans une condition pauvre et laborieuse , loin d'envier la destinée de ceux qui vivent dans l'abondance ; loin de murmurer contre l'ordre de Dieu , qui semble vous condamner au travail , à la pauvreté et à la misère , loin de porter impatiemment le poids du jour et de la chaleur , que la Providence semble vous avoir imposé à vous seuls ; loin de vous regarder comme malheureux , parce que vous êtes pauvres , vous devez au contraire bénir la miséricorde de Dieu de vous avoir fait naître dans une condition où le salut est plus facile , parce que les dangers y sont moins ; dans une condition où vous avez moins de tentations à craindre , moins de pièges à éviter , moins d'obstacles à surmonter , et où tout vous facilite les voies du salut et de la vie éternelle ; dans une condition où Jésus-Christ appelle bien-

heureux ceux qui y sont nés, puisque les riches doivent se priver par un esprit de foi, des plaisirs que la naissance vous refuse; qu'ils doivent porter dans le cœur la pauvreté que vous étalez au dehors; qu'ils doivent remplacer par une pénitence volontaire, les travaux que la nature vous impose; et que vous pouvez avoir le mérite de leur état sans en partager les tentations et les vices. Pensez quelquefois, mes Frères, que la vie est courte, et que le Chrétien est condamné à souffrir: qu'ainsi l'état qui nous attache le moins à la vie; qui nous éloigne plus des plaisirs qui corrompent le cœur; qui nous ménage plus d'occasions de privation et de souffrances; qui laisse à nos passions moins de moyens de se satisfaire; qui met entre les grandes tentations du monde et nous, un intervalle presque infini, est un état heureux pour le salut, puisqu'il nous en fournit tous les moyens et qu'il nous en éloigne tous les obstacles. Souvenez-vous qu'il faut souffrir dans le monde ou dans l'éternité; qu'il est rare ou même impossible d'être heureux sur la terre et dans le ciel; que la religion retranche aux riches ce que la nature vous a déjà retranché; que s'ils ont plus de biens que vous, ils auront aussi un plus grand compte à rendre; que nous serons tous égaux devant le tribunal de Jésus-Christ; et que ce qui distinguera alors les Fi-

dèles, ce ne seront plus les noms et les honneurs, mais les œuvres et les mérites.

Ainsi, qui que nous soyons, mes Frères, et en quelque état que la Providence nous ait fait naître, il est inévitable que nous ne trouvions des croix et des peines dans notre état. Or, le témoignage que nous devons rendre à la foi, c'est de glorifier Dieu dans nos peines; c'est de nous soumettre à sa sagesse qui nous les impose; c'est de reconnoître l'ordre du souverain qui dispense les évènements agréables ou fâcheux, pour accomplir ses desseins de miséricorde sur les hommes; c'est de sentir que les peines de notre état sont les voies de notre sanctification; que nous sommes perdus si nous en sortons en murmurant contre la main qui nous frappe; que Dieu a ses raisons dans toutes ses démarches à notre égard; que son unique vue, dans ses différentes conduites, est de nous conduire plus sûrement au salut; que rien n'est plus à craindre que de n'avoir rien à souffrir; et que notre état n'est sûr, qu'autant que nous y trouvons des difficultés et des peines. Voilà le témoignage glorieux que nous devons rendre à la foi: car rien n'honore plus la religion que la patience et la soumission du Fidèle; rien ne fait mieux comprendre la grandeur et la puissance de la foi, que de trouver dans l'espérance

des promesses futures une ressource toujours prête contre les peines présentes; et si Dieu est grand dans ses Saints, il l'est principalement dans ceux qui savent souffrir et se soumettre.

Et cependant il semble qu'il n'est point pour nous de Providence : nous ne la comptons pour rien dans tous les évènements qui composent notre vie; nous n'y voyons que la malice de nos ennemis, les injustices de nos maîtres, la mauvaise foi de nos amis, l'animosité de nos envieux : il semble que les hommes gouvernent l'Univers, et dispensent à leur gré les révolutions diverses qui nous intéressent; il semble que leurs passions sont les premiers mobiles des changemens et des fortunes : nous ne remontons jamais jusqu'au Souverain qui les met en œuvre, et les fait servir à ses desseins éternels sur nos destinées; nous n'y voyons pas un Dieu, et suprême et secret dispensateur de toutes choses, sans l'ordre duquel pas un cheveu même de notre tête ne tombe; qui fait tout, qui conduit tout, qui dispose de tout, qui a préparé de toute éternité les évènements les plus soudains et les plus surprenans pour les faire servir à notre sanctification, et qui se joue de la vaine sagesse des hommes, en les conduisant à ses fins par les voies mêmes qu'ils avoient choisies pour les éviter. Quelle ressource pour un Fidèle, que la sublimité de ces

vues! Quelle élévation la foi ne donne-t-elle pas à l'homme, puisqu'elle le met au-dessus de tous les évènements! Et quand la religion n'auroit que cet avantage au milieu des traverses et des vicissitudes inévitables dans la vie, le pécheur ne seroit-il pas à plaindre de s'en priver? et y auroit-il rien de plus insensé et de plus malheureux, qu'un homme livré à lui-même, et qui vit sans Dieu, sans religion, et sans conscience?

TROISIÈME RÉFLEXION.

ENFIN, le dernier témoignage que nous devons rendre à la foi, est un témoignage de désir. Comme nous sommes étrangers sur la terre; que nous n'avons point ici-bas de cité permanente; que les jours mêmes de notre pèlerinage sont courts et laborieux, et que le ciel est la patrie du Fidèle, le premier devoir de la foi est de soupirer après la patrie qui nous est montrée de loin : c'est de rapporter à cet heureux terme de nos travaux, nos soins, nos œuvres, nos désirs et nos pensées; c'est de ne perdre jamais de vue ce lieu de repos promis au peuple de Dieu, vers lequel nous marchons sans cesse, et où toutes nos démarches et tous nos mouvemens doivent nous conduire; c'est de regarder tout ce qui nous environne comme n'étant point à nous, puisque tout ce que nous

ne pourrions posséder toujours, nous ne l'avons que par emprunt; c'est d'user du monde et de toutes les choses du monde comme n'en usant pas, c'est-à-dire, comme d'un dépôt dont nous n'avons que l'usage, et qui ne doit que passer par nos mains; c'est de ne nous attacher qu'à ce qui doit demeurer toujours; c'est de ne souhaiter que les biens permanens, que personne ne pourra plus nous ravir, et qui rendent heureux ceux qui les possèdent; c'est de sentir que nous ne sommes point faits pour les créatures, puisque toutes ensemble elles ne peuvent assurer à notre cœur le repos que nous y cherchons, et que les biens qui nous y attachent, sont plutôt la source de nos chagrins que le remède de nos peines. C'est de nous être à charge à nous-mêmes dans un lieu où tout irrite nos passions, et rien ne peut les satisfaire; où tous les pas que nous faisons sont des chûtes ou des écueils; où les mêmes objets que nous avons long-temps désirés, forment ensuite nos plus vives amertumes; où tout nous éloigne de Dieu, et où, plus nous nous éloignons de lui, plus nous nous devenons insupportables à nous-mêmes : dans un lieu que nous aimons sans être heureux; que nous méprisons sans en être détachés; dont nous sentons le vide et le frivole, sans en être désabusés; où tout nous déplaît, et où cependant tout nous attache; dans un lieu où tout

est piége et tentation; où nos bons desirs trouvent tant d'obstacles, notre foiblesse tant d'excuses, notre foi tant d'illusions, notre cœur tant de séductions; où la prospérité nous élève, l'affliction nous abbat, la santé nous fait oublier Dieu, la maladie nous remplit de nous-mêmes, les affaires nous dissipent, le repos nous amollit, les commerces nous séduisent, la solitude nous nuit, les exemples nous entraînent, la singularité nous égare; et où la vertu n'est jamais sûre, parce qu'elle est toujours entre nos mains, et que nous portons toujours ce trésor dans un vaisseau de terre. Voilà ce qui a toujours tant fait soupirer les Saints après leur délivrance; voilà ce qui doit nous faire désirer cette rédemption parfaite où toutes les larmes seront essuyées, toutes les tentations finies, toutes les passions éteintes, tous les desirs remplis, toutes les vertus assurées, la source de tous les vices à jamais tarie : voilà ce qui doit nous faire supporter notre vie avec une sainte tristesse, porter le poids de notre corps avec frayeur, et regarder la terre comme le lieu des combats, des tentations, des naufrages; vivre au milieu des créatures comme au milieu d'ennemis qui ont juré notre perte, et désirer que le règne de Dieu vienne enfin s'établir pour toujours dans nos cœurs. Et ne croyez pas que ce désir soit une simple vertu de perfection : c'est le

premier devoir de la foi ; c'est la disposition la plus essentielle du Fidèle ; c'est la piété sincère et véritable ; c'est ce qui distingue les enfans du siècle des enfans de Dieu ; c'est l'état du Chrétien sur la terre. Quiconque ne regarde pas le monde comme un exil, n'est pas citoyen du ciel ; quiconque met ses affections ici-bas, n'a plus de droit à la patrie promise aux Fidèles ; quiconque ne se compte pas comme étranger dans le monde, n'est plus un homme du siècle à venir, renonce à la foi, n'a plus de droit aux promesses futures, et est pire qu'un Infidèle. Et voilà pourquoi, mes Frères, Jésus-Christ nous assure que le royaume du ciel est pour les pauvres et pour les affligés : car il est bien plus aisé de se regarder comme étranger sur la terre, quand on n'y possède rien ; de regarder le monde comme un exil, quand il est pour nous un lieu de privations et de peines, et d'attendre sa consolation dans le ciel, quand on ne la trouve pas sur la terre. Mais ce n'est pas l'état, c'est le cœur qui fait les véritables pauvres. Si vous regardez la pauvreté comme un malheur, si vous souhaitez les richesses que la Providence vous refuse, si vous les comptez comme des biens véritables, si vous souhaitez de les acquérir par des voies injustes ; votre cœur est riche, tandis que votre condition est pauvre ; vous êtes malheureux, et vous

êtes coupables ; vous participez à la malediction des richesses, et vous n'en partagez pas les commodités et les avantages. Au contraire, si les riches vivent détachés de leur opulence ; s'ils regardent les biens que la Providence leur a confiés, comme des moyens de miséricorde et le prix du royaume du ciel ; s'ils sont la consolation des affligés, et la ressource des misérables ; si, loin de s'élever de leur état, ils préfèrent la crainte de Dieu et le trésor de la justice à toutes les richesses de la terre ; ils sont pauvres de cœur aux yeux de Dieu, et ils participent à toutes les bénédictions de la pauvreté, sans en partager les incommodités et les peines.

Tels sont les témoignages que la religion exige de nous. C'est ainsi que tout Chrétien doit être un martyr de la foi : non pas en répandant son sang, en allant annoncer Jésus-Christ à des nations infidèles, en quittant ses proches et sa patrie, comme le saint martyr dont la solennité nous assemble aujourd'hui ; mais en mortifiant ses passions par un principe de foi, et c'est un témoignage de souffrance ; mais en acceptant ces peines et ces afflictions pour rendre hommage à la foi, et c'est un témoignage de soumission ; mais en méprisant tout ce qui passe, et ne regardant comme des biens solides que les biens éternels et les promesses de la foi, et c'est un témoignage

de désir : c'est ainsi que vous pouvez partager avec votre saint patron la gloire et la couronne de son martyr. Vous envie quelquefois, mes Frères, le bonheur de ceux qui ont répandu leur sang pour Jésus-Christ; il vous paroît heureux d'acheter à ce prix et par un moment de souffrance un royaume éternel; mais, je vous l'ai déjà dit, il ne tient qu'à vous de leur ressembler. Dieu ne demande pas le sacrifice de votre corps; mais il demande celui de vos passions : il ne demande pas que vous alliez vous offrir à des peines et à des tourmens pour sa gloire; il demande que vous acceptiez avec soumission celles qu'il vous ménage : il ne demande pas que vous renonciez à tout; mais il demande que vous soyez détachés de tout. A quoi tient-il donc, mes Frères, que nous ne marchions sur les traces du saint martyr que nous honorons? Est-ce que ce qu'on demande de nous est trop pénible? mais la grâce l'adoucit. Est-ce qu'il est impossible? mais tant de Saints l'ont pratiqué. Est-ce qu'il est inutile? mais c'est le prix de notre salut. Mon Dieu, si nous étions plus heureux sur la terre en nous abandonnant à nos passions, en nous révoltant contre nos peines, en nous attachant aux créatures, notre aveuglement auroit une excuse : mais en favorisant nos passions, nous augmentons nos inquiétudes; en mur-

murant dans nos malheurs, nous aigrissons nos peines; en nous attachant aux créatures, nous multiplions nos liens, et nous aggravons notre servitude. Vous ne nous demandez donc que ce qui nous est utile et expédient; vous nous intéressez à vous servir en promettant que nous ne trouverons de repos véritable que dans votre service; et vous attachez à l'observance de votre loi, et les avantages de la vie présente, et les promesses de la future.

Ainsi soit-il.

A N A L Y S E S
D E S S E R M O N S

CONTENUS DANS CE VOLUME.

LE JOUR DE SAINTE AGNÈS.

DIVISION. *Deux préjugés dans le monde. I. Un préjugé de foiblesse et de fragilité, détruit par le triomphe de la chasteté d'Agnès. II. Un préjugé d'impénitence, confondu par le courage de son martyre.*

I. PARTIE. *Préjugé de foiblesse et de fragilité, qu'Agnès confond par le triomphe de sa chasteté.* Au milieu de tant de généreux défenseurs de la foi, dont le triomphe rendoit Rome encore plus illustre que les victoires de ses anciens conquérans, Agnès parut avec tant d'éclat, que son nom seul devint la gloire de l'Eglise, la honte du paganisme, et l'admiration de tous les siècles. La grâce et la nature avoient pris plaisir de répandre à l'envi sur elle tous leurs trésors : aussi s'attira-t-elle d'abord les regards publics, et ce que Rome avoit de plus grand, la rechercha. Quel écueil pour une vertu vulgaire ! car refuse-t-on à cet âge une fortune brillante qui s'offre ; et surtout quand l'honneur et la religion n'y semblent mettre aucun obstacle ? Mais Agnès ne balance pas à préférer le trésor de la virginité à toutes les pompes du siècle. Quelle instruction pour nous, qui regardons le dérèglement comme une destinée de l'âge, et qui par-

donnons le vice aux premières mœurs ! Agnès, à la fleur de son âge, ne connoît rien de plus précieux que le trésor de l'innocence ; et le seul privilège qu'elle trouve dans sa jeunesse, ce sont des attentions plus sévères pour éloigner des passions qu'il est toujours bien plus aisé de prévenir que d'éteindre.

Mais, dit-on, il faut passer quelque chose à l'âge. Et moi, je dis que c'est à l'âge qu'il ne faut rien passer, parce que les premières mœurs décident d'ordinaire du reste de la vie ; et d'ailleurs, nos passions finissent-elles avec la jeunesse ? Mais au moins, le tempérament, ajoute-t-on, doit rendre nos foiblesses plus pardonnables. C'est-à-dire donc que, lorsque Dieu nous donne un cœur tendre et sensible, il ne nous le donne pas pour lui ; et qu'il ne s'est réservé que les âmes dures et barbares. Agnès avoit le cœur bien tendre ; mais c'est pour Dieu seul qu'elle fait usage d'une sensibilité qui ne doit nous conduire qu'à Dieu seul. Périssent mon corps, dit-elle, puisqu'il a pu plaire à d'autres yeux qu'aux siens ! Et d'ailleurs, où seroit le mérite de la vertu, si nous ne trouvions en nous des penchans qui la combattent ? Et seroit-il besoin de nous interdire le vice, si un goût malheureux ne nous le rendoit aimable ? Mais, continue-t-on, ce n'est ni par goût, ni par tempérament, qu'on se laisse aller au désordre ; ce sont des occasions qui entraînent, auxquelles on ne peut résister. Mais, 1.^o puisque vous étiez né sans goût et sans tempérament pour le vice, plus vous rendrez compte à Dieu d'un cœur que vous avez livré à Satan, malgré tant de défenses heureuses dont sa main miséricordieuse l'avoit environné. 2.^o Qu'est-ce que ces occasions qui vous ont séduits ? Sont-ce les talens malheureux des grâces et de la beauté, dont la nature vous avoit

pourvue ? Voyez quel usage en fit Agnès ; c'est cela même qui, à son exemple, auroit dû rendre vos attentions plus rigoureuses. Les bienfaits du Créateur peuvent-ils devenir une excuse, lorsqu'on les tourne contre lui ? D'ailleurs, n'avez-vous pas assuré le succès de vos déplorables appas par des soins et des artifices, qui sont déjà un crime pour vous, avant que d'être un sujet de chute pour vos frères ? Vous dressez vous-même le piège et l'occasion qui vous fait périr, et vous vous en prenez à elle de votre perte. 3.° Je vous demande encore, qu'appellez-vous occasions ? Sont-ce les séductions dont vous avez eu peine à vous défendre ? Mais les sollicitations, les promesses, les terreurs affermissent la vertu d'Agnès : pour vous, vous avez été au devant du crime par la facilité de vos mœurs, qui a été comme un signal de dérèglement. L'exemple d'Agnès confondra donc ce vain langage d'excuses et de préjugés que le monde oppose sans cesse aux préceptes de la loi de Dieu.

II. PARTIE. *Le préjugé d'impénitence, confondu par le courage du martyr d'Agnès.* 1.° On se retranche sur l'âge, sur le sexe, sur la foiblesse du tempérament, incapable de porter toute la rigueur et tout le sérieux d'une vie exactement conforme à l'Evangile.

1.° Sur l'âge : parce qu'il faut, dit-on, pour l'observance rigoureuse des devoirs du Chrétien, une force, une maturité d'esprit, une fermeté à l'épreuve de tout, une persévérance, un endurcissement à la peine et à la violence, un empire sur ses passions et sur soi-même, qui ne paroît pas convenir à une jeunesse tendre, facile, aisée à séduire, et où les passions ne sont pas encore modérées par les réflexions. Mais Agnès, au sortir presque de l'enfance, défie la fureur des tyrans ; et l'horreur de son supplice, qui alarme même la

fureur de ses bourreaux, répand une joie sainte, et comme un nouvel éclat sur son visage. En effet, qu'y a-t-il dans la vie chrétienne, qui ne convienne au premier âge ? Le sérieux ? mais l'innocence seule est toujours accompagnée de sérénité et d'allégresse ; et il n'y a que le crime et les passions qui soient tristes, sérieuses et sombres. La violence ? mais c'est dans le premier âge que les passions plus dociles se plient plus aisément au devoir. Les réflexions dont on n'est pas capable dans la jeunesse ? mais la grâce ne se plaît que dans la simplicité et dans l'innocence : et nos incertitudes croissent d'ordinaire avec nos réflexions. La fermeté et la persévérance ? mais ce sont nos passions seules qui font toutes nos inconstances : aussi, nous reprochons-nous souvent, et avec vérité, qu'en avançant en âge, nous n'avons fait que croître en malice, en dérèglement, et dans l'amour désordonné des créatures. L'Evangile est donc la loi de tous les âges.

2.° On se retranche sur le sexe. Mais quel prétexte peut alléguer le sexe en sa faveur, contre l'austérité et la difficulté des devoirs de l'Evangile ? Les Agnès, les Luce, les Cécile, tant d'autres héroïnes de la foi, n'ont-elles pas trouvé dans leur une force et une grandeur d'âme dont les héros profanes n'ont jamais approché ? Qui ne sait de quoi est capable une femme mondaine, pour l'objet criminel qui la possède ? Et pourquoi ne seroit-on capable de rien pour Dieu ? Ce qu'on a pu pour le monde, ne le pourroit-on pas pour le salut ?

3.° On se retranche sur la délicatesse du tempérament. Mais Agnès trouve-t-elle dans la délicatesse de sa complexion, des raisons pour craindre les chaînes qui la lient, et le glaive qui va l'immoler ? Et d'ailleurs, vous demande-t-on comme à elle, que vous résistiez jusqu'au sang ? Dieu ne

demande pas la force du corps, il demande la pureté et l'innocence de l'ame, et que les devoirs essentiels de la foi s'accomplissent au dedans de nous; c'est l'amour, c'est la crainte de Dieu, c'est la reconnaissance, c'est le sacrifice intérieur des passions: or, ce sont là les vertus des foibles comme des forts. Il faut un corps de fer pour fournir aux agitations, aux jeux, aux plaisirs, aux veilles, aux assujettissemens que le monde et l'ambition vous imposent; et cependant la foiblesse de votre complexion peut y suffire. Mais pour remplir les devoirs de la religion, il ne faut qu'un bon cœur; et cependant vous excusez votre mollesse et votre impénitence sur la foiblesse de vos forces, comme si Dieu demandoit de nous ce qui ne dépend pas de nous.

2.^o On oppose l'incompatibilité de la vie chrétienne avec la manière dont on vit, et dont il faut vivre dans le monde. Mais Agnès consulte-t-elle si sa conduite va paroître extraordinaire aux Romains? Examine-t-elle s'ils vont traiter son courage héroïque de fureur, et son martyre de superstition et de folie? Elle savoit que la voie des Justes est une voie peu battue; et que pour suivre Dieu, il faut se détourner du chemin que suivent presque tous les hommes.

Et d'ailleurs, où est cette incompatibilité de l'Evangile avec la société? Il n'est incompatible ni avec l'amitié, ni avec les sentimens de la reconnaissance, ni avec la joie des conversations et des commerces, ni avec les liens du mariage, ni avec les devoirs de la vie civile, ni avec les fonctions de la république. L'Evangile n'est opposé qu'aux vices qui déshonorent la société, aux passions qui la troublent, aux débauches qui la renversent, etc. L'Evangile ne retranche que les désordres qui corrompent la société; il en assure le fonds, la paix,

les devoirs, les bienséances. Aussi, vivez selon l'Evangile, et vous aurez toutes les vertus qui doivent lier les hommes les uns aux autres.

LE JOUR DE S. FRANÇOIS-DE-PAULE.

DIVISION. I. Jamais Saint ne parut plus foible aux yeux de la chair, que François-de-Paule. II. Jamais Saint ne fut si puissant aux yeux de la foi.

I. PARTIE. *Jamais Saint ne parut plus foible aux yeux de la chair, que François-de-Paule.* Ce qui nous paroît ici-bas digne d'envie, cet amas d'enchantemens qui nous font perdre de vue les biens éternels, qui séduisent l'esprit, et usurpent seuls tous les hommages du cœur humain, sont, l'éclat de la naissance, la distinction qui vient des sciences et de l'esprit, la mollesse qui suit les plaisirs et la félicité des sens; et enfin, c'est le faste qui accompagne la grandeur et les dignités. Or, François-de-Paule n'eut rien de tout cela.

1.^o L'éclat de la naissance. La noblesse du sang et la vanité des généalogies est de toutes les erreurs la plus universellement établie parmi les hommes: on ne pense pas que ce qui distingue les vases d'ignominie des vases d'honneur, n'est pas la masse dont ils sont tirés, mais le bon plaisir de l'ouvrier qui les discerne; que l'origine, comme la conversion du Chrétien, étant dans le ciel, celle qu'il prend sur la terre est une bassesse dont il doit gémir, et non pas un titre dont il puisse se glorifier. Ce fut pour rendre ces vérités du salut plus sensibles aux hommes, que la Providence ménagea à François-de-Paule une naissance vile et obscure selon le siècle. Il naquit dans le sein de la piété, et non pas dans le sein de la gloire: peut-

être, hélas ! qu'une origine plus éclatante l'eût rendu inutile à l'accomplissement des desseins de Dieu sur lui, et à l'agrandissement de son héritage ; car une naissance illustre n'est souvent qu'un préjugé de réprobation, et la suite des jugemens impenétrables de Dieu sur une ame.

2.^o La distinction qui vient des sciences et de l'esprit. Voilà encore ce que notre Saint n'eut point : son éducation répondit à sa naissance. Il laissa ces vents de doctrine qui enflent, pour s'en tenir à la charité qui édifie. Ce fut un scribe instruit dans le royaume des cieus ; mais qui tira du seul trésor de la grâce ces lumières anciennes et nouvelles que nous n'avons jamais qu'à demi à force de veilles et de recherches. Au lieu de paroître dans les plus fameuses universités, et d'y faire admirer une jeunesse toute brillante d'espérances, il vint puiser dans la pénitence et dans la solitude d'un désert, cette haute réputation de sainteté, qui seule peut autoriser à reprocher hardiment aux peuples, et aux princes mêmes, leurs excès : à force de se croire le moindre de tous, et indigne de toucher aux pieds de ceux qui évangélisent la paix, il devint plus que prophète, et le plus grand des enfans des hommes. Elevons-nous après cela, foibles que nous sommes, de quelques légères connoissances qui nous démèlent un peu de la multitude. Un seul moment de grâce développe souvent plus de vérités, que de longues années de travail.

3.^o La mollesse qui suit les plaisirs et la félicité des sens. Loin de s'y livrer, François-de-Paule se retire dans l'ancienne solitude du Mont-Cassin : cette demeure, consacrée par les austérités et les cantiques de tant d'illustres pénitens, fut le premier théâtre des macérations de François-de-Paule. Tant de saintes victimes, qui avoient au-

trefois consommé leur sacrifice sur cette montagne, y avoient, ce semble, laissé des esprits de souffrance et de rigueur, qui dans un moment passent tous dans le cœur de notre Saint, et l'armement d'une innocente indignation contre soi-même. Mais il n'en fut pas de sa pénitence comme de celle de tant de Chrétiens, qui dans un commencement de conversion embrassent avec ardeur tout ce qui s'offre à eux de pénible, mais qui peu à peu sentent mollir leur zèle, et ralentir leur vitesse. L'amour que notre Saint eut pour la croix fut violent, mais il fut durable ; cependant le corps qu'il châtioit avec tant de rigueur, n'avoit pas été un corps de péché, et les membres qu'il faisoit servir à la justice, n'avoient pas servi à l'iniquité. Le Seigneur le prévint de ses bénédictions dès le sein de sa mère, et il conserva jusqu'à la fin ce vêtement de justice et de sainteté qu'il avoit reçu dans le Sacrement qui nous régénère.

4.^o Le faste qui accompagne les grandeurs et les dignités. François-de-Paule fut bien éloigné de ce vice ; son caractère propre fut cette humilité profonde, qui toute seule vaut mieux que le sacrifice. Devenu le spectacle des Anges et des hommes, il se regarda comme le rebut de tous et l'anathème du monde. Les pontifes du Seigneur et les rois de la terre s'empressent à lui offrir des établissemens dignes de lui : les honneurs de la pourpre et de l'épiscopat lui sont présentés ; mais sa chère vertu ne lui paroît être en sûreté que sous les dehors obscurs d'une vie privée. Le nom seul de l'Ordre pieux et austère dont il enrichit l'Eglise, annonce d'abord l'humilité de son saint patriarche. Il n'en trouvoit pas à son gré d'assez rampant à se donner, tandis que nous nous donnons si souvent de plein droit des titres que le Public nous refuse, et que nos ancêtres n'ont ja-

mais eus : et quel siècle fut plus gâté là-dessus que le nôtre ! L'humilité de François-de-Paule l'éloigna toujours du ministère des autels , et du sanctuaire chrétien ; et ce cœur disposé par une longue pénitence, consacré par tous les dons de l'Esprit-Saint, ne se crut pas assez pur pour être marqué du sceau du Seigneur, tandis que des cœurs mille fois profanés, et encore flétris par des traces toutes vives du crime, osent se faire marquer du caractère saint.

II. PARTIE. *Jamais Saint ne fut plus puissant aux yeux de la foi, que François-de-Paule.* En effet, la vertu de Dieu éclata dans sa foiblesse. Cette pierre de rebut fut placée à la tête de l'angle, et au lieu le plus apparent de l'édifice. A peine étoit-il établi dans sa chère solitude, qu'une odeur de vie se répand malgré lui dans les environs ; et bientôt la France, l'Italie, l'Espagne, l'Europe entière entend parler de lui, et du fond de sa solitude, il remplit le monde du bruit de son nom. Ce fut une grande gloire pour la foi, de voir un solitaire simple et sans lettres qui devient tout-à-coup :

1.° Le conducteur des aveugles : Rome même, où le Seigneur rend ses oracles, et où le peuple de Dieu va consulter, trouva dans ses lumières de nouvelles ressources ; et Sixte IV eut recours à lui dans ses doutes, et le regarda comme le guide et le coopérateur de son pontificat.

2.° Il eut une pénétration étonnante dans les voies de Dieu sur les âmes. Les sentimens des hommes, qui ne peuvent être connus, dit S. Paul, que par l'esprit qui est en eux, n'échappèrent jamais au discernement du sien. Il découvrit les conseils des cœurs, et vit clair dans l'abîme des consciences ; et, comme la douceur étoit jointe à la lumière, le cœur des princes et des peuples fut, pour ainsi dire, entre ses mains : on ne résista jamais

jamais à la grâce et à l'esprit qui parloit en lui. Ferdinand, roi de Naples, l'entendit au milieu de sa cour lui reprocher ses excès, avec cette sainte liberté qu'inspire la foi ; et touché, comme David, des charitables ménagemens et des pieux artifices de Nathan, il prononça le premier contre soi-même.

3.° Le même Père des lumières qui lui découvroit le secret des cœurs, le fit percer dans l'avenir ; et les Fidèles de son temps s'écrièrent avec surprise, qu'un grand prophète avoit paru parmi eux, et que le Seigneur avoit visité son peuple. Comme le Jérémie de son siècle, il vit en esprit partir de Babylone un prince infidèle, et préparer les fers et les flammes dont on devoit enchaîner l'oint du Seigneur, et brûler le temple et la ville sainte.

4.° On vit François-de-Paule souverain de toutes les créatures, conduisant au tombeau, et en rappelant à son gré ; commandant aux vents et à la mer, éteignant l'impétuosité du feu, fermant la bouche des lions, vainquant les royaumes par la foi, et dépositaire de la puissance divine sur la terre.

5.° Son humilité fut récompensée et investie d'hommage et de gloire. On le vit assis à côté d'un grand pape, comme autrefois Moïse auprès du pontife Aaron, partageant avec lui les soins du sacerdoce, et la conduite du peuple de Dieu. On vit les peuples en foule sortir des villes, le recevoir comme autrefois le Fils de David, et environné d'un appareil aussi humble que celui de J. C. entrant dans Jérusalem. Les cours des princes mêmes, si peu indulgentes à la folie de la croix, lui rendirent des honneurs qu'on ne rend guère qu'à la sagesse du siècle ; et la folie mystérieuse de ce nouveau David, n'empêcha pas les rois mêmes des

Panegyriques.

* Q

Philistins de le retenir à leur cour, avec toutes les distinctions et les égards dus à sa vertu.

LE JOUR DE SAINT BENOÏT.

DIVISION. I. *Benoît condamna le monde, je veux dire, les faux jugemens et la sécurité du monde, par les lumières qui lui en découvrirent le néant et le danger. II. Il condamna le découragement et les irrésolutions du monde sur le salut, par la gloire et le succès qui accompagna la promptitude de son entreprise.*

I. PARTIE. *Benoît condamna les faux jugemens et la sécurité du monde, par les lumières qui lui en découvrirent le néant et le danger.* C'est de trois erreurs principales que naissent cette foule de fausses maximes répandues dans le monde, qui dérobent presque à tous les hommes les voies de la justice et de la vérité: la première est une erreur d'espérance, qui ouvre à l'imagination, si capable de séduction dans le premier âge, mille lueurs éloignées de fortune, de gloire, de plaisir; la seconde, est une erreur de surprise, qui ne trouvant pas le cœur encore instruit sur le vide et l'instabilité des choses humaines, profite d'une circonstance où tout ce qui blesse l'ame, ne s'efface plus, pour y faire entrer le venin plus avant, et la corrompre sans ressource; la dernière est une erreur de sécurité, qui nous représente les abus du monde comme des usages et des voies sûres, et nous fait marcher, sans rien craindre, dans des sentiers où tous les pas sont presque des chûtes. Or, les lumières de la foi découvrirent à Benoît trois vérités principales, qui dissipèrent d'abord l'illusion de ces

trois erreurs, et qui encore aujourd'hui condamnent le monde, ou qui les ignore, ou qui les méprise.

1.º Contre l'erreur d'espérance, il comprit que tout ce qui passe et ne doit pas toujours demeurer, n'est pas digne du Chrétien né pour l'éternité. Envoyé à Rome en un âge assez tendre, pour y cultiver l'espérance de ses premières années par tous les secours que pouvoit fournir à l'éducation un séjour si célèbre, la foi qui mûrit de bonne heure la raison, et donne au premier âge toute la sagesse et toute la maturité des longues années, montra d'abord à Benoît ce que l'expérience seule apprend si tard aux ames que le monde a séduites, et dès l'entrée presque de la vie, Benoît vit le monde tel que le pécheur trop tard détrompé, le voit enfin en mourant, et s'en éloigna en un âge où il est encore plus séduisant par les charmes qu'il promet, qu'il ne l'est ensuite par les faveurs réelles qu'il accorde. Car voilà l'illusion universelle, dont le monde s'est servi dans tous les temps pour séduire les hommes. Dieu répand sans cesse des dégoûts et des amertumes sur nos passions injustes pour nous rappeler à lui; mais nous rendons ces dégoûts inutiles, en charmant nos ennuis présents par l'espoir d'un avenir chimérique que l'événement dément toujours. C'est là l'état de presque toutes les ames que le monde et les passions entraînent. Loin de chercher dans les promesses de la foi cette félicité qui nous manque, nous la cherchons dans les promesses du monde même; et c'est à ces vaines promesses que nous sacrifions notre bonheur éternel.

2.º La foi préserva Benoît dès sa jeunesse de cette erreur de surprise, que la nouveauté des plaisirs, le défaut de réflexions, et le torrent des exemples et des usages, rend comme inévitable à ce premier âge. Il sentit que tout ce qui n'est pas

Dieu, peut surprendre le cœur de l'homme, mais ne sauroit le satisfaire. Ce n'est là d'ordinaire que le fruit des réflexions et de l'âge ; et heureux ceux qui, après avoir été séduits, trouvent dans la séduction même de quoi se détromper plus solidement et sans retour de leurs erreurs passées ! Mais Benoît parut instruit sur le vide et l'amertume des plaisirs, sans qu'il en eût coûté à son innocence pour s'en instruire. La première impression que le monde fit sur son cœur, fut le désir de l'abandonner ; et il rechercha la solitude, comme l'asile de son innocence, et non comme un lieu propre à pleurer ses crimes. Ce n'est pas qu'une retraite de pénitence ne soit glorieuse à la grâce de J. C. : mais c'est toujours un cœur flétri, pour ainsi dire, qu'on porte dans le sanctuaire ; c'est une offrande comme encore souillée que l'on va mettre sur l'autel : or, il semble que les âmes qui n'ont jamais appartenu au monde et au démon, sont bien plus propres à être consacrées à J. C. parmi les vierges saintes qui le servent, et à devenir sa portion et son héritage.

De là il s'ensuit que ce n'est pas une maxime si sûre, quoique très-ordinaire à des parens même pieux et chrétiens, de se persuader qu'il est bon que leurs enfans aient connu le monde, avant de les consacrer à J. C. dans une retraite religieuse. Car, outre qu'il est rare de vouloir connoître le monde, sans qu'il en coûte de l'avoir connu ; quand cela n'arriveroit pas, il en reste toujours je ne sais quelles impressions funestes, qui viennent troubler le repos et la douceur de la retraite ; et souvent il touche plus par les vaines images qu'il a laissées, qu'il ne touchoit par les plaisirs qu'il nous offroit autrefois. Aussi, Benoît n'attend pas que l'essai mille fois fait des plaisirs injustes, le détrompe enfin, et le convainque que

cé n'est point là ce qui peut rendre l'homme heureux. Il prend Dieu seul pour sa consolation et pour son partage, avant que d'avoir éprouvé que le monde ne sauroit l'être. Et nous, détrompés depuis tant d'années par notre propre expérience, instruits par nos propres dégoûts, lassés du monde par les mêmes endroits qui autrefois avoient pu nous le rendre aimable, nous ne pouvons cependant nous déprendre de nous-mêmes ; nous n'osons rompre des liens qui nous accablent, et que nous portons à regret. Dieu est-il donc un maître si cruel et si dur à ceux qui le servent, qu'il faille préférer les amertumes mêmes du crime, aux plus douces consolations de la grâce ?

3.^o La dernière erreur que les lumières de la foi découvrent à Benoît, fut une erreur de sécurité. Il est assez ordinaire aux personnes qu'un heureux tempérament et les préventions de la grâce ont préservées des grandes chûtes dans le monde, de ne compter pour rien les dangers où tous les autres périssent, et d'écouter tout ce qu'on dit contre la contagion du monde, plutôt comme un langage de piété, que comme des avis nécessaires pour la conserver. Cette fausse idée les établit dans une sécurité qui rend les plaies qu'elles reçoivent dans le monde, d'autant plus incurables, que n'y étant pas sensibles, elles ne leur cherchent point de remèdes. C'est là l'écueil que la retraite de Benoît nous apprend à éviter. L'innocence conservée dans le monde, ne le lui rendit pas moins redoutable. Il se retira donc de Rome, pour aller se cacher dans la solitude ; et la nouveauté de son dessein, en un siècle où ces exemples étoient encore rares en Occident, n'arrêta pas un moment l'impression de l'esprit qui le conduisoit au désert : et la retraite qu'il avoit choisie aux environs de Rome, ne le cachant pas assez

à son gré au monde, il en chercha une plus austère, craignant de retrouver dans le concours des personnes que le bruit de sa piété attiroit déjà de toutes parts à son désert, les mêmes écueils qu'il avoit voulu fuir en sortant du monde.

Il ne s'ensuit pas de là que les cloîtres et les déserts soient la vocation générale de tous les hommes. Mais pour vous, pour qui tous les périls sont presque des chûtes, et qui ne sauriez vous promettre d'être fidèle; tandis que vous serez exposé, il est évident que Dieu a gravé dans la foiblesse même de vos penchans, l'arrêt qui vous sépare du monde, et les exemples de ceux qui se sauvent dans le siècle ne conclud rien pour vous, à moins que vous ne puissiez vous répondre des précautions qui leur ont assuré le salut.

II. *PARDON. D.*

*Benoit condamna le découragement et les irrésolutions du monde sur le salut, par la gloire, et le succès qui accompagna la promptitude de son entreprise. Lorsque Dieu convie les pécheurs à venir goûter les saintes consolations qu'il prépare ici-bas même, à ceux qui le servent, figurées sous l'image d'un festin; au lieu de l'empressement qu'on devoit montrer, on oppose d'ordinaire, comme l'Evangile nous l'apprend, trois sortes d'excuses à la voix du ciel. La première excuse est une excuse de mollesse: *uxorem duxi*: la seconde est une excuse de fausse prudence, qui n'a jamais pris assez de mesures: *juga boum emi*; *eo probare illa*: la troisième excuse, est une excuse d'attachement et d'intérêt terrestre: *villam emi*. Or, les démarches de la foi de Benoît confondent le monde sur ces trois vaines excuses.*

1.° L'excuse de mollesse. Caché d'abord au fond d'un antre, oublié des hommes, et connu de Dieu seul, passant des nuits ou à chanter de saints cantiques, ou à méditer les années éter-

nelles, Benoît ne trouve plus de volupté qu'à crucifier sa chair, et à la réduire en servitude; devenu père d'un peuple de solitaires, il renouvelle en Occident ces prodiges d'austérité, que les déserts de Scéthé et de la Thébéide avoient admirés; et sa règle si estimée depuis, ne fut, dit S. Grégoire, que l'histoire exacte des mœurs du S. législateur. C'est ainsi que Benoît confond la mollesse du monde. En effet, quand on nous propose ces grands modèles, nous nous récrions sur la puissance de la grâce dans ces hommes extraordinaires, mais nous n'allons pas plus loin; et parce que nous ne croyons pas que ces modèles de pénitence soient proposés pour être imités, nous ne les croyons pas même faits pour nous instruire. Mais quel a pu être le dessein de Dieu en suscitant dans tous les siècles, de ces pénitens fameux qui ont édifié l'Eglise? n'est-ce pas de nous faire comprendre de quoi notre foiblesse, soutenue de la grâce, est encore capable? De plus, je vous demande pourquoi ces grands exemples de pénitence nous paroissent-ils si éloignés de nos devoirs et de notre état? Est-ce parce qu'ils ont vécu dans des siècles fort éloignés des nôtres? mais les devoirs ne changent pas avec les âges. Est-ce parce que les Saints ont été des hommes extraordinaires? mais les Saints ne sont devenus parmi nous des hommes extraordinaires que parce que la corruption est devenue universelle. Est-ce parce que les mortifications et les saintes austérités ne forment que le caractère particulier de quelques Saints? mais lisez les histoires; tous ont fait pénitence, tous ont crucifié leur chair avec leurs désirs; et partout où vous trouverez des Saints, vous les trouverez pénitens. Nous avons donc beau nous rassurer sur l'exemple commun; si les Saints l'avoient suivi, ils ne mériteroient pas au-

jourd'hui nos hommages. L'Évangile est fait pour nous comme pour eux ; et comme il n'a rien qui nous ressemble , il n'a rien non plus qui doive nous rassurer.

2.^o Seconde excuse : la fausse prudence qui trouve toujours des difficultés insurmontables, que Benoît confond pareillement. Quoiqu'il y eût déjà eu dans nos Gaules de saintes assemblées de moines, on peut dire que Benoît fut suscité de Dieu, et rempli de tous les dons de la nature et de la grâce, pour être en Occident non-seulement le restaurateur, mais le père de la vie cénobitique. Mais quelle entreprise fut jamais plus traversée et plus contredite ? il est obligé de quitter le premier monastère dont on l'avoit chargé, parce qu'il n'y trouva que des enfans pervers et corrompus : il n'est pas plus tranquille dans la nouvelle solitude qu'il s'est choisie : enfin il aborde au mont Cassin, cette montagne si célèbre, le Carmel de l'Occident ; il n'y trouve que des idolâtres, il en bannit l'idolâtrie, et y élève un autel au Dieu vivant, il y donne sa loi céleste à ses disciples : et devenu père d'un grand peuple de saints solitaires, il remplit tout l'Occident du bruit de son nom et de sa sainteté. Mais il importe plus de nous instruire que de le louer. La grande foi de Benoît qui l'affermir contre toutes les difficultés que le démon oppose à son entreprise, condamne notre découragement dans les obstacles qui traversent les démarches de conversion que Dieu demande de nous : ce sont les difficultés et les obstacles eux-mêmes qui doivent soutenir et animer une ame dans la résolution qu'elle prend de changer de vie, et de servir Dieu. Si tout étoit tranquille, ce grand calme devrait lui faire appréhender pour une conversion à laquelle le monde et l'enfer seroient si favorables : les contra-

dictions ont toujours été le caractère le plus constant des œuvres de Dieu.

3.^o Troisième excuse : l'attachement aux choses de la terre, à la fortune, ou à la réputation : elle est condamnée par la gloire et le succès qui accompagna Benoît dans son entreprise. Benoît, sur le mont Cassin, fut l'oracle de toute la terre : l'institut célèbre dont il jeta les fondemens, semblable au grain de senevé, devint bientôt un grand arbre qui couvrit le champ de J. C. et en fit le plus bel ornement. Les enfans de Benoît gouvernèrent long-temps toute l'Eglise ; et comme Jacob, il fut le père des patriarches. Ce fut dans ces pieux asiles que la science et la vérité se sauvèrent de l'ignorance et de la barbarie de ces siècles infortunés qui suivirent le siècle de Benoît. Telle fut la gloire, tels furent les succès de notre Saint ; et voilà ce qui nous confond, nous en qui la fausse prudence, et les inconvéniens de fortune et de réputation que nous croyons entrevoir dans une vie chrétienne, l'emportent presque toujours sur les plus pressans mouvemens de la grâce qui nous y convient. Oui, les personnes mêmes qui se sont déjà déclarées pour J. C. dans le détail de leurs devoirs, sacrifient presque toujours à des égards humains, les lumières et les mouvemens de leur propre conscience. Ce n'est pas à la vérité sur des points essentiels ; mais c'est sur une infinité de moindres démarches que Dieu demande de nous, et que nous sentons nous être nécessaires : cependant le monde nous arrête ; la première pensée qui nous occupe, c'est ce que le monde pensera de nous ; et après l'avoir abandonné, nous voulons encore le ménager ; et nous ne pensons pas que si nous regardons le monde comme l'ennemi de Dieu, il ne peut rien nous arriver de plus heureux que de lui déplaire.

LE JOUR DE S. JEAN-BAPTISTE.

DIVISION. I. Jean-Baptiste condamnant le monde par le témoignage qu'il rend à la lumière et à la vérité. **II.** Jean-Baptiste condamné du monde pour avoir rendu ce témoignage.

I. PARTIE. Jean-Baptiste condamnant le monde par son témoignage. Le monde a de tout temps taxé les austérités de la vie des gens de bien, d'excès et de singularité; leur humilité, de pusillanimité et de foiblesse; leur zèle, de bizarrerie et d'aigreur. Or, c'est sur ces trois préjugés si injustes que Jean-Baptiste condamne le monde.

1.^o Sur la pénitence que le monde taxe d'excès et de singularité. Quoique sanctifié dès le sein de sa mère, quoique ce ne fût pas un pécheur, un mondain, un ambitieux, mais un Juste en qui la grâce avoit prévenu la nature, quels exemples d'austérité ne vient-il pas montrer aux hommes? Suivez-le dans les déserts, sur les bords du Jourdain, à la cour d'Hérode, la différence des lieux ne change rien à l'austérité de ses mœurs; il est partout le même. Cependant le monde n'en est point touché, parce que le monde ne peut comprendre qu'on ne soit pas fait comme lui; et que tout ce qui le condamne, lui paroît plutôt une imposture inventée pour amuser les simples, qu'un modèle proposé pour confondre les pécheurs. Jean-Baptiste ne se contente pas de prêcher la pénitence par ses exemples; il la prêche dans ses discours, comme le seul moyen de se mettre à couvert de la colère à venir: mais c'est un langage bien nouveau que la pénitence,

pour un monde qui ne la connoît pas. Aussi, le monde l'écoute, le monde l'admire; mais le monde ne le croit pas, et il demeure toujours tranquille dans son aveuglement. Cependant, sur quoi le monde se croit-il dispensé de faire pénitence? seroit-ce sur l'innocence de la vie? hélas! n'a-t-il pas assez de crimes à expier? Seroit-ce la foiblesse de la santé qui arrête? mais quel usage n'en fait-on pas pour les plaisirs, pour la gloire, pour la fortune? Seroit-ce sur la facilité avec laquelle Dieu reçoit toujours le pécheur pénitent? il est vrai, Dieu reçoit toujours le pécheur qui revient à lui; mais qui vous a répondu que vous arriverez à ce jour que vous vous marquez à vous-même; et que Dieu changera votre cœur, lorsque vous aurez mis le comble à vos crimes?

2.^o Les abaissemens de Jean-Baptiste sont encore un nouveau sujet de condamnation pour le monde qui traite l'humilité, de pusillanimité et de foiblesse. Et remarquons comment tous les caractères de l'humilité de Jean-Baptiste confondent notre orgueil. Premièrement, il rend gloire à la vérité et à la justice, en se reconnoissant inférieur à J. C.; et nous, malgré tout ce qui nous humilie, au dedans de nous, nous exigeons que les hommes pensent de nous ce que nous n'oserions en penser nous-mêmes. Secondement, il veut diminuer, afin que J. C. croisse, et met sa véritable grandeur à cacher l'éminence de ses titres; et nous, non-seulement nous voulons nous attribuer les talens et les vertus que nous n'avons pas, nous disputons même aux autres celles qu'ils ont; comme si leur réputation nous humilioit, et qu'on nous privât des louanges qu'on leur donne. Troisièmement, Jean-Baptiste ne fait servir l'éclat de ses dons et de ses talens qu'à la gloire de

J. C. ; et tout ce que le Seigneur a mis en nous de dons et de talens, hélas ! nous n'en faisons usage que pour nous, et souvent contre le Seigneur lui-même.

3.^o Le zèle de Jean-Baptiste condamne le monde qui a coutume de le traiter de bizarrerie et d'aigreur. Son zèle est éclairé ; il ne s'en prend qu'aux abus ; il ne propose à chacun que les devoirs propres de son état ; mais il n'en est pas moins intrépide. Il ne ménage ni les rangs, ni les dignités, ni les erreurs les mieux établies : partout où il trouve le vice, il l'attaque, il le confond, et ne connoît pas ces timides ménagemens qui font grâce au crime en faveur du pécheur. Mais cette intrépidité de zèle est accompagnée de prudence et de charité ; de cette prudence qui condamne le vice sans aigrir le pécheur : de cette charité qui supporte le malade, mais qui ne souffre et ne déguise pas le mal, qui prend toutes les formes, qui mêle la douceur et la sévérité. Or, qu'il est rare de trouver tous ces caractères dans le zèle des personnes qui font profession de piété. Notre zèle est éclairé, c'est-à-dire, nous sommes clairvoyans sur les défauts de nos frères, rien ne nous échappe de leurs faiblesses. Notre zèle est intrépide ; mais c'est envers ceux que nous n'aimons pas, que nous ne craignons pas, qui nous sont inutiles, ou même opposés à nos vues, à nos intérêts, à nos sentimens. Aussi notre zèle est prudent ; mais ce n'est que d'une prudence intéressée et charnelle. Enfin, notre zèle, au lieu d'être charitable, est plus aigri et rebuté, que touché des chûtes et des faiblesses de nos frères ; il leur fait paroître plus de rigueur, plus d'indignation et d'horreur de leurs fautes, que d'affection, de désir, et d'amour de leur salut. Il rend la vertu plus redoutable par ses censures.

qu'aimable par ses ménagemens. Or, en violant ces règles du véritable zèle, nous fournissons au monde un préjugé fâcheux contre la piété même.

II. PARTIE. *Le monde condamnant Jean-Baptiste sur les mêmes choses sur lesquelles Jean-Baptiste l'a condamné.*

1.^o Sur la pénitence. Sa vie austère, sa retraite si profonde, son détachement si universel, qui ne doivent former dans les cœurs que des sentimens d'admiration et de respect, ne trouvent parmi les Juifs que des dérisions et des censures. Loin d'animer leur faiblesse par son exemple, loin de bénir Dieu de ce qu'il veut bien donner de temps en temps à la terre ces grands exemples de pénitence, si propres à confondre les pécheurs et les libertins, ils regardent les saints excès de Jean-Baptiste comme une illusion de l'esprit imposteur qui le séduit, et comme une frénésie : *Venit Joannes, non manducans, neque bibens ; et dicunt : Dæmonium habet.* Telle a été de tout temps la destinée du monde, il tourne à sa perte les mêmes secours que la bonté de Dieu avoit préparés pour son salut. En effet, lorsque des âmes poussées par l'Esprit-Saint, font succéder à vos yeux la retraite aux dissipations du monde, les larmes aux charmes de la volupté et de la mollesse ; en êtes-vous seulement édifié ? non ; leurs austérités saintes, vous les traitez de singularité et de faiblesse ; leur retraite, de bizarrerie et d'humeur ; leurs larmes, de pusillanimité et de faiblesse. C'est une affectation, une ardeur de tempérament, une raison blessée ; et ce ne sont pas seulement les libertins qui parlent de la sorte ; ce sont les plus sages d'entre les mondains, qui trouvent des inconvéniens infinis aux saintes austérités ; et

aux larmes heureuses de la pénitence des Justes. Ils voudroient une vertu modérée qui ne désespère pas ceux qui en sont témoins, au lieu de les encourager ; ils redisent sans cesse qu'on ne va pas loin, quand on s'y prend si vivement.

Mais d'un autre côté une vertu plus adoucie et plus commune ne trouve pas plus d'indulgence auprès du monde. Car ce même monde qui prêche tant la modération aux gens de bien, dès que ceux-ci paroissent dans des mœurs plus communes, et que leur piété n'a rien de trop austère qui frappe et qui surprenne, ah ! c'est alors que le monde insulte à cette vertu commode et aisée ; c'est alors qu'il met bien haut les obligations de l'Evangile, et qu'il devient un docteur rigide et outré : et c'est là le reproche que J. C. fait aux Juifs de notre Evangile.

2.^o Le monde condamne Jean-Baptiste sur les abaissemens. Oui, le monde qui accuse si facilement les gens de bien d'aller toujours à leurs fins, d'être si sensibles aux honneurs et aux préférences, toujours plein de contradictions, condamne l'humilité du précurseur. L'aveu qu'il fait aux Juifs de son néant et de sa bassesse, et de la grandeur de J. C., les éloigne de lui ; et ils ne paroissent plus en foule à sa suite : telle est encore notre injustice envers la vertu. Nous qui trouvons si mauvais que ceux qui en font profession, briguent des dignités et des places, qui leur faisons souvent un crime des grâces mêmes et des honneurs qu'ils fuient, et que le mérite leur a attirés malgré eux-mêmes ; nous-mêmes, si un Juste animé de l'Esprit de Dieu, abdique le faste et l'éclat des honneurs du siècle, pour méditer dans la retraite les merveilles du Seigneur et les années éternelles, de quel œil regardons-nous la grandeur

de son humilité, et le courage héroïque de son renoncement et de sa retraite ? Nous y trouvons de la pusillanimité et de la foiblesse : nous appellons une vie oiseuse et obscure, une vie qui sert de spectacle aux Anges et aux Saints : nous taxons de paresse et de défaut d'élévation les sacrifices les plus héroïques, et les sentimens les plus nobles de la foi : et tandis que nous admirons le désintéressement, la fausse sagesse, et le mépris orgueilleux que les philosophes avoient pour les dignités et les richesses, nous regardons comme un bon air de mépriser la noble humilité des serviteurs de Dieu. Tel est l'aveuglement du monde, d'admirer tout ce qui l'avilit, et de mépriser tout ce qui peut le rendre estimable.

2.^o Le monde condamne Jean-Baptiste sur son zèle. L'impiété d'Hérodiade et la foiblesse d'Hérode font au précurseur un crime de la sainte liberté de son ministère. Il devient le martyr de la vérité : heureux de l'avoir annoncée jusques dans le palais des rois, et aux pieds du trône : plus heureux encore de mourir pour elle, et d'avoir eu assez de zèle pour mériter d'être condamné par le monde ! Tel est le caractère du monde ; il ne sauroit pardonner à la vérité, parce que la vérité ne peut rien lui pardonner. Cependant dans quelle bouche la vérité pouvoit-elle être plus respectable, que dans celle du précurseur ? Le prodige de sa naissance, le saint excès de ses austérités, sa réputation, les hommages de toute la Judée, l'esprit de tous les prophètes qui paroît revivre en lui, le rendoient l'instrument le plus propre à rendre gloire à la vérité, et à confondre la volupté, si la volupté pouvoit rougir. Mais ce vice n'est pas comme les autres, qui laissent encore un reste de goût, au moins de respect pour la vé-

rité : pour la volupté , elle en a été de tout temps la plus inexorable persécutrice. Il n'est rien de sacré pour elle : tout ce qui s'oppose à sa passion , la rend furieuse et barbare : les crimes les plus affreux ne coûtent plus rien , dès qu'ils deviennent nécessaires ; et malgré les noms doux et aimables que les théâtres impurs donnent à cette infâme passion , c'est dans la vérité une furie armée de fer et de poison , qui n'épargne rien , et qui est capable de tout , dès qu'on l'incommode et qu'on la traverse. Hérodiás n'est touchée ni de la sainteté et des autres qualités de Jean-Baptiste , ni du respect qu'Hérode ne peut refuser à sa vertu , ni même de la circonstance du festin : Jean-Baptiste la reprend : il ose lui reprocher la honte dont elle ne craint pas de se couvrir à la face de toute la Palestine ; il faut que son sang expie le crime de cette liberté. Voilà où mène cette affreuse passion.

Mais sans pousser les choses si loin , arrêtons-nous à la foiblesse d'Hérode. Voyez ce que l'empire de la volupté peut sur les cœurs même les mieux faits : il n'a pas la force de refuser la tête du précurseur ; il frémit en secret de l'horreur et de la barbarie de cette injustice ; il se rappelle toute la sainteté de ce prophète : c'est à regret qu'il va souiller ses mains du sang innocent ; mais c'est la volupté qui le demande ; et est-il possible de rien refuser à la volupté , quand une fois elle s'est rendue maîtresse d'un cœur ? L'honneur , la raison , l'équité , notre gloire , notre intérêt même ont beau se révolter contre ce qu'elle exige ; ce sont de foibles moniteurs ; rien n'est écouté. Telle est la récompense que trouve sur la terre le zèle de Jean-Baptiste ; telle est la destinée de la vérité , toujours odieuse au monde , parce qu'elle ne lui est jamais favorable.

 LE JOUR DE SAINTE MAGDELEINE.

DIVISION. *Magdeleine avoit aimé le monde d'un amour de goût et de vivacité , qui adoucissoit tout ce qu'elle trouvoit de pénible dans ses voies : d'un amour de préférence jusqu'à tout sacrifier au monde. Elle aime Jésus-Christ , I. d'un amour tendre et ardent , qui adoucit tout ce qu'elle entreprend de plus amer pour lui. II. D'un amour fort et généreux , qui ne connoît plus rien qu'elle ne lui sacrifie.*

I. PARTIE. *Magdeleine aime Jésus-Christ d'un amour tendre et ardent , qui adoucit tout ce qu'elle entreprend de plus amer pour lui. La grâce de la conversion imite et suit d'ordinaire le caractère du cœur qu'elle touche : et la miséricorde de Dieu trouve toujours dans nos passions , les moyens mêmes de notre pénitence. Or , voilà ce qui se passe aujourd'hui dans le changement de Magdeleine.*

1.^o Le monde avoit trouvé en elle un de ces cœurs tendres et faciles , que les premières impressions blessent ; un de ces caractères que tout entraîne , et à qui tout devient presque un écueil : et voilà la première disposition que la grâce fait aujourd'hui servir à son salut. Excitée par la curiosité , elle vient entendre les paroles de grâce qui sortoient de la bouche du Sauveur , et qui portoient des traits célestes et une enction ineffable dans les cœurs. Ce cœur , si facile pour le monde , ne se défendit pas long-temps contre J. C. De nouvelles agitations naissent dans son ame :

les idées de la vertu que ce prophète vient donner aux hommes, la surprennent et la lui rendent déjà aimable : les couleurs terribles avec lesquelles il peint le vice, l'alarment, et déjà elle se propose des mœurs plus dignes de sa gloire et de son nom. Voilà la première impression de J. C. sur cette ame : les mêmes facilités que les attraites des passions avoient trouvées en elle pour le monde, la grâce les trouve pour le salut.

2.^o Le monde avoit trouvé en Magdeleine un cœur habile et ingénieux dans le choix des moyens pour arriver à ses fins : or, cette malheureuse prudence qui l'avoit conduite dans les voies de l'iniquité, devient une pieuse sagesse dans les démarches de sa pénitence. Elle choisit les circonstances les plus favorables pour toucher J. C. et obtenir de lui le pardon de ses fautes. Elle choisit, premièrement, la salle du festin ; c'est-à-dire, un lieu qui l'exposant à la risée et à la censure publique, intéressera J. C. pour elle, et le touchera de pitié. Secondement, le temps du repas, où les grâces s'accordent plus facilement. Troisièmement, la présence des Pharisiens, parce que J. C., pour confondre leur dureté, se se plaisoit à donner des marques de bonté et de tendresse envers les brebis égarées. Quatrièmement, elle emploie une confusion salutaire, sans chercher de vaines excuses pour adoucir du moins aux yeux de son Sauveur, l'excès de ses égaremens, et se contente de se tenir à ses pieds. Cinquièmement, elle emploie, pour le fléchir, une humilité profonde : elle répand des parfums précieux ; mais elle ne les répand que sur ses pieds, ne voulant presque pas que le Seigneur s'en aperçoive : elle ne veut attirer les regards de son Libérateur, que sur les misères de son

ame, et point du tout sur les mérites de ses œuvres. Voilà les saints artifices de l'amour de Magdeleine : elle avoit été prudente dans le mal, elle est prudente pour le bien ; au lieu que souvent habiles dans la recherche des plaisirs, et dans la conduite de leurs passions, les femmes du monde ne savent plus par où s'y prendre, quand il faut se déclarer pour J. C.

3.^o Le monde avoit trouvé dans Magdeleine un cœur ardent, où les passions ne savoient pas même garder des mesures : vous allez voir les mêmes traits dans le caractère de son amour pour Jésus-Christ. Premièrement, la promptitude. A peine eut-elle appris que le Sauveur étoit entré dans la maison du Pharisien, elle y court ; elle profite de la première occasion qu'elle trouve de venir se jeter à ses pieds. C'est qu'en effet la promptitude est essentielle à la conversion : la grâce a des momens heureux, que ni le temps, ni les années, ni les mêmes circonstances ne ramènent plus. Secondement, la vivacité. Le monde avoit trouvé en elle un de ces caractères extrêmes qui ne se donnent jamais à demi. C'est ainsi qu'elle aime J. C. : tout ce que l'amour a de plus vif et de plus extrême, pour ainsi dire, elle le sent : toutes les marques de la douleur la plus profonde, elle les donne. Les suites ne diminuent rien à cette ardeur ; et partout dans l'Evangile elle nous sera représentée comme une amante vive et fervente. Instruction importante ; car si l'on n'y prend garde, les conversions les plus vives finissent d'ordinaire par la tiédeur et par le relâchement ; et d'un pénitent zélé, ou devient un tiède Chrétien. Troisièmement, l'aveuglement de son amour, si j'ose ainsi m'exprimer. Car, quoique la grâce soit une lumière cé-

leste, il est vrai de dire néanmoins qu'elle aveugle la raison charnelle sur mille difficultés que l'amour-propre oppose d'ordinaire aux premières démarches de la conversion. Aussi Magdeleine ne raisonne point sur les difficultés infinies qu'elle pourra rencontrer dans son changement. En effet, les précautions excessives dans un commencement de pénitence, outre qu'elles ne supposent qu'un cœur à demi-touché, ne sont jamais heureuses. La grâce, dans ses premiers mouvemens surtout, a d'heureuses imprudences qui révoltent la sagesse humaine, mais qui consomment l'ouvrage du salut. Ce n'est pas que pour mourir au monde et servir Dieu, il faille renverser toutes les règles de la prudence. La raison est donnée à l'homme pour le conduire; c'est tenter Dieu, et sortir de l'ordre de la Providence, que de ne pas consulter une lumière qu'il a mise lui-même en nous: mais il est certain que trop de prévoyance et de circonspection arrête toujours l'ouvrage de la grâce; et que dans les premières démarches de la grâce surtout, il faut laisser quelque chose à faire à l'esprit qui nous touche, ne vouloir pas tout prévoir soi-même, s'abandonner à J. C. sur mille difficultés auxquelles on ne voit pas de ressource, et avoir encore plus de foi et de confiance que de raison.

II. PARTIE. *Magdeleine aime Jésus-Christ d'un amour fort et généreux qui ne connoît plus rien qu'elle ne lui sacrifie.* Magdeleine avpit aimé le monde d'un amour de préférence; elle lui avoit sacrifié sa réputation, son repos, ses biens, et ses qualités naturelles: c'est ainsi qu'elle aime J. C.; et voilà précisément ce que son amour lui sacrifie aujourd'hui.

1.° Sa réputation. Elle l'avoit d'abord sacrifiée

au monde: d'abord arrêtée sans doute par la pudeur naturelle à son sexe, et par sa naissance; ensuite rassurée contre elle-même par ces maximes insensées que le monde inspire, elle ouvrit son cœur à tout ce qui s'offrit pour le captiver. En vain sa gloire et sa raison rougissent en secret de ses foiblesses; l'ascendant de son caractère avoit pris le dessus, et tous les nouveaux objets étoient pour elle de nouvelles passions. Elle a les motifs les plus puissans de retenue, sa naissance, la tâche immortelle que ses égaremens alloient faire à son sang, l'exemple d'une sœur attachée au devoir, les suites mêmes d'une réputation flétrie dans les personnes de son âge, etc; mais elle aime le monde, et il n'est plus rien de si cher qu'on ne sacrifie à ce qu'on aime. Maintenant elle aime J. C.; et voyez comment elle fait un sacrifice de sa réputation à l'amour qu'elle a pour lui. Elle vient chercher J. C. dans une maison étrangère où elle n'est ni connue, ni priée, et s'avoue pécheresse par cette démarche, sans écouter toutes les réflexions qui pouvoient naître dans son esprit sur son âge, sur son sexe, etc. Elle ne risquoit rien, ce semble, d'attendre que J. C. se fût retiré chez quelqu'un de ses disciples, où elle lui eût exposé en secret le triste état de son ame: mais le saint amour, comme la passion, ne raisonne pas. Elle ne pense pas à se faire approuver des hommes dans une action où elle va se condamner elle-même: elle traverse les rues de Béthanie dans un appareil bien différent de celui où elle y avoit paru: elle entre dans la salle du festin avec une sainte impudence: sa présence renouvelle dans l'esprit des spectateurs le souvenir de ses excès passés, et elle veut bien en soutenir toute la honte. Chacun cherche dans sa malignité des rai-

sons de son changement; et dans ce déchaînement universel, elle n'est touchée que de ses crimes, et n'est occupée que de son amour. Les discours publics ne l'avoient jamais refroidie dans ses passions, ils ne lui font rien rabattre de sa pénitence. Et en effet, pourquoi les passions n'ayant point craint la censure publique, la pénitence seroit-elle plus timide? Le monde est-il donc un Juge plus éclairé et plus à craindre sur les voies de la grâce, que sur celles du péché? On n'est touché de Dieu qu'à demi, tandis qu'on a encore le loisir de se ménager avec les hommes.

2.^o Son repos. Magdeleine avoit sacrifié au monde le repos de son cœur; cette paix si chère à l'ame, et la plus sûre source de nos plaisirs. Car, s'écrie S. Augustin, vous l'avez ordonné, ô mon Dieu! et la chose ne manque jamais d'arriver, que toute ame qui est dans le désordre, soit à elle-même son supplice: il n'est point d'iniquité tranquille; et le crime est toujours plus pénible que la vertu. Son amour fait encore ici le même sacrifice à J. C.: elle lui sacrifie, non la paix véritable, mais une certaine paix à laquelle le pécheur renonce véritablement, en renonçant à ses vices, parce que la grâce fait toujours au fond du cœur des séparations douloureuses. Premièrement, elle se fit une grande violence pour éteindre des passions, dont le caractère de son cœur la rendoit si capable. Secondement, elle ne se proposa pas une conversion douce et commode, comme tant d'ames à demi-converties. Or, à son âge, il faut bien prendre sur soi-même pour accoutumer au joug une chair qui frémit au seul nom de tout ce qui peut la contraindre. Magdeleine attachée à la personne du Sauveur, le suit

dans ses courses, et partage avec lui tous les travaux de sa vie pénitente. Ajoutez à cela les alarmes qui suivirent son tendre amour pour J. C., et tout ce qu'elle craignoit de la fureur et de la jalousie des Pharisiens contre son divin maître: ajoutez à cela le spectacle du Calvaire; de quel glaive de douleur son ame ne fut-elle point percée? C'est ainsi que renonçant au monde, Magdeleine fit un sacrifice de son repos à Jésus-Christ: et souvent en se déclarant pour la piété, on y cherche une vie plus douce et plus tranquille; et on ne sort des voies difficiles du siècle, que pour trouver une sainte oisiveté dans le sentier du salut.

3.^o Ses biens. Magdeleine avoit sacrifié ses biens au monde: car quel usage en fait-on dans une vie toute mondaine? La passion n'est jamais avare; et tout ce qui peut aider à la satisfaire n'est jamais trop acheté. Ses biens servent aujourd'hui à sa pénitence: elle répand des parfums précieux sur les pieds du Sauveur; elle lui ouvre sa maison au retour de ses voyages; elle le suit dans ses courses pour fournir à ses besoins; et voilà le modèle de la pénitence des pécheurs. Ils ont semé pour l'iniquité, il faut qu'ils sèment pour la justice: cependant, souvent après les excès et les profusions des plaisirs, on prend avec la piété des inclinations de réserve et d'épargne; et il semble qu'on veut regagner avec J. C. ce qu'on a perdu pour le monde.

4.^o Les qualités naturelles. Magdeleine avoit sacrifié au monde tous les dons qu'elle avoit reçus de la nature, elle en fait dans sa pénitence un sacrifice à J. C. Sa douleur n'excepte rien, et sa compensation est universelle: et son amour reprend toutes les armes de ses passions, et s'en

fait autant d'instrumens de justice. Elle punit le péché par le péché même, et n'imité point ces personnes qui dans leur pénitence, veulent encore sauver quelque chose du débris de leurs passions. Or, il doit y avoir une compensation entre le péché et la pénitence, entre le sacrifice de justice et le sacrifice d'iniquité: et puisqu'on n'a pas été un demi-pécheur, on ne doit pas être un demi-pénitent.

LE JOUR DE SAINT BERNARD.

DIVISION. I. *Bernard parfait religieux.* II. *Homme apostolique.* III. *Docteur toujours invincible.*

I. PARTIE. *Bernard parfait religieux.* Il reçut en naissant cette bonté d'âme, et cette candeur de naturel, qui est comme la première ébauche de la piété. Les soins de l'éducation aidèrent ces premières espérances; et les exemples domestiques furent pour lui des leçons de vertu. C'est avec de si favorables dispositions que Bernard entre dans le monde; mais malgré cela, il ne laisse pas de craindre que ce naturel heureux qu'il a reçu du Ciel, fortifié même par l'éducation, ne puisse tenir contre l'exemple de la multitude, et les attraits qu'offre à tous ses pas l'iniquité. A peine a-t-il jeté ses premiers regards sur le monde, qu'il y découvre ces pièges infinis qu'on ne voit guère qu'après coup: et persuadé que lorsqu'il s'agit du salut, les précautions ne sauroient être excessives; il va chercher dans la solitude une paix que le monde ne peut donner, et croit que

se dérober à l'ennemi, c'est la plus sûre manière de le vaincre. Mais il ne compte pour rien de secouer lui seul le joug du prince du siècle, s'il ne délivre encore ses amis et ses proches avec lui: il les gagne bientôt par ses exhortations; et sort ainsi du monde, suivi de ses frères et de la plupart de ses amis, comme d'autant d'illustres captifs qu'il vient d'enlever au Démon. A la tête d'une si florissante troupe, il arrive à Cîteaux; cette solitude dont le silence, les veilles, les jeûnes, et toutes les rigueurs de la discipline monastique, rendoient l'abord formidable à ceux d'entre les séculiers qui vouloient renoncer au siècle. Peu de personnes osoient y venir essayer d'un genre de vie d'autant plus dur, qu'il étoit peu à la portée d'un siècle où le relâchement étoit devenu le goût dominant. Pour Bernard, ayant, ce semble, dépouillé avec l'ignominie de l'habit séculier, le reste des inclinations du vieil homme, il ne garde plus de mesures avec la vivacité de sa foi; débarrassé de ses liens, il prend son essor vers le ciel, et échappe presque à la vue des plus avancés. Il se dit tous les jours à lui-même: *Bernard, qu'es-tu venu chercher dans la solitude? Es-tu sorti du siècle pour traîner tes chaînes après toi? Voudrois-tu, comme tant d'autres, conserver, sous un habit austère et religieux, un cœur profane et immortifié? Si une vertu douce et aisée t'avoit paru plus sûre pour le salut, pourquoi sortir du siècle où l'erreur commune l'autorise?*

Par le secours de ces pieuses réflexions, Bernard nourrissoit sa foi, et ressuscitoit sans cesse en lui la grâce de sa vocation. Avec un corps délicat et une santé mal affermie, il n'est point de

Panegyriques.

* R

macération qui puisse satisfaire son amour pour la croix et pour la pénitence.

Cependant, la retraite de Bernard et de ses compagnons à Cîteaux, l'austérité et l'innocence de leurs mœurs répandoit déjà au loin une odeur de vie; et attirés par des exemples si nouveaux, plusieurs y accouroient de toutes parts. L'enceinte de Cîteaux se trouvant trop étroite pour les contenir, il fallut chercher une nouvelle terre; et Bernard, à la tête d'une tribu choisie, va s'établir à Clairvaux, solitude alors inconnue, mais devenue depuis si fameuse. Elevé à la dignité d'abbé, que de nouveaux spectacles de vertu ne donne-t-il pas dans ce nouveau rang! Il n'affecte point ces distinctions odieuses, et ces vaines marques d'autorité qui laissent une distance si énorme entre les enfans et le père; au contraire, il ne fut jamais plus avide d'abaissemens. Il ne regarde point sa dignité comme un prétexte honorable d'adoucissement et de repos; au contraire, il n'usa jamais de plus de rigueurs envers soi-même: on voyoit en lui un esprit de prière et de recueillement continuel, une mort universelle à soi-même, et à toutes les créatures, et l'usage des sens presque éteint.

II. PARTIE. *Bernard, homme apostolique.* Il y a différens dons dans l'Eglise, dit S. Paul; et ces dons sont partagés aux divers membres qui la composent, selon la secrète disposition de l'Esprit qui souffle où il veut. Mais il est certaines ames sur lesquelles Dieu verse à pleines mains la variété de ses dons, et à qui l'Esprit-Saint n'est pas donné par mesure: il falloit au siècle de Bernard une ame de ce caractère. L'ignorance et la dissolution des mœurs régnoient partout, aussibien dans l'Eglise que dans l'Etat, et les cloîtres

eux-mêmes n'étoient plus des asiles contre la contagion du siècle. A des besoins si extrêmes et si divers, le Seigneur n'opposa qu'un nouveau Moyse sorti du désert de Madian; et Bernard entre ses mains, frappe les rois et les royaumes, réforme le tabernacle, confond les ministres murmureurs, assure la souveraine sacrificature au pontife que Dieu avoit établi, renverse l'idole que les enfans d'Israël avoient eux-mêmes fabriquée, brise les ennemis du nom du Seigneur, et auroit conduit le peuple chrétien à la conquête de Jérusalem, si son ingratitude et ses excès ne l'eussent privé du secours du Ciel.

En effet, rien n'égaloit l'ardeur du zèle de Bernard: aussi, le prend-on pour Elie ou pour quelqu'un des prophètes. Toute la France court pour l'entendre; touchés des paroles de grâce et de vertu qui sortent de sa bouche, les peuples en foule viennent à lui pour savoir si la colère du Seigneur, comme ses dons, est sans repentir, et s'il n'y a plus de ressource à eux pour la fléchir. Alors, les ténèbres répandues sur l'abîme commencèrent à se dissiper; la France, comme un autre chaos, se développa peu à peu; et les cloîtres virent revivre cet esprit primitif, cet héritage précieux qu'ils avoient autrefois reçu de leurs pères.

A l'ardeur du zèle, Bernard joignit la force. Ce n'étoit point un de ces ministres timides, qui, sous prétexte d'honorer les grands, croyoient qu'il faut respecter jusqu'à leurs vices. Avec quelle sainte liberté parla-t-il à Louis-le-Gros? Que de marques publiques de pénitence n'obtint-il pas de Louis-le-Jeune son fils, sur le massacre de Vitry? La reine Eléonor elle-même, princesse fière et mondaine, traversée dans ses desseins en

un point assez délicat, fut enfin réduite à revenir au sentiment de Bernard. Et tous les siècles admireront les instructions vives et touchantes, et cette noble liberté qui règne dans les livres de la Considération au pape Eugène.

Enfin, quelle fut l'étendue de son zèle ? Le Ciel l'avoit, ce semble, établi le censeur des mœurs de son siècle. Que de différends parmi les princes, apaisés par sa sagesse ! que de lettres écrites pour le rétablissement de la discipline et de la piété ! que de soins et de mesures où sa charité le faisoit descendre ! La France, l'Italie, l'Allemagne le virent répandre partout le feu divin que J. C. est venu apporter sur la terre, et dont il avoit embrasé son cœur : seul il sut suffire aux besoins divers et infinis de l'Eglise. Il ne manquoit à ses travaux que la récompense des Saints, je veux dire, les persécutions et les calomnies ; il eut la consolation d'y participer ; il entendit les plaintes des insensés contre lui, sur les mauvais succès de l'entreprise des Français dans la Terre-Sainte.

III. PARTIE. *Bernard, docteur toujours invincible.* A la vérité, les portes de l'enfer ne prévauront jamais contre l'Eglise : cependant, toute invincible qu'elle est, elle n'est pas paisible ; ses persécuteurs ne sauraient la détruire, mais ils peuvent l'affliger ; née dans les combats et dans les persécutions, il semble que c'est son destin de n'en être jamais exempte. Mais les hérésies et les schismes ont eu leur utilité ; et c'est aux docteurs du mensonge que nous sommes redevables des travaux précieux des anciens défenseurs de la vérité. Ainsi, Dieu qui destinoit Bernard à être le restaurateur de sa loi, lui en avoit développé les secrets admirables dans le désert : les livres saints

furent sa plus chère étude ; et ce fut cette science des livres saints qui rendit Bernard si redoutable aux ennemis de l'Eglise. La chaire de Pierre étoit devenue la proie d'un usurpateur ; et Innocent II, chassé de son siège, et errant comme l'arche d'Israël de contrée en contrée, dans un équipage peu convenable à sa dignité, étoit enfin venu aborder en France. Quel est le triste état de l'Eglise, lorsqu'elle est ainsi déchirée au dedans ? Les uns sont à Céphas, les autres à Paul, et presque personne à Jésus-Christ. C'étoit là un scandale digne du zèle et des lumières de Bernard ; il paroît au milieu des prélats assemblés à Etampes pour prononcer sur les contendans : on s'en remet unanimement à sa décision ; lui seul forme un concile entier, et toute la France reçoit de sa main Innocent II pour légitime pape. Que de courses en Sicile, en Italie, en Allemagne pour éteindre les restes du schisme !

Mais c'étoit peu d'avoir rétabli la paix au dedans de l'Eglise ; il falloit mettre le peuple de Dieu à couvert de la séduction des faux prophètes. Les conciles de Sens et de Reims admirèrent la fécondité de ses lumières et la force de son génie, et le virent défendre glorieusement l'antiquité et la simplicité de la foi contre les raffinemens dangereux d'un évêque de Poitiers, et les nouveautés profanes d'Abailard. Sorti de cette victoire, il vole à Toulouse pour s'opposer à Henri, moine apostat, qui y prêchoit une nouvelle doctrine.

Mais ce qu'il y a de plus merveilleux et de plus digne de notre attention, c'est l'humilité de Bernard au milieu de toute sa gloire. Tantôt il se refuse à des Eglises illustres qui l'ont choisi pour leur pasteur : tantôt revêtu par le pape du

caractère de légat universel dans tout le monde chrétien, il fait aux évêques un hommage respectueux de sa dignité, et n'agit que sous leurs ordres. Tantôt honoré à Clairvaux de la visite d'un souverain pontife, il conserve au milieu de ses religieux un maintien tranquille et calme, et paroît presque insensible à un honneur si nouveau. Tantôt enfin, quoiqu'il ne converse avec les hommes que pour fixer leur conversation dans le ciel, il se plaint sans cesse à soi-même et à ses amis de la dissipation de sa vie. Je ne vis plus, disoit-il, ni en ecclésiastique, ni en laïc, et il y a long-temps que je ne mène plus la vie de religieux dont je porte l'habit. Que suis-je donc? Voilà les sentimens de crainte et d'humilité, qui toujours ont accompagné les actions héroïques des Saints.

LE JOUR DE SAINT LOUIS,

ROI DE FRANCE.

DIVISION. On se figure presque la piété comme une faiblesse, ou qui déshonore les grands, ou qui rend incapable des grandes places : première erreur. On croit que l'élevation permet un genre de vertu plus commode : seconde erreur. I. S. Louis, au contraire, trouva dans la piété la source de toutes ces qualités héroïques qui le rendirent le plus grand roi de son siècle. II. Il trouva dans la qualité de roi de nouveaux engagements pour s'animer aux devoirs les plus austères de la piété.

I. PARTIE. La piété de Louis, source de toutes ses grandes qualités. Le monde toujours injuste,

regarde la piété comme le partage des âmes faibles et bornées; cependant la piété est l'effort le plus héroïque du cœur, et l'usage le plus noble et le plus sensé de la raison. Une âme exercée à la vie de la foi, ne connoît plus d'entreprise au-dessus d'elle; et le Juste à la réalité de toutes les grandes vertus dont le héros mondain n'a souvent que la réputation et l'inage. C'est pour convaincre le monde d'une vérité si honorable à la foi, que Louis fut autrefois donné à la France. Un roi n'est établi de Dieu sur les peuples, que pour les défendre et les protéger dans la guerre, ou pour les rendre heureux durant la paix. Or, jamais l'amour de la gloire ne poussa si loin dans les autres princes les vertus pacifiques et militaires, que la foi dans notre saint roi.

I.^o Les vertus pacifiques. Il se rendit cher à son peuple par sa bonté, redoutable au vice par son équité, précieux à l'Eglise par sa religion. Premièrement, cher à son peuple par sa bonté. La bonté est la première vertu des rois; elle est la force et le soutien du trône: les rois ne sont puissans que pour être bienfaisans; ils ne règnent proprement qu'autant qu'ils sont aimés. Louis élevé dans ces maximes, en fit sa principale occupation. Sous les règnes précédens, et durant les troubles inséparables d'une longue minorité, la France presque épuisée, avoit éprouvé ces temps difficiles, où le salut des peuples rend la dureté des charges publiques nécessaire: le saint roi leur rendit avec la tranquillité la joie et l'abondance; les Français vivoient heureux; et sous un si bon roi, tout ce qu'ils pouvoient souhaiter à leurs enfans, c'étoit un successeur qui lui fût semblable. Mais peu content d'être attentif aux besoins des particuliers, Louis redoubla son attention pour re-

médier aux misères publiques, et même pour les prévenir. Que de maisons saintes dotées! que de lieux de miséricordes élevés par ses libéralités! que d'établissmens utiles entrepris par ses soins! En vain lui remontróit-on que ces dons excessifs épuisoient l'épargne, et pouvoient nuire à des besoins plus pressans: Il vaut mieux l'épuiser, répondoit-il, pour soulager les pauvres dont je suis le père, que pour fournir à des profusions, et à de vaines magnificences. Il prenoit même sur ses propres besoins les fonds destinés aux malheureux. Quel exemple pour confondre un jour les excuses barbares que le rang et la naissance opposent aux devoirs de la miséricorde? C'est ainsi que la piété et l'humanité du saint roi faisoit la félicité de son peuple. Accessible à tous, il ne disputoit pas même au dernier de ses sujets le plaisir de voir son souverain; bien différent de ceux qui laissent à l'autorité un front si sévère et un abord si difficile, que les affligés comptent pour leur plus grand malheur la nécessité d'aborder celui duquel ils attendent la délivrance.

Mais la bonté toute seule seroit dangereuse dans les soins publics, si elle n'étoit tempérée par une juste sévérité; c'est ce que le saint roi n'ignora pas. Les dissensions civiles, la foiblesse des régnés précédens, l'ignorance même et la corruption de ces temps malheureux avoient confondu dans le royaume la majesté des lois avec la licence des usages. L'autorité publique étoit entre les mains d'hommes corrompus qui abusoient des lois. Toutes nos villes étoient pleines d'une foule d'histrions qui, mêlant les mystères saints de la religion dans leurs fades et indécentes spectacles, débitoient avec impudence des obscé-

nités que ce mélange impie et ridicule rendoit encore plus sacrilèges, et corrompoient ainsi les peuples. De là naissoit un débordement de vices effroyable. A de si grands maux le saint roi crut qu'il falloit appliquer de grands remèdes. Les spectacles furent interdits comme des crimes par les lois mêmes de l'Etat, et les comédiens déclarés infâmes et bannis du royaume comme des corrupteurs publics des mœurs et de la piété.

Après avoir établi ces réglemens utiles, qui font tant d'honneur encore aujourd'hui à la jurisprudence du royaume, il s'associa des personnages intègres et éclairés, pour présider à ses côtés à la justice et aux jugemens; et rétablit par ce moyen la majesté des lois, et la bienfaisance des mœurs publiques.

Mais si le saint roi purgea l'Etat par la sévérité de ses lois, quels furent ses soins pour rétablir la majesté du culte, et la sainteté des autels? Les Français en conquérant les Gaules, y avoient apporté avec eux une espèce de barbarie et de férocité, inséparables d'une nation guerrière; et si la religion qui monta sur le trône avec le grand Clovis, y fit monter avec elle plus de clémence et d'humanité, elle n'adoucit pourtant pas entièrement l'esprit bouillant et sanguinaire de la nation. Aussi, quoique l'Eglise de France ait toujours été célèbre par ses lumières et par sa piété, cependant on voyoit souvent les pasteurs plus occupés à faire la guerre à leurs voisins, qu'à instruire et édifier leurs peuples. De là l'ignorance, le relâchement, l'oubli des règles, le mépris de la discipline; et malgré les remèdes qu'on avoit tâché d'y apporter sous les régnés précédens, la plaie n'étoit pas encore tout-à-fait fer-

mée, quand le saint roi monta sur le trône. Mais, persuadé que les rois n'étoient établis de Dieu que pour protéger et agrandir le royaume de J. C. sur la terre, les intérêts de la religion devinrent un de ses soins les plus chers et les plus pressans. Il comprit d'abord que la première source des maux de l'Eglise est toujours dans l'incapacité et le dérèglement de ceux qui en remplissent les premières places: il commença donc à rétablir la sainteté et la majesté du sanctuaire en élevant aux premières dignités des ministres fidèles sans avoir égard à la naissance, à la brigue et à la faveur; il les honoroit de sa familiarité; et ce que son siècle avoit alors de plus illustre en doctrine ou en sainteté, venoit presque tous les jours, ou le délasser des soins de la royauté par des discours de salut, ou les partager avec lui par des conseils utiles.

2.^o Les vertus militaires. On soutient d'ordinaire que les maximes de l'Evangile ne s'accordent pas avec celles du gouvernement. La source de cette illusion, c'est qu'on regarde la piété comme le partage d'une ame foible et timide, et qu'on ne croit pas que les vertus militaires qui supposent du courage, de l'ardeur, de l'élévation, puissent s'allier dans un cœur avec la tendresse de la charité, la paix et la douceur de l'innocence, comme s'il falloit être vicieux pour être vaillant; au lieu que la valeur la plus sûre est celle qui prend sa source dans la vertu. Aussi le héros, dans notre pieux monarque, ne fut pas moindre que le Saint. A la tête des armées, ce n'étoit plus ce roi pacifique et clément, c'étoit un héros toujours intrépide à mesure que le péril augmentoit; plus magnanime dans la défaite que dans la victoire; terrible à ses ennemis, lors

même qu'il étoit leur captif. Elevé sur un trône que les troubles de la minorité avoient affoibli, avec quelle valeur en rétablit-il la gloire et la majesté? Et qui pourroit redire ici tout ce que son courage lui fit entreprendre d'héroïque dans cette guerre si fameuse par ses malheurs et par sa foi? C'est donc la piété qui est la source du vrai mérite, et qui forme seule les grandes qualités, parce qu'elle seule nous fait agir par de grands principes.

II. PARTIE. *Louis trouva dans la qualité de roi de nouveaux engagemens pour s'animer aux devoirs les plus austeres de la piété.* On croit communément dans le monde, que l'extrême disproportion qui se trouve entre les devoirs d'une vie chrétienne, et les usages inséparables de la grandeur, doit modérer en notre faveur l'austérité des règles saintes. A une illusion si commune, S. Louis opposa les vues de la foi, et comprit avec S. Ambroise, que plus il avoit reçu, plus on exigeroit de lui, et que les périls du trône étant infinis, les fautes presque irréparables, les exemples du souverain essentiels, il avoit besoin de plus de vigilance, pour y conserver son ame pure, de plus de mortification pour y expier, outre ses propres foiblesses, tant de fautes étrangères, et enfin de plus de fidélité dans le détail de ses devoirs domestiques, pour y être le modèle de son peuple.

1.^o Il crut avoir besoin de plus de vigilance pour y conserver son ame pure. Il régla sa vigilance sur la multitude de ses périls. Les grands d'ordinaire, dès qu'ils oublient Dieu, ne mettent plus de bornes à la licence. Notre saint roi se fit des monstres des fautes les plus légères; et comme il le disoit souvent, la perte

de son royaume lui eût paru un gain, s'il avoit fallu s'en dépouiller pour éviter un seul de ces péchés qui tuent l'ame. A cette horreur pour le crime, il ajoutoit les précautions et les remèdes. L'adulation est l'écueil des meilleurs princes; les langues mercenaires qui les environnent, leur présentent toujours leurs vices sous les couleurs flatteuses de la vertu. Le saint roi n'eut point de flatteurs, parce qu'il n'aima point ses fautes; environné d'un nombre d'amis saints et fidèles, il les établissoit les censeurs de sa conduite, et les plus sincères lui étoient toujours les plus chers.

2.^o Il crut avoir besoin de plus de mortification pour expier sans cesse les fautes ou inévitables ou inconnues. Une grande place qui nous établit sur les peuples, nous rend responsables devant Dieu de la destinée des villes et des provinces, de tout le mal qui s'y fait, et de tout le bien qui ne s'y fait pas. Plein de ces vues de la foi, le saint roi, loin d'être ébloui de l'éclat qui environne le trône, étoit effrayé des sollicitudes et des obligations immenses cachées sous cet éclat trompeur. Il punissoit sur sa propre chair les désordres publics, regardant les péchés de son peuple, comme ses péchés propres, et se croyant obligé d'expier tout ce qu'il ne pouvoit empêcher; et des membres qui n'avoient jamais servi à la volupté, servoient à la justice et à la pénitence, tandis qu'après les plus grands crimes on n'oseroit l'exiger des grands. Combien de fois, dans les calamités publiques, cette ville régnante vit-elle notre saint roi traverser les rues couvert de cendres et de cilice, aller implorer publiquement dans nos temples le secours du Ciel, et se reconnoître seul

trouvable des malheurs publics! Sentimens bien humbles dans la bouche de S. Louis, mais qui devroient être les dispositions ordinaires des personnes élevées, puisque les malheurs des peuples sont presque toujours une suite des crimes des grands. Mais combien en sont-ils éloignés?

3.^o Il crut avoir besoin de plus de fidélité, pour être le modèle de son peuple. Les exemples des grands décident presque toujours des mœurs publiques. Premièrement, par vanité: on croit, en copiant leurs mœurs, entrer en part de leur grandeur et de leur naissance. Secondement, on cherche à imiter les grands, par complaisance, par crainte, par intérêt. Plus donc on est exposé aux regards publics, plus on doit à son rang le spectacle d'une vie pure et irrépréhensible. Aussi, on admire encore aujourd'hui dans saint Louis toutes les qualités d'un grand roi jointes à toutes les vertus d'un simple Fidèle. Excepté dans certaines occasions d'éclat, il surpassoit même ses sujets, dit l'historien de sa vie, dans la simplicité de ses habits, et dans la frugalité de sa table; et nous apprenoit que ce sont les passions des hommes et non leur rang et leur dignité qui ont rendu le luxe et les profusions nécessaires. De plus, plein d'une noble fierté, quand il s'agissoit de soutenir les droits de l'Empire, et la majesté de son rang, on le voyoit au sortir de là, tantôt porter la componction et l'humilité d'un pénitent; tantôt s'abaisser aux pieds des pauvres, et les servir de ses mains; tantôt ensevelir lui-même au milieu de la contagion les soldats morts pour la gloire de Jésus-Christ. Mais non-seulement il étoit l'exemple de ses peuples, il

étoit aussi le modèle des pères de famille, quoiqu'il n'y ait rien de plus rare dans la piété des grands surtout, que de soutenir avec dignité cette partie obscure de leur vie, qui, cachée aux yeux du public, est toute renfermée dans le devoir domestique; et les soins d'un vaste royaume n'empêchèrent pas le saint roi de faire de son palais comme une église domestique, où le Seigneur étoit invoqué, et d'où couloient sur tout le royaume des sources de vie et de vertu. C'est ainsi que ses exemples, autant que ses instructions, inspiroient de bonne heure la crainte de Dieu à Philippe son fils aîné, et aux autres princes ses enfans.

Tel fut le saint roi, dont nous n'avons fait qu'abrèger l'histoire, pour faire son éloge. Une terre étrangère reçut les derniers soupirs de ce prince, moins cassé par les infirmités d'un âge avancé, et par les fatigues de la guerre et de ses voyages, que par les austérités d'une vie dure et pénitente.

LE JOUR DE SAINT ÉTIENNE.

DIVISION. *Tout Chrétien est établi par le baptême, pour être témoin et défenseur de la vérité; mais pour bien défendre la vérité, il faut de la lumière, de la force, de la charité. Or, saint Etienne eut pour la vérité. I. Un amour éclairé. II. Un amour intrépide. III. Un amour tendre et compatissant.*

I. PARTIE. *Un amour éclairé.* Les trois sources de lumière sont l'innocence de la vie, le désir de s'instruire, la pureté de l'intention.

1.° L'innocence de la vie, parce qu'un cœur corrompu nous cache les vérités qui nous condamnent, et c'est une ignorance de corruption. Or, Etienne apporta à la connoissance de Jésus-Christ un cœur pur, une jeunesse sainte, un esprit préservé de la corruption. Aussi, les Apôtres cherchant des hommes pleins de foi et de l'Esprit de Dieu, sur qui ils pussent se décharger d'une partie de leur ministère, Etienne a le premier honneur du choix, et paroît à la tête de ces nouveaux ministres. Il se prépara donc à devenir le ministre de la vérité, en dégagant de bonne heure son cœur de toutes les passions qui nous la cachent. En effet, les ténèbres que nous répandons sur la plupart des obligations de la vie chrétienne, ou pour les adoucir, ou pour les combattre, ne viennent que de ce que chaque pécheur trouve dans sa passion le voile même qui la lui cache. Nos lumières ne sont pures, que lorsque notre cœur l'est aussi; et il faut commencer par rompre nos attachemens pour parvenir à connoître nos devoirs.

2.° La seconde source de nos lumières, c'est le désir de s'instruire; parce que la vérité ne se montre pas à ceux qui ne la cherchent pas, et c'est une ignorance de paresse. Etienne, malgré les préjugés de son peuple contre la doctrine et la personne du Sauveur, malgré la honte et le mépris attachés à la profession publique d'être au nombre de ses disciples, cherche la lumière qui commence déjà à se montrer à lui; il soupire comme les patriarches ses ancêtres après le libérateur dont il sent l'approche, il en étudie et en découvre les marques et les caractères; dans Jésus-Christ, dans ses œuvres, dans sa doctrine; et la connoissance de la vérité est en lui le prix

du désir sincère qu'il avoit toujours eu de la connoître. Pour nous, nous vivons dans une ignorance profonde de nos devoirs, parce que nous ne voulons pas nous en instruire. Ravis de pouvoir nous faire une conscience tranquille dans nos égaremens, nous aimons cette fausse paix, qui est le fruit de notre aveuglement et de nos méprises: et sans vouloir examiner tout ce qui nous condamne, nous le regardons comme outré, tout ce qui ne favorise pas les préjugés de nos passions, nous le traitons de scrupule et de petitesse.

3.^o La troisième source de nos lumières, c'est la pureté de l'intention; parce que ce n'est pas chercher la vérité, dit saint Augustin, que de la chercher pour autre chose que pour elle-même. Etienne ne se proposa dans la connoissance de la vérité que le bonheur de la connoître; des intérêts humains ne l'attachèrent point à Jésus-Christ. Sachant que les persécutions et les opprobres étoient la seule récompense qu'il avoit promise ici-bas à ses disciples, il chercha J. C. pour J. C. lui-même; il comprit que le trouvant, il avoit tout trouvé, et que c'étoit le perdre, que de se proposer en le cherchant quelqu'autre chose que lui-même.

Pour nous, nous mêlons presque toujours à la recherche de la vérité des intérêts humains, et des vues basses et rampantes: Dieu lui-même ne nous suffit pas; il faut que le monde, que les hommes, que la terre remplacent à notre égard ce que nous ne croyons pas trouver en lui. Les uns ne se déclarent pour Jésus-Christ, que parce que le monde les abandonne; les autres regardent la piété comme un gain; il en est qui ne se proposent dans la piété que le délasse-

ment des inquiétudes du crime; enfin, il s'en trouve qui ne s'instruisent de la vérité, qu'à dessein d'y trouver des armes pour la combattre. Voilà les intentions souillées que la plupart des hommes apportent à la recherche de la vérité et de la vertu; et voilà pourquoi il y a si peu de foi sur la terre, et la vérité se montre à si peu de Fidèles.

II. PARTIE. *Un amour intrépide.* Trois défauts sont opposés à cette fermeté chrétienne qui oblige tout Fidèle d'être le défenseur intrépide de la vérité. Or, l'histoire d'Etienne nous offre des instructions et des vertus très-opposées à ces défauts.

1.^o Le premier défaut, c'est la crainte des hommes, qui malgré nos propres lumières, fait que nous nous déclarons contre la vérité. Or, quoique le pasteur frappé, les brebis fussent dispersées; quoique la fureur d'Hérode, la malice des prêtres, la superstition du peuple, laissassent tout à craindre pour les nouveaux disciples du Sauveur: quelque prix que l'envie des Juifs attachât alors à la lâcheté de ceux qui se déclaroient contre lui, Etienne persévère dans la fidélité qu'il lui a jurée: également insensible aux promesses et aux menaces des hommes, il ne craint que celui qui seul peut perdre l'âme ou la sauver éternellement. Et voilà ce qui confond notre peu de foi, et condamne notre lâcheté dans toute la conduite de notre vie. Nous respectons les décisions du monde; les erreurs publiques nous sont plus chères que la vérité; et nous craignons la singularité comme un vice, elle qui forme le trait le plus éclatant des disciples de Jésus-Christ. En vain la grâce nous éclaire en secret, et nous découvre les illusions

du monde et de ses maximes ; en vain notre conscience d'intelligence avec la loi de Dieu , nous dicte tout bas les maximes de la vie éternelle , nous parlons comme le monde , quoique nous ne pensions pas comme lui , tantôt par complaisance , tantôt par foiblesse , tantôt par crainte , tantôt par indolence , tantôt par mauvaise foi , et presque partout nous nous déclarons pour le monde contre Jésus-Christ , loin d'être ses témoins fidèles parmi les hommes.

2.° Le second défaut , c'est cette prudence de la chair , qui connoissant la vérité , garde un silence criminel , et n'ose tout haut en prendre la défense. Car il ne suffit pas de ne se point déclarer pour le monde contre Jésus-Christ , il faut encore le confesser tout haut sans ménagement et sans honte. Or , c'est encore ici que la fermeté d'Etienne nous instruit et nous condamne. Il avoit une infinité de prétextes pour se ménager avec les Juifs par un sage silence , et ne pas leur reprocher encore tout haut leur aveuglement et leur crime ; mais le généreux martyr n'écoute pas les vaines raisons de la chair et du sang , livré à l'impression de l'Esprit de Dieu qui le remplit et qui l'anime. Pour nous , témoins tous les jours de tant de fausses maximes que les mondains débitent , de tant d'illusions sur les règles et sur les devoirs qu'ils se forment à eux-mêmes , nous croyons en être quittes en notre conscience , en ne les approuvant pas tout haut , et en ne leur opposant qu'un désaveu secret et timide ; et nous formons mille prétextes pour nous justifier à nous mêmes notre lâcheté , et notre indifférence pour la vérité , oubliant

que chacun de nous en particulier en est chargé , et de plus , que nous devons la vérité à nos frères. Hélas ! le monde ne craint point de débiter tout haut ses maximes de mort et de péché , et nous craignons de rendre gloire aux vérités de la vie éternelle !

3.° Le troisième défaut est une fausse complaisance , qui voulant allier la vérité et le mensonge , l'altère , l'adoucit , et cherche à plaire aux hommes aux dépens de la vérité et de la conscience. Or , c'est ici principalement qu'Etienne nous sert et de condamnation et de modèle. Il auroit pu , ce semble , ménager davantage les préventions et la délicatesse des docteurs et des prêtres , et en insinuant la vérité , accorder quelque chose à la foiblesse et aux préjugés de son peuple ; mais le saint martyr ne connoît pas ces timides ménagemens , parce que les hommes poussent quelquefois à un tel point leur haine contre la vérité , qu'ils ne méritent plus d'être ménagés. Ce n'est pas que la vérité ne soit inséparable de la charité , et qu'il ne faille préparer les voies à la lumière par de sages précautions : mais on ne devoit pas honorer du nom de prudence cette complaisance criminelle qui fait que dans nos entretiens avec nos frères , nous trouvons des tempéramens entre le monde et Jésus-Christ , et nous entrons dans les fausses idées que le monde se forme de la vertu ; parce que par là nous devenons aux hommes une occasion d'erreur.

III. PARTIE. *Un amour tendre et compatissant.*
Or , notre saint martyr nous donne encore ici un grand exemple. De quel amour sincère pour les Juifs n'accompagne-t-il pas la force des vé-

rités qu'il leur annonce ? Insensible, ce semble, aux coups dont ils l'accablent, il ne sent que les malheurs qu'ils se préparent à eux-mêmes ; il offre son sang même qu'ils répandent, pour obtenir le pardon de leur crime ; il ne compte pour rien sa mort, si leur salut doit en être le fruit. Tels sont les défenseurs que se forme la vérité ; c'est la charité qui leur prépare des victoires. Il faut aimer le salut de ceux dont nous combattons les erreurs : la vérité trouve presque toujours des cœurs rebelles, parce qu'elle ne trouve presque que des défenseurs aigres et peu charitables.

LE JOUR DE SAINT THOMAS
D'AQUIN.

DIVISION. I. *La piété a guidé Thomas dans la recherche de la science de la religion.* **II.** *L'usage de cette science l'a affermi dans la piété.*

I. PARTIE. *La piété a guidé Thomas dans la recherche de la science de la religion.* On trouve d'ordinaire trois écueils dans cette recherche. Premièrement, ce sont des vues de fortune et d'intérêt, qui nous y portent. Secondement, on ne peut se renfermer dans les bornes étroites de la foi. Troisièmement, l'étude épuisant toute l'application de l'âme, dissipe l'esprit, dessèche le cœur, ralentit la dévotion.

2.^o Premier écueil à éviter dans l'étude de la religion, des vues de fortune et d'intérêt. Thomas, quoique né des plus illustres famil-

les de sa province, et que par sa naissance il pût prétendre à tout, après avoir passé le temps de l'enfance au mont Cassin, se détermine à entrer dans l'Ordre de Saint-Dominique : et non-seulement il ne bâtit pas des idées de fortune et de grandeur sur les progrès qu'il fera dans les sciences, mais il renonce d'abord à une fortune et à une grandeur présente, afin que nul motif étranger ne vienne le distraire dans la recherche de la vérité. Oseroit-on seulement proposer cet exemple au siècle ?

2.^o Le second écueil que les savans ont à éviter, c'est de ne pouvoir se renfermer dans les bornes étroites de la foi. En effet, la foi est une vertu commode pour les esprits médiocres ; comme ils ne voient pas de loin, il leur en coûte peu de croire. Mais il n'en est pas de même de ces esprits vastes et lumineux : accoutumés à voir clair dans les vérités où l'esprit peut atteindre, ils souffrent impatiemment l'obscurité de celles qu'il doit adorer. De là, quelle source de gloire pour saint Thomas ! Né avec tous les grands talens qui font les hommes extraordinaires ; un esprit vaste, élevé, profond, universel ; un jugement droit, net, assuré, etc. quels hommages n'a-t-il pas fait de toutes ces précieuses richesses aux pieds des maîtres de l'Eglise qui l'avoient précédé ? S'il se distingue parmi tous les savans qu'il trouve à Paris par la sagacité de son esprit, et par l'abondance de ses lumières, il leur est encore plus supérieur par la manière sage et respectueuse dont il traite les mystères ineffables de notre sainte religion. Cependant le commerce des sciences profanes

auxquelles il s'appliqua, inspire souvent par une suite de notre foiblesse, je ne sais quel libertinage d'esprit : comme la raison s'y accoutume à examiner, elle s'y désaccoutume de croire ; il faut revenir de trop loin. Mais notre Saint, bien différent de ces esprits gâtés, qui vont puiser jusques dans les livres saints la matière de leurs doutes, et de quoi nourrir leur incrédulité, trouve le moyen de fortifier sa foi dans la lecture même des auteurs profanes, et Aristote devient entre ses mains l'apologiste de la religion. Mais d'où vient que l'intégrité de sa foi souffre si peu du commerce qu'il a avec les profanes ? C'est qu'il a soin de la fortifier continuellement par l'étude des livres saints, et des docteurs de l'Eglise, où il forme son langage et ses sentimens ; car dans tous ses ouvrages, quoique le plus bel esprit de son siècle, le plus autorisé à hasarder ses conjectures, il ne marche jamais que sur les traces d'autrui, renonçant à la gloire de l'invention, gloire si délicate pour les savans.

3.° Le troisième écueil à éviter dans l'étude, c'est la dissipation de l'esprit, qui dessèche le cœur, et anéantit peu à peu la dévotion ; mais dans notre Saint le soin de son ame fut toujours la première et la plus importante de toutes ses occupations. Dans les difficultés qu'il rencontre, loin de négliger ses exercices de piété, sous prétexte de donner plus de temps à l'étude, c'est alors qu'il a recours à la prière avec plus de ferveur, comme à la vraie source des lumières. Ainsi, l'ambition d'acquérir de nouvelles connoissances ne prit jamais rien dans notre saint docteur sur la régularité la plus scrupuleuse à tous les exercices de son

état. A quoi me servira, disoit-il, la science qui enfle, si je n'ai pas la charité qui édifie ? Pour connoître cette piété tendre et affectueuse qui étoit dans notre Saint, il n'y a qu'à lire l'office admirable qu'il a composé pour l'admirable Sacrement de nos autels ; le cœur seul peut parler ce langage de piété et de religion. On peut donc assurer que si Thomas fut le plus grand docteur de son siècle, il fut aussi le plus saint religieux de son Ordre, le plus exact, le plus fervent. Quel exemple, et qu'il est peu imité dans le monde ! Car sous prétexte que nos occupations n'ont rien que de permis, et même que de louable en soi, on s'y livre tout entier, et la piété est entièrement négligée. Mais, dit-on, la vraie piété ne consiste-t-elle pas à remplir les devoirs de son état ? Oui sans doute ; mais de les remplir en les offrant à Dieu, et désirant de lui plaire ; ce qui ne peut se faire, lorsqu'on néglige totalement la prière, et qu'on vit dans un entier oubli de Dieu. Et d'ailleurs, notre principal état n'est-il pas d'être Chrétien ? Notre premier devoir doit donc être de rendre à Dieu et à l'Eglise ce que nous leur devons.

II. PARTIE. *L'usage de la science de la religion a affirmé Thomas dans la piété.* Ceux à qui la cupidité a servi de motif dans la recherche des sciences, n'ont d'autre but que la cupidité dans leur usage. Ainsi, premièrement y êtes-vous entré par ces routes secrètes qu'un vil intérêt a frayées ? vous serez un docteur flottant ; votre fortune décidera de vos sentimens. Secondement, avez-vous cherché à contenter une vaine curiosité ? vous serez un docteur singulier, et les opinions vous paroîtront

douteuses , dès qu'elles seront communes. Troisièmement , avez-vous négligé de réparer par la prière cette dissipation de cœur inséparable d'une étude profonde et soutenue ? plein de vous-même , et vide de Dieu , vous serez un docteur vain.

Thomas , qui , dans la recherche des sciences , s'étoit frayé des routes bien différentes , mais malheureusement si peu battues dans tous les temps , ne se dément pas dans leur usage.

1.^o Au lieu d'être un docteur flottant , dont la fortune décide des sentimens , il fut un docteur exact et désintéressé , n'ayant d'autre but que de faire connoître la vérité. Donne-t-il des règles pour les mœurs ? quelle droiture ! il ne penche ni à droite , ni à gauche , suivant l'expression du prophète ; il tient toujours ce sage milieu dont chacun se fait honneur , mais que si peu de gens savent tenir , et apprend aux ministres de l'Eglise , qu'en ne cachant point aux hommes l'immensité des miséricordes du Seigneur , il ne faut pas non plus leur laisser ignorer les saintes rigueurs de sa justice.

Cette droiture le fit arriver , sans le vouloir , à la faveur des grands : l'archevêché de Naples lui est offert par Urbain IV. Saint Louis l'admettoit souvent à sa table , mais il parut toujours insensible à cette faveur : il refuse la dignité qu'on lui offre ; et il est devant un roi de la terre , comme les gens du monde sont si souvent devant le Roi des rois , c'est-à-dire , qu'à peine se souvient-il que le prince est là présent , et qu'il retrouve au milieu de la cour , le calme de sa retraite , et le souvenir de ses chères études.

2.^o Au lieu d'être un docteur singulier , Thomas fut un docteur écuménique et universel ; je veux dire ,

dire , suivi et approuvé universellement. Il enseigna , à Rome , à Paris , à Boulogne , partout sa doctrine reçoit les mêmes applaudissemens et les mêmes éloges. Mais c'est surtout depuis sa mort que Dieu a glorifié notre Saint , et l'a rendu un docteur universel. Toutes les universités du monde , surtout celle de Paris , qui le forma dans son sein , sont de fidèles dépositaires de sa doctrine. Dans toutes les communautés régulières , surtout dans celle de S. Dominique , les décisions du fondateur ne tiennent pas plus lieu de règle dans la discipline et dans les mœurs , que celle de notre Saint dans la foi et dans la doctrine. L'oracle du monde chrétien , Rome même a vu souvent ses pontifes descendre du tribunal sacré , et y faire monter les écrits de notre Saint , pour prononcer sur les différends qui troubloient l'Eglise. Les conciles écuméniques , les juges vénérables et infaillibles de notre foi , ont formé leurs décrets sur ses décisions ; et les partisans de l'erreur n'ont jamais eu de plus redoutable ennemi.

3.^o Au lieu d'être un docteur vain , il n'y en eut jamais de plus humble que notre Saint ; et cela , dans le plus haut degré de réputation où la vanité la plus emportée puisse prétendre : connu , admiré , consulté de tout l'Univers , il étoit plus ingénieux à se cacher à soi-même son mérite , que nous ne le sommes à donner du relief et à grossir le nôtre à nos propres yeux. Nul empressement à étaler les trésors de science et de sagesse dont il étoit rempli ; et infiniment éloigné d'affecter la moindre supériorité sur ses frères , il les prévenoit tous par des témoignages d'honneur et de déférence. Tous ses talens , toutes ses connoissances , il les rapportoit à Dieu , ne cessant de dire qu'il étoit plus redevable à la prière qu'à l'étude , du peu qu'il savoit. Mais ce qui mani-

feste parfaitement l'humilité de ce grand docteur ; c'est cet air de réserve et de modération qui règne dans toute sa manière d'écrire , ne parlant jamais sur ce ton décisif et important qui peut tout ramener à soi , et qui , pour garant de ses raisons , ne donne que sa propre autorité. C'est une humilité que nous devons surtout imiter dans notre saint docteur ; c'est là le vrai caractère des Saints ; car l'humilité toute seule suffit pour faire des Saints ; mais sans cette vertu , toutes les autres ne sont rien.

LA FÊTE D'UN MARTYR,

PATRON D'UNE PAROISSE.

DIVISION. Chaque Fidèle comme les Martyrs , doit rendre témoignage à Jésus-Christ. Or, le témoignage que tout Fidèle doit à Jésus-Christ est de trois sortes. I. Un témoignage de souffrance. II. Un témoignage de soumission. III. Un témoignage de désir.

1.° *Un témoignage de souffrance.* Ce n'est qu'en souffrant , que nous pouvons rendre témoignage que nous sommes Chrétiens : mais les souffrances par lesquelles Dieu veut que nous lui rendions témoignage , ne sont pas seulement ces maux extérieurs que la condition humaine rend inévitables ; il s'agit de ces souffrances qui forment proprement la vie chrétienne ; de cet esprit de croix et de mortification qui rend témoignage que nous sommes disciples de Jésus-Christ, sectateurs de sa doctrine , associés à ses promesses : il s'agit de ce renoncement intérieur , et de ce martyre invisible et continu , qui fait que nous résistons à nos passions , et que nous prenons sans cessa

le parti de la foi et de l'Évangile contre nous-mêmes ; il s'agit de cette violence si souvent commandée dans l'Évangile , qui fait que , presque dans toutes nos actions , nous devons être en garde contre notre cœur ; de cette vie de la foi qui combat sans cesse au dedans de nous la vie des sens : voilà le témoignage que la foi exige de tout Fidèle ; c'est en ce sens que tout Chrétien est témoin de Jésus-Christ , parce que par les violences continuelles que l'Évangile l'oblige de faire à son cœur et à ses passions , il rend témoignage que la doctrine de Jésus-Christ est la voie du salut et la doctrine de la vérité , et que ses promesses sont préférables à tous les plaisirs dont elle exige le sacrifice.

2.° *Un témoignage de soumission.* Il ne s'agit pas seulement de soumission à la profondeur de ces mystères , et à l'autorité de sa parole , en sacrifiant nos lumières et en captivant notre raison : cette soumission ne regarde proprement que l'esprit ; mais la foi exige encore la soumission du cœur , je veux dire , l'acceptation des ordres de Dieu sur nous , et la conformité à sa volonté sainte dans toutes les situations où il nous place , en supportant avec patience et sans murmurer , les croix que sa bonté nous ménage. Voilà le second témoignage que nous devons rendre à la foi , glorifier Dieu dans nos peines , et nous soumettre à la sagesse qui nous les impose , en reconnoissant l'ordre du Souverain , qui dispense les évènements agréables ou fâcheux , pour accomplir ses desseins de miséricorde sur les hommes.

3.° *Un témoignage de désir.* Comme nous sommes étrangers sur la terre , que les jours mêmes de notre pèlerinage sont courts et laborieux , et que le ciel est la patrie du Fidèle , le premier

devoir de la foi est de soupirer après la patrie qui nous est montrée de loin ; c'est de regarder tout ce qui nous environne , comme n'étant point à nous , et d'user du monde et de toutes les choses du monde comme n'en usant pas ; c'est de nous être à charge à nous-mêmes dans un lieu où tout irrite nos passions , et rien ne peut nous satisfaire , où tous les pas que nous faisons sont des chûtes ou des écueils , où tout nous éloigne de Dieu , et où , plus nous nous éloignons de lui , plus nous nous devenons insupportables à nous-mêmes ; c'est enfin de désirer que le règne de Dieu vienne s'établir pour toujours dans nos cœurs. Et ce désir n'est pas une simple vertu de perfection , c'est le premier devoir de la foi , et ce qui distingue les enfans du siècle des enfans de Dieu. Et voilà pourquoi Jésus-Christ nous assure que le royaume des cieus est pour les pauvres et les affligés , parce qu'il est bien aisé de n'attendre sa consolation que dans le ciel , quand on ne la trouve pas sur la terre.

Tels sont les témoignages que la religion exige de nous ; c'est ainsi que tout Chrétien doit être martyr de la foi , non pas en répandant son sang pour Jésus-Christ , mais en mortifiant ses passions par un principe de foi ; et c'est un témoignage de souffrances : on acceptant ses peines et ses afflictions pour rendre hommage à la foi ; et c'est un témoignage de soumission : en méprisant tout ce qui passe , et ne regardant comme des biens solides que les biens éternels ; et c'est un témoignage de désir.

Fin des Analyses.

T A B L E

DES SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

<i>P</i> OUR le Jour de Sainte Agnès ,	Page 1
<i>P</i> our le Jour de Saint François-de-Paule ,	27
<i>P</i> our le Jour de Saint Benoît ,	62
<i>P</i> our le Jour de Saint Jean-Baptiste ,	103
<i>P</i> our le Jour de Sainte Magdeleine ,	142
<i>P</i> our le Jour de Saint Bernard ,	185
<i>P</i> our le Jour de Saint Louis , Roi de France ,	225
<i>P</i> our le Jour de Saint Etienne ,	268

414 *Table des Sermons, etc.* 95
Pour le Jour de Saint Thomas d'Aquin, 299
Pour la Fête d'un saint Martyr, Patron
d'une Eglise, 333
Analyses des Sermons, 352

Fin de la Table des Panégyriques.

ŒUVRES
 DE MASSILLON.

TOME NEUVIÈME.

SERMONS
DE MASSILLON,

EVÊQUE DE CLERMONT,
L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE
FRANÇAISE.

ORAISONS FUNÈBRES
ET
PROFESSIONS RELIGIEUSES.



A LYON,
CHEZ AMABLE LEROY, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1810.

ORAI
SON
FUNÈBRE
DE MESSIRE DE VILLARS,
ARCHEVÊQUE DE VIENNE.

Ambulavit pes meus iter rectum à juventute meâ; . . .
zelatus sum bonum , et venter meus conturbatus est ;
propterea bonam possidebo possessionem.

*J'ai marché dans la droiture depuis ma jeunesse , j'ai
eu du zèle pour le bien , et mes entrailles ont été émues
sur les misères de mon peuple ; et je posséderai un héritage
éternel. Au Chap. 51 de l'Ecclésiastique , vers. 20
et suivans.*

ÉTOIS-JE destiné , Messieurs , à rendre
ce dernier devoir à la mémoire de notre
pieux prélat ? Et le Ciel n'avoit-il donc
permis que je vinsse être le témoin de sa
vie , que pour me ménager , ce semble de
loin un si triste et un si lugubre minis-
tère ? Contraint tant de fois par sa modes-
tè à supprimer ses louanges dans la chaire
évangélique , falloit-il que je ne fusse au-
torisé à les publier que par sa mort ? Il est
Oraisons funèbres. * A

donc vrai, que le premier hommage public que sa vertu devoit avoir de moi, seroit un éloge funèbre !

C'est ainsi, ô mon Dieu ! que du haut de votre sagesse, vous réglez nos destinées : c'est ainsi que confondant nos conseils, surprenant nos désirs et anéantissant nos espérances, vous affermissiez notre foi : c'est ainsi que diversifiant vos voies, vous instruisez notre vigilance.

Celui-ci, dit Job, consumé de langueur et d'infirmités, voit de loin l'appareil de son sacrifice, exhale chaque jour une portion de son ame, et se sent mourir mille fois avant que d'avoir pu mourir une seule ; l'autre, encore plein de force et de santé, est frappé soudain, son ame toute entière, pour ainsi dire, devient la proie de la mort, et entre les horreurs du tombeau et les délices d'une santé parfaite, ne met presque que le dernier soupir d'intervalle.

Heureuse l'ame qui, pendant ses jours les plus sereins, a su prendre des mesures contre la surprise des vents et de l'orage ! heureuse celle qui, ayant toujours marché dans la droiture, a eu du zèle pour le bien, et dont les entrailles ont été émues sur les misères publiques ! Ah ! qu'une lente infirmité lui annonce de loin le jour du Seigneur, ou qu'un coup imprévu vienne à l'instant lui ouvrir les portes éternelles ; sa mort peut être différen-

te, mais son immortalité sera toujours la même.

Ne cherchons point aujourd'hui d'autre consolation, Chrétiens : vous ne verrez pas dans cet éloge de ces évènements éclatans, où l'orateur peu instruit de son ministère, vient dans ce lieu saint étaler avec art la figure d'un monde profane ; et jusques sur le tombeau fatal, donne du corps et de la réalité au fantôme que le siècle adore.

Je n'ai à vous entretenir ici, Messieurs, ni de ces négociations importantes, qui, arrachant le pontife du sanctuaire, le renagent dans le tumulte du siècle, et, sous le spécieux prétexte du bien public, l'autorisent à violer ses devoirs particuliers ; ni de ces intrigues pénibles, où l'on voit les interprètes des secrets du Ciel devenir les dépositaires des mystères des cours, les sentinelles de Jérusalem ne veiller presque plus qu'à la défense de Jérico, et les docteurs des tribus d'Israël se glorifier d'être les législateurs des nations.

L'histoire de notre pieux prélat n'est mêlée qu'avec celle de son diocèse : ses jours ne sont marqués que par les fonctions de son ministère : ses emplois se trouvent tous renfermés dans ses devoirs ; et pour savoir ce qu'il a fait, il suffit de savoir ce qu'il a dû faire.

Nous tirerons donc du Sanctuaire même

les ornemens sacrés, qui vont servir d'appareil aux funérailles de l'oint du Seigneur; nous ne prendrons que sur l'autel les fleurs que nous allons jeter sur le tombeau du prince des prêtres. Le siècle qui n'eut jamais de part à ses actions, n'en aura point aussi à ses louanges. Nous sortirons de l'Égypte pour rendre les devoirs suprêmes à cet autre Jacob: mais les pompes de Pharaon ne viendront plus, comme autrefois jusques dans une terre sainte, honorer les cendres et la mémoire des patriarches.

Ce n'est pas que j'ignore là-dessus les vaines pensées des mondains. Admirateurs insensés de cette vicissitude de fantômes, sur laquelle roule tout le siècle présent, il leur faut des spectacles pour les frapper, de vastes projets, des entreprises éclatantes, des emplois tumultueux. On a toujours chez eux des vertus obscures, quand on n'a pas des vices glorieux; et ce n'est guères qu'aux grands défauts, qu'ils savent accorder le nom de grand mérite.

L'innocence des mœurs, la bonne foi, l'affabilité, la clémence, l'application à ses devoirs, la miséricorde, ont je ne sais quoi de tranquille et d'uni, qui ne donne rien aux spectateurs. Les merveilles de la foi n'ont pas le même privilège que les illusions des sens. Ce qui sert de spectacle à Dieu et aux Anges, paroît à peine

digne de l'attention des hommes. On diroit que pour mourir avec honneur, il faut avoir su être autre chose qu'homme de bien. La solennité des éloges veut presque être soutenue par le faste du héros qu'on loue; et il semble que l'orateur n'a jamais plus besoin d'art, que lorsqu'il n'a qu'à louer la vérité et la justice.

Telle est la prudence du siècle, je le sais: mais viens-je ici pour donner du poids aux coutumes d'Égypte, durant la solennité même de l'immolation de l'Agneau? viens-je par un discours profane suspendre l'attention des ministres gravement assemblés autour de l'autel et appliqués au sacrifice, ou aider leur recueillement avec la parole évangélique? viens-je mêler aux chants lugubres de la triste Sion les cantiques de Babylone? viens-je, en un mot, honorer mon ministère, édifier votre piété, ou respecter vos erreurs et dégrader l'honneur du sacerdoce? Ah! ce n'est pas ici un de ces préludes artificieux, où l'orateur semble acheter le droit d'être tout profane, en promettant d'abord qu'il ne dira rien que de saint, et où l'on ne voit de chrétien, que des précautions pour ne l'être pas. Rien de ce qui va s'éteindre au tombeau, ne brillera dans cet éloge funèbre.

Ce ne sera pas même une histoire inconnue. Ce que vous avez vu, entendu, et touché presque de vos mains, ce sera

ce que nous annoncerons. Je parle d'un pasteur qui n'a jamais perdu son troupeau de vue. L'intégrité de ses mœurs, l'application aux fonctions de son ministère, la profusion de ses trésors, qui vont faire le sujet de cet éloge, ont mille fois servi de matières aux vôtres: et s'il étoit permis au peuple affligé qui m'écoute, de le dire ici à ma place, il diroit comme moi, que sa vie fut toujours réglée par la loi: *Ambulavit pes meus iter rectum à juventute mea*; que son autorité fut toujours utile à l'Eglise: *Zelatus sum bonum*; et que ses richesses furent toujours prodiguées aux pauvres: *Et venter meus conturbatus est*. Représentons-le donc comme un homme juste et irréprochable, comme un pontife fidèle, et comme un père charitable.

C'est l'éloge que je consacre à la mémoire de MESSIRE HENRI DE VILLARS, ARCHEVÊQUE ET COMTE DE VIENNE, PRIMAT DES PRIMATS. Esprit-Saint, mettez dans ma bouche cette parole efficace, ce glaive à deux tranchans, qui en faisant le discernement des pensées du Juste, aille faire de douloureuses séparations dans le cœur du pécheur, et qui n'élève ce pieux et lugubre monument à la religion, que sur les débris de l'idole du monde.

PREMIÈRE PARTIE.

L'INNOCENCE des mœurs, je le sais, n'est pas toujours le fruit de la piété des ancêtres, ni des secours de l'éducation. Il y a des enfans de colère, des cœurs si profondément gâtés, qu'on les voit déjà méditer l'iniquité parmi les leçons de vertus qu'ils reçoivent de leurs pères, et qui ne trouvant autour d'eux que des objets saints, savent s'en former de criminels de leur propre fonds.

Je sais que la sagesse vient d'en-haut et descend du Père des lumières; qu'elle ne se recueille pas sur la terre comme la succession d'un père foible et mortel, et que la piété est le don d'un Esprit qui souffle où il veut, et non pas le fruit d'une chair qui ne sert de rien. (*Sap. 9. 10.*)

Cependant il faut avouer que l'ordre de notre naissance donne presque le premier branle à celui de nos destinées; qu'avec le sang qui nous fait ce que nous sommes, nos pères font d'ordinaire passer jusqu'à nous les impressions de ce qu'ils ont été, et que dans les semences de vie que nous tenons d'eux, nous trouvons des ascendans secrets qui nous font vivre comme eux. Lorsque la racine est sainte, dit l'Apôtre, les branches le sont aussi; et il est mal-aisé que d'une masse pure et brillante, on ne tire que des portions viles et flétries.

(Rom. II. 16.) N'en cherchons pas des exemples hors de l'histoire de l'homme juste que nous louons. Sorti d'une famille où la probité, l'honneur, et je ne sais quelle élévation d'ame coulent avec le sang, où la sagesse semble avoir fait une éternelle alliance avec le nom, où l'éclat et la vertu paroissent presque de la même date, où les exemples qui la règlent sont aussi anciens que les titres qui l'embellissent; sorti, dis-je, d'une famille où le Dieu d'Israël avoit depuis long-temps établi sa demeure, il en recueilloit toutes les bénédictions.

Un père, dont la mémoire ne mourra jamais, lui fit priser les voies du Seigneur par ses instructions, et les lui montra par ses exemples. Effrayé de la déplorable vanité des personnes de son rang, qui croiroient dégrader leurs ancêtres, s'ils s'appliquoient eux-mêmes à leur former une postérité digne d'eux; qui regardant comme des soins roturiers le soin de l'éducation, sans laquelle se souille et s'épaissit la noblesse du sang; confient à des mains étrangères le soin de cultiver des vertus domestiques; mettent à prix la destinée de leurs enfans; et pour se trop souvenir de leurs grandeurs, laissent après eux des successeurs qui ne s'en souviennent pas assez: effrayé, dis-je, de ce désordre, il l'évita; et le Seigneur bénissant ses soins, il ébaucha, sans le savoir, à la France,

un ministre sage et illustre dans les cours étrangères, distingué dans la nôtre, né pour ménager l'esprit des rois et la fortune des royaumes, habile à ramener à l'utilité de la patrie et à la gloire de son prince, les humeurs et les intérêts divers des peuples voisins; et le pieux prélat qui fait le triste sujet de cette cérémonie, dont la vie brille d'autant plus aux yeux de la foi, qu'elle est toute ensevelie dans l'obscurité des fonctions du sacerdoce.

Aussi, les amusemens de son enfance ne furent que des essais de vertu. Incapable encore de connoître la créature, il levoit déjà ses mains pures vers le Créateur. Il apprit à consacrer son cœur au Seigneur dans un âge où à peine a-t-on un cœur pour soi-même; et la piété, qui toujours est le fruit tardif de la grâce, n'attendit pas jusques ici la raison.

Qu'attendez-vous, Messieurs, de ces heureuses prémices? Le ciel qui brille le matin, n'annoncerait-il, selon la parole évangélique, que des brouillards et des tempêtes? Le temple qu'une main habile a élevé avec tant de lenteur et de précaution, ne faudra-t-il que trois jours pour le détruire; et à peine sorti des mains de Samuel, suffira-t-il à cet autre oint du Seigneur, comme à Saül, de s'être trouvé une fois parmi les fureurs et les vains transports des prophètes du siècle, pour deve-

nir furieux et prophétiser avec eux ? De si belles espérances ne donneroient-elles qu'un sort commun, qu'une jeunesse emportée qui compte les crimes parmi les bienséances de l'âge, et qui ne laisse guères qu'aux passions le soin de régler ses plaisirs ; qu'une maturité ambitieuse qui ne connoit point d'autre honneur que le secret de s'en attirer ; qu'une vieillesse endurcie, qui dans le débris d'un corps usé et à demi-mort, nourrit des passions encore toutes vivantes ; qui au lieu de soupiner sur les iniquités qu'elle s'est permises, ne soupire qu'après le souvenir des plaisirs qu'elle ne peut plus se permettre ; et qui de sa vie passée, ne regrette rien sinon qu'elle soit passée ?

Ah ! si je n'avois que ces mystères d'iniquité à vous annoncer au milieu des mystères saints ; si, comme autrefois Samuel envers Saül, (*I. Reg. 15. 30.*) il falloit honorer l'oint du Seigneur devant le peuple, plutôt pour épargner à son rang la honte de ses faiblesses que pour édifier notre piété par le souvenir de ses vertus, je me serois contenté d'accorder en secret des larmes à une mort qui me fut sensible, sans donner ici à sa mémoire des éloges qui ne lui seroient pas glorieux. Loin de venir interrompre le sacrifice terrible, pour faire revivre le souvenir de ses actions, moi-même je l'aurois offert au Très-Haut, pour obtenir que le souvenir en fût effacé

du livre éternel : et toute chère que me sera toujours sa mémoire, j'aurois satisfait à ma reconnoissance, sans manquer à mon ministère.

Mais la religion défend-elle de sonder un cœur qu'elle occupa tout entier ? Grâces au Seigneur, je ne craindrai point de l'exposer à vos yeux ; et je n'aurai pas besoin pour vous le faire estimer, de vous le faire méconnoître ; et pour sauver la gloire de cet autre David de la honte d'une obscure mort, il ne faudra pas comme Michol le dérober aux yeux, et ne substituer que son fantôme à sa place. (*I. Reg. 19. 13.*)

Quelle fut sa retenue en un âge où, pour être vertueux et régulier, il suffit presque d'empêcher que le vice ne nuise, et savoir bien choisir ses débauches !

Quel fond de candeur, d'affabilité, de modération, dans un rang où mille intérêts secrets enveloppent le cœur, où le poids des affaires et les bienséances de la dignité, altèrent l'humeur, ou la déconcertent, et où l'on est d'autant plus vif sur les injures, qu'on se voit toujours investi d'hommages !

Quelle noble simplicité dans un siècle où l'art des raffinemens a passé jusqu'au peuple ; où tout est confondu, et par sa misère et par sa vanité ; et où à peine tranquilles possesseurs d'une portion de l'héritage de nos pères, frappés de cala-

mités inouïes dans leur temps, nous inventons des plaisirs qui leur furent encore plus inouïs !

Vous qui vites couler ses premiers jours, sages vieillards d'Israël, qui témoins de la première gloire de ce temple, venez honorer ici ses ruines de vos larmes, sans pouvoir être consolé par l'espérance d'un nouveau, rien de profane en souilla-t-il jamais la sainteté ? Fallut-il excuser les égaremens de son cœur sur la fatalité de l'âge ; envelopper des désordres présens dans l'espoir d'une régularité à venir ; chercher dans quelque trait de bon naturel des présages douteux de vertus ; attendre du dégoût seul de l'iniquité le goût du don céleste ; et de la violence du mal, en faire presque le seul présage de guérison ?

Son ame fut un lieu de paix dans un temps où toutes les passions frémissent à l'entour ; et comme ces trois jeunes princes juifs, il vécut parmi les délices des Babyloniens sans toucher aux viandes, et sans s'enivrer du vin de Babylone. (*Dan. 2. 8.*)

L'usage et les réflexions qui enveloppent l'ame, et font qu'elle ne se montre plus que par règle, et changent en art le commerce de la société, aidèrent la droiture et la candeur de la sienne.

Il n'étoit pas de ces hommes enfoncés et impénétrables, sur le cœur de qui un

voile fatal est toujours tiré ; qui s'attirent, en se cachant, le respect des peuples ; que l'on ne révere tant, que parce qu'on ne les a jamais vus ; et qui, comme ces antres qu'une vaine religion consacra jadis, n'ont rien de vénérable que leur obscurité. Déguisemens artificieux de la prudence du siècle ! vaine science des enfans d'Adam ! coupable trafic de mensonge et de vérité ! je n'aurai pas besoin aujourd'hui, pour m'accommoder à mon sujet, de vous donner ici des titres spécieux, et qui ne sont dûs qu'à la sagesse de la croix, et à la simplicité chrétienne.

Je loue un homme juste et droit, simple dans le mal, et prudent pour le bien ; un homme dont ce siècle malin n'étoit pas digne, une de ces ames faites pour le siècle de nos pères, où la bonne foi étoit encore une vertu, où une noble ingénuité tenoit lieu d'art et de finesse, où dans les plaisirs innocens d'une douce société, le plus loyal étoit toujours le plus habile ; où l'art des précautions étoit inutile, parce que l'art de se contrefaire n'étoit pas encore inventé ; et où toute la science du monde se réduisoit à ignorer les lois et les usages du nôtre.

Ici, je sens que mon discours s'anime ; je me représente notre prélat avec cet air affable et serein, toujours accessible, toujours accueillant, mettant, pour ainsi dire, sa personne et sa dignité à toutes

les heures, ne retenant de son rang que le privilège de pouvoir être importuné : je me le représente, et pourrois-je le dire sans réveiller votre douleur ? je me le représente au milieu de vos familles, enveloppé dans une aimable obscurité, goûtant avec vous les douceurs d'une vie privée, familiarisant l'épiscopat avec les Fidèles, et ne se faisant pas une vaine bienséance de se rendre invisible, et de jouir tout seul d'une dignité qui n'a été établie que pour les autres.

Falloit-il, pour pénétrer jusques à lui, acheter par des lenteurs éternelles une audience d'un moment, et par mille pénibles formalités, des refus encore plus pénibles ? Quelle barrière y eut-il jamais entre lui et nous, que celle du respect et de la discrétion ? Le vîmes-nous jamais affecter ces momens sacrés de solitude inventés pour ménager le rang, ou pour honorer la paresse ? Sa maison ressembloit-elle à ces maisons d'orgueil et de faste, où ceux que les affaires y attirent, pensent presque plus aux moyens d'aborder leur juge, qu'à lui exposer leur droit et leur justice ; où dans un silence profond et avec un respect qui approche du culte, on attend que la divinité se montre ; où mille malheureux souffrent moins de leur misère que de leur ennui ; et où, comme autrefois dans la piscine de Jérusalem, après avoir attendu long-temps, cet autre

Ange du Seigneur paroît enfin, et guérit à peine un malade ? (*Joan. 5. 4.*)

La contagion des dignités et de la grandeur, ne lui forma pas cet œil superbe, et ce cœur insatiable d'honneurs dont parle le prophète. (*Ps. 100. 5.*) Content de mériter nos hommages, il ne sut pas les exiger ; disons plus, il ne sut pas les souffrir : on auroit dit que ces respectueuses déférences qui délassent si agréablement des soins de l'autorité, faisoient la plus pénible fatigue de la sienne. Bien éloigné de ces petites délicatesses qu'on remarque en la plupart des grands, auprès de qui un simple oubli est un crime qu'à peine mille soins et de longues assiduités peuvent expier ; vaines idoles, qu'on ne peut aborder qu'en rampant, qu'on ne peut servir qu'avec solennité, qu'on ne peut toucher qu'avec religion, et qui, comme l'arche d'Israël, vous frapperoient de mort, si pour trop penser même à les secourir, vous n'aviez pas assez pensé à les respecter.

Mais quelque chose de plus grand et de plus digne de la religion s'offre ici à moi. On peut, il est vrai, se refuser aux hommages par ostentation, et pour en paroître plus digne : la modération, je le sais assez, souvent n'est que le sceau de l'orgueil : la vanité qui se montre n'est ni la plus habile, ni la plus à craindre ; et celui qui s'em-

presse pour se faire honorer , ne sait pas encore l'art d'être vain.

Mais n'être touché ni des honneurs, ni des outrages ; s'être rendu familier ce point difficile de la loi, le pardon des offenses ; ne distinguer même ses ennemis que par les grâces qu'on leur accorde ; être armé de la verge pour punir les murmures , et ne s'en servir comme Moïse, que pour tirer l'eau même des pierres en faveur des murmureurs , c'est ce que la vanité ne sauroit bien contrefaire, ni la religion assez louer. Oui, Messieurs, nul de nous ne l'ignore ; on auroit dit que le seul secret, pour se le rendre favorable, étoit de l'avoir offensé. Les traits les plus piquans n'alloient, ce semble, jusques dans son cœur, que pour y ménager une place à ceux qui les avoient lancés ; et comme ce lion mystérieux, dont il est parlé dans l'histoire de Samson, il suffisoit presque de l'avoir déchiré, pour trouver dans sa bouche le miel de la douceur et la rosée des grâces. Puissiez-vous en ce jour de douleur être du moins touchés de cet exemple, vous qui croyez que ne pas perdre vos ennemis, c'est leur pardonner ; et qui bornez la loi qui vous ordonne d'aimer, à ne haïr qu'avec mesure ! Passons à l'usage qu'il a fait de son autorité, et représentons-le comme un pontife fidèle.

SECONDE PARTIE.

DIEU ne nous a pas donné, disoit autrefois saint Paul, parlant pour tout le corps de l'épiscopat, un esprit de faiblesse, mais un esprit de force et d'amour : *Sed spiritum virtutis et dilectionis.* (II. Tim. 1. 7.)

Qu'est-ce en effet, mes Frères, qu'un évêque si peu soigneux de faire revivre la grâce de l'imposition, s'il a éteint cet esprit ; ou si ayant franchi par une ambitieuse intrusion, cette haie sacrée qui sépare le sanctuaire, il ne l'a jamais reçu ? Hélas ! faut-il le dire ici ? c'est un arbre deux fois mort et déraciné, et qui occupe le plus bel endroit d'une terre sacrée : (Ep. Jud. v. 12.) c'est un roseau que le vent agite, et sur qui cependant, comme sur une colonne sainte, repose tout l'édifice de la maison du Seigneur : (Luc. 7. 24.) c'est une nuée destinée, comme autrefois, à faire paroître la gloire du Seigneur dans le temple, et qui nous la dérobe par sa noirceur : c'est un astre errant, qui destiné à nous garder parmi les obscurités des sens et de la foi, ne peut cependant que nous écarter de la route : c'est un serpent d'airain élevé pour guérir nos blessures, et qui placé dans le temple, nous devient une occasion d'idolâtrie et de mort : (4. Reg. 18. 4.) et pour tout recueil-

lire en un mot, c'est un mystère d'iniquité inconnu presque à ces siècles heureux qui nous ont précédés, dont la foi alarmée respecte encore la profondeur, et qui ne sera révélée que dans son temps. (2. *Thess.* 2. 7.)

Né, pour ainsi dire, dans le sein de l'épiscopat, et trouvant à côté de ses ancêtres une si longue succession de sages pontifes, notre pieux prélat en recueillit tout l'esprit avec le nom. Déjà depuis plus d'un siècle, étoient assis sur le trône sacré de ce saint temple des prélats de son sang : la souveraine sacrificature étoit presque devenue l'héritage de sa tribu ; et par un privilège nouveau au sacerdoce de Melchisédech, elle étoit transmise selon les lois d'une succession charnelle, sans s'y transmettre selon les lois de la chair et du sang. Mais que ne puis-je passer rapidement sur cet endroit de mon discours ! Nos pères élevés à respecter ce nom, nous avoient élevés au même respect ; nos vieillards voisins presque de ces temps heureux, où commencèrent à gouverner l'Eglise les pontifes de cette maison, en racontaient avec allégresse, au milieu de leur famille, l'histoire à leurs neveux, et les marquoient chacun par leur propre caractère : nous-mêmes accoutumés à vivre sous de si paisibles lois, promettions à ceux qui viendroient après nous le même avantage. Trop cruelle Italie ! pourquoi

vites-vous couper le fil d'une si longue suite de pontifes ? et pourquoi, en nous ôtant par une mort prématurée l'espoir d'un successeur, nous ôtâtes-vous la seule ressource qui nous restoit, dans la perte que nous venons de faire ?

Mais hélas ! suis-je destiné à rouvrir aujourd'hui toutes les plaies de la famille ? et faut-il pour vous rappeler la glorieuse succession des prélats qu'elle vous a fournis, vous faire souvenir à ses yeux que vous n'en devez plus attendre ? Épargnons à l'illustre fille qui m'écoute, le souvenir encore trop cher d'un frère dont la mort lui causa tant de larmes ; et pour la consoler sur le triste accident qui nous assemble ici, ne faisons pas revenir ses malheurs passés.

L'épiscopat est un ministère de force et de fermeté. Il faut que, retranché dans le droit sacré du sacerdoce, l'évêque soit hors d'atteinte aux traits de l'ambition, aux surprises de la bienséance, à la rapidité de l'usage ; qu'il approche l'innocence de nos mœurs, des lois et de la discipline de nos pères ; qu'il sache ramener les abus à leur origine ; et, que comme l'arche d'Israël au milieu du Jourdain, il fasse remonter les eaux vers leur source, et ne s'y laisse pas entraîner soi-même. (*Jos.* 3. 16.)

Ne croyez pas, Messieurs, que sur ces traits primitifs de l'épiscopat, je vienne

ici, pour faire honneur à mon sujet, vous former à loisir un de ces portraits originaux, où tout se sent de la plus pure antiquité, et que l'on ne trouve si beaux, que parce qu'ils ne ressemblent à personne. Malheur à moi, si je faisais d'une cérémonie de religion un vain jeu d'éloquence; et si par des louanges excessives, aidant les Fidèles à se persuader qu'on leur surfait la vérité dans la chaire évangélique, je les accoutumois à en rabattre!

J'aime mieux vous faire souvenir que dans un siècle où la charité est refroidie, où les devoirs de l'épiscopat sont ou réduits par l'usage, ou bornés par la puissance séculière, ou adoucis par le dérèglement des Fidèles, c'est presque faire le bien que de le souhaiter; et que si le prélat que je loue n'a pu remonter jusques à la source, et ramener ces premiers âges de l'épiscopat, il ne s'est du moins pas laissé aller aux foiblesses et aux relâchemens du nôtre.

Appelé à l'agence dans ces temps périlleux, où l'autorité du gouvernement mal affermie, ne laissoit espérer aux droits de l'Eglise qu'une foible protection, il ne fit paroître ni moins de zèle, ni moins de fermeté. Je le dirai ici à la gloire éternelle de la piété du grand Turenne, nom si honorable à la France, si cher à nos troupes, si redoutable encore aux enne-

mis: je ne craindrai pas de rappeler quel fut pour l'erreur de ses ancêtres, un attachement si glorieux à la vérité qu'il embrassa depuis. Ce grand homme encore dans le parti de l'hérésie, entreprit de lui bâtir un temple dans une de ses terres; et comme un autre Michas il voulut avoir auprès de la maison de ses pères ses dieux, son lévite, et tout l'appareil superstitieux de son culte. (*Judic. 17. 5.*) Il n'y avoit point alors de roi en Israël, comme le dit l'Ecriture, du temps de ce Juif, et chacun étoit à soi-même sa loi et son juge.

Qu'attendez-vous ici du ministère de notre agent? Une criminelle complaisance toujours prête à se faire des amis, et non pas des richesses d'iniquité, selon le mot de l'Evangile, mais des plus sacrées dépouilles du sanctuaire? une timide dissimulation, qui honore sa lâcheté de tout le mérite de la prudence? une foible résistance qui paroît d'abord, mais seulement pour pouvoir se dire à soi-même qu'elle a paru? En vain mille intérêts secrets sollicitent l'agrément de l'agent; il s'oppose au nom du clergé, trop zélé sacrificateur du temple de Sion, pour souffrir que sous son ministère, les hauts lieux se multiplient dans Israël. Heureux d'avoir vu depuis, pendant les jours de son sacerdoce, la piété d'un autre Ezéchias, s'employer à les détruire, ôter du milieu de

Juda les dieux étrangers , et obliger les peuples à venir tous adorer à Jérusalem ! (*IV. Reg. 18. 22.*) Mais ce n'est là qu'un premier essai de sa droiture.

Sacrés prélats de nos Gaules , combien de fois le vîtes-vous dans vos assemblées ignorer l'art nouveau de se taire ; redonner à l'épiscopat sa première liberté ; n'envisager sa fortune qu'à travers son devoir ; être le Gamaliel de l'assemblée des princes des prêtres , et savoir opiner dans des conjonctures , où il ne falloit savoir que consentir ? Que ne puis-je ici publier sur les toits ce qui s'est passé dans le secret ! Vous verriez des instances éludées , des espérances méprisées , les intérêts de la chair et du sang oubliés ; l'autorité souveraine ramenée aux intentions du souverain , et une droiture inflexible dans un siècle où toute la fermeté semble se réduire à ne pas se ménager soi-même des occasions de lâcheté. Mais ce sont là de ces traits qu'on ne peut montrer qu'en éloignement ; de ces merveilles destinées à l'obscurité , et qui nous révélant des maux secrets , doivent , comme les figures d'or des plaies des Philistins , demeurer cachées dans l'arche. Avec quelle constance le vimes-nous négliger un repos si cher à l'épiscopat , pour rendre à son autorité ses premières bornes , y rejoindre les titres sacrés et inaliénables , que l'ignorance ou la superstition des siècles passés en avoit dé-

tachés ; soutenir contre une puissante et célèbre abbaye , les plus anciens droits du sacerdoce ; arracher des mains étrangères les dépouilles de son épiscopat ; rétablir le premier pasteur , chef des pasteurs subalternes ; rejeter un traité pernicieux , et ne vouloir pas vendre une paix qui laissoit la division dans le sanctuaire ; en un mot , ne pas souffrir , comme Salomon , que le corps de Jésus-Christ fût divisé entre deux Eglises , et faire déclarer la seule et véritable mère , celle qui ne vouloit point de partage.

Les égards , la bienséance même du sang et de l'amitié lui surprirent-ils jamais de ces grâces qui minent la force des lois , et s'élèvent sur leurs débris , dessèchent peu à peu cette sève précieuse qui anime encore le tronc ; achèvent d'épuiser ces esprits primitifs d'ordre et de régularité , qui à travers tant de siècles , ne sont arrivés jusques à nous , que foibles et presque défailans ; donnent par une officieuse cruauté le dernier coup à la discipline mourante ; et comme cet Amalécite échappé de la déroute de Saül (*II. Reg. 1. 10.*) font rendre le dernier soupir à la puissance et à la majesté d'Israël , sous prétexte d'avoir égard à ses maux ? Ah ! il ne resserra jamais tant les bornes de son autorité , que lorsqu'il fallut l'employer pour ceux qui lui étoient chers : sa main retenoit les grâces que le cœur avoit trop

de penchant d'accorder; et on auroit dit que le droit de tout obtenir de lui, étoit un titre pour en être presque toujours refusé. Donnez, Seigneur, à vos ministres cet esprit de force et de circonspection : ne souffrez pas que votre héritage devienne la proie des nations et l'opprobre de ceux qui vous haïssent.

Ce fonds de droiture et d'intégrité prenoit sa source dans l'amour qu'il eut toujours pour l'Eglise. Quelle mesure ne prit-il pas pour la remettre à Jésus-Christ, pure et belle, et lui faire perdre les taches et les rides, que l'ignorance des siècles passés et la licence du nôtre y avoient laissées? Quelles étoient les ruines de ce temple, lorsque nous y vîmes entrer notre nouveau pontife! Ah! ici s'offrent à moi des spectacles bien divers. Je vois la fille de Sion, enveloppée de sa honte et de son ignominie, souffrant que l'ennemi porte une main téméraire sur tout ce qu'elle a de plus précieux, et devenue presque toute semblable aux filles de Tyr : je la vois sortir comme l'aurore du sein de ces ténèbres, rentrer peu à peu dans son éclat, et reprendre le soin de sa gloire : je la vois sous des images si différentes, et je me trouve également embarrassé, et par ce que je dois dire et par ce que je dois taire.

Oui, Messieurs, vous le savez, les malheurs du temps et les dissensions civiles, la

la licence et le crédit de l'erreur avoient presque éteint la foi de nos Gaules, et confondu les droits et la discipline de nos églises. Celle-ci, moins heureuse que la terre de Gessen, ne fut pas à couvert des plaies communes : (*Exod. 9 26.*) l'Ange exterminateur y passa. Les traces de la colère divine furent long-temps empreintes sur nous, et malgré tout ce qu'avoient fait ses prédécesseurs, le prélat que nous pleurons, y trouva encore beaucoup à faire.

La première marque d'amour qu'il donna à la nouvelle Jérusalem, à cette épouse descendue du ciel, fut de ne la jamais perdre de vue. (*Apoc. 21. 2.*) Oracles éternels des livres saints, lois vénérables de nos pères, vœux si ardens et si anciens de toute l'Eglise sur la résidence des pasteurs, il vous connut, il vous respecta. En vain les services d'un illustre frère, le mérite et le crédit d'un neveu, qui vole si rapidement à la gloire et aux honneurs, lui laissent entrevoir des espérances toujours fatales à l'honneur du sacerdoce; en vain le monarque lui-même, si jaloux d'ailleurs de ce devoir de l'épiscopat, lui reproche qu'on le voit rarement à la cour : cette pompe de l'Egypte ne l'éblouit pas; et ce sage vieillard, comme autrefois le vieillard Jacob présenté à Pharaon, (*Genes. 46. 10.*) et si honorablement accueilli, ne rougit pas de se déclarer pas-

Oraisons funèbres,

* B

teur devant ce prince, pour être moins de temps à sa cour, et avoir le droit de se retirer plutôt de la terre de Gessen. Exemple trop beau pour un siècle où l'épiscopat ne sert presque plus de décoration aux palais des rois, où les cours semblent être devenues des diocèses communs; où les sentinelles de Jérusalem et les trompettes du temple, ne voient et ne parlent plus qu'avec des yeux et des bouches étrangères, et où l'on voit souvent les princes de la tribu de Lévi, indignes dépositaires de l'arche, l'imposer comme les Philistins sur des épaules viles, et la laisser errer à l'aventure.

L'ignorance et le dérèglement des clercs défiguroient la beauté de l'Eglise : c'étoit une noire vapeur, qui du sanctuaire alloit se répandre dans le reste du temple, et en ternissoit l'or et l'éclat. Quels furent ses soins pour la dissiper ! Vous l'apprendrez à la postérité, édifice sacré, qui hors des murs de cette ville, renfermez les sources précieuses où se puisent à loisir la doctrine et la vérité; qui de votre sein voyez couler les esprits de sacerdoce et d'Apostolat, répandus dans nos villes et dans nos campagnes; qui fûtes le pieux fruit et le plus cher objet de ses empressemens : vous l'apprendrez à la postérité; et en faisant passer jusques à nos neveux l'amour qu'il eut pour l'Eglise, vous ferez passer jusques à eux le tendre respect et

la reconnoissance que vous conservez pour sa mémoire.

Aussi, instruit du précepte de l'Apôtre; (*I. Tim. 5. 11.*) avec quelle circonspection imposait-il les mains, et donna-t-il des dispensateurs à l'héritage de Jésus-Christ? Que ne le pouvez-vous dire ici à ma place, sages coopérateurs de son épiscopat! Déchargé sur vos soins de cette partie pénible de son ministère, il écouta, je le sais, vos avis respectueux avec bonté, les suivit avec religion, les prévint même avec sagesse; et, comme Samuel dans la maison d'Isaï, il ne fit attention ni aux droits de la naissance, ni aux vaines distinctions de la chair, quand il fallut répandre l'onction sainte, et donner des princes à Israël. (*I. Reg. 16. 7.*)

Moi-même, et je dois le dire ici, dussé-je réveiller ma douleur, en rappelant le doux souvenir de ses entretiens et de ses bontés; oui, moi-même je l'ai vu avec cet air de candeur et de sincérité, qui peignoit sur son visage les sentimens de son cœur; je l'ai vu gémir sur la funeste négligence de ces prélats, qui sans discernement et à toutes les heures du jour reçoivent des ouvriers, et les font passer du marché même à la vigne, revêtant promptement d'un habit d'innocence et de dignité d'autres enfans prodigues, qui d'ordinaire n'apportent pour toutes dispositions à un état saint et pénible, que l'impuissance.

de fournir plus long-temps à leurs crimes , ou l'esprit d'un sort plus heureux dans la maison du Père de famille.

S'il s'applique à éloigner du sanctuaire ces vases de honte et de rebut , avec quelle distinction et quel empressement y plaça-t-il les vases d'honneur et d'élite ! Ses yeux , comme ceux du prophète , étoient ouverts pour aller discerner les dispensateurs fidèles jusques dans les terres étrangères , et les faire asseoir avec lui. (*Ps.* 100. 6.) Vils et odieux au siècle par un destin inévitable à la piété , lui furent-ils jamais moins chers ? En proie aux traits des méchans et aux calomnies des hommes , ne leur fit-il pas comme un sacré rempart de toute son autorité ? Sur les traces de l'Évêque de nos ames , Jésus-Christ ne sut-il pas justifier le zèle de ses disciples contre les reproches des Pharisiens ; et rendre , comme le pontife Achimélech , (*I. Reg.* 21. 9.) le glaive sacré à ceux qui n'étoient persécutés que pour s'en être servis peut-être trop glorieusement contre les Philistins.

Ah ! si je pouvois ici vous représenter cette tendresse pour les pasteurs vigilans , changée en indignation contre les infidèles ! si je pouvois raconter là-dessus et ses entreprises et ses desirs , et le louer également sur ce qu'il a fait , et sur ce qu'il auroit voulu faire ! Mais qu'un voile éternel couvra ces mystères de honte et

d'ignominie ; ne touchons pas aux oints du Seigneur ; respectons ce qu'ils avilissent ; et que leurs vices nous soient en quelque sorte aussi sacrés que leurs personnes.

Puisse seulement la révolution fatale des temps , à qui tout cède , respecter aussi un jour les traces encore vives de son amour pour l'Eglise ! Puissent les siècles à venir dater de son épiscopat la renaissance de la foi , de la doctrine , de la piété ; et dire de lui : Il retrancha des abus , ou autorisés par la licence , ou consacrés par la superstition : il rétablit des lois , ou négligées par le relâchement , ou éteintes par la coutume ; il rendit au culte extérieur la bienséance et la majesté , la dignité aux ministres , et l'honneur au ministère : sous lui furent distribuées avec précaution les grâces des Sacremens , et reçues avec fruit : sous lui s'élevèrent dans nos villes ces asiles publics , ou contre l'indigence , ou contre le crime : sous lui une nouvelle lumière commença de luire à ceux qui étoient assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort ; des terres presque inconnues ouïrent la parole de vie ; on fit dans nos campagnes des courses apostoliques ; les pauvres furent évangélisés ; et au fond de leurs demeures champêtres , vivant au gré d'un instinct brutal et à peine encore hommes , ils connurent enfin le Dieu de leurs pères , et l'espérance commune des Chrétiens. Tel fut l'usage

qu'il fit de son autorité ; il ne reste plus qu'à vous le représenter comme un père tendre et charitable.

T R O I S I È M E P A R T I E .

QUELLE autre religion que celle des Chrétiens avoit jamais ouï parler d'une vertu qui souffre de tous les maux d'autrui, qui n'est pas fastueuse, et qui, attentive aux calamités étrangères, s'oublie volontiers soi-même ? *Omnia suffert, non est ambitiosa, non querit quæ sua sunt* : (1. Cor. 13. 5. 7.) c'est le caractère de la charité ; disons mieux : c'est celui du charitable prélat que je loue.

Persuadé que les pasteurs ne sont que les dépositaires des biens, comme de la foi de l'Église, avec quelle religion les dispensa-t-il ! Que seroit-ce en effet, Messieurs, que de détourner à des ouvrages profanes les richesses du sanctuaire ? Ce seroit changer en germe de péché le fruit sacré de la pénitence de nos pères : trouver dans les vœux innocens des premiers Fidèles, de quoi former peut-être avec succès des vœux criminels ; insulter la pauvreté évangélique, avec le patrimoine des pauvres ; en un mot, faire servir Dieu à l'iniquité. Les mains du Très-Haut, vous le savez, avoient formé à notre charitable prélat un de ces cœurs tendres et miséricordieux, qui souffre de toute leur pros-

périté à la vue des infortunes d'autrui. Et ce n'étoit pas ici une de ces sensibilités de caprice, qui n'ouvrent le cœur à certains maux que pour le fermer à tous les autres ; qui veulent choisir les misères, et qui, en nous rendant trop prudemment charitables, nous rendent pieusement cruels. Sa charité fut universelle ; et il ne mit jamais d'autre différence entre les malheureux, que celle que mettoit entre eux leur misère même.

Quel tendre spectacle s'ouvre encore à mes yeux ! Ici la veuve, couverte de deuil et d'amertume sous un toit pauvre et dépourvu, jette en soupirant de tristes regards sur des enfans que la faim presse ; et hors d'espoir de tout secours, elle va, comme celle d'Elie, soulager leur indigence de ce qui lui reste, et mourir ensuite avec eux, quand par un nouveau prodige, elle voit tout-à-coup sa substance multipliée, et ses tristes jours consolés. Ici des vierges consacrées au Seigneur, lèvent au fond de leurs retraites, des mains pures au ciel, et offrent pour lui une innocence qu'elles ne doivent qu'à ses largesses. Le citoyen, qui sous les dehors encore spécieux, cache une profonde misère, privé du confident charitable de sa honte et de ses besoins, cherche les ténèbres pour leur confier son affliction, et comme Joseph, il s'éloigne, pour verser des larmes, de ceux qui, trompés encore par les appa-

rences, s'adressent à lui pour avoir du pain, de peur de passer pour leur frère.

Mais dans quel détail immense vais-je m'engager ! Ici, des vases de honte, des victimes de la lubricité publique trouvent un asile, et doivent à ses libéralités, ou le désir de la vertu, ou du moins l'impuissance du crime; vous le savez, ministres pieux qui veillez sur une œuvre si sainte. Ici s'élèvent ou subsistent par ses soins ces lieux sacrés, destinés à recevoir la mendicité errante, ou à soulager la misère affligée : ici, un rayon de lumière perce l'horreur des cachots, et va faire sentir à cet infortuné qu'il y a encore de l'humanité sur la terre : ici des ouvriers apostoliques, saintement occupés à parcourir nos campagnes, et à distribuer aux petits le lait de la doctrine, répandent en son nom et la rosée du ciel, et les bénédictions de la terre; et par un innocent artifice, en soulageant les misères du corps, se frayent un chemin jusqu'à celles du cœur : ici, par les soins de cet autre Jacob, les grains de l'Égypte viennent consoler la stérilité de la terre de Canaan; et sa charité toujours ingénieuse, va chercher jusques chez un peuple étranger, des ressources à la calamité de son peuple.

Entrailles cruelles, qui mettez à profit les misères publiques, qui appréciez les larmes et l'indigence de votre frère, et qui ne lui tendez la main que pour achever de

ficieusement de le dépouiller, écoutez ce que dit l'Esprit-Saint : (*Job.* 20. 23.) Quand vous serez rassasié, vous vous sentirez déchiré; votre félicité sera elle-même votre supplice, et le Seigneur fera pleuvoir sur vous la vengeance et la fureur.

Mais que ne puis-je recueillir ici les fruits infinis de sa miséricorde, et dans les calamités qui nous affligent, ou réveiller votre langueur, ou édifier votre zèle par l'histoire de ses largesses ! que ne puis-je rappeler ses tendres sollicitudes sur les besoins de son peuple ! J'ai vu mille fois ses entrailles s'ouvrir au récit des misères publiques : une sainte tristesse se répandoit sur son visage ; des paroles de douleur et de charité sortoient de sa bouche ; et touché de pitié, comme Jésus-Christ, sur une multitude affamée, on le voyoit, comme lui, lever les yeux au ciel, et multiplier presque ses trésors afin de la rassasier.

Je ne vous dirai donc pas qu'il fut l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux ; qu'il jeta sur l'orphelin des regards précieux, et qu'il consola le cœur de la veuve ; que comme cet homme instruit dans le royaume des cieux, il tira de son trésor l'ancien et le nouveau ; qu'il sortoit toujours de sa personne une vertu bienfaisante qui soulageoit toutes les misères ; qu'il coula toujours de son palais, comme d'un autre lieu d'innocence, une source sacrée qui alloit

inonder la terre; que la honte fut toujours moins ingénieuse à lui cacher les malheureux, que sa charité à les découvrir; et qu'on eût dit que de tendres pressentimens venoient lui annoncer les besoins les plus secrets.

Car ne vous représentez pas ici un de ces zélés fastueux, qui n'aiment, pour ainsi dire, à placer leur argent que sur le public; qui révèlent avec art la honte de leurs frères, moins pour leur attirer du secours, que pour pouvoir dire qu'ils les ont secourus; qui, sous prétexte d'édifier les spectateurs, se donnent eux-mêmes pieusement en spectacle; qui n'ont des yeux que pour les misères d'éclat; et qui, comme les foibles disciples sur la mer, lorsque Jésus-Christ se présente à eux pendant les ténèbres, s'écrient que c'est un fantôme, et ne veulent pas le reconnoître. (*Matth. 14. 26.*) Œil invisible du Père céleste, vous fûtes le seul témoin des secrètes effusions de sa charité. Que d'œuvres de lumière n'a-t-il pas ensevelies dans de pieuses ténèbres? Ne crut-il pas, ô mon Dieu! que ses œuvres saintes flétries presque par les regards étrangers, n'étoient plus si dignes des vôtres; et qu'afin qu'elles allassent effacer ses iniquités de votre souvenir, il falloit qu'elles fussent elles-mêmes effacées du souvenir des hommes? Il n'eut jamais de confident là-dessus: la charité s'étoit dressé dans son cœur une

manière de sanctuaire, où le pontife seul avoit le droit d'entrer: et sa mort même n'a pas pu, comme celle de Jésus-Christ, déchirer le voile qui déroboit à nos yeux ces pieux mystères!

Ah! si je pouvois du moins pénétrer dans le secret des familles, là je trouverois l'innocence prête à enfoncer, et préservée du naufrage; ici, l'iniquité devenue plus rare, parce qu'elle n'étoit plus si nécessaire. Mais que vais-je faire, Messieurs? Ah! je ne respecte pas assez ces sacrées ténèbres: il me semble que ses chères cendres en souffrent; il me semble que ses os arides se raniment en m'écoutant; que ce visage où étoit peinte autrefois la douceur, se couvre d'une modeste indignation; et que du fond de ce triste mausolée: Epargne, me dit-il, cette inquiétude au repos de mon tombeau; et ne viens pas fouiller jusques dans mes cendres pour y découvrir les ardeurs secrètes de mon amour destinées à l'obscurité, jusqu'au jour de la manifestation de Jésus-Christ.

Et ne croyez pas, Messieurs, que, comme tant d'autres, il n'employât au soulagement des malheureux que les restes inutiles de son luxe ou de ses plaisirs, et que ses aumônes ne fussent que les débris de ses passions. Il sut honorer le Seigneur de sa substance; la frugalité de sa table, la modestie de son train, si recommandée aux prélats par les lois de l'Eglise, furent

les fonds d'où il tira les trésors des pauvres ; et sa diminution , pour parler avec l'Apôtre , fut la richesse des peuples.

Quelle simplicité dans son palais ! elle nous rappeloit ces temps heureux où l'épiscopat entouré de sa seule dignité, savoit encore s'attirer le respect des Fidèles ; où le faste n'étoit pas devenu une bienséance à un ministère d'humilité ; où l'éminence du caractère étoit une raison de modération , et non pas un prétexte de luxe ; où toute la gloire de la fille du roi étoit encore au dedans , et où le peuple de Dieu n'avoit pour pontifes, que des Aarons revêtus de justice et de sainteté. Quel détachement de la chair et du sang ! Etoit-ce de ces pasteurs cruels qui nourrissent l'ambition et la vanité de leurs proches , du sang et de la substance des pauvres ; qui font servir les trésors du sanctuaire à des décorations profanes ; qui érigent des idoles des débris de l'autel ; et par un renversement honteux, enrichissent l'Egypte des dépouilles mêmes du tabernacle ! Ah ! il employa ces pieuses richesses à couvrir la nudité, et non pas à parer la vanité ; à rassasier la faim, et non pas à flatter la volupté ; à étancher la soif, et non pas à irriter la cupidité ; et le seul vice qu'on lui peut reprocher là-dessus, c'est peut-être d'avoir poussé trop loin cette vertu.

Prêtre éternel ! prince des pasteurs ! divin apôtre de notre foi et de notre con-

fession ! Jésus-Christ ! que me reste-t-il ici, qu'à vous demander pour cette Eglise affligée un pontife comme lui, innocent, séparé des pécheurs, attentif à offrir des dons et des sacrifices pour les péchés, appliqué à tout ce qui regarde votre culte, plus élevé que les cieus, et qui sache compatir aux infirmités de son peuple ? Ah ! permettriez-vous qu'une Eglise dont la naissance est celle du Christianisme dans les Gaules, élevée presque sur le fondement des Apôtres et des premiers prophètes, gouvernée par une si glorieuse succession de saints pasteurs, et tant de fois illustrée de tout leur sang ; si pure dans ses lois, si vénérable dans son culte, si illustre par ses droits, devint l'héritage d'un dispensateur infidèle ; et qu'une si chère portion de votre troupeau fût la proie d'un loup ravissant ?

Pieux prélat ! si dans le sein d'Abraham, (car , ô mon Dieu, sans sonder ici la profondeur de vos conseils, auriez-vous pu fermer votre sein éternel à celui qui vous ouvrit toujours le sien en la personne de vos serviteurs affligés ?) si, dis-je, dans le sein d'Abraham, ame charitable, vous jouissez déjà du fruit immortel de tant d'œuvres de vie ; si vous moissonnez les bénédictions que vous avez semées ici-bas, jetez sur les tendres gémissemens de cette triste Sion, quelques regards favorables : soyez toujours son Epoux invisi-

ble; que les liens sacrés qui vous ont uni avec elle, ne périssent jamais; choisissez-lui vous-même dans les trésors éternels un pontife fidèle; et que les soins de sa gloire aillent encore vous toucher et troubler presque votre repos jusques dans le sein de la félicité.

Mais pourquoi vous le représenter jouissant de l'immortalité, avant que de vous l'avoir représenté dans le sein même de la mort? Prétends-je amuser votre affliction? Rappelons, puisqu'il le faut, ce triste spectacle. L'innocence de ses mœurs, la fidélité aux devoirs de son ministère, la profusion de ses trésors; cette piété tendre et constante, cette foi vive et simple; le sacrifice redoutable qu'il offrit si souvent, et toujours avec tant de recueillement et de frayeur; le bain sacré de la pénitence, où il venoit régulièrement, avec tant de douleur et d'humilité, laver les souillures de son ame; ces momens précieux qu'il déroboit ou à ses occupations, ou à son repos, pour se nourrir des vérités du salut par des lectures édifiantes; en un mot, le souvenir de sa vie doit nous rassurer sur le souvenir de sa mort.

Oui, Messieurs, la main du Seigneur s'étendit sur lui, et elle le frappa; mais si légèrement, qu'à peine parut-il qu'elle l'eût touché. C'étoit, ce semble, pour tromper notre douleur: le coup fut presque tout invisible; l'histoire du songe de

Daniel s'accomplit une seconde fois, et nous vîmes une pierre légère détachée des montagnes éternelles, venir heurter faiblement contre une des jambes de cette statue précieuse, dont la structure sembloit nous promettre une si longue durée, et la réduire d'abord en poudre. La légèreté du mal, l'heureux tempérament du malade, les conjectures de l'art, tout endormit notre frayeur. Un neveu que le choix glorieux du prince et les besoins de l'Etat avoient fait passer du Rhin en Italie, séduit par les mêmes apparences, le laisse dans le lit de sa douleur, et part pour la cour, où le rappeloit la reconnoissance et le devoir. Mais les tristes circonstances de cet adieu, les tendres embrassemens du vieillard affligé, furent comme les lugubres précautions d'une tendresse mourante, et d'une séparation plus cruelle. Bientôt après en effet, le jour du Seigneur arrivé, un mortel assoupissement vint nous annoncer le sommeil de la mort: des présages de trépas couvrirent son visage; son arrêt y parut écrit, et l'affreuse mort jusques-là cachée dans son sein, se laissa presque voir à découvert.

A ce bruit fatal, une frayeur universelle se répand: les prêtres du Seigneur montent à l'autel; on cherche dans le sacrifice de la mort de Jésus-Christ une source de vie pour le pontife mourant; la victime adorable est exposée à la douleur

publique; les citoyens en foule remplissent nos temples, et environnent les autels: les pauvres, au milieu de nos places publiques, les mains levées au ciel, redemandent par leurs gémissemens le père qu'ils sont sur le point de perdre: des vierges sacrées gémissent tout bas dans le sanctuaire; et tristes témoins de la douleur et de la soumission chrétienne d'une abbesse à qui de tendres nœuds rendent cette séparation si cruelle, elles répandent leurs cœurs aux pieds des autels, mêlent leurs soupirs et leurs vœux, les font monter jusqu'aux pieds du trône de l'Agneau qu'elles doivent un jour suivre, et par ce tendre spectacle, vont presque arracher des mains de l'Éternel le glaive fatal qui doit trancher des jours si précieux. Mais les fléaux, comme les dons de Dieu, sont sans repentir, et son heure, ou plutôt la nôtre, étoit venue. On a donc recours aux derniers remèdes de l'Eglise: et à leur aspect, l'assoupissement cesse, sa foi se réveille, ses yeux s'ouvrent pour voir son Sauveur; il demande non-seulement à manger sa chair, mais encore à boire son sang; et veut sur le point de sa mort, comme son Maître, s'enivrer de ce vin précieux, dont il ne devoit plus boire que dans le royaume du Père céleste. (*Matth. 26. 29.*)

Pendant le mal gagne: une famille désolée fond en larmes autour du lit: un

ami sage et fidèle tâche en vain de s'attirer encore la dernière consolation de quelques paroles mourantes, et l'exhorte à disposer de sa maison terrestre. Un frein éternel avoit déjà été mis sur sa langue, et on ne tiroit plus de lui qu'une réponse de mort. Mais encore, les pauvres que vous avez tant aimés, lui dit-il, vent-ils donc tout perdre avec vous? Votre palais retentit de leurs plaintes; quelles ressources voulez-vous leur laisser après votre mort? Que vois-je ici, mes Frères? Ah! la charité ne meurt jamais. A ces mots cette ame miséricordieuse se réveille toute entière pour faire un dernier effort: ses yeux que la mort avoit déjà fermés, se rouvrent pour jeter encore, ce semble, quelques regards favorables sur les malheureux: ses mains défaillantes, depuis si long-temps accoutumées à de saintes profusions, vont serrer tendrement les mains de cet illustre ami, comme pour se plaindre qu'elles n'étoient plus propres à ces charitables offices. Une vie étrangère paroît animer ce corps mourant; il se tourmente, il s'agite; mille fois il s'essaye de redire ses anciens et pieux desseins; mais ces paroles de charité qu'il forme dans le cœur, viennent expirer sur sa langue froide et immobile, et se changent en profonds soupirs. Que se passoit-il alors dans cette ame, ô mon Dieu? Quelles saintes inquiétudes! quels tendres

gémissemens ! quels nouveaux transports ! quels brûlans désirs ! Ce feu sacré n'acheva-t-il pas de consumer les restes de ses foiblesses ? et ne parut-elle pas sans tache à vos yeux , lorsque détachée de sa demeure terrestre par les efforts mêmes et les agitations de la charité , elle alla se présenter devant votre tribunal redoutable ?

Que vous dirai-je ici , mes Frères ? qu'ainsi dispaeroit tout-à-coup la figure du monde ; qu'ainsi s'évanouit l'enchantement des sens ; qu'ainsi vient se briser au tombeau le fantôme qui nous joue ; que les plus beaux jours de la vie ne sont que des portions de notre mort : que la fleur de l'âge se flétrit ; que les plaisirs nous lassent par leur vide , ou nous échappent par leur excès ; que la gloire n'est qu'un nom qui se fait cependant acheter de tout notre repos ; que la pompe et l'éclat ne sont que des décorations de théâtre ; que les honneurs ne sont que des titres pour nos tombeaux ; que les plus belles espérances ne sont que de douces erreurs ; que les mouvemens les plus éclatans sont comme les agitations de ces feux nocturnes , qui paroissent et se replongent à l'instant dans d'éternelles ténèbres ; en un mot , qu'il n'est rien de solide dans cette vie , que les mesures que l'on prend pour l'autre : vous dirai-je tout cela ? Mais qui ne le dit en ces jours de deuil et d'amertume ?

Qui fut jamais plus fécond sur les abus du monde , que le monde même ? Au milieu des plaisirs on nous voit discourir sur leur fragilité : nous insultons le monde en l'adorant. Aussi quel fruit recueillons-nous de ces stériles réflexions ? Quelques projets éloignés de changement , qui ne font que nous calmer sur nos désordres présens ; et contens d'avoir connu nos plaies , nous en sommes , ce semble , plus tranquillement malades.

Reprenez donc les chants lugubres que j'ai interrompus , triste Sion , et gémissiez sur les cendres de l'Epoux sacré qui vous a été enlevé : remontez à l'autel , prêtres du Seigneur ; et si un reste de fragilité , si quelques négligences dans les devoirs infinis d'un pénible ministère , arrêtoient encore le prince des prêtres que nous pleurons , dans cet endroit mystérieux du temple où achevoient de se purifier les ministres , ah ! disposez l'appareil du sacrifice ; mettez entre les mains de ce pieux pontife le sang de l'Agneau , afin qu'il puisse entrer dans le sanctuaire éternel , et se présenter avec confiance devant la face du Roi de gloire.

Ainsi soit-il.

ORAI SON
FUNÈBRE
DE MESSIRE DE VILLEROY,
ARCHEVÊQUE DE LYON,

Sacerdos magnus qui prævaluit amplificare civitatem, qui adeptus est gloriam in conversatione gentis, et ingressum domûs et atrii amplificavit.

C'est ici un pontife illustre qui a su augmenter le bonheur et la puissance de la ville, qui s'est acquis de la gloire au milieu de sa nation, et qui a été honoré par les fonctions de son ministère, dans la maison du Seigneur et dans l'enceinte du Temple. Au Chap. 50 de l'Ecclésiastique, vers. 5.

A INSI, pour consoler Israël de la mort du grand-prêtre Simon, un auteur inspiré d'en-haut immortalisoit jadis, par des louanges nobles et divines, la mémoire de ce pontife, et cherchoit dans le souvenir de ses vertus, une triste ressource à la douleur de sa perte. D'abord, le plaçant parmi ces hommes pleins de gloire, qui rendent les peuples heureux par la solidité

de leur sagesse ; qui ont été riches en grands talens, et dont le nom vivra dans la succession de tous les siècles, il va puiser dans la nature mille images vives et brillantes, et célèbre avec cet air de majesté, où l'esprit humain ne peut atteindre, les plus glorieuses circonstances de son histoire. Ici, dans des temps de trouble et de confusion, on le voit, ainsi que l'étoile du matin au milieu des nuages, briller, suivre toujours sa course, et montrer même de loin les sentiers de la justice et de l'obéissance, à ceux qui, attirés par de fausses lueurs, s'étoient jetés dans les voies glissantes et ténébreuses de la rébellion et de l'injustice.

Egalement attentif à régler les différends du peuple et des principaux d'Israël, c'est un trait de feu vif et perçant, qui va jusques dans le cœur faire en un instant le discernement délicat de la passion et de l'équité.

Enfin, se répandant lui-même tout entier sur les besoins publics ; usant, pour le salut et la sûreté de Juda, jusques aux restes mourans d'une vie infirme et défaillante, c'est un doux parfum qui, pendant les jours de l'été, exhale au loin son odeur bienfaisante, s'évapore et s'éteint à force de se communiquer.

De là l'Auteur sacré rappelant des spectacles plus saints et plus augustes, le présente au milieu des enfans d'Aaron,

appliqué aux fonctions redoutables du sacerdoce, présentant au Seigneur une oblation pure devant toute l'assemblée d'Israël, étendant sa main pour offrir le sang de la vigne, soutenant la maison du Seigneur, et affermissant les fondemens du temple ; en un mot, ayant soin de son peuple, le délivrant de la perdition, et faisant couler sur lui, par des canaux purs et fidèles, les grâces des Sacremens, et les eaux sacrées de la doctrine.

Quand vous dictiez à cet homme inspiré des expressions si divines, oserai-je le demander ici, Esprit - Saint, quelles furent vos vues ? Prétendîtes-vous raconter, ou prédire ? Consoliez-vous la synagogue sur la mort de ce fameux pontife ; ou promettiez-vous à l'Eglise la vie de MESSIRE CAMILLE DE NEUVILLE DE VILLEROY ; ARCHEVÊQUE ET COMTE DE LYON, COMMANDEUR DES ORDRES DU ROI, dont nous venons aujourd'hui pleurer la perte ?

En effet, Messieurs, avoit-on jamais vu dans le même homme tant d'attachement aux intérêts du prince, et tant d'attention à l'utilité des particuliers ; tant d'application aux besoins de l'Etat, et tant de vigilance sur le détail des familles ; tant d'égards pour la noblesse, et tant de bonté pour le peuple ; tant de respect pour les droits de la royauté, et tant de zèle pour ceux du sacerdoce ; tant de part aux sollicitudes du siècle, et tant de goût

pour les choses du Ciel ; tant de grandeur, avec tant de modération ; tant de périls, avec tant d'innocence ?

Vous le savez, illustres citoyens de cette ville affligée ; et le magnifique appareil de cette triste cérémonie, où il semble que l'excès de votre douleur ne trouve plus d'adoucissement que dans un excès de reconnaissance, fait assez connoître que vous croyez devoir à la conduite et à la piété de ce grand homme, les richesses de la terre et celles du ciel, puisque vous les jetez avec tant de profusion sur le pompeux tombeau que vous lui avez élevé dans ce temple.

Ah ! que ne pouvez-vous donc parler ici à ma place, vous qui chargés des affaires publiques, trouviez dans une seule de ses réponses ces expédiens heureux, qui ne sont d'ordinaire le fruit que de longues réflexions et de cruelles perplexités ! vous qui, l'établissant arbitre de vos différends particuliers, l'entendiez avec confiance décider sur les intérêts de votre honneur ou de votre fortune : toujours contents de ses arrêts, lors même que vous étiez mécontents de votre sort ! vous, qui malheureux sans avoir la triste consolation d'oser vous plaindre, alliez verser dans son sein votre honte et votre misère, et le trouvant toujours également discret et charitable, en sortiez rassurés sur votre honneur, et soulagés de votre indigence !

vous enfin, ministres du Seigneur, zélés confidens de son amour pour l'Eglise, qui assemblés autour de lui, comme les esprits célestes autour du trône de l'Ancien des jours, (*Heb. 1. 14.*) en étiez si souvent envoyés pour aller exercer votre ministère en faveur de ceux qui doivent être les héritiers du salut; que ne pouvez-vous parler ici à ma place! Mais ce lugubre silence, cette profonde consternation, cet air de tristesse et d'étonnement répandu sur vos visages, n'en disent-ils pas assez? Faut-il donc que j'en sois en ce jour le triste interprète, et que je vienne justifier par un éloge public, une douleur et des larmes publiques.

Souffrez plutôt que je prenne dans une cérémonie de mort de quoi confondre toutes les illusions de la vie, et que je vous redise avec cette noble simplicité qui sied si bien aux vérités du salut: *Au reste, mes Frères, ce que l'homme aura semé il le recueillera; (Gal. 6. 8.) usez de ce monde comme n'en usant pas; (I. Cor. 7. 31.) c'est une figure qui passe; c'est une maison bâtie sur le sable mouvant, qui sera demain le jouet des vents et de l'orage. (Matth. 7. 26. 27.)*

Je sais quelle est toujours dans ces touchantes cérémonies la prescription de la vanité contre la piété chrétienne; je sais que loin de laisser périr la mémoire de l'impie, comme un son qui se dissipe dans

les

les airs, on lui rend les mêmes honneurs qu'à celle du Juste: je sais qu'une bouche sacrée, qui ne doit plus s'ouvrir que pour annoncer avec le prophète les merveilles du Seigneur, y vient souvent raconter les ouvrages de l'homme: je sais que du plus humiliant objet que nous propose la foi, on en fait un spectacle de faste et de vaine gloire; qu'on vient recueillir même sur de viles cendres, des esprits de grandeur et d'élévation; qu'on mêle à la pensée du tombeau, à qui la grâce doit tant de conquêtes, le souvenir de mille évènements profanes, qui peut-être ont valu à l'enfer un riche butin; et que le démon semble enfin avoir trouvé le secret de triompher comme Jésus-Christ, de la mort même: je le sais. Mais je sais aussi, Seigneur, que vous perdrez les lèvres trompeuses, et la langue qui parle avec orgueil: (*Ps. 11. 4.*) je sais ce que je dois à la parole évangélique que j'annonce; à la majesté du temple, où réside la gloire du Dieu très-haut; à la sainte horreur du sanctuaire, où le Pontife éternel est toujours vivant afin d'intercéder pour nous; à l'appareil du sacrifice terrible que je suspends; à la présence du pontife sacré qui va vous l'offrir, et dont je dois respecter le recueillement; à la piété des Fidèles qui m'écoutent; et surtout à la mémoire du grand prélat à qui je viens rendre ce devoir de religion. Je le sais; et vous ne permet-

Oraisons funèbres.

* C

trez pas, Seigneur, que je trahisse lâchement là-dessus les plus vives lumières de votre grâce.

Donnons donc à une cérémonie si chrétienne un air et un tour de Chrétien : ne louons ni des vices glorieux, ni des vertus que la foi met au nombre des vices : laissons là cet art profane qui, selon les besoins, éloigne, approche, saisit avec affectation, ou laisse échapper avec adresse des faits douteux et délicats : en un mot, sanctifions dans cet éloge funèbre les qualités que le siècle admire, par celles que la religion doit louer. Mélon saintement le monde avec Jésus-Christ, et découvrons dans notre illustre archevêque de grands talens et de grandes vertus : considérons-le comme un grand homme né pour le bien de l'Etat; et comme un grand évêque établi pour l'utilité de l'Eglise. Il sut ménager les intérêts du prince et les intérêts du peuple; c'est l'usage qu'il fit de ses talens : il sut veiller sur lui-même en se rendant utile à l'Eglise; c'est à quoi se réduisirent ses vertus. C'est-à-dire, il fut un pontife illustre qui a su augmenter le bonheur et la puissance de la ville; qui s'est acquis de la gloire au milieu de sa nation, et qui a été honoré par les fonctions de son ministère, dans la maison du Seigneur et dans l'enceinte du temple. C'est tout ce que je me propose dans cet éloge.

PREMIÈRE PARTIE.

A quoi se réduisent ces vastes talens qui nous élèvent si flatteusement sur le reste des hommes, et qui sont comme un caractère de souveraineté naturelle, imprimé des mains de Dieu sur certaines ames, si la grâce de Jésus-Christ, toujours attentive à ramener au Père des lumières tous les dons qui sont sortis de son sein, n'en fait elle-même la destination, et n'en règle l'usage, n'en redresse les vûes, n'en corrige les dissipations, n'en marque les routes, n'en sanctifie les écueils? car, Messieurs, je le répète, n'attendez pas ici un éloge païen, mais une instruction chrétienne. Je me souviens que je loue un oint du Seigneur, et non pas un héros du siècle. Eh! le monde est assez ingénieux à se séduire, sans que nous lui aidions encore nous-mêmes, ministres du Seigneur, dans un lieu destiné à le détromper.

Quel rang occupent-elles donc dans la morale des Chrétiens, ces qualités éclatantes, lorsque la foi n'en règle pas l'usage? Ce sont des dons de Dieu qui nous éloignent de lui; des ressources de salut qui facilitent notre perte; des lumières étendues qui nous aveuglent sur les objets que la foi nous met comme sous l'œil; des distinctions de la nature qui nous con-

fondent dans la multitude des méchans , des penchans d'immortalité que nous usons après des ombres qui périssent ; des semences de vérité que nous étouffons par les sollicitudes du siècle ; des attentes de grâce que la cupidité remplit ; des amusemens brillans qui nous font perdre de vue notre unique affaire ; un art de se damner avec un peu plus de contrainte et de solennité ; des fleurs enfin , qui le matin brillent , et sèchent le soir sur le tombeau : terme fatal , où tout aboutit ; abîme éternel , où tout va se perdre ; écueil inévitable , où après plus ou moins d'agitations , vient enfin se briser le fantôme qui nous joue , et que nous croyons si solide. Mais éloignons pour un moment ces tristes idées ; et cherchons dans l'histoire de notre prélat , des motifs solides d'une consolation chrétienne.

Je dis dans son histoire , Messieurs , car n'attendez pas que j'en sorte pour remonter jusqu'à celle de ses ancêtres. A quoi bon entasser ici des noms antiques ; réunir des titres pompeux ; rassembler des alliances augustes ; rapprocher une longue suite de siècles passés ; et dans une cérémonie destinée à nous faire ouvrir les yeux sur le néant des grandeurs présentes , donner une manière de réalité à celles qui ne sont plus ? Je le pourrois ; et la gloire de l'illustre maison de Villeroy embelliroit , sans doute , cet endroit de mon

discours : mais je parle d'un pontife établi selon l'ordre de Melchisédech ; et vous savez que les livres saints , où nous lisons l'éloge de ce roi de Salem , affectent de ne pas faire entrer dans les louanges d'un prêtre du Très-Haut , la gloire des ancêtres , ni la vanité des généalogies.

La capitale de l'Univers , Rome fut le lieu que la Providence choisit , pour donner à son peuple MESSIRE CAMILLE DE NEUVILLE. Il semble que cette grande ame , qui devoit un jour réunir dans sa personne , la science de régir les peuples , et celle de les sanctifier , soutenir le trône d'une main et l'autel de l'autre , dispenser les mystères de l'Etat et ceux de l'Eglise , ne pouvoit devoir sa naissance qu'à cette ville si célèbre , où l'autorité de l'Empire et du sacerdoce se trouve réunie dans la même personne.

Aussi , l'éducation qui d'ordinaire dans les autres hommes embellit ou cultive un fonds encore brut ou ingrat , ne fit que développer les richesses du sien. On lui trouva de la maturité dans un âge où à peine est-il permis d'avoir de la raison ; et dans les amusemens mêmes de son enfance , on découvrit presque les ébauches de ses grandes qualités : semblable à ce grain évangélique , qui dans sa mystérieuse petitesse , laissoit entrevoir ces espérances d'accroissement qui devoient l'élever sur les plus hautes plantes , et dont les bran-

ches sacrées devoient même un jour servir d'asile aux oiseaux du ciel. (*Matth.* 13. 31. 32.)

Au lieu que les méchants, dit le prophète, se détournent de la droite voie dès le sein de leur mère, il rendit ses passions dociles à la raison, en un temps où les égaremens du cœur entrent, pour ainsi dire, dans les bienséances de l'âge; (*Ps.* 57. 4.) et comme ce pieux roi d'Israël, il se joua dans sa jeunesse avec les lions, ainsi qu'on se joue avec les agneaux les plus doux et les plus traitables. (*Eccli.* 47. 3.)

Dans les éloges qu'on entreprend, de la plupart des hommes extraordinaires, on est obligé de tirer le rideau sur les premières années de leur vie; on laisse dans un sage oublier un temps où ils se sont oubliés eux-mêmes; on ne leur donne ni enfance ni jeunesse; on ne commence leur histoire, que par où l'on peut commencer leur éloge; et l'on voit l'orateur habile produire tout-à-coup son héros sur le théâtre du monde, à peu près comme Dieu y produisit Adam, je veux dire, dans la perfection de l'âge et de la raison.

En effet, qu'est-ce que la jeunesse des personnes d'un certain rang? C'est une saison périlleuse, où les passions ne sont pas encore gênées par les bienséances de la grandeur, et où elles sont facilitées par son autorité: c'est une conjoncture fatale, où le vice n'a rien de difficile ni de

honteux; où le plaisir est autorisé par l'usage; l'usage soutenu par des exemples qui tiennent lieu de loi; les exemples facilités par la puissance; et la puissance mise en œuvre par les emportemens de l'âge, par toute la vivacité du cœur. Seigneur, à qui seul appartient la force ou la sagesse, votre grâce a-t-elle des attraits assez puissans, votre conseil éternel des ressources assez heureuses, pour préserver une ame au milieu de tant de périls? Vous le pouvez, Seigneur; mais qu'il est rare que vous usiez de cette puissance?

Tel fut le privilège de notre archevêque. Mais sur quoi arrêtai-je votre attention? Il semble que j'ai à louer des talens ordinaires; et je ne m'aperçois pas que ce qui ailleurs seroit un sujet important d'éloge, n'est ici qu'un amusement.

Exposons tout-à-coup ce grand homme à la tête de la province, veillant aux intérêts et à la gloire du prince; présidant à la fortune et au repos des peuples; toujours occupé, et toujours au-dessus de ses occupations, se faisant un vrai soulagement de son devoir, et se faisant un devoir du soulagement de son peuple; si pénétrant, qu'il ne lui falloit pour décider, que le temps qu'il faut pour entendre; si éclairé, que ses décisions paroissent toujours dictées par la sagesse même; sûr de l'avenir, attentif au présent, habile à prendre des mesures sur le passé; d'un

esprit vif, facile, insinuant; d'un jugement vaste, élevé, fécond; d'un cœur droit, noble, bienfaisant; toujours au-dessus de ses dignités et de sa grandeur; toujours à portée de la misère et de l'infortune; ami sincère, maître généreux, père commun.

Ici, qu'une piété craintive et peu instruite ne désavoue pas en secret les louanges que je lui donne. Je respecte votre pieuse délicatesse, ames zélées qui m'entendez. Je sais avec l'Apôtre, que tout pontife n'est choisi d'entre les hommes, que pour s'appliquer à ce qui regarde le culte de Dieu; (*Hebr. 1.*) qu'il ne faut pas introduire dans le repos sacré du sanctuaire, le tumulte des occupations séculières; que ceux qui, comme dit le prophète, vont placer leur bouche jusques dans le ciel, ne doivent plus laisser ramper leur langue sur la terre; (*Ps. 72. 9.*) et qu'enfin le monde entier n'est pas digne d'occuper des mains destinées à offrir des dons et des sacrifices. Vérités saintes! vous ne m'êtes pas étrangères; et je ne viens pas ici détruire ce qu'un emploi sacré m'oblige d'édifier tous les jours ailleurs.

Mais l'Eglise est-elle donc si peu intéressée à la prospérité des princes, à la sûreté des Etats, à la tranquillité des peuples, à l'observance des lois, qu'elle en regarde le soin comme un soin profane? La royauté n'est-elle pas le soutien du sa-

cerdoce? et travailler à l'agrandissement d'un roi très-chrétien, n'est-ce pas préparer des triomphes à Jésus-Christ? Le pontife de la loi, souvent au sortir du tribunal, d'où il venoit de prononcer sur la fortune et sur les biens des enfans d'Israël, ne montoit-il pas à l'autel, pour leur attirer des biens invisibles et une fortune plus durable? Samuël n'étoit-il pas également l'interprète des droits du roi et des volontés du Seigneur envers le peuple? Saints évêques des premiers temps, ne jouissiez-vous pas de cette double autorité? et l'application à terminer les différends des Fidèles, ne faisoit-elle pas une portion considérable de votre charge pastorale?

Pourquoi donc, lorsque sous un prince qui fait entrer l'Eglise en commerce de ses victoires, et en partage avec elle le fruit, il se trouve certaines ames en qui la Providence a versé ces dons rares et excellens, nécessaires pour ménager les intérêts des rois et la conduite des royaumes; pourquoi, dis-je, ne pourroient-elles pas se partager entre les soins du sacerdoce et ceux de la royauté? Or, Messieurs, ces dons rares et excellens, où parurent-ils jamais avec plus d'éclat, que dans le prélat dont nous pleurons la perte?

Je ne vous dirai pas ici qu'il avoit reçu du Ciel un de ces génies heureux, qui trouvent dans leur propre fonds, ce que

l'étude et l'expérience ne sauroient guère remplacer quand on ne l'a pas ; qu'il étoit né instruit sur l'art périlleux de gouverner les peuples ; que de tous les mystères de la sagesse des hommes , il n'ignora que ceux qu'il n'eut pas voulu suivre ; et que comme cet habile conducteur du peuple Juif, il sut dès sa jeunesse tous les secrets de la science des Egyptiens. (*Act. 7. 22.*) Je n'ajouterai pas que les affaires n'eurent jamais rien d'obscur qu'il n'éclaircît, rien de douteux qu'il ne décidât, rien de difficile qu'il n'aplanit, rien de délicat qu'il ne ménageât, rien de périlleux qu'il ne franchît, rien de pénible qu'il ne dévorât ; que les plus vastes l'étoient moins que son esprit ; et que partagé entre mille soins, il fut toujours tout entier à chacun. Ce n'est pas là une imagination qui se joue, et qui substitue à la véritable idée des choses, un fantôme de sa façon ; il n'est personne ici qui d'abord n'ait reconnu que le portrait que je viens de faire, c'est lui : cependant ce n'est pas à quoi je m'arrête.

Persuadé que les talens les plus distingués sont inutiles ou dangereux, lorsque le devoir n'en règle pas l'usage, quel fut son attachement pour la personne du monarque ! Que ne puis-je rappeler ici ces temps fâcheux, où la minorité du prince, l'ambition des grands, les intérêts des ministres, et je ne sais quelle fureur de

révolte et de changement qui saisit en certains siècles l'esprit des peuples, firent éprouver tour-à-tour à la France, toutes les calamités des dissensions domestiques ! Que ne puis-je rapprocher surtout ce moment fatal, où la capitale du royaume à la tête de la révolte, la Bourgogne et la Guienne déjà séduites, le Dauphiné prêt à les suivre, et n'attendant plus que l'exemple de cette province, notre illustre défunt, sollicité de toutes parts, décida presque par sa fermeté, de la fortune du monarque et de celle de la monarchie !

Mais faut-il, pour vous représenter le calme et la tranquillité dont la province fut redevable à ses soins, mêler dans une cérémonie instituée pour honorer le paisible sommeil des Justes, les images affreuses de la guerre et de la rebellion répandues partout ? Faut-il, pour vous exposer tout le mérite de sa fidélité, faire revivre le souvenir de tant de chûtes déplorables, qui pensèrent traîner après soi celles de tout l'Etat ? Faut-il, pour le louer sur des espérances méprisées, sur des offres rejetées, insulter aux cendres de ceux qui le sollicitèrent de se déclarer contre son devoir, et faire d'un éloge particulier, une invective publique ? Ah ! que plutôt cette gloire descende avec lui dans le tombeau ! (*Ps. 48. 18.*) Je trouve bien dans les livres saints qu'on doit proposer les vertus du Juste mort, pour condam-

ner les vices des pécheurs qui vivent, mais non pas pour flétrir la mémoire de ceux qui ne sont plus. (*Sap.* 4. 16.)

Dans ces fatales révolutions, c'est une conjoncture bien délicate de se trouver pourvu de toutes les qualités qui rendent habile au gouvernement. On est tenté d'entrer sans aveu, dans les affaires publiques : on aime encore mieux se rendre nécessaire à l'assemblée des méchants, que d'être inutile au parti des gens de bien. Sous prétexte de chercher à son mérite des moyens de paroître, on procure à son ambition des occasions de crime et de déshonneur ; et souvent on abandonne son devoir sans autre intérêt, que celui de n'avoir pu le remplir avec assez d'éclat et de dignité. Des talens aussi vastes que ceux de notre prélat, ne devoient guère se borner aux soins d'une province ; mais voyant d'un œil tranquille l'abondance et la gloire des injustes sortir de leur iniquité même, il fut toujours content de sa fortune, parce que la cour le fut toujours de ses services.

De ses services, Messieurs ? Ne donnons point ici dans les excès d'une mauvaise éloquence : parlons sans art ; nous ne risquons rien. Quelle suite glorieuse et constante de soins et de fatigues soutenues pendant plus de cinquante ans pour les intérêts de son prince ! Vigilant, rien n'échappoit à la force de son esprit ; in-

trépide, rien n'ébranloit la fermeté de son cœur ; infatigable, rien ne pouvoit abatre la foiblesse de son corps. Combien de fois par des avis donnés à-propos, a-t-il ou corrigé des abus désespérés, ou prévenu des malheurs inévitables, ou procuré des biens qu'on n'osoit se promettre ! Tandis que dans les autres provinces l'hérésie attend des coups pour expirer, et qu'il faut tailler ces pierres spirituelles pour les faire entrer dans l'édifice sacré de l'Eglise, notre sage prélat emploie-t-il pour les ramener d'autre force que celle de ses raisons ? et comme Salomon, ne le voit-on pas bâtir un temple à la vérité, sans employer le fer, ni sans donner un coup de marteau ? Combien de fois l'a-t-on vu pendant les désordres de l'Etat respecté même des rebelles, aller, à travers leurs armées, porter aux pieds du trône le tribut de sa constance et de sa fidélité ?

Vous le savez, Messieurs, injures de l'air, incommodités des saisons, infirmités de l'âge, vivacité des douleurs, danger des maux présents, crainte des maux à venir, ce n'étoient plus pour lui des obstacles. Ecoutez, ames toutes livrées à vos sens, et pour qui la seule absence du plaisir est un vrai supplice : du lit même de sa douleur il en fit un nouveau tribunal, d'où on le vit avec un esprit tranquille et serein, régler les besoins de la

province et les intérêts de la cour. Et bien différent de ces dieux dont parle le prophète, qui avoient des yeux et ne voyoient pas, des pieds et ne marchoient pas, des mains et ne s'en servoient pas, ah ! il avoit perdu par ses longues et continuelles fatigues, l'usage des yeux, et il voyoit encore tout ; des pieds, et il voloit partout où l'appeloit le service du prince ; des mains, et il donnoit le branle et le mouvement à tout. Quelles étoient là-dessus vos justes frayeurs et vos respectueuses remontrances, vous que d'heureux engagements attachoient depuis long-temps à sa personne et à son service ? Redites tout ce que votre amour pour lui et pour la province, vous faisoit alors dire de plus tendre et de plus touchant, tout ce que son zèle pour le prince lui faisoit répondre de plus ferme et de plus généreux.

Mais ne le vîmes-nous pas ces jours passés, au bruit d'une émeute populaire, recueillir les restes précieux de son ame défaillante ; ramasser, si je l'ose dire, les débris d'un corps tout usé ; trouver dans la vivacité de son zèle de quoi ranimer ses forces mourantes ; s'arracher comme Moïse à la tranquillité de sa montagne, et venir rétablir la paix parmi le peuple, en y rétablissant comme lui l'abondance ? Oui, Messieurs, aux premières nouvelles du tumulte, les soins de la santé si chers à la vieillesse, ne l'arrêtent plus ; il part,

il vole, il paroît, tout se calme : quel est cet homme à qui les vents et la mer font gloire d'obéir ? Mais où m'emporte tout-à-coup l'ordre de ma matière ? Ah ! je touche presque au moment fatal qui nous l'enleva ; et en vous rappelant une action glorieuse, je ne m'aperçois pas que c'est la dernière de sa vie, et peut-être la cause funeste de sa mort. Ne hâtons pas un si triste spectacle.

La France a vu sur la scène, presque dans tous les siècles, de ces hommes capables, nés pour ménager les intérêts des princes, et faire mouvoir les ressorts infinis d'un Etat : mais, hélas ! souvent chargés de la haine comme des affaires publiques, on les a regardés pendant leur vie plutôt comme des instrumens de la colère du Seigneur, que comme des ministres de la puissance du prince ; et ils sont morts avec la triste consolation d'avoir eu assez de mérite pour déplaire à tout un royaume. C'est que le même zèle qui nous attache au prince, nous endurecit souvent envers le public : c'est que le même crédit qui nous rend nécessaires au reste des hommes, nous rend quelquefois le reste des hommes méprisables. Mais j'en atteste ici la foi publique : reconnoissez-vous là-dedans le père commun que nous pleurons ? Nécessaire à tous, ne fut-il pas toujours à la portée de tous ? Cette muraille funeste de séparation, qu'un

usage peu chrétien met entre les grands et le peuple, ne l'avoit-il pas détruite? Falloit-il pour pénétrer jusqu'à lui, acheter la faveur d'un domestique, ou mériter par de longues et ennuyeuses assiduités, le moment favorable du maître? Le nom des pauvres n'étoit-il pas honorable à ses yeux? (*Ps. 71. 14.*) et en étoit-il de son cabinet comme du sanctuaire du temple de Jérusalem, où l'on ne pouvoit entrer qu'avec des ornemens pompeux et une parure magnifique? Portoit-il sur son front ces marques odieuses de puissance, qui semblent reprocher au reste des hommes leur misère ou leur dépendance? N'avoit-il pas réconcilié la grandeur avec l'affabilité? Et enfin, en l'abordant, s'aperçut-on jamais qu'il eut de l'autorité, que lorsqu'il accorda des grâces?

Quelle leçon pour vous, homme vain! qui à peine échappé de parmi le peuple où vous avoient laissé vos ancêtres, et devenu par une dignité le défenseur de ses droits, affectez de ne jamais détourner sur lui vos regards, comme si vous craigniez de n'y retrouver le souvenir de votre première bassesse! Ah! le tombeau confondra vos cendres avec celles de ces ames viles; et le Seigneur fera sécher la racine de votre orgueilleuse postérité, et entera dessus, une race qui connoitra la justice et fera la miséricorde.

Combien de fois avions-nous admiré en

lui ces lumières vastes et sûres, qui trouvent toujours le point fatal des grands évènements, et cette facilité populaire qui se délasse sur le détail des familles, rallie des intérêts domestiques, et ne sait se refuser à des besoins obscurs, ni s'y prêter avec ces airs d'inquiétude et de fierté, plus accablans que le refus même? Ses mains comme celles de la femme forte, après s'être occupées à des fonctions éclatantes, ne savoit-elles pas se détourner sur les plus obscures? Et si j'osois le dire dans un discours chrétien, ne nous rappeloit-il pas le souvenir de ces Romains tant vantés, qui après avoir été à la tête des affaires publiques, et ménagé le destin de Rome, de retour chez eux, enveloppés de toute leur gloire, savoit auprès d'un foyer simple et champêtre, prononcer sur les démêlés de leurs cliens, et se renfermer dans les bornes de cette magistrature domestique, comme s'ils eussent toujours ignoré les fonctions éclatantes de l'autre.

Le détail infini du commerce de cette grande ville, eut-il jamais rien de si bas, où on ne le vit descendre avec plaisir, y maintenant par son autorité, la paix et la bonne foi qui en sont comme les nerfs? N'en régloit-il pas souvent les vastes ressorts par la prudence de ses conseils, et par l'étendue de ses lumières? Ce nouveau tribunal qui rend cette ville comme l'ar-

bitre du commerce de tout le royaume, qui dans son établissement fut si fort traversé, et où des provinces les plus éloignées, on vient attendre la décision de toutes les affaires où nos concitoyens sont intéressés; n'est-il pas un monument bien tendre et de son crédit auprès du prince, et de son amour pour le peuple? Nous avons, à la vérité, ses premiers soins; mais les avons-nous tout entiers? Et par l'application qu'il eut toujours à connoître et à régler les plus petits intérêts de la province, n'auroit-on pas dit qu'il étoit le magistrat particulier de chaque ville de son gouvernement?

Ici, Messieurs, vous ajoutez à ce que je ne dis pas; vous suppléez à ce que je ne dis que foiblement; vous rappelez mille circonstances, ou que je passe ou que j'ignore. Chacun de vous se retraçant le souvenir de quelque bienfait particulier, m'offre en secret de quoi grossir cet endroit de son éloge. Ah! que n'est-il permis à votre douleur et à votre reconnaissance de s'expliquer ici elles-mêmes! Vous diriez, mais en termes mille fois plus touchans et plus énergiques que moi, (*Ps.* 71. 12.) qu'il avoit délivré le pauvre de la tyrannie du puissant; que les magistrats subalternes ne lui étoient chers qu'autant qu'ils l'étoient eux-mêmes au public; que sa plus délicieuse félicité étoit de contribuer de ses soins à la félicité publique;

qu'il étoit plus jaloux du rang qu'il avoit dans nos cœurs que de celui qu'il tenoit dans le royaume; qu'il ne connoissoit vos noms, vos familles, votre fortune, que par les services qu'il vous avoit rendus; que plus d'une fois dépositaire des vœux et des intérêts publics, il les avoit portés au pied du trône avec une respectueuse fermeté, et sans ces timides ménagemens, injurieux au prince dont ils exposent la gloire, injustes envers le public dont ils sacrifient les droits; exemple rare et digne lui seul d'un éloge entier! en un mot, qu'il étoit le père, le soutien et le protecteur de la province; l'espérance, la joie et les délices de votre ville.

Mais puis-je vous confondre ici, vous qu'il distingua toujours avec tant de bonté, noblesse illustre, qu'il honora de sa plus étroite familiarité? Avec quelle confiance l'établissiez-vous arbitre de vos différends! Que d'animosités étouffées dans leur naissance par sa sagesse! que de querelles invétérées et si souvent immortelles parmi les gentilshommes, n'a-t-il pas éteintes par son autorité! que de prétentions injustes, que de droits douteux n'a-t-il pas éclaircis par sa pénétration! Mais quel ami plus sincère et plus généreux? Vous le savez, chapitre illustre de la plus noble Eglise de France. La grandeur, je le sais, ne manque guères d'adulateurs; mais les grands manquent souvent

d'amis : comme ils n'aiment que leur fortune, ce n'est aussi que leur fortune que l'on aime en eux : l'amitié, cette tendre ressource de tous les chagrins de la vie, dit le sage, (*Ecc. 6. 26.*) ce doux lien de la société, cet unique plaisir du cœur, est un lien gênant, un plaisir sans charmes pour eux : aussi, comme ils ne vivent que pour eux-mêmes, on ne les aime que pour soi. Ici, étoit-ce la personne ou la dignité, qui lui attiroit vos hommages ? Vous fit-il attendre un service, quand vous l'eûtes demandé ? vous le fit-il demander, quand il l'eut prévu ? souffrit-il vos justes remerciemens, quand il l'eut rendu ? Plaisir délicat cependant, et qui semble être la plus innocente récompense du bienfait.

Mais peut-être n'étoit-ce-là qu'une vertu de parade ; peut-être qu'officieux aux yeux du public, il se dédommagea de cette contrainte dans le secret de son domestique. Répondez pour moi, maison désolée de ce grand homme ; je réveille ici votre douleur, je m'en aperçois. Fut-il jamais de maître plus tendre et plus généreux ? Ne suffisoit-il pas d'avoir eu l'honneur d'être à lui, pour n'avoir plus besoin d'être à personne ? Sûr de votre attachement, ne veilloit-il pas avec plus de soin sur votre fortune, que sur votre fidélité ? Etoit-il de ces hommes vains et bizarres, qui croient faire grâce de permettre qu'on soit au nombre de leurs esclaves, et qui veulent

que les services mêmes qu'on leur rend, tiennent lieu de récompense ? Enfin, exigea-t-il vos hommages comme un tyran, ou s'il mérita votre tendresse comme un vrai père ?

Que ne puis-je ici de ses actions passer à ses principes ? Jamais ame ne fit de plus grandes choses par de plus grands motifs : on auroit dit que tout ce qu'il faisoit de louable, perdoit son prix du moment qu'il étoit loué : c'étoit dégrader le mérite de ses actions, que de l'en faire apercevoir ; et en l'abordant pour le rendre attentif à nos bonnes qualités, il falloit presque oublier les siennes.

Sacrés dispensateurs de la parole évangélique, combien de fois en vous ouvrant la bouche pour annoncer toute vérité, vous la ferma-t-il sur celles qui le regardoient ?

Et nous-mêmes aujourd'hui, ne sommes-nous pas obligés de trahir par cet éloge public, non-seulement ses plus chers sentimens, mais encore ces dernières intentions des mourans qui sont comme d'autres restes précieux auxquels il n'est pas permis de toucher, et qu'une espèce de religion civile a rendu presque aussi sacrées pour les hommes, que les cendres mêmes et les dépouilles de leurs tombeaux ? Mais il falloit, ame généreuse et modeste, que vous eussiez la gloire de refuser les louanges,

et qu'une juste reconnoissance eût la liberté de vous les donner.

Ah ! si après la dissolution de ce corps terrestre, vous pouvez encore être sensible à la gloire de la terre, ame bienfaisante et généreuse ! jetez sur ces citoyens affligés, quelques-uns de ces regards que vous fixiez autrefois si utilement sur eux ; et venez recueillir sur les larmes qu'ils mêlent à vos cendres, sur les tristes regrets dont ils honorent vos obsèques, la plus douce récompense de vos fatigues, et le plus sincère tribut de leur reconnoissance. Venez voir le plus grand roi du monde, non plus vous donnant des marques honorables d'estime et de confiance, et vous recevant avec tant de distinction au milieu des grands de sa cour ; mais ne pouvant vous refuser des marques de douleur au milieu des joies et des acclamations de ses victoires, et paroissant tout occupé de votre perte, tandis que l'Europe ne l'est que de ses conquêtes.

Il faudroit ici finir son éloge : les regrets de Louis-le-Grand laissent-ils quelque chose à dire ? Il faudroit même ne pas vous faire souvenir de cette glorieuse lettre que toute la France a vue, si digne de passer dans nos annales, et d'être conservée à la postérité, où l'on voit cette main royale occupée à laisser à nos neveux un éloge digne du grand Camille et de toute

son illustre maison. Je ne puis qu'affoiblir une circonstance si honorable à sa mémoire : ce que j'en pourrois dire, ne diroit pas ce que j'en pense : les paroles des rois ont je ne sais quoi d'énergique qu'un discours entier ne peut remplacer. Louis-le-Grand y fait des vœux pour la durée des jours de notre prélat. Il semble que, comme autrefois le vieillard Jacob, (*Hebr. 21. 21.*) aux approches de la mort, sentit revenir ses forces en voyant le bâton de commandement entre les mains de Joseph, de même, notre glorieux vieillard devoit rappeler les siennes, en voyant son illustre neveu honoré du bâton de maréchal de France. Ce grand prince l'y exhorte de venir se montrer encore une fois à sa cour, et l'assure que *personne, sans exception, ne l'y verra avec plus de plaisir que lui.* Régniez, prince, seul digne d'être servi, puisque seul vous savez si bien honorer ceux qui vous servent. C'est tout ce que je puis dire.

Mais puis-je ne pas ajouter que ce grand prince s'y félicite lui-même d'avoir rendu justice au mérite de notre illustre gouverneur ? Ce seul mot ne vous rappelle-t-il pas sa grandeur d'ame, cette élévation d'esprit ; ces manières dignes encore d'une plus haute fortune, et mille actions glorieuses que nul de vous n'ignore, et que la parole de paix dont je suis le ministre, me défend de redire ici ! Puis-je ne pas

ajouter qu'il y honore d'un glorieux souvenir et d'une éternelle reconnaissance, la mémoire de ce sage et vaillant maréchal, qui jeta dans son ame royale, les premières semences de valeur et de sagesse, et qui le premier sut ébaucher Louis-le-Grand? Quelle gloire pour cette célèbre maison.

L'opprobre de Jésus-Christ a eu cependant plus de charmes pour votre cœur, que toute cette pompe de l'Egypte, illustre fille qui m'écoutez (1). Aussi en vous entretenant de la gloire de votre famille, je n'ai pas voulu affaiblir votre foi, mais aider votre reconnaissance, et vous exposer plutôt les périls dont la grâce vous a délivrée, que vous faire estimer de faux biens et de vains honneurs, que vous avez si généreusement méprisés.

Passons à notre dernière partie. Je vous ai montré comment ses talens le rendent nécessaire au prince et utile au peuple : montrons qu'il fut fidèle à Jésus-Christ et utile à l'Eglise par ses vertus chrétiennes et épiscopales.

SECONDE PARTIE.

IL est glorieux, je l'avoue, à un pontife sacré, d'avoir été, ce semble, formé des mains du Très-Haut, pour ménager les

(1) Madame de Villeroy, carmélite.

intérêts

intérêts des rois et la fortune des royaumes: c'est sans doute un endroit éclatant, et l'on peut en faire honneur à sa mémoire. Mais si en honorant le prince, il n'a pas craint le Seigneur (*I. Petr. 2. 17.*); si en veillant sur les membres de l'Etat, il a eu les yeux fermés sur les membres de Jésus-Christ; en vain aura-t-il amassé à grands frais une fragile gloire devant les hommes, il n'en a point de solide devant Dieu: *Habet gloriam, sed non apud Deum. (Rom. 4. 2.)* Que l'homme nous considère, disoit autrefois saint Paul, comme les ministres de Jésus-Christ, et comme les dispensateurs des mystères de Dieu. (*I. Cor. 9. 1.*) Or, Messieurs, comment dispenser fidèlement des mystères terribles, si l'on ne connoît toute leur grandeur et toute sa misère? et quelle foi vive et pleine ne faut-il pas pour cela? Comment les dispenser saintement, si ces lumières divines ne sont pas la règle constante de nos mœurs? quelle pureté! De plus, pour être associé au ministère de Jésus-Christ, il faut être ingénieux à découvrir les besoins des Fidèles: quelle vigilance! Toujours il faut être prêt à les soulager: quelle charité!

En effet, qu'est-ce que l'honneur de l'épiscopat, si l'on s'en tient à ce que la chair et le sang nous révèlent là-dessus, et si l'on en juge par la corruption et le relâchement de ces derniers temps? C'est un poste éminent qu'il est permis de sou-

Oraisons funèbres.

* D

haïter, auquel il est glorieux d'atteindre, et dont il est doux de jouir : c'est un titre pompeux, mais vide, qui retient tous les honneurs du sacerdoce, et qui en distribue aux autres les fatigues comme des faveurs : c'est une autorité tranquille, qui, à l'ombre du faste qui l'environne, décide du travail de ceux qui portent le poids du jour et de la chaleur. Mais si l'on consulte le Père des lumières, et si nous remontons à ces siècles de ferveur et de pureté, c'étoit un poids redoutable et saint, qu'on ne désiroit jamais sans témérité, dont on ne pouvoit se charger soi-même sans profanation, sous lequel on devoit gémir avec crainte et tremblement : c'étoit une servitude pénible, qui, nous établissant sur tous, nous rendoit redevables à tous ; un ministère d'amour et d'humilité, qui établissoit le pasteur dépositaire et des miséricordes du Seigneur, et des misères du peuple. Siècles si honorables à la foi ; sainte antiquité si connue en nos jours et si peu imitée ; temps heureux, où êtes-vous ?

Je ne vous dirai pas, Messieurs, que notre grand archevêque, à l'exemple de Jésus-Christ, ne s'étoit pas lui-même établi pontife (*Hebr. 5. 5.*) ; que les désirs du prince prévirent ses désirs, et que l'honneur du sacerdoce lui fut offert avant qu'il s'y fût offert lui-même. Mais oserois-je le dire, et croira-t-on que la foi sur son

déclin soit encore capable de ces efforts du premier âge ? Il endura plus de sollicitations pour se résoudre à subir ce fardeau sacré, que les autres n'en emploient pour l'obtenir : il mit à s'en défendre presque tout le temps qu'on met à le demander : en un mot, il sut être évêque, après l'avoir refusé.

Persuadé que vous réprouvez souvent, ô mon Dieu ! les conseils des princes, (*Ps. 32. 10.*) combien de fois, répandant son cœur aux pieds de vos autels, vous conjura-t-il, comme autrefois Moïse, (*Exod. 4. 13.*) d'envoyer, pour conduire ce peuple nombreux, celui que vous aviez marqué dans vos conseils éternels ? (*Ps. 30. 16.*) Combien de fois, mettant entre vos mains le sort de son ame et celui de sa dignité, vous pria-t-il de le délivrer, ou des foiblesses de l'une, ou du fardeau terrible de l'autre ! Ah ! c'est qu'éclairé de vos lumières, il aperçut peut-être dans son cœur quelques restes de ces désirs du siècle, qu'une sainte discipline a bannis du sanctuaire, et qui blessent, sans doute, l'excellence et la gravité du sacerdoce chrétien. Vous ne voulûtes pas cependant qu'un autre reçût son épiscopat ; vous éloignâtes de l'onction sainte, et vous relâchâtes, ce semble, un peu de la sévérité de vos lois en faveur de celui qui devoit un jour les faire observer avec tant de soin et de bénédiction.

Et ce n'est pas ici, Messieurs, un éloge de bienséance. A Dieu ne plaise que je dégrade ainsi mon ministère, et que je vienne insulter la vérité jusques sur les autels où on l'adore ! Vous le savez, vous qui eûtes la triste consolation de recueillir ses derniers soupirs : hélas ! suis-je destiné à vous rappeler sans cesse un souvenir si amer ? Vous vîtes son ame mourante chercher à se rassurer sur les devoirs immenses du ministère dont elle étoit sur le point d'aller rendre compte, par le souvenir des frayeurs qu'elle avoit éprouvées en l'acceptant ; et n'espérer une place dans le sein d'Abraham, que parce qu'elle l'avoit toujours refusée dans le sanctuaire.

Mais qu'aurez-vous alors à répondre au tribunal de Jésus - Christ, vous dont la démarche la plus innocente, en entrant dans l'héritage du Seigneur, a été de le désirer ; qui ne devez qu'à des bassesses profanes une élévation toute sainte ; qui n'êtes monté qu'en rampant sur le trône sacerdotal ? Vous qu'on ne voit assis dans le sanctuaire du Dieu vivant, que pour avoir été long-temps debout dans les antichambres des grands, et qui n'auriez jamais été placé sur la tête des hommes, pour parler avec David, si vous n'aviez été mille fois lâchement à leurs pieds. (*Ps.* 65. 12.)

Les mêmes lumières qui lui firent entrevoir l'éminence du ministère, lui décou-

vrèrent aussi jusqu'où devoit aller la pureté du ministre. Il comprit que c'est un spectacle monstrueux de voir les mains souillées du pontife, tantôt levées au ciel pour en attirer ces précieuses rosées qui purifient les consciences ; tantôt étendues sur des têtes sacrées, verser jusques dans les ames, des caractères augustes et ineffaçables de puissance, et les marquer du sceau du Seigneur ; tantôt trempées dans le sang de l'Agneau, parmi le bruit sacré des cantiques, et la fumée des encensemens, présenter avec solennité au Dieu saint le sacrifice redoutable ; tantôt lancer sur des pécheurs rebelles des foudres dont lui-même devoit être frappé ; tantôt offrir à des pécheurs humiliés, des trésors dont il est lui-même indigne : de voir une bouche impure, tantôt offrir, pendant les mystères terribles, le baiser saint à des ministres purs et irrépréhensibles ; tantôt prononcer les paroles mystiques, et créer sur les autels le pain sacré qui nourrit les Anges, le vin délicieux qui produit les vierges ; tantôt sanctifier les temples de Sion, et y faire descendre la gloire du Seigneur par d'augustes dédicaces ; tantôt y consacrer à Jésus-Christ des vierges innocentes ; tantôt y raconter ses justices et les merveilles de son alliance.

Aussi, avec quel honneur et avec quelle sainteté posséda-t-il toujours le vase de son corps, pour parler avec l'Apôtre ?

(*I. Thes. 4. 4.*) N'avoit-il pas, ce semble, atteint à ce point de pudicité sacerdotale, comme l'appelle un Père, (*S. Hyeroni. Epist. ad Titum.*) qui fait que la vertu la plus pénible à la nature, nous devient la plus naturelle; et qui accoutume, pour ainsi dire, le cœur à être invulnérable de son propre fonds.

Le vit-on jamais, je ne dis pas avilir la majesté du sacerdoce jusqu'à l'indignité et aux foiblesses d'une passion, mais l'abaisser jusqu'à l'inutilité et aux amusemens des conversations? Et ce n'étoit point ici un de ces mérites que donne la vieillesse; une de ces régularités tardives, qui sont les assortimens de l'âge plutôt que les ornemens du cœur; qui parent les débris du corps, au lieu de réparer ceux de l'ame; où il entre plus de bienséance que de grâce, et qui n'ont presque de la vertu, que la seule impuissance d'être encore vice. Il ne fit que recueillir dans l'hiver ce qu'il avoit semé pendant les jours de l'été: ses passions ne parurent éteintes sur la fin, que parce qu'il en avoit amorti les ardeurs naissantes; et dans une carrière de plus de quatre-vingts ans, on ne s'est jamais aperçu que son cœur fût sensible, que par l'horreur qu'il eut pour le vice.

Qui ne sait cependant quelles sont là-dessus les complaisances et les adoucissimens de l'usage? Hélas! cette foiblesse

a presque perdu son nom et sa honte parmi nous: c'est une lèpre qui n'éloigne plus même du sanctuaire. Des yeux chrétiens s'accoutument enfin à voir sans horreur un feu profane s'élever du même autel où repose le feu sacré, et le même cœur qui vient de soupirer en secret devant l'idole, présenter publiquement au Dieu saint les soupirs et les supplications de toute l'assemblée des Fidèles.

Saintes et pieuses ordonnances, où il pourvoit avec tant de soin à la pudeur des ministres de Jésus-Christ, où il renouvelle les plus anciennes lois de l'Eglise sur l'âge des personnes d'un autre sexe dont ils peuvent recevoir des secours; de peur que les mêmes soins qu'on prend pour la vie de leurs corps ne soient des soins meurtriers pour leurs ames: vous êtes les fruits précieux de l'amour qu'il eut pour cette vertu sacerdotale.

Ah! si les livres saints ne me défendoient de révéler la honte de ceux qui montent à l'autel, je vous le représenterois ici, par la sévérité salutaire des peines canoniques, foudroyant les ministres scandaleux, et mettant des vases d'honneur à la place de ces vases de honte et d'ignominie; là, par des remontrances paternelles, tendant la main à ceux que la seule infirmité de la chair avoit précipités dans l'abîme, et arrachant des larmes de douleur des mêmes yeux à qui la passion

eu avoit peut-être arraché mille fois de criminelles; souvent enfin découvrant par de pieux artifices de charité la puanteur de ces sépulcres blanchis, dont les crimes ne reposent, ce semble, qu'à l'ombre de la vertu, et faisant répandre une odeur de vie à ceux qui n'avoient répandu jusques-là qu'une odeur funeste de mort.

Sages et zélés coopérateurs de son évêque, interrompez ici les louanges que je lui donne, si elles sont excessives: mais plutôt ajoutez que l'amour qu'il eut pour cette vertu fut plus fort que la mort; qu'il s'étendit jusques aux soins de la sépulture; que malgré l'exemple du Sauveur, il ne voulut pas que les femmes de Jérusalem rendissent les derniers devoirs à son corps, et qu'il fut jaloux de la pudeur dans un temps même où l'on ne peut plus en avoir le mérite.

Mais suffit-il à un évêque d'avoir été attentif à soi-même? ne faut-il pas, pour accomplir toute justice, qu'il ait encore veillé sur le troupeau de Jésus-Christ. (*Act. 20. 28.*)

Or, rappelez, Messieurs, le triste état où se trouvoit ce vaste diocèse; cette Eglise si vénérable, qui va prendre sa source jusques dans les temps apostoliques, qui la première de nos Gaules, reçut de l'Orient les richesses de l'Évangile; qui vit arriver et recueillit avec allégresse les Pothin et les Irénée, ces hommes

divins teints encore du sang de Jésus-Christ fraîchement épanché, et qui avec la foi alloient répandre partout des esprits de souffrance et de martyre: cette Eglise, qui formée par leurs travaux, fortifiée par leur doctrine; mérita enfin d'être illustrée de tout leur sang, et qui encore aujourd'hui, pour avoir été la première éclairée des lumières de la foi, en a les premiers honneurs dans le royaume: rappelez, dis-je, le triste état où elle se trouvoit, quand notre illustre archevêque fut appelé à sa conduite.

Hélas! tout l'éclat de cette fille de Sion étoit obscurci (*Thren. 2. 6.*): ses prophètes, ou n'avoient plus de visions, ou n'en avoient que de fausses (*Ibid. 2. 14.*); ses solennités et ses sabbats n'étoient presque plus que des dissolutions superstitieuses (*Ibid. 2. 6.*); les pierres du sanctuaire se traînoient indignement dans les places publiques (*Ibid. 4. 1. 4.*); la langue de ceux qui devoient distribuer le lait de la doctrine, s'étoit attachée à leur palais; l'or et l'argent étoient presque les seuls canaux par où l'eau des Sacremens couloit jusques à nous; et Lyon, cette cité sainte, que la dignité de son trône met à la tête de tant de provinces, gémissoit dans une manière de triste veuvage, et étoit presque devenue la tributaire de Garizim: *Principes provinciarum facta est sub tributo.* (*Ibid. 1. 1.*)

Parlons sans figure. Le prêtre admis sans précaution aux fonctions du sacerdoce, s'en acquittoit avec indignité : le Fidèle, passant sa vie dans un oubli profond de nos mystères et de la loi de Dieu, mouroit tranquillement sur la bonne foi de l'ignorance et des dérèglements du ministre : et l'hérésie, qui, comme l'armée des Assyriens, n'attaque Jérusalem qu'à la faveur des ténèbres, profitoit de celles-ci pour renverser ses murs, et venir lui enlever ses vrais adorateurs jusques dans l'enceinte du sanctuaire.

Depuis long-temps même cette Eglise n'avoit pas vu ses pontifes aller, comme des nuées saintes, répandre des rosées salutaires sur les diverses contrées de sa dépendance : les vieillards, qui jadis au fond de leurs campagnes avoient eu la consolation de les voir, le racontaient à leurs neveux comme une aventure singulière ; et si l'on veut me passer ce mot, l'apparition et la course annuelle de ces astres saints étoit devenue un phénomène presque aussi rare et aussi surprenant que les comètes.

A Dieu ne plaise cependant que je vienne ici flétrir leur mémoire pour honorer celle du prélat que nous pleurons ! Je respecte trop les cendres sacrées de ces grands hommes : je sais qu'ils ont eu le malheur de vivre en des temps fâcheux ; que ces désordres étoient plutôt les vices de leur siècle, que de leurs personnes ; et que s'ils

n'ont pas mieux fait, c'est qu'il n'étoit guère alors permis de mieux faire.

Telles étoient les ruines de la maison du Seigneur, quand nous y vîmes entrer notre nouveau pontife. Quelles furent alors nos acclamations et nos tendres réjouissances ! Temple majestueux, où l'onction sainte fut répandue sur son chef sacré, vous vîtes, pendant les joyeuses solennités de cette auguste cérémonie, nos mains en foule levées au ciel, porter le doux parfum de nos prières et de notre reconnaissance, jusqu'aux pieds du trône de l'Agneau ; le remercier d'avoir donné pour évêque à cette ville, celui que le prince lui avoit déjà donné pour gouverneur ; et le prier de faire revivre les jours et les bénédictions de l'épiscopat d'Ambroise, puisqu'il en faisoit revivre l'histoire et presque toutes les circonstances.

En cet endroit, Messieurs, je me sens comme transporté dans ce premier âge de son ministère : j'y vois ce vaste diocèse, comme un chaos informe et ténébreux, se développer peu à peu : chaque jour offre à mes yeux de nouveaux spectacles.

Ici s'élèvent successivement des maisons de retraite, des sources publiques de l'esprit ecclésiastique, des écoles de sacerdoce et d'apostolat, de pieux séminaires si nécessaires alors et si rares dans le royaume, où loin du commerce du siècle, et sous les yeux de directeurs graves et

consommés, on sauve de bonne heure l'innocence des clercs de la contagion du monde; où l'on purifie des cœurs qui doivent un jour offrir à Dieu les vœux des hommes; et où, dans les semences de doctrine et de vérité qu'on jette dans une seule ame, on voit croître l'espoir consolant de la conquête de mille autres.

Là, par les soins d'un ministre savant et infatigable, les pasteurs assemblés confèrent ensemble sur ce qui regarde le royaume du ciel; se communiquent leurs doutes et leurs lumières; puisent dans les plus pures règles des mœurs, de quoi régler sûrement les consciences; opposent la loi de Dieu aux interprétations des hommes; apprennent à fuir également, et ce zèle amer et intraitable, qui, sans nul égard, achève de briser un roseau déjà cassé, et d'éteindre une lampe encore fumante; et qui, par les difficultés extrêmes dont il investit l'observance de la loi, fournit presque aux pécheurs de nouvelles raisons pour la violer: et cette molle complaisance, qui, en voulant aplanir les voies du Seigneur, creuse des précipices aux Fidèles.

Ici s'établissent d'utiles retraites, où les pasteurs accourus de toutes parts, réparent dans le silence, dans la prière, les dissipations inévitables dans leur ministère. Là, sortis de ce nouveau cénacle, j'en vois des troupes sacrées qui vont faire

dans nos champs des courses apostoliques, et qui renouvellent les prodiges, comme les travaux des premiers disciples. En cet endroit, on jette les fondemens d'un édifice sacré, où les pauvres sont évangélisés, où les petits trouvent le pain qui nourrit l'ame, qu'ils avoient demandé jusques-là aussi inutilement que celui qui nourrit le corps: dans un autre, de nouvelles communautés de l'un et de l'autre sexes attirent de nouvelles bénédictions.

Mais je ne m'aperçois pas que c'est ici une histoire plutôt qu'un éloge. Vous représenterai-je notre pontife infatigable présidant à tant de pieux établissemens? Tantôt il parcourt ce vaste diocèse, et montre enfin un évêque aux peuples de la Champagne; tantôt, de son palais épiscopal, il fait mouvoir les ressorts infinis qui pourvoient aux besoins spirituels de cette grande ville; tantôt, jaloux des droits vénérables de son siège, on le voit résolu de ne point monter à une des premières dignités de l'Etat, plutôt que de dégrader son Eglise du rang et de la dignité de première Eglise de France.

Vous le représenterai-je, tantôt soutenant les fatigues des plus nombreuses ordinations? Hélas! nous le vîmes, il y a peu de temps, malgré la caducité de son âge et la vivacité de ses maux, recueillir ce qui lui restoit de forces pour donner encore à l'Eglise des ministres, et lui laiss-

ser, pour ainsi dire, des enfans de sa douleur : tantôt enfin, à la tête d'une assemblée de prêtres prudens, selon l'avis du Sage, prendre avec eux de saintes mesures pour étendre le royaume de Jésus-Christ; demander leur avis avec bonté; l'écouter avec estime, le suivre avec religion; soutenir par son autorité ce qu'on y délibère par sa sagesse. Oui, Messieurs, l'esprit le plus élevé de son siècle, le plus vaste, le plus droit, le plus riche de ses fonds, ne peut se rassurer sur ses propres lumières, et ne croit pas que dans un ministère où les fautes sont irréparables, les précautions puissent être excessives.

Sacrés ministres de Jésus-Christ qui formiez cette sage et savante assemblée, puisse le pasteur que la Providence destine à la conduite de cette illustre Eglise, avoir la même déférence pour vos salutaires avis! Puissent vos anciennes et saintes fatigues, vous en attirer de nouvelles!

Ah! s'il ne falloit pas ici me renfermer dans les bornes d'un discours ordinaire, je vous mettrois comme sous l'œil ce que je n'ai montré qu'en éloignement : les cleres attentifs à leur ministère, les peuples instruits par leur doctrine, secourus par leur zèle, édifiés par leur exemple; tout ce grand diocèse, où régnoient avec tant de licence les abus et les dérèglemens de ces derniers siècles, renouvelé et rap-

proché presque de la discipline des premiers temps.

Père des miséricordes et Dieu de toute consolation! n'avons-nous pas après cela un juste sujet d'espérer que vous n'exclurez pas du festin éternel celui dont vous vous êtes servi pour y faire entrer tant d'aveugles et tant de boîteurs? Ah! il me semble que devant votre tribunal redoutable, où il attend la décision de son éternité : Il est vrai, Seigneur, vous dit-il, peut-être ne trouverez-vous pas mes œuvres pleines? Cendre et poussière, je n'entreprends pas de me justifier à vos yeux. Vous êtes un Dieu jaloux, et peut-être que les sollicitudes du siècle ont un peu trop partagé mon cœur entre la créature et vous. Vous m'aviez donné un rang d'honneur dans le repos du sanctuaire, et peut-être y avois-je introduit un reste de tumulte et d'amusement encore un peu séculier : mais jetez les yeux sur cette vaste Eglise que je laisse si affligée de ma perte. Non, je consens de n'avoir auprès de vous que ce mérite seul : *Apud te laus mea in Ecclesiâ magnâ.* (Ps. 21. 26.) Je vous offre les sueurs et les peines de tant de ministres que j'ai formés : les supplications encore toutes ferventes, les précieuses larmes de componction de tant de pécheurs, à qui ils font tous les jours goûter le don céleste et les vertus du siècle à venir; les scandales et les profanations

de tant de dispensateurs infidèles que j'ai corrigés; la piété de tant de Chrétiens que leur exemple auroit entraînés dans l'abîme. Je présente au trône de votre miséricorde les fruits précieux de tant d'établissements de piété que j'ai procurés; les pieux exercices de tant de maisons saintes que j'ai consacrées, et surtout les vœux et l'affliction des filles du Carmel, où mon corps attend la glorieuse immortalité. Ah! quand l'odeur de leurs sacrifices montera jusqu'à vous, souvenez-vous, Seigneur, que j'en ai allumé moi-même les premiers feux et préparé presque tout l'appareil.

Mais oublié-je, Messieurs, qu'il a rassasié la faim, étanché la soif, couvert la nudité des membres de Jésus-Christ? Quel plus juste sujet de confiance? Faut-il que je sois réduit à passer si rapidement sur un des plus beaux endroits de sa vie? Publiez-le donc à loisir, vous dont il soulagea l'indigence, et cette même voix dont si souvent vous vous êtes servis pour lui exposer vos besoins, servez-vous-en désormais pour raconter ses largesses.

A combien de familles de gentilshommes presque chancelantes, n'a-t-il pas tendu des mains charitables? Combien de jeunes personnes de l'autre sexe doivent à ses soins leur éducation, leur établissement, et peut-être leur innocence? Ces familles infortunées, qui sont comme les asiles secrets de l'indigence et de la mi-

sère, combien de fois l'ont-elles été de ses dons et de ses richesses? La pauvreté honteuse fut-elle jamais si ingénieuse à se cacher, que sa charité à la découvrir? La pauvreté publique fut-elle jamais si empressée à se produire, qu'il le fut lui-même à la prévenir? Enfin, le revenu de son archevêché n'étoit-il pas devenu le revenu annuel des pauvres de son diocèse? et ne crut-il pas qu'il falloit cacher honorablement dans leur sein, comme dans un sanctuaire vivant, les trésors sacrés qu'il retiroit du sanctuaire même?

Tel fut le grand homme et le charitable prélat à qui vous rendez aujourd'hui ces tristes et pompeux devoirs, illustres et affligés citoyens! Les leçons que fournit une longue vieillesse sur la vanité des grandeurs humaines; ces fréquentes atteintes de mort qui ne l'approchoient, ce semble, des portes du tombeau, que pour lui faire voir de plus près la fragilité d'un monde qui nous enchante; une attention plus sérieuse à la loi de Dieu, dont il se faisoit lire tous les jours les vérités les plus touchantes et les plus essentielles; sa foi et sa religion, qui se fortifioient par l'affoiblissement de son corps terrestre, préparèrent sa grande ame à voir enfin approcher sans crainte le jour du Seigneur. Il le vit, et il renferma toutes ses frayeurs dans le sein de la miséricorde divine: et auant éloigné de cette fausse sécurité

dont le siècle se fait honneur, que de ces foibles inquiétudes qui déshonorent la foi; alarmé à la vue de son Juge, rassuré par la présence de son Sauveur, tout couvert du sang de l'Agneau que l'Eglise venoit de lui appliquer par ses Sacremens, accompagné des larmes de la ville et de la province, des soupirs et des gémissemens des pauvres, de l'élévation des mains de tant de ministres, honoré des regrets sincères de son prince, il alla se présenter avec confiance devant le tribunal de Jésus-Christ; et laissa dans une seule mort un sujet commun de deuil et de tristesse, comme le dit saint Ambroise à l'occasion de la mort de son frère: *Privatum funus, sed fletus publicis universorum fletibus est consecratus.* (*S. Ambr. orat. fun. in obseq. fratris.*)

N'attendez pas que je recueille ici ce qui me reste de force pour exciter votre foi; et qu'à l'aspect même de la mort et de ses dépouilles, je vous fasse souvenir de la triste nécessité de mourir: n'attendez pas que sur un tombeau, où se trouve enseveli tout ce que la gloire a de plus éclatant, ce que les dignités ont de plus pompeux, ce que le mérite a de plus solide, ce que la faveur a de plus éblouissant, ce que la naissance et les biens ont de plus flatteur, je vienne vous avertir que la gloire n'est qu'un nom; les dignités, des distinctions vaines; la faveur, un vrai amu-

sement; la réputation, un son qui bat l'air et qui passe; la naissance, un fantôme que les hommes sont convenus de respecter; en un mot, que tout ce que nous voyons, passera, et que les seules beautés invisibles ne passeront point. Ah! j'aime mieux laisser à un spectacle si instructif et si touchant, le soin de vous désabuser lui-même, et ne point affaiblir, par des réflexions, la force secrète qu'ont sur les cœurs cessombres et religieuses cérémonies.

Montez donc à l'autel, saint ministre de Jésus-Christ; achevez d'arroser ces chères cendres du sang de l'Agneau; marquez-en ce tombeau sacré, afin que l'Ange exterminateur n'y touche point au jour terrible des vengeances. Ah! puisse cet Agneau saint, cette victime adorable que vous allez offrir, être pour cet illustre défunt, comme autrefois pour les enfans d'Israël, un passage heureux des ténèbres de l'Egypte, de ces lieux obscurs où achèvent de se purifier les ames des Fidèles, à la terre des vivans et au séjour de l'immortalité.

Ainsi soit-il.

ORAIISON

FUNÈBRE

DE FRANÇOIS-LOUIS

DE BOURBON,

PRINCE DE CONTY.

Habebo claritatem ad turbas, et honorem apud seniores, juvenis. Acutus inveniar in judicio, in conspectu potentium admirabilis ero, et habebo immortalitatem.

Je me rendrai illustre parmi les peuples, et je me ferai respecter des sages vieillards, même dès ma jeunesse. Les princes et les puissans admireront l'étendue de mes lumières et la pénétration de mon jugement, et je jouirai de l'immortalité. Sap. 8. 10. 11. 13.

MONSEIGNEUR,

PUISQUE l'Esprit de Dieu, source de toute vérité, loue lui-même, dans un prince de Juda, ces talens rares et éclatans, qui forment les grands hommes; pourquoi viendrois-je ici, Messieurs, vous tenir un autre langage?

ORAIISON FUNÈBRE, etc. 93

Pourquoi, poussant trop loin, ou le devoir de mon ministère, ou le néant de toutes les grandeurs humaines, que cette cérémonie funèbre nous met devant les yeux, emprunterois-je le langage de la piété, pour vous dire que la gloire des armes est un vain bruit; que les vertus civiles, qui font toute la douceur et toute l'harmonie de la société, ne sont que des noms; que les vastes connoissances et l'élévation du génie, sont de fausses lueurs qui n'ont rien de plus réel, que la méprise qui les admire; et qu'enfin les plus grands hommes ne sont que néant.

Laissons aux dons de l'Auteur de la nature tout leur prix et tout leur usage: respectons ces grands spectacles, dont sa puissance décore de temps en temps l'Univers, en y montrant des hommes extraordinaires; et ne confondons pas l'abus que l'orgueil fait toujours des dons de Dieu, avec la gloire attachée à l'usage légitime que l'homme en devoit faire.

Il est vrai que la gloire des pécheurs n'est qu'un ver, qui en brillant au dehors, les ronge et les dévore en secret par l'injustice de leurs désirs, et fait de leur grandeur même un supplice. (*I. Mach. 2. 62.*)

Mais les pécheurs ne sont pas l'ouvrage de Dieu: ce qu'ils ont de grand vient de lui: il met en eux ces dons éminens, pour le bonheur des peuples, pour la sûreté

des Etats, pour la défense des autels, pour l'honneur de l'humanité, et pour les rappeler eux-mêmes, par ces traits d'élevation dont il les avoit ennoblis, de la bassesse des choses présentes, à la grandeur des éternelles.

Coupables dès qu'ils font servir les dons de Dieu à l'injustice, et qu'ils trouvent dans ces ressources de salut, la plus inévitable occasion de leur perte.

Ainsi, Messieurs, si le TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISSANT, TRÈS-EXCELLENT PRINCE, FRANÇOIS-LOUIS DE BOURBON, PRINCE DE CONTY, que toute la France pleure, que les étrangers regrettent, que nos ennemis mêmes, oubliant les pertes qu'ils dûrent autrefois à sa valeur, honorent de leur douleur et de leurs éloges : si ce prince n'avoit été qu'un grand homme selon le monde, et qu'il fût mort plein de gloire devant les hommes, mais vide de foi et de charité devant Dieu, hélas ! que viendrois-je faire ici ? et quelle part la religion pourroit-elle avoir à son éloge ?

Mais, grâces à vos miséricordes éternelles, ô mon Dieu ! vous avez vu ses voies ; vous l'avez rappelé, lorsqu'il étoit éloigné. (*Is.* 57. 18.) Sa valeur, au milieu des périls, n'a plus été qu'une force chrétienne dans ses infirmités. Ce fonds de raison, de modération, de bonté, de vérité, d'équité, de tout ce qui peut faire d'un homme les délices des autres hom-

mes, a fourni à votre grâce les préparations de tout ce qui devoit le rendre agréable à vos yeux. Ses lumières qui lui avoient toujours montré de loin le salut et la vérité, l'en ont enfin rapproché ; et vous avez fait succéder les consolations aux larmes de ceux qui le pleurent. (*Ibid.*)

Consacrons donc, sans scrupule, à l'honneur de la religion, un éloge où la religion paroitra toujours honorée ; et qu'une voix dévouée à la vérité ne se refuse point à des louanges qui ne seront que le triomphe de la vérité même.

Heureux, Messieurs, non, si cet éloge remplit votre attente et toute la dignité de mon sujet : eh ! qu'importe à la gloire de ce prince, qu'un foible discours qui ne passera point à la postérité, soit au-dessous de ses grandes qualités ? Qui de vous ne les porte gravées dans son cœur ? Vous les raconterez à ceux qui vous succéderont : nos histoires et celles de nos voisins, mais plus encore l'amour des peuples en conservera le souvenir aux âges les plus reculés, et sa mémoire toute seule fera toujours son éloge.

Mais heureux d'avoir à parler ici devant un prince auguste, qui fait revivre avec le nom, l'esprit et la valeur du grand Condé ; que l'amitié, encore plus que le sang, lioit au prince que nous louons, et qui, par sa douleur toute seule, va justifier nos louanges.

Heureux encore si ces pieux devoirs que nous lui rendons sont pour vous une instruction et non pas un simple spectacle!

Vous l'avez admiré comme un des premiers hommes de son siècle pour la guerre : *Habebo claritatem ad turbas*; comme un des plus accomplis dans la vie civile : *Et honorem apud seniores, juvenis*; comme un des plus éclairés par la singularité des connoissances, et la supériorité des lumières : *Acutus inveniar in judicio*; comme un héros, comme un sage, comme un esprit supérieur et universel. Rassemblons tous ces caractères de valeur, de sagesse, de lumière : et cherchons à la douleur de sa perte, une consolation dans le récit des merveilles de sa vie et dans le souvenir des miséricordes du Seigneur au lit de sa mort.

P R E M I È R E P A R T I E.

Qu'un prince du sang de nos rois ait eu de la valeur, c'est un privilège de la naissance, plutôt qu'un mérite dont on doit faire honneur à la vertu.

Le courage et l'intrépidité sont parmi eux des biens héréditaires, ainsi que les sceptres et les couronnes; et comme on ne les loue pas d'être nés princes, on ne doit pas les louer d'être nés vaillans.

Oui, Messieurs, que le PRINCE DE CONTY n'eût rien ici de plus personnel, que de
n'avoir

n'avoir pas dégénéré du courage de ses augustes ancêtres, leur histoire toute seule auroit embelli son éloge, et il eût fallu chercher dans la gloire de son sang, le plus noble de l'Univers, les distinctions qui auroient manqué à sa personne.

Mais plus grand encore par l'élévation de son ame, que par celle de sa naissance; quel puissant génie pour la guerre sa première jeunesse même ne montra-t-elle pas en lui!

Quel goût pour tout ce que cet art a de plus pénible, dans un âge qui n'a de goût que pour le plaisir! quelle intrépidité dans les périls! mais quelles vues! quelles ressources! quelle supériorité dans son intrépidité et dans son courage!

Né avec toutes les grâces que la nature partage aux autres hommes; la vivacité de l'esprit, la douceur des manières, les charmes de la conversation, les agrémens de la personne, les prééminences du rang, il entra dans le monde avec tout ce qu'il faut pour y plaire et pour y périr.

Dieu, qui sembloit lui ouvrir toutes les voies des passions, lui fermoit en même temps celles des secours et des remèdes.

Le prince son père, dont la pénitence édifioit l'Eglise, et honoroit la religion, une mort prématurée le lui ravit avant presque qu'il pût le connoître; et s'il ne perdit pas avec lui des instructions qu'il a pu retrouver dans ses ouvrages, mo-

Oraisons funèbres.

* E

numens éternels de ses lumières et de sa piété, il perdit du moins des exemples, qui assurent le succès de ses instructions.

O profondes dispositions de votre providence, ô mon Dieu! peu d'années s'écoulerent, et meurt encore la pieuse princesse qui l'enfantoit tous les jours à Jésus-Christ. Dieu, qui couronne ses vertus, ne paroît pas exaucer ses desirs. Mais laissons croître les deux princes ses enfans : les momens de la grâce viendront; le dessein de Dieu s'accomplira; les larmes d'une mère sainte ne couleront pas en vain, et la race des Justes ne périra pas.

Les grands talens qui distinguent les hommes dans leur état, se manifestent d'abord par le goût qui les y porte. David encore enfant, cherchoit parmi les lions et les ours une matière à sa valeur, et se déroboit volontiers au repos de la vie champêtre, pour aller s'instruire auprès de ses frères, au milieu des armées d'Israël.

Le goût du PRINCE DE CONTY pour la guerre, fut le premier penchant que la nature montra en lui; et ce n'étoit pas ce goût qui dans les autres est d'ordinaire une ardeur de l'âge, plus qu'une preuve du talent.

Guidé par la force de son génie, il se fit d'abord de l'art militaire une étude, et non pas un amusement : il comprit tout ce qu'il falloit d'étendue, d'élévation, de sang-froid, de vivacité, de profondeur, de

ressources, de connoissances pour y exceller; et crut qu'un prince ne devoit compter pour rien de combattre, s'il ne se rendoit digne de commander.

A la lecture des Anciens, et surtout des Commentaires de César, dont il traduisit les plus beaux endroits, il ajouta la recherche et la conversation des hommes les plus consommés dans la science de la guerre. Il les écoute, il les étudie; il en fait ses amis, pour être plus à portée d'en faire ses maîtres : il se rend propres les talens différens qui les distinguent entre eux; persuadé que si la naissance peut donner les grandes dispositions, c'est l'application toute seule qui fait les grands hommes.

A la fleur de l'âge; né pour plaire, l'objet des regards et des souhaits de toute la cour, au milieu de tout ce frivole, il a des vues vastes et sérieuses : il pense déjà qu'un prince n'est aimable qu'autant qu'il est grand, et que les traits qui le rendront immortel, doivent être plus gravés dans la beauté de ses actions, que dans les charmes de sa personne.

Vous commenciez dès-lors, ô mon Dieu, l'ouvrage de vos miséricordes; et, en lui formant ce caractère sage et solide, vous le prépariez à se désabuser enfin de ce qui n'est que folie et vanité.

La France jouissoit alors d'une paix, que nos victoires et la modération du Roi,

venoient de donner presque à toute l'Europe. La seule Hongrie étoit encore le théâtre de la guerre. Les Turcs, fiers de leurs conquêtes passées, menaçoient le nom chrétien. Le prince son frère y vole. Sur des pas si chers marche celui que nous pleurons : ses réflexions cédant à sa tendresse, la complaisance l'y mène et la gloire l'y attend.

Un charme secret attaché à sa personne lui gagne d'abord tous les cœurs. Dans un pays si opposé à nos mœurs, si ennemi du nom français; au milieu de la rudesse germanique, il trouve les mêmes applaudissemens qu'à Versailles; et ses charmes tous seuls vainquent déjà la fierté d'une nation, sur laquelle sa valeur doit remporter un jour bien d'autres victoires.

Oublions pour un moment tout ce qu'il fait de glorieux durant cette campagne : voyons-le attaché au prince Charles de Lorraine, général des troupes de l'Empire; ce grand homme dont la France, équitable même envers ses ennemis, respectera toujours la mémoire.

Quel goût dans ce célèbre général pour notre jeune héros ! quelle surprise de lui trouver à son âge ce que les années ne donnent pas aux hommes ordinaires ! quelle joie même de voir couler si glorieusement en lui le sang de France ! ce sang qu'il aime toujours, quoique les malheurs et les enchainemens de sa

DE M. LE PRINCE DE CONTY. 101
vie lui eussent formé d'autres destinées.

A ses pas s'attache le PRINCE DE CONTY. A l'action dans les conseils, dans les entreprises, dans les sentimens du cœur, dans le cours ordinaire de la vie, il ne perd pas de vue ce grand modèle; et l'usage qu'il fait de son séjour parmi nos ennemis, c'est de s'instruire dans l'art de les vaincre. Nouveau Moïse, il n'étudie en Egypte les secrets de la science des Egyptiens, que pour devenir bientôt après, en les quittant, un des conducteurs du peuple qui doit briser leur orgueil, et humilier leur Empire.

Mais il étoit réservé à une main encore plus habile, d'achever ce grand ouvrage. De retour de Hongrie, le PRINCE DE CONTY va essayer à Chantilly les larmes qu'il venoit de répandre sur le tombeau du prince son frère.

Là, dans un glorieux loisir, le grand Condé jouissoit du fruit de sa réputation et de ses victoires; et ayant jusques-là vécu pour la postérité, il vivoit enfin pour lui-même.

Le PRINCE DE CONTY étoit à la source des bons conseils et des grands exemples. Il ne lui falloit que l'histoire du héros qu'il a devant les yeux. Que d'instances tendres et respectueuses ! que d'aimables artifices, pour la tirer de sa propre bouche ! Mais la véritable gloire est toujours simple et modeste ; et Condé ne peut se résoudre à

raconter ses actions, parce qu'il sent bien que c'est raconter ses louanges.

Quel nouveau genre de combat, Messieurs! La vieillesse toujours prête à raconter ses exploits passés, se refuse ici à des instructions domestiques et nécessaires; et le premier âge, qui ne se prête jamais qu'à regret au sérieux des leçons et des préceptes, y court ici comme aux plaisirs, et les sollicite comme des grâces. C'est que les grands hommes le sont dans tous les âges.

Enfin, sa tendresse pour ce cher neveu adoucit la sévérité de sa modestie. Condé manifeste son ame toute entière: il ouvre à ce jeune prince les trésors de sagesse, de précaution, de prévoyance, d'activité, de hardiesse, de retenue, qui l'avoient rendu le premier de tous les hommes dans l'art de combattre et de vaincre. Vrai et simple, il mêle au récit de ses glorieuses actions l'aveu de ses fautes, et montre dans le cours de sa vie, de grandes règles à suivre, et de grands écueils à éviter.

Quels jours heureux pour le prince de Conty! Ses yeux, ses oreilles, son ame toute entière peut à peine suffire à tout ce qu'il voit et à tout ce qu'il entend. A peine sorti de ces doux entretiens, il court rédiger par écrit les merveilles qu'il a ouïes, et se remplir, en les écrivant, du génie qui les a produites.

Quel historien digne du grand Condé!

Si ces mémoires que nous avons encore écrits de sa propre main, avec tant de noblesse et de précision, étoient enfin mis au jour, rien ne manqueroit plus à la gloire de ce grand homme.

Un si beau naturel et de si grandes espérances dans ce neveu si chéri, tiroient des yeux du prince de Condé, des larmes de joie, d'admiration et de tendresse: il se voyoit revivre en lui; il y retrouvoit toutes ses rares qualités (osons le dire après lui) sans y retrouver ses défauts. La nature même avoit tracé jusques dans la ressemblance de leur visage, celle de leur ame. Il achève, il embellit, en le formant, sa propre image; et comme ce premier chef du peuple de Dieu, il meurt content, en se voyant remplacé par cet autre Josué, à qui il laisse son esprit, ses maximes, ses préceptes, et une partie de sa gloire: *Et dabis ei præcepta, cunctis videntibus, et partem gloriæ tuæ. (Num. 27. 20.)*

Mais que les conseils du Seigneur sont éloignés de nos pensées! Il préparoit une gloire plus durable au prince de Conty: il vouloit le sanctifier par de longues infirmités, et nous montrer seulement ses talens éclatans et sa valeur héroïque.

Oui, Messieurs, les leçons du prince de Condé, aidées d'un naturel si rare, que pouvoient-elles former que la valeur même?

C'est-à-dire, une valeur noble dans les

sentimens, tranquille dans les périls, sûre dans les conseils, supérieure dans les vues et dans les ressources. Remarquez tous ces caractères.

Avec quelle dignité avoit-il déjà soutenu en Allemagne le rang dû à sa naissance? Et parmi cette foule de souverains si jaloux de leurs droits, quel respect n'avoit-il pas fait rendre aux princes du sang de France, qui ne souffrent au-dessus d'eux que des couronnes?

Ailleurs la circonstance n'auroit peut-être rien de remarquable. Mais à peine sorti de l'enfance, loin de sa patrie, accompagné de sa seule dignité, au milieu d'une nation fière et jalouse, entre les mains de ceux sur qui il prétend des préséances, ne pas souffrir même que l'on conteste son droit! L'expression du prophète paroît préparée pour mon sujet. C'est penser en prince en un âge où les autres hommes ne pensent pas, et mériter, par la grandeur des sentimens, les prééminences déjà dues à la naissance : *Princeps ea quæ digna sunt principe, cogitabit, et ipse super duces stabit. (Isa. 32. 8.)*

La même grandeur d'ame l'accompagnoit dans les périls. Et ici, Messieurs, que pourrois-je dire qui ne soit au-dessous de ce que vous avez vu la plupart? S'est-il trouvé dans une seule action où il ne se soit attiré les yeux de toute l'armée; et où, sans avoir eul'honneur du comman-

dement, il n'ait eu presque lui seul l'honneur de la victoire?

Rappelez ses premières campagnes; on croyoit revoir le grand Condé dans sa vive et vaillante jeunesse.

A Courtray, où pour la première fois il montra un nouveau héros aux ennemis et à nos troupes.

A Luxembourg, où à la tête des grenadiers, à l'assaut d'un bastion il monte l'épée à la main; et où blessé d'un éclat de grenade, et échappé à mille autres coups, il fait craindre que la victoire ne nous coûte une vie si chère.

A Novigrade, où une escarmouche engagée trop témérairement avec les Turcs, change de face à l'arrivée du prince qui y vole; et plusieurs officiers d'un grand nom, doivent à sa valeur et aux périls qu'il court en cette occasion, la vie et la liberté qu'une audace indiscrete leur avoit fait mériter de perdre.

A Neuhausel, où après avoir repoussé les Infidèles jusques sur le bord du fossé, revenu tout couvert de poussière et de gloire, il court encore avec l'électeur de Bavière, rétablir un ouvrage où les assiégés avoient mis le feu; et par l'amitié que l'âge et les belles qualités forment entre eux, il fait naître dès-lors dans le cœur de ce prince ces premières dispositions d'attachement pour la France, qui ont depuis paru; et où, si cet allié généreux et fidèle

n'a pas eu pour lui les succès, il a eu du moins l'honneur de la constance, de la bonne foi, l'estime de la nation, l'amour des troupes, et l'affection du Roi, qui toute seule vaut des succès, ou qui rassure du moins contre les pertes.

Enfin à Gran, où à la tête du premier régiment de l'Empire, il arrête la première fureur du Turc, le pousse, le renverse, lui arrache la victoire qu'il croyoit déjà tenir, affronte mille fois la mort qui paroît le respecter plus qu'il ne paroît la craindre; portepar tout la terreur du sang de France toujours fatale aux Infidèles; fait déjà redouter aux Allemands, dans le bras qui les défend, celui qui va bientôt les vaincre; et montre de loin aux vœux des Polonais, témoins et admirateurs de ses actions, le héros digne d'être un jour placé sur le trône.

A ces traits le reconnoissez vous, Messieurs? Ce ne sont pourtant encore que les premiers essais de son courage. Ce nouveau David croissant va paroître de jour en jour au-dessus de sa valeur même: *David proficiscens, et semper se ipso robustior.* (II. Reg. 8. 1.)

Vous ne l'avez pas oublié, Messieurs, et le souvenir de ces deux mémorables journées où le prince DE CONTY parut si grand, est encore trop récent et trop glorieux à la France, à la mémoire du maréchal de Luxembourg, à l'histoire de ce

règne; trop honorable surtout au vaillant prince qui nous honore ici de sa présence, et qui en a partagé avec tant de distinction la gloire et les dangers; trop rapproché même tous les jours, par la différence des évènements, pour être effacé de votre esprit, puisqu'il ne le sera jamais de nos annales.

Que n'ai-je plus d'usage dans l'art de décrire des victoires et des batailles; ou plutôt, pourquoi ce temple et ces autels m'avertissent-ils que mon ministère ne doit mettre ici dans ma bouche que des paroles de paix et de réconciliation?

Vous l'auriez vu à Steinkerque rappelant la victoire qui d'abord nous échappe; rétablissant partout ce que la première surprise nous a déjà fait perdre d'avantages; prenant lui-même des mains d'un de nos officiers blessé, le drapeau qu'il est hors d'état de porter; rassemblant autour de lui ceux que sa présence rassure, ou que le danger de sa personne attire; les exhortant, comme un autre Machabée, de ne pas flétrir par une fuite honteuse, la gloire du nom français jusques-là accoutumé à vaincre, et de mourir plutôt que de devoir la vie à une lâche retraite; courant porter au milieu des ennemis, avec l'étendard de la France, le signal de la victoire: au centre, à la droite, à la gauche, il est partout où la victoire est encore douteuse, et la victoire se déclare

dès qu'il paroît ; éclairant le maréchal de Luxembourg même , par la justesse de ses conseils et par la pénétration de ses vues ; enfin , l'ame de ce grand général dans cette fameuse journée , comme ce général le fut lui-même de toute l'armée.

Tel et encore plus grand paroît-il peu de temps après à Nervinde. L'ennemi retranché dans son camp , comme dans un fort , mille foudres qui portent la mort partout , en défendent l'approche ; nos troupes déjà plusieurs fois repoussées , le soldat découragé , le général accoutumé à une victoire prompte , étonné de la voir balancer si long-temps aujourd'hui , court au prince DE CONTY : *Grand prince* , lui dit-il , *tout va manquer , et il n'y a que votre présence qui puisse faire tomber les difficultés.* CONTY paroît ; avec lui la confiance revient aux troupes ; la valeur de la nation reprend le dessus ; on le suit : rien ne résiste , les retranchemens sont forcés en plusieurs endroits ; ils ouvrent à CONTY autant de voies à la victoire ; il charge jusqu'à six fois à la tête de six corps différens. L'ennemi , qui n'a plus de rempart que sa propre valeur , s'ébranle. Tout couvert de sang et de feu , CONTY perce dans leurs rangs. La victoire qu'il tient déjà , un coup de sabre qu'il reçoit sur la tête est sur le point de la lui ravir ; et le téméraire qui porte le coup , est puni à l'instant de son audace ; et percé de la

main du prince , il expire à ses pieds. Enfin , soldat , général , à mesure que le besoin du service le demande , ses conseils commencent la victoire , et sa valeur l'achève.

Je dis ses conseils , Messieurs ; et le maréchal de Luxembourg n'en trouvoit pas de plus justes et de plus solides : le prince DE CONTY étoit son oracle.

Ce grand général en qui la nature avoit formé un si beau génie pour la guerre , si pénétrant dans ses vues , si prompt à prendre son parti , si fécond en ressources , si heureux dans ses entreprises , et qui avoit ajouté à la gloire des Montmorencis ses ancêtres , le bonheur qui sembloit avoir manqué à la plupart d'entre eux ; ce grand homme disoit tous les jours que le prince DE CONTY lui apprenoit son métier. S'offroit-il des difficultés ? c'étoit avec le prince qu'il cherchoit des expédiens. Formoit-il des projets ? c'étoit le prince , ou qui le rassuroit dans ses vues , ou qui lui facilitoit l'exécution. Entreprenoit-il ? c'étoit sur le prince qu'il se reposoit du succès. Enfin , le génie du prince DE CONTY étoit comme le guide du génie de ce fameux général ; et l'ayant sous ses ordres , il se soumettoit , pour ainsi dire , lui-même à ses conseils.

Et de là , combien de fois lui avoit-on ouï dire , *qu'il devoit au prince DE CONTY le principal honneur de ses victoires.* Par cet aveu il honoroit le prince , et il ne

s'ôtoit pas à lui-même un honneur que ses grandes actions lui avoient acquis, et que sa modestie lui assuroit.

En dis-je trop, Messieurs, ou plutôt dis-je tout? Et que de traits chacun de vous n'ajoute-t-il pas à son éloge?

Quel homme jusqu'à lui, n'ayant pu montrer, pour ainsi dire, que des espérances, a jamais eu à la guerre ce haut degré de réputation, qu'une longue suite de commandemens et de victoires avoient enfin acquis aux Condé et aux Turenne; s'est jamais assuré à ce point la confiance des troupes, le dévouement des officiers, l'affection des peuples, les suffrages de la cour, le respect des princes, qui sembloient oublier leur rang pour déférer à son mérite; l'admiration des plus grands capitaines de son siècle, l'estime de nos ennemis, les applaudissemens de toute l'Europe, où son nom étoit aussi célèbre que parmi nous? Quelle supériorité de mérite, pour forcer l'approbation publique, de donner à des espérances seules ces louanges unanimes qu'elle ne donne pas toujours aux succès.

Aussi, Messieurs, ces espérances étoient fondées sur la supériorité de ses talens, la sagesse, la grandeur des vues, l'éminence des lumières. Ce fameux Romain lui-même, dont les Commentaires ont immortalisé les exploits et la capacité, n'écrivoit pas mieux sur la guerre. Quelle élé-

vation! quelle netteté! quelle intelligence dans ces mémoires qu'on a trouvés après sa mort, les fruits de son loisir et d'une santé infirme, et où ce grand prince se délassoit souvent à mettre par écrit ses vues sur les évènements qui se passoient tous les jours en Europe!

Et dans ces révolutions, où le bonheur a paru se déclarer quelquefois contre la justice de nos armes; et où par les conseils impénétrables de vos jugemens, ô mon Dieu! la victoire jusques-là attachée à la sagesse et aux grandes destinées du Roi, a semblé se refuser même à sa piété: dans ces révolutions, où l'amour du prince DE CONTY, pour le Roi et pour l'Etat, montrait en lui une douleur si noble et si sincère, vous lui faisiez entrevoir de loin, ô mon Dieu! la fragilité des choses humaines: vous ménagiez à sa raison des réflexions qui devoient être un jour mûries par la grâce: vous lui rapprochiez ce moment qui finira toutes les vicissitudes, qui égalera tous les hommes; où nos œuvres seront plus comptées que nos succès, où les évènements les plus glorieux, rappelés à leurs motifs, ne seront plus que de fausses vertus, ou de grands crimes, et où l'on ne mettra au nombre de nos victoires, que celles que nous aurons remportées sur nous-mêmes.

Tel étoit le prince DE CONTY: un des premiers hommes de son siècle pour la

guerre : *Habebo claritatem ad turbas* ; vous l'allez voir comme un des plus accomplis dans la vie civile : *Et honorem apud seniores, juvenis*. Vous avez admiré en lui le héros, admirez encore le sage.

SECONDE PARTIE.

LES grands hommes, qui ne doivent ce titre qu'à certaines actions d'éclat, n'ont quelquefois de grand, que le spectacle.

Dans ces occasions rares, les yeux du public et la gloire du succès, prêtent à l'ame une force et une grandeur étrangère : l'orgueil emprunte les sentimens de la vertu : l'homme se surmonte et ne se montre pas tel qu'il est.

Combien de conquérans fameux dans l'histoire, à la tête des armées ou dans un jour d'action, paroissent au-dessus des héros ; et dans le détail des mœurs et de la société, à peine étoient-ils des hommes ?

C'est que dans les occasions d'éclat, l'homme est comme sur le théâtre ; il représente ; mais dans le cours ordinaire des actions de la vie, il est, pour ainsi dire, rendu à lui-même ; c'est lui qu'on voit ; il quitte le personnage, et ne montre plus que sa personne.

Aussi, lorsque l'auteur sacré loue ces hommes illustres, qui ont été riches en vertu, et qui se sont acquis parmi leur

peuple une gloire qui passera d'âge en âge, il comprend tout leur éloge dans ces deux traits : ils ont maintenu et embellie au dehors, l'ordre et la beauté de la société, par la douceur de toutes les vertus civiles : *Pulchritudinis studium habentes* ; (*Eccl. 44.6.*) et ils ont été au dedans comme les génies pacifiques et tutélaires de leurs propres maisons : *Pacificantes in domibus suis*.

Oui, Messieurs, que le prince DE CONTY ait été un grand homme de guerre ; c'est une gloire qu'il a partagée avec tant d'hommes fameux, que la France a eus dans tous les siècles.

Mais une louange qui lui est propre, c'est que la vie paisible et privée, l'écueil des réputations les plus brillantes, a laissé voir en lui encore plus de vertus estimables : c'est qu'en le voyant tous les jours, nous l'avons toujours vu plus grand.

Bon sujet, bon ami, vrai, affable, humain, modeste, sage ; et dans toutes les situations, toujours égal à lui-même.

Quel étoit son respect et son attachement pour le Roi ! Combien de fois l'avons-nous entendu déplorer le malheur de tant de princes qui avoient fait servir leur naissance à leur ambition ; qui loin de porter aux pieds du souverain, les vœux et les respects des peuples, portoient au milieu des peuples le mépris du respect dû au souverain ; loin d'être les liens du

prince et des sujets, en étoient *le mur de séparation*; armoient contre leur patrie le nom qui depuis tant de siècles la protége, et n'étoient les premiers sujets, que pour être les premiers rebelles.

Le prince DE CONTY disoit souvent, que la naissance n'approche les princes de plus près du trône, que pour les lier plus inséparablement au souverain; qu'il leur est plus glorieux d'obéir à leur propre sang, que de commander à des étrangers; que la désobéissance dans le commun des sujets est un crime contre l'Etat, mais qu'elle est dans les princes un outrage qu'ils se font à eux-mêmes; que les princes ne sont nés que pour le bonheur de leur patrie; que l'Etat ayant toujours été l'héritage de leurs ancêtres, ils doivent en maintenir la tranquillité comme celle de leur propre famille; et que les premiers regards du trône tombant sur eux, ils doivent les premiers baisser les yeux devant son éclat, et donner les premiers exemples de soumission au reste du peuple.

Tels étoient les sentimens du prince DE CONTY; telle sa conduite toujours égale, jamais démentie. Toutes ses voies ont été belles, et tous ses sentiers pacifiques: *Via ejus via pulchræ, et omnes semitæ ejus pacificæ.* (Prov. 3. 17.) Et nous n'avons pas besoin ici de recourir aux ménagemens de l'art; et en louant une partie

de sa vie, de tirer le rideau sur l'autre.

En cela, son inclination secondoit son devoir. Les vertus du roi l'attachoient à sa personne, autant que la royauté le soumettoit à ses ordres. Il obéissoit, mais en aimant, en admirant, en étudiant un modèle, plutôt qu'en se soumettant à un maître. Et arrivé à la rade de Dantzick, déjà près du trône, et sur le point d'y monter, sa qualité de sujet lui est encore plus chère que le titre de roi qu'on doit lui donner. Il met encore, avec son cœur, la couronne qu'il croit tenir aux pieds de Louis: *Bien malheureux*, lui écrit-il, *que l'éloignement m'empêche d'être guidé par vos ordres, et éclairé par vos lumières.* Son état de sujet peut changer; ses sentimens de respect et de soumission seront toujours les mêmes.

Et de là son attachement tendre et respectueux pour MONSIEUR: attachement que l'enfance avoit vu naître, et qui avoit toujours crû avec lui. Malgré l'amitié et la confiance dont ce grand prince l'honoroit; malgré la familiarité formée depuis le premier âge; malgré cette liberté facile et aimable, qui fait les délices de sa cour, quelles manières toujours pleines de respect, et d'une noble attention, dans le prince DE CONTY! On apprenoit en le voyant à respecter ses maîtres; et son rang ne paroissoit lui donner plus d'accès

et de liberté, que pour montrer plus d'égards et plus de retenue aux autres.

Autant il respectoit ses maîtres, autant exigeoit-il peu de contrainte et de respect de ses amis. Vous ne l'oublierez jamais, vous qu'il honora autrefois de sa confiance : eh ! que ne pouvez-vous le dire ici à ma place ! Mais tout ce que ce cher souvenir vous rappelle dans ce moment ; mais les tristes regrets que je vous vois mêler ici à son éloge, et que le respect du lieu avoit jusqu'ici suspendus, ne le disent-ils pas assez ? Et pourront-ils, sans m'interrompre, me permettre à moi-même de le faire entendre ?

N'étoit-il pas, *cet homme aimable pour la société*, dont parle l'Écriture, et *cet ami plus cher mille fois qu'un frère* ? (*Prov. 18. 24.*)

Les princes connoissent peu d'ordinaire le plaisir de l'amitié : leur élévation, ou les rend trop inaccessibles aux autres hommes, ou leur rend les autres hommes trop méprisables. Ils confondent le respect qu'on doit au rang, avec l'amitié qui n'est due qu'à la personne : ils sont plus jaloux de s'attirer des hommages, que de gagner des cœurs ; ou s'ils savent se faire aimer, ils n'aiment jamais beaucoup eux-mêmes.

Dans cette image, Messieurs, que trouverez-vous qui ressemble au prince DE

CONTY ? Quel ami fut jamais plus tendre, plus facile, plus fidèle, plus digne d'être aimé ? l'amitié ne l'égaloit-elle pas à vous ? Et la supériorité que lui donnoit le rang et le mérite, l'aperceviez-vous que dans le soin aimable qu'il avoit de l'oublier ?

Quelle douceur dans les mœurs ! quelle sûreté dans la tendresse ! quelle vérité dans les sentimens ! quelle fidélité dans le secret ! quels charmes dans le commerce ! quel goût dans le choix de ses amis ! quelle attention à les conserver jusqu'à la fin ! Et la mort même, la mort dans l'instant qu'elle vous l'a ravi, a-t-elle pu vous ravir son cœur ? n'avez-vous pas été les dépositaires de ses secrets et de ses derniers soupirs ? N'a-t-il pas versé dans votre sein les derniers regrets de son ame ? Sa confiance et son amitié n'ont-elles pas été plus fortes que la mort ? Et si votre douleur vous permettoit ici d'être sensibles à quelque autre chose qu'à sa perte, ne le seriez-vous pas à ce que la postérité dira toujours de lui, comme de cet homme merveilleux dont parle l'Écriture : *Heureux ceux qui vous ont vu, qui ont vécu avec vous, et que votre amitié a comblés d'honneur et de gloire ! Beati qui te viderunt, et in amicitia tua decorati sunt.* (*Eccl. 48. 1.*)

Mais il n'étoit pas de ceux qui, doux et faciles avec un petit nombre d'amis, ne montrent que l'orgueil du rang, ou les

bizarries de l'humeur, au reste des hommes; qui, renfermant tout ce qu'ils ont d'estimable dans un commerce privé, gardent leurs défauts pour le public.

L'affection des grands et du peuple en répond ici pour moi. Les larmes de ses amis sont confondues avec les larmes publiques : et si le deuil général n'a pas laissé à leur amitié le triste plaisir de se distinguer par la douleur de sa mort; elle leur a du moins laissé la consolation de n'être pas les seuls à la pleurer.

En quel homme se sont jamais trouvées rassemblées à un plus haut point, toutes les vertus qui nous lient aux autres hommes ?

Souverainement vrai, il n'aimoit que la vérité dans les autres : nul intérêt n'étoit jamais entré dans sa grande ame en concurrence avec la vérité : elle lui paroissoit le premier devoir de l'homme, et le titre le plus glorieux du prince. Il laissoit aux ames vulgaires, les déguisemens et les finesses utiles, ou pour nous parer d'une gloire qui ne nous appartient pas, ou pour cacher nos défauts véritables; toutes ses paroles étoient dictées par la vérité même : il ne trouvoit de beau dans les hommes que la vérité; il ne cherchoit point ses amis parmi ses flatteurs : son rang même lui étoit souvent à charge par les ménagemens qu'on s'imposoit devant lui; et on lui a souvent

ouï dire que dans ses voyages, lorsque la bienséance lui avoit pu permettre d'être inconnu, il n'avoit pas trouvé de plaisir plus doux que d'entendre parler les hommes naturellement, et se montrer tels qu'ils sont : plaisir assez inconnu aux grands, qui ne voient jamais des hommes que la surface, et qui n'en aiment souvent que le faux.

Et ne vous représentez pas ici, Messieurs, cet amour farouche et outré de la vérité qui, dégénère en humeur cinique, et qui est plutôt une haine bizarre des hommes, que de leurs défauts.

Aussi affable que vrai, la vérité ne montreroit pas en lui cet abord austère et censeur, qui rend souvent le sage odieux, sans rendre la sagesse aimable.

Vit-on jamais dans un rang si élevé, et avec tant de supériorité de génie, tant de bonté et d'affabilité ? Vous le savez, Messieurs; et vous vous le représentez encore ici, vivant parmi nous, montrant à tous cet air simple et noble de douceur, qui attiroit tous les cœurs après lui; ne retenant de son rang que ce qu'il en falloit pour rendre encore plus aimable l'affabilité qui l'en faisoit descendre; et rassurant si fort ou le respect ou la timidité, par un attrait inséparable de sa personne, qu'au sortir de son entretien, on goûtoit toujours à-la-fois, et le plaisir d'être

charmé de lui, et le plaisir de n'être pas mécontent de soi-même.

Par là, il faisoit à l'auguste éclat de sa naissance, la dignité qui la fait respecter, et en ôtoit l'humeur et la fierté, qui n'ajoutent rien à la grandeur, et qui ôtent beaucoup aux grands.

Et ce n'étoit pas même en lui une douceur empruntée, où la politesse et les manières ont plus de part que le sentiment; un simple usage plutôt qu'une vertu: c'étoit un fond d'humanité.

La valeur, l'élévation forment presque toujours un caractère d'insensibilité; la gloire des armes est toujours teinte de sang; et lorsque le rang laisse le reste des hommes si loin de nous, il est rare que le cœur nous en rapproche.

Un héros et un prince humain: voilà, Messieurs, ce que le prince DE CONTY allioit ensemble. Il disoit souvent que, quand même la religion n'obligeroit pas de regarder les hommes comme nos frères, il suffit d'être né homme pour être touché du malheur de ses semblables.

Et de là, à la prise de Neuhausel, où la place emportée d'assaut, sembloit autoriser le carnage et la fureur du soldat, combien de victimes innocentes arrachait-il d'entre les bras de la mort? Combien arrête-t-il de ces actions barbares, que ne demande plus la victoire, mais qu'inspire

pire la seule cruauté? apprenant aux Allemands à mêler la valeur, qui leur est commune avec nous, à l'humanité qui nous est propre.

De là, le lendemain du combat de Steinquerre, il vint sur le champ de bataille, encore tout couvert de morts et de mourans; fait transporter tous les blessés, sans distinction de Français ou d'ennemis; assure à une infinité de malheureux la vie ou le salut; et force les ennemis mêmes de bénir, dans le héros qui a su les vaincre, le libérateur qui les sauve.

Et dès-lors, vous accordiez, Seigneur, aux larmes de tant d'infortunés qu'il sauvoit, les grâces et les miséricordes qui lui préparoient le salut à lui-même.

En cela, Messieurs, ne croyez pas qu'il cherchât des applaudissemens et des éloges: il ne faisoit que se prêter aux mouvemens et à la bonté de son cœur.

Jamais prince ne fut plus éloigné de l'ostentation et de la fausse gloire. Simple, modeste, ennemi des louanges, attentif à les mériter; l'admiration de tous, toujours le même à ses propres yeux, ignorant presque seul, comme Moïse, la gloire et la lumière qui brillent autour de lui: nous l'avons vu donner à peine à son rang l'éclat extérieur que l'usage y attache; vivant parmi nous comme un citoyen; accompagné de cette dignité tout te seule

Oraisons funèbres.

* F

qui suit partout les grands hommes ; n'empruntant rien de l'appareil et du dehors ; devant tout à lui-même ; plus grand lorsqu'il paroît tout seul , que tant d'autres ne le sont , enflés de tout le faste et de toute la pompe qui les environnent.

Sa modestie prenoit sa source dans la modération naturelle de son ame. On l'a vu en garde contre lui-même , se refuser aux goûts les plus innocens ; à la curiosité même des peintures , où ses infirmités auroient pu trouver un délassement ; et aux instances que lui fait là-dessus la princesse son épouse , toujours attentive à soulager l'ennui de ses maux , que répond-il ? *Qu'en se livrant à un goût on s'accoutume à se livrer à tous les autres, et qu'il faut savoir, ou ne pas tout désirer, ou se passer souvent de ce qu'on désire.*

Ecoutez , vous à qui rien ne suffit , et dont les goûts bizarres et fastueux ne servent qu'à rappeler tous les jours la bassesse de votre naissance , l'injustice de vos trésors , et les misères publiques qui en sont en même temps et le fruit et la source !

Et , caractère admirable , Messieurs ! dans toutes ses vertus , quelle égalité ! Ses grandes qualités ne se bornoient pas , comme dans beaucoup d'autres , à quelques actions louables , mais rares , qui échappent du milieu d'une foule de vices ; qui perdent tout leur mérite par le

contraste , et qui sont plutôt des saillies que des vertus.

Toujours supérieur aux évènements , s'il n'avoit pas toujours la gloire du succès , il avoit du moins la gloire de paroître toujours plus grand que sa fortune. Les couronnes manquées le laissent aussi tranquille que l'avoient trouvé les couronnes offertes. Content de n'avoir rien à se reprocher sur les mesures que la sagesse fournit , il ne croyoit pas devoir se reprocher les succès dont la Providence toute seule décide. Sur le point décisif même des plus grandes affaires , au milieu des agitations que l'esprit douteux de l'évènement , et les vues différentes qui s'offrent , font naître dans l'ame , on auroit cru , à le voir , que tout étoit décidé ; et la tranquillité ne perd rien par l'incertitude des évènements , toujours plus difficile à soutenir que l'évènement même.

Oui , Messieurs , ce caractère de raison l'accompagnoit partout. Quelle habileté à ménager les esprits ! quelle dextérité à se concilier les intérêts les plus contraires ! quelle connoissance profonde des hommes ! quelles vues sur tout ce qui peut assurer le bonheur des peuples et des Etats ! quel fonds de modération sur les points mêmes où la vivacité paroît le plus à sa place ! quelle sagesse dans l'enjouement même de la conversation la plus libre !

Mais ne seroit-ce point ici de ces ima-

ges que l'orateur ne peint que d'après lui-même; qui expriment ce que le héros auroit dû être, mais qui ne représentent point ce qu'il a été; et plus propres à rappeler ses défauts, qu'à servir à son éloge?

Vous m'interrompez ici, Messieurs, et je sens que ma précaution vous offense. Du milieu de cette assemblée auguste, une voix publique, formée par l'amour et par la douleur, s'élève contre moi, et me reproche des louanges trop au-dessous de mon sujet, tandis que je paroissais craindre d'en donner d'excessives?

Et que manqueroit-il en effet à son éloge, s'il eût été alors aussi agréable aux yeux de Dieu, qu'il étoit grand devant les hommes?

Et quand je dis, devant les hommes, Messieurs, ne pensez pas que se ménageant, comme tant d'autres, l'estime du public, par les dehors de la modération et de la sagesse, il vint se démentir dans l'enceinte des devoirs domestiques; que lassé de soutenir en public le personnage de grand homme, il vint porter parmi les siens le chagrin de la contrainte, et s'y délasser, par des vices, des apparences de la vertu?

S'il eut le premier caractère de ces hommes illustres, loués dans les livres saints, qui avoient été chacun dans leur siècle l'ornement de la société: *Pulchri-*

tudinis studium habentes; il ne leur ressembloit pas moins par le second, qui les avoit rendus comme les génies pacifiques et tutélaires de leurs propres maisons: *Pacificantes in domibus suis.*

Bon mari, bon père, bon maître; mais que de plaies vais-je rouvrir à-la-fois! Et la princesse désolée, qu'un lien sacré lui avoit unie, que le cœur lui unira toujours, ne sent-elle pas assez la violence du coup? et faut-il rappeler toute sa douleur, en lui rappelant tout ce qu'elle a perdu? Ainsi nous échappent, mon Dieu! les objets les plus chers: ainsi finissent les liaisons les plus tendres: ainsi tout ce qui nous promettoit le plus de bonheur, se tourne en amertume; et hors l'espérance de la foi, ne nous laisse plus qu'un cher souvenir, qui en paroissant soulager notre douleur, en perpétue le deuil et la tristesse.

LE PRINCE DE CONTY, Messieurs, pouvoit dire de lui, comme le roi David; *Qu'il avoit eu en partage un bon cœur; qu'il marchoit au milieu de sa maison dans la paix et l'innocence.* (Ps. 100. 2. 3. 4.)

Quels égards pour la princesse son épouse, dont la conduite et les vertus ont toujours honoré le rang! Les plus petites attentions qui sembloient devoir échapper à la supériorité de son génie, n'échappoient pas à la bonté de son cœur. Quelle tendresse pour les princes ses enfans!

Formant lui-même dans leur cœur ces premiers sentimens d'honneur et d'élévation si dignes de leur naissance; devant, pour ainsi dire, enfant avec eux, pour leur apprendre à devenir un jour sages, grands, équitables, humains, modérés, en un mot, tout ce qu'il étoit lui-même. Vivant comme un homme privé au milieu de son auguste famille, respectant les liens de la religion et de la nature, les doux titres de père et de mari; et ne connoissant pas cet usage insensé, qui fait que la plupart des grands semblent être nés seuls sur la terre; croient que tout ce qui renverse la première institution de la nature, est un privilège de la grandeur; et regardent tout ce qui lie, comme un joug qui les déshonore.

Qu'il faut être né grand pour soutenir jusques dans ces devoirs obscurs et domestiques, où l'homme se relâche toujours, et où l'humeur prend si aisément la place de la vertu, un caractère toujours égal de grandeur et de sagesse!

Vous me prévenez ici, maison affligée de ce prince, et je pourrois en attester votre douleur: Quel maître le fut jamais moins, ou plutôt mérita mieux que lui de l'être?

Les grands croient que tout est fait pour eux, et que les autres hommes ne sont nés que pour porter le poids, ou de

leur orgueil, ou de leurs caprices. Le PRINCE DE CONTY n'exerçoit son autorité que sur lui-même. Quel fonds de bonté et de douceur envers les siens! n'exigeant presque rien pour lui; ne comptant point leurs fautes, dès qu'il en souffroit tout seul; aimant mieux quelquefois souffrir de leur peu d'habileté, que de contrister leur tendresse; jamais d'humeur, jamais un de ces momens de vivacité qui ait pu marquer que sa grande ame étoit sortie de son assiette naturelle; poussant même si loin la bonté, que l'affection toute seule des siens prévenoit l'abus qu'ils en auroient pu faire; paroissant leur ami plutôt que leur maître; les quittant de ces devoirs rigoureux qu'on donne à l'usage bien plus qu'au besoin; les regardant comme les compagnons de sa fortune, et non pas comme les jouets ou les ministres de ses humeurs ou de ses passions; et faisant voir, chose rare! que les grands peuvent trouver des amis même parmi ceux qui les servent.

Voilà cet homme sage, l'amour des peuples, le modèle des princes, la joie des siens, l'admiration de tous. Achevez, Seigneur, en lui votre ouvrage; couronnez vos dons; ranimez ces vertus humaines, ces os arides, par un souffle de vie; faites succéder à la beauté de ces feuilles stériles des fruits d'immortalité; conduisez ce jour de l'homme jusques au jour

parfait de la grâce ; formez de tous ces trésors de l'Égypte, un tabernacle à votre gloire ; ne perdez pas la sagesse du Sage ; mais donnez-lui la foi des humbles et des petits.

Il fut donc un des hommes les plus accomplis dans la vie civile : *Et honorem apud seniores, juvenis*. Ajoutons le dernier trait. Il fut encore un des plus éclairés par la singularité des connoissances et la supériorité des lumières : *Acutus inveniar in judicio : in conspectu potentium admirabilis ero, et habebó immortalitatem* ; non-seulement un héros et un sage, mais encore un esprit supérieur et universel.

TROI SI È M E P A R T I E.

LA science et la lumière dans un prince, voilà presque toujours l'écueil de sa gloire ou de sa religion.

Selon le monde, elle l'engage d'ordinaire en des recherches vaines et frivoles, étrangères aux devoirs et à l'élevation de son état, qui peuvent éclairer l'homme, mais qui n'instruisent pas le prince.

Devant Dieu, elle l'enfle, elle l'égaré, et n'éclaire souvent sa raison qu'aux dépens de sa foi.

Or, admirez, Messieurs, dans les connoissances rares du PRINCE DE CONTY, deux avantages marqués d'abord dans

DE M. LE PRINCE DE CONTY. 129
mon texte, et fort opposés à ces deux écueils.

Le bruit de sa science et de ses lumières lui attire, des extrémités de la terre, non pas une reine étrangère, mais les vœux d'un royaume entier. Les grands et les puissans de Pologne, frappés des merveilles que la renommée répand de lui en tous lieux, lui offrent à l'envi une couronne qui a toujours été le prix de la valeur et du mérite : *In conspectu potentium admirabilis ero*.

Et à ce premier fruit de ces lumières, ajoutez-en un autre : c'est le gage de la couronne d'immortalité par son retour à Dieu au lit de la mort : *Et habebó immortalitatem*.

Oui, Messieurs, quelle étendue de connoissances dans le PRINCE DE CONTY ! on eût dit qu'il étoit de toutes sortes de professions : guerre, belles-lettres, histoire, politique, jurisprudence, physique, théologie même : il sembloit qu'il ne se fût appliqué qu'à chacune de ces sciences, selon les différens hommes qu'il entretenoit ; et en l'entendant, on s'écrioit encore, comme autrefois sur ce prince le plus sage et le plus éclairé de l'Orient : « Quelle abondance de lumière » et d'érudition dans votre jeunesse ! La » science et la sagesse coulent de votre » bouche comme les eaux d'un fleuve majestueux : les lumières de votre ame

» ont sondé tous les secrets de la terre ;
 » et dans cette gloire pacifique , vous
 » avez été les délices des peuples , comme
 » la gloire des armes vous en avoit rendu
 » l'admiration et le soutien : » *Quemad-*
modum eruditus es in juventute tuâ ! et im-
pletus es , quasi flumen , sapientiâ ; et ter-
ram retexit anima tua , et dilectus es in pa-
ce tuâ. (Ecli. 47. 15. 16. 17.)

Et dans ces lectures immenses, remarquez deux abus évités. Point de goût pour ces livres frivoles, qui ne sont que le délassement de l'oisiveté, et qui corrompent le cœur sans instruire la raison.

Un grand goût pour les livres saints ; beaucoup de respect pour les vérités de la foi.

Dans le temps même, ô mon Dieu ! qu'il ne goûtoit pas encore combien vous êtes doux, il avouoit que vous êtes le saint et le véritable : sa raison respectoit les bornes de la foi, tandis qu'il en oublioit les devoirs : sa bouche rendoit hommage à la vérité de vos mystères, lors même que son cœur étoit encore loin de vous ; il ne trouvoit dans ses grandes lumières que les motifs de sa soumission : et s'il n'aimoit pas encore la vérité qui délivre, du moins il avoit toujours offert un respect religieux à la vérité qui soumet et qui captive.

Dois-je le dire ici, Messieurs ? dans un siècle où la religion est devenue le jouet,

ou de la débauche, ou d'une fausse science : dans un siècle où l'impiété est comme la première preuve du bel-esprit : dans un siècle où croire en Dieu est presque la honte ou de la raison ou du courage : dans un siècle où, pour n'être pas confondu avec le vulgaire, il faut se donner l'affreuse distinction de l'incrédulité : dans un siècle enfin, où tant d'hommes superficiels blasphèment ce qu'ils ignorent ; se croient plus habiles à mesure qu'ils sont plus téméraires ; apprennent à douter de la religion avant que de la connoître ; s'érigent en docteurs de l'impiété avant que d'avoir été les disciples de la foi, et s'élèvent contre la science de Dieu sans avoir même celle des hommes.

Au milieu de ces abus, la foi du PRINCE DE CONTY, si supérieur en lumières et en connoissances, honore la vérité de la religion. Ce grand génie n'est plus qu'un humble Fidèle devant la majesté de celui qui pèse les esprits, et qui regarde les scrutateurs de ses secrets comme s'ils n'étoient pas. (Is. 40. 23.) Sa curiosité ne va qu'à se convaincre que la raison ne sauroit aller à tout ; que l'homme ne connoît des voies de Dieu que ce que Dieu en a voulu révéler à l'homme ; que le point fixe de nos lumières, c'est la foi ; qu'on retrouve, en secouant le joug, les mêmes abîmes et les mêmes incertitudes que dans la soumission ; que les dogmes de l'impiété n'ont

rien de plus clair et de plus intelligible que les mystères de la religion ; et qu'en refusant de croire, on perd la foi, sans que la raison y gagne et s'éclaircisse.

Sentimens dont ce grand prince ne s'est jamais départi.

Mais à tant de valeur, tant de sagesse, tant de religion, tant de lumières, que manquoit-il, Messieurs, qu'une couronne ? Content du rang que lui donnoit sa naissance, le PRINCE DE CONTY ne l'avoit jamais désirée. La gloire de tenir par le sang au premier trône du monde ; le zèle qui le lioit au roi encore plus que le sang ; le plaisir de vivre sous ses yeux et d'obéir à ses ordres ; c'est là que, fixé par son cœur, il avoit toujours borné son ambition : et comme cette princesse dans l'Écriture, qui préféroit à la royauté la condition des serviteurs de Salomon, il trouvoit encore plus glorieux d'être des premiers sujets de Louis, que roi d'une nation étrangère : *Beati servi tui, qui stant coràm te semper.* (III. Reg. 10. 8.)

Mais enfin, la Pologne l'envie à la France. Son trône vacant par la mort d'un roi qui avoit été la terreur des Infidèles, redemande un prince du sang de nos rois. La grande réputation du PRINCE DE CONTY est la seule intrigue qui lui gagne d'abord tous les suffrages.

Il falloit à une nation guerrière, un prince belliqueux ; à une nation libre, un

prince sage et modéré ; à une nation zélée pour la foi, un prince éclairé et religieux, qui sût en même temps respecter sa foi et la défendre ; à une nation qui se donne elle-même ses rois, un prince, que l'estime générale eût appelé à la royauté, que l'amour eût fait régner, et qui eût regardé ses sujets comme ses bienfaiteurs ; enfin, à une nation presque toujours divisée par des factions domestiques, un prince d'un génie supérieur, habile dans l'art de connoître les hommes et de les gouverner ; qui sût ménager les esprits, concilier les intérêts, et réunir à la défense de la patrie, les passions elles-mêmes qui la déchirent.

Peuple heureux ! si Dieu, qui dispose des rois et des royaumes, ne l'eût refusé dans sa colère à tes premiers vœux ; ou plutôt, si toi-même, tu n'eusses conjuré contre ton propre bonheur, tes jours couleroit dans la paix, dans l'abondance et dans la gloire : tes lois seroient encore ta force et ton soutien : sur tes autels ne s'offriroient que des sacrifices de joie et d'actions de grâces : les malheurs des règnes précédens seroient oubliés : tes nouvelles conquêtes iroient encore plus loin que tes pertes passées, et ta valeur ne seroit redoutable qu'à tes voisins.

Mais une faction ennemie des lois, de la religion et de la liberté, s'élève : des suffrages séditieux traversent une élection

légitime ; les droits les plus sacrés sont violés ; les lois cèdent à la force ; un vil intérêt prévaut sur la gloire de la nation, sur le bonheur de la patrie, et sur les intérêts mêmes de la foi. Un nouveau Jéroboam divise les tribus, s'assied sur un trône usurpé : et sous les apparences du culte saint, il porte au milieu de l'héritage du Seigneur, un culte profane.

Le roi que Dieu avoit choisi, est rejeté : il ne fait que le montrer dans son indignation à la Pologne : il en retire avec lui sa protection et ses miséricordes ; et le même malheur qui l'éloigne de cette terre ingrate, est pour elle le signal et la source de tous ses malheurs.

Quel spectacle de désolation et d'horreur offre-t-elle à toute l'Europe ! L'esprit de discorde et de fureur souffle la guerre et la dissention parmi les citoyens : la valeur de sa nation se tourne contre elle-même ; l'idole qu'elle avoit élevée sur le trône en est renversée : sa couronne devient le jouet des peuples et des rois : ses villes, la proie de ses alliés et de ses ennemis. *Elle donne la main aux Assyriens (Jérém. Orat. v. 6.)* : le Moscovite appelé court venger, sur ceux mêmes qui l'appellent, ses anciennes pertes : un peuple qu'elle avoit toujours regardé comme *son esclave, devient son tyran (Ibid. v. 8.)*.

Ses autels sont renversés ; ses prêtres arrachés du sanctuaire, et menés en servitude ; ses vierges déshonorées ; *ses princes, comme des brebis timides, marchent sans force et sans valeur, devant celui qui les poursuit (Thren. 1. 6.)* ; ses campagnes inondées de sang, refusent la nourriture à son peuple, *au-dehors le glaive, la mort au dedans, (Ibid. v. 20.)* Le Seigneur qui les frappe ne se lasse point : il répand d'une main une coupe de venin et de mortalité, et tient élevé de l'autre le glaive de la guerre et de la vengeance : tous les fléaux de sa colère tombent à-la-fois sur cette terre infortunée : toutes *ses voies pleurent* et ne sont plus qu'une triste solitude ; et au milieu de tant de calamités, la fureur de ses citoyens n'est pas encore assouvie. La main qui les frappe et qui les terrasse, ne les désarme point : ils achèvent de venger sur eux-mêmes la justice de Dieu ; la ruine de la patrie ne peut être la fin de leurs dissentions et de leurs querelles ; et accablés de tant de pertes, ils veulent encore périr de leurs propres mains.

Grand Dieu ! frappez-vous donc pour perdre, et non pas pour corriger ? Ne vous souviendrez-vous pas d'Abraham et de Jacob ? N'oublierez-vous pas enfin les péchés des enfans, en faveur de la piété de leurs pères ? Les Hedwige et les Casimir, tant de saints rois qui ont porté

cette couronne, et qui ont vengé la gloire de votre nom, ne feront-ils pas tomber de vos mains le glaive de la vengeance? *Avez-vous mis devant vous jusques à la fin un nuage d'indignation, afin que les prières et les gémissemens de cette Eglise désolée, ne montent pas jusqu'à votre trône (Thren. 3. 44.)*; et ses malheurs ne vous toucheront-ils pas encore plus que ses crimes?

Vous, peuple, et considérez les maux que le Seigneur a faits parmi vous. *Vous avez rejeté son roi et son Christ; (Ps. 88. 39.)* vous avez éloigné celui que vous aviez appelé; et le Seigneur vous a rejeté, et vos rois sont devenus en même temps, et votre punition et votre crime.

Mais quoi, Messieurs? les jugemens de Dieu se déclarent. Il ne vouloit donner au PRINCE DE CONTY que la gloire de la royauté, et d'une couronne terrestre, et le préparer à une couronne immortelle.

Car enfin: *Que le héros, dit le prophète, ne se glorifie pas de sa valeur; que le sage ne mette pas une vaine confiance dans sa sagesse; que celui qui est riche en esprit et en connoissance, ne s'élève pas des richesses de sa science et de sa lumière. (Jérem. 9. 23.)* Talens éclatans que Dieu donne, et qui presque toujours éloignent de Dieu; sources de perdition, si Dieu qui en est l'auteur, n'en est la fin et n'en

règle l'usage; si vous connoître et vous aimer, ô mon Dieu! ne donne le prix à tout le reste.

Nous touchons enfin au moment où le PRINCE DE CONTY goûta ces grandes vérités. Moment heureux pour lui! terrible pour la France qui le pleure; pour les siens qui semblent le rappeler par leurs cris du fond de ce tombeau; pour une princesse désolée, qui le redemande; pour ses amis, qui le perdent, (si on doit compter pour perdu celui que Dieu a sauvé). Et que me reste-t-il ici, après que ses talens glorieux l'ont conduit presque sur le trône, que de vous montrer l'usage qu'il en a fait pour le ciel?

De longues infirmités lui montroient de loin le jour du Seigneur, et nous préparoient à sa perte. Mais les ressources de l'âge, le succès des remèdes, ou plutôt nos desirs, rassuroient nos frayeurs. Vaines espérances des hommes! les momens de Dieu ne sont jamais les nôtres: le coup est frappé; la mort que nous croyions encore loin, paroît à la porte, et la lumière d'Israël est sur le point de s'éteindre.

Quelle consternation répandue dans le public avec cette triste nouvelle! Personne ne s'en fie au bruit commun: on veut voir de ses yeux et entendre de ses oreilles; tout vient en foule s'en instruire, et tout le publie par sa douleur;

le peuple lui-même, qui d'ordinaire ne sent que ses propres pertes, est sensible à celle qui nous menace. Que d'offrandes portées aux pieds des autels, pour demander le retour d'une santé si précieuse! Chacun croit aller donner en secret cette pieuse consolation à sa douleur; et il trouve dans le temple ses larmes et ses oblations, mêlées avec les larmes et les oblations publiques.

Vous parûtes, grand Dieu! vous laissez fléchir à nos vœux. La mort s'éloigna; nos craintes se changèrent en espérances. Mais vos ordres ne changent point: cette lueur passagère qui nous montrait la vie, tourne tout d'un coup vers le tombeau: vos desseins éternels s'accomplissent, et le coup suspendu ne trompe notre espoir, que pour nous faire encore mieux sentir la douleur de sa perte.

Qu'attendez-vous ici, Messieurs, de ce héros, de ce sage, de ce grand esprit? Une pénitence où se trouvent tous ces caractères; constante, sage, éclairée: les mêmes voies qui l'avoient conduit à la gloire, le conduisent au salut.

Il est vrai, ce héros ne regarde pas la mort d'un œil fier et tranquille. Car, ô mon Dieu! le vase de terre peut-il encore s'enorgueillir sous la main toute puissante qui va tomber sur lui et le briser? Et qu'est-ce que l'intrépidité de l'homme à la

mort? Qu'une lâcheté de désespoir, qui, n'ayant pas la force de porter la crainte de vos jugemens, trouve plus aisé de les mépriser; et n'osant espérer le salut, se fait un honneur affreux de se perdre?

Le PRINCE DE CONTY laisse paroître, comme le roi Ezéchias, quand on vient lui annoncer de la part de Dieu, *Vous mourrez*, ces sentimens de trouble et de crainte, que tout homme doit à la nature et à la vérité, et tout Chrétien, à la foi des jugemens à venir. Il ne veut ni imposer aux autres, ni s'en imposer à soi-même, ni se prêter une fausse vertu, ni se déguiser ses propres misères.

Mais attendez. La foi opère la crainte; et la crainte opère l'amour, la résignation et le salut. Dieu prend la place de l'homme dans son cœur; et qu'on est grand quand on l'est avec Dieu!

Dès ce moment, son œil fixé dans l'éternité ne la perd pas de vue. Le monde s'évanouit. Ce monde, qui aux yeux des passions est tout, n'est plus rien aux yeux de la foi. Nul regret à la vie, hors l'usage peu chrétien qu'il en a pu faire: nul retour vers l'Égypte, hors le souvenir des miséricordes du Seigneur qui l'ont délivré de son joug. Environné de ministres saints, il marche comme le tabernacle d'Israël, d'un pas majestueux vers la terre

de promesse; et la manne sacrée et le pain des Anges qu'il a reçu (mais avec quelle élévation de foi! quelle tendresse de piété!) il le porte au-dedans de lui, et y trouve toute sa consolation et toute sa force.

Au milieu des douleurs les plus aiguës, le corps exténué, et qui dépérit à chaque instant par la violence des maux et des remèdes, il refuse même à ses souffrances ces plaintes innocentes qui semblent les soulager. Et ce n'est pas ici une constance de philosophe, une ostentation, plutôt qu'une vertu: il ne donne rien aux spectateurs, vous l'avez vu, tout est pour Dieu; toujours dans le vrai; effrayé quand il faut; constant quand Dieu le demande: c'est la force de la foi; c'est la patience des Saints; c'est l'humiliation de la pénitence. Et c'est ainsi, ô mon Dieu, que ceux qui espèrent en vous, changent de valeur et de force: *Qui sperant in Domino, mutabunt fortitudinem.* (Is. 40. 1.)

Voilà le héros que forme la grâce: voici le sage. Il appelle au secours de sa foiblesse, la dernière force du Chrétien; la grâce de l'onction sainte. On n'a pas besoin de ces timides ménagemens qui semblent ne proposer au mourant les remèdes de la foi, que comme le désespoir de ses maux; et de peur de lui rapprocher les horreurs de la mort, n'osent lui montrer

les secours de l'immortalité et les sources d'une vie meilleure. Le sang de l'Agneau, qui coule par ces canaux sacrés, loin de l'effrayer, fait sa plus ferme espérance: il plonge avec une foi vive, les plaies de son cœur dans ce bain vivifiant. Vous le laverez, Seigneur: *Et vous renouvellerez sa jeunesse comme celle de l'aigle.* (Ps. 102. 5.)

Les devoirs de la piété remplis, il n'oublie pas ceux de l'amitié, de la reconnaissance et de la nature. Il donne à ses amis les dernières marques de sa confiance et de sa tendresse: il parle en père à ses domestiques qu'il a toujours aimés comme ses enfans: il charge un prince pieux et illustre, de porter aux pieds du roi, les sentimens de respect, d'attachement, de fidélité dans lesquels il a toujours vécu: enfin, le prince son fils est appelé.

« Mon fils, lui dit-il, je voudrois vous » avoir donné de meilleurs exemples; et » j'espère que si Dieu m'avoit conservé la » vie, je vous en aurois donné. Souve- » nez-vous toujours qu'il faut servir » Dieu, lui être fidèle et au Roi; et vi- » vre en honnête homme et en bon » Chrétien, pour attirer les bénédictions » du ciel. »

Puissent ces dernières instructions ne s'effacer jamais de votre cœur, prince, la seule espérance de votre auguste nom! et

former en vous avec les qualités héroïques d'un père dont la vie a illustré notre siècle, les sentimens et les vertus qui ont sanctifié sa mort !

Enfin tous les soins, toutes les créatures s'éloignent : il demeure seul avec Dieu. Et c'est ici où toutes les lumières se réunissent ; où sa grande ame se dégage de plus en plus des sens ; où la majesté de Dieu, qui est proche et qui paroît, l'éclaire, la remplit, l'élève au-dessus d'elle-même.

La voie des Justes est comme une lumière qui va toujours croissant jusqu'au jour parfait de l'éternité. (Prov. 4. 19.) Ce n'est plus la foi qui souffre avec résignation ; c'est l'amour qui aime à souffrir. « Seigneur, » dit-il sans cesse au milieu de ses douleurs, « appesantissez votre main, redoublez vos coups, brisez-moi, brûlez, coupez, détruisez ce corps de péché ; je le livre à votre justice ; réservez vos miséricordes pour mon ame : perdez-moi dans le temps, et me sauvez dans l'éternité. »

Ce n'est plus la terreur des jugemens de Dieu, qui le saisit et qui le trouble ; c'est l'excès de sa charité pour les hommes, qui le calme et qui le console. Et lorsque le ministre sage et éclairé, qui étudie les opérations de la grâce dans son ame, lui renouvelle ce sentiment par les paroles de l'Apôtre : *Dieu qui est riche en miséricor-*

de, poussé par l'amour extrême dont il nous a aimés lorsque nous étions morts par nos péchés, nous a rendu la vie en Jésus-Christ, ressuscités avec lui, et fait asseoir dans le Ciel : (Eph. 2. 4. 5. 6.) sa bouche mourante peut à peine suffire au transport de sa foi et de sa religion : *Voilà, s'écrie-t-il, le fondement de toutes nos espérances !*

Un moment après, profondément touché de l'oubli de Dieu, dans lequel vivent presque tous les hommes, et se tournant vers le ministre sacré : « Si l'on pouvoit » comprendre, ajoute-t-il, l'état où l'on se » trouve dans ces derniers momens, on » verroit bien qu'il n'y a de ressource pour » l'homme que dans la religion. »

A ces mots, la langue se refuse à la foi qui l'anime ! les forces manquent, la parole cesse ; mais son cœur parle toujours à Dieu ; mais son ame plus pure et plus libre, à mesure que le corps terrestre qui l'appesantit se dissoud, l'invoque, l'appelle, le supplie, l'adore, le loue, le possède déjà, et ne meurt que pour aller vivre éternellement avec lui. Grand Dieu ! sera-t-elle frustrée de son désir ? Vous refuserez-vous à la brebis qui revient, vous qui courez après celle qui s'égare ? Tant de dons et de lumières, dont vous aviez orné cette grande ame, n'iront-elles pas se réunir à leur source ? Tant de larmes versées sur ces chères cendres, n'achèveront-elles pas de les purifier ? Les gémis-

semens de sa foi et de sa pénitence, seront-ils montés en vain devant votre Trône ? Le sang de l'Agneau qui crie vers vous, et qui coule sur l'autel par les mains d'un pontife fidèle (1), ne se fera-t-il pas entendre ? ne vous solliciterez - vous pas vous-même en sa faveur ? Vous le sauvez, grand Dieu ! vos promesses s'accompliront, et son espérance ne sera pas confondue.

Ecoutez, grands, et instruisez - vous. Tout ce que le monde a le plus admiré, les victoires, les talens, le nom, la sagesse, les lumières ; qu'on le trouve vain et frivole au lit de la mort ! que la vie la plus glorieuse devant les hommes, la plus remplie de grands évènements, paroît alors vidée sans Dieu, et digne d'un éternel oubli ! qu'on découvre de folie dans la sagesse qui ne nous a pas conduits au salut ! qu'on méprise les lumières et les connoissances qui n'ont pas donné la science des Saints ! Dieu paroît tout alors, et l'homme sans Dieu ne paroît plus rien : il ne tient à l'éternité que par lui, par la foi, par la grâce. Le rang, les conquêtes, la réputation, les talens, les titres ne lient qu'au temps, à un nuage qui se dissipe, au fleuve qui court rapidement se perdre dans l'abîme éternel. Son nom peut passer dans les histoires ; on peut graver ses

(1) M. de la Berchère, archevêque de Narbonne.

actions

actions sur le marbre et sur l'airain : *Les noms de ceux qui vous oublient, ô mon Dieu ! ne sont écrits que sur la poussière : un souffle léger va les effacer : Recedentes à te in terrâ scribentur. (Jérém. 17. 12.)*

L'immortalité n'est que pour le Juste : les noms seuls écrits dans le livre de vie, ne périront pas. Tout ce qui ne tient qu'au monde passera avec le monde : vous seul, ô mon Dieu ! demeurerez toujours. Heureux donc l'homme qui ne s'attache qu'à vous seul ; qui n'aime que ce qu'il doit toujours aimer ; qui ne veut jouir que de ce qu'il peut toujours posséder ; qui ne s'appuie que sur ce qui ne peut manquer ; *qui n'a pas reçu son ame en vain (Ps. 23. 4.) ; qui ne vit pas au hasard, et qui, des jours de sa vie mortelle, se forme insensiblement le jour de l'éternité.*

Ainsi soit-il.

Oraisons funèbres.

* G


~~~~~

**ORAISON**  
**FUNÈBRE**  
**DE MONSEIGNEUR**  
**LOUIS, DAUPHIN;**

PRONONCÉE DANS LA SAINTE-CHAPELLE DE  
PARIS.

—————

Erunt accepta opera mea . . . . et ero dignus sedium  
patris mei.

*Je plairai à votre peuple par la douceur de ma conduite, et je serai digne du trône de mon père. Sap. 9. 12.*

~~~~~

Ainsi jugeoient les grands et le peuple : ainsi espéroient-ils de TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISSANT ET TRÈS-EXCELLENT PRINCE, MONSEIGNEUR, LOUIS, DAUPHIN. Nos jugemens étoient justes : ce n'étoit ni l'intérêt, ni l'adulation, ni la crainte; c'est l'amour qui les avoit formés. Nos espérances étoient bien fondées : le présent nous répondoit de l'avenir; et tout ce que nous avions vu d'humain et de bienfaisant

ORAISON FUNÈBRE, etc. 147

dans sa vie privée nous faisoit par avance l'histoire de son règne.

Mais, ô mon Dieu ! vous nous l'aviez donné, et vous nous l'avez ôté : vous l'aviez accordé à nos vœux; vous le refusez à nos crimes : vous l'aviez formé pour le bonheur de la France, vous le retirez pour nous punir. *Vous emportez, comme un tourbillon, ce qui nous étoit si cher : sa vie a passé comme un nuage (Job 30. 15.) ; et sa mort confond nos jugemens, renverse nos espérances; mais changera-t-elle notre cœur ?*

Quels fléaux réservés dans les trésors de sa colère, pour instruire et châtier les hommes, Dieu peut-il donc encore faire tomber sur son peuple ? *Nous attendions la paix (Jérém. 14. 19.) : le roi sacrifioit sa gloire, ses intérêts, sa tendresse à nos désirs; il étoit pacifique avec ceux qui haïssoient la paix (Ps. 119. 7.) : elle s'éloigne encore de nous; et voilà encore la fureur et la guerre. Nos champs ont gémi dans une longue stérilité : la maladie et la mort ont répandu le deuil dans nos villes : nous avons vu tomber les cèdres mêmes du Liban. Trois princes du sang royal (1), dans l'intervalle presque d'une année, ont été enlevés à la France, qui les pleure encore; à leurs augustes enfans, à leurs épouses désolées; et en*

(1) M. le Prince, M. le prince de Conty, M. le Duc.

rendant les devoirs lugubres et religieux à leur mémoire, nous vous avons annoncé les jugemens du Seigneur et la vanité des choses humaines. Enfin, le fils et l'héritier lui-même vient d'être frappé. Les châtimens de Dieu vont en augmentant comme nos crimes. Mes Frères, quand arrêterons-nous donc son bras levé sur nous ?

Le peuple infidèle s'enorgueillit au milieu de ses succès (1) : il chante des chants de joie et de victoire : et la France, la portion la plus pure de l'Eglise, la région de la vérité et de la lumière ; une nation choisie, et dont le roi, selon le cœur de Dieu, a ôté tous les hauts lieux et tous les autels étrangers ; la France gémit, son prince lui est enlevé, et le Seigneur semble avoir oublié ses anciennes miséricordes.

Qu'avons-nous donc fait ? et comment cette désolation est-elle arrivée en Israël ? Nous avons abandonné le Seigneur, et il nous a affligés. Nous ne sommes pas retournés à lui dans notre affliction, et le prince a été ôté du milieu du peuple. Dieu nous frappera-t-il donc toujours en vain ? Ses coups portent à faux, si en nous affligeant, ils ne nous corrigent pas. Et que nous prépare-t-il, si ce dernier malheur est encore pour nous une leçon inutile ?

(1) Bataille de Hochstet.

Viendrons-nous toujours dans ces pompes lugubres, avec le langage de la douleur, n'attendre, comme ces enfans de l'Evangile, de ceux qui nous écoutent, que des larmes qui ne sont qu'un jeu et un amusement puéril ? Tournerons-nous en spectacle nos propres malheurs ? Et la leçon la plus terrible de la foi, ne sera-t-elle jamais pour nous qu'une vaine cérémonie ?

A la vue de ce tombeau, où toute la grandeur humaine est devenue cendre et poussière, nos jugemens et nos espérances sur les choses d'ici-bas, sont-elles encore les mêmes ?

La mort nous enlève un prince doux et bienfaisant ; nous le jugions digne du trône des rois ses ancêtres ; nous en espérons des jours tranquilles et fortunés : voilà le sujet de nos larmes. La mort confond nos jugemens, nos espérances, et ne change point notre cœur : voilà le sujet de nos instructions.

Rendons-nous utile notre douleur : mêlons les réflexions de la foi avec les larmes de la nature et de la tendresse ; et en offrant les prières de l'Eglise, et le sacrifice d'expiation, pour ces cendres chères et augustes, détrompons-nous de l'erreur de nos jugemens et de la vanité de nos espérances ; c'est-à-dire, jugeons enfin que tout ce qui passe n'est rien, et ne trouvons

digne de notre espérance que ce qui ne passe point.

PREMIÈRE PARTIE.

LES hommes parlent tous les jours sur le néant des choses humaines, le langage de la foi et de la vérité; et ils n'en suivent pas moins les voies de la vanité et du mensonge. Nous disons sans cesse que le monde n'est rien; et nous ne vivons que pour le monde. Sages seulement dans les discours, insensés dans les œuvres; philosophes dans l'inutilité des conversations, peuple dans tout le cours de notre conduite; toujours éloquens à décrier le monde, toujours plus vifs à l'aimer. Nous fléchissons le genou, avec la multitude, devant l'idole que nous venions de fouler aux pieds; et à nos mépris succèdent bientôt de nouveaux hommages.

Ce qui paroît grand aux yeux du monde, est toujours grand pour nous: ce qu'il appelle bonheur, est la seule félicité où notre cœur aspire: ce qu'il vante, est la seule gloire qui nous touche. Ouvrons enfin les yeux; et que cette cérémonie de religion et de tristesse confonde la vanité de nos jugemens, et nous rappelle de l'erreur des sens aux lumières de la foi.

Tout ce que le monde a de plus grand paroissoit rassemblé dans le prince que nous

pleurons. Une naissance qui efface l'éclat de toutes les généalogies de l'Univers: un nom au-dessus de tous les autres noms: un sang qui prend sa première source dans le trône, et qui coule sans interruption depuis tant de siècles, et par tant de souverains: une maison auguste, qui a vu naître toutes les autres; qui a donné naissance à nos histoires; qui compte parmi ses titres domestiques tous les monumens qui nous restent des règnes les plus éloignés; et qui seule demeurée depuis le commencement, au milieu du débris de tant de maisons souveraines qui ont péri, semble être, comme celle de Noé, la seule depositaire de toute la gloire des siècles passés, et de la première alliance que le Seigneur fit avec nos pères: *Testamenta sæculi posita sunt apud illum.* (Eccli. 44. 19.)

Tel étoit LOUIS, DAUPHIN; l'enfant de tant de rois, l'héritier de la gloire de tant de siècles; ajoutez encore le fils de Louis-le-Grand.

Les Pyrénées venoient de voir finir, par un traité glorieux, une guerre encore plus glorieuse à la nation; *les montagnes avoient reçu la paix pour le peuple.* (Ps. 71. 3.)

L'Espagne se consolait de ses pertes, en donnant à Louis une princesse pieuse qui venoit partager avec lui son trône et ses victoires. La France sortie des trou-

bles inséparables d'une longue minorité, voyoit croître, avec le roi, ses espérances et sa gloire. Nos troupes aguerries par nos propres dissensions; de grands généraux formés, et en combattant même contre la patrie, devenus des chefs consommés pour la défendre: les finances rétablies par les soins d'un ministre habile, la licence changée en règle; les anciennes maximes presque oubliées, rappelées à leur premier esprit; les arts déchus dans la foiblesse du gouvernement, reprenant avec lui leur éclat et leur vigueur; les lettres que nos troubles et nos malheurs avoient comme bannies, rétablies en honneur pour publier nos victoires; ces hommes uniques, dont les ouvrages seront de tous les temps, et qui jusques-là n'avoient paru que successivement de siècle en siècle, ou de règne en règne parmi nous, devenus communs, et se pressant, pour ainsi dire, de naître tous à-la-fois sous un règne déjà si glorieux; l'Etat, comme le roi, dans une jeunesse vive et florissante.

Au milieu de tant de prospérités, le DAUPHIN est donné à la France; l'objet des vœux publics, le gage du bonheur des peuples, l'espérance de la monarchie, le lien de la succession royale, l'enfant de la gloire et de la magnificence.

Nos succès croissent avec lui: ses jours ne sont plus comptés que par les victoires d'un père triomphant: chaque saison vient

mettre aux pieds de son berceau royal des trophées et des dépouilles: les merveilles se multiplient, l'abondance embellit le dedans du royaume, tandis que la valeur en recule les frontières: la pompe des maisons royales répond à la grandeur du roi: de superbes édifices sortent en un instant, comme par enchantement, du sein de la terre: l'ouvrage de plusieurs siècles devient l'ouvrage de quelques mois: la stérilité des lieux se tourne en ornement: et le roi de retour de ses campagnes, après avoir vaincu ses ennemis, vient se délasser chez lui à vaincre encore la nature. Ce sont les bienfaits de Dieu que nous rappelons; et si nous les eussions toujours regardés comme tels, peut-être en jouirions-nous encore.

Cependant sortoit de l'enfance l'héritier de tant de grandeur: un naturel heureux commençoit à se montrer; les qualités héroïques du roi, la piété de la reine, formoient déjà ce mélange de douceur et de majesté, qui fit toujours son caractère, et ces belles espérances qui n'attendoient plus que les secours des maîtres.

Mais quel soin que celui d'être chargé de former la jeunesse des souverains; de jeter dans ces ames destinées au trône, les premières semences du bonheur des peuples et des Empires; de régler de bonne heure des passions qui n'auront plus d'autre frein que l'autorité; de prévenir des

vices, ou d'inspirer des vertus qui doivent être, pour ainsi dire, les vices et les vertus publiques; de leur montrer la source de leur grandeur dans l'humanité; de les accoutumer à laisser auprès d'eux à la vérité l'accès que l'adulation usurpe toujours sur elle; de leur faire sentir qu'ils sont grands, et de leur apprendre à l'oublier; de leur élever les sentimens, en leur adoucissant le cœur; de les porter à la gloire par la modération; de tourner à la piété des penchans, auxquels tout va préparer le poison du vice; en un mot, d'en former des maîtres et des pères, de grands rois et des rois chrétiens! quel ouvrage! mais quels hommes la sagesse du roi ne choisit-elle pas pour le conduire?

L'un (1) d'une vertu haute et austère, d'une probité au-dessus de nos mœurs, d'une vérité à l'épreuve de la cour; philosophe sans ostentation; Chrétien sans faiblesse, courtisan sans passion; l'arbitre du bon goût et de la rigidité des bien-séances; l'ennemi du faux; l'ami et le protecteur du mérite; le zéléteur de la gloire de la nation; le censeur de la licence publique; enfin un de ces hommes, qui semblent être comme les restes des anciennes mœurs, et qui seuls ne sont pas de notre siècle.

L'autre (2), d'un génie vaste et heu-

(1) M. le duc de Montausier.

(2) M. Bossuet, évêque de Meaux.

reux, d'une candeur qui caractérise toujours les grandes âmes et les esprits du premier ordre; l'ornement de l'épiscopat, et dont le clergé de France se fera honneur dans tous les siècles; un évêque au milieu de la cour; l'homme de tous les talens et de toutes les sciences; le docteur de toutes les églises; la terreur de toutes les sectes; le père du dix-septième siècle, et auquel il n'a manqué que d'être né dans les premiers temps, pour avoir été la lumière des conciles, l'âme des pères assemblés, dicté des canons, et présidé à Nicée et à Ephèse.

Deux hommes uniques chacun dans leur caractère, et qu'on auroit cru ne pouvoir plus être remplacés après leur mort, si ceux qui leur ont succédé (1) dans l'éducation du prince qui doit régner, ne nous avoient appris que la France ne fait guère de pertes irréparables.

Voilà ce qui nous avoit paru si grand. Les termes manquoient à l'éloquence pour publier tant de merveilles: l'amour multiplioit les éloges: la politesse du siècle les rendoit dignes de passer à la dernière postérité: les étrangers venoient des îles les plus éloignées, mêler ici avec nous leur admiration et leurs hommages. Et que sais-je, si pour avoir étalé avec trop

(1) M. le duc de Beauvilliers; M. de Fénelon, archevêque de Cambrai.

de complaisance à leurs yeux, nos trésors et notre magnificence, comme le roi des Juifs aux envoyés de Babylone, et trop vanté notre gloire, Dieu n'a pas permis qu'elle nous fût enfin, comme à eux, pour un peu de temps ôtée (*IV. Reg. 20. 31.*)?

Mais du moins la triste cérémonie qui nous assemble, dissipe le fantôme de grandeur qui nous abusoit. Tout ce qui doit passer ne peut être grand : ce n'est qu'une décoration de théâtre : la mort finit la scène et la représentation : chacun dépouille la pompe du personnage, et la fiction des titres; et le souverain comme l'esclave, est rendu à son néant et à sa première bassesse. Les dons de la grâce tout seuls ne périssent point avec nous : la mort leur assure une éternelle immutabilité; et dans ce moment, où toute la grandeur du monde se précipite dans le tombeau, s'évanouit et n'est plus, une vertu obscure qui nous lioit à Dieu, sort éclatante de nos cendres, et mène le Juste, comme en triomphe, dans le sein de l'éternité. Ceux qui vous craignent, ô mon Dieu! seront seuls grands, parce qu'ils le sont devant vous, et qu'ils le seront toujours : *Qui autem timent te, magni erunt apud te per omnia.* (*Judith. 16. 19.*) Fausse idée de grandeur, vous ne vous soutenez que jusqu'à la mort; et vous avez pourtant toujours été, et vous serez jus-

qu'à la fin l'illusion la plus séduisante de toute la vie humaine !

Peut — être le bonheur qui l'environne aura-t-il quelque chose de plus réel. Écoutez, mes Frères, et détrompons — nous. Si le monde pouvoit faire des heureux, le prince pour lequel nous prions, devoit l'être. La tendresse du roi pour lui croissoit avec le succès de son éducation : on voyoit ce monarque si glorieux en partager lui-même les soins avec les grands hommes à qui elle étoit confiée. C'étoit David de retour de ses victoires, qui faisoit venir devant lui son fils Salomon, pour l'instruire des devoirs de la royauté, et des maximes de la vertu et de la sagesse. Les héros peuvent être des pères tendres; et rougir des sentimens de la nature et de l'humanité, comme d'une foiblesse, c'est se prêter une fausse grandeur, et montrer en même temps qu'on n'a pas la grandeur véritable.

Les années du prince s'avancent, et la tendresse du roi se change en amitié : ce fils si cher devient un ami fidèle. MONSEIGNEUR est associé aux secrets du gouvernement et au mystère des conseils; de ces conseils impénétrables, dont la sagesse et le secret faisoient alors la force et la sûreté de la monarchie, la terreur et l'admiration de toute l'Europe. Le roi décharge dans son sein le poids de ses pensées, et les soucis mêmes de la prospérité

et de la gloire : la confiance prend la place de l'autorité paternelle : l'amitié augmente chaque jour par l'usage de la confiance ; et MONSIEUR devient le collègue de l'Empire , plutôt que l'héritier de la couronne.

A tant de bonheur que manquoit-il, que d'assurer la succession dans la maison royale, et donner, par un mariage auguste, des princes à la France, et de nouveaux appuis au trône ? Une maison, de tout temps alliée à la couronne, nous fournit une princesse féconde et spirituelle. Mais la Bavière ne se donnoit encore qu'à demi ; elle nous préparoit de plus grands dons. Ces deux princes (1) croissoient pour nous. Vous les rendez, ô mon Dieu ! à leurs peuples qui les demandent : le temps est venu ; et peut-être les conduisez-vous, par ces voies de dépouillement et d'oppression, à de plus grandes et de plus hautes destinées.

Quels furent nos chants de joie, quand de ce mariage sacré, nous vîmes naître le premier prince (2) que nous admirons aujourd'hui ? Nous lisions dans l'avenir : nous voyions de loin une jeunesse sainte, une religion éclairée, un cœur tendre pour Dieu et pour les peuples, un esprit pour

(1) Les électeurs de Bavière et de Cologne retirés en France.

(2) Le duc de Bourgogne.

les grandes choses ; la piété d'un David ; la sagesse et l'élevation d'un Salomon ; la clémence et l'humanité d'un Josias ; des lumières et des vertus. Et que nous sommes heureux de lui rendre cet hommage dans ce temple (1) ancien et auguste, monument éternel de la piété de Saint-Louis, dont il nous rappelle si parfaitement tous les jours l'histoire et les exemples !

Quel don pour la France ! Mais les dons de Dieu n'étoient pas encore épuisés. La fécondité continue dans la maison royale : MONSIEUR devient le père de deux autres princes (2) ; et ici s'ouvrent encore à nous de plus grands évènements.

L'Espagne de tout temps jalouse de notre gloire, et qui autrefois avoit voulu nous donner des maîtres, en vient chercher un parmi nous. Les prévoyances humaines échouent : les mesures d'une maison rivale se tournent contre elle : les desseins de Dieu s'accomplissent : la Castille devient le patrimoine d'un fils de France : les anciennes jalousies cessent : les deux nations se réunissent. Semblables à deux vaillans rivaux, lesquels après avoir longtemps combattu, et tout tenté pour se renverser sur la poussière, tirent des épreuves mêmes de valeur qu'ils ont faites

(1) La Sainte-Chapelle de Paris.

(2) Le duc d'Anjou et le duc de Berry.

l'un contre l'autre, le lien d'estime et d'amitié qui les unit; et qui emploient les mêmes armes dont ils avoient voulu se percer, à se prêter une défense commune.

Mais que vois – je ici? L'enfer se déchaine; les temps de paix sont abrégés; les jours mauvais recommencent, le bonheur de la France arme tous les peuples contre elle; les deux couronnes réunies dans la même maison, répandent la discorde et la fureur dans toute l'Europe. Les rois des environs, alarmés des merveilles que le Seigneur vient d'opérer en faveur d'Israël, s'entredisent, comme autrefois les rois de Chanaan: ce peuple va dévorer tous les peuples, et engloutir tous les pays d'alentour: *Delebit hic populus omnes qui in nostris finibus commorantur.* (Num. 22. 4.) Ils ne voient pas que notre entrée est pacifique, et que nous ne voulons que nous mettre en possession de la terre que le Seigneur a promise à nos pères. Cependant une guerre cruelle s'allume: les nations conjurées fondent sur nous: Dieu semble même abandonner son peuple: il semble oublier que l'union des deux monarchies est son ouvrage. Nous aurions attribué nos succès à notre puissance: il nous affoiblit; mais c'est pour devenir lui seul notre bouclier et notre victoire. Les intérêts et les passions humaines ne prévaudront pas contre les

desseins de Dieu. Le sang de Blanche de Castille demeurera sur le trône: le sceptre ne sera point ôté de la maison de Juda: Dieu qui fait les rois, saura les protéger. Nos prospérités et l'orgueil qui les accompagne, l'avoient peut-être éloigné de nous; il faut que nos malheurs le rapprochent.

Déjà le jour arrive: Dieu sort du nuage où il s'étoit caché; et je le vois qui recommence à se montrer à nous. Les succès sont rendus au bon droit: l'Aragon nous venge du Brabant: le chef de la ligue est frappé, et il n'est plus (1). Ne chantons pas des chants d'alégresse sur son tombeau, nous qui pleurons une perte semblable. Le deuil de nos ennemis ne sera jamais pour nous un jour de fête et de victoire. La religion ne sait pas se réjouir de la mort d'un souverain fidèle. Si la France perd un ennemi, l'Eglise perd toujours un César. Nous souhaitons seulement des jours plus heureux pour les peuples: nous demandons la paix plutôt que la victoire.

Descendez donc, fille du Ciel! don du Très-Haut! que les deux princes, que l'Eglise vient de perdre, réunis dans le sein de Dieu; et ayant dépouillé avec le corps terrestre les intérêts et les animosi-

(1) Mort de l'empereur Joseph, arrivée en même temps que celle de MONSEIGNEUR.

tés de la terre, vous obtiennent à leurs peuples ! Qu'ils soient devant Dieu les ministres et les négociateurs d'une paix, qui n'a pu être jusqu'ici l'ouvrage des hommes ! Que le traité soit conclu dans les tabernacles éternels, en présence des Anges tutélaires des nations, et apporté par eux sur la terre ! Que la mort des deux princes qui finit tout pour eux, finisse aussi nos dissensions et nos troubles ! Que la colère de Dieu accepte ces deux illustres victimes ! Que leurs cendres sacrées mêlées ensemble soient répandues sur les deux peuples en signe d'alliance ; et qu'un malheur commun devienne la source d'une joie commune ! Mais ces vœux ont échappé à la vivacité de nos désirs, et les désirs ne consultent pas toujours l'ordre des temps. Ne hâtons pas le triste spectacle de la mort du prince que nous pleurons, et rentrons dans notre sujet.

Que paroissoit-il manquer au bonheur d'un père tendre comme MONSEIGNEUR, si le bonheur étoit donné sur la terre ? L'amitié du roi, et l'amour des peuples, les plus grandes espérances du prince son fils, que la loi du royaume et l'ordre de la naissance, mais plus encore, qu'une prédilection singulière de Dieu sur la France, nous destine : le prince son second fils sur le trône d'Espagne, et maître de la plus vaste monarchie de l'Europe ;

son autorité affermie contre les efforts d'un concurrent, par un successeur (1) que Dieu donne à sa couronne, et par la fidélité inouïe de ses peuples.

Prince heureux devant les hommes ! Mais qu'est aux yeux de la foi le bonheur humain ? Que dure-t-il ? et dans sa courte durée, combien traîne-t-il avec lui de fiel et d'amertume ? Quel privilège ont ici les princes au-dessus du peuple ? Tout ce qui les environne les rend-il heureux ? Hélas ! tout ce qui est hors de nous, ne sauroit jamais faire un bonheur pour nous. Les plaisirs occupent les dehors ; le dedans est toujours vide. Tout paroît joie pour les grands, et tout se tourne en ennui pour eux. Plus les plaisirs se multiplient, plus ils s'usent. Ce n'est pas être heureux, que de n'avoir plus rien à désirer, c'est perdre le plaisir de l'erreur ; et le plaisir n'est que dans l'erreur, qui l'attend et qu'il désire. La grandeur elle-même est un poids qui lasse. Les chagrins montent sur le trône, et vont s'asseoir à côté du souverain : la félicité les rend plus amers. Le monde étale des prospérités ; le monde ne fait point d'heureux. Les grands nous montrent le bonheur, et ils ne l'ont pas. Quel est donc l'homme heureux sur la terre ? C'est l'homme qui craint le Seigneur, c'est le Juste qui n'est pas de ce

(1) Naissance du prince des Asturies.

monde; c'est un cœur qui ne tient qu'à Dieu, et à qui la mort n'ôte rien que l'embaras du corps terrestre qui l'éloignoit de Dieu.

Tournez-vous encore d'un autre côté, dit le Sage; la gloire même des hommes, cette idole à qui le monde a de tout temps dressé des autels, n'est encore que vanité.

Elle ne manque point, cette gloire, au prince que nous regrettons. Une trêve long-temps désirée alors de nos ennemis, venoit de désarmer toute l'Europe. Le roi, au milieu de ses succès, avoit préféré le bonheur des peuples à des victoires qui sont toujours *le prix du sang et le péril des armes*: quand du fond de la Hollande sort un nouveau vase (1) de la colère du Seigneur, destiné de Dieu pour détrôner les plus saints rois, et être l'instrument de ses vengeances sur les royaumes et sur les peuples: un prince profond dans ses vues; habile à former des ligues et à réunir les esprits; plus heureux à exciter les guerres qu'à combattre; plus à craindre encore dans le secret du cabinet, qu'à la tête des armées; un ennemi que la haine du nom français avoit rendu capable d'imaginer de grandes choses et de les exécuter; un de ces génies qui semblent être nés pour mouvoir à leur gré les peuples et les sou-

(1) Le prince d'Orange.

verains; un grand homme, s'il n'avoit jamais voulu être roi.

Il parcourt en secret toutes les cours d'Allemagne: il réunit toute l'Europe en faveur de son usurpation. Le roi demeure seul défenseur des droits sacrés de la royauté: la cause de tous les souverains protégée arme tous les souverains contre lui. L'orage est prêt à fondre sur nous: le roi le prévient: déjà MONSEIGNEUR, à la tête d'une armée triomphante marche vers le Rhin. C'étoit alors la destinée de la France, de prévenir, par nos conquêtes, les mesures et les projets mêmes des ennemis. Philisbourg, le rempart de l'Allemagne, est le prix des premières armes du fils de Louis. Le Rhin, encore effrayé du fameux passage du roi, reconnoit dans le fils, la gloire et la valeur rapide du père. Manheim, Frankendal et tant d'autres places, suivent la destinée de Philisbourg. Le jeune prince ne trouve rien qui l'arrête: il soutient, par son intrépidité, le courage des troupes accoutumées à vaincre: il leur rend tout possible par son humanité et par ses largesses: il ne connoît pas le péril: il veut tout voir de ses yeux, et tout animer par ses ordres; et nous en ferions ici honneur à sa mémoire, si la valeur étoit un éloge pour les descendans de Charlemagne et de Saint-Louis.

Vous ne l'avez pas oublié. Nos succès firent éclater partout la guerre déjà ral-

lumée dans les cœurs : le feu qui couvoit, s'embrâse et se répand partout. La Flandre étoit alors le théâtre de notre gloire. Le maréchal de Luxembourg nous consolait tous les jours par des victoires réitérées, de la perte des Condé et des Turenne. MONSEIGNEUR y vole : l'armée sous ses ordres, déconcerte, par une marche inouïe, les desseins des ennemis : nos troupes, comme celles que vit le serviteur du prophète, (*IV. Reg. 6. 17.*) se trouvent, par un soudain enchantement, de Vignamont sur les bords de l'Escaut. Notre présence glace les alliés ; et si leurs ruses les dérobent au combat, elles ne dérobent pas à MONSEIGNEUR la gloire de l'avoir cherché. C'est avoir vaincu l'ennemi, que de lui avoir fait craindre de combattre contre nous.

Mais laissons au monde à louer ces faits : c'est à nous à vous instruire. Les succès éclatans font parmi nous les grands hommes ; mais les grands hommes sont bien petits au tribunal redoutable, si leurs succès font tout leur mérite. Au fond, il n'est de gloire réelle que celle qui nous suit devant Dieu. Hélas ! que sont les héros au lit de la mort, si toutes leurs vertus se bornent à leurs victoires ? Leur vie est pleine de grands événemens qui passeront dans nos histoires, et vide de ces œuvres qui seules seront écrites dans le livre de vie. Ils ont vécu dans la prospérité ; ont-

ils vécu pour l'éternité ? Ils ont rempli la terre du bruit de leur nom ; et le Seigneur ne les connoît pas, *parce qu'il ne connoît que ceux qui lui appartiennent.* (*II. Tim. 2. 19.*) Ils ont remporté des victoires ; mais Dieu ne compte que les victoires de la foi, et celles que le Juste remporte sur lui-même. On a vanté leurs succès et leur valeur héroïque ; et souvent leurs succès ont été des crimes, et peut-être l'injustice seule en a fait des héros. On leur a dressé des statues et des monumens superbes : mais ce ne sont là que les monumens de la vanité ; ils périront avec elle. *Vous les briserez, ô mon Dieu ! dans votre cité éternelle,* et la ressemblance seule de Jésus-Christ crucifié ornera les portiques de la sainte Jérusalem : *In civitate tuâ imaginem ipsorum ad nihilum rediges.* (*Ps. 72. 20.*) En un mot, ils ont été les hommes du siècle présent, seront-ils les hommes du siècle à venir ? L'histoire des conquérans sera effacée : l'histoire des Justes, écrite en caractères immortels, subsistera dans l'éternité. Les passions, qui forment les guerres et les héros, seront détruites avec le monde ; les vertus qui font les Saints, ne périront jamais.

Cherchons la gloire qui vient de Dieu, mes Frères. Ne nous refusons plus à la patrie : la religion n'autorise pas la paresse ; mais elle ne couronne que les vertus. Combattons les ennemis de l'État ; mais

souvenons-nous que la foi nous montre des ennemis encore plus à craindre. Regardons le monde avec toute sa gloire, comme nous le verrons à la mort, et comme l'a vu sans doute dans ce moment le prince que nous pleurons. Etudions sur ce tombeau la terreur de la puissance et de la majesté de Dieu, et le néant de toutes les choses humaines; et que la mort d'un prince, que la naissance avoit fait si grand, et que son caractère de bonté avoit rendu si aimable, après avoir corrigé l'erreur de nos jugemens, confonde encore la vanité de nos espérances.

SECONDE PARTIE.

Si le monde n'attachoit les hommes que par le bonheur de leur condition présente; comme il ne fait point d'heureux, il ne feroit point d'adorateurs: l'avenir qu'il nous montre toujours, est sa grande ressource et sa séduction la plus inévitable: il nous lie par ses espérances, ne pouvant nous satisfaire par ses dons; et l'erreur de ses promesses nous endort toujours sur le néant de tous ses bienfaits. Mais achevons de nous instruire.

Les fruits de la lumière, dit l'Apôtre, *sont la bonté, la justice, la vérité* (Ephes. 5. 9.); et ces fruits lumineux ne brillèrent dans le prince que nous regrettons, que pour nous détromper aujourd'hui de la vanité

vanité de nos espérances, en justifiant l'excès de notre douleur et de nos regrets.

Le plus grand éloge d'un prince, c'est d'être bon; et les seules louanges que le cœur donne, sont celles que la bonté s'attire. La valeur toute seule ne fait que la gloire du souverain; la bonté fait le bonheur de ses peuples: les victoires ne lui valent que des hommages; la bonté lui gagne les cœurs: c'est pour lui qu'il est conquérant; c'est pour nous qu'il est bon: et la gloire des armes ne va pas loin, dit l'Esprit de Dieu, si l'amour des peuples ne la rend immortelle.

Ici le deuil de la France se renouvelle: la plaie se r'ouvre: l'image de MONSIEUR reparoit; les larmes publiques recommencent; et il est mal-aisé de rappeler tout ce que nous avons perdu, sans aigrir et renouveler toute la douleur de notre perte. La bonté n'étoit pas seulement une de ses vertus: c'étoit son fonds; c'étoit lui-même. *Elle étoit née avec lui*, comme parle Job, *et sortie avec lui du sein de sa mère.* (Job. 31. 18.)

Une bonté toujours accessible. Il faut étudier les momens favorables pour aborder les grands; et le choix des temps et des occasions est la grande science du courtisan. Ici, tous les temps étoient les mêmes; et l'habileté du courtisan ne trouvoit pas plus d'accès et d'affabilité, que la simplicité du peuple ou l'ignorance du

Oraisons funèbres.

* H

citoyen. On ne sentoit point en l'approchant ces inquiétudes secrètes que forme le succès douteux de l'accueil : la bonté se montroit d'abord avant la majesté : on cherchoit le maître dans la douceur du particulier ; ou plutôt à sa douceur, on sentoit d'abord qu'il étoit digne d'être le maître : le cœur lui donnoit à l'instant des titres de souveraineté plus glorieux que ceux que donne la naissance. C'est l'amour qui fait les rois : la naissance ne donne que les couronnes ; c'est l'amour qui forme les sujets.

Une bonté sensible à l'amour des peuples pour lui. Les princes ne savent pas toujours goûter le plaisir d'être aimés : ils n'estiment pas assez les hommes pour être touchés de leur amitié : ils ne connoissent pas assez le prix des cœurs ; et le long usage des adulations les rend insensibles à la véritable tendresse.

MONSEIGNEUR aimoit les peuples, et il aimoit d'en être aimé. Quelle joie ! quand venant se montrer au milieu de cette ville régnaute, il voyoit tous les cœurs voler après lui ; la tendresse publique se ranimer ; le peuple oublier ses misères, et ne plus sentir que le plaisir de voir un si bon maître.

Rappelez ce moment terrible, où le Seigneur menaça, pour la première fois, la vie de ce bon prince. Hélas ! il nous montroit de loin notre malheur. L'amour

ose tout. Le peuple, oui, le peuple le plus bas et le plus obscur, court aux pieds du trône ; et les portes augustes de la gloire et de la majesté s'ouvrent à l'amour : c'est un titre qui donne toujours le droit d'aborder un bon prince. MONSEIGNEUR se laisse voir (1) : cette foule obscure approche du lit de sa douleur : il ne paroît rendu à la vie que pour se rendre à son peuple ; il respecte dans ces démonstrations populaires l'amour de la nation ; il croit qu'un prince, quelque grand qu'il puisse être, est toujours honoré d'être aimé ; et essuie, en se montrant, des larmes toujours plus sincères dans le peuple, parce qu'il ne sait pas emprunter la douleur, et qu'il ne regrette que ce qu'il aime.

Prince digne d'une nation, dont le caractère perpétuel a toujours été d'aimer ses maîtres ; qui compte un seul de leurs regards comme un bienfait ; et qui dans le temps même de ses misères les plus tristes, n'a qu'à lever les yeux vers le souverain, pour ne plus sentir la douleur de ses plaies, et oublier à l'instant ses malheurs et ses peines.

Une bonté sage et éclairée. La bonté des princes autorise souvent la malice des

(1) Les halles de Paris députent six des principales harangères, qui viennent à Versailles féliciter MONSEIGNEUR sur sa convalescence, et il veut qu'elles s'approchent de son lit.

délateurs. Les meilleurs rois, disoit autrefois Assuérus, jugeant des autres par eux-mêmes, sont moins en garde contre les artifices des méchans. (*Esth.* 16. 6.)

Les cours surtout sont pleines de délations et de mauvais offices; c'est là où toutes les passions se réunissent, ce semble, pour s'entrechoquer et se détruire; les haines et les amitiés y changent sans cesse avec les intérêts; il n'y a de constant et de perpétuel, que le désir de se nuire. Les liens mêmes du sang se dénouent, s'ils ne sont resserrés par des intérêts communs. *L'ami, comme parle Jérémie, marche frauduleusement sur son ami, et le frère supplante le frère.* (*Jérém.* 9. 4.) Il semble qu'on soit convenu que la bonne foi ne seroit pas une vertu, et que l'amitié ne seroit plus qu'une bienséance: l'art de tendre des pièges n'y déshonore que par le mauvais succès; enfin, la vertu elle-même, souvent fausse, y devient plus à craindre que le vice. La religion y fournit souvent les apparences qui cachent les embûches qu'on nous tend: l'on y donne quelquefois les dehors à la piété, pour réserver plus sûrement le cœur à l'amertume de la jalousie, et au désir insatiable de la fortune: et comme dans ce temple de Babylone, dont il est parlé dans Daniel, en public tout paroît pour la Divinité; en secret et par des voies souterraines, on reprend tout pour soi-même (*Dan.* 14. 12.).

MONSEIGNEUR étoit bon; mais il falloit l'être pour avoir accès auprès de lui. Ses oreilles étoient fermées à la malignité des délations et des impostures: le détracteur secret ne trouvoit en lui qu'un silence d'indignation et de sévérité. La langue empoisonnée, loin de lui souffler le venin, s'infectoit toute seule elle-même; la malice retomboit toujours sur l'homme méchant. On se perdoit en voulant perdre l'innocent; on se préparoit à soi-même la peine et l'ignominie qu'on lui avoit destinée. Il bannissoit de son cœur ces ennemis publics de la société, qu'il faudroit bannir du milieu des hommes, convaincu, comme il le disoit souvent, que les méchans ne décrient pas leurs semblables, et que l'imposture ne s'en prend jamais qu'à la vertu.

Enfin, une bonté universelle. Bon pour ses amis; capable d'attachement et de tendresse; aimant toujours ce qu'il avoit une fois aimé; ne connoissant point ces inégalités toujours attachées à l'amitié des princes, et n'usant pas du privilège des grands, qui est de n'aimer rien, ou de n'aimer pas long-temps. Bon père: partageant avec les princes ses enfans, la douceur et l'innocence de ses plaisirs; ne leur montrant son autorité que dans sa tendresse; sensible à leur gloire, plus sensible encore, ce semble, à leur amitié; aimant à vivre au milieu d'eux; et ne leur faisant sentir d'autre contrainte que celle

que donne la joie de vivre avec ce qu'on aime.

Bon maître : jamais de ces momens d'humeur si ordinaires à ceux que rien n'oblige à se contraindre : plus on le voyoit de près, plus on sentoit qu'il étoit bon : ce n'étoit plus un maître, c'étoit un ami ; entrant dans tous les besoins des siens ; croyant qu'un prince n'est jamais plus grand que lorsque c'est la bonté qui l'abaisse ; voulant que tout le monde fût heureux avec lui ; persuadé que les princes ne sont nés que pour le bonheur des autres hommes ; et ne comptant pas que ce fût être heureux que de l'être seul.

Grand Dieu ! quelles espérances nous montriez-vous ? L'amour des peuples ne rend pas immortel, puisque sa course a été si rapide et si précipitée ; mais la mort des bons princes est toujours le châtement le plus rigoureux dont vous punissiez la malice des hommes.

Ainsi sommes-nous séduits par nos espérances, mes Frères. La nation espéroit tout d'un si bon prince : plusieurs de ceux qui m'écoutent, fondoient sur sa bonté et sur son amitié, des vues sûres et particulières d'élévation et de fortune. Chacun se forme dans l'avenir un fantôme qui l'éblouit : le bonheur se montre toujours à nous de loin : la mort de nos maîtres, ce grand spectacle, où le monde et toute sa gloire fond à nos yeux, leur mort

change seulement nos vûes, sans changer notre cœur : chacun tente la fortune par de nouvelles voies ; nous formons de nouveaux projets ; nous nous faisons un nouveau plan de cour et de mesures ; nous nous consolons de nos pertes par de nouvelles prétentions ; nos projets échouent sans cesse, et nos espérances revivent de nos projets mêmes renversés : au milieu du débris de tout ce qui nous environne, nous nous sauvons encore dans l'avenir. Tout nous désabuse du monde, et rien ne nous rappelle à Dieu. Espérance d'élévation qui nous séduit ; espérance de durée.

C'étoit la bénédiction promise à la piété filiale ; et la justice renfermée dans l'accomplissement de ce devoir, ne fut pas moins le caractère constant de MONSEIGNEUR que la bonté : *In omni potestate et justitiâ.* (Ephes. 5. 9.)

Mais devons-nous faire ici un mérite à la mémoire de ce prince, de sa soumission tendre et respectueuse pour le Roi ? Quand la nature toute seule ne nous apprendroit pas à honorer nos pères ; quand l'amour que nous leur devons ne couleroit pas dans nos veines avec le sang que nous avons reçu d'eux ; quand ce respect ne seroit pas né avec nous, et formé, pour ainsi dire, avec notre cœur, quel père, quel roi, est ici offert à la tendresse et à la piété filiale de MONSEIGNEUR ! Un roi, la gloire et le modèle de tous les rois ; un

père, le plus tendre et le meilleur de tous les pères.

Mais les droits de la nature sont quelquefois plus foibles dans le cœur des enfans des grands, que dans celui des autres hommes : ils regardent les sentimens du sang et de la nature comme le partage du peuple : l'ambition prend chez eux la place de la tendresse : leurs pères deviennent souvent leurs rivaux. Les histoires des siècles passés et du nôtre, seront toujours souillées de ces tristes exemples; et David, ce père si tendre, ce roi si grand et si glorieux, ne laissa pas de trouver un Absalom.

Le respect perpétuel et sincère de MONSIEUR pour le Roi, n'a peut-être point d'exemple, non-seulement dans l'histoire des princes, mais encore dans celle des hommes d'une destinée plus ordinaire. Plus l'âge l'approchoit du trône, plus sa soumission sembloit croître. Parvenu à des années qu'on regarde presque comme la vieillesse des rois, on ne l'a jamais vu se lasser un instant d'être sujet. Content de voir couler ses plus beaux jours aux pieds du trône, jamais ses desirs ne monterent plus haut; et né pour régner, il n'a jamais pensé qu'il dût vivre que pour obéir.

Réglant toujours ses volontés sur celles du Roi; les prévenant dès qu'il avoit pu les connoître; formant ses goûts et ses

désirs sur les siens; respectant ses vues et ses destinations; et par là, de peur de les gêner, réservé même à demander des grâces : apprenant aux sujets le respect qu'ils doivent aux choix et aux desseins de leurs maîtres; à ne pas entrer témérairement dans le sanctuaire des conseils et des secrets de la royauté; à ne pas s'élever au dedans d'eux-mêmes un tribunal d'indépendance et de vanité, devant lequel ils osent citer les rois de la terre; et à ne toucher aux mystères du trône, comme à ceux de l'autel, qu'avec une espèce de religion et de silence.

Les vues du Roi sur MONSIEUR lui paroissoient toujours le seul parti qu'il eût à prendre : volant à la tête des armées dès que ses ordres l'appeloient; reprenant à Meudon, avec la même soumission, la douceur et l'innocence d'une vie privée, dès que le bien de l'Etat le demandoit. Toujours entre les mains du Roi, et toujours charmé d'y être.

Les hommes n'admirent d'ordinaire que les grands évènements : la vie des princes leur paroît vide et obscure, et ne les frappe plus dès qu'ils n'y trouvent pas de ces actions d'éclat, qui embellissent les histoires, et auxquelles souvent ils n'ont prêté que leur nom. Il nous faut du spectacle pour attirer nos regards. *Rendons notre nom immortel* (Gen. 11. 4.), disoient les enfans de Noë, en laissant à nos ne-

veux un monument éternel de notre vanité. Ce sont presque toujours les passions qui immortalisent les hommes dans l'esprit des autres hommes; les vices éclatans passent à la postérité; une vertu toujours renfermée dans les bornes de son état, est à peine connue de son siècle. Un prince qui a toujours préféré le devoir à l'éclat, paroît n'avoir point vécu: il ne fournit rien à la vanité des éloges, dès qu'il na pas eu de ces desseins ambitieux qui troublent la paix des Etats; qui renversent l'ordre des successions et de la nature; qui portent partout la misère, l'horreur, la confusion; et qui ne mènent à la gloire que par le crime. Il est beau de remporter des victoires et de conquérir des provinces; et sans doute que les occasions seules en manquèrent à MONSEIGNEUR. Mais qu'il est grand, dit saint Ambroise, de n'avoir jamais été que ce qu'on devoit être! *Grande est aliquem intrà se tranquillum esse, et sibi convenire. (S. Ambr. de vitâ Jacob.)*

Non, mes Frères, la façon de penser de la plupart des hommes est là-dessus digne d'étonnement: il semble que nous n'aurons plus rien à dire, dès que nous n'aurons plus à louer que des vertus utiles au bonheur des peuples et à la tranquillité des Empires, et qu'il nous faut, pour le succès de ces discours, ou des crimes éclatans à pallier, ou des talens pernicioeux au genre humain à honorer de pompeux élo-

ges. Hommes frivoles! vous méritez d'avoir de tels maîtres dès que vous êtes capables de les admirer.

Le talent le plus cher à MONSEIGNEUR, fut un respect et une soumission constante, et à l'épreuve de tout pour le Roi. Et ne croyez pas que cette soumission lui coûtât. Ce n'étoit pas ici seulement une vertu de raison: il ne donnoit rien aux égards et à la bienséance; il ne suivoit que les mouvemens de son cœur. Occupé sans cesse de tout ce qui pouvoit plaire au roi; comblé de joie dès qu'il avoit su se ménager l'occasion de lui plaire; transporté lorsqu'il avoit l'honneur de le recevoir à Meudon; plein d'inquiétudes aimables, et entrant dans tous les détails, afin que le plaisir du Roi fût égal au sien, et paroissant plutôt un courtisan empressé, qu'un héritier de la couronne.

L'espérance du trône, si douce et si capable d'étouffer les sentimens naturels de la nature, ne s'offrit jamais à lui que comme une image affreuse. Le téméraire qui eût osé la lui faire entrevoir seulement de loin, eût trouvé à l'instant, comme ceux qui crurent faire leur cour à David en lui apprenant qu'il étoit roi, la peine de sa témérité et de son insolence. Jamais on ne l'a entendu former de ces projets à venir si ordinaires aux hommes, et si inevitables à l'imagination, qui supposassent même qu'il pût régner un jour. Il a tou-

jours pensé comme s'il devoit toujours obéir; et si la nature sembloit lui promettre des jours au delà des jours du Roi, sa tendresse les abrégeoit; et on lui a souvent ouï dire: *Que sa plus douce espérance étoit de compter que le Roi lui surviendroit, et qu'il ne pourroit pas survivre lui-même à la douleur de sa perte.*

Aussi, nous vîmes ses alarmes sincères durant ces jours d'affliction, où toute la France parut menacée avec la santé de ce monarque. On auroit cru, à sa douleur profonde, qu'il alloit perdre avec lui sa fortune et ses espérances. La royauté ne lui paroissoit plus que le dernier des malheurs pour lui, dès qu'il eût fallu l'acheter par la perte d'un si grand roi et d'un si bon père: content d'obéir, pourvu que le Roi régnaît.

La longue durée des jours devoit, ce semble, être la récompense d'une piété si tendre; et ses jours ont été abrégés; *et il a cherché en vain le reste de ses années.* (Is. 38. 10.) Nous nous le promettons pour nos neveux, et il n'est plus même pour nous.

Quel fonds peut-on faire sur la vie? c'est ce que nous avons dit. Qui peut compter sur le lendemain? ce sont les réflexions que nous avons mêlées avec nos larmes. Et cependant nous vivons comme si tout ceci ne devoit jamais finir. La mort nous paroît toujours comme l'horizon qui borne

notre vue; s'éloignant de nous à mesure que nous en approchons; ne la voyant jamais qu'au plus loin, et ne croyant jamais pouvoir y atteindre: chacun se promet une espèce d'immortalité sur la terre. Tout tombe à nos côtés; Dieu frappe autour de nous nos proches, nos amis, nos maîtres; et au milieu de tant de têtes et de fortunes abattues, nous demeurons fermes, comme si le coup devoit toujours porter à côté de nous, ou que nous eussions jeté ici-bas des racines éternelles. Nous comptons toujours y être à temps pour le salut, et le temps du salut est aujourd'hui, et nous mourrons avec le seul désir de mieux vivre.

Dernière espérance qui nous séduit. La religion du prince pour qui nous prions, a prévenu cette surprise. Bon pour les peuples, respectueux à l'égard du Roi, il n'a pas été moins religieux envers Dieu; et la vérité avoit fait en lui une sainte alliance avec la bonté et la justice: *In omni bonitate, et justitiâ, et veritate.*

Ce n'est pas que je veuille envelopper ici, sous l'artifice insipide des louanges, les foiblesses de ses premières années. Ne louons en lui que les dons de Dieu, et déplorons les fragilités de l'homme: n'excusons pas ce qu'il a condamné; et dans le temps que l'Eglise offre ici la victime de propitiation, et que ses chants lugubres demandent au Seigneur qu'il le pu-

rifie des infirmités attachées à la nature, ne craignons pas de parler comme elle prie, et d'avouer qu'il en a été coupable.

Hélas ! qu'est-ce que la jeunesse des princes ? Et les inclinations les plus heureuses et les plus louables, que peuvent-elles contre tout ce qui les environne ? Moins exposés qu'eux, sommes-nous plus fidèles ? Nos chûtes se cachent sous l'obscurité de notre destinée : mais qu'offrirait notre vie aux yeux du public, si elle étoit en spectacle comme la leur ? Ah ! c'est un malheur de leur rang, que souvent, avec plus d'innocence que nous, ils ne sauroient jouir comme nous de l'impunité d'un seul de leurs vices.

S'il y a eu quelque dérangement dans les premières années de ce prince, l'âge y eut plus de part que le cœur : l'occasion put le trouver foible ; elle ne le rendit jamais vicieux ; et le reste de ses jours passés depuis dans la règle, montrent assez que l'égarement n'avoit été qu'un oubli, et qu'en se rendant au devoir, il s'étoit rendu à lui-même.

Oui, MONSIEUR pouvoit dire, comme Salomon (*Sap.* 8. 19.) qu'il avoit eu en partage une ame bonne, et un cœur tourné à la vertu ; d'une droiture et d'une vérité digne de l'éducation qu'il avoit reçue de ce courtisan chrétien, qui passa pour l'homme le plus vrai de son siècle. Religieux observateur de la bonne foi, des

sentimens d'honneur et de probité, plus sûrs quelquefois pour la vertu, que les ardeurs les plus vives du zèle. Un secret à l'épreuve de la familiarité même la plus privée, et en un mot, un de ces hommes dont chacun auroit voulu se faire un ami ; si le respect eût permis de se faire un ami de son maître.

Plus MONSIEUR étoit vrai, plus il étoit ennemi du faux. Quel mépris pour les adulateurs, la honte des cours, et l'écueil des meilleurs princes ! regardant les fausses louanges comme un aveu public de la mauvaise foi de celui qui les donne, et de la vanité de celui qui les reçoit ; croyant que les éloges donnés aux vertus, que nous n'avons pas, deviennent pour la postérité, des censures qui ne servent qu'à immortaliser nos défauts véritables ; et persuadé qu'un bon prince est toujours assez loué d'être aimé.

Mais jusqu'ici il n'a paru vertueux que devant les hommes. Vous l'allez voir vertueux devant Dieu, juste et charitable. Et de quoi n'est pas capable la bonté naturelle, quand elle est aidée d'un fonds de religion, et que la nature donne, pour ainsi dire, les mains à la grâce ?

Maison déserte et désolée, qui devenue sans habitans, comme parle un prophète, pleurez votre solitude (1), et la gloire

(1) Meudon.

de vos anciens jours ! vous n'oublierez jamais les pieuses largesses de ce bon prince : vos pauvres pleureront avec vous : la veuve et l'orphelin viendront vous re-demander leur consolateur et leur père : ils mouilleront de leurs larmes les lieux heureux qu'il habita ; et leurs clameurs, en vous renouvelant sans cesse le souvenir de sa perte , vous renouvelleront aussi l'espérance consolante qu'il n'est perdu que pour le temps.

Ses largesses saintes n'autorisoient pas l'oubli de ses devoirs religieux ; et il ne croyoit pas, comme la plupart des grands, que tout l'Évangile se borne pour eux à la miséricorde. Tout le monde a connu son respect conservé depuis l'enfance pour les lois de l'Église. Les jours qu'elle consacra à l'abstinence, à peine connus des grands, furent toujours pour lui des jours sacrés. On l'a vu se refuser même le morceau pris par oubli ; et comme Jonathas, se croire presque digne de mort, pour avoir, par ignorance, goûté un peu de miel contre le vœu du peuple saint.

Et ce n'étoit pas ici une observance scrupuleuse, où il entre souvent plus de foiblesse que de foi ; c'étoit un cœur religieux ; c'étoit un fonds de piété sincère : tout ce qui appartenoit à la religion , lui paroissoit grand : et c'est ce fonds de religion, qu'il opposa toujours aux discours de l'impiété. Car qu'il est rare que les

grands, surtout dans le premier âge, ne soient pas environnés de ces hommes audacieux, qui disent : *Quel est notre Dieu ?* et qui trop foibles pour le servir, croient paroître forts, en faisant semblant de ne le pas connoître : ces hommes, qui ne savent de la science de la foi, que les blasphèmes qui l'attaquent ; qui ont appris à être incrédules avant que d'apprendre à croire ; qui ne sont impies que par ostentation ; et qui souvent inspirent aux autres l'incrédulité à laquelle ils n'ont pu encore parvenir eux-mêmes.

La langue de l'impie sécha toujours devant lui de honte et de confusion. Il n'usa de son autorité, que lorsqu'il vit l'autorité de la foi attaquée : sa douceur n'étoit plus qu'un courroux majestueux et digne d'un descendant de Clovis : c'étoit la force et la sévérité, qui sortoit du doux et du clément. Et qu'il étoit beau de voir l'héritier de la couronne défendre, en défendant la religion, le plus beau privilège qui illustre le trône de ses pères ; ne pouvoir souffrir que l'impie ôtât à la maison de France le plus ancien patrimoine dont elle se glorifie ; et qu'il regardât le titre de la foi et de premier roi chrétien, dont les rois ses ancêtres se sont toujours honorés, comme un titre vain et une erreur populaire !

Leçon immortelle pour les souverains, qui doivent se souvenir que la religion assure leur autorité ; que l'incrédule, qui a

secoué le joug de la foi, se désaccoutume bientôt du joug de l'obéissance; que ceux qui ne connoissent point de Dieu, ne respectent pas plus les hommes; et que les impies sont toujours mauvais sujets.

Ainsi, la piété sincère de ce prince honoroit la religion. Mais enfin, ô mon Dieu! la France n'en étoit pas digne: vous ne le formiez que pour vous seul: il n'a régné que sur les cœurs, et son autre règne ne devoit pas être de ce monde.

L'ordre part des conseils éternels: l'Ange d'en-haut, ministre des desseins et des vengeances du Seigneur, vient marquer la maison du premier-né: la plaie qui afflige le peuple, entre jusques dans la maison du prince; et le bien-aimé est frappé. Quelle consternation répandue dans le public avec cette triste nouvelle! Le peuple est tremblant; la ville pleure; les temples saints sont les dépositaires de la douleur et de la crainte publique; toutes les mains sont élevées au ciel; la cour change en deuil sa majesté et sa gloire. Un bon prince est l'héritage de chaque particulier, et chacun craint, parce que chacun doit perdre.

Le roi touché du péril de MONSIEUR n'en connoit plus pour lui-même: il oublie qu'il se doit à son peuple, et se livre à sa tendresse: il expose avec sa personne sacrée, le salut de l'État, et ajoute au poison de la douleur, dont son cœur tendre

et paternel est déjà flétri, celui de l'air mortel qu'il respire. Un si bon fils étoit digne, sans doute, que le meilleur de tous les pères reçût ses derniers soupirs: il avoit toujours vécu entre ses mains, il falloit qu'il mourût de même.

Hélas! tout couvert de sa douleur, et de la plaie qui infecte tous ses membres, quelles sont ses craintes et ses incertitudes? Il craint pour le Roi: une vie si précieuse exposée devient la plus vive de ses peines. *Je mourrois de douleur*, dit-il, *si le Roi au sortir d'ici avoit seulement mal à la tête.*

Quel spectacle de tendresse s'offre ici à la postérité! La douleur d'un père, toujours grand dans ses afflictions comme dans ses prospérités, ne compte pour rien le danger; et le danger du père devient l'unique douleur du fils mourant. Quelle leçon domestique dans les siècles à venir, pour les descendans de cette auguste maison! et les histoires doivent-elles moins immortaliser ces exemples touchans d'humanité, que les victoires et les conquêtes, lesquelles n'ont souvent attiré de la gloire aux hommes, qu'aux dépens de l'humanité même?

Les deux princes ses fils, déjà accablés des inquiétudes de la crainte, portent encore l'accablement de la séparation. Meudon, qui renferme tout ce qu'ils ont de plus cher au monde, leur devient un lieu

interdit. Une princesse auguste (1), le lien et la joie de la maison royale, et qui donne si heureusement pour l'Etat des héritiers à la couronne qu'elle doit porter, demande, comme une grâce, qu'il lui soit permis d'aller partager le péril. Mais la France se refuse à leur tendresse : nous devions assez perdre, et il ne falloit pas tout risquer.

Pendant, tout flattoit encore nos espérances. Une douce sécurité semble toujours précéder les grands malheurs : plus on doit perdre, plus on espère. Les apparences du mal ne sembloient annoncer qu'un danger ordinaire : les conjectures de l'art, que l'affection et l'habileté rendoient également éclairées, étoient favorables à nos desirs : le coup de foudre qui alloit éclater, se cachoit encore sous l'éclat trompeur de la nuée. Dieu nous laissoit encore jouir de notre erreur. Hélas ! nous sommes toujours à ses yeux les jouets de nos vaines espérances : *La parole de mort étoit sortie de sa bouche, et elle ne devoit pas retourner à lui vide. (Is. 55. 11.)*

Déjà des présages douteux nous l'annoncent : le mal surmonte les remèdes : le prince paroît menacé de plus près : soumis à Dieu, il adore la main qui le frappe : nulle impatience au milieu de ses douleurs : la violence du mal toute seule

(1) Adélaïde de Savoie, duchesse de Bourgogne.

nous apprend qu'il souffre ; on n'en tire pas même les plaintes nécessaires au secours de l'art. Il ne se plaint qu'à Dieu seul, et ce n'est pas de ses douleurs : il ne sent que le regret de ses fautes : il en trouve l'expiation dans sa patience et dans ses desirs. Une révolution soudaine l'accable : elle répand déjà un nuage sur ses yeux, et arrête sur sa langue les paroles de pénitence et de réconciliation ; il tend, par des signes de douleur et de repentir, les mains à l'Eglise ; cette Eglise, dont il avoit toujours respecté les lois, qui venoit de le nourrir depuis peu de ce Pain mystérieux qui fait les délices des rois, et de laquelle sa naissance le destinoit à être le protecteur. Sa langue déjà immobile se délie enfin pour demander les grâces des Sacremens ; ces grâces dont il avoit toujours usé avec tant de religion, et auxquelles les derniers mystères de la Pâque l'avoient vu participer, avec des sentimens de foi et de piété plus vifs et plus touchans que jamais, comme s'il eût pressenti que cette Pâque devoit être la veille et l'appareil de sa mort ; et qu'il ne boiroit plus de ce breuvage mystérieux, qu'il ne le bût nouveau dans le royaume du Père céleste.

Mais enfin, la foi supplée au ministère des hommes. Le feu du ciel tout seul peut allumer, quand il le faut, le sacrifice, et sanctifier la victime : ses desirs fervens

deviennent eux-mêmes la grâce qu'il demande : il ne lui en a manqué que la consolation : il en a eu l'effet et la vertu ; et nous en avons l'espérance.

Grand Dieu ! une âme si bonne et si religieuse n'auroit-elle pas trouvé ouvert le sein de vos miséricordes éternelles ? Un prince si fort selon le cœur des hommes, ne seroit-il pas selon le cœur ? Recevez, Seigneur, le sacrifice de nos larmes et de nos prières : regardez du haut du ciel ces offrandes saintes : que le sang de la victime, qui coule sur l'autel, ne coule pas en vain pour lui ; consolez la piété d'un roi et la douleur d'un père, qui ne demande plus que son fils vive, pourvu qu'il vive devant vous : que ce temple auguste parle lui-même en faveur du sang de Saint-Louis ! *Donnez votre justice au fils du roi (Ps. 71. 1.)*, si ses justices se trouvent défectueuses : placez-le devant vous parmi ces saints rois ses ancêtres, qui occupèrent le trône que sa naissance lui destinoit : que le livre éternel le fasse rentrer dans la succession des Charlemagne et des Saint-Louis, dont il sera exclu dans nos histoires ; et rendez-lui dans le ciel la couronne que vous n'avez pas voulu permettre qu'il portât sur la terre.

Ainsi soit-il.

ORAISON

FUNÈBRE

DE LOUIS-LE-GRAND,

ROI DE FRANCE;

PRONONCÉE DANS LA SAINTE-CHAPELLE DE
PARIS.

Ecce magnus effectus sum, et processi omnes sapientiâ, qui fuerat ante me in Jerusalem..... et agnovi quod in his quoque esset labor, et afflictio spiritûs.

Je suis devenu grand : j'ai surpassé en gloire et en sagesse tous ceux qui m'ont précédé dans Jérusalem ; et j'ai reconnu qu'en cela même, il n'y avoit que vanité et affliction d'esprit. Eccles. 1. 16. 17.

DIEU seul est grand, mes Frères, et dans ces derniers momens surtout, où il préside à la mort des rois de la terre : plus leur gloire et leur puissance ont éclaté, plus, en s'évanouissant alors, elles rendent hommage à sa grandeur suprême :

Dieu paroît tout ce qu'il est, et l'homme n'est plus rien de tout ce qu'il croyoit être.

Heureux le prince dont le cœur ne s'est point élevé au milieu de ses prospérités et de sa gloire; qui, semblable à Salomon, n'a pas attendu que toute sa grandeur expirât avec lui au lit de la mort, pour avouer qu'elle n'étoit que vanité, et affliction d'esprit; et qui s'est humilié sous la main de Dieu, dans le temps même que l'adulation sembloit le mettre au-dessus de l'homme!

Oui, mes Frères, la grandeur et les victoires du roi que nous pleurons, ont été autrefois assez publiées: la magnificence des éloges a égalé celle des événements: les hommes ont tout dit, il y a long-temps, en parlant de sa gloire. Que nous reste-t-il ici, que d'en parler pour notre instruction?

Ce roi, la terreur de ses voisins, l'étonnement de l'Univers, le père des rois; plus grand que tous ses ancêtres, plus magnifique que Salomon dans toute sa gloire, a reconnu comme lui, que tout étoit vanité. Le monde a été ébloui de l'éclat qui l'environnoit: ses ennemis ont envié sa puissance: les étrangers sont venus des îles les plus éloignées baisser les yeux devant la gloire de sa majesté: ses sujets lui ont presque dressé des autels; et le prestige, qui se formoit autour de lui, n'a pu le séduire lui-même.

Vous

Vous l'aviez rempli, ô mon Dieu! de la crainte de votre nom: vous l'aviez écrit sur le livre éternel, dans la succession des saints rois qui devoient gouverner vos peuples: vous l'aviez revêtu de grandeur et de magnificence. Mais ce n'étoit pas assez; il falloit encore qu'il fût marqué du caractère propre de vos Elus: vous avez récompensé sa foi par des tribulations et par des disgrâces. L'usage chrétien des prospérités peut nous donner droit au royaume des cieus; mais il n'y a que l'affliction et la violence, qui nous l'assure.

Voyons – nous des mêmes yeux, mes Frères, la vicissitude des choses humaines? Sans remonter aux siècles de nos pères, quelles leçons Dieu n'a-t-il pas données au nôtre? Nous avons vu toute la race royale presque éteinte: les princes, l'espérance et l'appui du trône, moissonnés à la fleur de leur âge: l'époux et l'épouse auguste, au milieu de leurs plus beaux jours, enfermés dans le même cercueil, et les cendres de l'enfant suivre tristement et augmenter l'appareil lugubre de leurs funérailles: le Roi qui avoit passé d'une minorité orageuse, au règne le plus glorieux dont il soit parlé dans nos histoires, retomber de cette gloire dans des malheurs presque supérieurs à ses anciennes prospérités; se relever encore plus grand de toutes ces pertes, et

Oraisons funèbres.

* I

survivre à tant d'évènemens divers, pour rendre gloire à Dieu, et s'affermir dans la foi des biens immuables.

Ces grands objets passent devant nos yeux comme des scènes fabuleuses : le cœur se prête pour un moment au spectacle ; l'attendrissement finit avec la représentation ; et il semble que Dieu n'opère ici-bas tant de révolutions, que pour se jouer dans l'Univers, et nous amuser plutôt que nous instruire.

Ajoutons donc les paroles de la foi à cette triste cérémonie, qui sans cela nous prêcherait en vain : racontons, non les merveilles d'un règne que les hommes ont déjà tant exalté, mais les merveilles de Dieu sur le Roi qui nous est ôté. Rappelons ici ses vertus plutôt que ses victoires : montrons-le plus grand encore au lit de la mort, qu'il ne l'étoit autrefois sur son trône, dans les jours de sa gloire. N'ôtons les louanges à la vanité, que pour les rendre à la grâce. Et quoiqu'il ait été grand, et par l'éclat inouï de son règne, et par les sentimens héroïques de sa piété, deux réflexions sur lesquelles va rouler ce devoir de religion que nous rendons à la mémoire de TRÈS-HAUT, TRÈS-FUISSANT ET TRÈS-EXCELLENT PRINCE LOUIS XIV DU NOM, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE ; ne parlons de la gloire et de la grandeur de son règne, que pour montrer

les écueils et le néant qu'il a connus, et de sa piété, que pour en proposer et immortaliser les exemples.

PREMIÈRE PARTIE.

Tout ce qui fait la grandeur des rois sur la terre, en fait aussi le danger. Les succès éclatans dans la guerre, la magnificence dans la paix ; l'élévation des sentimens, et la majesté dans la personne : voilà tout ce que la vanité peut faire souhaiter aux souverains ; et voilà aussi tout ce que la foi doit leur faire craindre.

Le Roi, pour qui nous prions, passa, pour ainsi dire, du berceau sur le trône : il ne jouit point des avantages de la vie privée, toujours utile au souverain, parce qu'elle lui apprend à connoître les hommes, et que les hommes lui apprennent à se connoître lui-même.

Mais Dieu qui veille à l'enfance des rois, et qui, en formant leurs premières inclinations, semble former les destinées publiques, versa de bonne heure dans son ame ces grandes qualités qui suppléent aux instructions, et que l'instruction toute seule ne donne pas toujours.

Les troubles d'une longue minorité étant calmés par les soins d'une régente vertueuse et d'un ministre habile, Louis, au sortir de ses nuages, commence à se montrer à ses peuples. La jeunesse, tou-

jours plus aimable, ce semble, dans les princes; cet air grand et auguste, qui tout seul annonçoit le souverain; la tendresse perpétuelle de la nation pour ses rois: tout le rendit maître des cœurs; et c'est alors qu'un prince est véritablement roi, quand l'amour des peuples, si j'ose parler ainsi, le proclame.

La France reprenoit alors cet état florissant, qu'un nouveau règne semble toujours promettre aux Empires. Les dissensions civiles l'avoient plus aguerrie et purgée de mauvais citoyens, qu'épuisée. Les grands réunis aux pieds du trône, ne pensoient plus qu'à le soutenir. Les guerres étrangères, et qui n'étoient encore que de nation à nation, occupoient la valeur de ses sujets, sans accabler ses peuples. Heureuse si elle n'eût pas connu depuis toute sa puissance; et si en ignorant combien il lui étoit aisé de conquérir, elle n'eût pas senti dans la suite tout ce qu'elle pouvoit perdre!

Le mariage de l'infante d'Espagne avec Louis venoit de suspendre les anciennes jalousies, que le voisinage, la valeur et la puissance formoient entre les deux nations. Les Pyrénées qui les avoient vues tant de fois se disputer la victoire, les virent mener en triomphe sur les mêmes lieux, les gages augustes de la paix. Le lit nuptial fut, pour ainsi dire, dressé sur le champ fameux de tant de batailles. On

y célébroit, sans le savoir, la naissance future d'un souverain que ce mariage devoit donner à l'Espagne. Mais ce grand jour qui enfanta depuis la réunion des deux Empires, ne put encore réunir les cœurs.

La régente ne survécut pas long-temps à la joie d'une cérémonie qui fut le fruit de sa sagesse, l'objet fixe de ses desirs, et qui couronna sa glorieuse administration. Le grand ministre qui l'avoit aidée à soutenir le poids des affaires, et qui avoit su sauver la France, malgré la France conjurée contre lui, avoit vu peu auparavant expirer avec lui une autorité que la France ne souffrit jamais sans jalousie entre les mains d'un étranger; mais que les orages avoient affermie.

LOUIS se trouva seul, jeune, paisible, absolu, puissant, à la tête d'une nation belliqueuse; maître du cœur de ses sujets et du plus florissant royaume du monde; avide de gloire; environné de vieux chefs, dont les exploits passés sembloient lui reprocher le repos où il les laissoit encore. Qu'il est difficile, quand on peut tout, de se défier qu'on peut aussi trop entreprendre!

Les succès justifient bientôt nos entreprises. La Flandre est d'abord revendiquée comme le patrimoine de Thérèse; et tandis que les manifestes éclaircissent notre droit, nos victoires le décident.

La Hollande, ce boulevard, que nous avions élevé nous-mêmes contre l'Espagne, tombe sous nos coups : ces villes devant lesquelles l'intrépidité espagnole avoit tant de fois échoué, n'ont plus de murs à l'épreuve de la bravoure française; et Louis est sur le point de renverser en une campagne l'ouvrage lent et pénible de la valeur et de la politique d'un siècle entier.

Déjà le feu de la guerre s'allume dans toute l'Europe : le nombre de nos victoires augmente celui de nos ennemis, et plus nos ennemis augmentent, plus nos victoires se multiplient. L'Escaut, le Rhin, le Pô, le Tet n'opposent qu'une foible digue à la rapidité de nos conquêtes. Toute l'Europe se ligue, et ses forces réunies ne servent qu'à montrer la supériorité des nôtres : les mauvais succès irritent nos ennemis, sans les désarmer : leurs défaites, qui doivent finir la guerre, l'éternisent : tant de sang déjà répandu, nourrit les haines, loin de les éteindre : les traités de paix ne sont que comme l'appareil d'une nouvelle guerre. Munster, Nimègue, Ryswick, où toute la sagesse de l'Europe assemblée promettoit de si beaux jours, ne forment que des éclairs qui annoncent de nouveaux orages : les situations changent, et nos prospérités continuent. La monarchie n'avoit pas encore vu des jours si

brillans : elle s'étoit relevée autrefois de ses malheurs ; elle a pensé périr et écrouler sous le poids de sa propre gloire.

La terre toute seule ne sembloit pas même suffire à nos triomphes. La mer encore gémissoit sous le nombre et sous la grandeur énorme de nos navires. Nos flottes, qui suffisoient à peine, sous les derniers règnes, pour mettre nos côtes à couvert de l'insulte des pirates, portoient partout au loin la terreur et la victoire. Les ennemis attaqués jusques dans leurs ports, avoient paru céder à l'étendard de la France, l'empire des deux mers. La Sicile, la Manche, les îles du Nouveau-Monde, avoient vu leurs ondes rougies par les défaites les plus sanglantes. Et l'Afrique même, encore fière d'avoir vu autrefois échouer sur ses côtes la valeur de Saint-Louis et toute la puissance de Charles-Quint, ne trouvant plus d'asile sous ses remparts foudroyés, avoit été obligée de venir s'humilier, et d'en chercher un aux pieds du trône de Louis.

Nous nous élevions de tant de prospérités, et nous ne savions pas que l'orgueil des Empires est toujours le premier signal de leur décadence.

Telle fut la grandeur de Louis dans la guerre. Jamais la France n'avoit mis sur pied des armées si formidables : jamais l'art militaire, c'est-à-dire, l'art funeste d'apprendre aux hommes à s'exterminer

les uns les autres, n'avoit été poussé si loin : jamais tant de généraux fameux ; et, pour ne parler que de ces premiers temps, un Condé, dont le premier coup-d'œil décidoit toujours de la victoire ; un Turenne, qui plus tardif en apparence n'en étoit que plus sûr du succès ; un Créqui, plus grand le jour de sa défaite, que dans les jours de ses triomphes ; un Luxembourg, qui sembloit se jouer de la victoire ; et tant d'autres venus depuis, que nos annales mettront un jour parmi les Guesclin et les Dunois de notre siècle.

Mais hélas ! triste souvenir de nos victoires, que nous rappelez-vous ? Monumens superbes élevés au milieu de nos places publiques, pour en immortaliser la mémoire, que rappellerez-vous à nos neveux, lorsqu'ils vous demanderont, comme autrefois les Israélites, ce que signifient vos masses pompeuses et énormes ? *Quando interrogaverint vos filii vestri, dicentes : Quid sibi volunt isti lapides ?* (Jos. 4. 6.) Vous leur rappellerez un siècle entier d'horreur et de carnage : l'élite de la noblesse française précipitée dans le tombeau : tant de maisons anciennes éteintes ; tant de mères point consolées, qui pleurent encore sur leurs enfans ; nos campagnes désertes, et au lieu des trésors qu'elles renferment dans leur sein, n'offrant plus que des ronces au petit nombre des laboureurs forcés de les négliger ; nos villes dé-

solées ; nos peuples épuisés ; les arts à la fin sans émulation ; le commerce languissant : vous leur rappellerez nos pertes, plutôt que nos conquêtes : *Quando interrogaverint vos filii vestri, dicentes : Quid sibi volunt isti lapides ?* Vous leur rappellerez tant de lieux saints profanés ; tant de dissolutions capables d'attirer la colère du Ciel sur les plus justes entreprises ; le feu, le sang, le blasphème, l'abomination, et toutes les horreurs qu'enfante la guerre : vous leur rappellerez nos crimes, plutôt que nos victoires : *Quando interrogaverint vos filii vestri, dicentes : Quid sibi volunt isti lapides ?*

O fléau de Dieu ! ô guerre ! cesserez-vous enfin de ravager l'héritage de Jésus-Christ ? O glaive du Seigneur ! levé depuis long-temps sur les peuples et sur les nations, ne vous reposerez-vous pas encore ? *O mucro Domini ! usquequò non quiesces ?* (Jerem. 47. 6.) Vos vengeances, ô mon Dieu ! ne sont-elles pas encore accomplies ? N'aurez-vous encore donné qu'une fausse paix à la terre ? L'innocence de l'auguste Enfant que vous venez d'établir sur la nation, ne désarme-t-elle pas votre bras, plus que nos iniquités ne l'irritent ? Regardez-le du haut du ciel, et n'exercez plus sur nous des châtimens qui n'ont servi jusqu'ici qu'à multiplier nos crimes : *O mucro Domini ! usquequò non quies-*

ces ? Ingredere in vaginam tuam , refrigerare , et sile.

Un si long cours de prospérités inouïes , qui devoit un jour nous coûter si cher , éleva bientôt le royaume à un point de gloire et de magnificence , où les siècles passés ne l'avoient pas encore vu. La France devint comme le spectacle pompeux de toute l'Europe. Que de maisons royales s'élevèrent , demeure superbe de Louis , où toutes les merveilles de l'Asie et de l'Italie rassemblées , sembloient venir rendre hommage à sa grandeur ! Paris , comme Rome triomphante , s'embellissoit des dépouilles des nations. La cour , à l'exemple du souverain , plus brillante et plus magnifique que jamais , se piqua d'effacer l'éclat des cours étrangères. La ville , l'imitatrice éternelle de la cour , en copia le faste. Les provinces à l'envi marchèrent de loin sur les traces de la ville. La simplicité des anciennes mœurs changea : il ne resta plus de vestiges de la modestie de nos pères , que dans leurs vieux et respectables portraits , qui en ornant les murs de nos palais , nous en reprochoient tout bas la magnificence. Le luxe , toujours le précurseur de l'indigence , en corrompant les mœurs , tarit la source de nos biens : la misère même qu'il avoit enfantée , ne put le modérer : la perpétuelle inconstance des ornemens fut un des attributs de la

nation ; la bizarrerie devint un goût ; nos voisins mêmes à qui notre faste nous rendoit si odieux , ne laissèrent pas d'en venir chercher chez nous le modèle ; et après les avoir épuisés par nos victoires , nous sûmes encore les corrompre par nos exemples.

Cependant , chaque jour embellissoit le règne de Louis. La navigation plus florissante que sous tous les règnes précédens , étendit notre commerce dans toutes les parties du Monde connu. Des hommes habiles furent envoyés vers les côtes les plus éloignées de l'un et de l'autre hémisphère , pour prendre des points fixes et en perfectionner les connoissances. Un édifice célèbre (1) s'éleva hors de nos murs , où en observant le cours des astres , et toute la magnificence des cieux , on marquoit au pilote des routes certaines sur la vaste étendue de l'Océan ; et on apprend au philosophe à s'humilier sous la majesté immense de l'Auteur de l'Univers. Nos flottes , aidées de ces secours , nous apportoient tous les ans , comme celles de Salomon , les richesses du Nouveau-Monde. Hélas ! ces nations insulaires et simples nous envoioient leur or et leur argent , et nous leur portions peut-être en échange , au lieu de la foi , nos dérèglemens et nos vices.

(1) L'Observatoire.

Le commerce si étendu au dehors, fut facilité par des ouvrages dignes de la grandeur des Romains. Des rivières, malgré les terres et les collines qui les séparaient, virent réunir leurs eaux, et porter aux pieds des murs de la capitale, le tribut et les richesses diverses de chaque province. Les deux mers, qui entourent et qui enrichissent ce vaste royaume, se donnèrent, pour ainsi dire, la main; et un canal miraculeux, par la hardiesse et les travaux incompréhensibles de l'entreprise, rapprocha ce que la nature avoit séparé par des espaces immenses.

Il étoit réservé à Louis d'achever ce que les siècles précédens de la monarchie n'auroient même osé souhaiter; c'étoit le règne des prodiges: nos pères ne les avoient pas même imaginés, et nos neveux n'en verront jamais de semblables; mais plus heureux que nous, ils verront peut-être le règne de la paix, de la frugalité et de l'innocence. Qu'ils n'arrivent jamais au comble frivole de notre gloire, plutôt que de l'acheter au prix des vices et des malheurs où elle nous a précipités.

Il est vrai que les soins de Louis, pour augmenter l'éclat et le bon ordre du royaume, ne se proposoient point de bornes. La ville régnaute, l'abord de toutes les nations, et qui rassemble le choix, comme le rebut de nos provinces, vit ce nombre prodigieux d'habitans si différens

de mœurs, d'intérêts, de pays, vivre comme un seul homme. La police y ôta au crime la sûreté que la confusion et la multitude lui avoient jusques-là donnée. Au milieu de ce chaos régnerent l'ordre et la paix; et dans ce concours innombrable d'hommes si inconnus les uns aux autres, nul presque ne fut inconnu à la vigilance du magistrat.

Le royaume entier changea de face comme la capitale: la justice eut des lois fixes; et le bon droit ne dépendit plus, ou du caprice du juge, ou du crédit de la patrie; des réglemens utiles, et qui deviendront la jurisprudence de tous les siècles à venir, furent publiés: l'étude du droit français et du droit public, se ranima; des sénateurs célèbres, et dont les noms formeront un jour la tradition des grands hommes qui embelliront l'histoire de la magistrature, ornèrent nos tribunaux; l'éloquence, et la science des lois et des maximes brillèrent dans le barreau, et la tribune du sénat principal devint aussi célèbre par la majesté des plaidoyers publics, que l'avoit été, sous les Hortense et sous les Cicéron, celle de Rome.

A quel point de perfection les sciences et les arts ne furent-ils pas portés? Vous en serez les monumens éternels, écoles fameuses rassemblées autour du trône, et qui en assurez plus l'éclat et la majesté,

que les soixante vaillans qui environnoient le trône de Salomon (*Cant. 3. 7.*)! l'émulation y forma le goût; les récompenses augmentèrent l'émulation; le mérite qui se multiplioit, multiplia les récompenses.

Quels hommes et quels ouvrages vois-je sortir à-la-fois de ces assemblées savantes? des Phidias, des Appelle, des Platon, des Sophocle, des Plaute, des Démosthène, des Horace; des hommes et des ouvrages, au goût desquels le goût des âges futurs de la monarchie se rappellera toujours? Je vois revivre le siècle d'Auguste, et les temps les plus polis et les plus cultivés de la Grèce. Il falloit que tout fût marqué au coin de l'immortalité sous le règne de Louis; et que les époques des lettres y fussent aussi célèbres que celles des victoires.

La France a retenti long-temps de ces pompeux éloges; et nous nous sommes comme rassasiés là-dessus de nos propres louanges. Mais le dirai-je ici? en ajoutant à la science, nous avons ajouté au travail et à la malice; les arts, en flattant la curiosité, ont enfanté la mollesse; le théâtre plus florissant, mais toujours le triste fruit de l'abondance, de l'oisiveté et de la corruption, ou a donné du ridicule au vice sans corriger les mœurs, ou a corrompu les mœurs, en rendant le vice plus aimable; la poésie, en nous rappre-

lant tout le sel et tous les agrémens des anciens, nous en a rappelé les séductions et la licence: la philosophie a paru perdre du côté de la simplicité de la foi, ce qu'elle acquéroit de plus sur les connoissances de la nature: l'éloquence, toujours flatteuse dans les monarchies, s'est affadie par des adulations dangereuses aux meilleurs princes; enfin, la science même de la religion, plus exacte et plus approfondie, et d'où devoient naître la paix et la vérité, a dégénéré en vaines subtilités, et éternisé les disputes. O siècle si vanté! *Votre ignominie s'est donc multipliée avec votre gloire. (Osée, 4. 7.)* Mais la gloire appartenoit à Louis, et l'abus qu'on en fait, a été notre seul ouvrage. Ainsi éclatoit au loin la grandeur et la réputation de la France, tandis qu'au dedans elle s'affoiblissoit par ses propres avantages.

Je ne rappelle ici qu'une partie des merveilles dont vous avez été témoins. Tout ce qui fait la grandeur des Empires, se trouvoit réuni autour de Louis. Des ministres sages et habiles, ressource des peuples et des rois; nos frontières reculées, et qui sembloient éloigner de nous la guerre pour toujours; des forteresses inaccessibles élevées de toutes parts, et qui paroissoient plus destinées à menacer les États voisins, qu'à mettre nos États à couvert; l'Espagne forcée de nous céder,

par un acte solennel, la préséance qu'elle nous avoit jusques-là disputée ; Rome même désavouer, par un monument public, le droit des gens violés, et l'outrage fait à une couronne de qui elle tient sa splendeur et la vaste étendue de son patrimoine : enfin, le souverain lui-même d'une république florissante, descendre de son trône d'où ses prédécesseurs n'étoient pas encore descendus, quitter ses concitoyens et sa patrie, et venir mettre les marques fastueuses de sa dignité aux pieds de Louis pour fléchir sa clémence.

Grands évènements qui nous attiroient la jalousie bien plus que l'admiration de l'Europe ! Et des évènements, qui font tant de jaloux, peuvent bien embellir l'histoire d'un règne ; mais ils n'assurent jamais le bonheur d'un Etat.

Que manquoit-il dans ces temps heureux à la gloire de Louis ? Arbitre de la paix et de la guerre ; maître de l'Europe ; formant presque avec la même autorité les décisions des cours étrangères, que celles de ses propres conseils ; trouvant dans l'amour de ses sujets des ressources, qui en tarissant leurs biens, ne pouvoient épuiser leur zèle ; conservant sur les princes issus de son sang, signalés par mille victoires, un pouvoir aussi absolu que sur le reste de ses sujets ; voyant autour de son trône les enfans de ses enfans ; le père d'une nombreuse postérité ; le patriarche,

pour ainsi dire, de la famille royale, et élevant tout à la fois, sous ses yeux, les successeurs des trois règnes suivans. Jamais la succession royale n'avoit paru plus affermie. Nous voyions croître aux pieds du trône, les rois de nos enfans et de nos neveux. Hélas ! à peine en reste-t-il un pour nous-mêmes ; et il n'est demeuré qu'une étincelle dans Israël. Mais ne hâtons pas ces tristes images que la constance de Louis doit nous ramener dans la suite de ce Discours.

Que ces jours de deuil paroissent loin de nous en ce jour brillant, où nous donnions des rois à nos voisins, et où l'Espagne même, qui avoit ébranlé tant de fois l'Empire français, et qui depuis si long-temps usurpoit une de nos couronnes, vint mettre toutes les siennes sur la tête d'un des petits-fils de Louis !

Ce fut ce grand jour qu'il parut comme un nouveau Charlemagne, établissant ses enfans souverains dans l'Europe ; voyant son trône environné des rois sortis de son sang ; réunissant encore une fois, sous la race auguste des Francs, les peuples et les nations ; faisant mouvoir, du fond de son palais, les ressorts de tant de royaumes ; et devenu le centre et le lien de deux vastes monarchies, dont les intérêts avoient semblé jusques-là aussi incompatibles que les humeurs.

Jour mémorable ! il est vrai, vous ne serez écrit sur nos fastes, qu'avec le sang de tant de Français que vous avez fait verser : les malheurs que vous prépariez, nous ont rendu cette gloire triste et amère : vos dons éclatans, en flattant notre vanité, ont humilié, et pensé renverser notre puissance. L'Espagne ennemie n'avoit pu nous nuire : l'Espagne alliée nous a accablés : nos disgrâces seront éternellement gravées autour de la couronne qu'elle a mise sur la tête d'un de nos princes. Mais si la Castille a vu notre joie modérée par nos pertes, elle ne verra jamais notre estime pour sa valeur et sa fidélité, et notre reconnoissance pour son choix, affoiblie.

J'avoue, mes Frères, que la gloire des évènements qui embellit un règne, est souvent étrangère au souverain : les rois ne sont grands que par les vertus qui leur sont propres : leurs succès les plus éclatans peuvent ne couvrir que des qualités fort obscures, et prouver qu'ils sont bien servis, plutôt que dignes de commander.

Mais ici nous ne craignons pas de dépouiller Louis de tout cet éclat qui l'environnoit, et de vous le montrer lui-même. Quelle sagesse ! et quel usage des affaires ! L'Europe redoutoit la supériorité de ses conseils, autant que celle de ses armes : ses ministres étudioient sous lui

l'art de gouverner ; sa longue expérience mûrissoit leur jeunesse, et assuroit leurs lumières ; les négociations conduites par l'habileté, réussissoient toujours par le secret. Quel bonheur la réputation seule du gouvernement ne promettoit-elle pas à la France, si nous eussions su nous contenter de la gloire et de la sagesse ? Tous les rois voisins, qui en naissant avoient trouvé Louis déjà vieilli sur le trône, se fussent regardés comme les enfans et les pupilles d'un si grand roi : il n'eût pas été leur vainqueur ; *mais il étoit assez grand pour mépriser les triomphes* (1) ; et il eût été leur tuteur et leur père.

De ce fond de sagesse sortoit la majesté répandue sur sa personne ; la vie la plus privée ne le vit jamais un moment oublier la gravité et les bienséances de la dignité royale ; jamais roi ne sut mieux soutenir que lui le caractère majestueux de la souveraineté. Quelle grandeur, quand les ministres des rois venoient aux pieds de son trône ! Quelle précision dans ses paroles ! quelle majesté dans ses réponses ! Nous les recueillions comme les maximes de la sagesse ; jaloux que son silence nous dérobat trop souvent des trésors qui étoient à nous ; et, s'il m'est permis de le dire, qu'il ménageât trop ses paroles à des

(1) *Jam Cæsar tantus erat, ut posset triumphos contemnere. Flor.*

sujets qui lui prodiguoient leur sang et leur tendresse.

Cependant, vous le savez, cette majesté n'avoit rien de farouche: un abord charmant, quand il vouloit se laisser approcher; un art d'assaisonner les grâces, qui touchoit plus que les grâces mêmes; une politesse de discours qui trouvoit toujours à placer ce qu'on aimoit le plus à entendre. Nous en sortions transportés, et nous regrettions des momens que sa solitude et ses occupations rendoient tous les jours plus rares. Nation fidèle, nous aimons de tout temps à voir nos rois; et les rois gagnent toujours à se montrer à une nation qui les aime.

Et quel roi y auroit plus gagné que Louis? Vous pouvez le dire ici à ma place, anciens et illustres sujets occupés autour de sa personne. Au milieu de vous ce n'étoit plus ce grand roi, la terreur de l'Europe, et dont nos yeux pouvoient à peine soutenir la majesté; c'étoit un maître humain, facile, bienfaisant, affable: l'éclat qui l'environnoit, le déroboit à nos regards; nous ne voyions que sa gloire, et vous voyiez toutes ses vertus.

Un fond d'honneur, de droiture, de probité, de vérité; qualités si essentielles aux rois, et si rares pourtant même parmi les autres hommes: un ami fidèle; un époux malgré les foiblesses qui partagèrent son

cœur, toujours respectueux pour la vertu de Thérèse; condamnant, pour ainsi dire, par ses égards pour elle, l'injustice de ses engagements, et renouant par l'estime, un lien affoibli par les passions; un père tendre, plus grand dans cette histoire domestique, qui ne passera peut-être point à nos neveux, que dans les évènements éclatans de son règne, que les histoires publiques conserveront à la postérité.

Mais ces vertus humaines, que sont-elles devant Dieu, quand la piété ne les a pas sanctifiées? Hélas! le vain sujet souvent des louanges des hommes et des vengeances du Seigneur. Mais cette gloire si célébrée, et qui a fait tant de jaloux ou de flatteurs, à quoi mène-t-elle pour l'éternité, si l'on ne l'a pas rendue à celui à qui seul la gloire est due? à un jugement plus rigoureux, et par l'ambition qui toujours y conduit, et par l'orgueil qu'elle inspire. Destinée terrible, et toujours à craindre pour les plus grands rois surtout, vous n'augmenterez pas le deuil de nos prières; et vous ne troublez pas la paix des offrandes saintes qui reposent sur l'autel, et qui vont solliciter pour Louis, le Père des miséricordes.

Il connut le néant de la gloire humaine: *Et agnovit quòd in his quoque esset labor, et afflictio spiritus*; et il fut encore plus grand par une foi humble et par une piété

sincère, que par l'éclat de sa puissance et de ses victoires.

SECONDE PARTIE.

L'ONCTION sainte répandue sur les rois, consacre leur caractère, et ne sanctifie pas toujours leurs personnes : l'étendue de leurs devoirs répond à celle de leur puissance; le sceptre est plutôt le titre de leurs soins et de leur servitude, que de leur autorité: ils ne sont rois que pour être les pères et les pasteurs des peuples: ils ne sont pas nés pour eux seuls; et les vertus privées, qui assurent le salut du sujet, toutes seules, se tourneroient en vices pour le souverain.

C'est à la sublimité de ces idées primitives, que l'Écriture rappelle l'éloge d'un des plus saints rois de Juda. Il conserva son cœur fidèle à Dieu: *Gubernavit ad Dominum cor ipsius*; (*Eccli. 48. 3. 4.*) c'est le devoir essentiel de l'homme. Il renversa les abominations de l'impiété et tous les monumens de l'erreur: *Tulit abominations impietatis*; c'est le zèle du souverain. Il affermit la piété dans les jours de péché et de malice, en l'honorant de ses faveurs et de sa confiance: *In diebus peccatorum corroboravit pietatem*; et c'est l'exemple que doit à ses sujets celui qui en est le pasteur et le père.

LOUIS porta en naissant un fond de religion et de crainte de Dieu, que les égaremens mêmes de l'âge ne purent jamais effacer. Le sang de S. Louis et de tant de rois chrétiens, qui couloit dans ses veines; le souvenir encore tout récent d'un père juste; les exemples d'une mère pieuse, les instructions du prélat irrépréhensible, qui présidoit à son éducation; d'heureuses inclinations, encore plus sûres que les instructions et les exemples: tout paroissoit le destiner à la vertu comme au trône.

Mais hélas! qu'est-ce que la jeunesse des rois? une saison périlleuse, où les passions commencent à jouir de la même autorité que le souverain, et à monter avec lui sur le trône. Et que pouvoit attendre Louis, surtout dans ce premier âge? L'homme le mieux fait de sa cour, tout brillant d'agrémens et de gloire; maître de tout vouloir, et ne voulant rien en vain; voyant naître tous les jours sous ses pas des plaisirs nouveaux qui attendoient à peine ses desirs; ne rencontrant autour de lui que des regards toujours trop instruits à plaire, et qui paroissoient tous réunis et conjurés pour plaire à lui seul; environné d'apologistes des passions, qui souffloient encore le feu de la volupté, et qui cherchoient à effacer ses premières impressions de vertu, en donnant des titres d'honneur à la licence; au milieu

d'une cour polie, où la mollesse et le plaisir ont trouvé de tout temps le secret de s'allier, et même d'aller de pair avec la valeur et le courage; et enfin dans un siècle, où le sexe, peu content d'oublier sa propre pudeur, semble même défier ce qui peut en rester encore dans ceux à qui il veut plaire.

Et cependant de l'exemple du prince quel déluge de maux dans le peuple! Ses mœurs forment bientôt les mœurs publiques: l'imitation toujours sûre de plaire et d'attirer des grâces, réconcilie l'ambition avec la volupté: les plaisirs d'ordinaire gênés par les vues de la fortune, en facilitent les avenues, et en deviennent la plus sûre route: des écrivains profanes vendent leur plume à l'iniquité, et chantent des passions que le respect tout seul auroit dû ensevelir dans un éternel silence: de nouveaux spectacles s'élèvent pour en faire des leçons publiques; tout devient la passion du souverain.

O rois des peuples, dit l'Esprit de Dieu! vous qui, assis sur votre trône, voyez avec tant de complaisance à vos pieds la multitude des nations, c'est à vous que j'adresse ces paroles: *Ad vos, ó reges, sunt hi sermones mei.* (Sap. 6. 3. 4. 5. 10) Souvenez-vous que la puissance vous a été donnée d'en-haut; que l'usage en doit être saint, comme l'origine en est sainte; qu'un jugement très-dur est préparé à ceux qui sont

sont établis pour commander aux autres, et qu'à l'étendue de l'autorité, l'abondance du châtement est presque toujours réservée.

Mais ici les miséricordes éternelles préparées à Louis commencent à se manifester. Dieu le prépare de loin à la vertu en armant les premiers traits de son autorité contre les vices. L'usage barbare des duels, ancien reste de la férocité de nos premiers conquérans, que la religion et la politesse qu'elle met dans les mœurs, n'avoit pu depuis modérer; que tant de rois avoient vainement condamné, et qui avoit coûté tant de sang à la nation, fut aboli; et Louis consacra le commencement de son règne, par une action qui assure le repos et la tranquillité de tous les règnes à venir.

Oui, mes Frères, dans le temps même que Louis paroissoit encore loin du Seigneur, le Seigneur étoit déjà près de lui: les passions mêmes qui blessent son cœur, respectent sa foi. Quelle horreur pour ce genre d'hommes qui ne goûtent qu'à demi le plaisir, s'il n'est assaisonné d'impiété, et qui paroissent ne se souvenir de Dieu, que pour le mettre dans leurs affreuses débauches! L'impie étoit proscrit, dès-là qu'il étoit connu: la naissance et les services, loin d'assurer l'impunité à l'irréligion, en rendoient le châtement plus éclatant: les agrémens mêmes de l'esprit, sé-

Oraisons funèbres.

* K

duction dont on a tant de peine à se défendre, n'en avoient plus pour lui, dès qu'il y voyoit luire une étincelle d'incrédulité. Il ne connoissoit point de mérite dans l'homme qui ne connoît point de Dieu; et l'impie, qui dit anathème au ciel, devenoit à l'instant pour lui l'anathème de la terre.

Ainsi se préparoit l'ouvrage de la sanctification de Louis. Mais sortons de ces temps de ténèbres, si inévitables aux rois, et si ordinaires aux autres hommes; périsent et soient à jamais effacés de notre souvenir, ces jours qu'il a effacés par ses larmes et par sa piété, et que le Seigneur a sans doute oubliés! Les premières années de la jeunesse des souverains, comme les commencemens de leur naissance, se ressembtent presque toutes: *Nemo enim ex regibus habuit aliud natiuitatis initium.* (*Sap.* 7. 5.) Mais si Louis les a suivis dans ces premières voies des passions, où sont les rois qui aient marché depuis avec autant de grandeur et de fidélité que lui dans les voies de la grâce? Où sont même ceux de ses sujets, qui vivoient sous ses yeux, et que leur rang approchoit du trône? Hélas! imitateurs la plupart, pour ne pas dire coupables adulateurs de ses foiblesses, ils ont peut-être fini par censurer sa vertu.

Et quelle vertu! uniforme, tendre, constante. On ne vit point en lui de ces iné-

galités de piété si inséparables de l'inconstance des hommes, que l'uniformité toute seule lasse; que l'ennui du vice attire souvent tout seul à la nouveauté de la vertu; pour qui l'usage de la vertu redevient bientôt un nouvel attrait favorable au vice; et qui, en repassant sans cesse du vice à la vertu, cherchent plus à soulager leur inconstance, qu'à fixer leur infidélité.

Dès la première démarche que Louis eut faite dans la voie de Dieu, il y marcha toujours d'un pas égal et majestueux. Un jour instruisoit l'autre jour; et une nuit donnoit des leçons semblables à l'autre nuit. L'histoire de sa piété est l'histoire d'une de ses journées; et hors les évènements inattendus, qui montroient en lui de nouvelles vertus, la vertu du premier jour fut celle du reste de sa vie.

Soins immenses du gouvernement, dont il portoit presque tout seul le poids, vous n'interrompites jamais l'exactitude de ses devoirs religieux; jamais la vie de la cour, toujours inégale, parce qu'elle est oiseuse, ne déranga la respectable uniformité de sa conduite; et dans un lieu où le caprice et le loisir sont si ingénieux à varier les jours et les momens, Louis seul étoit le point fixe, où tous les jours et tous les momens se trouvoient les mêmes; vertu rare, dans les princes surtout, que rien ne contraint, et en qui l'incons-

tancede l'imagination est sans cesse réveillée par le choix et la multiplicité des ressources.

La piété et la bonne-foi des dispositions répondoit à l'exactitude des devoirs. Quelle profonde religion aux pieds des autels ! Avec quel respect venoit-il courber devant la gloire du sanctuaire, cette tête qui portoit, pour ainsi dire, l'Univers ; et que l'âge, la majesté, les victoires rendoient encore moins auguste que la piété ! Quelle terreur en approchant des mystères saints et de cette viande céleste, qui fait les délices des rois ! Quelle attention à la parole de vie ! et malgré les dégoûts et les censures d'une cour éclairée et difficile, quel respect pour la sainte liberté du ministère et pour les défauts mêmes du ministre ! *Il nous en a dit assez pour nous corriger*, répondoit-il à ceux de sa cour qui paroissent mécontents de l'instruction. Quelle tendresse de conscience ! quelle horreur pour les plus légères transgressions ! Tout le bien qui lui fut montré, il l'aima ; et s'il n'accomplit pas toute justice, c'est qu'elle ne lui fut pas toute connue. C'est la destinée des meilleurs rois ; c'est le malheur du rang, plutôt que le vice de la personne.

Mais l'épreuve la moins équivoque d'une vertu solide, c'est l'adversité. Et quels coups, ô mon Dieu ! ne prépariez-vous pas à sa constance ! Ce grand Roi, que la vic-

toire avoit suivi dès le berceau, et qui comptoit ses prospérités par les jours de son règne : ce Roi, dont les entreprises toutes seules annonçoient toujours le succès ; et qui jusques-là, n'ayant jamais trouvé d'obstacle, n'avoit eu qu'à se défier de ses propres désirs : ce Roi, dont tant d'éloges et de trophées publics avoient immortalisé les conquêtes ; et qui n'avoit jamais eu à craindre que les écueils qui naissent du sein même de la louange et de la gloire : ce Roi, si long-temps maître des événemens, les voit, par une révolution subite, tous tournés contre lui. Les ennemis prennent notre place : ils n'ont qu'à se montrer, la victoire se montre avec eux ; leurs propres succès les étonnent : la valeur de nos troupes a semblé passer dans leur camp : le nombre prodigieux de nos armées en facilite la déroute : la diversité des lieux ne fait que diversifier nos malheurs : tant de champs fameux de nos victoires sont surpris de servir de théâtre à nos défaites : le peuple est consterné ; la capitale est menacée ; la misère et la mortalité semblent se joindre aux ennemis ; tous les maux paroissent réunis sur nous : et Dieu, qui nous en préparoit les ressources, ne nous les montroit pas encore ; Denain et Landrecie étoient encore cachés dans les conseils éternels. Cependant notre cause étoit juste ; mais l'avoit elle toujours été ? Et que sais-je, si nos dernières

défaites n'exploient pas l'équité douteuse, ou l'orgueil inévitable de nos anciennes victoires ?

LOUIS le reconnut ; il le dit : *J'avois autrefois entrepris la guerre légèrement , et Dieu avoit semblé me favoriser ; je la fais pour soutenir les droits légitimes de mon petit-fils à la couronne d'Espagne , et il m'abandonne : il me préparoit cette punition que j'ai méritée.* Il s'humilia sous la main qui s'appesantissoit sur lui : sa foi ôta même à ses malheurs la nouvelle amertume que le long usage des prospérités leur donne toujours : sa grande ame ne parut point émue : au milieu de la tristesse et de l'abattement de la cour , la sérénité seule de son auguste front rassuroit les frayeurs publiques. Il regarda les châtimens du Ciel, comme la peine de l'abus qu'il avoit fait de ses faveurs passées : il répara, par la plénitude de sa soumission, ce qui pouvoit avoir manqué autrefois à sa reconnaissance. Il s'étoit peut-être attribué la gloire des évènements ; Dieu la lui ôte, pour lui donner celle de la soumission et de la constance.

Mais le temps des épreuves n'est pas encore fini. Vous l'avez frappé dans son peuple , ô mon Dieu ! comme David ; vous le frapperez encore comme lui dans ses enfans ; il vous avoit sacrifié sa gloire, et vous voulez encore le sacrifice de sa tendresse.

Que vois-je ici ! et quel spectacle attendrissant même pour nos neveux, quand ils en liront l'histoire ! Dieu répand la désolation et la mort sur toute la maison royale. Que de têtes augustes frappées ! que d'après du trône renversés ! Le jugement commence par le premier-né : sa bonté nous promettoit des jours heureux ; et nous répandimes ici nos prières et nos larmes sur ses cendres chères et augustes. Mais il nous restoit encore de quoi nous consoler. Elles n'étoient pas encore essuyées nos larmes ; et une princesse aimable (1), qui délassoit LOUIS des soins de la royauté, est enlevée, dans la plus belle saison de son âge, aux charmes de la vie, à l'espérance d'une couronne, et à la tendresse des peuples, qu'elle commençoit à regarder et à aimer comme ses sujets. Vos vengeances, ô mon Dieu ! se préparent encore de nouvelles victimes : ses derniers soupirs soufflent la douleur et la mort dans le cœur de son royal époux (2). Les cendres du jeune prince se hâtent de s'unir à celles de son épouse : il ne lui survit que les momens rapides qu'il faut, pour sentir qu'il l'a perdue ; et nous perdons avec lui les espérances de sagesse et de piété, qui devoient faire revivre le règne des meilleurs

(1) Mort d'Adélaïde de Savoie.

(2) Mort du duc de Bourgogne.

rois, et les anciens jours de paix et d'innocence.

Arrêtez, grand Dieu! montrez-vous encore votre colère et votre puissance contre l'Enfant qui vient de naître? Voulez-vous tarir la source de la race royale? Et le sang de Charlemagne et de Saint-Louis, qui ont tant combattu pour la gloire de votre nom, est-il devenu pour vous comme le sang d'Achab, et de tant de rois impies dont vous exterminiez toute la postérité?

Le glaive est encore levé, mes Frères; Dieu est sourd à nos larmes, à la tendresse et à la piété de Louis. Cette fleur naissante, et dont les premiers jours étoient si brillans, est moissonnée (1); et si la cruelle mort se contente de menacer celui qui est encore attaché à la mamelle (2), ce reste précieux que Dieu vouloit nous sauver de tant de pertes, ce n'est que pour finir cette triste et tranglante scène, par nous enlever le seul des trois princes (3) qui nous restoit encore, pour présider à son enfance, et le conduire ou l'affermir sur le trône.

Au milieu des débris lugubres de son

(1) Mort du duc de Bretagne, frère aîné de Louis XV, arrivée encore peu de jours après.

(2) Le roi Louis XV fut alors à l'extrémité.

(3) Mort du duc de Berry, oncle du roi Louis XV.

auguste maison, Louis demeure ferme dans la foi. Dieu souffle sur sa nombreuse postérité, et en un instant elle est effacée comme les caractères tracés sur le sable. De tous les princes qui l'environnoient, et qui formoient comme la gloire et les rayons de sa couronne, il ne reste qu'une foible étincelle sur le point même alors de s'éteindre. Mais le fonds de sa foi ne peut être épuisé par ses malheurs: il espère, comme Abraham, que le seul enfant de la promesse ne périra point: il adore celui qui dispose des sceptres et des couronnes; et voit peut-être dans ces pertes domestiques, la miséricorde qui expie et qui achève d'effacer du livre des justices du Seigneur, ses anciennes passions étrangères.

Louis conserva donc à Dieu un cœur fidèle: *Gubernavit ad Dominum cor ipsius*; et c'est là le devoir essentiel de l'homme. Mais jusqu'où ne porta-t-il point son zèle pour l'Eglise, cette vertu des souverains, qui n'ont reçu le glaive et la puissance, que pour être les appuis des autels et les défenseurs de sa doctrine? *Tulit abominationes impietatis*.

Ici les évènements parlent pour moi; et les plaintes séditieuses de l'hérésie chassée du royaume, qui ont si longtemps retenti dans toute l'Europe; et les clameurs des faux prophètes dispersés, qui sonnoient partout, à l'exemple de

leurs pères , le signal de la guerre et de la vengeance contre Louis, ont fait avant nous l'éloge de son zèle.

Spécieuse raison d'Etat, en vain vous opposâtes à Louis les vues timides de la sagesse humaine : le corps de la monarchie affoibli par l'évasion de tant de citoyens ; le cours du commerce ralenti, ou par la privation de leur industrie, ou par le transport furtif de leurs richesses ; les nations voisines, protectrices de l'hérésie, prêtes à s'armer pour la défendre. Les périls fortifient son zèle ; l'œuvre de Dieu ne craint point les hommes : il croit même affermir son trône en renversant celui de l'erreur : les temples profanes sont détruits ; les chaires de séduction abattues : les prophètes de mensonge arrachés des troupeaux qu'ils séduisoient ; les assemblées étrangères réunies à l'assemblée des Fidèles. Le mur de séparation est ôté ; nos frères viennent retrouver aux pieds de nos autels, avec les tombeaux de leurs ancêtres, les titres domestiques de la foi dont ils avoient dégénéré : le temps, la grâce, l'instruction achèvent peu à peu un changement, dont la force n'obtient jamais que les apparences ; et l'erreur, qui née en France sembloit y avoir jeté des racines éternelles ; et cette zizanie, qui tant de fois avoit pensé étouffer parmi nous le bon grain ; et l'hérésie, depuis si long-temps redoutable au trône

par la force de ses places, par la foiblesse des règnes précédens forcés à la tolérer, par un déluge de sang français qu'elle avoit fait verser, par le nombre de ses partisans, et par la science orgueilleuse de ses docteurs, par l'appui de tant de nations, et même par l'ancien souvenir et l'injustice de cette journée sanglante, qui devoit être effacée de nos annales, que la piété et l'humanité désavoueront toujours ; et qui, en voulant l'écraser sous un de nos derniers rois, ranima sa force et sa fureur, et fit, si je l'ose dire, de son sang, la semence de nouveaux disciples ; l'hérésie à l'abri de tant de remparts, tombe au premier coup que Louis lui porte, disparoit, et est réduite, ou à se cacher dans les ténèbres d'où elle étoit sortie, ou à passer les mers, et à porter, avec ses faux dieux, sa rage et son amertume dans les contrées étrangères.

Heureuse si la soumission eût précédé les châtimens ; si au lieu de céder à l'autorité, elle n'eût cédé qu'à la vérité ; et si ses sectateurs, contens la plupart d'obéir en apparence au souverain, n'eussent tiré d'autre avantage du zèle de Louis, que de laisser à leurs enfans et à leurs neveux, le bonheur d'obéir aujourd'hui à l'Eglise. Mais enfin la France, à la gloire éternelle de Louis, est purgée de ce scandale ; la contagion ne se perpétue plus dans les familles ; il n'y a plus parmi nous qu'un

bercail et un pasteur; et si la crainte fit alors des hypocrites, l'instruction a fait depuis, de ceux qui sont venus après eux, de véritables Fidèles.

Aussi, sous quelque couleur que l'erreur cherchât à reparoitre, elle réveilloit également le zèle et la piété de Louis. Vaines idées de perfection, qui sous prétexte d'élever l'homme jusques à Dieu, le laissez tout entier à lui-même, et lui faisiez de la pureté sublime de sa vertu, la sûreté de son libertinage! nouveau système d'oraison, si inconnu à la simplicité de la foi, et qui mettiez l'acquiescement oiseux et le fanatisme de vos prières, à la place des devoirs et des violences de l'Évangile! doctrine impie et ridicule, qui cherchiez à persuader en secret, que la prière, qui seule nous obtient la grâce de surmonter les tentations, nous donne elle-même le droit d'y succomber sans crime! Louis eut horreur de vos blasphèmes; il arma le zèle de l'Église contre les pièges mystérieux que vous tendiez à la piété; et le grand évêque (1), qui, pour démêler vos illusions, s'en étoit presque laissé éblouir, plus séduit par son amour pour la prière, que par les fausses maximes qui en abusoient, se joignit à la voix unanime des pasteurs contre lui-même, laissa un exemple à l'épiscopat qui sauve-

(1) M. de Fénelon, archevêque de Cambray.

roit à l'Église bien des scandales s'il étoit imité; et changea, par la candeur et la promptitude de sa soumission, les éclairs et les foudres de l'Église qui le menaçoient, en une pluie abondante de grâces et de bénédictions pour lui: *Fulgura in pluviam fecit.* (Ps. 134. 7.)

Mais l'homme ennemi veille toujours pour semer des scandales dans le champ du Seigneur. La vérité a triomphé de l'hérésie et du fanatisme; mais la paix que nous attendions n'est point encore venue: *Expectavimus pacem, et non erat bonum.* (Jerem. 8. 15.) Les mystères de la grâce, où l'orgueil de l'esprit humain a si souvent échoué, échauffent de nouveau les esprits: les pasteurs de l'Église, qui toujours unis entre eux, ne devoient jamais prendre les armes que contre les ennemis du dehors, se divisent, comme s'ils avoient des intérêts et des espérances différentes: les esprits s'aigrissent, les disputes s'animent; ce n'est partout que trouble et que confusion. Grand Dieu! à quoi aboutiront ces dissensions funestes? Un siècle entier de contestations ne devoit-il pas en avoir enfin ralenti la fureur? Les troupes des Philistins nous environnent; au lieu de nous réunir pour repousser les Infidèles, c'est nous-mêmes qui leur fournissons des prétextes spécieux d'insulter aux armées du Dieu vivant.

Mais laissons une matière dont le seul récit ne peut qu'affliger les enfans de l'Eglise qui ont quelque amour pour cette mère commune des Fidèles : il suffit à mon sujet de dire que Louis n'eut rien tant à cœur, que de voir la concorde et l'union régner parmi les pasteurs ; la foi maintenue dans la pureté ; les Fidèles point partagés entre Paul, Apollon, ou Céphas, mais uniquement attachés à Jésus-Christ et à son Eglise ; et que c'étoit là constamment le but de toutes ses démarches. Dieu ne lui a pas donné la consolation, avant de mourir, de voir finir nos tristes dissensions : mais avec quelle douleur les voyoit-il se perpétuer dans son royaume ! Les malheurs de l'Etat le trouvoient constant : les troubles de la religion flétrissoient son cœur, et effaçoient l'auguste sérénité de son visage ; et dans le lit même de sa douleur et de sa mort, comme un autre Théodose mourant, les maux de l'Eglise l'occupaient plus, le touchoient plus, que les horreurs de la mort dont il étoit environné : *Qui cum jam corpore solveretur, magis de statu Ecclesiarum, quam de suis periculis agebatur.* (S. Amb. in orat. funeb. Theod.)

Tout ce qui pouvoit avancer les intérêts de la religion devenoit un intérêt d'Etat pour lui. Avec quelle magnificence ouvroit-il son royaume et ses trésors, à

un roi (1) et à une reine pieuse, qui, pour avoir voulu faire remonter la foi sur le trône de leurs ancêtres, en avoient été eux-mêmes chassés ? Une nation vaillante, mais aussi orageuse que la mer qui l'environne, et accoutumée à donner de semblables spectacles à l'Europe, s'ébranle, s'agite, se soulève, et jette hors de son sein ces sacrés dépôts. Louis seul de tous les souverains, que cet outrage intéressoit tous, court au devant d'eux, les essuie du naufrage, offre un asile à la religion et à la royauté fugitives ; s'arme pour venger la majesté des rois et la sainteté de la foi, foulées aux pieds en leurs personnes ; attire sur ses Etats les fureurs d'une ligue redoutable, et les calamités d'une longue guerre qui n'a pensé finir qu'avec la monarchie ; et s'il n'a pas eu la gloire de leur rendre leur couronne, il a eu le mérite d'exposer la sienne.

Mais si son zèle pour la défense de la foi sembloit croître et se ranimer avec son grand âge, rappelez-vous quels furent ses soins pour le rétablissement de la piété en ces jours de péché et de malice : *Corroboravit pietatem in diebus peccatorum* ; et c'est l'exemple que doit le pasteur et le père de ses sujets.

Vous le savez, mes Frères ; la source

(1) Le roi Jacques II et la reine sa femme, chassés d'Angleterre, et réfugiés en France.

de la régularité et de la pureté des mœurs publiques, est toujours dans le zèle et dans la sainteté des évêques, établis pour être la forme du troupeau, pour le sanctifier et pour le conduire : aux soins et aux exemples des premiers pasteurs, est presque toujours attaché le salut ou la perte des Fidèles. Pénétré de cette vérité, quelles furent les attentions de Louis à choisir des ministres irrépréhensibles ! quelles précautions ! quelle délicatesse de conscience ! Les témoignages les plus sûrs, les plus publics, pouvoient à peine suffire pour le rassurer dans ses choix. Plus effrayé que flatté de ce droit brillant attaché à sa couronne, il le regarda comme l'écueil des rois, et le fardeau le plus pénible et le plus dangereux de la royauté. Les brigues, la faveur, la chair et le sang, n'étoient pas un droit auprès de lui, pour posséder les places de l'Eglise, qui est le royaume de Jésus-Christ. Les services mêmes, la naissance, la longue suite d'ancêtres ne lui paroissent pas une vocation suffisante au sacerdoce de Melchisédech, qui n'avoit point de généalogie. Il étoit vivement persuadé que l'épiscopat n'étoit pas une faveur temporelle, destinée à gratifier les familles ; mais un don céleste destiné à honorer l'Eglise, en lui donnant des ministres capables d'honorer leur ministère : et l'exactitude de sa religion et de son zèle là-dessus,

alla peut-être quelquefois plus loin même que celle des règles.

Il vouloit que la puissance de son règne ne servit qu'à établir le règne de Dieu sur ses peuples. Quelle joie quand il voyoit quelqu'un de sa cour revenir des égaremens des passions, et mener une vie conforme à la sagesse et à la piété de la sienne ! c'étoit pour lui comme une nouvelle conquête ajoutée à ses anciennes victoires. La vertu n'étoit plus un titre de dérision à la cour : c'étoit elle qui remplissoit les premières places ; elle qui étoit comblée d'honneur ; elle enfin qui frayoit l'accès au trône et à la confiance du souverain.

Jours fortunés ! vous deviez ramener parmi nous le règne de la piété et de l'innocence : et cependant jamais la malice n'a plus abondé ; et les faveurs royales, accordées à la vertu, n'en ont peut-être rendu que les apparences estimables. Siècle pervers ! tout coopère donc à ta perte ! Si le prince oublie Dieu, il affermit et perpétue les vices : s'il favorise les Justes, il multiplie les hypocrites.

Mais enfin Louis contraignit les œuvres de ténèbres à se cacher, et à ne plus insulter à la lumière : le désordre ne fut plus un bon air ; et s'il n'en arrêta pas le cours, il en ôta du moins l'ostentation et le scandale.

La licence d'un théâtre étranger, où

à la honte des mœurs publiques et de la politesse de la nation, les plus grossières obscénités assembloient les grands et le peuple ; où le vice parloit un langage dont notre langue même rougit, et où le sexe lui-même venoit publiquement applaudir à des indécences qui étoient comme des insultes solennelles faites à sa pudeur : cette licence fut proscrite, et les débris de cette scène impure élevèrent à la piété de Louis un monument plus immortel que les murs renversés de tant de villes conquises, n'en avoient élevé à sa gloire.

En renversant les écoles du vice, quels asiles n'érigea-t-il point à la piété ? Vous l'apprendrez à nos neveux, édifice auguste (1), où la valeur réfugiée consacre aux pieds des autels, les restes tronqués et languissans d'une vie tant de fois exposée pour l'Etat ! Vous l'apprendrez encore, maison sainte (2), où la naissance et la pauvreté dotée, sauvent également l'innocence du sexe des périls, et sa noblesse de la honte et de l'indigence !

Que d'établissemens pieux vois-je s'élever sous son règne, au milieu de la capitale et dans les provinces ! Le règne de Dieu croît et s'étend avec celui de Louis. Les jeunes ministres du sanctuaire reprennent dans des maisons saintes, que

(1) Hôtel des Invalides.

(2) Maison de Saint-Cyr.

chaque pasteur élève à l'envi, ce premier esprit de science, de ferveur, de discipline, si déchu du temps de nos pères. Les forêts mêmes se repeuplent de solitaires, et, comme au temps des Macchabées, plusieurs descendent dans le désert (1), pour y chercher le jugement et la justice ; parce que les maux et la corruption avoient inondé, et que Dieu n'étoit plus connu au milieu des villes : *Tunc descenderunt multi quærentes judicium et justitiam in desertum, quoniam inundaverunt super eos mala.* (I. Macc. 2. 29. 30.) Des ouvrages infinis remplis de doctrine et de lumière, paroissent pour aider à la piété des Fidèles. Nos neveux, qui en remontant, retrouveront dans ce siècle les premiers monumens de la science et de la piété renouvelées, béniront le règne de Louis ; recevront la grâce que nous avons rejetée ; et puiseront dans ces secours, dus à ses soins et transmis d'âge en âge, les règles des mœurs, la justice et le salut que nous n'avons pu trouver même dans ses exemples.

Qu'étoit-il réservé à une piété si fidèle à Dieu, si zélée pour l'Eglise, si utile aux peuples, qu'une couronne de justice, encore plus éclatante que celle qu'il avoit reçue de ses ancêtres, et une mort encore plus glorieuse à la grâce et plus héroïque que sa vie ?

(1) La Trappe et Sept-Fons.

Non, mes Frères, la source du véritable héroïsme et de l'élevation des sentimens, est dans la foi : le monde n'a jamais fait que de faux héros; et la mort qui nous montre toujours tels que nous sommes, découvre enfin en eux, ou une foiblesse de timidité qui les déshonore, ou une ostentation de fermeté, encore plus foible et plus méprisable que leur frayeur, parce qu'elle est plus fausse.

Louis meurt en roi, en héros, en saint. Un soudain dépérissement ébranle d'abord les fondemens, ce semble, inaltérables d'une santé, que l'âge, les afflictions et les soins laborieux d'un long règne avoient jusques-là respectée. Il avoit vécu au delà de l'âge des rois; et elle nous promettoit encore une vie au delà du cours ordinaire de celle des autres hommes : il avoit vu naître nos pères, et il semble que nous comptions que c'étoit à nos neveux à le voir mourir. Tout ce qui nous flatte, nous paroît toujours devoir être éternel.

Mais Dieu, dont le règne seul ne finit point, et qui avoit déjà empreint au dedans de lui les caractères ineffaçables de la mort, les cachoit encore aux lumières de l'art et aux vaines espérances d'une cour, que l'excellence du tempérament rassuroit encore. Mais enfin le secret de Dieu se déclare : la mort cachée au dedans, laisse voir au dehors des signes toujours trop infailibles, qui l'annocent :

on ne peut plus la méconnoître; sa lenteur augmente encore les horreurs de l'appareil. Louis seul la voit d'un œil tranquille. Au milieu des sanglots de ses anciens et fidèles serviteurs, de la consternation des princes et des grands, des larmes de toute sa cour, Louis trouve dans la foi une paix, une fermeté, une grandeur d'ame, que le monde n'a pas encore donnée. *Pourquoi pleurez-vous*, dit-il à un des siens, que les larmes abondantes d'une douleur moins circonspecte lui font remarquer; *aviez-vous cru que les rois étoient immortels?*

Ce monarque environné de tant de gloire, et qui voyoit autour de lui tant d'objets si capables de réveiller, ou ses désirs, ou sa tendresse, ne jette pas même un œil de regret sur la vie : il ne lui reste pas même ces incertitudes, qui montrent encore la vie au mourant, et qui mêlent du moins aux tristes saissemens de la crainte, les douceurs de l'espérance. Il sait que son heure est venue et qu'il n'y a plus de ressource; et il conserve dans le lit de sa douleur, cette majesté, cette sérénité, qu'on lui avoit vue autrefois aux jours de ses prospérités sur son trône : il règle les affaires de l'Etat, qui ne le regardent déjà plus, avec le même soin et la même tranquillité, que s'il commençoit seulement à régner; et la vue sûre et prochaine de la mort ne lui donne pas ce dégoût et cette

horreur de penser à ce qu'on va quitter, qui est plutôt un désespoir secret de le perdre, qu'une marque que l'on ne l'aime plus. Les Sacremens des mourans n'ont pas autour de lui cet air sombre et lugubre, qui d'ordinaire les accompagne; ce sont des mystères de paix et de magnificence. Et ce n'est pas ici un de ces momens rapides et uniques, où la vertu se rappelle toute entière, et trouve dans la courte durée de l'effroi du spectacle, la ressource de sa fermeté: les jours vides et les nuits laborieuses, se prolongent, et l'intrépidité de sa vertu semble croître et s'affermir sur les débris de son corps terrestre. Qu'on est grand quand on l'est par la foi!

La vue fixe et assurée de la mort, soutenue durant plusieurs jours, sans foiblesse, mais avec la religion; sans philosophie, mais avec une majestueuse fermeté; ne voulant exciter, ni l'attendrissement, ni l'admiration des spectateurs; ne cherchant, ni à les intéresser à sa perte par ses regrets, ni à s'attirer leurs éloges par sa constance; plus grand mille fois que s'il eût affecté de le paroître. Accourez à ce spectacle, censeurs frivoles et éternels de sa vertu, et qui aviez traité peut-être sa piété de foiblesse; et voyez si la vanité toute seule ne se feroit pas honneur de tout ce que la grâce opère de grand en Louis dans ces derniers momens! Mais la

vanité n'a jamais eu que le masque de la grandeur: c'est la grâce, qui en a la vérité.

Il assemble autour de son lit, comme un autre David mourant, chargé d'années, de victoires et de vertus, les princes de son auguste sang et les grands de l'Etat. Avec quelle dignité soutient-il le spectacle de leur désolation et de leurs larmes? Il leur rappelle, comme David, leurs anciens services: il leur recommande l'union, la bonne intelligence, si rare sous un prince enfant; les intérêts de la monarchie, dont ils sont l'ornement et le plus ferme soutien: il leur demande pour son fils Salomon et pour la foiblesse de son âge, le même zèle, la même fidélité qui les avoit toujours si fort distingués sous son règne. Jamais il n'a paru plus véritablement roi: c'est qu'il l'étoit déjà dans le ciel; et que le règne du Juste est encore plus grand et plus glorieux que celui des rois de la terre.

Enfin, le jeune Salomon, l'auguste Enfant, est appelé. Louis offre au Dieu de ses ancêtres ce reste précieux de sa maison royale; cet Enfant sauvé du débris qui lui rappelle la perte encore récente de tant de princes, et que ses prières et sa piété ont sans doute conservé à la France. Il demande pour lui à Dieu, comme David pour son fils Salomon, un cœur fidèle à sa loi, tendre pour ses peuples, zélé pour ses autels et pour la gloire de son nom:

Salomoni quoque filio meo da cor perfectum, ut custodiat mandata tua. (I. Par. 29. 19.) Il lui laisse, pour dernières instructions, comme un héritage encore plus cher que sa couronne; les maximes de la piété et de la sagesse. *Mon fils, lui dit-il, vous allez être un grand roi; mais souvenez-vous que tout votre bonheur dépendra d'être soumis à Dieu, et du soin que vous aurez de soulager vos peuples. Evitez la guerre; ne suivez pas là-dessus mes exemples; soyez un prince pacifique: craignez Dieu, et soulagez vos sujets.* Il lève les mains au ciel, comme les patriarches au lit de la mort, et répand sur cet Enfant, avec ses vœux et ses bénédictions, des larmes qui échappent à sa tendresse, ou à la joie qu'il a d'aller posséder le royaume de l'éternité qui lui est préparé.

Retournez donc dans le sein de Dieu d'où vous étiez sortie, ame héroïque et chrétienne! votre cœur est déjà où est votre trésor. Brisez ces foibles liens de votre mortalité, qui prolongent vos désirs et qui retardent votre espérance: le jour de notre deuil est le jour de votre gloire et de vos triomphes. Que les Anges tutélaires de la France viennent au devant de vous, pour vous conduire avec pompe sur le trône qui vous est destiné dans le ciel à côté des saints rois vos ancêtres, de Charlemagne et de Saint-Louis. Allez rejoindre Thérèse, Louis, Adélaïde, qui
vous

vous attendent, et essuyer auprès d'eux, dans le séjour de l'immortalité, les larmes que vous avez répandues sur leurs cendres: et si, comme nous l'espérons, la sainteté et la droiture de vos intentions a suppléé devant Dieu ce qui peut avoir manqué, durant le cours d'un si long règne, au mérite de vos œuvres et à l'intégrité de vos justices, veillez du haut de la demeure céleste sur un royaume que vous laissez dans l'affliction, sur un Roi enfant qui n'a pas eu le loisir de croître et de mûrir sous vos yeux et sous vos exemples; et obtenez la fin des malheurs qui nous accablent, et des crimes qui semblent se multiplier avec nos malheurs.

Et vous, grand Dieu! jetez du haut du ciel, des yeux de miséricorde sur cette monarchie désolée, où la gloire de votre nom est plus connue que parmi les autres nations; où la foi est aussi ancienne que la couronne; et où elle a toujours été aussi pure sur le trône, que le sang même de nos rois qui l'ont occupé. Défendez-nous des troubles et des dissensions auxquelles vous livrez presque toujours l'enfance des rois: laissez-nous du moins la consolation de pleurer paisiblement nos malheurs et nos pertes. Etendez les ailes de votre protection sur l'Enfant précieux que vous avez mis à la tête de votre peuple; cet auguste rejeton de tant de rois; cette victime innocente échappée toute seule

aux traits de votre colère et à l'extinction de toute la race royale. Donnez-lui un cœur docile à des instructions qui vont être soutenues de grands exemples : que la piété, la clémence, l'humanité et tant d'autres vertus, qui vont présider à son éducation, se répandent sur tout le cours de son règne. Soyez son Dieu et son Père, pour lui apprendre à être le père de ses sujets; et conduisez-nous tous ensemble à la bienheureuse immortalité.

Ainsi soit-il.

ORAISON

FUNÈBRE

DE MADAME,

DUCHESSÉ D'ORLÉANS.

Surrexerunt filii ejus, et beatissimam prædicaverunt; vir ejus, et laudavit eam; et laudent eam in portis opera ejus.

Ses enfans l'ont appelée bienheureuse; son époux l'a comblée de louanges; et ses actions ont fait son éloge dans toutes les assemblées publiques. Prov. 31. 28. 31.

APRÈS ces éloges publics et domestiques, que nous resteroit-il à dire sur les louanges de TRÈS-HAUTE, TRÈS-PUISANTE ET TRÈS-EXCELLENTE PRINCESSE, MADAME, DUCHESSÉ D'ORLÉANS, si nous ne venons ici que pour la louer plutôt que pour vous instruire ?

Nous venons de rendre de tristes et pieux devoirs à sa mémoire : la religion les consacre ; la piété les justifie ; et la douleur publique les exige. Mais en vous

rappelant ses vertus, qui seules peuvent nous consoler de sa perte, que prétendons-nous, que vous rappeler à ce moment fatal et peut-être proche, où dégradés devant Dieu de votre rang et de vos titres, ce que vous aurez fait pour le salut, fera seul notre consolation et votre éloge ?

Eh ! quelle autre image pourrions-nous vous offrir au milieu de cette cérémonie lugubre et dans ce temple (1) auguste surtout, où sont exposées de toutes parts les tristes dépouilles de la grandeur humaine ; où les sceptres et les couronnes brisées, rappellent à peine le souvenir de ceux qui les ont portées ; où toute la magnificence des souverains est renfermée dans celle de leurs tombeaux ; où les cendres de tant de princes que nos yeux ont vus, et qui faisoient nos plus douces espérances, fument encore ; et où le grand Roi lui-même, que nous avons tant pleuré, n'est plus que poussière.

Quel spectacle pour les yeux mêmes de la chair ! Madame depuis long-temps ne le perdoit plus de vue : elle ne parut survivre à toutes les pertes de la maison royale, que pour attendre la mort avec plus de courage, et s'y disposer avec plus de foi : elle vit de plus près le néant de tout, et ne crut digne d'elle, que ce qui étoit digne de l'immortalité.

(1) L'Eglise de Saint-Denis, où sont les tombeaux de nos rois.

Ne craignons donc pas de mêler aux prières de l'Eglise, et à la solennité des saints mystères, des louanges honorables à l'Eglise, et dont le vice seul doit rougir. Nous le devons à l'amour des peuples, qui les publie ; au deuil de toute la nation, qui la regrette ; à la douleur amère d'un auguste Fils (1), qui la pleure ; aux larmes d'une maison désolée, dont elle fut toujours la mère plutôt que la maîtresse : nous nous les devons à nous-mêmes ; et de tous ceux qui m'écoutent, en est-il peut-être un seul que la bonté de cette princesse n'ait honoré de quelques marques particulières de bienveillance ; et qui dans la perte publique, comme le disoit saint Ambroise d'un empereur, ne pleure encore une perte qui lui est personnelle ? *Omnes enim tanquam parentem publicum obiisse domestico fletu doloris illacrymantur, suaque omnes funera dolent. (In obit. Valent.)*

Epouse fidèle, mère tendre, maîtresse douce et bienfaisante, princesse chrétienne ; c'est-à-dire, devoirs domestiques et publics, toujours remplis durant le cours d'une longue vie, avec décence, avec noblesse, avec humanité, avec religion. Vous la reconnoissez à ces traits simples et peu recherchés ; ils suffisent à la vérité, et son caractère est son éloge. C'est par vous seul, ô mon Dieu ! que son éloge peut devenir notre instruction.

(1) Philippe, duc d'Orléans, régent de France.

PREMIÈRE PARTIE.

LA cour étoit à peine consolée de la mort d'Henriette d'Angleterre (1) quand l'Allemagne la remplaça à la France par la princesse que nous pleurons. Née des anciens souverains du Rhin, elle vint se mettre à côté du trône, où sa naissance auroit pu la placer; et les couronnes étrangères lui parurent moins brillantes, que l'honneur de toucher de près, par un mariage auguste, à celle de Louis.

De quelle gloire et de quelle magnificence se vit-elle environnée dans ces jours fortunés de la monarchie? Un souverain maître de l'Europe; plus glorieux que tous ses prédécesseurs; plus grand par l'amour de ses peuples, que par le nombre de ses conquêtes: un époux aimable, et qui, aux charmes de la jeunesse, ajoutoit l'honneur des victoires et des triomphes: une cour, où nos guerres avoient formé tant de héros; où les largesses du prince attiroient tous les jours les plus grands talens; où de nouveaux plaisirs se succédoient sans cesse; où les monumens les plus superbes de la magnificence excitoient la curiosité et peut-être la jalousie de toutes les nations; et où l'excès seul de nos prospéri-

(1) Première femme de Monsieur, frère unique du roi Louis-le-Grand.

tés pouvoit nous préparer de loin les disgrâces.

Rappelons sans crainte ces temps heureux. Ils furent effacés, je le sais, par des jours de tribulation et d'amertume, qui leur succédèrent. Mais le Seigneur vouloit nous châtier; il ne vouloit pas nous détruire. Le nuage depuis long-temps se dissipe; la lumière reparoit; un nouveau soleil se lève sur nos têtes (1); une régence paisible et glorieuse lui a préparé les voies. C'est le destin de la France; ou plutôt, c'est de tout temps la conduite de Dieu sur une nation qu'il chérit. Nos malheurs ont toujours été les précurseurs infailibles de notre élévation et de notre gloire.

MADAME se montra à la France dans ces temps les plus heureux du dernier règne. La licence est d'ordinaire inséparable des prospérités; les bienfaits de Dieu nous amollissent: nous tournons contre lui ses propres dons; et les jours de ses faveurs sont presque toujours les jours de nos crimes. Au milieu de tant d'écueils, où l'exemple décide toujours des devoirs, la princesse, pour qui nous prions, demeura fidèle: et Dieu qui venoit de la retirer du sein de l'hérésie qu'elle avoit sucée avec le lait, conserva le nouvel ouvrage de sa

(1) Louis XV venoit d'être sacré, et alloit être déclaré majeur.

grâce. Livrée à l'erreur par sa naissance et par son éducation, un trait d'élection singulière avoit été la discerner comme une autre Ruth, dans une terre étrangère, pour l'appeler à l'héritage du Seigneur, et l'associer à son peuple. Vos miséricordes, ô mon Dieu ! sont fidèles, et vous les multipliez sur vos Elus : les lumières de la foi, en dissipant les ténèbres de l'esprit, ne percent pas toujours les nuages que l'âge et les passions forment autour du cœur : dociles aux vérités de la doctrine sainte, nous n'en sommes pas moins rebelles aux devoirs qu'elle nous impose. Hélas ! les mœurs ne discernent presque plus le peuple de Dieu des incirconcis ; le Seigneur n'est pas plus servi dans la Judée, que dans Samarie ; et la face de la terre partagée par tant de doctrines diverses, ne montre presque partout que des hommes qui se ressemblent.

La fidélité de MADAME à ses devoirs, honora son retour à la foi. Entrée dans la voie de la vérité, elle y marcha d'un pas noble et constant ; et de peur que l'erreur jalouse ne disputât à la grâce la gloire de son changement, elle le ratifia tous les jours par sa conduite.

Les liens sacrés du mariage, qui venoient de l'attacher au prince son époux, lui attachèrent en même temps toute sa tendresse : son cœur et son devoir ne se séparèrent jamais. La cour même qui ne

pardonne jamais à ses maîtres, et qui outre toujours à leur égard et l'adulation et la censure, en parla comme nous : il faut que la vertu soit bien pure, quand le courtisan la respecte.

Vous ne tardâtes pas, ô mon Dieu ! de répandre sur cette union sainte, les bénédictions promises à la postérité de Saint-Louis. Un prince, l'appui du trône ; Philippe (1), le tuteur du Roi et de l'Etat ; le protecteur éclairé des droits du sacerdoce et de l'Empire ; le premier exemple d'une minorité pacifique ; le modèle des princes bienfaisans, fut le premier fruit de vos promesses. Vous prévoyiez nos malheurs et nos pertes, et vous nous prépariez une ressource. Une nouvelle fécondité honora encore les chastes amours de cet auguste hyménée. La France en vit naître avec joie une princesse (2), qui régnoit déjà sur tous les cœurs, et que nous ne devions pas posséder. Heureux les peuples qui la voient ! Au milieu du calme et des plaisirs innocens d'une cour paisible et chrétienne, elle fait depuis longtemps les délices de ses sujets et le lien de la monarchie avec une maison féconde en héros, et à qui la maison de France seule peut disputer la gloire des siècles et l'antiquité de l'origine.

(1) Le duc d'Orléans, régent de France.

(2) La duchesse de Lorraine.

Les sentimens de la nation perdent souvent leurs droits dans le cœur des princes : élevés au-dessus de nous , il leur paroît trop vulgaire de penser et de sentir comme nous : nés les maîtres des hommes , ils ne veulent pas même leur ressembler par l'humanité ; et destinés par leur naissance à être les pères des peuples , ils se font quelquefois une honte de ce titre aimable à l'égard même de leurs enfans. Fausse grandeur que MADAME ne connut point : elle crut que les devoirs et les sentimens de la nation , étoient les plus nobles , parce qu'ils étoient les plus anciens : que la simplicité des premières mœurs avoit plus de dignité et de véritable élévation , que tout le faste de nos usages : et la princesse la plus majestueuse que la France ait vue , fut en même temps la mère la plus tendre.

Dois - je en attester ici les larmes du prince affligé qui m'écoute, et ne point ménager sa douleur ? Mais ces chères cendres parleroient à ma place ; et c'est le consolier que de rappeler un souvenir même qui l'afflige.

Quelle tendresse ressembla jamais à celle de MADAME pour ce prince auguste ? Ses yeux pouvoient à peine suffire à le voir , et son cœur à l'aimer. Quelle joie , quand elle vit briller dans son enfance presque , les espérances de ses grands talens , et de cette supériorité de lumières

que la variété et l'immensité des connoissances cultivèrent depuis ; que les victoires ennoblirent , et qu'une régence mémorable éternisera dans nos annales ! Elle le vit , sans l'avoir désiré , comme la mère des enfans de Zébédée , assis par le droit de sa naissance à la première place du royaume ; dépositaire du sceptre ; maître de nos destinées et de celles de l'Etat : et plus touchée de sa gloire que de son élévation , elle vit alors avec des larmes de tendresse , dans le cœur de tous les Français , les mêmes sentimens d'amour que ceux qu'elle avoit pour son fils ; et toute la nation l'adopter , si je l'ose dire , comme son enfant , dans le temps qu'elle le choisissoit pour son maître. Mais nous pouvons l'ajouter ici ; son salut l'intéressoit encore plus que sa grandeur. Comme une autre Monique , elle l'enfantoit tous les jours par ses prières et par ses larmes : elle n'offroit jamais à Dieu le sacrifice de son cœur et de ses lèvres , sans lui demander qu'il jetât enfin des regards de miséricorde sur ce cher Enfant. Et que lui restoit-il en effet à désirer pour lui , que la gloire des Saints ?

Une princesse vertueuse l'avoit déjà rendu père d'une nombreuse famille : elle voyoit les enfans de ses enfans ; un jeune prince (1) dont les destinées rassurent

(1) Le duc de Chartres.

l'Etat et affermissent le trône : des princesses (1) régner dans les plus brillantes cours de l'Europe : l'Espagne nous envoyer (2) et recevoir de nous les gages précieux d'une union éternelle ; le feu qui avoit paru s'allumer, éteint par des alliances sacrées : le sang royal réuni à sa source ; et par l'habileté d'un ministre, pour qui les difficultés mêmes semblent devenir des ressources, le fruit de nos victoires et de nos pertes, conservé à l'Etat ; et une couronne qui nous avoit tant coûté, et que la valeur du prince que nous consolons, avoit assurée au petit-fils de Louis-le-Grand, mise sur la tête de la princesse sa fille. C'est ainsi, ô mon Dieu ! que les profondeurs de votre sagesse disposent les évènements ; et qu'en paroissant ébranler les Empires que vous protégez, vous ne voulez qu'en affermir le trône, et en accroître la domination et la puissance.

Peuples déjà si rapprochés par la valeur, et par les guerres mêmes qui vous avoient toujours divisés, et aujourd'hui si unis par le sang même de nos maîtres, puissiez-vous transmettre avec la succession de vos rois, cette alliance sainte aux

(1) La princesse de Modène, la reine d'Espagne, femme de Louis I, mort depuis.

(2) L'Infante d'Espagne, destinée à être reine de France, et retournée depuis à Madrid.

racés futures ! que les deux peuples ne forment jamais qu'un peuple ! que les campagnes ne voient jamais nos étendards opposés, et les lis déployés contre les lis ! que cette alliance resserrée par tant de nouveaux liens, devienne la loi fondamentale des deux monarchies ! que l'ame de Louis-le-Grand, qui en a été le principe, en soit le nœud éternel ! et puissent les deux nations, pour se soutenir, se prêter jusqu'à la fin des âges les mêmes armes qu'elles avoient employées pour se détruire !

Mais faisons - nous honneur ici à MADAME d'une tendresse maternelle, où la nature a, ce semble, plus de part que la vertu ? Oui, mes Frères, et nous devons cette consolation à la douleur du prince qui la pleure. Un cœur qui aime ce qu'il doit aimer, est toujours digne d'éloge ; et ce n'est que par vertu, qu'on satisfait aux devoirs de la nature. Mais d'ailleurs, MADAME aimait les princes ses enfans, en mère, en princesse, en Chrétienne. Ce n'étoit pas ici une de ces sensibilités vulgaires que les foiblesses déshonorent, et où, à force de donner tout à la tendresse, on ne donne rien à la raison et au devoir. Quelles leçons de grandeur, de dignité, de bienséance, de sagesse, furent les fruits de son amour maternel ! mais quels exemples encore plus puissans que les leçons ! Vous en conserverez un

tendre et éternel souvenir, famille désolée; et vous honorerez sa mémoire en imitant ses vertus. Et vous, pieuse Adélaïde (1), qui, cachée dès vos plus jeunes ans dans le secret du sanctuaire, avez préféré l'opprobre de Jésus-Christ à tout ce que le siècle peut laisser espérer de plus éclatant, vous ne cesserez de demander aux pieds des autels, que vos vœux et les nôtres, sur les destinées de votre auguste maison, s'accomplissent.

Rien en effet n'est plus rare pour les grands, que les vertus domestiques: la vie privée est presque toujours le point de vue le moins favorable à leur gloire. Au dehors, le rang, les hommages, les regards publics qui les environnent, les gardent, pour ainsi dire, contre eux-mêmes: toujours en spectacle, ils représentent: ils ne se montrent pas tels qu'ils sont. Dans l'enceinte de leurs palais, renfermés avec leurs humeurs et leurs caprices, au milieu d'un petit nombre de témoins domestiques et accoutumés, le personnage cesse, et l'homme prend sa place et se développe.

Ici nous pouvons tirer le voile, et entrer sans crainte dans ce secret domestique, où la plupart des grands cessent d'être ce qu'ils paroissent. Ce qu'il y a eu de privé et d'intérieur dans la vie de MADAME, est aussi grand et aussi respectable,

(1) Louise-Adélaïde d'Orléans, abbesse de Chelles.

que ce qui en a paru aux yeux du public.

Dites-le ici à ma place, témoins affligés et fidèles, de l'humanité, de la douceur et de l'égalité d'une si bonne maîtresse! Aviez-vous à souffrir de son rang ou de ses caprices? Votre zèle n'étoit-il compté pour rien? Vous croyoit-elle trop honorés de lui sacrifier vos soins et vos peines? Vous regardoit-elle comme des victimes vouées à la bizarrerie et à l'humeur d'un maître? Ne sentiez-vous votre dépendance que par ses égards et ses attentions à vous l'adoucir? En satisfaisant à vos services, pouviez-vous satisfaire à toute votre tendresse pour elle? Votre cœur n'alloit-il pas toujours plus loin que votre devoir? Et quel chagrin avez-vous jamais senti en la servant, que la crainte de la perdre et la douleur de l'avoir perdue? L'abondance de vos larmes répond pour vous, et plus vivement que mes foibles expressions, elle fait son éloge et le vôtre.

Oui, mes Frères, au milieu de sa nombreuse maison, MADAME n'étoit plus une maîtresse; c'étoit une mère affable et bienfaisante: dépouillée de sa grandeur, sans l'être jamais de sa dignité, elle descendoit avec bonté dans le détail des peines et des besoins des siens. L'élévation est d'ordinaire, ou dure, ou inattentive; et il suffit, ce semble, d'être né heureux, pour n'être pas né sensible. MADAME, avec un cœur élevé et digne de l'Empire, avoit un cœur

plus humain et plus compatissant, que ceux mêmes qui naissent pour obéir.

L'enceinte de sa maison ne borna pas, vous le savez, son inclination bienfaisante : son crédit fut toujours une ressource publique : nous trouvions tous en elle une protectrice assurée : l'accès n'étoit pas même refusé aux plus inconnus ; et le besoin, ou la misère seule, devoit le titre qui donnoit droit de l'approcher. Si les regrets de la reconnoissance sont les plus sincères et les plus sûrs, quel deuil a jamais dû être plus universel ?

L'autorité de la régence ne lui parut même souhaitable pour le prince son fils, que par la possession où ce nouveau rang alloit le mettre de faire des grâces. L'évènement a été encore plus loin que vos désirs, princesse si digne de nos regrets ! les faveurs du prince sont aujourd'hui écrites dans les titres de nos plus illustres maisons ; et en perpétueront les honneurs et les prééminences : chaque jour de son administration a été le jour de ses bienfaits ; et la reconnoissance s'est plutôt épuisée que ses largesses.

Il n'est pas étonnant que le cœur de MADAME, si sensible aux besoins et aux intérêts des personnes les plus indifférentes, fût si tendre et si fidèle pour ses amis. L'amitié est le seul plaisir presque, que la plupart des grands font gloire de s'interdire. Prévenus que les hommes leur

doivent tout, ils croient ne leur rien devoir eux-mêmes, et que c'est assez payer leurs empressements, que de les souffrir. L'amitié plus sincère, et dès-là moins rampante et moins empressée que l'adulation, leur paroît un hommage sec et aride : leur attachement même et leur confiance, n'est qu'un goût passager, qui les gêne et les ennuie bientôt, et dont ils se débarrassent comme d'une contrainte. Ainsi vivant seuls, dès qu'ils vivent sans amis au milieu de la multitude qui les environne, leurs vices font des adulateurs ; leurs bienfaits, des ingrats ; leurs vertus mêmes, des censeurs injustes. MADAME eut pour ses amis, cette confiance et cette fidélité, dont on cherche depuis long-temps des exemples même parmi les hommes du commun. Un ami lui parut toujours le bien le plus précieux de la terre, et qui honore même les princes et les rois. Tous les autres biens, nous les devons, ou à la fortune, ou à la naissance : celui-là nous ne le devons qu'à nous-mêmes.

Tel fut le caractère de MADAME dans sa vie privée ; caractère connu, respecté, non-seulement de la nation, mais de toute l'Europe : une épouse fidèle, une mère tendre, une amie constante, une maîtresse douce et bienfaisante. Nos voisins l'ont toujours caractérisée par ces traits comme nous : c'étoit l'éloge public que toutes les cours ont toujours fait d'elle ; et si

ces traits paroissent vulgaires, ce ne sera jamais qu'à ces hommes frivoles, qui ne voient rien de grand dans les devoirs; qui croient que les vertus domestiques ne sont faites que pour le peuple; et que les princes ne sont dignes de nos éloges, que lorsque leur faste et leur fierté les rend indignes de notre amour; qu'un cœur tendre et compatissant déshonore le rang et la naissance; que l'humanité dégrade l'homme, et qu'il faut être né dur et bizarre, pour être né grand. Quel fléau pour le genre humain, si celui qui donne les princes à la terre, punissoit l'erreur de ces images, en nous donnant des maîtres qui leur fussent semblables?

Et qu'y a-t-il de plus honorable à la grandeur, que l'humanité? Les princes ne sont puissans que pour être bons: ils doivent, si je l'ose dire, leur puissance et leur grandeur à nos besoins: et s'il n'y avoit pas des foibles et des malheureux, le Ciel n'auroit pas donné des maîtres à la terre.

C'est par là que MADAME remplit toute la destinée de son rang: comblée des louanges de son époux; appelée bienheureuse par ses enfans, et par ceux qui, attachés à son service, l'avoient toujours aimée comme leur mère: *Surrexerunt filii ejus, et beatissimam prædicaverunt; vir ejus, et laudavit eam: et domestici ejus vestiti sunt duplicibus.* Il nous reste encore la voix des peuples à écouter. Son histoire

publique pourroit fournir des traits plus brillans que sa vie privée; mais elle n'offrira pas de plus grandes vertus: et si la fidélité d'une épouse, la tendresse d'une mère, la bonté d'une maîtresse ont fait son éloge domestique; la majesté, la bienséance, la piété solide et toujours soutenue d'une princesse, son amour pour le Roi et pour l'Etat, vont remettre devant nos yeux un spectacle qui a long-temps honoré notre siècle, et qui a toujours fait son éloge public: *Et laudent eam in portis opera ejus.*

SECONDE PARTIE.

LES princes ont plus de devoirs à remplir que le reste des hommes: plus ils sont grands, plus ils doivent de grands exemples: ils sont en spectacle aux regards, comme aux hommages de la multitude. Les premières obligations de leur rang sont le zèle pour l'Etat, dont ils sont les premiers sujets, et dont ils peuvent devenir les maîtres; la bienséance dans les mœurs publiques, dont ils sont toujours les modèles; la fidélité aux devoirs de la religion, que leurs ancêtres placèrent sur le trône.

A ces traits, nous croyons voir revivre la princesse que nous avons perdue. Les mêmes liens qui l'attachèrent au prince son époux, l'attachèrent à la France: elle parut avoir épousé la nation. Le sang ger-

manique, qui couloit dans ses veines, retrouva pour le sang français, les penchans et les affections de la même origine; et descendue de ces anciens conquérans, qui des bords du Rhin, vinrent fonder dans les Gaules une monarchie, qui a vu depuis commencer toutes celles de l'Europe, elle parut, en arrivant parmi nous, s'être rendue à sa patrie, plutôt qu'en être sortie. Notre culte étoit devenu son culte, et notre peuple fut le sien; nos dieux furent ses dieux; nos usages, ses usages; notre gloire ou nos malheurs, ses malheurs ou sa gloire; et oubliant ses premières destinées, elle n'en connut plus d'autres que celles de la monarchie. Liée par le sang, ou par des commerces d'amitié et de bienséance, à la plupart des souverains de l'Europe, elle ne le fut jamais, par le cœur, qu'à la nation; et au milieu des guerres qui les avoient armés contre nous, ses liaisons avec les cours étrangères, ne furent jamais que des témoignages éclatans de son amour pour la France. Nos histoires lui en feront honneur; et parmi les princesses étrangères, que les liens du mariage unirent au sang de nos rois, et qui vécurent au milieu de nous, elles lui opposeront des exemples qui l'honoreront encore davantage.

Louis-le-Grand connut son zèle, et le paya d'une amitié et d'une confiance, qui ne finirent qu'avec lui. Nul de vous ne

l'ignore, quelle fut la constance de l'estime et de la tendresse de ce grand Roi pour MADAME. Les cours sont orageuses; les intérêts y décident toujours des affections; et comme les intérêts y changent sans cesse, les affections n'y connoissent presque pas de durée: tout y forme des nuages; les jours nes'y ressemblent jamais; les mêmes flots, qui vous élèvent, vous ouvrent le gouffre à l'instant; et la vicissitude éternelle des événemens est comme le seul événement et le seul point qu'on y voit de fixe.

MADAME n'éprouva point ces révolutions. Une noble franchise, si ignorée dans les cours, et qui sied si bien aux grands, la rendit toujours respectable au Roi: il trouvoit en elle ce que les rois ne trouvent guères ailleurs, la vérité. Plus éloignée encore par l'élévation de son caractère, que par celle de sa naissance, d'une basse adulation, elle n'employa jamais pour plaire que sa droiture et sa candeur. Les souplesses et les artifices de la dissimulation, qui font toute la science et tout le mérite des cours, lui parurent toujours le sort des ames vulgaires. C'est se mépriser soi-même, que de n'oser paroître ce qu'on est. L'art de se contrefaire et de se cacher, n'est souvent que l'aveu tacite de nos vices: et elle crut qu'on n'étoit grand, qu'autant qu'on étoit vrai.

Aussi Louis, plus touché du simple et

du naturel, que du faste des hommages, venoit se délasser des adulations auprès de MADAME. C'étoit là que sa cour prenoit une nouvelle face : le faux en étoit banni ; la vérité y présidoit, et reprenoit ses droits ; la confiance et la noble simplicité environnoient le trône, et la tendresse en faisoit le plus superbe hommage.

Ce prince, qui avoit élevé plus haut que tous ses ancêtres, la gloire de la monarchie, et qui vit un si long cours de prospérités finir par des disgrâces, vit aussi l'amour et le courage de MADAME croître avec nos malheurs. Quelles larmes ne donna-t-elle point alors à nos pertes ! La vie même de son cher fils tant de fois exposée, ne l'occupoit pas plus vivement que le danger de l'Etat. Les plaies de la nation étoient aussi douloureuses pour elle, que celles dont ce prince belliqueux sortoit souvent couvert des combats ; et sa gloire même ne pouvoit la consoler de nos disgrâces.

Rappellerai-je ici ces jours de deuil tant de fois déjà rappelés, où toute la famille royale presque éteinte ; où le trône environné de tant d'appuis, demeuré seul en un instant ; où tant de têtes que la couronne attendoit, abattues, il ne nous restoit de toutes nos espérances, que la caducité d'un grand Roi que nous allions perdre, et l'enfance d'un successeur que nous craignons de ne pouvoir conserver. Louis

inébranlable, au milieu des débris de sa maison, ne vit dans ces lugubres funérailles, que l'appareil et le préparatif des siennes : il avoit assez vécu pour sa gloire ; mais il n'avoit pas encore assez vécu pour nous. Cependant ce règne long et glorieux devoit avoir le destin des choses humaines ; ses jours comme les nôtres, étoient comptés ; le terme fatal arriva ; les desseins du Ciel sur sa grande ame étoient accomplis ; et la France perdit un Roi, qui sera toujours encore plus grand dans nos cœurs, que dans nos annales. Mais MADAME perdoit un ami ; et s'ils sont rares sur la terre, ils le sont encore plus sur le trône. Sa douleur égala sa perte, et lui cacha même des espérances flatteuses qu'auroit pu entrevoir un cœur moins touché. La cour que Louis seul remplissoit de sa gloire et de sa majesté, ne lui parut plus qu'une solitude affreuse : elle crut vivre dans une terre déserte et abandonnée ; et ce Monarque si glorieux, qui laissoit en mourant un si grand vide sur la terre, en laissa un dans son cœur, que rien depuis ne put jamais remplacer.

Son zèle seul pour nos rois survécut à Louis ; et s'attendrissant sur le bas-âge du prince que tant de morts venoient d'élever sur le trône, en le reconnoissant pour son maître, elle l'aima comme son enfant. De quels yeux voyoit-elle croître tous les jours avec lui ses heureuses incli-

nations et nos espérances ! avec quels transports de tendresse y voyoit-elle se développer chaque jour les traits, la majesté, les manières, tout le grand du caractère de son auguste bisaïeul ! avec quelle circonspection respectueuse approchoit-elle de ce trône naissant ! L'enfance des souverains, qui rend toujours autour d'eux les bienséances du respect et des hommages moins attentives, redoubloit la bienséance et l'attention de son respect et de ses hommages ; et si une nation si tendre, si fidèle, si respectueuse envers ses rois, avoit eu besoin là-dessus de ces grands exemples, elle nous avoit appris à aimer nos maîtres, elle nous apprenoit alors à les respecter.

C'étoit la louange publique que la France donnoit à MADAME. Et ce zèle pour nos rois, qui fait ici son éloge, n'a-t-il pas lui-même hâté notre deuil ? Ses yeux qui voyoient déjà de loin la terre des vivans, avant de se fermer à la lumière, voulurent voir le Roi, dans sa splendeur et dans toute la gloire de son sacre (1) : *Regem in decore suo videbunt oculi ejus, cernent terram de longè.* (Is. 33. 17.) Ses forces parurent se ranimer ; son courage n'écouta point nos frayeurs. Munie des

(1) Voyage de MADAME à Reims, pour voir le sacre de Louis XV. Elle y alla malade, et mourut peu de jours après son retour.

saints

saints mystères et de cette viande qui fait la force des voyageurs, nous la vîmes partir en triomphe pour la cérémonie auguste, comme si elle alloit elle-même prendre possession de l'Empire, ou, pour mieux dire, de l'immortalité. Elle vit avec des yeux déjà mourans, l'onction sainte couler sur l'Enfant de tant de rois : cette onction qui est le titre le plus ancien et le plus vénérable de la foi de nos monarques, et des prérogatives de la monarchie : cette onction qui consacra les Clovis, les Charlemagne, les Saint-Louis, et qui a donné tant de Saints et tant de héros au trône des Français. Elle porta aux pieds des autels, avec ses derniers vœux, les vœux de toute la nation, pour le salut et la gloire d'un prince que le Dieu de ses pères venoit de marquer du caractère sacré de la royauté. Elle parut, comme le saint vieillard de Jérusalem, si respectable par ses années et par sa piété, n'avoir plus de regret à la vie, depuis que ses yeux avoient vu cet Enfant précieux, qui devoit être la gloire et l'espérance de son peuple, faire dans le temple, au Maître des rois, le premier hommage public de sa souveraineté.

Jour trop heureux, que vous nous prépariez de larmes ! elles couleront longtemps pour vous surtout, princesse affligée (1), que la présence d'une mère si

(1) La duchesse de Lorraine, fille de MADAME.

Oraisons funèbres. * M

chérie, avoit attirée d'une cour étrangère, à cette superbe solennité! Vous couriez recevoir ses tendres embrassemens, hélas! et vous veniez recevoir ses derniers soupirs : vous redoubliez pour elle vos soins, vos empressemens, vos tendresses, hélas! et vous lui rendiez vos derniers devoirs. Ainsi, ô mon Dieu! vous nous menez toujours à l'affliction par des jours de sérénité et d'âlégresse.

Mais cachons-nous encore pour un moment ce triste spectacle. L'amour de MADAME pour le Roi et pour l'Etat, prenoit sa source dans un cœur, pour qui les devoirs étoient devenus des penchans : plus son rang l'approchoit de la majesté royale, plus elle fut attentive à n'en pas laisser avilir la dignité : elle le rendit plus respectable, en le respectant toujours elle-même. Quelle bienséance et quelle majesté dans les mœurs publiques! Les grands regardent souvent leur naissance comme une prérogative, qui en autorise les avilissémens, et se font de nos hommages mêmes un titre d'indécence. Persuadés qu'ils ne doivent rien au reste des hommes, ils croient aussi ne se devoir rien à eux-mêmes.

La France a-t-elle jamais vu de princesse soutenir avec plus de décence et de dignité, l'élévation de son rang? Les mœurs avoient beau changer; en vain le siècle ne connoissoit plus l'ancienne gra-

vité de nos pères; en vain la licence avoit pris la placé des règles et des bienséances; en vain la modestie et la pudeur n'étoient plus pour le sexe que des usages surannés; en vain la cour elle-même, loin de s'opposer à ces nouvelles mœurs, en fournissoit souvent le modèle : MADAME se ressembloit toujours à elle-même. Nous l'avons vue seule presque conserver, aux règnes à venir, la bienséance et la tradition des premiers usages, que l'amour de la paresse et de la commodité abolissoit peu à peu; faire passer aux âges suivans, ce qui nous reste de grand et d'honorable des anciennes cours; et sauver l'uniformité à une nation, que la lassitude seule des changemens pourra fixer un jour.

Majestueuse sans faste, elle ne regarda pas la fierté comme une bienséance de son rang : la majesté qui l'environnoit, étoit affable et accessible : en lui offrant nos hommages, nous ne pouvions lui refuser nos cœurs; on ne trouvoit point autour d'elle cette barrière d'orgueil, de silence, ou de dédain, qui fait souvent toute la majesté des grands : on n'y voyoit pas une cour tremblante, n'oser presque lever les regards jusques au maître, et craindre de manquer au respect dans l'excès même de ses hommages. L'adulation en étoit encore plus bannie que la crainte : assurée de nos cœurs, elle ne cherchoit pas nos louanges : vraie, franche, naturelle, la

fadeur des éloges lui étoit à charge : le langage des cours qu'elle n'avoit jamais parlé, elle ne l'écouta aussi jamais qu'avec dégoût. Cependant jamais de ces momens fâcheux, où il est si dangereux d'aborder nos maîtres : une douce affabilité nous rassuroit toujours contre son rang : tous les momens étoient ceux que nous aurions choisis nous-mêmes : en sortant d'auprès d'elle, chacun se trouvoit marqué par quelque trait singulier de bonté ; et nous ne comptions les devoirs que nous lui rendions, que par les marques de bienveillance que nous en avions reçues. Qu'il est rare de savoir être grand, et de ne pas faire souffrir de notre grandeur ceux qui nous approchent !

Enfant auguste (1) que l'Espagne vient de nous rendre, élevée au milieu de nous pour régner un jour sur nous, et destinée à partager avec le jeune Louis, le trône de vos ancêtres, pourquoi vos jeunes ans ont-ils été sitôt privés d'un si grand exemple ? Puissiez-vous l'avoir assez connue pour l'imiter ! que ces vertus douces et bienfaisantes brillent en vous, autant que la couronne qui vous attend ! Tout ce que la France peut désirer, c'est une maîtresse qui lui ressemble.

Mais, mes Frères, ce qui nous rend aimables devant les hommes, ne nous rend

(1) L'infante d'Espagne encore alors à Versailles.

pas toujours agréables aux yeux de Dieu. Les vertus humaines peuvent nous attirer des éloges humains ; les siècles peuvent louer des actions qui honorent les siècles, et qui s'effaceront avec eux ; la piété seule survit aux siècles et aux temps, et va écrire nos louanges, ou plutôt les louanges de la grâce, dans les livres éternels. Ce seroit peu d'avoir mis le monde dans les intérêts de notre gloire, hélas ! la gloire que le monde donne n'a pas plus de durée ni plus de réalité que lui : la vie la plus éclatante sans la foi, n'est qu'un songe et un fantôme ; et on n'a pas vécu, quand on n'a pas vécu pour Dieu. Vérités saintes, que le monde ne connoît pas, une foi vive vous avoit gravées dans le cœur de notre pieuse princesse !

Quels exemples de piété n'a-t-elle pas donnés à la France, et d'une piété qui portoit tous les traits de son caractère, simple et soumise, exacte et régulière, noble et héroïque !

Les préjugés de l'erreur, qui avoient présidé à son éducation, ne paroissent plus en elle, que par une docilité plus religieuse aux mystères de la foi. Ses lumières se bornoient à ses devoirs ; elle respectoit le nuage qui couvre toujours le sanctuaire. Les saintes ténèbres de la religion fixoient elles-mêmes sa foi, et affermissoient sa soumission : elle croyoit qu'il étoit insensé à l'homme de vouloir

connoître ce que Dieu a voulu nous cacher. *Il y a trop à hasarder*, disoit-elle souvent, *et c'est une folie de vouloir chercher dans le doute une sûreté que la religion seule promet.* Jamais de ces ostentations, si indécentes au sexe surtout, de ces étalages vulgaires d'incrédulité, qui croit tout savoir quand elle doute de tout; qui ne se glorifie du naufrage de la foi, que pour se calmer souvent sur celui de la pudeur; et qui ne connoit pas même assez ce qu'il faut croire pour en douter.

Désabusée des erreurs étrangères, elle ne voyoit qu'avec une vive douleur, les tristes dissensions, qui, dans ces jours de trouble et de confusion, se sont élevées dans le sein même de l'Eglise : elle adressoit au Ciel les vœux les plus ardents, afin qu'il bénit les soins que le prince son fils prenoit de les calmer. Mais instruite qu'il est nécessaire qu'il y ait des scandales, les troubles de l'Eglise affligèrent son cœur, sans ébranler jamais sa foi et sa soumission : jamais de retour sur ce qu'elle avoit quitté, parce qu'elle l'avoit quitté volontairement : jamais de doute sur le parti qu'elle avoit pris, parce qu'elle l'avoit pris avec lumière et par conviction. L'Eglise, quoique battue des flots, agitée par les tempêtes, n'en étoit pas moins à ses yeux la colonne et la base de la vérité, et l'arche sainte dans laquelle seule se trouve la paix et le salut. Vous avez marqué, ô mon Dieu !

des bornes aux maux de cette Eglise, l'objet éternel de votre amour; de cette épouse chérie, que vous avez acquise au prix de tout le sang de votre Fils. C'est de ces temps de trouble et d'obscurité, que sort toujours le calme et la lumière : toujours dans votre colère, vous vous souvenez de faire miséricorde. Quand viendront des jours paisibles et sereins, succéder à ces jours malheureux ? Puissent nos soupirs et nos larmes les hâter ! puissions-nous en être les heureux témoins, et ne transmettre à nos neveux, que l'histoire déplorable de nos dissensions !

Piété de MADAME, simple et soumise ; mais exacte et régulière. La foi veut des œuvres, et l'on croit en vain, quand on vit mal. Avec quelle profonde religion approchoit-elle régulièrement des saints mystères ? Abîmée devant la majesté de Dieu, toutes les grandeurs de la terre ne lui paroissent plus qu'un atôme et un néant. Les livres saints étoient sa consolation de tous les jours : elle y sentoit ce touchant, ce sublime, ce divin, qui ne peut être l'ouvrage de l'esprit de l'homme. Ces vérités saintes dans nos bouches, ne lui paroissent pas moins dignes de son amour et de ses empressemens ; et nous la voyions avec joie dans nos temples, au milieu de la multitude des Fidèles, venir soutenir par la majesté de sa présence, et la dignité de notre ministère, et le respect dû à la

parole dont nous sommes les ministres.

Ses sentimens ne démentoient pas ses œuvres publiques. Vous le savez, vierges saintes (1), pieuses dépositaires des plus secrets mouvemens de son cœur! que de prières ferventes, que de pratiques de piété, que d'entretiens édifiants vos murs sacrés ont cachés au public! L'austérité de votre retraite déjà si adoucie par la ferveur, ne l'étoit-elle pas encore par ces grands exemples? Permettoit-elle seulement à votre tendresse des vœux pour la prolongation de ses jours? *Bornez vos vœux à mon salut*, vous disoit-elle souvent: *il importe peu de vivre; mais il importe de s'assurer de l'éternité*,

Elle se l'assuroit en effet tous les jours par le mérite de ses œuvres. Les pauvres soulagés avec profusion; les serviteurs de Dieu honorés de sa familiarité et de sa confiance; les offenses oubliées et cachées aux pieds de la croix; une constance chrétienne et une tranquillité même héroïque dans la durée de ses maux; une humilité que l'élévation de son caractère et de son cœur rehaussoit encore; une attention scrupuleuse sur tous les devoirs de la religion, où tout lui paroissoit grand; une sainte avidité pour le froment des Elus; une confiance sans réserve pour le minis-

(1) Les Religieuses Carmélites de la rue de Grenelle, MADAME se retiroit souvent.

tre qui la conduisoit dans les voies du ciel; un goût pour le bien, un dégoût pour tout ce qui ne mène pas à Dieu: c'est l'histoire nue et simple de sa vie; et tout ce que l'art pourroit y ajouter déshonoreroit son éloge.

Ne nous abusons pas, mes Frères: ainsi vécut cette pieuse princesse, et ce ne sont que les mêmes routes qui peuvent nous conduire à la paix, au calme, au courage, qui accompagnèrent sa mort. On ne la voit approcher avec confiance, que lorsqu'on l'a attendue avec frayeur. Dieu, qui se préparoit sa victime pour l'autel éternel, la purifioit depuis long-temps par l'épreuve des infirmités et des souffrances. Nous voyions de loin approcher notre deuil: les remèdes prolongeoient ses jours et ne calmoient pas nos craintes: son courage sembloit donner une nouvelle force aux remèdes, et ne donnoit pas une nouvelle sûreté à nos espérances: le Ciel touché des vœux et des larmes d'une maison désolée, sembloit suspendre quelquefois le cours de ses maux; mais ne suspendoit pas l'ordre des desseins éternels, et le cours destiné aux jours de sa vie mortelle. Nous avions beau la rassurer par nos souhaits; l'éternité s'ouvroit de jour en jour à ses yeux: plus le Seigneur sembloit différer, plus elle le voyoit près; elle le hâtoit même par ses désirs: en cela seul peu attentive à nos vœux, elle craignoit d'avoir

trop vécu, et souhaitoit de ne plus vivre. *Je ne crois pas que de vivre plus long-temps me rende meilleure* : c'étoit son langage ordinaire. Nous nous flattons tous par des espérances de conversion : elle nous ap- prenoit, que le temps qu'on destine au repentir, ne fait qu'accumuler de nou- veaux crimes; et qu'un vain espoir de changer est plutôt un écueil, qu'une res- source de salut.

Enfin, sourd à nos gémissemens, le Ciel se rend à ses désirs. De retour du voyage où sa tendresse avoit eu plus de part que la pompe du spectacle, l'accab- lement augmente; nos frayeurs redou- blent; nos espérances s'évanouissent; la mort qu'elle portoit depuis long-temps dans son sein, se montre à découvert et se dé- clare. Et de quels yeux MADAME la voit- elle approcher? Faut-il recourir, pour lui annoncer le jour du Seigneur, à ces pré- cautions étudiées, qui ne le montrent qu'en le cachant? C'est elle qui le publie, qui l'annonce à des spectateurs désolés, et qui voudroient se le cacher à eux-mêmes. A-t-on besoin, pour la calmer sur les frayeurs de la mort, de lui montrer de fausses espérances de vie? Au milieu du trouble, de la consternation, des cris, des sanglots, qui environnent le lit de sa mort: *Nous nous retrouverons dans le ciel*, dit-elle avec une sérénité que ses maux et ses souffrances ne peuvent altérer. Elle

console notre douleur : elle sourit à nos clameurs : c'est le jour de son triomphe; elle ne veut pas qu'on le déshonore par des larmes. Les larmes mêmes du prince son fils, ce fils, l'objet le plus cher de sa tendresse; ce fils, qu'elle voit à ses pieds, accablé, pénétré d'une profonde douleur; et pour qui elle avoit sollicité si long- temps aux pieds des autels, les miséri- cordes éternelles; les larmes de ce cher fils touchent son cœur maternel, mais n'ébranlent point sa foi. Ses vœux mourans le présentent encore au Dieu qui vient au devant d'elle : en le comblant de ses béné- dictions, elle ne lui souhaite pas, comme autrefois un patriarche au lit de la mort à son fils : *Que les peuples lui obéissent, que les tribus l'adorent comme leur chef, qu'il soit le maître de ses frères, que les enfans de sa mère se prosternent devant lui*. Elle l'avoit vu jouir presque de toutes ces vai- nes prospérités : ses désirs sont plus hauts et plus dignes de la foi : elle ne lui sou- haitte que le don de Dieu, et ne compte pour rien de se séparer de lui dans le temps, pourvu qu'elle ne le perde pas dans l'éternité. *Servez Dieu et le Roi*, lui dit- elle, *et ne m'oubliez jamais*.

Non, vous ne serez jamais effacée de son souvenir, Princesse si digne de ses regrets et de sa tendresse! la grandeur de sa perte ne nous répond que trop de la durée de sa douleur : nous mêlerons

toujours nos larmes aux siennes. Et si les vœux des Justes mourans sont toujours exaucés, grand Dieu! puissent ceux de la princesse qui expire, être écoutés! puissent les derniers désirs de sa foi et de sa tendresse pour son fils, être montés avec elle aux pieds de votre trône; attirer sur lui les regards de votre miséricorde; le rendre aussi agréable à vos yeux qu'il est grand devant les hommes; et écrire son nom dans le livre de l'immortalité, en caractères aussi glorieux qu'il le sera dans nos histoires!

Pour nous, mes Frères, n'attendons pas à la dernière heure: ceux qui attendent toujours, ne changent jamais. Comptons avec nous-mêmes avant que Dieu compte avec nous. Vivons comme nous voudrions alors avoir vécu. Assurons-nous ce que nous espérons. Ne faisons pas du salut un vain projet; mais faisons de tous nos projets la voie de notre salut. Et quelque éclatante qu'ait été notre vie, souvenons-nous que nous n'y trouverons de réel, que ce que nous aurons fait pour l'éternité.

Ainsi soit-il.

PREMIER SERMON

POUR

UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

Misit de summo, et accepit me, et assumpsit me de aquis multis;.... et eduxit me in latitudinem, quoniam voluit me.

Le Seigneur a tendu sa main du haut du ciel; il m'a choisi, et m'a retiré du milieu des grandes eaux; et il m'a conduit dans un lieu spacieux et assuré, parce qu'il m'a aimé. Ps. 17. 17. 20.

C'EST ainsi qu'un roi selon le cœur de Dieu, délivré de tous ses ennemis, échappé à tous les périls qui avoient tant de fois menacé sa vie, tranquille enfin sur un trône où la main du Seigneur l'avoit placé: et jouissant au milieu de Jérusalem du fruit de ses victoires passées, de l'amour de ses peuples, de l'estime de ses sujets, et de toutes les douceurs d'un règne heureux et florissant; c'est ainsi que rappelant tant de bienfaits à leur source, et sentant croître sa reconnaissance avec sa prospérité, il repassoit sans cesse dans son esprit

les merveilles du Seigneur, et ne se lassoit point de publier les miséricordes dont il l'avoit prévenu dès le sein de sa mère.

Il m'a tendu la main du haut du ciel, se disoit tous les jours à lui-même ce prince religieux; il m'a choisi sur tous mes frères; il m'a préféré à tous ceux de ma tribu; il a rejeté la postérité de Saül; il a dédaigné les grands et les puissans; et il m'est venu chercher dans ma plus tendre jeunesse; moi qui n'offrois encore à ses yeux que la simplicité de mon cœur, et l'obscurité de mes premières années: *Misit de summo, et accepit me.*

Comment pourrois-je assez publier la magnificence de ses grâces, continuoit ce roi fidèle? Il ne s'est pas contenté de jeter sur moi les regards d'une élection éternelle; sa main toute-puissante m'a délivré de tous les périls qui m'environnoient; de l'insolence de Goliath, des persécutions de Saül, des embûches des Philistins, de la perfidie d'Absalom, et des pièges mêmes de ma prospérité et de ma gloire: *Et assumpsit me de aquis multis.*

Enfin, pour couronner ses miséricordes, il m'a conduit dans la sainte Jérusalem; et par un pur effet de sa bonne volonté, il a établi pour toujours ma demeure dans ce lieu de paix, de sûreté et d'abondance: *Et eduxit me in latitudinem, quoniam voluit me.*

Voilà, ma chère Sœur, l'histoire des

miséricordes du Seigneur sur votre ame, et les trois points de vue par où vous devez envisager, le reste de vos jours, le bienfait signalé qui vous consacre aujourd'hui à Jésus-Christ. Sans cesse désormais ranimant aux pieds des autels votre reconnoissance, par le souvenir des miséricordes de Dieu sur vous, vous devez vous dire à vous-même comme David:

Il m'a tendu la main du haut du ciel, il a daigné me choisir seule dans la maison de mon père; il m'a préférée à tant d'ames qu'il laisse périr dans le monde, sans jeter sur elles ce regard puissant de miséricorde qui m'en a retirée: *Misit de summo, et accepit me.*

Aussi, ce n'a pas été assez pour son amour, de me choisir dans ses conseils éternels; combien d'ames appelées sont infidèles à l'attrait de leur vocation! Il a brisé tous les liens qui auroient pu me retenir encore sous l'empire de ce monde corrompu, et m'a aidé à me sauver d'un lieu où les naufrages sont si communs, et où le salut est si rare: *Et assumpsit me de aquis multis.*

Que lui rendrai-je pour tant de bienfaits? Il a comblé tous ses dons en me conduisant dans le lieu saint; il m'a ouvert les portes de la sainte Sion, et m'a placée au milieu des vierges fidèles qui le servent; et, ce qui enchérit encore le prix de ses faveurs, c'est qu'il n'en a trouvé les

motifs que dans les richesses de sa miséricorde et de sa bonne volonté pour moi : *Et eduxit me in latitudinem, quoniam voluit me.*

Et voilà, ma chère Sœur, les trois consolations de la vie religieuse que vous allez embrasser. Première consolation tirée du choix que Dieu fait d'une ame qui le prend pour son partage : *Misit de summo, et accepit me.* Seconde consolation prise des périls infinis et de la corruption générale du monde, d'où il la retire : *Et assumpsit me de aquis multis.* Enfin, dernière consolation produite par les sûretés et les avantages de la religion où il l'appelle : *Et eduxit me in latitudinem, quoniam voluit me.* Une consolation d'élection ; une consolation de préservation ; une consolation de consécration. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

P R E M I È R E P A R T I E.

LE premier choix que Dieu fait d'une ame qu'il veut rendre à jamais heureuse avec lui, est cette bonne volonté éternelle, par laquelle, comme dit l'Apôtre, avant que nous fussions nés et sans aucun égard à ce que nous devions être un jour, sa miséricorde nous a marqués du sceau du salut ; nous a séparés de cette masse de perdition, où depuis le premier péché, toute chair étoit enveloppée, et nous a élus

avant la naissance des siècles, afin que nous fussions purs et irrépréhensibles à ses yeux, et que devenus citoyens de la céleste Jérusalem, nous pussions rendre avec tous les Saints, des louanges éternelles à la gloire de sa grâce.

Mais, outre cette élection invisible, dont nulle créature n'est jamais ici-bas assurée, et qui renferme le mystère profond des conseils éternels de Dieu sur nous, il est des élections visibles et extérieures, qu'on peut regarder comme les moyens et les préjugés consolans de la première. Or, telle est, ma chère Sœur, la vie religieuse, où la miséricorde de Jésus-Christ vous appelle.

Ainsi, lorsque Moïse, sur le point d'entrer dans cette terre heureuse que le Seigneur avoit promise à ses pères, voulut consoler et soutenir les Israélites contre toutes les difficultés qu'offroit cette entreprise, il se contenta de leur rappeler toutes les circonstances du choix que Dieu avoit fait d'eux au milieu de l'Égypte, pour les conduire à la terre des promesses. Souvenez-vous, leur disoit-il, que Dieu vous a choisis sur tous les autres peuples de la terre, quoiqu'ils fussent plus nombreux et plus puissans que vous : *Te elegit Dominus de cunctis populis qui sunt super terram ;* (*Deut. 7. 6.*) et voilà les préférences de cette élection. Il vous a fait sortir de l'Égypte, continuoit-il, malgré tous les efforts

de Pharaon, et en opérant en votre faveur des signes et des prodiges: *Eduxitque vos in manu forti de manu Pharaonis; (Ibid. 8.)* en voilà les moyens. Enfin, il vous aimera et vous protégera; il bénira vos terres et vos troupeaux; il éloignera de vous tous les malheurs et toutes les plaies dont il avoit frappé l'Égypte, et vous ne pourrez plus douter que le Seigneur, grand et miséricordieux, ne vous conduise, puisqu'il établira sa demeure au milieu de vous: *Diliget te ac multiplicabit... auferet à te omnem languorem, et infirmitates Ægypti pessimas non timebis, quia Dominus Deus tuus in medio tui est; (Ibid. 13. 15. 21.)* en voilà les secours et les sûretés.

Or, sur le point où vous êtes, ma chère Sœur, de sortir de l'Égypte pour entrer dans ce lieu des promesses, souffrez que, pour soutenir votre foi contre toutes les difficultés que vous pourriez trouver un jour dans la suite de cette sainte entreprise, je vous tiens ici le même langage.

Souvenez-vous que le Seigneur vous a choisie au milieu d'une infinité d'ames qu'il abandonne: *Te elegit Dominus de cunctis populis qui sunt super terram;* voilà la préférence de ce choix.

Préférence de pure bonté. Lorsque les hommes nous préfèrent dans la distribution de leurs grâces, c'est qu'ils nous trouvent, ou plus utiles à leurs desseins, ou

plus dignes de leurs bienfaits: ils prennent en nous les motifs de leur préférence. Mais le Seigneur dans ses choix ne consulte que ses miséricordes; nous sommes tous à ses yeux également indignes de ses premiers bienfaits; et nous n'y apportons point d'autre mérite, que celui de son choix et de son amour.

Non, ma chère Sœur, ce ne sont, ni ces inclinations heureuses, que vous avez portées en naissant, ni ce premier âge passé avec tant d'innocence dans le secret du sanctuaire, ni cet éloignement naturel du monde, qu'on a toujours remarqué en vous, qui ont attiré la grâce de préférence qui vous consacre aujourd'hui à Jésus-Christ: ce sont là les suites heureuses, et non les causes de votre élection. Hélas! combien d'ames dans le monde, nées avec les mêmes inclinations que vous; élevées comme vous dans l'innocence et dans le secret d'un saint asile; ornées de toutes ces vertus naturelles, qui semblent destiner de bonne heure un cœur à la piété; touchées d'abord, comme vous, de la beauté de la maison du Seigneur; souhaitant dans un premier âge, de renoncer au siècle, et de s'en-sevelir avec Jésus-Christ dans l'obscurité de ces retraites sacrées, ont senti peu à peu ce désir s'affoiblir; ces premières vues changer; le monde, vu de plus près, devenir plus aimable; et séduites par leur propre cœur, ont étouffé ces premiers attraits de

grâce et de vocation, pour suivre les vaines lueurs de fortune et de plaisir, que le siècle faisoit briller à leurs yeux! Qui vous a discernée, ma chère Sœur, de ces ames infidèles dont le monde est si plein? Vous dites sans doute ici dans le secret de votre cœur: C'est votre miséricorde toute seule, ô mon Dieu! qui m'a prévenue de ses bénédictions: vous m'avez choisie, parce que vous l'avez voulu: ce sont là les secrets adorables de votre amour, qu'il n'est pas permis à la créature de sonder, et qui doivent faire le sujet éternel de mes louanges et de mes actions de grâce.

Préférence consolante encore par la singularité. Car, ma chère Sœur, jetez les yeux, comme dit le prophète, sur toutes les nations de la terre: *Respicite nationes hominum*: (*Eccli. 2. 21.*) considérez ce qui se passe dans l'Univers. Que de peuples encore ensevelis dans les ténèbres! que de nations barbares et à peine connues, qui vivent encore sans Dieu dans ce monde! que de terres et de contrées, où la lumière de l'Évangile n'a pas encore paru! que de royaumes et de provinces séparées de l'unité, livrées à une esprit d'erreur et de mensonge; et qui connoissant Jésus - Christ, ne l'adorent pas comme il faut! et dans l'enceinte même de la véritable Eglise, que d'impies! que d'incrédules! que de pécheurs voluptueux! que d'ames mondaines et corrompues,

qui adorant Jésus - Christ, l'outragent et le déshonorent! Comparez, si vous le pouvez, le petit nombre d'ames justes et fidèles, qui au milieu de nous vivent de la foi, à cette multitude effroyable d'infidèles, d'errans, de pécheurs, de mondains de tous les pays et de toutes les nations, qui suivent les voies de la perdition et de la colère; c'est un atôme au milieu d'un espace immense. Et cependant, ma chère Sœur, c'est parmi ce petit nombre même, que le Seigneur vous a choisie: *Te elegit Dominus de cunctis populis qui sunt super terram*. Il vous a encore distinguée d'elles par un bienfait singulier; il vous a élue même parmi ses Elus, comme dit l'épouse; il ne s'est pas contenté de vous faire croître dans son champ, comme un froment pur au milieu de l'ivraie; il vous a coupée avant la moisson, pour ainsi dire; il vous a dérobée aux embûches de l'homme ennemi; il vous a mise de bonne heure à couvert dans ses greniers, c'est-à-dire, dans le secret de son sanctuaire: *Te elegit Dominus de cunctis populis qui sunt super terram*. Que de grâces dans une seule grâce! que de bienfaits rassemblés dans le bienfait seul de votre vocation! Séparée de toutes ces nations innombrables qui ne le connoissent pas encore; séparée de tant de peuples qui, le connoissant, suivent des voies d'erreur, et ne l'adorent pas

comme il faut; discernée de tant de fidèles mondains qui, en l'adorant, violent sa loi sainte; privilégiée encore pardessus ce petit nombre d'âmes justes qui, au milieu des périls du monde, le servent, mais sont obligées de se partager entre le monde et lui: sentez-vous, ma chère Sœur, tout le prix de cette préférence? Voyez-vous de ce point de vue toute la grandeur de ce bienfait? et frappée de ce nouveau mystère de grâce, qui se développe à vos yeux, ne vous écriez-vous pas avec un saint roi, dont je vous ai déjà appliqué les paroles: Venez, vous qui craignez le Seigneur, et qui vous contentez peut-être d'admirer ici en secret le courage de mon sacrifice, et les vains avantages d'un grand nom et d'une fortune éclatante, auxquels je renonce; admirez plutôt les bienfaits et les miséricordes de Dieu sur mon âme, et voyez par combien de faveurs signalées il me choisit et me préfère aujourd'hui, pour me consacrer toute entière à son nom et à sa gloire? *Venite, audite, et narrabo, omnes qui timetis Deum, quanta fecit animæ meæ.* (Ps. 65. 16.)

Mais si des préférences que renferme votre élection, nous venons aux moyens dont le Seigneur s'est servi pour vous y conduire, que de nouveaux sujets de consolation, ma chère Sœur, vont s'offrir à votre âme! C'est le second motif dont

Moyse se servoit pour soutenir les Israélites contre les difficultés que leur offroit l'entrée dans la terre de promesse. Le Seigneur, leur disoit-il, vous a fait sortir de l'Egypte malgré tous les efforts de Pharaon, et en opérant en votre faveur des signes et des prodiges: *Eduxitque vos in manu forti, de manu Pharaonis.* Oui, ma chère Sœur, quels prodiges le bras du Seigneur n'a-t-il pas opérés, et quels moyens sa sagesse n'a-t-elle pas employés, pour vous retirer du monde, et vous conduire dans ce lieu saint? Que de secrètes invitations! que de sollicitations réitérées! que de nuages dissipés! que de dégoûts vaincus! Ce n'est pas assez; que d'obstacles écartés! que de facilités ménagées! que d'événemens inattendus! que de révolutions et de changemens, pour vous frayer le chemin où il vouloit vous conduire! Il bouleverse tout; il frappe de mort les premiers-nés; il remplit les palais de Pharaon et des grands de l'Egypte, de deuil et de tristesse, pour amollir leur cœur, et afin qu'ils ne s'opposent plus à la sortie de son peuple de l'Egypte, c'est-à-dire, au dessein d'une âme choisie, de sortir du monde, et de se retirer dans le lieu saint. Ainsi, ma chère Sœur, dès le sein de votre mère toutes les opérations de la grâce sur votre âme étoient comme autant de démarches qui vous avançaient vers la maison du Seigneur. Dès-lors tout

te qui vous arrivoit , avoit quelque rapport secret avec le sacrifice que vous allez faire. La sagesse de Dieu faisoit tout servir dès - lors à la destinée qu'elle vous préparoit ; l'ordre de votre naissance , la piété de vos proches , les soins de votre éducation , les évènements domestiques ; l'élévation ou la décadence de ceux qui vous appartenoient ; la faveur ou le refroidissement des princes de la terre ; tout cela ménagé par une Providence attentive , vous frayoit déjà les voies à cette sainte retraite. De sorte que le Seigneur ne vous a jamais perdue de vue ; et que vous pouvez lui dire avec le prophète : C'est vous , Seigneur , qui avez préparé toutes mes voies , et qui dès le sein de ma mère , avez mis votre main sur moi , comme sur une victime qui vous appartenoit déjà , et que vous vous réserviez toute entière : *Tu formasti me , et posuisti super me manum tuam ; suscepisti me de utero matris meæ.* (Ps. 138. 6. 13.)

Telles sont , mes Frères , les grandes miséricordes du Seigneur sur les siens. Vous-même qui m'écoutez , mon cher Auditeur ; vous que la grâce a rappelé de l'égarément du monde et des passions , à une vie régulière et chrétienne ; ce qui diminue peut - être en vous le sentiment de ce bienfait inestimable de Dieu , c'est que vous n'entrez pas assez dans les routes adorables et secrètes , par lesquelles sa sagesse

sagesse vous a conduit au moment heureux qui a changé votre cœur : vous n'étudiez pas assez quelles ont été les voies de la grâce sur votre ame : vous ne voyez qu'à demi et comme superficiellement , tout le mystère des miséricordes de Dieu sur vous. Mais si vos yeux pouvoient s'ouvrir ; mais si vous pouviez parcourir toute l'histoire secrète de ses grâces et de sa Providence sur votre ame , ah ! vous verriez que tous les évènements de votre vie passée se rapportoient tous de loin à ce moment unique qui vous a converti au Seigneur : vous verriez que ces afflictions , ces contre - temps , que vous regardiez comme l'ouvrage de la malignité ou de l'injustice des hommes , n'étoient que des dispositions éloignées que le Seigneur vous ménageoit , pour vous préparer à sa grâce : vous verriez que ces établissemens , ces alliances , ces situations qui vous paroissent , ou les suites du hasard , ou les fruits de vos ménagemens et de vos mesures , n'étoient que des facilités que la bonté de Dieu assembloit de loin , pour vous frayer les voies à un changement de vie : vous verriez que ces égaremens mêmes de passion , ces sociétés de crime et de débauche , qui auroient dû fermer pour toujours à la grâce l'entrée de votre cœur , par les secrets adorables de la miséricorde de celui qui sait tirer le bien du mal , avoient votre conversion , et devoient

Oraisons funèbres.

* N

avoir leur utilité pour votre salut. Que dirai-je ? Vous verriez que votre naissance, votre fortune, vos dignités, vos biens, vos talens, entroient tous pour quelque chose dans ce mystère de grâce et de miséricorde, qui commençoit dès - lors à se former ; que tout vous conduisoit au moment fortuné de votre pénitence ; que tout ce que vous faisiez servir à vos passions, la bonté de Dieu le faisoit servir à votre repentir. Vous verriez que tous les momens de votre vie criminelle, étoient, pour ainsi dire, des momens de miséricorde ; que le Seigneur délioit peu à peu les chaînes qui devoient enfin tomber tout d'un coup : que tantôt il éloignoit un obstacle par une perte ; tantôt il affoiblissoit une passion par une perfidie ; tantôt il refroidissoit un désir par un contre-temps ; tantôt il inspiroit un dégoût par la durée même de l'habitude criminelle ; tantôt il ménageoit des réflexions par un bon exemple ; tantôt il réveillait la conscience par la fin soudaine des complices de vos crimes ; tantôt il rompoit une société de plaisir par des dissensions et des concurrences ; enfin, que sa miséricorde commençoit de son côté l'ouvrage de votre salut, le même moment que vous commenciez du vôtre celui de votre perte.

Oui, mes Frères, nous ne voyons ici-bas, qu'avec des yeux humains, toute la suite de notre destinée. Nous ne jugeons

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE. 291

des évènements qui ont composé le cours de notre vie, que par les occasions fortuites qui les ont produits : nous ne nous connoissons que par les rapports extérieurs que nous avons avec les créatures qui nous environnent : nous ne nous considérons pas comme faisant une portion de cette Cité invisible, que le souverain Architecte forme depuis la naissance des siècles, qui est la fin de tous les desseins de Dieu ; et à la formation de laquelle il fait servir par une sagesse adorable et profonde, toutes les diverses révolutions et tout l'arrangement de ce monde visible. Mais un jour, quand l'ordre de la Providence sur nos destinées nous sera manifesté, ah ! nous verrons que l'ordre de notre naissance, la suite de nos ancêtres, les diverses fortunes de nos aïeux, leur prospérité ou leur décadence, que tout cela ne se rapportoit peut-être qu'à nous seuls ; que peut-être au milieu de tant de révolutions, la miséricorde de Dieu n'étoit occupée que de nous seuls, ne vouloit que se former un élu ; qu'elle rassembloit de loin tous les évènements qui pouvoient nous placer dans les circonstances, où sa grâce, quoiqu'indépendante des temps et des lieux, devoit changer notre cœur ; et que peut-être dans ce long enchaînement des temps et des siècles, qui ont composé l'histoire de nos ancêtres, nous sommes entrés tout seuls dans les vues éternelles de

Dieu ; nous avons été la fin de tous ses desseins sur nos pères , et que toutes les circonstances extérieures de leur vie n'ont été peut-être que les moyens secrets de notre élection. Grand Dieu ! que les voies de votre miséricorde sont profondes et adorables ! vous les cachez aux insensés et aux mondains : ils vous font agir comme l'homme , et ne découvrent pas votre sagesse invisible dans la conduite de l'Univers , et dans vos desseins de grâce sur les Justes. Mais que les âmes qui sont à vous , trouvent de consolation à méditer ces merveilles secrètes de votre puissance , et les conseils éternels de vos miséricordes sur elles ! *Nimis profundæ factæ sunt cogitationes tuæ. Vir insipiens non cognoscet , et stultus non intelliget hæc. (Ps. 91. 6. 7.)*

Voilà, ma chère Sœur, les moyens dont le Seigneur se sert pour assurer le choix qu'il fait d'une âme : il faut y ajouter les secours et la protection qu'il promet , et qui sont toujours les suites ordinaires de cette élection. Il vous aimera , disoit Moïse aux Israélites , et il vous protégera : il éloignera de vous tous les malheurs et toutes les plaies , dont il avoit frappé l'Égypte ; et vous ne pourrez plus douter que le Seigneur , grand et miséricordieux , ne vous conduise , puisqu'il établira sa demeure au milieu de vous : *Diliget te , ac multiplicabit. Auferet à te omnem linguam ac infirmitates Egypti pessimas. Non timebis*

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE. 293
quia Dominus Deus tuus in medio tuæ est. (Deut. 7. 13. 15. 21.)

Nouvelle consolation pour vous , ma chère Sœur. En effet , c'est une vérité du salut , que les secours particuliers de la grâce suivent d'ordinaire le choix qu'elle fait de nous ; et que la même miséricorde , qui nous appelle à un état de vie , nous prépare en même temps toutes les grâces propres et spéciales , pour en remplir les devoirs , pour en soutenir les difficultés , pour en éviter les périls , pour en surmonter les obstacles. Je vous ai choisis , disoit Jésus-Christ à ses disciples , et c'est assez : que votre cœur ne se trouble et ne se décourage point des difficultés et des persécutions que je vous prédis , et qui vous attendent : je vous soutiendrai dans cette carrière pénible où vous allez entrer : et vous y recueillerez même des fruits durables et abondans : *Ego elegi vos ut eatis , et fructum afferatis. (Joan. 15. 16.)*

Tel est l'avantage d'une âme , ma chère Sœur , qui entre dans une voie que la main même du Seigneur lui a frayée : elle ne doit plus se regarder elle-même , ni s'arrêter à la disproportion qu'elle trouve entre sa faiblesse et les difficultés de la voie où Dieu l'appelle : elle ne doit plus s'alarmer , ni de la répugnance de ses penchans , ni de la médiocrité de ses forces , ni de l'instabilité de son goût , ni des obstacles qu'elle prévoit dans la sainte car-

rière où la grâce la fait entrer. C'est vous-même qui l'y conduisez, ô mon Dieu, et c'est assez : elle peut vous dire avec le prophète : *Le Seigneur est mon guide ; rien ne me manquera. Quand je devrois marcher au milieu des ombres de la mort, je ne craindrois point, parce qu'il est avec moi.* (Ps. 22. 3. 4.)

Mais il s'en faut bien, ma chère Sœur, que les âmes mondaines puissent se flatter de cette espérance : entrées la plupart dans des engagements de place, de mariage, d'affaires, de dignité, sans vocation du Ciel, et sans avoir consulté les desseins de Dieu sur elles, il les livre à leur propre foiblesse ; il ne les soutient pas dans des voies que lui-même ne leur a point choisies : il laisse élever les vents et les orages sur une mer, où les Jonas infidèles se sont embarqués contre son ordre ; et voilà pourquoi nous voyons tous les jours tant d'âmes dans le monde qui, remplies d'ailleurs de bons desirs, se plaignent sans cesse de leur foiblesse ; des âmes qui, nées avec d'heureuses inclinations, ne trouvent en elles aucune force pour rompre les chaînes qui les lient à leur propre misère ; des âmes pour qui tout devient un écueil ; que les premières occasions entraînent, et en qui les plus fermes résolutions ne vont jamais plus loin que jusqu'au premier péril. Ah ! c'est qu'appelées peut-être à suivre l'Époux dans

le secret du sanctuaire, et s'étant frayées d'autres routes, le Seigneur les laisse errer au gré de leurs passions dans un monde, où sa main ne les a pas placées : c'est que n'ayant pas eu le Seigneur pour guide dans des périls où elles se sont témérairement engagées, elles ne l'ont pas aussi pour soutien : c'est que leur destinée étant l'ouvrage de leurs passions, elle en est aussi l'attrait et le principe : c'est, en un mot, que n'ayant compté Dieu pour rien dans le choix qu'elles ont fait, Dieu ne les compte plus pour rien elles-mêmes.

Que d'âmes de ce caractère dans le monde ! et après cela nous les entendons s'excuser sur les dangers de leur état ; se plaindre presque de Dieu même ; nous dire qu'elles se trouvent dans des occasions inévitables, où la vertu la plus austère ne sauroit se soutenir ; qu'elles se voient tous les jours exposées à des périls, où les Saints eux-mêmes auroient succombé ; qu'elles sont placées dans des situations funestes, où l'innocence ne peut-être achetée qu'au prix de la réputation, et où il faut faire éclater leurs crimes pour les finir. Mais elles ne disent pas que ces occasions, ce sont leurs passions, et non l'ordre de Dieu, qui les leur a ménagées : elles ne disent pas que ces périls, c'est leur imprudence, et non la voix du Ciel qui les y a engagées. Quelle injustice de vouloir rendre la religion responsable du précipice qu'on s'est

soi-même creusé, et de regarder comme des transgressions innocentes, celles que notre témérité nous a rendu comme inévitables ! Nous accusons tous les jours la religion, mes Frères, de nous prescrire des devoirs impraticables en certaines situations : mais un jour nous apprendrons que les grâces n'ont été si rares pour nous, les périls si inévitables, et notre foiblesse si extrême, que parce que nous n'étions pas à la place que la sagesse de Dieu nous avoit marquée dès le commencement; semblables à des membres qui sont hors de leur situation naturelle, et qui, ne recevant plus cette vertu secrète qui se répand sur tout le corps, languissent sans force et presque sans mouvement, et se trouvent inhabiles à tous les autres ministères.

Pour vous, ma chère Sœur, que la main du Seigneur conduit dans le lieu saint, vous pouvez avec confiance vous répondre de sa protection et de ses grâces. Ainsi, ne craignez pas les peines et les difficultés que la vie religieuse semble d'abord offrir à la nature : ses austérités se changeront pour vous en de douces consolations ; ses devoirs les plus pénibles soutiendront votre foi, loin de l'abattre ; ses assujettissemens consoleront votre cœur, loin de le révolter ; ses sacrifices répandront la joie sur toutes vos démarches, loin d'y mêler une tristesse dangereuse : vous serez sur-

prise vous-même de votre force et de votre courage ; de vous trouver le goût changé sur mille choses, qui autrefois vous paroissent incompatibles avec vos penchans ; de sentir de l'attrait pour des pratiques, sur lesquelles vous ne croyez jamais pouvoir vous vaincre, et que vous regardiez comme les tentations les plus dangereuses de l'état que vous embrassez. Ce n'est pas, ma chère Sœur, que l'élection de Dieu vous assure tellement de sa protection, que persuadée que le secours du Ciel ne sauroit plus vous manquer, vous deviez vous livrer, sur cette assurance, à une sorte de sécurité qui, ôtant toute crainte, vous jetteroit d'abord dans le relâchement, et aboutiroit enfin à quelque chute déplorable. L'effet propre de la grâce est de nous rendre fidèles à nos devoirs ; mais c'est ensuite la fidélité à nos devoirs qui nous attire et nous mérite de nouvelles grâces. Ne laissez donc point affoiblir en vous, ma chère Sœur, cette première ferveur de l'esprit : car, si vous venez à vous relâcher, en vain étiez-vous appelée aux noces de l'Epoux ; vous serez rejetée comme les vierges imprudentes : leur vocation étoit certaine ; mais leur infidélité la rendit inutile.

C'est donc cette certitude, que vous êtes à la place où Dieu vous veut, qui me paroît la plus continuelle et la plus sensible consolation de votre état. En effet,

le supplice continuel d'un grand nombre d'ames mondaines, c'est de vivre incertaines de leur condition. Comme elles se sont engagées la plupart dans leur état, sans précaution, sans conseil, sans prières, elles ont raison de douter, si c'est la grâce ou la cupidité, le Seigneur ou le monde, qui les y a placées. Sans cesse on se dit à soi-même, qu'on est malheureux dans sa situation, parce que peut-être Dieu ne nous y vouloit pas; qu'on n'y sauroit faire son salut, que parce que peut-être ce n'est pas le Seigneur qui nous y a placés: on rappelle mille désirs de retraite, qu'on avoit formés dans un âge tendre, qui avoient été comme les prémices de notre foi, et la première voix que le Seigneur avoit fait entendre dans notre cœur encore innocent; et l'on croit que c'est la voie qu'il nous montrait de loin, et la seule que nous aurions dû suivre. Il n'est pas un seul chagrin dans notre état, qui ne réveille ces tristes idées: sans cesse on se redit à soi-même: Je ne suis pas à la place où Dieu me demandoit; j'aurois fait mon salut dans un autre état: je n'y aurois pas trouvé les contre-temps, les répugnances, les embarras, qui m'empêchent de penser à l'éternité. Et là-dessus, on s'abat, on se dévore soi-même, on renonce presque à l'espérance de son salut, et l'on fait de cet état affreux de découragement et de désespoir, ou le supplice

continuel de son propre cœur, ou peut-être un motif impie de tranquillité et d'indolence dans ses crimes.

Et voilà, mes Frères, quel est quelquefois le triste état d'une vierge infortunée, que les intérêts de votre cupidité, et non le choix du Seigneur ont conduite dans le lieu saint. Accablée sous le poids des chaînes qu'elle-même ne s'est point imposées; trouvant des occasions de chute dans les mêmes devoirs, qui pour les autres sont des motifs de vertu; changeant les secours de la piété dont elle est environnée, en des attraits de vices; nourrissant la corruption de son cœur, de tout ce qui devoit en soutenir la foi; ne retirant point d'autre fruit de tous ces spectacles de religion, qui s'offrent sans cesse à ses yeux, que de nouveaux sujets de dégoût de la religion même; se faisant une tentation de la tranquillité de sa retraite; et de l'éloignement même du monde, un nouvel attrait qui le lui fait paroître plus aimable; elle se dit sans cesse à elle-même, qu'une vertu moins nécessaire et moins contrainte ne lui eût pas paru si odieuse; qu'il est terrible de porter un joug auquel on ne s'est pas soi-même condamné; et que Dieu est trop juste pour exiger qu'on soit fidèle aux devoirs d'un état que des passions étrangères nous ont choisi. Et de là, ô mon Dieu! que de retours affreux sur soi-même! que de re-

gards d'envie et de complaisance sur un monde auquel on n'a renoncé que malgré soi ! quelle tristesse répandue sur toutes les pratiques saintes de son état ! quelles imprécations secrètes peut-être contre les auteurs de son infortune ! quelles réflexions amères sur l'impossibilité prétendue de salut dans la situation forcée et involontaire où l'on se trouve !

Et ici, mes Frères, n'aurai-je pas raison de vous dire en gémissant : Sacrifiez à la bonne heure au monde ces enfans infortunés que vous y destinez : inspirez-leur de bonne heure l'ambition, l'orgueil, le faste, la vengeance, l'amour des plaisirs, et toutes les passions qui peuvent flatter votre vanité, et les faire réussir dans ce lieu de dépravation et de dérèglement ; ce sont là les enfans de perdition et de colère, que Dieu accorde à la corruption de votre cœur : mais du moins sauvez ceux que vous lui destinez pour le servir dans ces saints asiles ; ne soyez pas les meurtriers barbares des enfans mêmes que vous consacrez à la religion ; ne sacrifiez pas ceux qui deviennent inutiles à vos passions, et qui seuls auroient pu obtenir du Seigneur que vous ne périssiez pas vous-mêmes ; et ne perdez pas tout, ou par les plaisirs du monde, ou par les contraintes et les amertumes du sanctuaire.

Ce ne sont pas là, ma chère Sœur, les voies qui vous ont conduite à l'autel : les

mais qui vous offrent au Seigneur, sont les mains de la foi et de la piété : la chair et le sang n'ont ici de part que par le mépris que vous en faites : le feu du ciel tout seul allume votre sacrifice : vous ne tenez de vos parens que la piété, qui vous fait renoncer à tous les grands avantages que vous pouviez attendre d'eux ; et s'ils ont quelque part à la démarche que vous allez faire, c'est que leurs exemples vous ont appris de bonne heure à craindre le Seigneur, et que le Seigneur vous a ensuite appris lui-même à renoncer à tout pour lui plaire.

Aussi, quelle consolation pour vous le reste de vos jours, lorsque, rappelant devant Dieu les desseins de sa miséricorde sur votre ame, vous pourrez lui dire avec le prophète : C'est vous-même, Seigneur, qui m'avez conduite par la main, et placée dans le lieu saint : j'ai du moins la consolation de pouvoir me dire à moi-même, que je suis dans la voie que votre bonté me destinoit avant la naissance des siècles, et que je n'y courrai point en vain : *Tenuisti manum dexteram meam, et in voluntate tuâ deduxisti me. (Ps. 72. 24.)* Qu'on est bien payé, ô mon Dieu ! de laisser faire votre volonté toute seule, et de ne pas mêler les erreurs de nos passions avec les conseils éternels de vos miséricordes sur nos destinées. Nous ne réussissons jamais qu'à nous rendre nous-mêmes

malheureux : nous ne savons que nous former des chaînes accablantes ; et comme nous ignorons tout ce qui nous convient, tout ce que nous croyons faire pour nous assurer ici - bas une vaine félicité, se trouve toujours la source de nos malheurs et de nos peines. Première consolation de la vie religieuse, tirée du choix que Dieu fait d'une ame qu'il y appelle : *Misit de summo, et accepit me.* La seconde se prend du côté de la dépravation générale du monde, d'où il la retire : *Et assumpsit me de aquis multis.*

SECONDE PARTIE.

CE fut sans doute une grande consolation pour les enfans d'Israël, lorsque échappés de la mer Rouge, et tournant les yeux vers ces abîmes d'eau d'où le Seigneur venoit de les délivrer, ils virent, du lieu de sûreté où ils étoient enfin arrivés, les Egyptiens tristement aux prises avec les flots, et finissant tous leurs vains efforts par un déplorable naufrage. Ce fut alors que leur cœur ne pouvant plus suffire aux transports de leur joie et de leur reconnoissance : Qui est semblable à vous, Seigneur, s'écrièrent-ils ? Que vous êtes terrible dans vos vengeances ! et que les merveilles de votre puissance et de votre miséricorde sont dignes de nos actions de grâces et de nos hommages ! *Quis si-*

milis tuî in fortibus, Domine? magnificus, in sanctitate, terribilis atque laudabilis. (*Exod. 15. 11.*)

Voilà, ma chère Sœur, le point de vue où vous devez vous placer aujourd'hui. Echappée aux périls et aux orages du siècle, arrivée au port du salut, vous n'avez plus, pour soutenir tout le prix du bienfait inestimable qui vous en a délivrée, qu'à tourner la tête, voir un instant le monde, d'où vous venez de sortir, tel qu'il est ; cette mer orageuse, ce gouffre immense qui engloutit presque tous les enfans d'Adam ; et quelles sont les tempêtes et les naufrages d'où la main miséricordieuse du Seigneur vient de vous retirer. Sans doute un premier âge passé loin des périls dans la sûreté d'un saint asile, vous a caché jusqu'ici toute la dépravation d'un monde corrompu : vous ne le connoissez que par les préjugés heureux qu'une sainte éducation vous a donnés contre lui. Mais souffrez qu'avant que vous tiriez un voile éternel entre lui et vous, je vous le montre tel qu'il est, et que je vous le fasse connoître dans un discours, où je ne devrois, ce semble, vous exhorter qu'à l'oublier. Hélas ! je ne risquerai rien en vous le rapprochant : pourvu qu'il paroisse tel qu'il est, il n'est pas assez aimable pour se faire regretter ; ceux mêmes qui le voient de plus près, sont ceux qui en sentent plus vivement le vide et la mi-

sère : il n'a de beau que la surface et le premier coup-d'œil ; et semblable à ces cadavres, qu'un esprit étranger et imposteur anime et fait paroître revêtus d'éclat et d'agrémens, il n'y a qu'à les approcher pour faire évanouir le prestige, et en voir toute l'horreur et toute la difformité.

Qu'est-ce donc, ma chère Sœur, que ce monde misérable, duquel la miséricorde de Jésus-Christ va vous séparer à jamais ? Ce monde, c'est une région de ténèbres ; une voie toute semée d'écueils et de précipices ; c'est le lieu des tourmens et des tristes inquiétudes. Dans ces trois traits, vous en voyez l'affreuse image.

Une région de ténèbres : hélas ! ma chère Sœur, la vérité n'y trouve, ou que des aveugles qui ne la connoissent pas, ou que des ennemis qui la combattent. Je ne parle pas même de ces ames désespérées, qui ne pouvant plus porter le poids de leurs crimes, le secouent enfin avec la foi, et cherchent dans l'incrédulité, cette paix affreuse qu'elles n'avoient pu trouver dans le crime même : je ne parle pas de ces ames flottantes et incertaines sur la religion, qui voudroient bien que la foi fût une fable, pour jouir plus paisiblement de leurs passions, mais qui n'osent encore se le persuader ; qui se défient de la vérité de ses promesses, mais qui craignent encore tout bas la terreur de ses

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE. 305
menaces ; qui doutent de tout, et qui n'osent franchir le pas sur rien ; qui flottent entre leurs passions et leurs doutes, et qui semblent souhaiter, ou d'avoir une foi plus vive pour finir leurs égaremens, ou de n'en avoir point du tout pour s'y livrer sans remords et sans scrupule. Je laisse tous ces divers genres d'aveuglement, si répandus cependant dans le monde, et qui attaquent le fondement de la foi et de la doctrine sainte : je ne parle que des erreurs qui en altèrent les règles et les maximes.

Nous les annonçons tous les jours, ma chère Sœur, ces maximes saintes : depuis les premiers âges de l'Eglise, les chaires chrétiennes ne les ont pas publiées avec plus de force, plus d'exactitude, plus de lumière ; et cependant il n'en est aucune sur laquelle le monde ne répande encore des adoucissmens, de fausses couleurs qui les défigurent, ou des nuages qui les cachent. La pénitence, sans laquelle l'homme pécheur ne doit rien prétendre au salut, on la regarde comme le partage des cloîtres et des déserts : la retraite, si nécessaire à la fragilité du cœur humain, elle n'y paroît plus qu'une singularité, ou d'humeur, ou de vertu, qui ne sauroit servir d'exemple : la prière, cette ressource unique de toutes nos misères, on en laisse l'usage aux ames oiseuses et inutiles : les afflictions, que les Saints ont

toujours reçues comme des grâces, on les craint comme des malheurs : les prospérités, que les Justes ont toujours craint comme des malheurs, on les souhaite comme des grâces : l'ambition démesurée, si opposée à l'esprit et au fonds de la religion, n'est plus qu'un sentiment noble et légitime de ce qu'on est et de ce qu'on doit prétendre ; la haine, qui attaque la religion dans le cœur, et qui anéantit tout l'Évangile, on en fait un juste ressentiment, ou une bienséance de son rang, qui ne permet pas d'aller se réconcilier avec son frère : la vie somptueuse et magnifique, si souvent frappée d'anathème dans les livres saints, n'est qu'un usage noble de nos biens, et une loi qu'impose la condition et la naissance : les plaisirs les plus dangereux, on les appelle des délassemens nécessaires : les passions les plus honteuses, des foiblesses inévitables : les médisances les plus cruelles, des vérités publiques et innocentes : que dirai-je ? La vertu même, la piété véritable, y a perdu son nom : ce n'est plus un don de Dieu et le seul parti nécessaire ; c'est une bizarrerie d'humeur, un goût de singularité, une pusillanimité d'esprit ; que sais-je ? un parti bon à quelque chose, quand on n'est plus soi-même bon à rien. O Dieu ! est-ce donc là le langage d'un peuple éclairé des lumières de l'Évangile, ou les discours de ces nations

barbares et infidèles, à qui vous n'avez pas encore daigné révéler la science du salut et les vérités éternelles ?

Et ce qu'il y a ici de plus déplorable, c'est que ce ne sont pas là les erreurs de quelques particuliers ; ce sont les erreurs de presque tous les hommes ; c'est la doctrine du monde entier ; ce sont des maximes universellement reçues, approuvées, autorisées, et contre lesquelles il n'est plus temps de vouloir s'élever. Nous seuls, dans ces chaires chrétiennes, osons parler un langage différent : un petit nombre de Justes tiennent encore pour nous au milieu du monde, et osent encore parler comme nous. Mais ce n'est là qu'une foible voix absorbée, pour ainsi dire, par le bruit formidable de la multitude. Ce qui domine, ce qu'on entend, ce qui règle tout le monde, ce qui décide de tout, ce qui est le grand ressort des royaumes, des Empires, des familles, ce sont les erreurs que je viens d'exposer. C'est une tradition d'aveuglement qui s'est perpétuée depuis le commencement dans le monde, et qui a passé des pères aux enfans. Les grands, le peuple ; les savans, les ignorans ; les sages, les insensés ; les jeunes, les vieillards, se conduisent partout sur ces fausses règles : ceux mêmes à qui la lumière de la vérité luit encore en secret, croient se tromper, en voyant que l'exemple commun dément l'é-

vidence secrète de leur conscience ; et regardent leurs doutes comme de vains scrupules que l'erreur publique calme et dissipe à l'instant.

Ainsi marchent, sans le savoir, tous les hommes presque dans les ténèbres : ainsi ils courent avec une profonde sécurité vers le précipice éternel qui doit enfin terminer leur course : ainsi, auriez-vous vécu, ma chère Sœur, si la miséricorde de Jésus-Christ ne vous avoit retirée de cette région de ténèbres, pour vous faire passer à un royaume de lumière. Vous auriez regardé comme des vérités, les erreurs reçues de la multitude : vous auriez suivi les voies que tout le monde regarde comme sûres : vous seriez devenue même la protectrice des maximes que l'usage de tous les temps et de tous les pays a consacrées : vous vous seriez révoltée contre la vérité qui les condamne : vous auriez écouté, comme le monde écoute aujourd'hui, les règles de la foi que nous leur opposons, comme des discours dont il faut rabattre, et où le zèle va toujours plus loin que la vérité. Car qu'il est difficile de démêler la lumière à travers ce nuage universel d'usages, de fausses maximes, de préjugés, d'erreurs, répandu sur le monde entier ! Qu'il est difficile de discerner la voie de la vérité, étroite, écartée, imperceptible presque, inconnue, et où si peu de gens entrent,

au milieu de tant de fausses voies, larges, spacieuses, battues, autorisées, et que tous les hommes presque suivent !

Vous le voyez vous-même, ma chère Sœur, si le nombre des âmes fidèles, et qui marchent dans la voie de la vérité, est fort grand dans le monde. Il en est encore sans doute ; car le Seigneur a les siens dans tous les états ; mais ce sont quelques étoiles rares, comme dit l'Apôtre, qui percent par hasard les nuages, et qu'on peut compter aisément au milieu d'une nuit obscure et ténébreuse : *Sicut luminaria in mundo.* (*Philipp.* 2. 15.) Et encore dans ce petit nombre, combien d'âmes molles et indolentes, qui ne paroissent vertueuses, que parce que le monde, auquel on les compare, est extrêmement corrompu ? Combien d'âmes immortifiées et impénitentes, qui après les égaremens des premières mœurs, bornent toute leur pénitence à la seule cessation de leurs crimes ; et ne s'attirent les éloges dûs à la vertu, que parce que le monde n'a plus à blâmer en elles les mêmes vices ? Combien d'autres, qui après avoir fini les passions d'éclat, conservent encore toutes les autres, font entrer toutes leurs foiblesses dans leur vertu, et offrent aux yeux de Dieu un cœur encore vain, jaloux, ambitieux, vindicatif, tandis que le monde les canonise ? Car le monde, toujours plein de contradictions,

et jamais d'accord avec lui-même, tantôt dégrade la vertu véritable et la confond avec le vice; tantôt il se hâte d'exalter le vice à peine éteint, et de lui rendre les mêmes honneurs qu'à la vertu consommée.

Que les miséricordes du Seigneur sur vous, ma chère Sœur, sont dignes d'une reconnaissance, qui ne doit plus finir qu'avec votre vie ! Voyez, comme disoit autrefois un prophète à la sainte Sion ; et je puis vous le dire ici avec plus de justice : voyez, tandis que des ténèbres épaisses couvrent toute la terre ; qu'une nuit obscure est répandue sur tous les peuples ; que le mensonge et l'erreur ont pris la place de la vérité parmi les hommes : *Ecce tenebre operiunt terram, et caligo populos : (Is. 60. 2.)* : voyez comme la lumière du Seigneur s'est levée sur vous seule ; comme il vous a conduite dans un lieu où tout vous montrera la vérité ; ces murs sacrés, ces autels saints, ces vierges fidèles ; ce voile religieux lui-même, qui va vous cacher le monde et sa vanité ; tout vous montrera ici vos devoirs ; tout dissipera les nuages légers qui pourroient s'élever du fond de votre cœur. Une nuée resplendissante vous précèdera, comme autrefois les Israélites dans le désert, pour vous marquer les routes que vous devez suivre ; et tandis que le monde, frappé d'aveuglement, ne discernera pas même les vérités les plus communes et les

plus palpables du salut, la lumière du ciel se lèvera ici sur vous, et vous montrera la perfection même des devoirs, et des secrets inconnus aux sages du siècle : *Super te autem orietur Dominus ; et gloria ejus in te videbitur. (Ibid.)*

Rien n'est donc plus consolant, pour une ame que la miséricorde du Seigneur a séparée du monde, que ce premier coup d'œil, qui lui en découvre les erreurs et les fausses maximes. Mais quand même on pourroit se flatter d'y avoir toujours suivi la voie de la vérité, au milieu de tant de voies fausses et dangereuses qui la font perdre de vue ; comment auroit-on pu se promettre, en second lieu, d'y conserver l'innocence au milieu de sa dépravation et de ses dangers innombrables ? Et quand je parle de ses dangers, ma chère Sœur, n'attendez pas que j'en fasse ici un juste dénombrement. Hélas ! tout y est danger : dangers dans la naissance ; elle est une espèce d'engagement à toutes les passions : dangers dans l'élévation ; elle vous fait une loi de tout ce que l'Evangile condamne : dangers dans les soins publics ; il faut prendre sur soi les passions des grands et la misère des pauvres ; allier les maximes de la religion avec celles de la prudence de la chair, et opter entre sa conscience et sa fortune : dangers dans l'usage des grands biens ; vous avez sans cesse à vous défendre, ou des profusions

qu'inspire la vanité, ou de la dureté que produit l'avarice : dangers dans les exemples ; le vice perd son horreur par l'autorité de ceux qui nous le montrent ; et nous sommes rassurés en trouvant, dans les foiblesses d'autrui, une excuse à nos foiblesses propres : dangers dans les entretiens ; on veut plaire, et l'on ne plaît que par les passions, ou qu'on reçoit, ou qu'on inspire : dangers dans les amitiés ; le venin s'insinue par la conformité des humeurs et par les douceurs de la société ; on ne peut se passer de délassemens, et le monde n'en fournit que de funestes à l'innocence : dangers dans les concurrences ; on veut s'élever, et il est mal-aisé d'aimer ceux qui nous supplantent et qu'on nous préfère ; dès que les intérêts sont divisés, les cœurs aussi ne tardent pas de l'être : dangers dans le mariage ; la durée du lien refroidit presque toujours celle de la tendresse ; il est rare que la conformité des humeurs ratifie un nœud que la conformité seule des intérêts forme presque toujours ; une société sainte devient une tentation domestique ; et dès que le devoir devient un joug, le cœur s'est bientôt formé d'autres chaînes : dangers dans l'état de liberté ; les passions qui n'ont point de frein, s'échappent malgré nous-mêmes ; et l'éloignement d'un lien sacré n'est souvent que l'amour d'une servitude plus universelle : dangers dans la

la probité mondaine ; dès que le monde est content de nous, on se persuade aussi que le Seigneur doit l'être ; on confond la réputation de la vertu, avec la vertu même ; et parce qu'on n'a pas de ces vices que le monde condamne, on croit avoir toutes les vertus que l'Evangile exige : enfin, dangers dans la piété même ; comme elle est rare dans le monde, les louanges qu'elle s'attire en corrompent souvent le principe ; on avoit d'abord cherché Dieu dans la vertu, on s'y cherche bientôt soi-même.

Voilà le monde, ma chère Sœur. Si vous échappez d'un péril, vous venez bientôt échouer à un autre : si l'exemple vous trouve inébranlable, l'amitié vous séduit : si l'intérêt ne vous touche pas, la gloire et la réputation vous entraînent : si vous vous défendez des grands excès, des passions plus douces et plus dangereuses ne vous trouvent pas insensible : si l'inclination vous éloigne du dérèglement et de la débauche, la complaisance vous y jette : si vous êtes libre d'ambition pour vous-même, vous la sentez revivre pour vos enfans : si vous êtes fidèle à ne pas chercher les occasions, vous ne sauriez répondre de celles qui vous cherchent.

Et ne croyez pas, ma chère Sœur, que tous ces dangers eussent été moindres pour vous que pour une autre. Des

Oraisons funèbres.

* O

exemples domestiques de vertu, et la piété comme héréditaire à votre sang, y auroient peut-être quelque temps défendu votre innocence. Mais que les exemples touchent peu dans cette première saison de la vie, qu'on destine à l'oubli de Dieu ! on les regarde comme des bienséances de l'âge ; et on renvoie à des temps plus mûrs, des vertus qu'on croit que le temps tout seul a formées dans ceux qu'on nous propose pour modèles. Ainsi environnée de prospérité et d'abondance ; trouvant plus d'occasions de chûtes qu'une autre, par les avantages de la naissance, par le rang et le crédit de vos proches, par l'espérance d'un grand établissement, que de pièges n'aurez-vous point trouvés sous vos pas ? Vous auriez suivi cette route de tous les siècles, dont parle Job, que les ames mondaines ont toujours suivie : *Semitam sæculorum, quam calcaverunt viri iniqui ;* (*Job. 22. 15.*) c'est-à-dire, vous auriez formé peut-être mille bons desirs ; mais votre foiblesse l'auroit toujours emporté sur toutes vos résolutions. Vous auriez envié le bonheur des ames qui servent Dieu, et qui sont à lui sans réserve ; mais rentrainée à l'instant par le torrent fatal des exemples, la vertu n'auroit jamais eu que vos foibles desirs, et le monde, toujours votre cœur et vos affections véritables : vous auriez peut-être

quelquefois soupire en secret sur les périls infinis et inévitables de votre état ; mais ces périls seroient devenus eux-mêmes une raison secrète, qui vous auroit justifié à vos yeux vos propres foibleses.

Et qu'entendons-nous tous les jours, ma chère Sœur, que des prétextes de la part des mondains, sur les obstacles infinis que le monde met à leur salut ? Ils se plaignent qu'il est comme impossible de s'y sauver : ils forment mille bons desirs ; mais ils prétendent que c'est en vain qu'on les forme, et qu'il n'est pas en eux de les mettre à exécution au milieu des périls et des embarras où ils vivent : ils font même quelques efforts ; mais à peine se sont-ils surmontés sur un point, qu'une nouvelle difficulté les lasse et les abbat : ils voudroient être au fond des déserts, mais ils n'ont pas la force de se faire un désert du monde lui-même : nous leur disons qu'il est aisé de rompre à tout quand on le veut ; et ils soutiennent qu'en le voulant, ils n'en sauroient être les maîtres.

Ce n'est pas qu'en convenant des périls innombrables du monde, et de la difficulté d'y faire son salut, je veuille ici justifier vos vaines excuses, mes Frères. Il est difficile de vivre chrétiennement dans le monde, cela est vrai ; mais combien d'ames fideles la grâce y forme et y conserve-t-elle tous les jours à vos yeux ? Le

plus sûr, dites-vous, seroit de tout quitter, et de s'aller cacher au fond d'une retraite. Ah ! je l'avoue avec vous : que n'avez-vous été du petit nombre de ces ames heureuses, que le Seigneur a de bonne heure séparées de la corruption du siècle, et conduites dans le secret du sanctuaire ! Que ne vous a-t-il d'abord tendu, comme à elles, cette main miséricordieuse, qui les a retirées du milieu des périls, pour les faire entrer dans le lieu de la paix et de la sûreté ! Que ne vous a-t-il fermé dès le commencement toutes les voies de l'élévation et de la vanité, pour vous ouvrir celles de l'humilité, du dépouillement et du silence ! Vos mœurs auroient été innocentes, hélas ! et tous vos jours ont été de nouveaux crimes ! Vos premières années eussent été les prémices pures d'une vie sainte ; hélas ! et vous n'osez tourner les yeux derrière vous, de peur d'y voir les horreurs et le trésor d'iniquité que vous y avez accumulé ! Vos inclinations seroient encore celles qu'une heureuse éducation vous avoit données ; hélas ! et le monde a corrompu en vous les dons de la grâce et de la nature ; et il ne vous reste plus de ces premières espérances de vertu, que le regret inutile de les voir tout-à-fait éteintes ! Votre mort finiroit des jours pleins, des œuvres précieuses, et une vie digne de l'immortalité ; hélas ! et elle ne finira

qu'un grand vide, des passions infinies, des agitations sans nombre, des chagrins amers, des plaisirs souvent dégoûtans, toujours tristes par le reproche secret de la conscience ; et une vie digne d'une mort éternelle, si elle n'est purifiée par de dignes fruits de pénitence, avant que vous alliez en rendre compte au tribunal redoutable du souverain Juge.

Mais il ne faut pas que les désirs d'un état devenu impossible, vous calment sur les dangers de votre état présent. C'étoit l'erreur de cet ami de saint Augustin, lequel encore païen, auroit bien voulu l'imiter dans sa conversion et dans sa retraite : mais engagé dans le mariage, il regardoit ce lien sacré comme incompatible avec la foi et la sainteté du baptême ; et auroit souhaité pouvoir le rompre pour entrer dans l'Eglise de Jésus-Christ. Il ne vouloit être Chrétien, dit saint Augustin, que d'une manière dont il étoit impossible qu'il le fût : *Nolebat esse Christianus, nisi como quo non poterat.* (S. Aug.) On voudroit tout quitter si l'on se donnoit à Dieu : on voudroit se retirer du monde, et se cacher pour toujours aux yeux de l'Univers : on ne croit pas le salut possible autrement : on nourrit son imagination de ces projets chimériques, qui ne sauroient jamais s'exécuter : et parce que l'état où la Providence nous a placés, ne nous permet plus de tout quitter, et de

nous aller jeter au fond d'une solitude, on ne se donne point à Dieu : on ne fait pas ce qu'on doit faire, parce qu'on voudroit faire ce qu'on ne peut pas ; et on ne veut être Chrétien qu'aux seules conditions auxquelles il est impossible qu'on le soit : *Nolebat esse Christianus, nisi eo modo quo non poterat.* C'est-à-dire, qu'on ne le veut pas : car il ne s'agit point de soupiner après une situation qui ne sauroit plus nous convenir ; mais de trouver des moyens de sanctification dans les périls mêmes qui sont attachés à la nôtre.

Pour vous, ma chère Sœur, la destinée des ames mondaines ne vous paroît sans doute digne d'envie : mais que sera-ce, si au récit des erreurs et des dangers du monde, nous ajoutons ici celui de ses soucis, de ses peines et de ses chagrins dévorans ?

Oui, ma chère Sœur, on croiroit d'abord que la joie et les plaisirs sont le partage de ce monde réprouvé ; et que n'ayant pas de son côté le bonheur de l'innocence et de la vertu, il a du moins les douceurs et les réjouissances du vice. Mais il s'en faut bien. Hélas ! si l'on pouvoit y être heureux, du moins en oubliant Dieu, et en ne refusant rien aux passions insensées, ce seroit toujours sans doute une ivresse et une frénésie digne de pitié, d'acheter, par un instant rapide de plaisir, des peines et des horreurs éternelles ;

mais du moins on ne perdrait pas tout ; on auroit du moins quelques momens de bon ; du moins on jouiroit du présent : mais ce présent même, cet instant rapide, est refusé au pécheur. L'Être souverain et miséricordieux, qui nous a faits pour lui, ne veut pas que nous puissions être un instant même heureux sans lui : il se sert de nos passions pour nous punir de nos passions mêmes. Toutes les créatures que nous voulons faire servir à nos plaisirs, il en fait en secret les instrumens de nos peines : tous nos désirs les plus flatteurs, et que nous ne formons que pour soulager notre cœur, en deviennent les tyrans et le supplice : tous nos projets les plus spécieux, que l'imagination n'enfante et n'embellit que pour endormir nos peines, les réveillent et les aigrissent : tous les plaisirs les plus vifs, et qui auroient dû, ce semble, satisfaire notre cœur, n'y portent que la satiété, et en augmentent le dégoût, le vide et l'inquiétude. Dieu, pour nous faire sentir que l'ordre est le seul bonheur de l'homme, permet que tout ce qui le trouble nous rende malheureux. En vain nous formons nous un plan de félicité dans le crime ; notre cœur dément bientôt cette espérance, et il ne nous reste rien de plus réel de cette vaine idée de bonheur, que le chagrin de nous l'être en vain formée : en vain, par une vaine philosophie, dé-

tachons-nous des passions tout ce qu'elles ont d'extrême et de fatigant, pour nous ménager des plaisirs modérés et tranquilles; les plaisirs réglés par la raison ne sont pas loin de l'ennui; et ceux qu'elle ne conduit plus, ne sont plus que des fureurs et des gouffres; et d'ailleurs tout ce qui souille notre ame, quelque modéré qu'il soit aux yeux des hommes, est tout ce qu'il y a de plus extrême et de plus malheureux pour notre repos. *Vous l'avez voulu, ô mon Dieu, et il étoit juste que vous le voulussiez ainsi, que toute ame désordonnée fût à elle-même son supplice. (S. Aug.)*

Non, ma chère Sœur, Jésus - Christ n'a pas laissé sa paix au monde; il ne l'a laissée qu'à ses disciples: ainsi, en le lui sacrifiant aujourd'hui, vous ne lui sacrifiez rien de trop aimable; et ce qui fait le prix et le mérite de votre sacrifice, est bien plutôt le plaisir saint avec lequel vous le consommez, que les plaisirs frivoles auxquels vous renoncez. Hélas! si vous connoissiez le fond et l'intérieur de ce monde misérable; si vous pouviez entrer dans le détail secret de ses soucis et de ses noires inquiétudes; si vous pouviez percer cette première écorce, qui n'offre aux yeux que joie, que plaisir, que pompe et magnificence, que vous le trouveriez différent de ce qu'il paroît! Vous n'y verriez que des malheureux:

le père divisé d'avec l'enfant; l'époux d'avec l'épouse; le frère dresser des embûches au frère; l'ami se défier de son ami; le secret des familles ne cacher aux yeux du public, que des antipathies, des jalousies, des murmures, des dissensions éternelles; les amitiés troublées par les soupçons, par les intérêts, par les caprices; les liaisons les plus étroites refroidies par l'inconstance; les engagements les plus tendres finir par la haine et par la perfidie; les liens les plus sacrés devenus des supplices par l'incompatibilité; les fortunes les plus brillantes perdre tout leur agrément par les assujettissemens qu'elles exigent; les places les plus honorables ne faire sentir que le chagrin de ne pouvoir monter plus haut: chacun s'y plaint de sa destinée; les plus élevés n'y sont pas les plus heureux. Ils montent, dit le prophète, par leur rang et par leur fortune, jusques au-dessus des nuées; on les perd de vue, si haut ils sont placés: ils paroissent au-dessus du reste des hommes par les hommages qu'on leur rend, par l'éclat qui les environne, par les grâces qu'ils distribuent, par les adulations éternelles dont la prospérité et la puissance sont toujours accompagnées: *Ascendant usque ad calos. (Ps. 16. 26.)* Et par le ver secret et dévorant de leur conscience corrompue; et par la satiété même des plaisirs; et par la gêne

des assujettissemens et des bienséances ; et par la bizarrerie de leurs désirs ; et par l'amertume de leurs jalousies ; et par les bassesses qu'ils emploient pour plaire au maître ; et par les dégoûts qu'ils en essuient , ils sont plus bas que le peuple et plus malheureux que lui : *Descendunt usque ad abyssos. (Ibid.)* O fille de Sion ! réjouissez-vous , dit le Seigneur ; publiez les merveilles de ma miséricorde , parce que je viens pour vous posséder , pour vous délivrer de la tyrannie d'un monde qui ne fait que des malheureux , pour faire ma demeure au milieu de votre cœur , et y établir une paix et une sérénité éternelle : *Quia ecce ego venio , et habitabo in medio tui. (Zach. 2. II.)*

Regardez maintenant , ma chère Sœur : voilà le monde avec toutes ses erreurs , ses périls et ses inquiétudes. C'est une terre , dont on vante les fruits et la beauté , et où il semble que coulent le lait et le miel ; mais c'est une terre qui dévore ses habitans par les passions infinies qui l'agitent , et où les plus grands plaisirs sont toujours la source des inquiétudes les plus dévorantes : *Terra devorat habitatores suos. (Num. 13. 33.)* Regardez encore une fois ; je ne vous le montre pas en éloignement , comme le tentateur le montra autrefois à Jésus-Christ : de loin il en impose ; on ne voit que la gloire , les plaisirs et la pompe qui l'environnent ; ce point de vue lui est

favorable ; je vous le rapproche ; je vous le mets sous l'œil. Voyez si vous le trouvez digne d'être regretté ; si , sur le point de l'abandonner , vous verserez sur lui des larmes de joie ou de tristesse : voyez si cette grande action que vous allez faire , et que le monde appelle un sacrifice héroïque , un renoncement généreux , n'est pas au fond une sage préférence de la paix au trouble ; de la joie aux chagrins dévorans ; de la liberté à la servitude ; d'une douce et sainte société , à l'ennui , à la fausseté et à la perfidie des sociétés mondaines.

Et que ne pouvez-vous , ma chère Sœur , consulter le monde lui-même ! Interrogez vos proches que cette cérémonie assemble en ce lieu saint , et ils vous répondront : *Interroga majores tuos , et dicent tibi. (Deuter. 32. 7.)* Peut-être une tendresse naturelle les attriste et les attendrit ici sur votre sacrifice ; mais au fond , ils envient votre destinée ; ils soupirent en secret sur la multitude et la pesanteur des liens qui les attachent au monde ; et sentent , après avoir essayé long-temps des plaisirs , des vanités et des espérances humaines , qu'il n'est rien de plus heureux ici-bas que la crainte du Seigneur et l'observance de sa loi sainte : *Interroga majores tuos , et dicent tibi.* Ils accordent peut-être des larmes à ce spectacle de religion : votre foi , votre innocence , votre joie

sainte, le courage avec lequel vous allez dire au monde un adieu éternel, tout cela tire peut-être de leurs yeux des marques d'un amour tendre et sensible; mais que sais-je s'ils ne pleurent pas bien moins sur vous que sur eux-mêmes! Que sais-je si, dans ce moment, les vus de la foi plus vives, ne réveillent pas en eux mille desirs de séparation et de retraite; et ne les font pas gémir de l'impuissance où ils se trouvent de consacrer à Jésus-Christ les restes d'une vie que le monde et les passions ont peut-être jusqu'ici toute occupée? *Interroga majores tuos, et dicent tibi.* Que sais-je si, vous voyant mourir à tout, ils ne se rappellent pas à ce terrible moment où tout mourra pour eux; et où, séparés par la justice de Dieu des mêmes objets dont sa miséricorde aujourd'hui vous sépare, ils verront que, par votre sacrifice, vous n'avez fait que prévenir d'un instant le dépouillement de toutes les créatures, inévitable à la mort, et vous épargner le crime d'en avoir joui, et le chagrin de les perdre: *Interroga majores tuos, et dicent tibi.* Que dirai-je encore, ma chère Sœur, puisqu'il faut parler ici, pour la dernière fois, de tout ce que vous êtes de grand selon le monde, afin que vous l'oubliiez à jamais? Que ne pouvez-vous consulter vos illustres ancêtres, si célèbres dans nos histoires par les services rendus à l'Etat, par les premières dignités de la couronne

perpétuées dans leurs descendans, et par tant de monumens de leur gloire élevés au milieu de nous! que ne pouvez-vous les consulter! et du fond de ces pompeux mausolées, où toute leur grandeur n'est plus qu'un peu de poussière, ils vous répondroient que la gloire du monde n'est rien; que la naissance n'est qu'un orgueil qui se transmet avec le sang: que les titres et les dignités ne nous accompagnent pas devant Dieu, et ne demeurent écrites que sur nos cendres et sur la vanité de nos tombeaux; qu'il n'y a d'éternel et de durable que ce que nous avons fait pour le ciel; et qu'il ne sert de rien à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son ame: *Interroga majores tuos, et dicent tibi.*

Heureuse, ma chère Sœur, (puisque les bornes d'un Discours ne me permettent pas de vous exposer ici tout ce que je m'étois proposé, et d'ajouter aux deux autres motifs de consolation, tirés du côté de Dieu qui vous choisit, et du côté du monde d'où il vous retire, le dernier tiré de la solitude sainte où il vous met à couvert des périls;) heureuse de renoncer pour toujours à un monde, qui ne paye que d'ingratitude l'esclavage de ses adorateurs, et qui jusqu'ici n'a fait que des malheureux et des mécontents! heureuse encore de ne l'avoir jamais connu, et de mettre de bonne heure entre vous

et lui un mur de séparation éternelle ! heureuse de sacrifier tout ce qu'il ne vous étoit pas permis d'aimer ! heureuse de diminuer vos peines, en diminuant vos attachemens ! heureuse de mourir à tout, avant que tout meure pour vous ! heureuse enfin de metre à profit le temps court et rapide de la vie présente, pour vous assurer une meilleure condition pendant les années éternelles !

Que nous reste-t-il présentement, ma chère Sœur, sinon de faire pour vous les mêmes souhaits que les prêtres et les citoyens de Béthulie firent pour Judith, lorsqu'elle parut au milieu de l'assemblée sainte, sur le point d'aller exécuter le grand dessein que Dieu lui avoit inspiré. Que le Dieu de vos pères qui vous a protégée depuis votre enfance, répande abondamment sur vous les secours de sa grâce ; qu'il bénisse la pureté de vos intentions ; qu'il soutienne par sa force toute-puissante la grandeur de votre entreprise, et qu'il ne permette pas que vous succombiez dans un dessein généreux, où vous ne vous proposez que de lui plaire : *Deus patrum nostrorum det tibi gratiam, et omne consilium tui cordis suâ virtute corroboret.* (*Judith.* 10. 8.) Que la sainte Jérusalem, que cette maison de bénédiction, qui vous ouvre aujourd'hui ses portes ; qui a cultivé en vous depuis un âge tendre, les dons de la grâce et de la piété ; et qui

recueille, en vous associant aujourd'hui à ces vierges fidèles, le fruit de ses soins et de ses peines ; qu'elle puisse à jamais se glorifier en vous ; que vous soyez pour elle jusqu'à la fin un sujet de joie, de consolation, de gloire ; non par l'éclat de votre nom et de votre naissance, mais par celui de vos vertus religieuses : *Ut gloriatur super te Jerusalem.* (*Ibid.*) Qu'elle soit également édifiée et illustrée par la sainteté de vos exemples et par la ferveur et la perfection de toutes vos voies ; qu'elle puisse mettre un jour votre nom au nombre de ces vierges illustres, de ces saintes mères, de ces premières fondatrices, dont la mémoire vit encore dans ce lieu saint ; et dont les noms, déjà écrits dans le ciel, se conserveront jusqu'aux derniers âges dans les annales sacrées de ce servent institut : *Et sit nomen tuum in numero Sanctorum et Justorum.* (*Ibid.*)

Dites-donc, ma chère Sœur, sur le point de sacrifier le monde, et d'abattre à vos pieds cet autre Holopherne ; dites, comme cette héroïne d'Israël, sur le point de lui donner le dernier coup : Frappez-le, Seigneur, par les paroles qui vont sortir de ma bouche, afin qu'il ne revive jamais dans un cœur que je vous ai consacré tout entier : *Et percussus eum ex labiis caritatis mee.* (*Ibid.* 9. 13.) Donnez-moi cette foi vive et généreuse ; cette insensibilité chrétienne ; cette élévation

de cœur et de piété, dont j'ai besoin pour mépriser jusqu'à la fin ses vanités et sa gloire, pour voir toujours d'un œil indifférent ses plaisirs et sa vaine félicité; pour ne regretter de tout l'éclat qui l'environne, que le malheur et l'aveuglement de ceux qui s'en laissent éblouir; et ne jamais introduire dans le lieu saint, son esprit et ses maximes : *Da mihi in animo constantiam, ut contemnam illum.* (*Ibid.* v. 14.) Quelle gloire pour vous, Seigneur, quel monument éternel de la puissance de votre bras! quel opprobre et quelle confusion pour les âmes mondaines, quand elles verront que vous ne vous servez que de la foiblesse de mon sexe, d'une fille de Sion, foible et timide, pour fouler aux pieds sa gloire et ses plaisirs; et qu'il n'est pas si difficile à vaincre qu'ils le publient pour excuser la honte de leur attachement et de leur servitude! *Erit enim hoc memoriale nominis tui, cum manus fœminæ dejecerit eum.* (*Ibid.* v. 15.)

Recevez, grand Dieu, le sacrifice de cette hostie innocente, comme vous regâtes autrefois celui d'Abel; et que ce grand exemple de foi et de religion apprenne à ceux qui m'écoutent, que c'est tout gagner que de tout perdre pour s'assurer un bonheur éternel.

Ainsi soit-il.

SECOND SERMON

POUR

UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

*Quàm dilecta tabernacula tua, Domine virtutum!
Concupiscit et deficit anima mea in atria Domini.*

Seigneur des armées, que vos tabernacles sont aimables! Mon âme désire ardemment d'être dans la maison du Seigneur; elle est presque dans la défaillance, par l'ardeur de ce désir. Ps. 83. 1. 2.

VOILA, ma chère Sœur, à quoi se bornoient tous les désirs d'un saint roi, que le Seigneur avoit comblé de gloire, de prospérité et d'abondance. Ce n'étoit ni l'éclat du trône où la main du Seigneur l'avoit placé, ni le nombre de ses victoires, ni la magnificence de son règne, qui le touchoient d'une joie vive et continue. L'arche sainte, le tabernacle du Dieu vivant, d'où il se voyoit éloigné par la révolte de son fils; la consolation d'aller dans ce lieu saint se décharger, pour ainsi dire, aux pieds des autels du poids de la royauté; d'y répandre son âme devant le

Seigneur; de chanter en sa présence des cantiques d'actions de grâces; d'y mêler ses larmes au sang des victimes; d'y célébrer, au milieu des enfans d'Aaron, la mémoire des bienfaits dont le Seigneur avoit autrefois favorisé son peuple; d'y méditer les merveilles de sa loi et les promesses faites à ses pères: voilà tout ce qui lui paroissoit digne d'être regretté dans l'élevation et la puissance dont un fils rebelle venoit de le dépouiller.

Et voilà, ma chère Sœur, les saintes dispositions que la grâce met dans votre cœur. Ce ne sont ni les avantages au milieu desquels la Providence vous a fait naître, ni un nom respecté dans le monde, ni tout ce qu'il sembloit vous promettre de plus flatteur et de plus séduisant, qui ont su toucher votre cœur. La maison du Seigneur; les saintes consolations d'une retraite religieuse; la joie de venir vous cacher dans le secret du tabernacle, et dans ce temple nouveau (1), où vous allez être la première victime qui s'offre sur l'autel, et auquel votre sacrifice va servir comme de consécration et de dédicace solennelle: voilà ce qui vous a paru plus digne de vos souhaits, que toute la gloire du monde et la vanité de ses promesses: *Concupiscit, et deficit anima mea in atria Domini.*

(1) C'étoit la première cérémonie qui se fit dans la nouvelle église de la Visitation de Chaillot.

Heureux, ô mon Dieu! lui avez-vous dit mille fois avec le prophète, heureux ceux qui habitent dans votre maison; et qui, à l'abri des périls et des séductions du monde, ne sont nuit et jour occupés qu'à chanter vos louanges et publier vos miséricordes éternelles! *Beati qui habitant in domo tuâ, Domine!* (Ps. 83. 5.) Le monde n'éblouit que ceux qui le voient de loin, et qui n'en connoissent pas le vide et l'amertume. Heureuse l'ame, ô mon Dieu! qui a pu enfin secouer le joug de toutes les espérances humaines, et qui, voyant que tout est vanité et affliction d'esprit dans cette vallée de larmes, forme en son cœur la résolution généreuse de s'attacher à vous seul; et de monter de degré en degré, jusqu'à cet état sublime de ce dépouillement entier; jusqu'à cette perfection religieuse, d'où les vrais biens se faisant voir de plus près, le monde et toute sa gloire ne paroissent plus qu'un vain atôme! *Beatus cujus est auxilium abs te; ascensiones in corde suo disposuit, in valle lacrymarum in loco quem posuit!* (Ibid. v. 6. 7.)

Ce n'est pas, ma chère Sœur, que la maison du Seigneur, où vous entrez aujourd'hui avec tant de foi, n'ait ses tentations comme ses consolations et ses avantages. Il y a des pièges sur le Thabor, selon l'expression d'un prophète, comme dans les plaines de Samarie: *Rele expan-*

sum super Thabor. (Osée. 5. 1.) Le lieu saint peut avoir ses désolations et ses périls comme le siècle. Ce ne seroit donc pas assez de vous entretenir ici seulement des avantages de la vie religieuse, il faut encore vous en exposer les tentations. Il est important qu'à l'entrée de cette sainte carrière, où les ressources et les consolations s'offrent en foule, on vous montre aussi de loin quelques écueils que vous pourriez y trouver sur vos pas. Il faut, il est vrai, encourager votre foi, en vous étalant toutes les consolations que Jésus-Christ vous prépare dans cette retraite sainte; et nos foibles discours ne vous exposeront jamais qu'à demi l'abondance de ses dons et les richesses de sa miséricorde: mais, d'un autre côté, il n'est pas moins essentiel d'armer d'abord votre vigilance, en vous découvrant les pièges qui pourroient s'y rencontrer. Et voilà tout ce que je me propose dans cette instruction, de vous exposer les tentations et les consolations de la vie religieuse; c'est-à-dire, de vous prémunir contre ses tentations, pour vous mieux disposer à en goûter toutes les consolations. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

MON fils, dit le sage, lorsque vous entrez dans le service de Dieu, préparez votre ame à la tentation; et souvenez-vous que les voies mêmes de la sagesse et de la vertu cachent des écueils d'autant plus dangereux, qu'on s'y croit plus en sûreté, et qu'on y marche sans précaution et sans défense: *Fili, accedens ad servitutum Dei, præpara animam tuam ad tentationem.* (Eccl. 2. 1.)

Cet avis est d'autant plus essentiel pour les ames qui se consacrent à Jésus-Christ dans la vie religieuse, qu'on se persuade que tout est fait, quand on a une fois renoncé au monde, et embrassé un état saint; et que les difficultés de cette première démarche surmontées, on n'en doit plus attendre dans le reste de la carrière.

Cependant, ma chère Sœur, la vie religieuse elle-même, où la grâce aujourd'hui vous appelle; cet état divin, qui nous fait être par avance sur la terre ce que les Anges de Dieu sont dans le ciel; cet état a ses écueils et ses tentations, où viennent tous les jours échouer plusieurs vierges infidèles.

Tous les Israélites, dit l'Apôtre, étoient sortis du milieu des abominations de l'Égypte; ils avoient tous suivi la nuée lumineuse qui les conduisoit dans le désert.

Cependant, continue l'Apôtre, malgré cette première démarche, qui sembloit les mettre en sûreté, il s'en faut bien qu'ils ne fussent tous agréables à Dieu: *Sed non in pluribus eorum beneplacitum est Deo.* (I. Cor. 10. 5.) D'où vient cela? C'est que cette première ferveur passée, ils commencèrent à regarder derrière eux, et à jeter des regards de complaisance sur l'Égypte qu'ils venoient d'abandonner avec tant de joie: et c'est ce que j'appelle la tentation du temps. C'est en second lieu, que lassés des fatigues du désert, et ennuyés même du pain céleste, dont le Seigneur les nourrissoit, ils commencèrent à se dégoûter; et leurs dégoûts furent bientôt suivis de murmures: et voilà la tentation du dégoût. C'est enfin que se laissant entraîner aux exemples de quelques-uns d'entre eux, ils négligèrent de venir porter leurs vœux et leurs prières devant le tabernacle saint; et ne furent plus occupés que de danses et de festins autour du veau d'or: est c'est ici la tentation des exemples. Or, ce n'étoit là, dit l'Apôtre, qu'une figure pour nous instruire: *Hæc autem in figurâ facta sunt nostrî.* (Ibid. v. 6.) Et voilà en effet, ma chère Sœur, les trois tentations à craindre dans ce désert religieux où vous êtes entrée en sortant du monde, et de toute la corruption de l'Égypte.

En premier lieu, la tentation du temps.

Oui, ma chère Sœur, les commencemens sont d'ordinaire fervens et fidèles: on jette les premiers fondemens de l'édifice saint avec un zèle et une vivacité qui semble ne devoir plus se démentir: on se dispute les adoucissements les plus permis: on a horreur des infidélités les plus légères: on marche à pas de géant dans les voies du Seigneur; rien ne coûte, rien n'arrête: on dévore toutes les amertumes de l'obéissance: on ne sent point l'assujettissement des règles: on vole partout où le devoir et l'exemple nous appellent: on ajoute même aux œuvres prescrites, des œuvres de surcroît: enfin, rien ne paroît de trop au zèle et à la ferveur qui commence.

Mais, ces premières années passées dans la ferveur, on croit être en droit de se reposer: on laisse à celles qui commencent, cette exactitude trop rigoureuse: on regarde tous les adoucissements et les infidélités, comme le privilège du temps et des années: on se rabat à un genre de vie plus à portée des sens et de l'amour-propre: on se permet tranquillement des omissions, dont on se faisoit autrefois un grand scrupule: enfin, on se persuade que le temps de la ferveur est passé; et qu'il ne convient qu'à des commençantes d'observer les règles et les saints usages dans toute leur perfection et leur étendue. Première tentation.

Or, pour vous armer contre un écueil,

où la grâce de la vocation vient souvent échouer et faire un triste naufrage, souvenez-vous, ma chère Sœur, que l'esprit de la vie religieuse, que vous embrassez, est le même pour tous les âges; que les règles sages et pieuses, que votre saint fondateur, dont la solennité concourt si heureusement aujourd'hui avec votre consécration, et semble vous promettre d'avance la grâce de son esprit, l'abondance de sa charité, et la grandeur de sa foi; que les règles saintes, dis-je, que votre bienheureux Père a laissées à cet institut fervent, sont les mêmes pour tous les temps, toujours égales pour toutes les épouses de Jésus-Christ ici assemblées; toujours uniformes, et pour celles qui commencent et pour celles qui portent déjà depuis longtemps le joug du Seigneur: et qu'ainsi dans un âge plus avancé, comme dans une première jeunesse; dans les ferveurs du noviciat, comme dans la suite de votre carrière; puisque la sainteté de votre état sera toujours égale, votre fidélité doit toujours être la même; votre zèle ne jamais se démentir; vos dispositions de foi, d'amour, de sacrifice, toujours persévérer; et qu'en un mot, le dernier jour, qui finira cette carrière heureuse, doit ressembler, du côté de la ferveur et du zèle, au premier, qui aujourd'hui vous l'ouvre et la commence.

Mais que dis-je, ma chère Sœur? ce ne seroit

seroit pas même assez que le dernier jour ressemblât au premier. Plus vous avancerez dans la profession religieuse, plus vous devez croître dans la grâce de votre état, dans le désir de votre perfection, dans l'amour de vos devoirs et de vos règles: plus vous avancerez, plus celles qui commencent auront les yeux sur vous, se régleront sur votre conduite, expliqueront l'étendue de leurs devoirs par votre fidélité ou par votre négligence; plus vos foiblesses ou vos vertus deviendront leurs vertus ou leurs foiblesses; et qu'ainsi plus le Seigneur demandera de vous de fidélité dans vos devoirs et de perfection dans vos exemples. Qui n'avance pas dans les voies de Dieu, recule; aussi l'Esprit-Saint maudit ceux qui font l'œuvre du Seigneur négligemment. Mais s'il étoit un temps où il fût permis de le servir avec une sorte de tiédeur et de paresse, il semble que ce devroit être plutôt dans le commencement de la carrière, où la grâce encore foible, toutes les vertus religieuses, encore, pour ainsi dire, dans leur naissance, semblent rendre le relâchement moins criminel, et les imperfections plus pardonnables; au lieu que dans la suite, la grâce ayant dû croître en nous, l'esprit de notre vocation se fortifier, la tiédeur devient un crime; les inobservances, une manière d'apostasie, qui ne sauroit plus trouver d'excuse que dans un cœur ingrat et infidèle.

Oraisons funèbres.

* P

Celui qui commence, dit Jésus-Christ, et qui après cela se relâche et regarde derrière lui, n'est pas propre au royaume de Dieu : *Non est aptus regno Dei.* (Luc. 9. 62.) Cette parole est terrible, ma chère Sœur ; il n'est point propre au royaume de Dieu : c'est - à - dire, c'est une ame foible et paresseuse, qui ne doit rien prétendre au salut destiné à ceux qui ont persévéré jusqu'à la fin ; une ame infructueuse et stérile, laquelle, après avoir poussé d'abord des feuilles spécieuses, en demeure là, ne donne point de fruit, et ne doit point attendre d'autre sort que celui de l'arbre infortuné de l'Evangile : *Non est aptus regno Dei.* Hélas ! ma chère Sœur, si, selon l'Apôtre, tous ceux mêmes qui courent n'arrivent pas au but ; si parmi les ames mêmes qui paroissent les plus ferventes et les plus fidèles, il s'en trouve encore qui seront un jour rejetées des noces de l'époux, parce qu'un orgueil secret aura corrompu toutes leurs voies et infecté toutes leurs œuvres : quelle destinée pourroient se promettre celles qui, après les premières démarches, se reposent lâchement, et croient être quittes du reste de la carrière !

Non, ma chère Sœur, il n'en est pas de la milice de Jésus-Christ, comme de celle des princes de la terre : dans celle-ci, après un certain temps de travail et de service, on acquiert le droit de chercher dans le

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE. 339
 repos, le délasement et comme la récompense de ses fatigues passées : mais dans la milice de Jésus-Christ, c'est en être déserteur, que de cesser un moment de combattre. Tout le temps de la vie présente est une milice continuelle, dit Job ; est le temps des peines et des combats : le repos ne nous est montré qu'au bout de la carrière. Plus même nos années avancent, plus nous touchons de près à ce terme heureux ; hélas ! plus nos désirs pour le ciel doivent s'enflammer ; plus la vue de la patrie, à laquelle nous touchons, doit nous transporter ; plus toutes les créatures, qui vont bientôt nous manquer, doivent nous paroître indignes de nos attachemens ; plus notre rédemption, qui approche, doit ranimer notre amour, exciter notre foi, réveiller notre espérance ; plus nous devons lever la tête avec une sainte joie, dit Jésus-Christ ; c'est-à-dire, avoir l'œil déjà fixé dans le ciel, perdre de vue la terre, et n'attendre plus que le moment qui va nous réunir à Jésus-Christ : *Respicite, et levate capita vestra ; quoniam appropinquat redemptio vestra.* (Luc. 21. 28.)

Et certes, ma chère Sœur, voudriez-vous, en vous relâchant après quelques années de ferveur, perdre tout le fruit de votre fidélité passée ? Voudriez-vous dissiper ce que vous auriez si heureusement amassé, et vous laisser ravir la gloire de mille victoires que vous auriez rempor-

tées sur l'ennemi? Ah! c'est alors que vous devrez être plus sur vos gardes; et que vous étant enrichie des biens spirituels, le démon fera plus d'efforts pour vous les enlever: il vous laissera plus paisible dans ces commencemens: semblable à un pirate qui laisse passer tranquillement les navires, qui partent pour fournir une longue carrière, et aller chercher au loin des marchandises précieuses; et ne les attaque qu'au retour, et presque sur la fin de leur course; parce qu'il les trouve alors chargés de richesses, qu'il s'efforce de leur ravir, et de leur rendre inutiles les travaux et les périls au prix desquels ils les avoient acquises.

Mais après tout, ma chère Sœur, croiriez-vous en avoir assez fait pour Jésus-Christ, quand vous aurez consacré quelques années de zèle à son service? La vie, cet instant rapide, est-elle trop longue pour remercier le Seigneur de la grâce inestimable qu'il nous a faite, en nous séparant du monde et de sa corruption? L'éternité elle-même ne suffira pas aux Saints, pour rendre grâces à celui qui les aura retirés de la voie de la perdition et de la colère; et une vierge infidèle, après les premières années de zèle et de ferveur, croiroit être en droit de se reposer, comme si le temps des combats étoit fini, et qu'elle n'eût plus, ou d'ennemis à craindre, ou d'actions de grâces à rendre au Seigneur

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE. 341
miséricordieux, qui l'a mise à couvert de la dépravation générale dans le secret de son sanctuaire? Que dis-je? Et elle regarderoit même cette exactitude rigoureuse, dont elle avoit d'abord fait profession, comme des excès puérils du premier âge, et qu'une raison plus mûre doit modérer? C'est-à-dire, que ce seroit comme si elle disoit à Dieu: Seigneur, tandis que je suivois encore les mouvemens d'un âge peu avancé, et les foibles lumières d'une raison peu formée, je vous servois avec ferveur; je me disputois tout; je me faisois un scrupule de tout; je faisois consister la piété à ne donner rien à ma propre satisfaction; à remplir jusques aux moindres devoirs, avec une exactitude où il entroit plus de petitesse que de vertu; à suivre tout ce qui me paroissoit le plus parfait dans vos voies, et le plus conforme à l'esprit de ma vocation. Mais à mesure qu'un âge plus mûr a mûri la raison, et que ces premiers transports ont passé, j'ai compris qu'on pouvoit vous servir à moins; que vous ne demandiez pas des empressemens si vifs, et une fidélité si scrupuleuse; que vous étiez un maître aisé à contenter, et qui se payoit de tout; que c'étoit bien assez de ne pas rompre avec vous par des transgressions manifestes; et qu'on pouvoit être à vous, sans se faire une guerre si importune à soi-même. Si ce n'est pas là le langage que la bouche d'une vierge

tient à Dieu, c'est du moins réellement le langage de son cœur, et l'outrage qu'elle ajoute à ses infidélités, et au dégoût où elle est tombée de son état.

Et voilà, ma chère Sœur, ce que j'ai appelé la seconde tentation de la vie religieuse : la tentation du dégoût.

Comme nous sommes pleins d'amour-propre, ils nous arrive presque toujours de nous rechercher nous-mêmes dans la vertu; c'est-à-dire, de consulter plus un certain goût sensible, qui nous rappelle à Dieu, que la justice de sa loi et les vérités de la vie éternelle. Les commencemens surtout de la vie chrétienne et religieuse sont toujours accompagnés d'un certain attendrissement de cœur, qui nous en adoucit d'abord tous les exercices : la nouveauté, le tempérament quelquefois, la grâce même alors plus vive, tout cela fait sur le cœur certaines impressions sensibles, qui nous soutiennent dans la pratique des devoirs et des règles saintes : tout s'aplanit alors; tout paroît aisé. Or, on se persuade aisément que les suites répondront à de si heureux commencemens; que les devoirs auront toujours pour nous le même attrait, et que rien n'affaiblira ce goût sensible, qui nous rend d'abord si heureux, et si pénétrés de notre bonheur dans la voie de Dieu.

Pendant ce premier goût s'use d'ordinaire, cet attrait passe; rien d'humain,

ni de sensible, ne soutient plus dans la pratique des règles saintes : on en sent le poids; et les consolations qui l'adoucissoient, sont refusées. Les penchans, d'abord si dociles, se soulèvent contre le joug; notre cœur, d'abord touché, ne trouve plus rien presque dans le détail des devoirs, qui le pique et qui l'intéresse : les mortifications coûtent; les observances deviennent pénibles; la prière, loin de consoler, gêne et captive; les mystères saints n'excitent plus que médiocrement la ferveur; enfin, on marche encore à la vérité, mais chaque pas est un nouvel effort; mais on marche sans goût et sans consolation : et de là vient qu'on se décourage; on se traîne dans la voie sainte; on cherche, dans les relâchemens de l'amour-propre, les consolations sensibles qui manquent à la vertu; et l'on se dédommage avec soi-même, pour ainsi dire, des dégoûts qu'on éprouve avec Dieu.

Or, pour prévenir une tentation si ordinaire dans ces retraites religieuses, écoutez, ma chère Sœur, les avis suivans, et ne les oubliez pas.

Le premier avis est que la source de nos dégoûts dans les voies de Dieu, est d'ordinaire dans nos infidélités. Ce n'est que lorsque nous commençons à mêler des adoucissements aux devoirs, que les devoirs commencent à devenir tristes et pénibles : on se figure qu'en se permettant

mille relâchemens, on rendra le joug plus supportable; et on le rend plus ennuyeux et plus pesant. Aussi c'est dans les maisons religieuses, où la première ferveur règne encore, où l'on vit dans une entière séparation du monde, où l'esprit de silence, de prière, de dépouillement, de mortification, n'est point affoibli; c'est dans ces maisons heureuses, qu'on voit une joie sainte répandue sur les visages; toutes les épouses de Jésus-Christ porter son joug avec un goût et une alégresse qui surprend; et qu'on les voit surprises elles-mêmes de ce que le monde est étonné de les trouver si contentes et si heureuses dans cet état de retraite, de privation et d'austérité: au lieu que les dégoûts et les murmures ne règnent que dans ces maisons infortunées, où le premier esprit est tombé, où la régularité primitive ne s'observe plus, où toutes les observances religieuses sont altérées, et où l'on ne connoît plus les anciennes règles, que par les adoucissimens qui les ont anéanties; c'est là où se trouvent en grand nombre des vierges infidèles, mécontentes et malheureuses dans leur état, portant ce reste de joug avec une tristesse et une répugnance qui les accable. Plus elles conservent de liaison et de conformité avec le monde, plus la religion leur paroît triste et affreuse; et les adoucissimens mêmes que l'usage a introduits parmi elles, deviennent la source

funeste de leurs dégoûts et de leurs peines. Non, ma chère Sœur, telle est toujours la destinée d'une vierge tiède et infidèle: loin d'adoucir les observances de la vie religieuse, en ne les accomplissant qu'à demi, elle se les rend plus insupportables: plus elle se relâche, plus les dégoûts augmentent; parce que l'amour, qui rend tout léger, s'affoiblit: tout lui pèse dans le service de Jésus-Christ, parce que les grâces abondantes, qui sont la récompense de la ferveur, n'y sont plus données. La prière n'étant plus pour elle un saint commerce de tendresse et de confiance avec le Seigneur, n'est plus qu'une contrainte qui la fatigue: la retraite ne lui faisant plus goûter la présence de son Dieu et le bonheur de jouir de lui à l'écart, loin de la vue des hommes, n'est plus qu'une triste solitude, où elle est à charge à elle-même: les exercices journaliers ne sont plus qu'un train de vie accoutumé, qui ne lui font plus sentir que le dégoût de faire toujours la même chose; tout le détail de la vie religieuse n'est qu'une suite d'occupations dégoûtantes, qui ne font que diversifier son ennui. Le monde, qui ne lui offroit autrefois que des misères et des chagrins, qui lui adoucissoient les peines de son état, ne lui offre plus que des joies spécieuses, qui lui rendent les peines de son état plus insoutenables. Privée des plaisirs frivoles des mondains, elle par-

ticipé à leurs ennuis et à leurs inquiétudes : elle trouve dans le lieu saint toutes les amertumes dont le monde abreuve ses partisans; et c'est à elle que le Seigneur fait ce reproche dans son prophète, en la personne de Jérusalem infidèle : Vous avez marché dans la voie de Samarie votre sœur; vous avez imité, dans le lieu saint, les manières, les relâchemens, le culte tiède et imparfait d'un monde que j'ai réprouvé, vous que j'avois choisie et prévenue de tant de grâces : *In viâ sororis tuæ Samariæ ambulasti. (Ezech. 23. 31.)* Aussi voici ce que dit le Seigneur : Vous participerez au calice de Samarie, puisque vous participez encore à son esprit et à ses infidélités; à ce calice d'ennui et de tristesse. Je changerai les consolations que je vous préparois dans ce lieu que j'ai choisi, en des dégoûts et des amertumes secrètes : ma maison ne sera plus pour vous qu'une maison de deuil et de contrainte; vos jours, qui devoient être des jours de paix, de consolation et de lumière, seront des jours de trouble, d'inquiétude et de ténèbres : vos voies, qui devoient être si douces et si tranquilles, seront semées de ronces et d'épines; et Samarie au milieu de ses abominations, ne sera pas plus malheureuse que vous le serez dans une maison de paix et d'innocence : *Repleberis calicè mæroris et tristitiæ, calicè sororis tuæ Samariæ; et bibes*

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE. 347
illum, et epotabis usque ad sæces. (Ibid. 33. 34.)

Ainsi, ma chère Sœur, si vous éprouvez jamais ces dégoûts dans la voie sainte où vous entrez, examinez—vous d'abord vous-même; voyez s'il n'y a pas dans votre cœur quelque principe secret d'infidélité qui infecte tout le détail de vos exercices, et qui éloigne Dieu de vous; si vos dégoûts ne sont pas la punition de vos relâchemens; si vous n'avez pas dégénéré de votre première ferveur; si vous ne tenez pas trop à vous-même; si vous ne nourrissez pas des antipathies secrètes et des prédilections trop humaines; si vous ne refusez pas à la grâce mille sacrifices secrets qu'elle vous inspire; si vous n'accordez pas trop à l'humeur, à l'indolence, à mille attachemens légers, qui vous occupent toute entière. Rappelez-vous à votre cœur; remontez à l'origine de vos dégoûts; et sans doute, loin de la retrouver dans les devoirs, vous la trouverez en vous-même.

Ce n'est pas, ma chère Sœur, et c'est ici un second avis; ce n'est pas que les dégoûts ne se trouvent quelquefois dans la vie même la plus fervente et la plus fidèle, et qu'en vous consacrant aujourd'hui à Jésus-Christ, vous ne deviez vous attendre à des amertumes dans son service. Ce sont des épreuves dont il se sert pour purifier notre cœur et pour perfectionner toutes nos démarches. Au commencement

de la carrière, il nous soutient par des consolations sensibles; c'est un lait dont il nourrit notre foiblesse: comme nous sommes encore des enfans de la grâce et peu affermis dans la foi, il faut qu'il nous mène par des sentiers doux et faciles. Mais à mesure que nous avançons, il nous traite comme des hommes forts: il ne nous nourrit plus que du pain de la vérité, qui est souvent la nourriture des parfaits, et un pain de tribulation et d'amertume: il ne nous laisse plus d'autre ressource que la foi, que les épines de la croix, que les rigueurs et la sainte tristesse de sa doctrine: il est pour nous un Epoux de sang, comme Moïse à l'égard de Séphora: *Sponsus sanguineus tu mihi es.* (*Exod. 4. 25.*) Quand il a fallu nous arracher de la terre de Madian, et nous faire oublier notre peuple et la maison de notre père, oh! il a eu pour nous des manières tendres et consolantes, qui nous ont engagés à renoncer à tout pour le suivre: mais dès que nous avons eu marché quelque temps avec lui, et qu'il nous a vu avancés dans la voie, il a pris le glaive douloureux; il n'a plus eu égard à ces consolations humaines qui nous soutenoient; et a laissé notre cœur dans une espèce d'abattement et de sécheresse: *Sponsus sanguineus tu mihi es.* Mais, ma chère Sœur, ce qui doit alors vous consoler, c'est que le Seigneur ne demande pas de vous le goût, mais la fidélité; c'est

que la vie religieuse est une vie de mort et de sacrifice, et que cet état de peine et de tristesse, paroît l'état le plus naturel d'une ame qui a pris la croix de Jésus-Christ pour son partage; c'est que moins le Seigneur paroît nous soutenir par des attraits sensibles, plus il nous soutient, en affermissant notre foi et augmentant notre courage; c'est qu'il ne permet pas que ce temps de nuage et d'obscurcissement dure, et que les lumières et les consolations plus abondantes lui succèdent toujours; c'est enfin que s'il le prolonge quelquefois, c'est qu'il est jaloux de tout notre cœur, et qu'il ne veut plus qu'il tienne à ces appuis sensibles; c'est qu'il veut que nous le servions uniquement pour lui; et que nous n'ayons point d'autre dédommagement dans la fidélité que nous lui devons, que le plaisir de lui être fidèles.

Mais une réflexion encore plus consolante, ma chère Sœur, c'est que les dégoûts que vous éprouverez quelquefois dans la vie religieuse, sont bien différens de ceux que vous auriez trouvés dans le monde; je dis dans le monde, au milieu de ce chaos, qui paroît le centre des plaisirs et des félicités humaines; hélas! et cependant c'est la patrie des malheureux: ceux qui l'habitent sont des cœurs rongés, dévorés, ou par leurs propres iniquités, ou par les objets mêmes de leurs passions qui les environnent; chacun y cher-

che la paix et le bonheur; et nul ne peut le trouver ni au dehors, ni au dedans de lui-même; les ressources des chagrins y deviennent des chagrins nouveaux; les plaisirs lassent; les passions fatiguent; les richesses inquiètent; les honneurs gênent; les sociétés ennuient; le crime porte son poison avec lui dans le cœur; les évènements trompent toujours notre attente; au milieu d'une vie si triste, si vide, si agitée, nulle ressource au dedans; la foi éteinte; Dieu retiré; et un cœur toujours en proie à lui-même. O mon Dieu! que les rigueurs qu'offrent aux sens ces retraites sacrées, paroissent douces et souhaitables, rapprochées des inquiétudes cruelles des pécheurs! et que votre grâce change aisément ce qui paroît de plus triste et de plus rebutant dans votre maison, en un joug doux et agréable, qui va faire toute la joie et tout le bonheur de ma vie: *Convertisti planctum meum in gaudium mihi, et circumdedisti me lætitiâ.* (Ps. 29. 12.) Seconde tentation de la vie religieuse: la tentation du dégoût.

Enfin, la dernière est celle que j'ai appelée la tentation des exemples; et c'est encore un des plus dangereux écueils de la vie religieuse. Oui, ma chère Sœur, quelque sainte que soit la maison où la Providence aujourd'hui vous attache; quoique Dieu y soit servi avec tant de bénédiction, et qu'elle conserve encore le pre-

mier esprit de zèle, de charité, de fidélité qu'elle reçut des mains de son bienheureux fondateur; néanmoins parmi tant de vierges fidèles et ferventes, il est difficile qu'il ne s'en trouve encore quelqu'une qui se traîne dans la voie de Dieu; en qui la foi paroisse plus foible, la piété plus languissante, la grâce de la vocation plus douteuse, les dispositions plus terrestres, en un mot, toute la conduite plus humaine.

Or, rien n'est plus à craindre que la tentation de cet exemple. Car, ma chère Sœur, si c'étoient des exemples d'un dérèglement ouvert et déclaré, jusques ici inouis dans cette maison sainte, on seroit en garde; et ils ne trouveroient en vous que l'indignation et l'horreur qu'ils méritent: mais ce sont des exemples qui s'offrent à nous sous une couleur spécieuse d'innocence; qui ne nous présentent que des adoucissements légers et presque nécessaires à la foiblesse humaine; qui s'insinuent même à la faveur de nos penchans; qui, pour toute apologie, n'ont besoin que d'une seule de nos Sœurs, qui osent nous les montrer; et qui, trouvant au dedans de nous une secrète conformité qui les autorise, paroissent plus innocens, parce que c'est notre cœur même qui les justifie. D'ailleurs, comme ces vierges infidèles sont celles d'ordinaire, dont la société est plus douce et plus commode, le caractère plus

liant, les manières plus prévenantes, on a d'autant plus de peine à se défendre de leur exemple, que leur société nous gagne et nous attire : on forme des liaisons fatales à la régularité : les penchans qui nous unissent, forment bientôt des mœurs semblables, et le relâchement ne tarde pas de nous paroître innocent pour nous dès qu'il nous a paru innocent dans les autres. Combien d'épouses de Jésus-Christ, d'abord fidèles et ferventes, ont vu échouer contre cet écueil leur première fidélité, et toute l'édification que promettoient à ces saints asiles, la ferveur et l'exacte régularité de leur commencement.

Mais quel remède, ma chère Sœur, contre une contagion si à craindre, même dans le lieu saint ? C'est premièrement, de se dire à soi-même, que Dieu permet ces exemples de relâchement dans les maisons mêmes les plus ferventes, pour éprouver les ames qui lui sont fidèles : il faut qu'il y ait des tentations dans les voies de Dieu ; et si tout ce qui nous environne soutenoit la piété, nous aurions bien le mérite de la fidélité, mais nous n'aurions pas celui de la force et de la résistance. C'est, en second lieu, de rappeler souvent l'exemple de ces premières mères, de ces pieuses fondatrices, qui vous ont frayé les premières voies de ce fervent institut ; qui répandirent dans l'Eglise une si grande odeur de sainteté ; dont la piété étoit si tendre, si

simple et en même temps si sublime, et qui forcèrent le monde même à les respecter et à admirer les dons de Dieu en elles : c'est de jeter quelquefois les yeux sur leurs portraits qu'étalent de toutes parts les murs de ces maisons saintes ; et où elles semblent encore vivantes, pour nous reprocher nos infidélités, et nous inspirer le même esprit dont elles furent animées, et par l'extrême différence que vous trouverez entre elles et vous, vous exciter du moins à marcher de loin sur leurs traces. C'est, en troisième lieu, sans chercher des exemples dans les temps qui nous ont précédés, de vous proposer sans cesse celui des vierges ferventes, qui marchent ici à vos yeux avec tant de fidélité dans la voie du Seigneur : c'est de ne point perdre de vue celles de vos Sœurs, qui travaillent avec plus de courage pour atteindre à la perfection de leur état : c'est d'étudier leur conduite, aimer leur société, rechercher leur confiance. Les exemples doivent faire d'autant plus d'impression sur vous, qu'ils sont ici plus communs ; et que de quelque côté que vous regardiez, vous les trouvez partout sous vos yeux. Mais, encore plus que tout cela, c'est en dernier lieu de jeter vos regards sur cette grande et pieuse reine (1), dont la présence honore ici votre sacrifice : qui renfermée dans l'en-

(1) La reine d'Angleterre.

ceinte de ces murs sacrés, vient puiser tous les jours aux pieds des autels les seules consolations capables de soutenir une ame fidèle; anime par son exemple les vierges saintes au milieu desquelles elle vit; les devance même dans les voies de la grâce, et dans la pratique des saintes observances; leur montre plutôt ses verlus, que sa grandeur et ses titres; et vous apprend que plus on est élevé, plus on voit de près le néant de toutes les choses humaines.

Ainsi, ma chère Sœur, souffrez que je finisse cette première partie de mon Discours, en vous adressant les mêmes paroles que saint Cyprien adressoit autrefois aux saints confesseurs de la foi, lesquels, après s'être généreusement exposés pour Jésus-Christ, dans le temps de la persécution, commençoient durant la paix à se relâcher de cette première ferveur qui les avoit fait renoncer à tout, et courir au martyre. Souffrez, dis-je, que je vous adresse les mêmes paroles, puisque la démarche que vous allez faire est une confession publique et généreuse de la foi de Jésus-Christ, et un martyre de foi et de pénitence auquel vous courez. Il est inutile, leur disoit ce grand évêque, et je vous le dis ici de même, il est inutile d'avoir renoncé à tout pour confesser une fois publiquement Jésus-Christ, si, en mourant tous les jours au monde et à vous-

même, votre vie n'est pas une confession continuelle de son nom, et comme un martyre perpétuel de foi et d'abnégation. Vous devez, après de si beaux commencemens, ne trouver plus rien qui vous attache: et qui vous empêche d'avancer: *Danda opera est, ut post hæc initia, ad incrementa quoque veniatur.* (Cypr. *Epist.* 15. *ad Conf.*) Il faut que la grâce, qui vous a fait faire, avec tant de générosité, cette première démarche, aille toujours en croissant: *Et consumetur in vobis quod jam rudimentis felicibus esse capistis.* Il est beau d'avoir acquis un titre saint et glorieux de confesseur, d'épouse de Jésus-Christ, en renonçant à tout pour lui; mais ce n'est rien si la suite de votre vie ne soutient pas la sainteté et l'excellence de ce titre sublime: *Parùm est adipisci aliquid potuisse; plus est quod adeptus esse posse servare.*

Mais c'est assez, ma chère Sœur, vous prévenir contre les tentations de l'état saint que vous embrassez. Vous portez dans la grâce d'une vocation singulière, et dans la ferveur avec laquelle vous y répondez, toutes les précautions et tous les remèdes marqués dans ce Discours. On ne vous a montré les pièges, que pour animer votre charité envers celles de vos Sœurs, qui pourroient s'y laisser surprendre. Il est temps de tirer le voile qui cache toutes les beautés et toutes les richesses du sanc-

tuaire où vous allez entrer ; de vous y promettre, et d'exposer à vos yeux tout ce que vous y attendez ; et de vous entretenir des avantages et des consolations de la vie religieuse, où la miséricorde de Jésus-Christ vous appelle.

SECONDE PARTIE.

LA terre où vous allez entrer, et qui doit être votre possession éternelle, disoit autrefois le Seigneur à son peuple, est bien différente de l'Egypte d'où vous venez de sortir : *Terra quam ingrederis possidendam, non est sicut terra Ægypti de quâ existi.* (Deuter. 11. 10.) Cette terre heureuse est environnée de montagnes et de forêts : *Montuosa et campestris* : le Seigneur l'habite et la visite sans cesse ; et ses yeux ne se détournent pas de dessus elle depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin : *Quam Dominus Deus tuus semper invisit, et oculi illius in eâ sunt, à principio anni usque ad finem ejus* : (Ibid. v. 12.) enfin, elle n'attend et ne reçoit que du ciel les rosées et les pluies qui l'enrichissent et la rendent féconde : *De cælo expectans pluvias.* (Ibid. v. 11.)

Et voilà, ma chère Sœur, ce que je puis vous dire aujourd'hui de la terre heureuse où le Seigneur vous a choisi votre demeure, et les trois avantages de la vie religieuse. Il n'en est pas d'elle comme de

l'Egypte, c'est-à-dire, du monde misérable et corrompu, d'où vous sortez. Le monde, semblable à l'Egypte, est comme une plaine infortunée, où, de toutes parts, on est en proie aux traits enflammés de Satan ; c'est le lieu des tentations et des chûtes : ici c'est une terre environnée de montagnes et de forêts, inaccessible à l'ennemi, et qui n'offre de tous cotés que des remparts impénétrables à ses séductions ou à ses attaques : *Montuosa et campestris* : (Ibid.) c'est-à-dire, que les tentations y sont moindres ; premier avantage. En second lieu, le Seigneur la visite sans cesse ; ses yeux ne s'en détournent jamais, et il y est toujours présent pour protéger les ames qui le servent : *Quam Dominus Deus tuus semper invisit* : c'est-à-dire, que les secours y sont plus grands ; second avantage. Enfin, elle ne reçoit et n'attend que du ciel les rosées et les pluies, qui tempèrent sa sécheresse : elle en reçoit même abondamment ; et tandis que l'Egypte n'est arrosée que par les eaux bourbeuses du Nil, les eaux du ciel font ici toute la douceur et toute la richesse de cette terre heureuse : *De cælo expectans pluvias* : c'est-à-dire, que les consolations y sont plus pures et plus abondantes ; dernier avantage.

Je dis donc, en premier lieu, que les tentations y sont moindres ; parce que les trois grands écueils de l'innocence des hommes, les trois grandes plaies qui

infectent presque le monde entier, n'exercent ici qu'à demi leur malignité et leur empire.

Et premièrement, le dépouillement religieux y met à couvert de la tentation des richesses : premier écueil de la vie humaine. Et quand je dis la tentation des richesses, ma chère Sœur ; que de tentations renfermées dans celle-là seule ! c'est-à-dire, en premier lieu, cette complaisance criminelle, qui fait qu'on y met son repos, sa consolation, sa confiance et toute sa ressource ; qui fait que l'on goûte, comme l'insensé de l'Évangile, le plaisir de jouir et de ne dépendre de personne ; qui fait que le cœur s'attache et se fixe à la terre ; qu'on la regarde comme sa patrie et son héritage ; que l'or et l'argent deviennent nos idoles, comme dit l'Apôtre, et notre seule divinité ; qu'on ne désire plus les biens éternels ; qui fait, en un mot, qu'on n'est plus, pour ainsi dire, Chrétien ; qu'on a perdu la foi, j'entends la foi vive et opérante par la charité, et qu'on n'a plus de part aux promesses. Où sont les riches du siècle, ma chère Sœur, à couvert de cette malédiction ? Jésus-Christ semble les y envelopper tous. Qu'il est difficile, en effet, que notre cœur ne soit pas où est notre trésor ! A l'attachement aux biens de la terre, ajoutez l'usage injuste qu'on en fait : nouvelle tentation. Où sont ceux qui en usent selon les règles de la foi ;

qui ne les font pas servir à la sensualité, au luxe, à l'orgueil, au crime ; et qui ne croient pas qu'ils ne nous sont donnés, que pour ménager à nos sens tout ce que la vie chrétienne devrait nous interdire ? Je ne parle pas même des voies illicites par où on les acquiert. Hélas ! ma chère Sœur, où sont ceux qui ont les mains pures et innocentes ? Où sont ceux, qui ayant succédé aux grands biens de leurs pères, n'ont pas recueilli une succession d'injustice et d'iniquité ? Où sont ceux qui ne doivent, ni à des moyens douteux, ni à une industrie suspecte, ni à des usages équivoques, ni à des emplois odieux, ni à des services injustes, l'accroissement de leur fortune ? Combien peu de prospérités innocentes ! que de maximes dangereuses ne se forme-t-on pas pour se dispenser, ou d'approfondir ses injustices, ou de les réparer ! que de règles de bienséance et d'usage, pour ne pas se dépouiller de ce qu'on possède injustement ! que de prétextes pour ne pas payer des dettes qu'on accumule, et ne pas se retrancher sur mille profusions, ou inutiles, ou criminelles ; tandis qu'on refuse à des créanciers malheureux leur pain et leur propre substance ! A tout cela, ma chère Sœur, ajoutez encore les soucis inséparables des richesses, les accidens imprévus, les fortunes menacées ou renversées, les affaires en décadence, les embarras à démêler,

les révolutions à soutenir ; les soins mêmes pour conserver ce qu'on possède , toujours plus pénibles que les soins mêmes qu'on a employés pour l'acquérir ; autant de tentations et de pièges répandus sur les voies des enfans d'Adam.

Quel bonheur, ma chère Sœur, que celui d'une épouse de Jésus-Christ, qui en se dépouillant de tout, ôte à l'ennemi toutes les prises qu'il pouvoit avoir sur elle ! quel bonheur de ne posséder pour tout trésor, que Jésus-Christ, et de renoncer à des biens inutiles pour la paix du cœur, et dont l'usage qui paroît le plus innocent, est rarement exempt de péché ! quel bonheur de n'être riche que des biens de la grâce, que personne ne peut nous ravir, et qui seuls nous accompagneront dans le ciel ! quel bonheur de ne pas voir multiplier nos besoins, nos soucis, notre dépendance, en voyant multiplier nos richesses, et de nous débarrasser de bonne heure d'un poids qui entraîne presque toujours avec lui dans le précipice ! Enfin, quel bonheur de ne posséder rien qui nous attache, d'être riche en ne désirant rien, et de posséder tout en se contentant de Dieu seul ! O mon Dieu ! mon unique héritage sera désormais l'observance de votre loi sainte : *Portio mea, Domine, dixi custodire legem tuam.* (Ps. 118. 57.) Trop heureuse, Seigneur, que vous vouliez bien vous donner à moi, à la place
d'un

d'un monde misérable et frivole, que je vous sacrifie. Les insensés regarderont peut-être comme une folie le choix que je fais aujourd'hui : ils viendront m'étaler les vains avantages que le monde sembloit me promettre. Mais, ô mon Dieu ! que ces discours puérils, que ces fables sont peu propres à toucher une ame pénétrée du bonheur qu'elle a de vous posséder, et de l'espérance des biens inestimables que vous préparez à ceux qui font toutes leurs délices de votre loi sainte ! *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua.* (Ibid. v. 85.)

Mais non-seulement le dépouillement religieux vous met à couvert de la tentation des richesses, et de tous les périls attachés à leur possession et à leur usage : le sacrifice que vous allez faire à Jésus-Christ de votre corps en le consacrant à une continence perpétuelle, vous rend supérieure à la tentation de la chair : second écueil où le monde entier semble s'empresser et se glorifier de faire naufrage. Je dis le monde entier : oui, ma chère Sœur, je n'entends pas seulement parler de ces passions d'ignominie, dont on a tant de peine à se défendre dans le monde ; dont les premières mœurs ne sont presque jamais exemptes ; qui souillent souvent tout le cours de la vie ; et que la justice de Dieu permet quelquefois qu'on pousse jusqu'à une vieillesse
Oraisons funèbres. * Q

honteuse et débordée : j'entends les désirs de plaire, si naturels, contre lesquels on n'est point en garde, dont on fait gloire même, et qui forment comme le crime continuel des commerces et des conversations mondaines ; ces désirs qui se glissent jusques dans les démarches les plus innocentes ; qui souillent tant d'ames à leur insu, et celles mêmes qu'une exacte régularité rend d'ailleurs irrépréhensibles devant les hommes. J'entends encore les assemblées, les plaisirs publics, où l'usage de la bienséance nous force de nous trouver, et d'où l'innocence ne sort jamais entière : tant de pièges pour les yeux ; tant de scandales pour la pudeur ; tant de discours de licence et de libertinage, pour les oreilles. Et cependant, voilà la vie du monde la plus innocente : au lieu que dans les asiles saints, tout inspire la pudeur, tout soutient l'innocence ; tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend, ne porte que l'amour de la vertu et l'horreur du vice dans le cœur. Que dirai-je ? j'entends enfin les liaisons dangereuses que la société rend inévitables ; ces liaisons qu'on forme sans le croire et sans le vouloir ; auxquelles on se livre sans scrupule, parce que les commencemens en sont toujours innocens ; mais qui venues à un certain point, deviennent des passions, des engagements honteux, des liens insolubles, dont on ne peut plus se dépen-

dre : et cependant c'est la destinée de celles mêmes qui vivent avec plus de réserve, et qui ne cherchent pas, comme tant d'autres, avec empressement, les occasions de plaire et de dépérir. Mais dans ces lieux saints, on ne forme des liaisons que pour s'animer à la vertu : c'est l'uniformité seule des règles, des devoirs, des exercices de piété, qui nous lie ; et tout ce qui nous lie nous instruit, nous soutient, nous perfectionne. En un mot, j'entends les périls mêmes du mariage ; les abus qu'on en fait ; les dégoûts et les antipathies qui le suivent ; les passions souvent qu'il allume et qu'il réveille, loin de les calmer et de les éteindre : tel est le malheur du monde : les remèdes mêmes de ce vice en deviennent les aiguillons. Hélas ! combien peu d'unions chastes et fidèles ! que de divorces scandaleux ! que de mariages infortunés, ou par les débauches d'un esprit emporté, ou par les entêtemens et les passions étrangères d'une épouse mondaine et dérangée ! O mon Dieu ! tendez-moi donc cette main de miséricorde, pour m'aider à sortir d'une région souillée, où règnent la mort, la corruption et le péché ; et conduisez-moi dans un lieu de paix et d'innocence, où je puisse bénir à jamais votre saint nom, et publier les merveilles de votre grâce sur mon ame. *Educ de custodia animam meam ad confitendum nomini tuo.*

Que d'inquiétudes ! que de périls ! que

de tentations vous épargnez-vous donc, ma chère Sœur, par le sacrifice de votre corps que vous faites à Jésus-Christ, en le prenant aujourd'hui pour votre Epoux ! Mais le sacrifice de votre esprit et de votre volonté que vous allez lui faire, par le vœu solennel d'obéissance, ne vous sauve pas de moins de chûtes et d'embarras, qui suivent toujours l'usage capricieux de notre liberté. Car, ma chère Sœur, ce que le monde nous fait tant valoir comme sa souveraine félicité ; cette liberté, cette indépendance qu'il nous vante tant ; c'est précisément la source de cet ennui qui empoisonne tous ses plaisirs ; c'est là le supplice des ames mondaines, de vivre sans règle et au hasard ; de ne consulter que le goût et les inégalités de l'imagination ; d'être incapables de suite et d'uniformité ; de mener une vie qui ne se ressemble jamais à elle-même ; où chaque jour amène de nouveaux goûts et de nouvelles occupations ; où presque jamais rien n'est à sa place ; où l'on se porte soi-même partout, et où partout on est à charge à soi-même : une vie incertaine, inégale, oiseuse dans son agitation ; une vie qu'on nomme libre, mais d'une liberté qui nous pèse, qui nous embarrasse, dont nous ne savons souvent quel usage faire, où l'on essaye de tout, et où l'on s'ennuie de tout. Non, ma chère Sœur, les hommes sont trop légers, trop inconstans, trop foibles, pour

se conduire tout seuls : il leur a fallu des lois pour les fixer dans la société ; il leur en faudroit pour les fixer avec eux-mêmes.

Mais dans la vie religieuse, tout est réglé : on n'est point ici livré à soi-même : chaque moment a son emploi marqué ; chaque heure, son œuvre prescrite ; chaque journée, son usage déterminé. L'inconstance naturelle est ici fixée par l'uniformité des règles : on ne donne rien à la bizarrerie du goût, qui nous laisse toujours inquiets et pleins de nouveaux desirs : on donne tout à la foi, à l'ordre, à l'obéissance, qui nous laisse toujours tranquilles et contents. La tentation de l'ennui, de l'inutilité, de cette inaction éternelle, où l'on vit dans le monde, n'est point ici à craindre : tous les jours sont pleins ; tous les momens occupés ; toute la vie arrangée : on n'y vit point au hasard, et sous la conduite si incertaine et toujours dangereuse de soi-même : on y vit sous la main des règles, pour ainsi dire, toujours sûres, toujours égales ; que dis-je ? sous la main de Dieu même qui se charge de nous dès que nous nous sommes dépouillés de nous-mêmes : on n'y traîne pas son ennui de lieu en lieu : on y porte partout la joie, parce qu'on porte partout l'ordre de Dieu qui nous y amène : et quand même le goût se refuseroit quelquefois à la règle, l'ordre de Dieu nous y soutient, et nous paye à l'instant par une joie et

une consolation secrète de la légère violence que nous venons de nous faire. O fille de Sion! s'écrie un prophète, hâtez-vous donc de fuir de Babylone: dérobez-vous aux ennuis de cette triste captivité; et venez respirer dans le lieu saint cet air d'innocence et de liberté dont le monde n'a que le nom, et dont vous aurez ici le plaisir et l'usage: *O Sion, fuge, qui habitas apud filiam Babylonis!* (Zach. 2. 7.)

Mais, ma chère Sœur, quoique les tentations soient moindres dans la vie religieuse, les secours, en second lieu, y sont cependant plus grands. Je dis les secours: le secours de la retraite. Hélas! ma chère Sœur, quand il n'y auroit ici que ce seul avantage d'y être à couvert des périls dont le monde est plein, de n'y être plus à portée de ses prétentions, exposée à ses agitations et à ses vicissitudes, assujettie à ses usages et à ses bienséances; de n'y voir que de loin ses dégoûts, ses chagrins et ses caprices; de ne tenir plus à lui par des ménagemens quelquefois justes, mais toujours funestes à la piété: quand il n'y auroit que ce seul avantage; hélas! les miséricordes du Seigneur sur vous ne seroient-elles pas dignes d'une reconnaissance éternelle?

Le secours des exercices religieux, qui mortifient les passions, qui règlent les sens, qui nourrissent la ferveur, qui anéan-

tissent peu à peu l'amour-propre, qui perfectionnent toutes les vertus. Dans le monde, toutes les occupations sont des périls, ou des crimes: tous les devoirs sont des écueils; toutes les bienséances sont des inutilités ou des pièges. Ici, ma chère Sœur, toutes les occupations sont des vertus, ou des secours qui y conduisent: tous les pas tendent vers le ciel; les œuvres mêmes les plus indifférentes ont leur mérite par l'obéissance qui les règle: tout soutient au dehors, et l'on n'y peut trouver d'écueils que dans soi-même.

Le secours des exemples. Quel bonheur de vivre parmi des vierges fidèles, qui nous inspirent l'amour du devoir; qui nous le rendent aimable; qui nous soutiennent dans nos découragemens; qui nous animent dans nos dégoûts; et qui portant le joug avec nous, en adoucissent la pesanteur! Dans le monde, il faut sans cesse se défendre de tout ce qui nous environne. Ici tout ce qui est autour de nous, nous instruit: quelque vite que nous marchions dans la voie de Dieu, nous en voyons toujours qui nous devancent; et dans ces momens de dégoût, où les forces semblent nous manquer, nous sommes comme portées par le mouvement unanime de nos Sœurs, qui fournissent la même carrière.

Les secours de la charité, des attentions et des prévenances de nos Sœurs.

Quelle douceur d'avoir à passer le reste de ses jours, au milieu des personnes qui nous aiment, qui ne veulent que notre salut; qui sont touchées de nos malheurs, sensibles à nos afflictions, attentives à nos besoins, secourables dans nos foiblesses; toujours prêtes à nous ouvrir leur cœur, ou à recevoir les effusions du nôtre, et de nous faire trouver dans la sincérité de leur tendresse et de leur charité, toute la ressource et la plus grande consolation de notre vie! Il s'en faut bien, ma chère Sœur, qu'on ne puisse se flatter d'un semblable bonheur dans le monde: hélas! on y vit au milieu de ses ennemis; ceux mêmes que l'amitié nous lie, ne tiennent d'ordinaire à nous que par des liens d'intérêt, de bienséance, ou de caprice: on s'y plaint sans cesse qu'il n'y a point d'ami véritable, parce que ce n'est pas la charité et la vérité qui lie les cœurs. Ici, tous les cœurs sont à nous, parce qu'ils sont tous au même maître que nous: c'est le même intérêt qui nous lie, la même espérance qui nous unit; et nous trouvons dans chacune de nos Sœurs, tout ce qu'elles trouvent à leur tour en nous-mêmes.

Le secours des avis et des sages conseils, qui nous redressent sans nous aigrir; qui nous guérissent sans nous faire une nouvelle plaie; qui préviennent nos fautes, ou qui en deviennent aussitôt le remède. Dans le monde, on ne trouve,

ou que des flatteurs qui nourrissent nos foiblesses, ou que des censeurs qui les exagèrent. Ici la même charité qui nous montre nos fautes, y compatit et les cache; et si nous n'avons pas le bonheur de vivre exempts de défauts, nous avons du moins la consolation de vivre exempts d'erreur, et de ne pas ignorer ce que nous sommes.

Que dirai-je enfin? le secours des prières et des gémissemens de nos Sœurs, qui s'intéressent pour nous auprès de Dieu, qui attirent sur nous ses miséricordes, qui lui offrent leur ferveur, leur vigilance, leurs austérités, pour remplacer nos momens d'infidélité et de paresse; qui joignant leurs vœux et leurs soupirs aux nôtres, donnent une nouvelle vertu et un nouveau mérite à nos prières.

A tous ces secours extérieurs, ajoutez, ma chère Sœur, les grâces intérieures que le Seigneur verse ici avec abondance selon sa promesse; et qui non-seulement adoucissent son joug et les rigueurs apparentes de ces saintes solitudes, mais qui nous les rendent aimables, et en font toute la douceur et toute la consolation de notre vie.

Que de secours, ma chère Sœur, la miséricorde de Jésus-Christ vous prépare dans ce saint asile! que de soutiens pour votre foiblesse! que de sûreté pour l'innocence de votre âge! que de remparts

contre vous-même ! que de facilités pour tous vos devoirs ! que de remèdes pour tous vos maux ! que de ressources pour tous les évènements de votre vie ! Et tandis que tant d'ames dans le monde vivent au milieu des écueils et des précipices , sans défiance , sans secours , en proie à tout ce qui les environne ; exposées au dehors à tous les ennemis de leur salut ; vides au dedans de ces dons singuliers de foi et de grâce , qui rendent tous les efforts de Satan et tous ses pièges inutiles ; que les miséricordes du Seigneur sur vous , ma chère Sœur , sont uniques et admirables ! lui , comme dit le prophète , qui délivre votre ame de mille morts que le monde vous préparoit : *Qui redimit de interitu animam tuam ; (Ps. 102. 4. et seq.)* lui qui vous comble et vous couronne de ses dons et de ses grâces : *Qui coronat te in misericordiâ et miserationibus ;* lui qui vient au devant même de vos desirs , qui vous accorde toutes les demandes de votre cœur , en vous ouvrant ces portes sacrées , et qui semble prodiguer en votre faveur ses biens et tous les trésors de ses richesses ? *Qui replet in bonis desiderium tuum ;* lui enfin qui renouvellera ici sans cesse votre force , et qui prolongera jusqu'à la vieillesse la plus avancée , toute la ferveur et toute la sainte vivacité de votre premier âge : *Renovabitur ut aquilæ juventus tua.*

Revêtez-vous donc , ma chère Sœur , avec un cœur pénétré de reconnoissance , de ce voile religieux qui va vous mettre désormais à couvert des séductions du monde et des attaques de l'ennemi : regardez les vêtemens sacrés dont la religion vous revêt aujourd'hui , et qui vont succéder aux dépouilles du siècle ; regardez-les comme les signes éclatans de votre délivrance , et les témoignages éternels de la bonté de Dieu pour vous ; et si l'on vous demande un jour , comme aux Juifs , ce que signifient ces marques extérieures de consécration et de sacrifice dont vous allez être revêtue : *Quid sibi volunt testimonia hæc ? (Deuter. 20.)* répondez hardiment comme eux : Nous étions esclaves en Egypte , et nous gémissions sous le joug de Pharaon ; et le Seigneur a opéré un prodige éclatant en notre faveur pour nous en délivrer , et nous conduire dans une terre sainte , où nous célébrons sans cesse le souvenir de ses merveilles et la gloire de son nom : *Servi eramus Pharaonis in Ægypto , et eduxit nos Dominus in manu forti. (Ibid. v. 21.)* Et voilà , ma chère Sœur , les consolations que la miséricorde de Dieu rassemble dans la vie religieuse ; dernier avantage dont je devois vous entretenir ; mais il faut finir. Oui , ma chère Sœur , que ne puis-je vous exposer toutes les douceurs que vous allez goûter dans la retraite sainte , où la grâce aujourd'hui vous

appelle ! cette paix du cœur que le monde ne connoît pas , et que le monde ne sauroit donner : cette joie qui sort du fond d'une conscience pure : ce calme heureux dont jouit une ame morte à tout ce qui agite les enfans d'Adam ; ne goûtant que Dieu seul , ne désirant que Dieu seul , et et ne s'étant réservé que Dieu seul. Quel repos , ma chère Sœur ! quelle innocence de vie ! les passions tranquilles , les penchans réglés , tous les désirs éteints , hors celui d'aller jouir de Jésus-Christ ; l'imagination pure , les goûts innocens , l'esprit soumis et paisible ; l'ame toute entière dans la paix et dans la joie du Seigneur.

Tels sont les trois avantages de la vie religieuse , et l'accomplissement des promesses que le Seigneur dans son prophète fait à cette portion pure de son troupeau , à ces épouses fidèles et ferventes , à ce peuple nouveau et choisi. Il habitera dans un séjour de paix : *Et sedebit in pulchritudine pacis* ; (Is. 32. 18.) premier avantage ; les tentations y sont moindres. Il habitera sous des tentes de sûreté et de confiance : *Et in tabernaculis fiducia* ; second avantage ; les secours y sont plus grands. Enfin , il habitera au milieu des richesses et des douceurs de l'abondance : *Et in regid opulente* ; dernier avantage ; les consolations y sont plus abondantes.

Que pourrois-je vous dire ici à vous , mes Frères , qui avez le malheur de vi-

vre dans le monde ? (car ces cérémonies religieuses ne doivent pas être pour vous un simple spectacle , mais une instruction ;) que pourrois-je vous dire ici ? de sortir du monde , où l'ordre de Dieu et les devoirs de votre état vous retiennent ? non , mes Frères : mais de tâcher de vous faire des périls mêmes , des embarras et des amertumes du monde , une voie de salut : vous y trouverez , je l'avoue , plus de difficultés ; mais tout est possible à la grâce. Vous enviez le calme et l'heureuse tranquillité , où vivent ces épouses de Jésus-Christ : vous les comparez aux agitations éternelles , aux craintes , aux chagrins , aux perplexités , à ce tumulte d'affaires , de passions , de devoirs , de bien-séances , qui ne vous laissent pas un moment tranquilles. Mais , mes Frères , ce n'est pas la retraite précisément qui donne la paix du cœur , c'est l'innocence de la vie ; ce sont des mœurs conformes à la loi de Dieu : vivez bien , et vous serez heureux. Vous ne trouvez point le repos , parce que vous le cherchez où il n'est pas , dans la faveur , dans l'élevation , dans les plaisirs , souvent même dans le crime ; tout cela trouble , lasse , ronge , remplit le cœur de poison et d'amertume ; vous le savez : cherchez-le en Dieu seul , et vous le trouverez ; lui seul est un Dieu de paix et de consolation. Le crime n'a point fait jusqu'ici d'heureux ; ne vous y promettez

pas une destinée plus favorable que celle de tous les pécheurs qui ont marché avant vous dans les voies tristes et amères de l'iniquité. Notre cœur n'est fait que pour la vertu et l'innocence : tout ce qui le tire de là, le tire de sa situation naturelle et primitive, et le rend malheureux. Quel bonheur pour nous, mes Frères, de ne pouvoir abandonner Dieu sans qu'il nous en coûte, sans que notre cœur se révolte contre nous-mêmes ! Et ne sommes-nous pas bien criminels, d'acheter au prix de tout notre repos, notre infortune éternelle ?

Grand Dieu ! que tardé-je donc en effet de vous rendre un cœur, convaincu tous les jours, par son inquiétude dans le crime, qu'il n'est fait que pour vous ? Pourquoi m'obstiné-je à chercher dans les créatures cette paix et cette félicité chimérique que je n'ai pu y trouver jusqu'ici ? Pourquoi soutenir plus long-temps des dégoûts et des remords affreux, qui empoisonnent toute la douceur de ma vie ; moi qui n'ai qu'à revenir à vous, ô mon Dieu ! pour voir commencer mon bonheur et finir ma misère ? Des vierges simples et innocentes ravissent le ciel à mes yeux, et sans balancer, renoncent à tout dès l'entrée même de la vie, pour s'assurer vos promesses éternelles ; et depuis tant d'années que je gémiss sous le joug du monde et des passions, et moi déjà bien avancé

dans ma carrière, je n'ai pas la force de me dégager des chaînes fatales qui m'accablent, et de vous consacrer les restes d'une vie infortunée, que le monde et les passions ont jusqu'ici toute occupée ! O mon Dieu ! laissez-vous toucher à mes malheurs et à ma foiblesse : répandez toujours des amertumes sur mes passions insensées ; et ne vous laissez pas de me poursuivre et de me rendre malheureux, jusqu'à ce que je me sois lassé moi-même de vous fuir, et d'aimer mon infortune ; afin que, revenu à vous, ô mon Dieu ! je puisse enfin posséder mon cœur dans la paix et dans la joie, et attendre cette paix éternelle que vous avez préparée à ceux qui vous aiment.

Ainsi soit-il.

TROISIÈME SERMON

POUR

UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra.

La volonté de Dieu est que vous soyez saints.
I. Thess. 4. 3.

LA sainteté est la vocation générale de tous les Fidèles: il faut être saint pour être Chrétien; et la vie éternelle que nous attendons tous, n'est promise qu'à la sainteté à laquelle nous sommes tous appelés.

Il n'est là-dessus aucune exception: le libre et l'esclave, le puissant et le pauvre, la vierge consacrée au Seigneur et la femme partagée entre Jésus-Christ et les sollicitudes du siècle, tous ont la même espérance et la même vocation: la règle est ici commune; et nul ne peut prétendre au salut, s'il n'est saint.

Il ne s'agit donc, ma chère Sœur, que d'examiner en quoi consiste cette sainteté, sans laquelle nous ne jouirons jamais de

III. SERMON, etc. 377

Dieu, et ce que la sainteté de la vie religieuse, que vous embrassez, ajoute à la sainteté de la vie chrétienne.

La sainteté de l'homme consiste à rentrer dans l'ordre et dans la beauté de sa première institution, et à réparer, autant qu'il est possible, tous les dommages que le péché avoit d'abord faits en lui, à l'ouvrage de Dieu; car afin que l'homme soit saint, il faut, pour ainsi dire, qu'il rede-vienne tel que le Seigneur l'avoit d'abord fait: or le péché, qui a fait déchoir l'homme de sa sainteté, a été en lui la source des trois désordres, que S. Jean appelle trois concupiscences.

Premièrement, il a révolté la chair et les sens contre l'esprit: l'âme, supérieure au corps et maîtresse de ses mouvemens, en est devenue comme l'esclave; de sorte que nous ne faisons pas toujours le bien que nous voulons; mais que souvent même, comme dit l'Apôtre, nous faisons le mal que nous ne voudrions pas; et c'est ce que S. Jean appelle la concupiscence de la chair.

Secondement, en chassant Dieu de notre cœur, qui le remplissoit tout entier, le péché y a laissé un vide affreux et une indigence extrême; de sorte que l'homme depuis, pour remplacer ce vide, a appelé toutes les créatures dans son cœur; en a fait ses divinités et ses idoles; s'est attaché successivement à tous les faux biens

qui étoient autour de lui et qui l'éblouissoient, et a cru soulager ainsi la privation du bien souverain et l'indigence intérieure, où le péché l'avoit d'abord laissé: et voilà ce que le même Apôtre appelle la concupis-
cence des yeux.

Enfin, sa propre misère a rendu l'homme vain et orgueilleux: plus il a senti sa bassesse, sa corruption et son impuissance, plus, pour s'étourdir sur un sentiment si humiliant, il a affecté au dehors de force, de grandeur, d'indépendance; plus il a voulu exhausser sa bassesse par tout ce qui étoit hors de lui: au défaut de l'innocence, qui faisoit sa véritable et sa première grandeur, il a appelé à son secours les titres, les dignités, la gloire, la naissance: de tous ces biens qui sont hors de lui, il s'est formé une grandeur imaginaire qu'il a prise pour lui-même; et comme les ténèbres sont toujours la juste peine de l'orgueil, il a voulu être admiré et applaudi; et a cru que l'homme pouvoit être grand par d'autres titres, que par ceux que la main de Dieu avoit gravés dans son ame; troisième désordre que saint Jean appelle l'orgueil de la vie.

La sainteté de l'homme consiste donc à remédier à ces trois désordres; parce que plus nous les réparons, plus nous nous rapprochons de ce premier état de justice et d'innocence, où nous avons été créés. Les philosophes, qui n'avoient pas connu

ces trois plaies, n'avoient garde d'en prescrire les remèdes aux hommes; et leurs préceptes n'étoient que comme des vêtements pompeux et inutiles, qui couvrent un malade tout gangrené. Jésus-Christ tout seul, le souverain médecin des ames, pouvoit les guérir: sa doctrine seule nous en montre les remèdes spécifiques; et comme les trois vœux de notre baptême ne sont qu'un précis de ses préceptes et de toute sa doctrine, ils renferment aussi tous les remèdes, qui seuls peuvent guérir les trois désordres du péché, et rétablir les hommes dans leur premier état de sainteté et de justice.

Car premièrement, en renonçant à la chair, premier vœu de notre baptême, nous nous engageons à ne plus suivre ses désirs, qu'autant qu'ils seront conformes à la loi de Dieu; et à la tenir sans cesse soumise à l'esprit; et voilà dans le premier engagement de notre baptême, le remède qui répare le premier désordre du péché.

Secondement, quand nous renonçons au monde et à ses pompes, second vœu de notre baptême, nous promettons que le monde et tout ce qu'il renferme, ne partagera plus notre cœur avec Dieu, et que nous userons de tous les biens qui nous environnent, comme des étrangers qui passent et qui n'y mettent pas leur affection; second remède du second désordre du pé-

ché dans la seconde promesse de notre baptême.

Enfin, en disant anathème à Satan, qui est le premier modèle de l'orgueil et de l'indépendance, dernier vœu de notre baptême, nous nous reconnoissons pécheurs et misérables: nous confessons à la face des autels, que loin d'être semblables aux dieux, comme cet ennemi du genre humain l'avoit promis à nos premiers pères, nous sommes même déchus de l'excellence de la nature humaine, et que nous avons besoin d'un Libérateur qui nous délivre de tous nos maux: par cet aveu nous nous soumettons à Jésus-Christ, comme à notre réparateur et à notre maître; et nous promettons de ne plus chercher notre grandeur et notre délivrance, que dans l'humble aveu de nos misères; troisième désordre du péché réparé par le troisième engagement de notre baptême.

Voilà, ma chère Sœur, dans ces trois vœux tous les engagements de la vie chrétienne, et l'unique voie de sanctification marquée à tous les hommes. La vie religieuse, que vous embrassez, n'ajoute de nouveau à ces trois obligations essentielles à tous les Chrétiens, que des moyens qui en facilitent l'observance. Aussi, les saints instituteurs ont renfermé tous les engagements de votre état, dans les trois vœux de religion, qui répondent aux trois vœux de votre baptême; qui n'en sont,

pour ainsi dire, qu'un renouvellement et une nouvelle profession, et qui renferment seulement de nouvelles facilités pour s'en acquitter. Car premièrement, en consacrant votre corps à Jésus-Christ par l'engagement d'une virginité perpétuelle, ils ont voulu vous faciliter l'observance de la première obligation de votre baptême, par laquelle vous avez renoncé à la chair et à ses œuvres. Secondement, la pauvreté et le dépouillement religieux n'est prescrit que pour vous aider à renoncer facilement au monde et à ses pompes; seconde promesse de votre baptême. Enfin, le sacrifice de la soumission et de l'obéissance n'est exigé que pour anéantir l'orgueil dans sa source, et détruire tout ce que ce vice laissoit encore de commun entre vous et Satan qui en est le père; troisième engagement de votre baptême.

Or, comme souvent les personnes du monde croient que les devoirs de leur état sont bien moins rigoureux, et plus aisés à remplir que ceux de l'état religieux; et que dans la religion souvent on se croit en sûreté dans une vie de tiédeur et de relâchement, parce qu'on se compare en secret aux personnes du monde, et qu'on se trouve encore plus de régularité, plus de privations, plus d'austérité qu'en elles; il est bon, pour instruire les uns et les autres, de marquer ici ce que les en-

gagemens de la vie religieuse ont de commun avec ceux de la vie chrétienne, ce qu'ils y ajoutent de plus ; et s'il est vrai, comme on le prétend dans le monde, qu'il en coûte bien moins pour y faire son salut, qu'il y a moins de devoirs pénibles à remplir que dans la vie religieuse. Quelques réflexions sur les trois engagements solennels que vous allez contracter, ma chère Sœur, vont nous développer cette importante vérité.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

PAR le premier engagement de la vie religieuse, ma chère Sœur, qui est un engagement de continence perpétuelle, vous prenez Jésus-Christ pour votre époux ; vous lui consacrez votre corps, vos sens, votre imagination ; vous renoncez à tout lien qui pourroit vous partager entre lui et la créature ; vous vous engagez à ne jamais chercher d'autre frein et d'autre remède à la foiblesse de la chair, que dans la mortification et dans la prière ; vous renoncez à tout ce qui peut fortifier l'empire des sens : de sorte que cet engagement renferme deux devoirs. Le premier, c'est l'entière soumission de la chair à l'esprit ; devoir qui vous est commun avec tous les Fidèles. Le second, les moyens pour parvenir à cette soumission, dont le principal vous est

particulier et propre à votre état, et les autres regardent également tous les Chrétiens.

Je dis premièrement, la soumission de la chair à l'esprit ; devoir qui vous est commun avec tous les Fidèles. Oui, ma chère Sœur, la pureté que la sainteté de la vocation chrétienne exige de tous les Fidèles, ne se borne pas à leur interdire certains désordres grossiers et honteux, que saint Paul défendoit même autrefois aux Chrétiens de nommer. Elle va bien plus loin : comme tout Chrétien a renoncé à la chair dans son baptême ; et que par là il est devenu saint, spirituel, membre de Jésus-Christ, et temple de l'Esprit-Saint, il faut, pour remplir cette haute obligation, qu'il se regarde comme un homme céleste, consacré par l'onction de la divinité qui réside en lui, et par l'union étroite et spirituelle, qui de sa chair ne fait plus qu'une même chair avec celle de Jésus-Christ. Il ne doit donc plus vivre que selon l'esprit : non-seulement il ne doit plus faire servir les membres de J. C. à l'ignominie ; non-seulement il est obligé d'éviter les profanations publiques du temple de Dieu en lui ; non-seulement tout ce qui souille sa chair est un sacrilège et un outrage fait au corps de Jésus-Christ ; mais tout ce qui flatte encore ses sens, tous les plaisirs sensuels qu'il recherche et qu'il se permet, tous les goûts

et tous les désirs de la chair qu'il écoute trop, tous les plaisirs mêmes légitimes, où il ne cherche que la satisfaction des sens, souillent et profanent sa consécration : car il n'est plus redevable à la chair, pour vivre selon la chair; il faut qu'il sacrifie à tout moment ses sens, ses penchans, son imagination à la foi, et que tout soit soumis en lui à la loi de Dieu. Voilà le premier devoir que la sainteté de votre baptême vous rend commun avec tous les Fidèles : la parfaite soumission de la chair à l'esprit.

Mais pour y parvenir, les saints fondateurs vous ont prescrit deux moyens. Le premier, qui est propre à l'état religieux, est la consécration entière de votre corps à Jésus-Christ, par le vœu de continence perpétuelle. Le second, la mortification et la prière ; moyen prescrit et nécessaire à tous les Chrétiens, comme à vous, pour affaiblir l'empire de la chair, et la tenir assujettie à l'esprit.

Quand je dis que le premier moyen est l'entière consécration de votre corps à Jésus-Christ, qui est le propre de l'état religieux, ce n'est pas, ma chère Sœur, comme je l'ai déjà remarqué, que le corps de tout Chrétien ne soit le temple de Dieu, consacré par l'onction de l'Esprit-Saint répandu sur nous dans le baptême, et séparé de tout usage profane par le seau ineffaçable

ineffaçable qui nous a marqués du signe du salut. Aussi, l'Eglise regarde les corps des Fidèles après leur mort, comme des restes saints et précieux ; comme des temples encore animés par l'Esprit invisible qui réside en eux, et qui est le gage de leur immortalité : elle les place dans un lieu saint ; elle les environne de lumière ; elle leur rend des honneurs publics, et fait brûler devant eux des parfums précieux, et la fumée des encensemens. De là vient que le Chrétien est obligé de respecter son propre corps, et de le posséder avec honneur ; que le lien même d'un Sacrement honorable établi pour la consommation des Elus, est un lien de pudeur et de sainteté ; que l'union mutuelle qui le rend indissoluble, est une union pure et sainte, puisqu'elle est l'image de l'union de Jésus-Christ avec son Eglise ; et que le Chrétien, qui déshonore son propre corps, est, comme nous l'avons dit, un profanateur et un sacrilège.

A cette obligation générale, ma chère Sœur, vous ajoutez l'engagement particulier de la sainte virginité, qui consacre votre corps, vos sens, votre cœur à Jésus-Christ, d'une manière encore plus spéciale ; c'est-à-dire, que pour tenir la chair soumise à l'esprit, comme vous l'avez promis dans votre baptême, les saints fondateurs ont cru qu'il étoit plus sûr et plus facile de lui interdire tous les plai-

Oraisons funèbres.

* R

sirs, que d'en régler l'usage. Aussi, ne croyez pas que le renoncement à la société sainte du mariage, renferme tous les devoirs de la continence universelle que vous allez promettre à Jésus-Christ : tout doit être pur et chaste dans une vierge consacrée à la chasteté religieuse : vos yeux ne doivent plus s'ouvrir que pour le Ciel; votre bouche, que pour chanter des cantiques célestes; vos oreilles, que pour entendre les merveilles du Seigneur et les vérités de la vie éternelle; votre imagination ne doit plus vous retracer que des images pures et saintes, et les spectacles du siècle à venir; votre esprit ne doit plus s'occuper que de l'espérance des biens futurs et des miséricordes du Seigneur sur votre ame. Voilà, ma chère Sœur, toute l'étendue de l'engagement de la sainte virginité que vous allez contracter. Les objets du monde et de la vanité, quelque innocens qu'ils puissent être, blessent désormais la pureté de vos regards : les discours mondains que vous vous permettez, quand ils ne seroient qu'oiseux et inutiles, souillent la sainteté de vos lèvres : les récits des affaires et des amusemens du siècle que vous écouterez, déshonorent la pudeur et l'innocence de vos oreilles; les soins sur votre propre corps, s'il y entre la plus légère complaisance, ou la recherche la plus imperceptible de vous-même, violent la pureté de la con-

sécration : l'attachement charnel à vos proches, ou les liaisons trop humaines avec vos Sœurs, profanent la sainteté de votre cœur. L'épouse fidèle dans le monde est occupée des soins de plaire à son époux : on lui souffre ce partage que le devoir et la tranquillité d'un lien sacré rendent nécessaire. Mais l'Épouse de Jésus-Christ ne doit plus plaire qu'à lui seul : tout ce qui partage son cœur, la rend infidèle; tous les soins qui ne tendent pas à s'attirer la tendresse de cet Époux céleste, et à lui donner des marques de la nôtre, blessent sa jalousie, et donnent atteinte à la fidélité que nous lui avons jurée; en un mot, ma chère Sœur, tout ce qui n'est pas saint, éternel, céleste, vous souille, vous dégrade, vous avilit.

Telle est l'excellence de la sainte virginité qui va vous consacrer à Jésus-Christ : et voilà pourquoi les premiers instituteurs de la vie religieuse ont joint à ce premier engagement les jeûnes, les veilles, les macérations, la prière. Ils ont regardé la mortification et l'oraison comme des devoirs inséparables de la sainte virginité : ils ont compris qu'il étoit impossible de conserver le corps pur au Seigneur, si la mortification n'en réprimoit les révoltes; si la prière n'en purifioit les désirs. L'état de la sainte virginité est donc un état de mortification perpétuelle, de prière tendre et fervente; de vigilance infatiga-

ble sur les sens : ce n'est que par ces sacrifices journaliers, que vous pouvez assurer la possession de votre corps à l'Époux céleste. L'immortification, le relâchement, la recherche des commodités, des superfluités et des aises, sont comme des transgressions essentielles de ce premier vœu de chasteté ; parce qu'ils en violent l'étendue, et que tôt ou tard ils en attaquent le fonds.

Et voilà, ma chère Sœur, l'avantage que vous avez sur les personnes engagées dans le monde. Comme vous, elles sont obligées de conserver leur corps pur au Seigneur ; de faire un pacte avec leurs yeux, pour ne pas même penser à des objets défendus, dont ils sont sans cesse environnés : de s'interdire tous les désirs qui pourroient souiller l'ame ; quoique tout ce qu'elles voient, et tout ce qu'elles entendent, les réveille et les allume dans leur cœur. Mais pour en venir là, elles sont obligées, comme vous et encore plus que vous, de se mortifier sans cesse, de veiller continuellement sur les séductions des sens, de ne point cesser de prier et de gémir, pour appeler le Seigneur au secours de leur foiblesse, et afin qu'il ne les laisse pas à elles-mêmes au milieu des tentations et des périls innombrables qu'elles trouvent partout sur leurs pas. Mais ces devoirs si essentiels à cette vertu, qui nous conservent purs et sans tache, et sans les-

quels nous ne saurions répondre un moment de la fragilité de nos penchans ; ces devoirs, dis-je, deviennent comme impraticables au milieu du monde. Hélas ! ma chère Sœur, la prière n'y est même, pour les plus réguliers, qu'un moment de bien-séance et d'ennui, accordé le matin et le soir à ce saint exercice ; et loin de le regarder comme un devoir, à peine en connoît-on le nom et l'usage ; et je n'en suis pas surpris. Le moyen, en effet, d'apporter à la prière cet esprit tranquille et recueilli qu'elle demande, lorsque toute la vie est une dissipation continuelle, que les affaires inquiètent, que les bienséances occupent, que les plaisirs dissipent, que les inutilités amusent, que tout cela ensemble forme un tumulte, une agitation au dedans de nous, un éloignement éternel de soi-même, incompatible avec l'esprit de la prière ? Le moyen d'y apporter un cœur sensible à la voix de Dieu, et capable de goûter les vérités du salut ; un cœur que mille passions remplissent, que mille attachemens humains partagent, que mille désirs terrestres appesantissent ; que des espérances, des projets, des jalousies, des haines, de fausses joies, des chagrins amers, des pertes, des bonheurs frivoles, occupent tout entier ; un cœur à qui il ne reste de goût, de mouvement, de sensibilité, que pour les choses d'ici-bas ? La prière suppose un esprit tranquille et re-

cueilli, un cœur pur et libre; et pour prier utilement, il faut vivre ou désirer de vivre saintement.

La mortification n'y est pas moins inconnue et impraticable que la prière. Hélas! ma chère Sœur, comment se mortifier au milieu du monde, où l'on donne presque tout aux sens; où la sensualité des tables, la magnificence des édifices, l'oisiveté et le danger des plaisirs publics, le luxe, la mollesse, la recherche de tout ce qui peut flatter et nourrir l'amour-propre, les amusemens éternels sont devenus des usages et des bienséances, dont la sagesse et la régularité même n'oseroient se dispenser? Cependant, sans la mortification, le corps ne peut être soumis à l'esprit; sans cette soumission, la prière n'est pas possible; et sans la prière, il n'est point de vertu sûre et qui soit de durée. Aussi, ma chère Sœur, que de naufrages la pudeur y fait-elle tous les jours! La bienséance même n'est plus un frein à l'indignité et à la fureur d'un vice honteux; et l'usage a presque rendu innocent, et est sur le point de rendre même honorable, ce que la dépravation a rendu commun.

Mais dans ces asiles saints, ma chère Sœur, la prière et la mortification deviennent comme le fond et l'occupation nécessaire de votre état; et il en coûteroit plus de s'y refuser, que de s'y livrer

avec une constante fidélité. Ces deux devoirs si ennuyeux et si impraticables au milieu du monde, font ici toute la consolation d'une vierge fidèle. Tout y facilite la prière, parce que tout inspire le recueillement: l'esprit éloigné des objets de la vanité, n'en porte pas les dangereuses impressions jusqu'aux pieds de l'autel: le cœur, séparé de toutes les créatures, se trouve libre devant le Seigneur, et en état de goûter combien il est doux: les sens réglés et recueillis par les spectacles religieux qui les occupent ici sans cesse, n'ont plus de peine à se recueillir dans le temps de la prière, et à se taire respectueusement devant la majesté du Très-Haut. Tout y conduit à la mortification; tout l'inspire, tout la rend comme nécessaire: les saints usages établis, les exercices religieux, l'austérité de la vie commune, les privations volontaires qu'on y ajoute, tout mortifie ici la nature, tout conduit à la violence et au renoncement, et tout l'adoucit; et l'immortification deviendroit une singularité plus difficile à soutenir par le mépris et la confusion où elle nous laisseroit, que les austérités elles-mêmes. Ainsi, ma chère Sœur, le seul privilège que les personnes du monde ont ici par-dessus vous, c'est qu'ayant au fond les mêmes obligations que vous, elles n'ont pas les mêmes facilités pour les remplir: c'est que le salut coûte bien plus

dans le monde, que dans la religion : c'est que dans ces asiles saints il y a plus de secours ; dans le monde, plus de périls et plus d'obstacles, et cependant presque partout les mêmes devoirs à remplir.

Que vous rendrons-nous donc, ô mon Dieu ! pour le bienfait inestimable qui nous a consacrées à votre service ? *Quæ reddam laudationes tibi ? (Ps. 55. 12.)* Vous avez adouci notre joug, en nous imposant le vôtre, que le monde toujours dans l'erreur, regarde comme un joug accablant et insupportable : vous avez abrégé nos combats, en nous associant à cette milice céleste, où il semblerait que nous nous déclarons une guerre cruelle à nous-mêmes : vous avez soulagé nos peines en augmentant nos privations, et tarissant la source de nos inquiétudes, en nous délivrant de tous les attachemens qui les causent.

SECONDE RÉFLEXION.

Aussi, ma chère Sœur, le second engagement de la vie religieuse est un engagement de pauvreté et de dépouillement universel. Comme toutes les créatures et tous les biens périssables sont devenus des pièges pour l'homme, qui ne sauroit presque plus jouir des bienfaits de l'Auteur de la nature sans en abuser, les saints fondateurs ont cru qu'il étoit plus sûr et plus facile de s'en dépouiller tout-à-fait, que

de se contenir dans les bornes d'un usage saint et légitime. Ils ont donc ordonné à celui qui vouloit être disciple de Jésus-Christ, et le suivre dans les voies de la perfection religieuse, de renoncer à tout, de peur que la possession la plus permise des biens de la terre, ou n'attachât trop son cœur, ou ne partageât trop ses soins, ou ne ralentît son ardeur et son progrès dans cette sainte carrière.

Cet engagement de pauvreté religieuse renferme donc trois devoirs essentiels : premièrement, un détachement de cœur de toutes les choses de la terre ; secondement, une privation actuelle de toutes les superfluités ; enfin, une soumission et une dépendance entière des supérieurs dans l'usage même des choses les plus nécessaires.

A l'égard du détachement de cœur de toutes les choses de la terre, ma chère Sœur, c'est une obligation qui vous est commune avec tous les Fidèles, puisque c'est une suite du second vœu de votre baptême, par lequel vous avez renoncé au monde et à ses pompes. Quand vous n'auriez pas embrassé un état de pauvreté, et que vous auriez vécu dans le monde, au milieu de l'opulence que la naissance sembloit vous destiner, vous auriez toujours vécu au milieu des biens qui ne vous appartenoient pas, auxquels il vous étoit défendu de vous attacher, et dont il ne vous

étoit permis d'user qu'en passant, et pour la gloire du grand Maître qui vous les avoit confiés.

Nous sommes tous ici-bas des étrangers, ma chère Sœur : voilà pourquoi entrant dans le monde, nous commençons par y renoncer dans notre baptême ; c'est-à-dire, nous confessons publiquement, à la face des autels, que ce n'est pas ici notre patrie ; que nous n'y prétendons rien ; que nous ne pensons pas à y établir une demeure permanente ; que nous ne voulons que passer par ses faux biens ; que nous les regardons comme les embarras et les périls de notre voyage ; que nous sommes citoyens du ciel, héritiers de Dieu et des biens éternels, et que tout ce qui est au-dessous de cette espérance, n'est pas digne de nous.

Le Chrétien doit donc vivre détaché de tout ce qui l'environne ; dès qu'il s'y attache, il cesse d'être étranger sur la terre ; il en fait sa patrie ; il renonce au titre sublime de citoyen du ciel, et n'a plus de droit au royaume, qui n'est promis qu'aux pauvres de cœur, c'est-à-dire, à ceux qui ont vécu comme ne possédant rien sur la terre.

J'avoue, ma chère Sœur, que ce détachement de cœur est bien rare dans le monde, où l'on tient si vivement à ce que l'on possède ; où l'on souhaite toujours ce qu'on n'a pas ; où l'on envie sans cesse ce

qu'on ne peut avoir ; où l'on s'agite si fort pour parvenir à ce qu'on n'aura jamais ; où les pertes sont si sensibles, parce que les attachemens sont toujours extrêmes ; où les désirs croissent toujours, parce que le monde entier est trop au-dessous de nous pour pouvoir les satisfaire ; où l'on n'estime heureux que ceux qui sont chargés de plus de liens, et qui tiennent à plus d'embarras que les autres ; où l'on n'a de joie et de chagrin, que par rapport aux choses d'ici-bas ; enfin, où l'on ne vit que comme si nous n'étions faits que pour ce que nous voyons, et que la terre dût être notre patrie éternelle. J'avoue, dis-je, que ce détachement est rare et presque inconnu dans le monde ; mais c'est que les véritables Chrétiens n'y sont pas en grand nombre ; et qu'à peine le Fils de l'Homme, quand il paroîtra, trouvera-t-il un reste de foi sur la terre.

Et c'est en quoi, ma chère Sœur, l'opprobre de Jésus-Christ que vous embrassez, doit vous paroître préférable à toutes les couronnes de la terre : ce détachement si indispensable pour le salut, et si difficile dans le monde, devient comme naturel dans la religion. Et certes, ma chère Sœur, il est aisé de se détacher de tout, quand on s'est dépouillé de tout ; de ne tenir à rien sur la terre, quand on n'y possède rien ; d'y vivre comme étranger, quand tout ce qui nous environne n'est

point à nous ; et d'être pauvre de cœur , quand on est pauvre réellement et en effet.

Ce n'est pas que la misère du cœur humain est telle , que souvent après avoir renoncé d'une manière héroïque aux grands biens et aux grandes espérances du monde , on s'attache dans la retraite aux choses les plus frivoles et les plus légères. Souvent , ma chère Sœur , une ame que toute la gloire du monde n'avoit pu toucher , et qui n'avoit trouvé dans tous les établissemens les plus brillans , et dans toute la magnificence qui l'y attendoit , rien de digne de son cœur , trouve dans la retraite mille liens vains et puérils qui l'attachent. Semblable à Rachel , après avoir généreusement abandonné la maison de ses proches ; après avoir renoncé à tout , à sa famille , à ses prétentions , à tous les liens de la chair et du sang , pour suivre son époux Jacob , figure de l'Époux céleste , dans une terre sainte , et la demeure du peuple de Dieu ; on déshonore la grandeur et la magnanimité de ce sacrifice , en se réservant de vaines idoles ; en portant les dieux de Laban , c'est-à-dire , les passions du monde et mille attachemens humains jusques dans le tabernacle mystérieux de Jacob , figure du sanctuaire véridable , et de ces retraites religieuses , où une ame qui a renoncé au monde , vient habiter avec Jésus - Christ , l'Époux des vierges chastes et fidèles.

Il semble que le cœur , après avoir tout sacrifié , s'ennuie de sa liberté , et qu'il ne puisse être heureux sans se former à lui-même quelques chaînes : il semble qu'éloigné des objets qui forment les grands attachemens et qui remuent les passions violentes , il se fasse une grande passion des objets petits et frivoles qui l'environnent ; et que ne trouvant plus , pour ainsi dire , où se prendre , il se prenne à tout : il semble même que les attachemens deviennent plus violens , occupent le cœur plus sérieusement , plus vivement , à mesure qu'on est éloigné des grandes tentations , et que les objets qui nous restent sont bas et indignes de notre cœur. Ainsi , on tient à tout , quoiqu'on soit séparé de tout ; on n'est point pauvre de cœur ; et on est encore attaché à la terre , quoiqu'on ait renoncé à tout ce qu'elle pouvoit avoir de grand et d'aimable. Car , ce qui fait devant Dieu le crime de nos attachemens , n'est pas la grandeur et l'éclat des objets auxquels nous tenons , c'est la vivacité de la passion qui nous y attache : plus même ces objets sont vils et méprisables , plus l'attachement est insensé et criminel ; parce que moins la passion a d'excuse , plus la préférence que nous leur donnons sur la sainteté de notre état , et sur les promesses que nous y avons faites au Seigneur , est injuste.

Tel est l'écueil à craindre dans le dé-

depouillement religieux. Souvent encore détachés de tout pour nous – mêmes, nous tenons encore à tout pour nos proches : nous devenons, pour ainsi dire, riches de leurs richesses, fiers de leur élévation, glorieux de leur gloire, heureux de leurs prospérités; leurs malheurs nous accablent, leurs disgrâces nous humilient; nous faisons des vœux insensés pour leur avancement; nous sentons plus vivement qu'eux les événemens qui les élèvent ou qui les abaissent; et après avoir refusé de partager avec eux leur grandeur et leurs richesses, en embrassant un état de pauvreté et de dépouillement, nous partageons avec eux leurs passions et leurs crimes.

Voilà le premier devoir de la pauvreté religieuse, qui vous est commun avec tous les Fidèles : conserver le cœur détaché de tout ce qui nous environne; nous dire sans cesse à nous-mêmes, que notre cœur n'est fait que pour aimer son Dieu, son bien unique et souverain, et que tout amour de la créature le déshonore et le dégrade; qu'il est insensé de s'attacher à ce qui va nous échapper en un instant, et qui ne peut nous rendre heureux pour l'instant même qu'on le possède; plus insensé encore de lui sacrifier ce qui doit demeurer éternellement; que nos attachemens, outre qu'ils souillent notre cœur, sont encore la source de tous nos malheurs et de toutes nos peines; que nous som-

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE. 399
mes toujours punis de nos passions par les objets mêmes qui les causent; et que pour vivre heureux même ici-bas, il ne faut tenir à rien qu'on puisse nous ravir malgré nous-mêmes.

Le second devoir de la pauvreté religieuse, c'est le retranchement actuel de toutes les superfluités; c'est - à - dire, de tout ce qu'on appelle dans le monde, les aises et les commodités de la vie. Mais ne croyez pas, ma chère Sœur, que cette obligation vous soit propre : elle est encore une suite des engagemens du baptême, et dès-là indispensable à tout Fidèle. Les créatures ne sont pas faites pour fournir à de vains plaisirs, puisque l'Évangile les interdit tous au Chrétien, et qu'il y a renoncé lui-même dans son baptême. Bien plus, comme pécheurs, nous avons perdu le droit d'user des créatures, et de les faire servir même à nos besoins, loin de les employer à nos plaisirs. Comme nous en avons abusé, la peine naturelle de l'abus que nous en avons fait, étoit de nous en interdire tout usage : et comme le pécheur abuse de tout, tout devroit lui être à l'instant refusé, et la mort devenir la peine subite et inséparable du péché. Nous devenons donc indignes d'user des créatures, dès que nous avons été assez ingrats que de les faire servir contre le Seigneur même à qui elles appartiennent; c'est donc une grâce qu'il nous fait, de nous en permet-

tre encore l'usage : mais nous devons nous souvenir que nous en usons comme pécheurs ; que nous n'y avons plus aucun droit ; que si les usages mêmes les plus nécessaires nous sont interdits , à plus forte raison , les superfluités et les délices ; que ce seroit une injustice de faire servir les créatures aux plaisirs d'un pécheur qui en a abusé , et qui ne doit plus vivre que pour souffrir et expier cet abus ; que si on lui en permet encore l'usage , c'est à condition qu'elles deviendront la matière de sa pénitence , comme elles ont été la source de tous ses crimes ; et que par les privations continuelles et douloureuses , dont il se punira , il expiera l'abus injuste qu'il avoit été capable d'en faire. Voilà le fonds de la vie chrétienne , et les grandes maximes que l'Evangile propose à tous les Fidèles.

Ainsi , selon ces règles capitales de la foi , on doit vivre pauvre au milieu même de l'opulence ; se retrancher tout ce qui ne tend qu'à flatter les sens ; s'interdire tout ce qui n'est inventé que pour nourrir l'orgueil et l'amour - propre , tout ce qui sert d'aiguillon aux passions , et s'en tenir là-dessus à tout ce que la nécessité , la charité et une rigoureuse bienséance nous obligent encore de nous permettre. Tout l'avantage que les personnes du monde ont donc ici au-dessus de vous , ma chère Sœur , c'est que sans renoncer à leurs grands biens , elles ne peuvent pourtant les faire

servir à leurs plaisirs ; c'est qu'à portée de se ménager toutes les superfluités , elles sont obligées de se les interdire ; c'est que sans se séparer de tout ce qui flatte les sens , elles doivent les mortifier sans cesse ; sans se dépouiller de tout , vivre dans le dépouillement ; c'est en un mot , qu'elles ont plus d'embarras que vous , et n'en ont pas pour cela plus de privilège.

Il est vrai qu'une épouse de Jésus-Christ , qui a joint à cette obligation commune , une promesse particulière de vivre dans le dépouillement religieux , doit se disputer avec bien plus de rigueur les plus légères superfluités : non - seulement tout ce qui flatte encore les sens et les passions lui est interdit , mais même ce qui amuse encore , pour ainsi dire , l'amour - propre : non - seulement tout ce qui sent les pompes du monde est criminel pour elle , mais même tout ce qui n'est pas marqué par un caractère particulier de pauvreté et de pénitence. Ce n'est pas assez que ce qui l'environne n'augmente pas ses passions , il faut qu'il les combatte et qu'il les affoiblisse : ce n'est pas assez d'éviter les profusions de la vanité ; il faut y joindre les privations d'une humble pauvreté : ce n'est pas assez de n'avoir plus rien de commun avec le luxe des personnes du monde , il faut n'avoir rien même de particulier qui nous distingue de la modestie et de la simplicité de nos Sœurs : rien qui paroisse

nous élever au - dessus d'elles ; rien qui puisse les faire souvenir des vains avantages du nom , de la naissance , de la fortune , auxquels nous avons renoncé en nous consacrant à Jésus-Christ ; rien qui puisse blesser l'uniformité religieuse qui les a égalées à nous ; rien enfin qui tende à introduire les distinctions du siècle dans un lieu qui n'est établi que pour les effacer et les anéantir.

Dieu seul , dit le prophète , doit être grand dans la maison de Sion : *Dominus in Sion magnus.* (*Ps.* 98. 2.) Toute grandeur de la terre , tout éclat humain est ici éteint et éclipsé : tous les noms et tous les titres , que l'orgueil des hommes a inventés , sont ici effacés par le titre glorieux d'épouse de Jésus-Christ : tout doit paroître ici petit devant la majesté du Très-Haut , qui remplit ce lieu saint de sa gloire et de sa présence. Et comme après le dernier jour , Dieu régnera dans l'Univers , et que le monde entier étant détruit , tous les sceptres et toutes les couronnes brisées , tous les royaumes et tous les Empires retombés dans le néant , et , en un mot , toute puissance et toute domination finie , Dieu seul , dit l'Écriture , remplira de sa majesté les nouveaux cieus et la nouvelle terre. Dieu seul paroîtra grand , parce que sa gloire seule s'élèvera sur les débris de toutes les grandeurs humaines : on peut dire que ces maisons religieuses

sont d'avance ce ciel nouveau et cette nouvelle terre purifiés par un feu céleste où toute grandeur est anéantie ; où tous les noms et tous les titres sont confondus ; où le monde avec toute sa gloire , est déjà détruit ; où Dieu seul est grand , parce que Dieu seul y règne et y est adoré : *Dominus in Sion magnus.*

Voilà , ma chère Sœur , à quoi vous engage le dépouillement auquel vous allez vous soumettre ; et vous voyez que ce qu'il exige de plus de vous que des personnes du monde , est plutôt une facilité pour remplir l'engagement contracté là-dessus dans votre baptême , qu'une nouvelle rigueur que vous y ajoutez.

Enfin , le dernier devoir de ce dépouillement religieux , est la soumission et la dépendance entière des supérieurs , dans l'usage même des choses les plus nécessaires ; c'est-à-dire , regarder tout ce qu'on nous laisse comme n'étant point à nous ; n'en user que selon l'ordre et la volonté de ceux qui nous gouvernent ; le voir changer , augmenter , diminuer avec la même indifférence ; ne nous approprier de tout ce qui nous sert , que la disposition d'en être privés dès que l'ordre le demandera ; et n'avoir à soi que le saint plaisir d'être libre et dépouillé de tout.

Ne vous figurez pas cependant , ma chère Sœur , qu'en ceci même votre condition soit plus dure que celle des personnes du

monde. A la vérité, la foi n'exige pas d'eux, qu'ils dépendent des hommes dans l'usage de leurs biens, et qu'ils n'en usent, ou ne s'en abstiennent que selon les ordres et la volonté d'autrui. Mais sans vous faire remarquer qu'il est mille situations dans le monde, et pour celles de votre sexe surtout, où l'on ne peut disposer de rien; où tout ce qui est à nous, est comme s'il ne l'étoit point; où l'on dépend de la volonté, et souvent du caprice d'autrui dans l'usage même des choses les plus nécessaires; où les grands biens qu'on a portés à un mari ne servent souvent qu'à augmenter ses profusions insensées envers les objets criminels de ses passions, et sa dureté à notre égard; enfin, où l'on n'achète par des richesses immenses, que le droit de ne pouvoir plus s'en servir, et de les voir engloutir sans oser presque se plaindre: sans m'arrêter à cette réflexion, ma chère Sœur, et en vous permettant d'imaginer une situation où l'on ne dépende de personne dans l'usage des biens que nous avons reçus de nos ancêtres, nous dépendons toujours des maximes de la foi qui doivent régler cet usage: nous dépendons sans cesse de Dieu, qui peut nous enlever ces biens à chaque instant, qui peut d'un souffle renverser notre fortune, et par mille évènements imprévus, changer notre opulence en une extrême misère. Nous devons donc toujours être prêts, comme Job,

à trouver bon tout ce qu'il plaira au souverain Maître d'en ordonner: nous devons en user comme pouvant en être dépouillés l'instant qui suit; nous regarder toujours comme des esclaves, à qui le maître peut redemander les biens qu'il leur a confiés sans qu'ils puissent y trouver à redire; ne les posséder que comme ne les possédant point; nous souvenir qu'étant entrés nus dans ce monde, comme dit l'Apôtre, nous n'y possédons rien qui soit à nous; et que devant en sortir dans la même nudité et dans la même indigence, tout ce que nous aurions voulu nous approprier n'auroit été, pour ainsi dire, qu'un vol fait au père de famille; un vol que nous aurions été forcés de restituer à la mort, qui nous ravira tout; et de montrer ainsi à tous les hommes, que nous avions été des usurpateurs; que ces grands biens, dont nous nous étions parés avec tant d'ostentation, ne nous appartenoint pas; et que nous n'avions à nous que le droit d'en user et de les faire valoir au profit et pour la gloire du Maître souverain qui nous en avoit confié l'administration.

Ainsi, ma chère Sœur, la pauvreté religieuse ne diminue pas vos droits sur les biens et sur les plaisirs de la terre, puisque le Chrétien n'y a point de droit; elle diminue seulement vos embarras et vos inquiétudes: elle ne vous dépouille de

rien, puisque rien n'est à vous; elle vous met seulement hors d'état de vous attacher à ce qui ne vous appartenoit pas: elle ne retranche pas même les profusions et les superfluités, puisque l'Évangile les interdit à tout Fidèle; elle ne retranche que les occasions qui auroient pu vous porter à les rechercher: en un mot, elle n'éloigne que les périls; et loin de vous imposer un nouveau joug, elle vous met dans une liberté parfaite.

Je sais que le monde ne regarde pas des mêmes yeux cet état de pauvreté religieuse, et qu'on se croit plus libre et plus heureux, quand on peut jouir à son gré des biens que l'on possède. Mais quel est ce bonheur, ma chère Sœur? que sont la plupart des hommes, que les esclaves infortunés de leurs biens et de leur fortune? Ils ne les possèdent pas; ils en sont possédés. Que de craintes! que de désirs! que de jalousies! que de bassesses, que de soins pour les conserver! que de précautions de peur de les perdre! que de passions à contenter! que d'accidens à craindre! que de contre-temps à souffrir! que de courtes joies! que de chagrins durables! Quels chagrins amers suivent le dérangement des profusions et des excès! de quels soucis honteux et dévorans est punie et toujours accompagnée l'avarice! quels désirs insatiables d'amasser sans cesse! quel dégoût cependant, et quelle satiété

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE. 407
même dans la possession! A combien de maîtres et de tyrans, s'écrie saint Ambroise, se livre celui qui ne veut pas prendre le Seigneur pour son seul maître et pour son unique héritage! *Quàm multos Dominos habet, qui unum refugerit (S. Amb.)?*

Heureuses donc les ames, ô mon Dieu, que vous avez appelées à un état de dépouillement entier! Sans inquiétude; sans souci pour le lendemain; sans toutes les tristes précautions pour l'avenir; sans embarras pour le présent; débarrassées de tout ce qui agite et qui tourmente les enfans du siècle, leur unique soin est de vous plaire: toujours dans l'abondance, parce qu'elles n'ont besoin de rien; toujours tranquilles, parce qu'elles ne désirent rien: leur vie est une fête continuelle, un calme que rien ne peut altérer, une joie pure et innocente: *Et Justi epulentur et exultent in conspectu Dei. (Ps. 67. 4.)* Au lieu que les enfans du siècle, toujours dans l'abondance et jamais rassasiés, toujours dans les plaisirs et jamais heureux, passent leur vie à désirer, à s'agiter, à changer sans cesse de situation et de mesure. Loin de se faire une félicité de ce qu'ils ont, ils se font un supplice de ce qu'ils désirent: chaque instant les jette dans de nouveaux mouvemens: ils ne connoissent le repos que pour le fuir; et toute leur vie est une agitation éternelle que rien ne peut fixer, et qui ne leur laisse pas plus

de consistance ici-bas, qu'à la poussière qui devient le jouet des vents sur la terre: *Non sic impii, non sic, sed tanquam pulvis quem projicit ventus à facie terræ. (Ps. I. 4.)*

TROISIÈME RÉFLEXION.

RESTEROIT à vous parler ici, ma chère Sœur, du troisième engagement de l'état saint que vous embrassez; c'est l'obéissance religieuse. Le monde, qui ne connoît pas la vertu de la foi et l'esprit de la vie chrétienne, regarde cet engagement comme un joug affreux, insupportable à la raison, et incompatible avec le repos et la douceur de la vie. Il est vrai qu'il paroît d'abord fort triste et fort dur à la nature de se faire toujours une loi des volontés d'autrui; d'être forcé de sacrifier sans cesse ses propres lumières, aux lumières et souvent aux caprices de ceux qui nous gouvernent; de ne se servir de sa raison que pour l'aveugler, et la soumettre à des ordres qui nous paroissent bizarres et injustes; de n'avoir à soi, ni sentiment, ni volonté propre; et malgré la bonne opinion que nous avons de notre propre sens, que nous préférons toujours en secret à celui des autres; malgré les défauts et les lumières bornées, que l'orgueil nous découvre toujours en ceux de qui nous dépendons; malgré même la vivacité des

des goûts et des inclinations qui nous dominent, et qui mettent en nous mille répugnances pour les choses ordonnées; malgré tout cela, n'agir que comme si l'on ne voyoit rien, si l'on ne sentoît rien, et comme un instrument aveugle et insensible, qui n'auroit d'autre mouvement que la volonté de celui qui l'emploie et qui le dirige. J'avoue, ma chère Sœur, que cette situation paroît révolter d'abord tous les penchans les plus raisonnables de la nature, et ôter aux hommes la seule consolation innocente, que les situations les plus tristes leur laissent encore, qui est l'indépendance et la liberté de disposer de leurs actions et d'eux-mêmes.

Mais, ma chère Sœur, ce n'est là qu'un langage dont le monde se fait honneur: car, trouvez-moi dans le monde un état d'indépendance entière; imaginez, si vous le pouvez, une situation, où, libre de tout joug, de toute servitude, de tout égard, de toute subordination, de tout ménagement, on n'ait à répondre qu'à soi-même de soi-même. Quels sont les assujettissemens du mariage? Et cette liberté si vantée, qu'est-elle, qu'une servitude qui nous lie aux volontés et souvent aux caprices d'un époux souvent injuste, jaloux, bizarre, qui change une société sainte en une affreuse captivité? Quelle est la servitude de la cour, de la fortune, des places, des emplois? Quel est ce fantôme de liberté,

Oraisons funèbres. * S

qui fait dépendre les personnes du monde de tant de maîtres, qui les assujettit à tout, à leurs supérieurs, à leurs sujets, à leurs amis, à leurs ennemis, à leurs envieux, à leurs partisans; à tout ce qui les environne? Qu'est-ce qu'une ame livrée au monde et à la fortune, que l'esclave de l'Univers entier; que le jouet éternel des passions et des bizarreries d'autrui, parce qu'elle l'est des siennes propres? Qu'est-ce que la vie du monde et de la cour elle-même, qu'une servitude éternelle, où nul ne vit pour soi; où il faut sans cesse sacrifier les plaisirs, à la fortune; le repos, au devoir; les aises et les commodités, aux bienséances; nos propres goûts, aux goûts d'autrui; nos lumières, aux préventions de ceux de qui nous dépendons; et enfin notre conscience souvent à leurs passions injustes?

Et voilà, ma chère Sœur, ce qu'il y a ici de triste pour les personnes du monde; c'est que leurs assujettissemens qui font tout leur malheur, font souvent aussi tous leurs crimes. Ils trouvent en même temps dans leur servitude l'écueil de leur repos et de leur salut: ils font à leurs maîtres des sacrifices continuels de leur liberté, des sacrifices qui leur coûtent cher, et qui cependant les rendent plus coupables. Leur complaisance est pénible, et elle est criminelle; au lieu que dans ces asiles saints, elle coûte moins au cœur, et a toujours un nouveau mérite: les sacrifices de

la propre volonté y sont moins pénibles, parce qu'outre que la grâce les adoucit, on est sûr qu'on ne sacrifie sa volonté, qu'à la volonté de Dieu, dont les supérieurs ne sont que les interprètes et les organes; et cependant ces sacrifices nous sont toujours comptés pour de nouvelles vertus; en un mot, on ne perd ici qu'une liberté d'humeur et de caprice, dont on est souvent soi-même embarrassé; on y conserve celle du cœur, qui est la source des vrais plaisirs et l'image de la liberté éternelle: dans le monde on perd toutes les deux, et on a le malheur de ne pouvoir ni vivre pour son plaisir, ni vivre du moins pour son salut.

Mais une autre réflexion avec laquelle je finis, ma chère Sœur: quand même vous auriez pu vous flatter de trouver dans le monde une situation d'indépendance et de liberté entière; situation après laquelle depuis long-temps les hommes soupirent; et qu'ils n'ont pu encore trouver: quand même, dis-je, vous auriez été assez heureuse que de l'avoir enfin rencontrée; il ne vous auroit pas été permis pour cela de suivre aveuglément vos goûts et vos caprices; il ne vous eût pas été permis de vivre d'humeur, de tempérament, et de ne prendre que ce qui vous plaît pour la règle de ce que vous devez faire. Tout Chrétien a une règle éternelle et supérieure, qu'il doit consulter sans cesse sur

chaque action : tout ce qu'il fait doit se trouver à la place et dans l'ordre où la règle, c'est-à-dire, la loi de Dieu veut qu'il se trouve; par conséquent, dans tout ce qu'il fait, il ne lui est pas permis de ne chercher qu'à se satisfaire lui-même; autrement, il se mettroit lui-même à la place de Dieu, pour lequel et par l'ordre duquel il doit toujours agir. Tout ce qui n'a que l'humeur, que le caprice, que l'amour de nous-mêmes pour principe, n'est plus dans l'ordre, n'est plus une action du Chrétien : car toutes les actions du Chrétien et dignes de la vie éternelle, doivent, dit l'Apôtre, avoir pour principe la charité : or, l'humeur, l'amour-propre et la charité ne peuvent être le principe de la même action, puisque l'une nous fait toujours agir pour Dieu, et l'autre pour nous-mêmes.

Que fait donc, ma chère Sœur, l'obéissance religieuse? Elle nous manifeste, par l'organe de nos supérieurs, cette règle éternelle que nous aurions été obligés de consulter sans cesse dans nos démarches: elle nous épargne l'embarras de chercher sur chaque action, quelle est la volonté de Dieu, selon laquelle le Chrétien doit agir dans tous les temps et dans tous les lieux : elle abrège les incertitudes et les perplexités qui auroient toujours suivi nos déterminations propres : elle va au devant des méprises qui auroient pu nous faire prendre de mauvais partis : en un mot,

elle nous décharge de nous-mêmes, pour ainsi dire, pour nous mettre entre les mains et sous la conduite de Dieu. Ainsi, les personnes du monde ne se croient plus libres, que parce qu'elles ne connoissent pas le fonds de la religion et les devoirs de la vie chrétienne : elles ne comptent être maîtresses de leurs actions, que parce qu'elles croient n'en être comptables à personne : elles ne font tant valoir cet avantage, que parce qu'elles ignorent que toutes nos actions sont dirigées par une règle sévère, dont nous ne devons jamais nous départir ; que la liberté de la foi est une sainte servitude ; que nous sommes esclaves de la justice et soumis à la loi de Dieu ; que nous ne sommes point à nous, comme parle l'Apôtre, mais à celui qui nous a rachetés d'un grand prix ; que toutes nos actions lui appartiennent, puisqu'il en doit être la fin et le principe ; qu'ainsi il n'est pas plus permis à l'homme du monde d'user de sa liberté selon son humeur et son caprice, qu'au solitaire qui s'en est dépouillé entre les mains de ses supérieurs ; que l'un et l'autre doivent toujours agir conformément à la règle ; et que toute la différence que j'y trouve, c'est qu'il est encore facile à l'un de la violer, au lieu que l'autre s'est mis dans l'heureuse nécessité de la suivre.

Non, Seigneur, le monde a beau nous faire valoir ses avantages sur ces asiles saints : funestes avantages, qui deviennent

la source de tous ses crimes, et qui le rendent l'objet éternel de votre indignation ! tristes avantages, empoisonnés par tant de chagrins, et qui lui deviennent à charge à lui-même ! Il se fait honneur d'un fantôme et d'une apparence de bonheur, dont il sent lui-même le vide, et où jusques ici il n'a pu trouver le secret de devenir heureux. Mais votre calice, ô mon Dieu ! n'offre de l'amertume qu'à l'illusion des sens : le cœur y boit à longs traits les consolations de la paix et de la justice. Que les chaînes qui nous attachent à vous, Seigneur, sont douces et aimables ! Que l'on gagne en perdant tout, en renonçant à tout pour vous ! Acceptez donc, ô mon Dieu ! le sacrifice que je vous fais aujourd'hui de moi-même : ne regardez pas les imperfections de l'hostie qui s'offre ; ne regardez que le plaisir et l'empressement avec lequel elle court s'immoler aux pieds de vos autels : c'est à vous-même à la rendre digne de vous : c'est votre grâce qui me conduit en ce lieu saint ; c'est à elle à m'y soutenir ; et après m'avoir mise au nombre de vos Epouses sur la terre, me recevoir parmi celles qui doivent être admises aux noces éternelles de l'Agneau.

Ainsi soit-il.

QUATRIEME SERMON

POUR

UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

Sponsabo te mihi in sempiternum, et sponsabo te mihi in justitiâ et judicio, et in misericordiâ, et sponsabo te mihi in fide ; et scies, quia ego Dominus.

Je vais vous rendre mon épouse pour jamais par une alliance de justice, de jugement, de miséricorde, et par une inviolable fidélité ; et vous saurez que je suis le Seigneur. Osée 2. 19. 20.

C'EST ce qui se passe entre Jésus-Christ et une âme que les passions avoient entraînée, lorsque, revenue de ses égaremens, elle s'unit à lui par les liens de la foi et de la justice, et ne veut plus vivre que pour réparer par une constante fidélité les transgressions de sa vie passée. On peut dire qu'alors elle renouvelle avec le Seigneur l'alliance autrefois jurée dans son baptême : sans renoncer à tout, elle le prend pour son partage : sans se cacher dans un saint asile, et se dérober à la vue des hommes, elle ne vit plus que pour lui seul : sans se

dépouiller des biens périssables, elle les méprise, et ne connoit plus d'autre bien, que celui de le posséder : sans se séparer d'un époux terrestre, elle ne perd plus de vue l'Époux immortel qu'elle a dans le ciel : enfin, sans changer d'état, elle change de cœur, et elle éloigne d'elle tout ce qui pourroit encore rompre le nouvel engagement qu'elle contracte avec son Seigneur.

Cependant, ma chère Sœur, quelque puissante que soit la grâce dans une ame encore engagée dans le monde ; quelque fervens que soient ses désirs ; quelque sincère que paroisse sa pénitence et son retour à Dieu, il est vrai de dire que l'alliance qu'elle fait avec lui au milieu du monde, par une conversion véritable, est toujours suivie de mille imperfections que la vie du monde rend inévitables. Les sollicitudes temporelles ; les devoirs et les bienséances, qui se multiplient à proportion du rang et de la naissance ; les égards que le monde exige, et qui ne nous laissent pas toujours les maîtres de disposer de nous-mêmes ; les usages dont la piété la plus austère n'oseroit se dispenser ; les liens de la chair et du sang auxquels il faut encore tenir ; les soins pour se concilier l'amitié de ceux qui dispensent les grâces ; les prévoyances pour ménager à des enfans des établissemens dignes de leur naissance ; les contre-temps qui dérangent toutes nos mesures : tout cela

partage le cœur malgré nous-mêmes, occupe nos affections, s'empare de nos pensées, ralentit notre foi, émousse notre goût pour les choses du ciel, rend la pratique de la prière et des autres œuvres de salut, plus sèche et plus languissante ; répand mille nuages sur notre esprit, laisse encore au monde trop de crédit sur notre cœur, et fait que la piété sert plutôt à nous faire déplorer en secret les embarras qui l'affoiblissent, qu'à nous faire goûter les consolations qui l'accompagnent.

C'est donc à vous proprement, ma chère Sœur, que s'adressent aujourd'hui ces paroles de mon texte : c'est avec vous que le Seigneur va faire une alliance sainte et éternelle, et telle que son amour peut la désirer. Ce n'est pas assez pour lui de vous posséder à demi, comme il possède encore tant d'ames qui le servent au milieu du monde : il vous veut toute à lui ; il est jaloux de tout votre cœur, et ne peut souffrir que les affections mêmes les plus légitimes, puissent le partager encore. Heureuse si après avoir surmonté tous les obstacles qui s'opposoient à votre sacrifice ; si après avoir résisté à toutes les sollicitations qui nous avoient presque fait craindre pour votre persévérance ; si, après vous être arrachée d'un monde, qui a mis tout en œuvre pour vous retenir, vous ne commencez pas à moins estimer un bonheur que personne ne vous disputera plus !

Heureuse si les suites ne ralentissent rien de la ferveur de ces commencemens; et si, après avoir fui le monde, lorsqu'il courroit après vous, vous ne le regrettez pas lorsqu'il vous aura tout-à-fait oubliée!

Mais non, ma chère Sœur, nous avons de vous de meilleures espérances, et des pressentimens plus heureux pour votre salut: *Confidimus meliora et viciniore salutem.* (Hebr. 6. 9.) Ce n'est pas ici un parti pris dans un âge encore tendre, où une longue éducation dans ces saints asiles décide toujours presque de nos choix, et où le monde encore inconnu n'offre encore rien aussi qui puisse nous séduire; c'est une sainte résolution formée, soutenue long-temps au milieu du monde même, et d'un monde où tout vous rioit, où tous les suffrages étoient pour vous, où vous n'aviez que trop de ces talens dangereux qu'il faut pour lui plaire, où vous étiez devenue la seule consolation d'une mère désolée; en un mot, où tout sembloit devoir vous attacher, et où cependant, quoique mille obstacles aient retardé le dessein où vous étiez de le quitter, rien n'a été capable de vous en détourner. Ainsi, ma chère Sœur, les applaudissemens d'un monde profane, auquel le cœur est si sensible, si généreusement méprisés; le seul lien même qui vous attachoit encore au monde, en vous attachant à une mère tendre et chrétienne, si généreuse-

ment rompu; ce lien que vous respecterez toujours, et dont le souvenir plus vif, sans doute, sur le point d'en rompre les nœuds pour jamais, arrache peut-être encore à votre cœur des restes de regret et de tendresse; les routes singulières par lesquelles la Providence vous a conduite en ce lieu saint; le soin spécial qu'elle a paru prendre jusques ici de votre destinée; tout cela, ma chère Sœur, nous rassure sur les suites: les difficultés que le monde a formées à votre entreprise, nous répondent qu'elle ne peut être que l'ouvrage de Dieu. Oui, Seigneur, vous ne rejetterez pas une victime que votre main elle-même a conduite à travers tant d'obstacles aux pieds de l'autel. Abandonnez à la bonne heure ces vierges imprudentes, qui ne se donnent à vous qu'à regret, et auxquelles l'orgueil tout seul, et le chagrin de ne pouvoir trouver dans le monde d'établissement qui soutienne la vanité de leur nom et de leur naissance, ouvre les portes de ce lieu saint: ne jetez que des regards d'indignation et de mépris sur ces sacrifices forcés qu'on offre au monde plutôt qu'à vous-même, et où l'on ne vous donne que ce qu'il a rejeté. Mais pour cette vierge fidèle, qui entre de bonne foi dans vos voies; qui méprise, avec une sainte fierté, tout ce que le monde lui offroit de charmes; qui renonce à tout pour vous suivre; qui vous confie le dépôt de sa foi et de son in-

nocence, et vous prend pour sa portion et son seul héritage : vous êtes, Seigneur, fidèle dans vos promesses ; vous la garderez comme la prunelle de votre œil, et la mettrez à l'abri sous les ailes de votre grâce.

En effet, ma chère Sœur, il ne faut qu'examiner les caractères de l'alliance que vous allez contracter avec Jésus-Christ, pour conclure que de tous les préjugés du salut, il n'en est pas de plus certain, ni de plus consolant pour vous.

P R E M I È R E R É F L E X I O N .

EN premier lieu, le Seigneur va vous rendre son Epouse par une alliance de justice : *Sponsabo te in justitiâ* ; premier caractère. C'est-à-dire, qu'il étoit juste que vous lui donnassiez cette marque de votre amour ; que votre reconnaissance envers lui ne pouvoit s'acquitter à moins ; qu'un sacrifice moins entier n'eût pas répondu à tout ce qu'il étoit en droit d'attendre de vous. Oui, ma chère Sœur, la mesure de ce que nous devons à Dieu est ce que nous avons reçu de lui : il n'exige pas également de toutes les ames, parce qu'il ne leur donne pas à toutes également. Plus il se communique à nous, plus il veut que nous soyons à lui : plus il veut dans notre cœur de désirs de perfection et de fidélité, plus il veut que nous ayancions, et que nous

lui soyons fidèles : plus il nous pousse, plus il faut marcher : en un mot, ses dons doivent régler nos efforts et notre zèle.

Or, rappelez-vous en ce moment, ma chère Sœur, toutes les grâces dont il vous a jusques ici comblée : des sentimens de salut inspirés dans une première jeunesse ; tant de périls éloignés ; tant d'obstacles, qui sembloient rendre la démarche que vous faites aujourd'hui impossible, surmontés ; tous les talens, qui paroissoient devoir vous destiner au monde et à la vanité, réservés pour lui seul ; tant de suggestions pour vous dégoûter de l'état que vous embrassez, méprisées ; tant de pièges qu'une tendresse trop humaine vous tenoit chaque jour, heureusement évités ; les larmes mêmes et les menaces de ceux qui avoient autorité sur vous, également inutiles ; le monde entier conjuré pour vous perdre, ou par les embûches qu'il assembloit autour de vous, ou par les sentimens qu'il réveilloit dans votre cœur, et que vous ne pouviez refuser au sang et à la nature ; le monde entier, dis-je, conjuré pour vous perdre, terrassé et foulé aux pieds. Rappelez-vous, ma chère Sœur, toute la suite des miséricordes du Seigneur sur vous, et que le souvenir de cet enchaînement de grâces ne s'efface jamais de votre cœur.

Dans ces jours qui ont précédé ce jour heureux, lorsque lassée, ce semble, de

vous soutenir toute seule contre toutes les attaques que le monde, que la nature, que votre propre cœur vous livroit, vous paroissiez sur le point de succomber, et de vous y rendre : dans ces momens tant de fois éprouvés, où votre piété sembloit s'affoiblir, votre fermeté s'ébranler, votre foi s'obscurcir, et où le monde vous paroissant plus aimable, la retraite religieuse sembloit ne vous offrir plus que des dégoûts et des horreurs secrètes : que se passoit-il alors dans votre cœur ? Jésus-Christ n'y étoit-il pas lui-même pour vous fortifier ? D'où vous venoient ces inspirations soudaines, ces retours de foi et de religion ? Quelle étoit la voix secrète qui vous parloit alors au fond du cœur ? N'étoit-ce pas l'Epoux céleste, qui vous disoit tout bas : Insensée, tout ce que tu vois, et que le monde te fait espérer, passera ; mais les biens que je te promets, ne passeront point. Que te serviroit le gain du monde entier, si tu venois à perdre ton ame ? Attache ton cœur, si tu es sage, à ce qui ne peut t'échapper, et qui doit demeurer toujours : les créatures qui semblent te promettre des plaisirs si doux et une félicité si riante, ne cherchent qu'à te séduire : elles sont toutes vaines, inconsistantes, fausses, perfides : elles ne te préparent que des dégoûts et des amertumes cruelles : le monde est plein de malheureux ; et s'il s'y trouve quelque consola-

tion, elle n'est que pour les ames qui m'y sont fidèles.

Lorsqu'il vous parloit de la sorte, ma chère Sœur, votre cœur, comme celui des disciples d'Emmaüs, ne redevenoit-il pas tout de feu pour lui ? Ne sentiez-vous pas votre foi se raffermir, votre langueur se ranimer, vos irrésolutions se fixer, vos ténèbres se dissiper, et la sérénité succéder à l'orage ? Quelles étoient les suites de ces temps de tentations, sinon une résolution plus vive, plus décidée, plus inébranlable de vous consacrer à Jésus-Christ ? Je ne fais que raconter ici l'histoire des miséricordes du Seigneur sur votre ame, que vous nous avez confiée avec un attendrissement de reconnaissance, afin qu'elle fût publiée sur les toits.

Voyez, en effet, s'il en use de même envers tant d'autres que le torrent entraîne : il ne les trouble pas dans leurs voies insensées : il ne daigne pas disputer leur cœur au monde qui le possède tout entier : il les laisse jouir paisiblement du fruit de leurs infidélités ; il semble leur en ménager lui-même les occasions, et par des jugemens secrets et terribles, éloigner ou rendre inutile tout ce qui pourroit les ramener aux voies de la vérité. Qu'avez-vous fait, ma chère Sœur, qui ait pu vous attirer ces égards et ces préférences ? Où en seriez-vous, s'il se fût contenté de vous solliciter foiblement ; de vous inspirer

quelques désirs de vous consacrer à lui, sans vous les faire exécuter, comme il en inspire tous les jours à tant d'ames en qui le monde étouffe ces commencemens de grâce, et qui demeurent infidèles à leur vocation? Où en seriez-vous, s'il eût borné toutes les opérations de sa grâce à votre égard, à ces demi-volontés dont le monde est plein; à ces réflexions stériles sur les abus des plaisirs, de la fortune et de toutes les choses présentes qui ne convertissent personne; à ces projets éloignés de conversion qu'on ne forme tous les jours, que pour se dire à soi-même qu'on n'est pas encore endurci, qu'enfin on changera, et se calmer en attendant sur ses désordres? Il le pouvoit; et vous n'avez rien à ses yeux de plus que tant d'autres qu'il traite de la sorte: mais il vous a prévenue de ses bénédictions, il vous a toujours environnée de son bouclier. Plus le monde a fait d'efforts pour vous séduire, plus il a été attentif à vous protéger: il a toujours sur vous un œil jaloux, appliqué à étudier les affoiblissements de votre cœur, et prompt à vous les reprocher. Ah! tant de soins ne devoient pas aboutir à vous laisser exposée au milieu des périls d'un monde corrompu: il travailloit à se former une épouse, à orner la victime qu'il destinoit à ses autels. En vous donnant aujourd'hui à lui, vous ne faites donc que lui offrir son propre ouvrage; vous lui présentez le fruit

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE. 425
de ses soins; vous parez l'autel de ses propres dons; vous lui rendez ce que vous en avez reçu; vous vous acquittez envers votre Bienfaiteur; vous ne pouviez, sans injustice et sans ingratitude, moins faire pour lui. Il avoit déjà sur vous, par ses bienfaits, tous les droits que vous allez lui donner par ce nouvel engagement; et la sainte alliance que vous faites aujourd'hui avec lui, est une alliance de reconnaissance et de justice: *Sponsabo te in justitiâ.*

SECONDE RÉFLEXION.

MAIS quand la justice et la reconnaissance n'exigeroient pas de vous le sacrifice que vous allez faire, la prudence chrétienne ne vous permettroit pas de balancer; et cette alliance sainte n'en seroit pas moins une alliance de jugement et de sagesse: *Sponsabo te in judicio;* second caractère.

Pesez en effet, ma chère Sœur, sur quoi roule ce que vous allez sacrifier, et de quel prix est ce que Jésus-Christ vous prépare. D'un côté, une fumée dont un instant décide; des plaisirs qui durent peu, qui lassent dans leur courte durée, et qui doivent être punis éternellement; des jalousies, des chagrins, des passions que tout allume, et que rien ne satisfait; des dégoûts qu'il faut dévorer, et dont on n'oseroit même se plaindre; des remords

secrets que rien ne calme; des assujettissemens et des ennuis mortels dont il faut même se faire un empressement et un mérite; des bizarreries, des rebuts de la part des grands, qu'il faut essayer et dissimuler; un oubli cependant et un éloignement de Dieu inévitable; mille périls dont l'innocence ne sort jamais entière; des adoucissimens dangereux sur les règles et sur les devoirs; des agitations éternelles, où il n'entre rien de plus solide, que d'en connoître le néant; une vie toute d'inutilités, des mouvemens d'erreurs, de désirs, de craintes, d'espérances; et enfin, une mort accompagnée souvent d'un repentir inutile, souvent, d'un calme funeste; toujours terrible pour le salut, puisqu'elle finit toujours une vie, ou inutile, ou criminelle: voilà ce que vous sacrifiez en renonçant au monde.

Mais, de l'autre côté, que vous prépare Jésus-Christ pour remplacer ce sacrifice? L'innocence et la paix du cœur, que le monde ne connoît pas; la joie de la bonne conscience, qui est la seule source des vrais plaisirs; des devoirs, où l'on est toujours payé comptant de la peine, par la consolation qui en facilite l'accomplissement; une société sainte dont la charité est le lien, dont la paix fait toute la douceur; où l'on n'envie rien, parce que tout est à nous comme à nos Sœurs; où l'on ne se défie de rien, parce qu'on n'a chacun

que les mêmes biens à espérer, et les mêmes maux à craindre; où la diversité des intérêts ne divise pas les cœurs, parce que c'est le même intérêt qui nous lie; où tous les chagrins qui empoisonnent la vie humaine sont inconnus, parce que les passions qui les causent en sont bannies; où nous trouvons des ressources à toutes nos peines, des précautions contre toutes nos foiblesses, des appuis dans tous nos découragemens, des attraits pour tous nos devoirs, une vie tranquille, innocente, pleine de bonnes œuvres; où les actions les plus indifférentes deviennent des vertus, et nous sont comptées pour le ciel; et enfin, une mort semblable à celle des Justes, pleine de consolation, sans regret à ce qu'on laisse dans le monde, parce que n'y possédant plus rien, on n'y laisse rien; sans inquiétude de conscience sur les affaires dont on s'étoit mêlé, parce que le salut avoit été l'unique affaire qui nous avoit occupés; sans remords sur des biens mal acquis, parce que nous avons renoncé à ceux mêmes que nous pouvions légitimement posséder; sans scrupule sur les places où l'ambition nous avoit élevés, qui n'étoient pas peut-être celles que Dieu nous avoit destinées, parce que nous mourons dans une situation, où la grâce seule pouvoit nous placer; en un mot, une mort douce, paisible, et d'un présage consolant pour l'éternité, puisque le monde n'ayant

pas été notre patrie, nous devons, selon les promesses, la trouver dans le ciel : voilà ce que Jésus-Christ nous prépare.

Or, sur le point de vous déclarer aux pieds de l'autel, ne sentez-vous pas plus que jamais, ma chère Sœur, la sagesse de votre choix ? Examinez, vous dit encore Jésus-Christ pour la dernière fois ; jetez les yeux sur tout ce qui vous environne ; et voyez, si le monde, avec tout ce qu'il pouvoit vous promettre de plus pompeux, peut être comparé à l'innocence et à la sûreté de l'asile saint où je vous appelle ; je vous permets d'en faire le parallèle dans votre cœur. Voilà la montagne sainte où je me communique à l'ame comme un ami à son ami, et la plaine où une foule insensée adore le veau d'or ; le repos du sanctuaire, et le tumulte du siècle : choisissez, il est encore temps, votre sort est encore entre vos mains : il faut vous attendre à des croix et à des amertumes dans mon service : ma grâce vous adoucira mon joug, il est vrai ; vous le trouverez léger, et son poids même vous consolera ; mais en certains momens, pour éprouver votre fidélité, je paroîtrai vous laisser à vous-même : je ne suspendrai pas mes secours, mais je suspendrai mes consolations : je serai toujours avec vous ; mais je ne me ferai pas toujours sentir à votre cœur : je laisserai à mon calice toute son amertume ; et il ne vous offrira, comme le calice de

mon père ne m'offrit à moi-même, qu'un dégoût et une répugnance secrète : je vous avertis, et vous devez vous préparer à ces temps d'épreuve : je ne veux pas surprendre votre consentement, ni me prévaloir des premiers transports d'un zèle, qui souvent mène plus loin qu'on ne voudroit ; je ne prétends pas amuser la victime pour la divertir de la pensée du glaive et du bûcher ; ni vous mener à l'autel les yeux fermés, pour épargner à votre foiblesse la vue de l'appareil et des rigueurs du sacrifice : je demande une offrande raisonnable et éclairée : je veux bien que l'amour seul soit le feu qui l'allume ; mais je veux un amour sage et prudent, et où la précipitation n'ôte rien au mérite du choix et de la préférence : en un mot, je ne veux vous rendre mon Epouse, que par une alliance de jugement et de sagesse : *Sponsabo te in judicio.*

Mais ce n'est pas, ma chère Sœur, ce qui va manquer à votre sacrifice. Les épreuves qui l'ont précédé, les obstacles qui l'ont retardé, les contradictions que vous avez eu à essuyer durant si long-temps du côté du monde, du sang et de la nature ; la persévérance inébranlable qui vous les a fait surmonter ; tout cela ne laisse rien à craindre sur l'imprudence et sur la précipitation de votre choix. Le monde n'a exigé que trop de temps pour les réflexions et les épreuves ; et vous étiez mûre pour la

vie religieuse dès le premier jour que la grâce vous inspira la résolution de vous y consacrer. Ainsi, prosternée ici aux pieds de l'autel, votre amour ne se plaint plus que des retardemens que les intérêts et les raisons humaines avoient apportés à votre sacrifice. Vous dites à Jésus-Christ dans l'impatience de vous consacrer enfin à lui pour toujours : Eh ! qu'abandonnerai-je, Seigneur, pour vous, qui ait pu demander tant de délais et tant d'épreuves ? La liberté que je vais perdre n'est au fond qu'une véritable servitude dont je m'affranchis ; je ne serai libre à mes yeux, que lorsque je serai attachée à vous seul par des liens indissolubles. Ah ! jusqu'ici le monde me paroît avoir encore quelque droit sur mon cœur : il me semble que je tiens encore à lui par tous les endroits qui ne me lient pas à vous sans retour : ce reste de liberté me blesse, et me paroît indigne d'un cœur qui vous a choisi depuis long-temps pour son unique partage ; funeste liberté dont je ne pourrois me servir que pour devenir l'esclave du monde et des passions insensées ! aimables chaînes qui vont m'attacher à mon libérateur par des liens éternels, et me mettre dans la liberté des enfans ! Ainsi, Seigneur, le monde que je vous sacrifie, vaut-il la peine d'être tant regretté ? Si je me sens troublée sur le point du sacrifice, c'est de confusion et de regret, de ne pouvoir rien vous

offrir qui réponde à la faveur signalée que vous m'allez accorder. Je souhaiterois, Seigneur, que le monde, avec toute sa gloire, fût plus solide, que ses espérances fussent plus réelles, ses plaisirs plus durables, ses biens plus vrais, ses promesses plus sincères. Ah ! c'est alors que je voudrois le mettre à vos pieds avec complaisance, et vous faire hardiment un trophée de ses dépouilles : mais tel qu'il est, il n'est pas assez aimable pour m'en faire honneur auprès de vous. Ce qui me console, c'est que vous lisez dans mon cœur : ce n'est pas parce que le monde ne sauroit faire des heureux, que je vous le sacrifie ; c'est parce qu'il est votre ennemi, et que l'aimer, c'est vous haïr et vous perdre ; trompeur ou solide, favorable ou ingrat, fidèle ou perfide, il ne m'auroit jamais plu : avec plus d'attraits réels, il auroit peut-être mieux paré mon sacrifice ; mais il ne l'auroit pas retardé d'un seul moment.

TROISIÈME RÉFLEXION.

ET c'est pour cela, ma chère Sœur, que l'alliance que vous allez faire avec Jésus-Christ, est, en troisième lieu, une alliance de miséricorde : *Sponsabo te in misericordia* ; troisième caractère. C'est-à-dire, qu'il ne regarde pas au peu que vous lui offrez, et qu'il vous donne plus qu'il ne reçoit de vous. Je sais que vous lui donnez beau-

coup selon le langage et les idées frivoles du monde : un grand nom, les talens que le monde estime, de grandes espérances, les titres de vos ancêtres. Mais, ma chère Sœur, quand vous mettriez aujourd'hui aux pieds de Jésus-Christ des sceptres et des couronnes, les royaumes du monde et toute leur gloire, ne seriez-vous pas trop récompensée de pouvoir être, en échange, la dernière dans sa maison ? Ainsi, plus vous lui sacrifiez, plus vous lui devez : plus le monde sembloit vous offrir d'attraits, plus il a fallu de grâce pour vous en dégoûter : plus vous paroissiez née pour la vanité, et avec tous les talens propres à vous perdre, plus il a fallu que le Seigneur préservât de bonne heure votre cœur, pour vous sauver, et vous établir solidement dans la vérité.

Voilà pourquoi il n'est pas de vanité moins pardonnable dans ces asiles saints, que celle de ces vierges insensées, qui rappelant avec complaisance le souvenir du nom de leurs ancêtres, et du rang que la naissance leur auroit donné dans le monde, et grossissant dans leur esprit le mérite de leur sacrifice, prétendent s'attirer dans le lieu de l'humilité, des honneurs et des distinctions, par cela même qu'elles y ont renoncé ; traitent avec une sorte de hauteur et de mépris, celles qui, nées dans des circonstances plus obscures et plus ordinaires, n'ont eu à offrir au Seigneur,

Seigneur, comme la veuve de l'Evangile, qu'une foi vive, un cœur désintéressé, et toute la médiocrité de leur fortune ; comme si plus on avoit eu d'engagemens pour aimer le monde, plus la grâce n'avoit pas dû être puissante pour nous en retirer ; comme si un souvenir qui devoit exciter notre reconnoissance, pouvoit aider à notre vanité, et que nous voulussions trouver des titres de gloire et d'orgueil dans les périls mêmes dont le Seigneur nous a délivrés par sa grande miséricorde.

C'est donc ici, ma chère Sœur, une alliance toute de miséricorde pour vous ; c'est une distinction dont la bonté de Dieu vous a favorisée depuis le commencement des siècles. Il prévoyoit que, née avec tant d'avantages, vous ne lui seriez pas plus fidèle dans le monde, avec la mesure de grâces qu'il vous destinoit, que tant d'autres qui y périssent : il lisoit dans le caractère de votre cœur et de vos penchans, que vous n'y seriez pas à l'épreuve des périls qui y sont si fréquens ; et comme il vous a aimée d'un amour éternel, il vous a attirée à lui, selon l'expression d'un prophète, par une abondance de miséricorde : *Ideo attraxi te miserans.* (*Jerem.* 31. 33.) Il pouvoit, sans doute, vous laisser errer quelque temps dans le monde au gré des passions insensées, et vous rappeler ensuite à lui par le dégoût qui les suit toujours ; mais il a mieux aimé les

Oraisons funèbres.

* T

prémices de votre cœur. Ces temples qui ont servi à Baal, ces cœurs qui ont été au monde, peuvent bien, à la vérité, lui être consacrés : mais il y reste toujours je ne sais quelle odeur et quelles flétrissures, qui blessent sa délicatesse ; et il n'y descend pas avec tant de complaisance, que dans les cœurs innocens et dans les temples de Sion qui n'ont jamais servi qu'à lui seul.

QUATRIÈME RÉFLEXION.

IL ne s'agit donc plus, ma chère Sœur, que de répondre par une fidélité inviolable, à toutes les miséricordes de l'époux céleste : *Sponsabo te in fide*; et c'est ici le dernier caractère de cette sainte alliance. Oui, ma chère Sœur, vous ne serez heureuse, dans le parti que vous prenez, qu'autant que vous serez fidèle : il ne faut plus vous promettre d'autre consolation, que dans la pratique exacte de vos devoirs. Le monde, qui jusqu'ici vous a ri, vous aura bientôt oubliée : vous allez tirer un voile éternel entre lui et vous ; n'attendez plus rien de ce côté-là : vous allez désormais lui être indifférente, parce que vous allez lui devenir inutile : vous n'avez pas voulu de lui quand il paroissoit courir après vous ; quel malheur si votre cœur alloit retourner vers lui, lorsqu'il ne voudra plus de vous, et qu'un engagement

éternel vous en aura pour toujours séparée ! Vous ne le retrouverez plus le même : il est moqueur, il est méprisant, il est cruel même envers celles qui après l'avoir abandonné, et embrassé un état saint, regardent derrière elles, lui tendent encore les mains, et jettent encore sur lui des regards de complaisance : il insulte à leur inconstance et à leur retour ; il leur fait lui-même une loi de le haïr : plus même leur sacrifice avoit été éclatant, plus il donne du ridicule à la légèreté honteuse qui semble le désavouer, et il se venge de leur mépris passé par des dérisions piquantes.

Et alors, ma chère Sœur, quelles sont les amertumes d'une vierge infidèle que le monde a séduite, et qui voit ses penchans mondains renfermés pour toujours dans le lieu saint ? Elle traîne partout ses dégoûts et son inquiétude : les rigueurs d'une sainte discipline deviennent pour elle un fardeau qu'elle ne peut plus porter : elle ne trouve plus dans le secret du sanctuaire d'autre plaisir que dans les fantômes qu'une imagination dérégulée lui retrace : la prière n'est plus pour elle qu'une contrainte, ou un tumulte d'images profanes et mondaines, qui s'offrent en foule à son esprit ; les louanges du Seigneur, une occupation oiseuse et désagréable ; les exemples de ses Sœurs, un spectacle qui la fatigue, parce qu'il lui

reproche tout bas ses infidélités : les devoirs les plus légers de l'obéissance la révoltent : les pratiques les plus aisées de la régularité la gênent : les mortifications les plus douces l'accablent : ce qui console les autres Epouses de Jésus-Christ, fait tout son supplice; et comme son dérangement lui attire tôt ou tard des murmures et des remontrances de la part de celles qui sont établies pour veiller sur sa conduite, elle nourrit des antipathies et des ressentimens, qu'il lui faut dévorer toute seule; que la présence et les occasions réveillent et aigrissent à tout moment; et que la retraite rend souvent plus vives, plus amères et plus irrémédiables, que celles que les enfans du siècle nourrissent les uns envers les autres.

Or, ma chère Sœur, est-il d'état plus malheureux sur la terre? Sentir des penchans infortunés qui nous entraînent sans cesse vers le monde et vers les plaisirs, et se retrouver sans cesse environnée des horreurs de la pénitence et de la retraite: laisser sans cesse échapper le cœur hors de ces barrières sacrées, et ne le rappeler que pour lui faire mieux sentir toute la rigueur de sa prison et de ses chaînes: ne vivre que pour souffrir sous un extérieur pénitent, et souffrir sans consolation et sans mérite: vous fuir sans cesse, ô mon Dieu! et vous retrouver toujours sur ses pas: courir avec une folle avidité,

après un monde qui nous fuit, et qu'on ne voit que de loin; et se faire une félicité de désirer ce qui rend malheureux ceux mêmes qui le possèdent! Mais que prétendez-vous, ame infidèle? (si parmi tant de vierges ferventes qui m'écoutent, il s'en trouvoit quelqu'une de ce caractère.) Renouvelez aux pieds de Jésus-Christ, tous les saints engagements de l'alliance que vous avez contractée avec lui, et cherchez-y les consolations et les seuls plaisirs solides et véritables, qu'il vous y préparoit: tous les autres ne sont pas dignes du cœur; ils vous sont doublement interdits: perdez-en le désir, puisqu'aussi-bien il en faut perdre l'espérance. Que vous êtes à plaindre, et que votre état laisse peu de ressource à espérer! Lorsqu'une ame mondaine s'égare, elle trouve le remède dans le mal même; le dégoût suit bientôt les plaisirs; le monde, vu de près, ne se soutient pas long-temps contre lui-même: mais en éloignement il en impose; c'est là son point de vue le plus séduisant; c'est une figure qui ne brille et ne trompe que de loin; l'idée qu'on se forme de lui, est toujours infiniment plus aimable que lui-même; et on l'aime long-temps, quand on peut l'aimer sans le voir et sans le connoître.

Mais d'un autre côté, ma chère Sœur, rien ne peut être comparé aux consolations que Jésus-Christ prépare à votre

fidélité. Le monde que vous avez toujours méprisé, parce que vous l'avez connu, ne vous offrira jamais rien qui puisse venir troubler ici l'heureuse tranquillité de votre retraite. Si vous jetez encore quelques regards lui lui, ce seront des regards de compassion et de douleur : vous gémirez aux pieds du sanctuaire, de l'aveuglement et de la destinée déplorable de tant d'ames qui y périssent tous les jours, et de celles surtout que les liens de la chair et du sang doivent vous rendre plus chères, et dont le salut doit vous intéresser davantage : vous y déplorerez l'égarément et la folie de presque tous les hommes ; et vous verrez avec une sainte tristesse, courir, comme des insensés, après une fumée qui s'évanouit, et négliger les seuls biens véritables, et qui seuls peuvent leur assurer un bonheur éternel. Tantôt pénétrée du zèle de la gloire du Seigneur, si publiquement outragée par les scandales et la licence des pécheurs, vous lui direz avec le prophète : Qu'attendez-vous, Seigneur ? votre patience semble autoriser les crimes : il est temps que vous vengiez votre gloire offensée, et votre saint nom blasphémé : pour peu que vous différiez encore, votre loi sainte va être anéantie : *Tempus faciendi, Domine : dissipaverunt legem tuam.* (Ps. 118. 126.) Tantôt touchée du malheur de ceux de vos frères, qui malgré tous leurs bons desirs, se

laissent entrainer au torrent du monde et des passions, et dont la foiblesse est le plus grand crime : O mon Dieu ! lui direz-vous avec Job ! souvenez-vous que, vous nous avez formés d'une boue fragile : fortifiez les cœurs foibles, et ôtez, ou aux séductions et aux plaisirs du monde, le funeste ascendant qu'ils ont sur eux, ou à eux-mêmes la foiblesse, qui malgré eux, les en rend toujours les jouets et les esclaves. Tantôt enfin dépositaire des plus secrets sentimens de ceux mêmes qui passent pour les heureux du siècle, et qui viendront vous confier leurs chagrins, et se consoler auprès de vous de leurs peines, des perfidies et des injustices du monde, vous vous applaudirez, au sortir de là, de votre choix ; vous irez renouveler mille fois aux pieds de l'autel votre sacrifice ; vous y remercierez avec des transports d'amour et de joie, Jésus-Christ, de vous avoir conduite au port, et retirée d'un lieu où les apparences sont si trompeuses, les chagrins si réels, les plaisirs si tristes, et la perte du salut cependant si inévitable. Ainsi, tous les jours plus attentive à resserrer les liens heureux qui vous attachent à Jésus-Christ, tantôt vous lui sacrifierez un désir naissant ; tantôt une impatience qui déjà s'élevoit ; tantôt une animosité qui commençoit à aigrir et troubler votre cœur ; tantôt une satisfaction humaine que vous aurez trop souhaitée ; tantôt une

répugnance et un chagrin que vous aurez trop craindre; et vous étoufferez les passions, avant même qu'elles aient eu le loisir de se former et de naître.

Il vous tarde, sans doute, de l'éprouver, ma chère Sœur, et il en est temps. Une joie sainte se répand déjà sur votre visage: vous ne pâlissez point à l'aspect du bûcher, comme ces victimes infortunées, que la crainte ou l'intérêt seul traîne à l'autel. Le sacrifice que vous allez faire avec tant de courage, touche déjà peut-être les spectateurs: vous paraissez ici ferme et tranquille; et, comme Jésus-Christ, sur le point de consommer son ouvrage, vous dites aux témoins qui vous environnent, et que cette cérémonie attendrit: *Ne pleurez pas sur moi; pleurez plutôt sur vous-mêmes*: (Luc. 23. 28.) c'est ici le plus beau jour de ma vie, l'accomplissement de tous mes souhaits, et le plus haut point de mes espérances: eh! qu'y a-t-il dans mon sort qui ne doive vous paroître digne d'envie? Je vais entrer dans le port, et je vous laisse encore à la merci des flots, et sur le point à tout moment d'un triste naufrage: je vais apaiser mon juge; travailler, tandis qu'il est temps, à me le rendre favorable, et le conjurer de ne me pas rejeter éternellement de sa face; et vous allez enrichir le trésor de colère pour le jour terrible de ses vengeances: je vais mourir au monde, il est vrai; mais

à un monde qui ne fait que des malheureux; à un monde qui est déjà condamné; à un monde qui va périr demain, et dont je n'aurois pu jouir que pendant la courte durée d'une vie rapide: *Ne pleurez donc pas sur moi; pleurez plutôt sur vous-mêmes.*

Quelle injustice en effet, ô mon Dieu! et quel aveuglement déplorable de plaindre une ame qui se donne entièrement à vous, et que vous mettez ici à couvert des pièges infinis, répandus sur toutes les voies des enfans des hommes: je mets à vos pieds les dépouilles du monde; et vous allez me revêtir d'un vêtement de salut et de justice: je me sépare du commerce et de la société de ceux qui ne vous connoissent pas; et vous m'allez donner une place parmi vos épouses fidèles et ferventes: j'abandonne le lieu des peines et des tentations; et vous m'allez introduire dans le lieu des consolations et des grâces. Monde profane, je ne vous ai jamais vu avec plaisir, et je vous quitte sans regret: je laisse encore, il est vrai, au milieu de vous des gages qui me seront toujours chers, et dont je ne me sépare qu'avec peine; mais ne faut-il pas qu'il y ait de la douleur et du sang dans mon sacrifice? Ah! si je n'avois eu qu'à renoncer à vos pompes et à vos plaisirs frivoles, il m'en auroit trop peu coûté, et ce n'eût pas été donner à Jésus-Christ une grande marque d'amour, que de lui sacrifier ce que je

n'aimois pas. Que vous rendrai-je donc, ô mon Dieu! pour toutes les faveurs dont vous m'avez comblée? Je boirai votre calice; j'invoquerai votre saint nom; et je vous rendrai mes vœux en présence de tout ce peuple dans l'enceinte de votre maison, pour faire avec vous une alliance éternelle; parce que vous êtes le Seigneur, et le roi de l'immortalité.

Ainsi soit-il.

ANALYSES DES SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

I. SERMON

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

DIVISION. *Trois consolations de la vie religieuse. I. Une consolation d'élection. II. Une consolation de préservation. III. Une consolation de consécration.*

I. PARTIE. *Une consolation d'élection.* Outre cette élection invisible, par laquelle la miséricorde de Dieu nous a marqués du sceau du salut, et nous a séparés de la masse de perdition, il est des élections visibles qu'on peut regarder comme les moyens et les préjugés consolans de la première. Or, telle est la vie religieuse en effet, dans les ames que Dieu appelle à cet état.

1°. On y voit une préférence marquée au milieu d'une infinité d'ames que Dieu abandonne. Premièrement, préférence de pureté. Car, au lieu que les hommes ne nous préfèrent dans la distribution de leurs grâces, que parce qu'ils nous trouvent ou plus utiles à leurs desseins, ou plus dignes de leurs bienfaits; Dieu, dans ses choix, ne consulte que sa miséricorde, parce que nous en sommes tous également indignes. Ainsi, les heureuses inclinations, le premier âge passé dans l'innocence, l'éloignement naturel du monde, sont les suites heureuses, et non les causes de votre élection. Car combien d'autres, avec les mêmes secours, n'ont pas persévéré dans le dessein qu'elles avoient de s'ensevelir avec Jésus-Christ dans ces saintes

retraites ! Secondement , préférence consolante par sa singularité. Considérez ce qui se passe dans l'Univers ; comparez , si vous le pouvez , le petit nombre d'ames justes et fidèles , qui au milieu de nous vivent de la foi , à cette multitude effroyable d'infidèles , d'errans , de pécheurs , de mondains , de tous les pays et de toutes les nations , qui suivent les voies de la perdition et de la colère : c'est un atôme au milieu d'un espace immense ; et cependant c'est parmi ce petit nombre même que le Seigneur vous a choisie , il vous a élue même parmi ses Elus. Que de grâces renfermées dans une seule grâce ! Il vous a séparée de tant de peuples qui ne le connoissent pas , ou qui , le connoissant , ne l'adorent pas comme il faut ; de tant de Fidèles qui , en l'adorant , violent sa loi sainte : il vous a privilégiée encore par-dessus ce petit nombre d'ames justes , qui , au milieu des périls du monde , le servent , mais sont obligés de se partager entre le monde et lui : sentez-vous tout le prix de cette préférence ?

2°. Nouveau sujet de consolation dans votre élection : les moyens dont Dieu s'est servi pour vous y conduire. Quels prodiges le bras du Seigneur n'a-t-il pas opérés , et quels moyens sa sagesse n'a-t-elle pas employés pour vous retirer du monde ! que de secrètes invitations ! que de nuages dissipés ! que de dégoûts vaincus ! que d'obstacles écartés ! que de facilités ménagées ! que d'événemens inattendus ! que de révolutions et de changemens pour vous frayer le chemin où il vouloit vous conduire ? de sorte que le Seigneur ne vous a jamais perdue de vue , et que vous pouvez lui dire avec le Prophète : C'est vous , Seigneur , qui avez préparé toutes mes voies , et qui dès le sein de ma mère avez mis votre main sur moi. Telles sont les grandes miséricordes du Seigneur sur les siens.

3°. Autre sujet de consolation dans votre élec-

tion : les secours et la protection que Dieu promet , et qui sont toujours les suites de cette élection. C'est une vérité du salut que les secours particuliers de la grâce suivent d'ordinaire les choix qu'elle fait de nous. Tel est l'avantage d'une ame qui entre dans une voie que la main même du Seigneur lui a frayée : elle ne doit plus se regarder elle-même , ni s'arrêter à la disproportion qu'elle trouve entre sa foiblesse , et les difficultés de la voie où Dieu l'appelle : c'est Dieu même qui l'y conduit , et c'est assez ; elle peut dire avec le prophète : *Le Seigneur est mon guide ; rien ne me manquera*, Au lieu que les ames mondaines entrées la plupart dans l'état où elles se trouvent , sans vocation du Ciel , sont livrées à leur propre foiblesse , et Dieu ne les soutient point dans des voies que lui-même ne leur a point choisies. De là vient que nous voyons tous les jours tant d'ames dans le monde , qui remplies d'ailleurs de bons désirs et nées avec d'heureuses inclinations , se plaignent sans cesse de leur foiblesse ; des ames pour lesquelles tout est écueil , et en qui les plus fermes résolutions ne vont jamais plus loin que jusqu'au premier péril , c'est que le Seigneur les laisse errer au gré de leurs passions dans un monde où sa main ne les a pas placées. Pour vous , que la main du Seigneur conduit dans le lieu saint , vous pouvez avec confiance vous répondre de sa protection et de ses grâces. Ne craignez donc pas les peines et les difficultés que la vie religieuse semble d'abord offrir à la nature : ses austérités se changeront pour vous en de douces consolations ; ses devoirs les plus pénibles soutiendront votre foi , loin de l'abattre , et vous serez vous-même surprise de votre force et de votre courage. Mais ne comptez pas tellement sur la grâce de votre élection , que vous laissiez affoiblir en vous cette première ferveur de l'esprit : si vous vous relâchez , en vain étiez vous appelée aux noces de l'Epoux ; vous se-

rez rejetée comme les vierges imprudentes, quoique leur vocation fût certaine.

II. PARTIE. *Consolation de préservation.* En effet, vous quittez le monde; mais qu'est-ce que ce monde misérable duquel la miséricorde de J. C. va vous séparer à jamais? Premièrement, c'est une région de ténèbres; secondement, une voie toute semée d'écueils et de précipices; troisièmement, c'est le lieu des tourmens et des tristes inquiétudes.

1°. Une région de ténèbres: la vérité n'y trouve, ou que des aveugles qui ne la connoissent pas, ou que des ennemis qui la combattent; et sans parler de tous les divers genres d'aveuglement si répandus dans le monde, qui attaquent le fondement de la foi et de la doctrine sainte, arrêtons-nous aux erreurs qui en altèrent les règles et les maximes. On annonce tous les jours ces maximes feintes avec autant de force, d'exactitude et de lumière, que dans les premiers âges de l'Eglise; cependant, il n'en est aucune sur laquelle le monde ne répande encore des adoucissements, de fausses couleurs qui les défigurent, ou des nuages qui les cachent: et ce ne sont pas là les erreurs de quelques particuliers; ce sont les erreurs de presque tous les hommes; c'est la doctrine du monde entier, contre laquelle il n'est plus temps de vouloir s'élever. C'est ainsi que tous les hommes presque marchent, sans le savoir, dans les ténèbres; et c'est ainsi que vous auriez vécu, si la miséricorde de Jésus-Christ ne vous avoit retirée de cette région de ténèbres, pour vous faire passer à un royaume de lumière; vous auriez regardé comme des vérités, les erreurs reçues de la multitude; vous auriez suivi les voies que tout le monde regarde comme sûres. Les miséricordes du Seigneur sur vous sont donc dignes d'une reconnaissance qui ne doit plus finir qu'avec votre vie. Voyez, tandis que des ténèbres épaisses couvrent toute la terre, comme la lumière du Sei-

gneur s'est élevée sur vous seule, comme il vous a conduite dans un lieu où tout vous montrera la vérité. Rien en effet n'est plus consolant pour une ame que la miséricorde du Seigneur a séparée du monde, que ce premier coup-d'œil qui lui en découvre les erreurs et les fausses maximes.

2°. Le monde est une voie toute semée d'écueils et de précipices. Tout est danger dans le monde; danger dans la naissance, dans l'élévation, dans les soins publics, dans l'usage des grands biens, dans les entretiens, dans les amitiés, dans le mariage, dans l'état de liberté, etc. Voilà le monde: si vous échappez d'un péril, vous venez bientôt échouer à un autre; et ne croyez pas que tous ces dangers eussent été moindres pour vous que pour un autre. Quand même des exemples domestiques de vertu auroient quelque temps défendu votre innocence; ah! que les exemples touchent peu dans cette première saison de la vie qu'on destine à l'oubli de Dieu! Vous auriez peut-être envié le bonheur des ames qui servent Dieu, et qui sont à lui sans réserve; mais rentraîné à l'instant par le torrent fatal des exemples, la vertu n'auroit jamais eu que vos foibles desirs, et le monde, toujours votre cœur et vos affections véritables. Ce n'est pas qu'en convenant des plaisirs innombrables du monde et de la difficulté d'y faire son salut, je veuille justifier les vaines excuses des mondains. Il est difficile, disent-ils, de vivre chrétiennement dans le monde: cela est vrai. Mais combien d'ames fidèles la grâce y forme et y conserve-t-elle tous les jours à vos yeux! Le plus sûr, dites-vous, seroit de tout quitter, et de s'aller cacher au fond d'une retraite. Ah! je l'avoue avec vous; mais il ne faut pas que les desirs d'un état devenu impossible vous calment sur les dangers de votre état présent, c'est une illusion de ne pas faire ce qu'on doit, parce qu'on voudroit faire ce qu'on ne peut pas.

3°. Le monde est le lieu des tourmens et des tristes inquiétudes. On croiroit d'abord que la joie et les plaisirs sont le partage de ce monde réprouvé, mais il s'en faut bien. Hélas ! si l'on pouvoit y être heureux du moins en oubliant Dieu, et en ne refusant rien aux passions insensées, si on n'évitoit pas les supplices éternels destinés aux pécheurs, du moins on jouiroit du présent ; mais ce présent même, cet instant rapide est refusé aux pécheurs. Dieu, qui nous a faits pour lui, ne veut pas que nous puissions être un instant même heureux sans lui : il se sert de nos passions pour nous punir de nos passions mêmes. En vain nous formons-nous un plan de félicité dans le crime, notre cœur dément bientôt cette espérance ; et il ne nous reste rien de plus réel de cette vaine idée de bonheur, que le chagrin de nous l'être en vain formée. Jésus-Christ n'a pas laissé sa paix au monde, il ne l'a laissée qu'à ses disciples : ainsi, en le lui sacrifiant aujourd'hui, vous ne lui sacrifiez rien de trop aimable ; et ce qui fait le prix et le mérite de votre sacrifice, est bien plutôt le plaisir saint avec lequel vous le consommez, que les plaisirs frivoles auxquels vous renoncez. Oui, si vous connoissiez le fond et l'intérieur de ce monde misérable, vous n'y verriez que des malheureux. Voilà le monde avec toutes ses erreurs, ses périls et ses inquiétudes. Réjouissez-vous donc de ce que Dieu vous a délivrée de la tyrannie de ce monde pour faire sa demeure au milieu de votre cœur, et y établir une paix et une sérénité éternelle.

I I. SERMON

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

DIVISION. I. *Les tentations.* II. *Les consolations de la vie religieuse.*

I. PARTIE. *Les tentations de la vie religieuse.*

Il y a trois tentations à craindre dans cet état : premièrement la tentation du temps ; secondement, la tentation du dégoût ; troisièmement, la tentation des exemples.

1.° La tentation du temps. Les commencemens sont d'ordinaire fervens et fidèles ; mais ces premières années passées dans la ferveur, on croit être en droit de se reposer : première tentation. Or, pour vous armer contre un écueil où la grâce de la vocation vient souvent échouer, souvenez-vous que l'esprit de la vie religieuse que vous embrassez, est le même pour tous les âges ; que les règles saintes de cet institut sont les mêmes pour tous les temps ; et qu'ainsi dans un âge plus avancé, comme dans une première jeunesse, puisque la sainteté de votre état sera toujours égale, votre fidélité doit toujours être la même. Ce ne seroit pas même assez : plus vous avancerez dans la profession religieuse, plus vous devez croître dans la grâce de votre état. Qui n'avance pas dans les voies de Dieu, recule. Mais s'il étoit un temps où il fût permis de servir Dieu avec une sorte de tiédeur, il semble que ce devoit être dans le commencement de la carrière, où la grâce est encore foible : au lieu que dans la suite, la grâce ayant dû croître en nous, et l'esprit de notre vocation se fortifier, la tiédeur devient un crime. Car il n'en est pas de la milice de Jésus-Christ, comme de celle des princes de la terre : dans celle-ci, après un certain temps de travail et de service, on acquiert le droit de chercher dans le repos le délassement et comme la récompense de ses fatigues passées ; mais dans la milice de Jésus-Christ, c'est en être déserteur que de cesser un moment de combattre ; et se relâcher après quelques années de ferveur, c'est perdre tout le fruit de sa fidélité passée.

2.° La tentation du dégoût. Les commence-

mens surtout de la vie chrétienne et religieuse sont toujours accompagnés d'un certain attendrissement de cœur qui nous en adoucit d'abord tous les exercices. Alors tout s'aplanit, tout devient aisé; mais ce premier goût s'use d'ordinaire; alors nos penchans d'abord si dociles, se soulèvent contre le joug: de là vient qu'on se décourage, et qu'on ne fait plus que se trainer dans la voie sainte. Pour prévenir une tentation si ordinaire dans ces retraites religieuses, écoutez les avis suivans: le premier est que la source de nos dégoûts dans les voies de Dieu, est d'ordinaire dans nos infidélités: ce n'est que lorsque nous commençons à mêler des adoucissemens aux devoirs, que les devoirs commencent à devenir tristes et pénibles. Ainsi, si vous éprouvez jamais ces dégoûts dans la voie sainte où vous entrez, examinez-vous d'abord vous-même, et voyez s'il n'y a pas dans votre cœur quelque principe secret d'infidélité, qui infecte tout le détail de vos exercices, et qui éloigne Dieu de vous. Un second avis, c'est que les dégoûts peuvent se trouver quelquefois dans la vie la plus fervente et la plus fidèle: et en vous consacrant aujourd'hui à Jésus-Christ, vous devez vous attendre à des amertumes dans son service. Au commencement de la carrière, il nous soutient par des consolations sensibles; c'est un lait dont il nourrit notre foiblesse: mais à mesure que nous avançons, il nous traite comme des hommes forts; il ne nous nourrit plus que du pain de la vérité, qui est la nourriture des parfaits, et un pain souvent de tribulation et d'amertume. Mais ce qui doit alors vous consoler, c'est que le Seigneur ne demande pas de nous le goût, mais la fidélité; c'est que la vie religieuse est une vie de mort et de sacrifice, et que cet état de peine et de tristesse paroît l'état le plus naturel d'une ame qui

a pris la croix de Jésus-Christ pour son partage.
 5.^o La tentation des exemples. C'est encore un des plus dangereux écueils de la vie religieuse. Oui, quoique la maison où vous entrez conserve encore le premier esprit de zèle, de charité et de fidélité, qu'elle reçut des mains de son bienheureux fondateur, néanmoins, parmi tant de vierges fidèles et ferventes, il est difficile qu'il ne s'en trouve quelqu'une en qui la foi paroisse plus foible, la piété plus languissante, en un mot, toute la conduite plus humaine: or, rien n'est plus à craindre que la tentation de cet exemple. Si c'étoient des exemples d'un dérèglement ouvert et déclaré, ils ne trouveroient en vous que l'indignation et l'horreur qu'ils méritent; mais ce sont des exemples qui s'offrent à nous sous une couleur spécieuse d'innocence, qui ne nous présentent que des adoucissemens légers et presque nécessaires à la foiblesse humaine. Le remède contre une contagion si à craindre même dans le lieu saint, c'est premièrement de se dire à soi-même, que Dieu permet les exemples de relâchement dans les maisons mêmes les plus ferventes, pour éprouver les ames qui lui sont fidèles: secondement, c'est de rappeler souvent l'exemple de ces pieuses fondatrices qui vous ont frayé les premières voies de ce fervent institut: troisièmement, sans chercher des exemples dans les temps qui nous ont précédés, c'est de vous proposer sans cesse celui des vierges ferventes qui marchent ici à vos yeux avec tant de fidélité dans la voie du Seigneur; c'est d'étudier leur conduite, aimer leur société, rechercher leur confiance.

II. PARTIE. *Les consolations de la vie religieuse.*
 Elles consistent dans trois avantages: premièrement les tentations y sont moindres; secondement, les secours y sont plus grands; troisièmement les consolations y sont plus pures et plus abondantes.

1.^o Les tentations y sont moindres ; parce que les trois grands écueils de l'innocence des hommes n'exercent ici qu'à demi leur malignité et leur empire. La première tentation de la vie humaine, ce sont les richesses : or, le dépouillement religieux y met à couvert cette tentation ; c'est-à-dire, de l'attachement aux richesses, de l'usage injuste qu'on en fait, et des soucis inséparables, soit de l'acquisition, soit de la conservation des richesses. Le sacrifice que vous allez faire à Jésus-Christ de votre corps, en le consacrant à une continence perpétuelle, vous rend supérieure à la tentation de la chair, qui est la seconde tentation de la vie humaine : car, au lieu que le monde entier semble s'empresse et se glorifier de faire naufrage contre cet écueil ; dans ces asiles saints tout inspire la pudeur, tout soutient l'innocence. Le troisième écueil de la vie humaine, c'est l'usage capricieux de notre liberté : or, le sacrifice de votre esprit et de votre volonté, que vous allez faire à Jésus-Christ, vous met à couvert de cette tentation, et des chûtes et des embarras qu'elle entraîne. Car, au lieu que dans le monde cette liberté que les hommes font tant valoir comme leur souveraine félicité, est pourtant la source de cet ennui qui empoisonne tous les plaisirs, et la cause du peu d'ordre qui se trouve dans leur vie ; au contraire, dans la vie religieuse tout est réglé, chaque moment a son emploi marqué : la tentation de l'ennui, de l'inutilité où l'on vit dans le monde, n'y est point à craindre : on n'y vit point au hasard et sous la conduite si incertaine et toujours dangereuse de soi-même ; on y vit sous la main des règles, pour ainsi dire, toujours sûres et toujours égales.

2.^o Les secours y sont plus grands. Premièrement, les secours de la retraite qui vous met à couvert des périls dont le monde est plein ; secondement, les secours des exercices religieux, qui mortifi-

fient les passions, qui règlent les sens, qui nourrissent la ferveur, qui anéantissent peu à peu l'amour-propre, qui perfectionnent toutes les vertus. Troisièmement, le secours des exemples : quel bonheur de vivre parmi des vierges fidèles, qui nous inspirent l'amour du devoir, et nous soutiennent dans nos découragemens ! Quatrièmement le secours de la charité, des attentions et des prévenances de nos Sœurs : quelle douceur d'avoir à passer sa vie au milieu des personnes qui nous aiment, qui ne veulent que notre salut, qui sont touchées de nos malheurs, sensibles à nos afflictions, attentives à nos besoins, secourables à nos foiblesses etc. ! Cinquièmement, le secours des avis et des sages conseils, qui nous redressent sans nous aigrir, qui préviennent nos fautes, ou en sont aussitôt le remède. Sixièmement, le secours des prières et des gémissemens de nos Sœurs, qui s'intéressent pour nous auprès de Dieu, attirent sur nous ses miséricordes. Septièmement, les grâces intérieures que le Seigneur verse ici avec abondance, et qui non-seulement adoucissent son joug, mais nous le rendent aimable.

3.^o Les consolations plus pures et plus abondantes. On y goûte cette paix du cœur que le monde ne connoît pas, et qu'il ne sauroit donner ; cette joie qui sort du fond d'une conscience pure ; ce calme heureux dont jouit une ame morte à tout ce qui agite les enfans d'Adam, ne goûtant que Dieu seul, ne désirant que Dieu seul, et ne s'étant réservé que Dieu seul.

III. SERMON

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

DIVISION. *Trois Réflexions sur les trois vœux de l'état religieux, dans lesquelles on examine ce que ces vœux ont de commun avec la vie chrétienne, et ce qu'ils y ajoutent de plus.*

I. RÉFLEXION sur le vœu de la virginité perpétuelle. Ce vœu vous engage à deux devoirs : le premier, c'est l'entière soumission de la chair à l'esprit ; devoir qui vous est commun avec tous les Fidèles : le second, les moyens pour parvenir à cette soumission, dont le principal vous est particulier et propre de votre état, et les autres regardent également tous les Chrétiens.

Premier devoir : l'entière soumission de la chair à l'esprit ; devoir qui vous est commun avec tous les Fidèles. Car la pureté que la sainteté de la vocation chrétienne exige de tous les Fidèles, ne se borne pas à leur interdire certains désordres grossiers et honteux ; elle va bien plus loin. Comme tout Chrétien a renoncé à la chair dans son baptême, et que par là il est devenu saint, spirituel, membre de Jésus-Christ, temple du Saint-Esprit, il faut, pour remplir cette haute obligation, qu'il se regarde comme un homme céleste, consacré par l'onction de la Divinité qui réside en lui. Dés-lors, pour un Chrétien, non-seulement tout ce qui souille la chair est un sacrilège, mais tous les plaisirs même légitimes, où il ne cherche que la satisfaction des sens, souillent et profanent sa consécration. Or, pour parvenir à cette parfaite soumission de la chair à l'esprit, les saints fondateurs vous ont prescrit deux moyens. Le premier, qui est propre de l'état religieux, est l'entière consécration de votre corps à Jésus-Christ, laquelle ne consiste pas seulement dans le renoncement à la société sainte du mariage : tout doit être pur et chaste dans une vierge consacrée à la chasteté religieuse ; tout ce qui n'est pas saint, éternel, céleste, la souille, la dégrade, l'avilit : telle est l'excellence de la sainte virginité qui va vous consacrer à Jésus-Christ. Pour faciliter la pratique de ce premier moyen, les premiers instituteurs y en ont joint un second ;

savoir, les jeûnes, les veilles, les macérations, la prière, parce qu'ils ont compris qu'il étoit impossible de conserver le corps pur au Seigneur, si la mortification n'en réprimoit les révoltes, et si la prière n'en purifioit les désirs.

Or, voilà l'avantage que vous avez dans votre état sur les personnes engagées dans le monde : comme vous, elles sont obligées de conserver leur corps pur au Seigneur, et de s'interdire tous les désirs qui pourroient souiller l'âme : mais pour en venir là, ils sont obligés comme vous, et encore plus que vous, de se mortifier sans cesse, de veiller, de ne point cesser de prier et de gémir pour appeler le Seigneur au secours de leur foiblesse. Mais ces devoirs si essentiels à cette vertu, qui vous conserve pure et sans tache, deviennent comme impraticables au milieu du monde : la prière n'y est même pour les plus réguliers, qu'un moment de bienséance et d'ennui, accordé le matin et le soir à ce saint exercice : la mortification n'y est pas moins inconnue et impraticable que la prière ; en effet, comment se mortifier au milieu d'un monde où l'on donne tout aux sens ? Mais dans ces asiles saints, la prière et la mortification deviennent comme le fonds et l'occupation nécessaire de votre état ; et il en coûteroit plus de s'y refuser, que de s'y livrer avec une constante fidélité : tout y facilite la prière, parce que tout y inspire le recueillement : tout y conduit à la mortification : les saints usages établis, les exercices religieux, l'austérité de la vie commune, etc. Ainsi, le seul privilège que les personnes du monde ont ici par-dessus vous, c'est qu'ayant au fond les mêmes obligations que vous, elles n'ont pas les mêmes facilités pour les remplir.

II. RÉFLEXION sur le vœu de pauvreté. Comme nous ne saurions presque plus jouir des

bienfaits de l'Auteur de la nature sans en abuser, les saints fondateurs ont cru qu'il étoit plus sûr et plus facile de s'en dépouiller tout-à-fait, que de se contenir dans les bornes d'un usage saint et légitime. Or, cet engagement de pauvreté religieuse renferme trois devoirs essentiels : premièrement, un détachement de cœur de toutes les choses de la terre ; secondement, une privation actuelle de toutes les superfluités ; troisièmement, une soumission et une dépendance entière des supérieurs dans l'usage même des choses les plus nécessaires.

Le premier devoir, qui consiste dans le détachement du cœur de toutes les choses de la terre, est une obligation qui vous est commune avec tous les Fidèles, puisque c'est une suite du second vœu de notre baptême, par lequel vous avez renoncé au monde et à ses pompes. Tout Chrétien doit vivre détaché de tout ce qui l'environne ici-bas, parce que tout Chrétien doit se regarder comme étranger sur la terre : mais rien de plus rare que ce détachement de cœur dans le monde, où l'on ne vit que comme si nous n'étions faits que pour ce que nous voyons, et que la terre dût être notre patrie éternelle. Or, c'est en quoi l'opprobre de Jésus-Christ, que vous embrassez, doit vous paroître préférable à toutes les couronnes de la terre : ce détachement si indispensable pour le salut, et si difficile dans le monde, devient comme naturel dans la religion ; parce qu'il est aisé de se détacher de tout quand on s'est dépouillé de tout ; de ne tenir à rien sur la terre, quand on n'y possède rien, et d'être pauvre de cœur, quand on est pauvre réellement et en effet.

Le second devoir de la pauvreté religieuse, c'est le retranchement actuel de toutes les superfluités ; c'est-à-dire, de tout ce qu'on appelle dans le monde, les aises et les commodités de la vie :

est encore une suite des engagements du baptême. Les créatures ne sont pas faites pour fournir de vains plaisirs au Chrétien, puisque l'Evangile les lui interdit tous, et qu'il y a renoncé lui-même dans son baptême. Bien plus, comme pécheurs, nous avons perdu le droit d'user des créatures, et de les faire servir à nos besoins, et ce n'est que par grâce que Dieu nous en accorde l'usage. Selon ces règles capitales de la foi, on doit vivre pauvre au milieu de l'opulence, et se retrancher tout ce qui ne tend qu'à flatter les sens, tout ce qui sert d'aiguillon aux passions. L'avantage que les personnes du monde ont donc ici au-dessus de vous, c'est que, sans renoncer à leurs grands biens, elles ne peuvent pourtant les faire servir à leurs plaisirs ; c'est qu'à portée de se ménager toutes les superfluités, elles sont obligées de se les interdire ; c'est, en un mot, qu'elles ont plus d'embarras que vous, et n'en ont pas pour cela plus de privilège. Une Epouse de Jésus-Christ, à la vérité, qui a joint à cette obligation commune, une promesse particulière de vivre dans le dépouillement religieux, doit se disputer avec plus de rigueur les plus légères superfluités, et non-seulement éviter les profusions de la vanité, mais y joindre les privations d'une humble pauvreté. Mais vous voyez que ce que votre engagement exige de plus de vous, que des personnes du monde, est plutôt une facilité pour remplir le vœu de votre baptême, qu'une nouvelle rigueur que vous y ajoutez.

Le troisième devoir de ce dépouillement religieux, est la soumission et la dépendance entière des supérieurs dans l'usage même des choses les plus nécessaires ; c'est-à-dire, regarder tout ce qu'on nous laisse comme n'étant point à nous, n'en user que selon l'ordre et la volonté de ceux

Oraisons funèbres.

* V.

qui nous gouvernent, et n'avoir à soi que le saint plaisir d'être libre et dépouillé de tout. Ne vous figurez pas cependant qu'en ceci même votre condition soit plus dure que celle des personnes du monde. A la vérité, la foi n'exige pas d'eux qu'ils dépendent des hommes dans l'usage de leurs biens : mais ils dépendent toujours des maximes de la foi qui doivent régler cet usage; ils dépendent sans cesse de Dieu qui peut leur enlever ces biens à chaque instant; ils doivent donc se regarder toujours comme des esclaves à qui le maître peut redemander les biens qu'il leur a confiés, sans qu'ils puissent y trouver à redire; en user comme pouvant en être dépouillés l'instant qui suit; ne les posséder que comme ne les possédant point; songer, en un mot, que tout ce qui leur appartient, c'est le droit de faire valoir leurs biens au profit et pour la gloire du Maître souverain qui leur en a confié l'administration. La pauvreté religieuse ne diminue pas vos droits sur les biens et sur les plaisirs de la terre, puisque le Chrétien n'y a point de droit : elle diminue seulement vos embarras et vos inquiétudes; et loin de vous imposer un nouveau joug, elle vous met dans une liberté parfaite.

III. RÉFLEXION sur le vœu d'obéissance. Le monde, qui ne connoît pas la vertu de la foi et l'esprit de la vie chrétienne, regarde cet engagement comme un joug affreux et insupportable à la raison : il est vrai qu'il paroît d'abord fort triste et fort dur à la nature, d'être forcé de sacrifier sans cesse ses propres lumières, aux lumières, et souvent aux caprices de ceux qui nous gouvernent; cette situation paroît révolter d'abord tous les penchans les plus raisonnables de la nature; et ôter aux hommes la seule consolation que les maux leur laissent, qui est l'indépendance et la liberté de disposer de leurs actions et d'eux-mêmes. Mais c'est là qu'un langage dont le monde se fait

honneur; car trouver dans le monde un état d'indépendance entière, cela n'est pas possible. La vie du monde n'est qu'une servitude éternelle; mais, ce qu'il y a de triste pour les personnes du monde, c'est que leurs assujettissemens, qui font tous leurs malheurs, font souvent aussi tous leurs crimes : leur complaisance est pénible, et elle est criminelle; au lieu que dans ces asiles saints, elle coûte moins au cœur, parce qu'on est sûr qu'on ne sacrifie sa volonté qu'à la volonté de Dieu, dont les supérieurs ne sont que les interprètes, et elle a toujours un nouveau mérite.

D'ailleurs, quand vous auriez pu vous flatter de trouver dans le monde une situation d'indépendance et de liberté entière, il ne vous auroit pas été permis pour cela de suivre aveuglément vos goûts et vos caprices. Tout Chrétien a une règle éternelle et supérieure, qu'il doit consulter sans cesse sur chaque action; par conséquent, dans tout ce qu'il fait, il ne lui est pas permis de ne chercher qu'à se satisfaire lui-même; autrement, il se mettroit lui-même à la place de Dieu, auteur de l'ordre qu'il doit suivre. Que fait donc l'obéissance religieuse? Elle nous manifeste, par l'organe de nos supérieurs, cette règle éternelle que nous aurions été obligés de consulter sans cesse dans nos démarches; en un mot, elle nous décharge de nous-mêmes, pour ainsi dire, pour nous mettre entre les mains et sous la conduite de Dieu. Ainsi, les personnes du monde ne se croient plus libres, que parce qu'elles ne connoissent pas le fonds de la religion, et les devoirs de la vie chrétienne : elles ne font tant valoir leur liberté et leur indépendance, que parce qu'elles ignorent qu'il n'est pas plus permis à l'homme du monde d'user de sa liberté, selon son humeur et son caprice, qu'au solitaire qui s'en est dépouillé entre les mains de ses supérieurs.

IV. SERMON

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

PROPOSITION. *Les caractères de l'alliance qu'une vierge chrétienne contracte avec Jésus-Christ, en embrassant l'état religieux, prouvent que de tous les préjugés du salut, il n'en est pas de plus certain et de plus consolant pour elle.*

I. RÉFLEXION. Premier caractère de cette alliance : *Une alliance de justice : Sponsabo te in justitiâ ;* c'est-à-dire, qu'il étoit juste que vous donnassiez à Dieu cette marque de votre amour, et que votre reconnaissance envers lui ne pouvoit s'acquitter à moins : car la mesure de ce que nous devons à Dieu, est ce que nous avons reçu de lui ; plus il se communique à nous, plus il veut que nous soyons à lui. Or, rappelez en ce moment toutes les grâces dont il vous a jusques ici comblée : des sentimens de salut inspirés dans une première jeunesse ; tant de périls éloignés ; tant d'obstacles qui sembloient rendre la démarche que vous faites aujourd'hui, impossible, surmontés : rappelez, en un mot, toute la suite des miséricordes du Seigneur sur vous, dans ces jours qui ont précédé ce jour heureux, lorsque lassée, ce semble, de vous soutenir toute seule contre les attaques que le monde, que la nature, que votre propre cœur vous livroit, vous paroissiez sur le point de succomber et de vous y rendre ; que se passoit-il alors dans votre ame ? quelle étoit la voix secrète qui vous parloit alors au fond du cœur ? N'étoit-ce pas l'Époux céleste qui vous parloit tout bas, pour vous faire entendre que vous auriez grand tort de prêter l'oreille aux discours du monde et à ses sollicitations ; qu'il est plein de malheureux, et que s'il s'y trouve quelque

consolation, elle n'est que pour les ames qui sont fidèles à leur Dieu ? Et alors ne sentiez-vous pas votre foi se raffermir, votre langueur se ranimer, vos irrésolutions se fixer, vos ténèbres se dissiper, et la sérénité succéder à l'orage ? Voilà l'histoire des miséricordes du Seigneur sur votre ame. Voyez s'il en use de même envers tant d'autres que le torrent entraîne : il ne daigne pas disputer leur cœur au monde qui le possède tout entier. Qu'avez-vous fait qui ait pu vous attirer ses regards et ses préférences ? Où en seriez-vous, s'il eût borné toutes les opérations de la grâce à votre égard, à ces demi-volontés dont le monde est plein, et à ces réflexions stériles sur les abus des plaisirs, de la fortune, et de toutes les choses présentes, qui ne convertissent personne ? Il le pouvoit, et vous n'aviez rien à ses yeux de plus que tant d'autres qu'il traite de la sorte : mais il vous a prévenue de ses bénédictions ; plus le monde a fait d'efforts pour vous séduire, plus il a été attentif à vous protéger. En vous donnant aujourd'hui à lui, vous ne faites donc que lui offrir son propre ouvrage ; et la sainte alliance que vous faites aujourd'hui avec lui, est une alliance de reconnaissance et de justice : *Sponsabo te in justitiâ.*

II. RÉFLEXION. Second caractère de cette alliance : *Une alliance de jugement et de sagesse : Sponsabo te in judicio.* Pensez, en effet, sur quoi roule ce que vous allez sacrifier, et de quel prix est ce que Jésus-Christ vous prépare. D'un côté, une fumée dont un instant décide ; des plaisirs qui durent peu, et qui doivent être punis éternellement ; en un mot, le monde avec ses dégoûts, ses remords, ses périls, etc. et enfin, une mort accompagnée souvent d'un repentir inutile ; souvent d'un calme funeste, toujours terrible pour le salut. Mais, de l'autre côté, que vous prépare Jésus-Christ pour remplacer ce sacrifice ! l'inno-

cence et la paix du cœur, que le monde ne conçoit pas ; la joie d'une bonne conscience, où nous trouvons des ressources à toutes nos peines, des précautions contre toutes nos foiblesses, des appuis dans tous nos découragemens, des attraits pour tous nos devoirs, une vie tranquille pleine de bonnes œuvres ; et enfin, une mort semblable à celle des Justes, et pleine de consolation. Or, sur le point de vous déclarer aux pieds de l'autel, ne sentez-vous pas plus que jamais la sagesse de votre choix ? Examinez pour la dernière fois, et voyez si le monde, avec tout ce qu'il pouvoit vous promettre de plus pompeux, peut être comparé à l'innocence et à la sûreté de l'asile saint, où Jésus-Christ vous appelle, quoiqu'il faille vous attendre à des amertumes et à des croix à son service. L'alliance que vous contractez avec ce divin Epoux est donc une alliance de jugement et de sagesse : *Sponsabo te in judicio.*

III. RÉFLEXION. Troisième caractère de cette alliance : *Une alliance de miséricorde : Sponsabo te in misericordiâ*, c'est-à-dire, que Jésus-Christ ne regarde pas au peu que vous lui offrez, et qu'il vous donne plus qu'il ne reçoit de vous. Car enfin, je veux que vous lui donniez beaucoup : mais quand vous mettriez aux pieds de Jésus-Christ non-seulement votre nom, vos talens, vos espérances, mais des sceptres et des couronnes, ne seriez-vous pas trop récompensée de pouvoir être en échange, la dernière dans sa maison ? Ainsi, plus vous lui sacrifiez, plus vous lui devez ; plus le monde sembloit vous offrir d'attraits, plus vous paroissiez née avec tout ce qu'il faut pour vous y perdre, et plus il a fallu de grâce pour vous dégouter du monde, et vous établir solidement dans la vérité. C'est donc ici une alliance toute de miséricorde pour vous. Dieu prévoyoit qu'avec la mesure de grâce qu'il vous destinoit,

vous vous perdriez dans le monde ; et comme il vous a aimée d'un amour éternel, il vous a attirée à lui, avant même que vous eussiez erré quelque temps au gré de vos passions, par une abondance de miséricorde.

IV. RÉFLEXION. Quatrième caractère de cette alliance. *Une fidélité inviolable à répondre à toutes les miséricordes de l'Epoux céleste : Sponsabo te in fide.* En effet, vous ne serez heureuse dans le parti que vous prenez, qu'autant que vous serez fidèle : il ne faut plus vous promettre d'autre consolation que dans la pratique exacte de vos devoirs : le monde, désormais vous fera lui-même une loi de le haïr : il insulte à l'inconstance de celles qui, après l'avoir abandonné, jettent encore sur lui des regards de complaisance. D'ailleurs, quelles sont les amertumes d'une vierge infidèle que le monde a séduite, et qui voit ses penchans mondains renfermés pour toujours dans le lieu saint ? Hélas ! elle traîne partout ses dégoûts et son inquiétude ; et il n'est pas d'état sur la terre plus malheureux que le sien. Mais, d'un autre côté, rien ne peut être comparé aux consolations que Jésus-Christ prépare à votre fidélité. Si vous jetez encore quelques regards sur le monde, ce seront des regards de compassion et de douleur ; et renouvelant mille fois aux pieds de l'autel votre sacrifice, vous y remercierez avec des transports d'amour et de joie, Jésus-Christ, de vous avoir conduite au port, et retirée d'un lieu où les apparences sont si trompeuses, les chagrins si réels, les plaisirs si tristes, et la perte du salut cependant inévitable.

Fin des Analyses.

95

T A B L E
DES DISCOURS ET SERMONS.

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Oraison funèbre de M. de Villars, Archevêque de Vienne,	page 1
Oraison funèbre de M. de Villeroy, Ar- chevêque de Lyon,	44
Oraison funèbre de François-Louis de Bourbon, prince de Conty,	92
Oraison funèbre de Monseigneur, Louis, Dauphin,	146
Oraison funèbre de Louis-le-Grand, roi de France,	191
Oraison funèbre de Madame, Duchesse d'Orléans,	243
I. Sermon pour une Profession Religieuse,	277
II. Sermon, sur le même sujet,	329
III. Sermon, sur le même sujet,	376
IV. Sermon, sur le même sujet,	415
Analyses des Sermons,	443

Fin de la Table des Oraisons funèbres.

